

LE MESSAGER

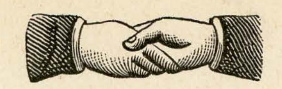
SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

CONTENANT

LES FAITS DE MANIFESTATIONS DES ESPRITS

1889 à 1890

HORS LA CHARITÉ POINT DE SALUT



LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

CONTENANT

LES FAITS DE MANIFESTATIONS DES ESPRITS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ALLAN KARDEC.

18me ANNÉE

1889-1890

LIÈGE

Bureau : Rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 1 Liége, 1er Juillet 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Retour obligé. — Communications médianimiques. Vie de Jésus. — Giordano Bruno. — Prière à Dieu, de Voltaire. — Bibliographie. — Nécrologie. — Nouvelles. — Avis.

RETOUR OBLIGÉ.

La vie corporelle est un combat et elle est aussi une obligation et un devoir, une obligation à laquelle certains Esprits, les plus nombreux sans doute, ne peuvent pas se soustraire, et contre laquelle même on ne proteste pas généralement quand on se trouve dans cette condition moyenne qui caractérise l'ensemble de l'humanité terrestre. L'Esprit longtemps désincarné dans un état relativement inférieur, ou mieux pas encore assez supérieur pour se contenter longuement de cette manière de vivre, voit sans peine arriver le moment où il va reprendre son rang parmi les hommes en se courbant de nouveau sous le joug ou plutôt aux nécessités de la matière corporelle.

Il est dans cet état des peines et des jouissances, de la souffrance et du bien-être, plus de peines et de souffrance que de jouissances et de bien-être, mais on prévoit que pour l'avenir posthume qui se produira après cette nouvelle étape terrestre, les peines naturellement éprouvées amèneront un bien plus grand que ne le pourrait une non discontinuité de plaisirs et de jouissances. Mais il est nécessaire qu'il y ait des compensations et de fait il y en a toujours, car c'est la justice qui le veut ainsi ; quelle que soit la pesanteur du faix qu'on ait à traîner sur la terre, on a toujours des moments de répit et il n'est point de chagrin véritable sans une consolation équivalente. Quant aux chagrins qui ne méritent pas réellement ce nom ils disparaissent d'eux-mêmes comme une vaine fumée sous le souffle du vent le plus léger.

Une consolation suffisante pour l'homme qui cherche sa voie dans l'obscurité sur la terre, pour l'aveugle qui cherche la lumière, c'est d'avoir un but, de se diriger vers lui, même à tâtons, et de rapporter à lui toutes ses paroles, toutes ses actions, toutes ses pensées. Savoir d'où l'on vient et où on va, voilà le problème que se posent les diverses écoles philosophiques, problème que le spiritisme seul a résolu jusqu'ici, ce qui n'est certainement pas un mince mérite pour une doctrine tout nouvellement rééditée. « On ne se souvient pas ! » Voilà l'argument sans cesse répété pour repousser la base même sur laquelle elle s'appuie en ce qui touche la vie humaine ; nous pourrions répéter tout ce qui a été dit pour prouver la nécessité de cet oubli, mais on peut encore dire autre chose.

La nécessité de l'oubli en ce qui touche les détails et une position souvent moralement inférieure, a été démontrée dans tous les livres spirites qui ont étudié cette question et on comprend facilement tout ce qu'il y aurait de fâcheux et d'embarrassant pour amener des réconciliations nécessaires dans le souvenir de haines et de vengeances qui parfois ont eu de sanglants résultats. Il faut nécessairement à cet égard qu'un voile soit jeté sur le passé, qui ne se manifeste alors que par des marques assez douteuses, telles que des antipathies natives, des haines sourdes qui semblent n'avoir pas de raison et qui cependant ne sauraient exister si elles n'avaient pas une origine bien caractérisée et qui se cache, pour le présent, dans la nuit de l'inconnu.

Savoir pardonner dans le présent et dans le passé, voilà ce qui constitue la science morale par excellence, voilà la seule voie qui puisse con-

duire au bonheur; mais comme tous les hommes n'en sont pas encore là, l'oubli des détails dans les existences antérieures et la non connaissance des individualités demeurent une nécessité de premier ordre. Autre chose est le souvenir vague d'une ou plusieurs vies ayant précédé l'existence actuelle; rien de formel et d'arrêté, mais une notion, si toutefois on peut appeler ainsi ce sentiment à demi effacé, mais vivace, une notion d'un passé qu'on ne peut saisir, mais qu'on sait néanmoins ou que quelques-uns savent avoir existé.

La raison même y conduit et l'homme qui sait s'interroger trouve en lui, s'il le veut bien, ce souvenir confus mais très réel d'un passé aux conséquences duquel, du reste, il est à tout instant contraint de se plier. Ces conséquences elles-mêmes en sont une preuve surabondante, irréfragable aux yeux de la saine raison. Mais le sentiment ici est plus fort que la raison puisque c'est sur elle qu'il se base ; d'ailleurs le sentiment, qui est la tentation de l'Esprit, est infaillible comme l'instinct, mais comme celui-ci seulement dans toute la mesure du possible, qui va s'élargissant toujours à mesure qu'on avance dans la voie du progrès. Les êtres qui progressent sont des démolisseurs de barrières, des franchisseurs d'obstacles, des réparateurs de vérités méconnues ; et tel qui part du monde des Esprits pour le monde des hommes dans des vues purement matérielles, se spiritualise souvent au contact de cette matière même.

C'est l'expérience des choses qui en montre le néant ou la valeur réelle ; c'est la valeur réelle qu'il faut dire seulement et non le néant, car le néant n'existe nulle part et quelque faible que soit l'importance qu'on attache à certaines choses; cette importance n'existe pas moins et l'idée de néant disparaît à leur égard. On entend souvent des plaintes, on entend dire souvent qu'il y a des peines nombreuses dans la vie, ce qui est vrai, mais ces peines sont considérablement allégées par cette pensée qu'elles sont justes et par la certitude qu'elles cesseront un jour. Le présent existe et on ne peut pas faire qu'il ne soit ce qu'il est, il y a là une fatalité que rien ne peut conjurer; il faut donc vouloir forcément ce qu'on ne peut pas empêcher, mais il y a une consolation trés réelle à savoir que chacun est le maître de son avenir.

Il faut naturellement lutter contre le présent, c'est un combat, c'est un combat indispensable qui s'établit entre l'homme et sa destinée et dans lequel la destinée doit être finalement vaincue, c'est-à-dire modifiée dans le sens d'une amélioration profonde. Mais pour que la victoire de l'homme soit complète sur sa destinée, c'est-à-dire sur lui-même, car la destinée est identique à l'homme et tout à fait conforme à sa manière d'être, pour que, disons-nous, cette victoire soit complète et porte tous les fruits qu'on en attend, quelle est l'attitude que doit prendre l'intéressé en présence de l'arrêt qui pèse sur lui toujours à un certain degré? Il en est qui se révoltent contre la gêne qu'ils éprouvent, contre leurs souffrances, et les rudes travaux qu'ils se voient dans la nécessité d'accomplir, et ce n'est certes pas là le moyen d'améliorer son sort, et d'adoucir l'amertume de la destinée ; la révolte n'est jamais de la dignité quand elle est la colère, c'est-à-dire l'aveuglement.

Cependant elle est inévitable si l'homme n'est pas assez conscient des lois de la destinée pour savoir qu'une chose qui a l'injustice pour base, le caprice et l'iniquité et qui doit être considérée comme un mal nécessaire à un certain moment, dont la nécessité disparaît le moment d'après, doit finir aussi tout naturellement quand l'heure a sonné. Ce sont des événements plus au moins durables, particuliers ou généraux, qui commencent à leur heure et finissent lorsqu'ils n'ont plus de raison d'être; le désordre dans le monde des hommes est toujours le prélude de l'harmonie et souvent d'apparentes injustices préparent l'avènement de la justice véritable.

Les injustices du présent sont les justices du passé, elles sont le recouvrement d'une dette librement contractée, de fautes ou de crimes délibérément commis; ces injustices apparentes sont de véritables redressements et les opprimés d'aujourd'hui furent les oppresseurs d'hier. C'est une vérité connue et admise par tous les spirites et qui devrait être connue de tous, admise par tous, car elle contient à elle seule la solution complète de la destinée ; mettre cette vérité à la portée de toutes les intelligences, telle est l'œuvre attractive par excellence.

Les nouveaux réincarnés ne se souviennent pas tout d'abord, au moins en ce qui touche le plus grand nombre, mais ce souvenir existe confusément, inconsciemment si l'on veut, dans toutes les intelligences réincarnées, c'est une connaissance latente du passé, mais une connaissance vraie, quoique non apparente dans certains moments, et prête à produire des effets très réels au moment où l'heure aura sonné de leur éclosion. La pensée contraire à cette vérité consolante, toute de justice et de miséricorde, pèse lourdement parfois sur l'ensemble des êtres corporels intelligents, et c'est cette lourdeur elle-même, cette pesanteur atrophiante, cette irrespirabilité de l'atmosphère morale, qui font les malheureux et les révoltés; mais comme cela a été dit souvent, la révolte n'obvie à rien et ne peut jamais

conjurer aucune des choses qu'on nomme le malheur.

Le malheur! encore un mot vide de sens, car il n'est pas de malheur qui ne porte dans ses entrailles le bien futur de l'être, de la nation, ou du monde qui le supporte. Individualité, généralité, universalité, toujours forcément restreinte, sont également soumises à cette loi de fatalité, produit direct ou indirect d'un passé inéluctable. Le monde des incarnés est un monde de combat et il en sera ainsi jusqu'au moment où il sera moralement plus éclairé; on peut néanmoins constater que les haines sont moins vives, les discordes moins tumultueuses, les dissentiments moins profonds. L'avancement moral a fait des progrès dans le monde des hommes; ceci n'est un fait douteux pour personne et les anciens morts qui chaque jour reviennent sous la figure de nouveaux-nés, sont meilleurs et plus instruits qu'ils n'étaient quand ils sont partis.

Tel est le progrès logique, inévitable et toujours en œuvre de l'être humain; et c'est ainsi que se produit son avancement au point de vue particulier et au point de vue général. Le jour où l'humanité terrestre tout entière sera bien réellement imbue de cette vérité, bien des tristesses, bien des maux auront disparu, car les hommes verront que cette destinée dont ils se plaignent tant pour la plupart, est au fond une chose admirable de logique et d'équité. Ils comprendront la nécessité de l'amour fraternel et au moins une partie des bienfaits qu'on peut en tirer, et c'est assez pour les mettre largement dans la voie du progrès moral, qui seul éclaire les ténèbres les plus profondes.

Les notions scientifiques, quelque précieuses qu'elles soient, sont le plus souvent des armes à deux tranchants, utiles sans aucun doute, indispensables même, mais pouvant devenir nuisibles si elles ne sont pas dirigées par une force morale suffisante, suffisamment pourvue de lumière. Quelles que soient à cet égard les idées des nouveaux incarnés, jamais la science proprement dite ne pourra être une religion, au moins autant que cette science se renfermera dans la connaissance des choses exclusivement afférentes à la matière. Toutes les prétentions contraires échoueront contre cette impossibilité qui ne pourra être conjurée autrement que par l'accession volontaire de cette même science au spiritisme; le spiritisme non plus n'est pas une religion, mais il est la source et la lumière de toutes les religions, puisqu'il est la science de l'âme.

Il est la consolation du passé et la sûreté de l'avenir; il sera le viatique sûr des incarnés qui viennent en expiation sur la terre, aussi bien que celui des Esprits qui y viennent en mission, et de ceux qui y viennent en quelque sorte librement et comme des voyageurs qu'aucune obligation ne contraint. Le spiritisme est le pain commun des âmes, la science commune de tous, abordable pour tous, et que tous accepteront un jour avec amour et reconnaissance. Il est la lumière du monde terrestre, comme il est la lumière de tous les mondes de l'espace; il est la consolation des affligés, la force des faibles, le courage des timides, dont il ne tarde pas à faire des vaillants.

Un collaborateur spirituel.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

Vie de Jésus. *(Suite).*

8

D. Que faut-il croire des miracles du Christ?

R. Vos esprits pleins des récits évangéliques et éblouis par les vives splendeurs de la légende, ne peuvent pas admettre facilement la vérité nue, lorsqu'on la leur présente. Voulez-vous savoir ce que vous ignorez au sujet des miracles attribués au Christ? Voici la pure vérité. J'étais à Jérusalem quand Jésus y opéra ce miracle dont il est parlé dans l'Évangile de Jean, l'aveugle qui recouvra la vue en allant se laver à la piscine de Siloé. Le fait est vrai. Jésus était doué d'une fort grande puissance magnétique; il opérait par ce moyen des cures remarquables; mais la légende, comme cela arrive toujours, a beaucoup grossi le caractère de ces miracles. Jamais, par exemple, il n'a chassé des démons, pour les faire entrer dans les corps d'un troupeau de cochons. Ce miracle doit être entendu de cette façon :

Le démon est l'Esprit impur qui veut prendre possession de l'homme; mais l'homme demande à Dieu de l'en délivrer. Dieu chasse le démon qui se réfugie dans la nature inférieure, représentée par l'animal immonde que les juifs regardaient avec horreur.

Votre intelligence se persuadera facilement de cela, si vous réfléchissez que le troupeau de cochons vient à point pour donner asile aux Esprits chassés du corps de l'homme; mais dans un pays où la viande de porc était en horreur, est-il croyable qu'il se trouvât des troupeaux de 10.000 cochons? La critique a beaucoup ri de ce miracle et elle a eu raison. Et cependant elle eût mieux fait de comprendre que c'était une allégorie que la crédulité grossière du peuple a prise pour un fait réel.

Le démon, en quittant le corps de l'homme,

demande à Dieu de lui permettre d'entrer dans le corps d'un porc, parce que l'Esprit bas a besoin d'organes charnels pour satisfaire ses passions matérielles. Le corps est d'autant plus nécessaire à l'Esprit, qu'il est plus étranger aux jouissances morales ; sa nature le porte à la recherche des basses voluptés, qui ne peuvent être obtenues qu'à la condition d'être revêtu d'un corps matériel.

L'Esprit bas souffre de la privation de cet instrument : donc il cherche à s'introduire dans celui de l'homme ; de là les possessions qui étaient plus fréquentes à l'époque du Christ, parce que les Esprits de la terre étaient d'une nature moins élevée que ceux de votre époque ; car ce sont les mêmes, mais purifiés par l'effort accompli dans diverses incarnations.

D. Ce que l'Évangile dit de ta présence au sépulcre est-il exact ?

R. Je n'allai pas au sépulcre par la raison que le corps du Christ fut enterré, avec les corps des deux autres suppliciés, dans le lieu destiné à ceux qui étaient crucifiés ; et ce lieu était un champ dans le voisinage de Jérusalem, où on entassait, dans une fosse commune, tous les suppliciés. C'est encore un récit légendaire que celui de l'Évangile de Jean. Les Évangiles ont été écrits plusieurs années après la mort du Christ, et ce ne sont pas ceux dont ils portent le nom qui les ont écrits. La légende s'est formée comme se forment toutes les légendes ; et vous pouvez comprendre facilement que le vrai s'y trouve mélangé avec le faux. Jean a écrit une partie de l'Évangile qui porte son nom ; mais à cette époque les copies se faisaient à la main, et chacun y ajoutait ou y retranchait selon qu'il avait recueilli de la tradition des faits qui complétaient ce qui était écrit ou qui le démentaient.

D. Combien y a-t-il eu de récits évangéliques ?

R. Cinquante-quatre.

D. Y a-t-il eu un Évangile primitif d'où les autres auraient été tirés ?

R. Non. (6 mai 1877.)

9

D. — Que penser de ces paroles : Pierre, tu es pierre, etc... Pais mes agneaux; pais mes brebis, etc. ?

R. — Ces paroles du Christ à Pierre n'ont pas été prononcées telles que vous les lisez dans les Evangiles. Jésus avait pour Pierre une complaisance particulière ; cependant il connaissait la faible intelligence de cet apôtre, qui vivait plus par le cœur que par la raison. Il savait que sa doctrine aurait de plus raisonnables défenseurs. Paul ne lui était pas connu ; mais il pressentait sa venue. Quand il parla à Pierre au sujet de sa nature et que celui-ci lui dit qu'il était le Messie, il ne put pas en témoigner une grande admiration puisque nous le disions tous et que la foule l'acclamait comme tel. Jésus maniait, comme Socrate, admirablement l'arme de l'ironie, et il en faisait quelquefois usage contre ses disciples les plus aimés. Ainsi fit-il, en cette occasion, contre Pierre, en lui disant cette parole : « Tu as appris cela de mon père céleste, autrement tu ne l'aurais pas trouvé tout seul. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Car, n'oubliez pas que Céphas, en Hébreu, veut dire Pierre, et que le jeu de mots y est mieux qu'en latin. Ce jeu de mots était amical, car je dois vous dire que Christ aimait la douce gaieté et il détestait la gravité hypocrite des dévots Pharisiens.

Quant aux paroles : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » dites à Pierre, après sa résurrection, c'est-à-dire dans une de ses apparitions, elles ne furent pas prononcées telles que les Evangiles les donnent. Voici le texte exact : « Christ demandait à Pierre s'il l'aimait; Pierre répondit avec enthousiasme qu'il l'aimait jusqu'à mourir pour lui. Alors Christ lui dit : Je crois à ton affection ; donc je compte sur toi pour paître les brebis qui composent déjà mon troupeau. Instruis-les dans la doctrine que je vous ai prêchée. Je serai à tes côtés jusqu'à ta mort, invisible. Démêle avec soin ce que mon Esprit dictera à ta raison, d'avec ce que le démon pourrait te dicter. Ceux qui agiront ainsi seront sûrs de m'avoir avec eux jusqu'à la fin des siècles. » L'Eglise de Rome a inventé la version des Evangiles, quand elle voulut établir son infaillibilité ; mais, hélas, ce n'est pas possible, car s'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qui est dans les Evangiles, il y aurait bien des passages qui contrediraient ceux sur lesquels elle prétend fonder ses prétentions.

N'oubliez jamais qu'il y a eu 54 récits Evangéliques, au moins, et que c'est l'église de Rome qui, en vertu d'une infaillibilité qu'elle devait faire sortir de ceux qu'elle a désignés pour être considérés comme dictés par le saint Esprit, voulut que ces Evangiles eussent le privilège de l'autorité que leur conférait cette origine.

La Religion du Christ est dans ce précepte: Prenez grand soin que la lumière que vous avez en vous ne devienne de vraies ténèbres. Christ en consultant cette lumière en a fait sortir ces deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'homme qui désire être le disciple de Christ doit l'imiter : en consultant la

lumière intérieure ; il en obtiendra la même réponse. Mais cela ne fait pas l'affaire des prêtres ni celle des dévôts. Les premiers n'y trouvent pas de quoi fonder leur domination et les seconds de quoi pouvoir satisfaire leurs basses passions, en ne perdant pas l'espoir de gagner le ciel. Il leur faut une autorité capable de les absoudre des péchés commis contrairement à ces deux commandements, en donnant à Dieu des compensations. Leur aveuglement volontaire aura des conséquences terribles auxquelles ils ne s'attendent pas.

D. — Peux-tu nous dire où Pierre est mort?

R. — Pierre est mort à Jérusalem. Des chrétiens fanatiques de la primauté de l'évêque de Rome inventèrent ce roman de la venue de Pierre à Rome. Jamais cet apôtre des juifs n'est allé dans cette ville. La raison de sa demeure à Jérusalem est dans sa mission même. Mais ceux qui voulaient établir la suprématie de l'évêque de Rome sur toutes les églises chrétiennes avaient besoin que Pierre allât à Rome et ils l'y firent aller : voilà l'explication de cette fausseté.

Je connais un livre où il y a la preuve de ce que j'avance ; ce livre est le Nouveau Testament. Paul ne mentionne jamais Pierre, soit qu'il écrive aux chrétiens de Rome, soit qu'il écrive de Rome aux chrétiens des autres parties de l'empire. Ce fait est la démonstration la plus claire de ce que j'ai dit.

La mort de Pierre a été pour moi une grande douleur. Je regrettai cet ami de Christ. Sa vie vous est inconnue; comment voulez-vous connaître sa mort? Donc, demandez à Dieu de vous faire connaître l'une et vous connaîtrez l'autre. Je te dirai que Pierre a vécu à Jérusalem et que, par conséquent, il y est mort. Puisqu'il était l'apôtre des Juifs il devait rester à Jérusalem, capitale de la Palestine, de même que Paul qui était l'apôtre des gentils devait aller à Rome, capitale du monde païen. (10 mai 1877.)

(A suivre.) V. TOURNIER.

GIORDANO BRUNO.

Après Paris, qui élevait, il y a quelques semaines, une statue au libre penseur Dolet, Rome vient d'inaugurer la statue d'un autre précurseur de la libre pensée, mort dans les flammes, de Giordano Bruno.

Rome répond à Paris ; Giordano Bruno, ressuscité dans la lumière moderne, peut voir, de loin, Etienne Dolet dans une clarté d'aube, et les deux bûchers, dont le seizième siècle catholique pensait faire les tombeaux de la libre pensée, ne sont plus que le symbole de la pensée vivante, qui, allumée il y a trois siècles, s'est élancée aujourd'hui victorieuse, et de sa flamme vive et droite illumine tout l'horizon comme un phare.

Il y a plus de trois ans qu'un comité s'était formé dans le but de recueillir les souscriptions nécessaires pour l'érection de la statue, et, à diverses reprises, on avait tenté de l'arrêter dans son œuvre. Le pape lui-même avait fait une démarche auprès du gouvernement pour qu'il défendît qu'on érigeât ce monument; mais le gouvernement n'a pas osé donner cette satisfaction au Vatican.

D'ailleurs, malgré les prévisions alarmistes, tout s'est passé pour le mieux. Les fêtes démocratiques et l'immense concours de monde au milieu desquels la statue a été découverte, laisseront un souvenir ineffaçable. Et ce jour-là, un palais est resté sombre et muet devant la manifestation grandiose du peuple romain, c'est le Vatican. Ses portes sont restées fermées comme en signe de deuil; c'était en effet un deuil pour le fanatisme catholique que cette résurection d'une de ses victimes.

Giordano Bruno était un vrai propagandiste de la libre pensée spiritualiste et à ce titre il est un des précurseurs du spiritisme moderne : il enseignait entre autres le principe de la réincarnation et la pluralité des mondes habités. Il errait de ville en ville, semant partout sa parole entraînante, niant les dogmes religieux à l'aide desquels la puissance ecclésiastique tenait l'humanité asservie et proclamant l'émancipation de l'homme et de la raison vis-à-vis de la foi imposée. Il enseignait, dit M. Auguste Vacquerie, des choses comme celles-ci :

— L'autorité n'est pas hors de nous, mais au-dedans. Une lumière divine brille au fond de notre âme pour inspirer et conduire toutes nos pensées. Voilà l'autorité véritable.

— Le juge suprême du vrai, c'est l'évidence. Si l'évidence nous manque, si les sens et la raison sont muets, sachons douter et attendre.

— On nous parle au nom de la tradition; mais la vérité est dans le présent et dans l'avenir beaucoup plus que dans le passé.

On conçoit qu'un homme qui en appelait à l' « autorité intérieure » et à l' « évidence rationnelle », c'est-à-dire qui substituait la conscience au dogme et l'examen à la foi, ait été en horreur à l'Eglise.

M. Emile Saisset a tracé de Giordano Bruno un remarquable portrait :

Il était jeune et beau, assurent les biographes. Son visage avait des traits délicats et fins; un nuage de mélancolie ardente était répandu sur son front. Son œil noir lançait des éclairs. Il parlait debout, avec une merveilleuse abondance; dédaigneux des formes de l'Ecole, confiant dans sa mobile et prompte inspiration, il prenait

tous les tons : l'ironie, l'enthousiasme, quelquefois la bouffonnerie, mêlant le sacré avec le profane et colorant les abstractions de la métaphysique avec des images empruntées à la poésie.

Mais ce qui explique surtout le grand succès qu'il obtint, c'est l'audace de ses nouveautés, c'est l'écho qu'elles trouvaient dans les jeunes esprits arrachés au sommeil de la foi.

Quittant Paris, Giordano Bruno alla en Angleterre, revint à Paris et passa en Allemagne, laissant partout des traces de son ardent apostolat en faveur de la Libre pensée.

On le retrouve plus tard à Padoue, au moment où commence la tragédie funèbre qui prit fin sur le bûcher de l'Inquisition.

Nous possédons le récit de son supplice, écrit par un témoin oculaire, Scoppius. Cette page donne une terrifiante idée du fanatisme des croyants à cette époque.

« Ce jour me fournit un nouveau motif de vous écrire ; Giordano Bruno vient d'être brûlé vif, en public, dans le champ de Flore, devant le théâtre de Pompée...

» Il serait impossible de faire une revue complète de toutes les monstruosités qu'il a avancées, soit dans ses livres, soit dans ses discours. Pour tout dire en un mot, il n'est pas une erreur des philosophes païens et de nos hérétiques anciens ou modernes qu'il n'ait soutenue.

»... A Venise enfin il tomba entre les mains de l'Inquisition ; après y être demeuré assez longtemps, il fut envoyé à Rome, interrogé à plusieurs reprises par le Saint-Office, et convaincu par les premiers théologiens. On lui donna quarante jours pour réfléchir ; il promit d'abjurer, puis il recommença à défendre ses folies ; puis il demanda un autre délai de quarante jours ; enfin il ne cherchait qu'à se jouer du pape et de l'Inquisition. En conséquence, environ deux ans après son arrestation, le 9 février dernier, dans le palais du grand inquisiteur, en présence des très illustres cardinaux du Saint-Office (qui sont les premiers par l'âge, par la pratique des affaires et la connaissance du droit et de la théologie), en présence des théologiens consultants et du magistrat séculier, le gouverneur de la ville, Bruno fut introduit dans la salle de l'Inquisition, et là il entendit à genoux lecture de la sentence prononcée contre lui.

» On y racontait sa vie, ses études, ses opinions ; le zèle que les inquisiteurs avaient déployé pour le convertir, leurs avertissements fraternels et l'impiété obstinée dont il avait fait preuve.

» Ensuite il fut dégradé, excommunié et livré au magistrat séculier, *avec prière qu'on le punît avec clémence et sans effusion de sang.*

» A tout cela, Bruno ne répondit que ces paroles de menaces : « La sentence que vous portez vous trouble peut-être en ce moment plus que moi. »

» Les gardes du gouverneur le menèrent alors en prison. Là on s'efforça encore de lui faire abjurer ses erreurs. Ce fut en vain ! Aujourd'hui donc on l'a conduit au bûcher. Comme on lui montrait l'image du sauveur crucifié, il l'a repoussée avec dédain et d'un air farouche.

» Le malheureux est mort au milieu des flammes, et je pense qu'il sera allé raconter dans ces autres mondes qu'il avait imaginés, comment les Romains ont coutume de traiter les impies et les blasphémateurs.

» Voilà, mon cher ami, de quelle manière on procède chez nous contre les hommes ou plutôt contre les monstres de cette espèce.

» Rome, 12 février 1600. »

La statue de Giordano Bruno est élevée au lieu même où le bûcher fut allumé.

La Vatican n'est pas loin de là, et la Papauté, qui s'y sent prisonnière, non de la politique italienne, mais de la conscience publique, pourra voir, par le retour des choses humaines, la pensée libre planer aujourd'hui sur la Ville éternelle, pendant qu'elle-même reste enfermée et muette comme une condamnée. Et non comme la condamnée d'un jour, mais de trois siècles que l'avenir ne désavouera plus.

Prière à Dieu, de Voltaire (1)

(Extrait du premier volume de Politique et Législation, à l'article intitulé : « De la Tolérance universelle ».

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps ; s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités.

Tu ne nous as pas donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si

(1) *Prières et Méditations*, joli petit volume bien relié. Prix : fr. 1-65, port compris, au bureau du *Messager*, Liége.

égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer, supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer, ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie ; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit, par la force, le fruit du travail et de l'industrie paisible !

Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, la bonté qui nous a donné cet instant.

BIBLIOGRAPHIE.

De l'Atome au Firmament.

Un beau volume de poésies de 300 pages, édité à Paris, par Dentu, 1889. Prix: frs. 3,50.

Nous extrayons de la préface de cet excellent ouvrage, dû à la plume de M. A. Laurent de Faget, un auteur aimé, les lignes qui suivent:

« ... Je viens défendre ici la cause du spiritualisme éclairé, également distant de la négation systématique du matérialisme et de la fanatique affirmation des dévots.

„L'heure est propice aux revendications de la pensée humaine, éprise d'idéal et désireuse d'échapper aux doctrines pessimistes et aux écœurantes réalités.

„N'accepter aucun dogme imposé, ne pactiser avec aucune des vieilles formules de l'intolérance, mais rechercher le vrai dans la nature et dans l'homme, tel me paraît être le devoir du philosophe en même temps que celui du poète.

„D'où venons-nous? Où allons-nous sur la route des temps? Quelle espérance peut hanter nos âmes aux heures de trouble et de découragement, alors que les hommes semblent frappés de démence, et que, derrière des gouvernements menacés et menaçants, monte le flot d'une civilisation nouvelle redoutée par les uns et acclamée par les autres?

„Qui nous mène, peuples et individus, dans ce vaste mouvement du progrès brisant peu à peu toutes les barrières qu'on lui oppose? Le bulletin de vote doit supprimer la guerre civile ; la fraternité humaine doit remplacer un jour la guerre entre les peuples; et cependant, que de points sombres encore à l'horizon!... La destinée des hommes a-t-elle une sanction, une direction au sein des régions infinies où l'âme du poète aime à reconnaître un Dieu? „

Graves problèmes, questions dignes d'être posées, et à cette heure plus que jamais.

Les religions ne sont plus suffisantes pour nous élever à la conception du vrai idéal. D'une morale pure, d'un enseignement encore utile pour la règle de la vie individuelle, elles ne savent plus se mettre d'accord avec les salutaires exigences de la raison. Leurs dogmes tombent pour la plupart, sous les secousses réitérées du progrès. On aurait dû élargir les textes religieux, on les a resserrés, étouffant l'âme humaine sous des interprétations contredites par la science et souvent niées par le simple bon sens.

Aussi les âmes se sont-elles peu à peu détachées du vaste mais insuffisant ensemble des systèmes religieux. Une religion peut anathématiser une autre religion ; un culte peut presque disparaître sous l'action dissolvante d'un autre culte : je doute que les consciences honnêtes et fermes, que les intelligences souveraines, consentent à s'en émouvoir.

Si le vrai n'est plus la base indiscutable des religions, il est toujours en germe dans la conscience de chacun de nous, et le poète le voit surtout dans la nature. Il se délecte dans la contemplation des magnifiques harmonies de la création. La fleur sur la mousse et l'étoile dans le ciel donnent la réplique à sa pensée, pendant que le petit oiseau charmeur répond aux mélodies de sa lyre. C'est donc à la nature surtout que nous demanderons la loi de nos destinées.

Le nouveau livre de l'auteur de *la Muse irritée* et des *Pensées de Carita* sera lu avec plaisir, par nos frères en croyance surtout. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

* * *

Le Départ de Jeanne Darc, drame historique en deux actes et en vers, précédé d'une biographie d'après des documents authentiques, dédié à

la jeunesse française par R. Girard, rédacteur aux *Etats-Unis d'Europe*. — Paris : Librairie centrale des Publications populaires, 43, rue des Saints-Pères. — Prix : 1 franc.

NECROLOGIE.

Madame veuve J. B. Biazot vient de mourir à Chênée ; comme son cher mari disparu, elle fut adepte fervente du spiritisme.

MM. Henrion et Leruth ont rappelé sur sa tombe ce que fut cette nature d'élite, épouse modèle et mère exemplaire dont la bienfaisance était connue.

Nos meilleurs souvenirs à ces esprits sages et justes dont les sympathies pour notre œuvre de propagande nous furent toujours chères!

NOUVELLES.

Dans le discours qu'il a prononcé à la cérémonie d'inauguration de la statue d'Etienne Dolet, M. Chautemps, président du Conseil municipal de Paris, a dit :

« Le Conseil municipal a voulu qu'un monument impérissable fût élevé sur le lieu du martyre de Dolet, afin que les générations futures eussent sans cesse présente à la mémoire l'horreur du régime auquel nous avons été arrachés par la Révolution française. »

Ces paroles sont excellentes ; oui, il faut montrer ce que l'intelligence humaine, ce que la conscience, ce que la pensée ont eu à subir d'épreuves pour enfin pouvoir devenir libres !

Que de livres brûlés, que de martyrs livrés aux bûchers ! Mais si on brûle les hommes et les livres, on ne brûle pas les idées.

* * *

M. Solovoff a publié la narration suivante d'un fait remarquable quoiqu'assez fréquent :

Le comte et la comtesse P... possèdent des terres dans la juridiction de Pskoov qu'ils ont héritées d'un oncle. Lorsqu'ils se rendirent sur les lieux pour en prendre possession, ils furent avertis par les habitants de l'endroit que la maison était devenue l'objet de l'épouvante générale depuis que l'oncle décédé s'y présentait toutes les nuits. Il avait été vu et reconnu à différentes reprises par plusieurs de ses anciens domestiques.

Le comte et la comtesse assez sceptiques de tempérament traitèrent les récits de fable fantastique et ils s'installèrent tranquillement dans leur maison. Ils choisirent pour chambre à coucher une pièce à deux portes dont l'une ouvrait sur un large corridor et l'autre sur une série de chambres inhabitées qui se dégageaient sur le même corridor. Lorsqu'ils entrèrent pour se coucher, ils fermèrent les portes à clef et allumèrent une bougie. Quelque temps après, la comtesse entendit un bruit ; on tentait d'ouvrir une porte. Elle réveilla son mari qui ralluma la bougie et alors ils virent que le loquet se soulevait sous l'action d'une force qui agissait par le dehors. Le comte, nullement craintif, se leva, sortit par la seconde porte, passa par les chambres désertes, déboucha dans le corridor et aperçut une forme humaine, arrêtée devant la porte de la chambre à coucher et s'efforçant de l'ouvrir. Le comte s'approcha et reconnut son oncle, habillé du costume qu'il portait habituellement pendant sa vie. Il lui parut tellement réel et vivant, qu'il ne put s'abstenir de lui demander : « Cher oncle, comment vous portez-vous? » Celui-ci le regarda d'un air profondément triste, et disparut laissant au comte la conviction de la réalité de cette apparition dont les habitants de la localité l'avaient déjà entretenu. (*Criterio Espiritista*, mars 1889.)

* * *

M. Fréd. Evans écrit de Melbourne le 14 avril au *Golden Gate* de San Francisco :

« J'ai déjà donné des séances pour l'écriture directe, à plus de cent personnes quî toutes ont apporté leurs ardoises, et j'ai leurs noms et adresses en ma possession pour références. »

Le *Harbinger of Light* de Melbourne du 1er avril, reproduit en première page un fac-simile d'écritures directes obtenues dans une séance publique donnée par M. Evans dans le Hortical-tural Hall de Melbourne, le 6 mars, sous le contrôle d'un comité.

Voilà un médium dont la commission exécutive du Congrès spirite de Paris devrait s'assurer la possession pendant quelques jours. M. Evans doit revenir incessamment, dit-on, à San Francisco, en passant par l'Angleterre.

AVIS.

Nos abonnés de l'étranger dont l'abonnement expire le 1er juillet, sont priés d'envoyer leur renouvellement le plus tôt possible par un mandat-poste international au nom de M. H. Saive.

La quittance de renouvellement de nos abonnés belges leur sera présentée par l'administration des postes dans le courant de ce mois.

—

Le nouveau local de l'Union spiritualiste est situé rue St-Hubert, 13, à Liége.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — No 2 Liége, 15 Juillet 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale. — Avis important. — Communications médianimiques. Vie de Jésus. — Communication spirite. Poésie. — Nécrologie. — La léthargie. — Nouvelles. — Bibliographie.

FÉDÉRATION RÉGIONALE.

La réunion du 9 juin a eu lieu à l'heure fixée, chez M. P. Joiris-Deguerre, salle du Théâtre, à Chênée.

Etaient représentées les sociétés suivantes : L'Alliance fraternelle et fédération verviétoise, l'Espérance de Poulseur, les groupes spirites de Vivegnis et d'Oupeye, le groupe d'Angleur, l'Union spiritualiste de Liége et la Société spiritualiste de Seraing.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé.

Le projet de statuts est adopté après discussion et quelques modifications apportées aux articles nos 8, 11, 18, 14, 17, 18 et 19. Les statuts modifiés paraîtront dans le no du 1er août.

La cotisation annuelle et minimum de 1 franc par personne est admise à l'unanimité.

Le principe du subside au *Messager* et celui des conférences publiques sont également admis à l'unanimité.

Sont nommés membres du bureau : Mrs V. Biazot, président ; J. Closset et L. Foccroule, vice-présidents ; O. Houart, secrétaire ; A. Palmers, secrétaire-adjoint ; G. Duparque, trésorier ; F. Barhon, J. Foccroule et Santkin, commissaires.

Un comité d'action pour l'œuvre des conférences spirites et publiques est constitué. Il se compose de Mrs V. Biazot, président ; F. Paulsen, G. Duparque, J. Closset et O. Houart, membres.

M. F. Paulsen est nommé délégué au congrès spirite universel de Paris qui se tiendra en septembre prochain. Mrs Closset, Santkin et Houart sont nommés délégués suppléants.

La prochaine réunion est fixée au 22 septembre prochain, à 10 heures du matin, au local de l'Union spiritualiste de Liége, rue St-Hubert, 13. L'ordre du jour de cette réunion paraîtra au *Messager* du 1er septembre.

Le Secrétaire,
O. C. HOUART.

* * *

Afin d'être agréable aux spirites qui pour des raisons diverses ne peuvent suivre les réunions d'une société, mais sont désireux cependant d'être enterrés civilement par les soins de l'*Union Spiritualiste*, il a été décidé :

1o De créer une caisse spéciale destinée à subvenir aux frais de funérailles des vieillards ou infirmes spirites.

2o Les personnes qui désirent être inhumées par les soins de la Société, verseront un cotisation de un franc par mois et ce, jusqu'à concurrence de la somme de 60 francs, jugée nécessaire pour payer la musique et les frais accessoires.

3o Si une personne meurt avant que la somme en question soit soldée, les parents seront invités à la complèter. Dans le cas où le défunt n'aurait pas de parents connus, le comité statuera *immédiatement*, mais ne pourra dans tous les cas, faire usage des fonds versés que pour des frais de funérailles.

4o Lorsqu'une personne ayant participé à la formation de la caisse réclamera les sommes versées par elle, il sera fait droit à sa réclamation.

Les demandes doivent être adressée à M. Jean

Closset, conseiller communal, 464, rue Large Voie, à Herstal.

AVIS IMPORTANT.

Les sociétés et groupes spirites adhérant à la Fédération sont priés :

1° De faire connaître de suite le nombre d'adhésions qu'ils ont recueillies ;

2° De verser en une fois le montant des cotisations pour l'année courante, soit un franc minimum par personne ;

3° D'effectuer ce paiement avant le 1er septembre prochain, à M. Duparque, trésorier, rue Bourdon, 39, à Chênée;

4° D'adresser à M. O. Houart, secrétaire, quai de l'Industrie, 24 et 25, à Sclessin-Ougrée, ou à M. V. Biazot, président, rentier, à Angleur, les communications ou propositions relatives à l'œuvre fédérale.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

Vie de Jésus. *(Suite).*

10

D. Peux-tu nous donner quelques renseignements sur les relations du Christ avec Saint-Jean-Baptiste ?

R. Jean-Baptiste n'a connu Christ qu'à l'époque du retour de celui-ci d'Egypte. Joseph alla s'établir à Nazareth, lieu de sa naissance. Jean habitait alors cette bourgade, il vécut donc dans la familiarité de Joseph, son oncle, et de Jésus, l'aîné de ses enfants. Il avait alors cinquante ans et Jésus trente. Un jour qu'ils causaient ensemble des visions de Christ, il lui dit : « Tu es le Messie annoncé par les prophètes. » Jésus trembla à cette annonce. Les visions étaient confirmées par les paroles d'un homme que tout le monde autour de lui regardait comme inspiré de Dieu. De ce moment, il devint pensif et rêveur ; il évitait la foule et se retirait dans la solitude pour méditer et prier ; il était saisi de terreur à la pensée de l'immensité du rôle qu'il aurait à jouer ; sa modestie luttait contre la force de son génie. Un pauvre ouvrier charpentier entrer dans l'arène pour combattre contre le génie du mal représenté par les prêtres et les puissants était à ses yeux une entreprise téméraire et il craignait d'obéir à un sentiment d'orgueil en s'y livrant. Mais Jean l'encourageait et déjà annonçait aux juifs son apparition prochaine. C'était un rude homme que ce Jean ; son éloquence hardie et sauvage remuait les foules. Violent dans ses discours contre Hérode, ce tyran le fit emprisonner et quelque temps après le condamna à avoir la tête tranchée. Il put cependant, de sa prison, avant de mourir, apprendre avec joie que Christ enfin s'était décidé à entrer dans la lice. Il envoya vers lui deux de ses disciples, non pour lui demander qui il était, mais pour le féliciter de sa décision.

D. Jean a-t-il réellement baptisé Jésus ?

R. Le baptême de Christ par Jean est une vérité. Il eut lieu lorsque Jean avait commencé depuis déjà quelque temps sa prédication. Jésus voulut se faire recevoir comme son disciple et Jean saisit cette circonstance pour le désigner à la foule comme le Messie qu'il lui annonçait. Le Saint-Esprit descendant des cieux, sous la forme d'une colombe, est une pure invention du naïf enthousiasme des premiers chrétiens, de même que la voix qui se fit entendre du haut des cieux.

D. Parle-nous de Jésus enfant, disputant avec les Docteurs du temple.

R. Jésus, de bonne heure, montra de brillantes dispositions pour les questions de la religion. Du moment qu'il fut admis, avec les jeunes enfants de Bethléem, dans la synagogue pour y recevoir l'instruction religieuse, il étonna ses maîtres par la promptitude de sa conception et la vive pénétration de son esprit.

D. Que faut-il penser de l'entrée triomphale de Jésus, à Jérusalem ?

R. Le jour que vous appelez *dimanche des rameaux* fut hélas ! le triomphe qui précipita le dénouement fatal de la vie de Jésus. Ce jour-là le peuple enthousiasmé par des cures miraculeuses et récentes de Christ le reçut comme le Messie annoncé et l'acclama roi ; car, dans l'esprit de la foule ignorante, le Messie devait être un roi conquérant, qui le délivrerait de la domination de Rome et soumettrait la terre entière au peuple élu de Dieu. La ville fut en joie et les rues jonchées comme à l'entrée d'un véritable roi. Alors les prêtres, qui cherchaient l'occasion de le perdre, allèrent trouver le gouverneur et le dénoncèrent à lui comme un ennemi de l'empereur et un fauteur de révoltes. Ils obtinrent ainsi la permission de l'arrêter, ce qui eut lieu quelques jours après, lorsque l'effervescence du peuple fut calmée. Cependant on prit des précautions parce que Pilate voulait éviter une lutte qui aurait pu le faire blâmer par l'empereur.

D. La trahison de Judas est-elle vraie ?

R. La trahison de Judas est, hélas, vraie. Ce malheureux, écoutant les conseils d'une vile passion de lucre, vendit celui qu'il aurait dû aimer comme un père. Le misérable alla trouver les

prêtres et leur indiqua le lieu et l'heure favorables pour s'emparer de Christ sans danger de tumulte. (11 mai 1877).

11

D. As-tu assisté à l'arrestation de Christ?

R. A vrai dire, je ne me trouvais pas à Jérusalem, quand Christ fut arrêté ; cependant voici ce que j'ai appris de la bouche de ceux qui se trouvaient là, lors de cette arrestation :

Jésus, avec quatre de ses apôtres, se cachait dans le jardin des Olives. Ils priaient Dieu de les mettre à l'abri de la colère des prêtres, lorsqu'entra Judas, accompagné de soldats envoyés par le grand-prêtre. Judas alla droit à Christ et, le désignant de la main à ces satellites des prêtres, dit : « Voilà celui que vous cherchez. »

Il ne le baisa pas au front comme rapportent les Evangiles.

Les soldats, alors, se précipitèrent sur lui. Pierre, qui portait une épée, la tira du fourreau et se disposait à frapper, lorsque Christ lui dit : « Pierre, remets ton épée au fourreau; la tirer en ce moment est une folie. La volonté de Dieu doit s'accomplir. Je suis venu pour sauver et non pour faire mourir. L'homme que Dieu charge de porter sa parole doit savoir mourir et non faire mourir ceux à qui il l'annonce. Donc, malheur à ceux qui répandront le sang pour propager la vérité; ils en seront cruellement punis. Vous êtes, « dit-il alors aux soldats, » venus à moi comme à un criminel dangereux. Vous n'aviez pas besoin de tant de précautions. J'étais au milieu de la foule quand le Grand-prêtre me voulut arrêter. Il aurait pu le faire alors. Je n'aurais pas plus résisté qu'à présent. Marchons donc. En vous suivant, je fais acte de soumission aux lois de mon pays, comme doit faire tout bon citoyen. Et toi, je te plains, car tu as bien à expier. Ton amour du lucre t'a perdu. Ta conscience deviendra ton bourreau. »

Les soldats étaient émus visiblement. Cependant, ils l'emmenèrent.

D. Pourquoi Pierre portait-il une épée ?

R. Pierre portait cette arme pour défendre sa vie contre les malfaiteurs qui abondaient alors en Judée. Tout le monde était armé; à cette époque, la police ne se faisait pas comme aujourd'hui. Dans les contrées de l'Orient elle est encore impuissante à protéger le voyageur, qui va armé comme autrefois.

D. Comment est mort Judas?

R. Judas, après l'arrestation de Christ, se sentit pris de violents remords ; il alla trouver le Grand-prêtre pour le supplier de ne pas le faire mourir. Le Grand-prêtre le menaça de le faire mourir lui-même, s'il continuait à implorer en faveur de ce grand criminel. Judas alors jeta dans le Temple l'argent qu'il avait reçu et alla se pendre à un figuier qui se trouvait sur le bord de la rivière de Jérusalem, et la corde venant à se rompre, il tomba dans le lit de cette rivière et, rencontrant, dans sa chute, la pointe aigüe d'un rocher, son ventre s'ouvrit et ses entrailles se répandirent, ce qui a donné lieu à deux versions en apparence différentes de cette mort. Pierre dit qu'il se précipita, tandis que l'Evangile dit qu'il se pendit ; mais la vérité est qu'il se pendit et se précipita. (12 mai 1877).

(A suivre.) V. Tournier.

COMMUNICATION SPIRITE

obtenue à Rouen, par le groupe Vauvenargues.

Le 14 Juillet 1789.

O date mémorable, époque de génie,
Ton souvenir nous est cher !
L'audace des tyrans en ce jour fut punie.
Gloire à toi, peuple d'hier !

Jusque là tu pliais sous le joug de tes maîtres,
Tu n'avais pas de force, de pouvoir,
Tu servais de jouet à de malheureux traîtres.
Oui, tu suivais ton seigneur sans savoir

Pourquoi tu te battais contre l'homme ton frère,
Car, en ce temps, la raison du plus fort
Était bien la meilleure. Époque terrible ! Ère
Où le vil serf avait si souvent tort !

Mais l'homme a l'âme fière : il ne sait pas plier,
Dans sa colère, au joug de l'esclavage.
C'est ainsi qu'il est fort, quand en son cœur altier
Déborde enfin le venin de sa rage :

Il frappe, brise tout dans la lutte suprême,
Tournant tantôt la gueule des canons
Contre ses ennemis, tantôt contre lui-même,
Donnant aux rois de terribles leçons.

Peuple, il y a cent ans tu montras ton courage,
Tu relevas ton honneur opprimé,
Conquis ta liberté, ta grandeur ! Belle page
De ton histoire, où sans elle affamé

Tu râlerais encor dans les sombres abîmes
De la Bastille au sinistre donjon !
Honneur donc à vous tous, héros, martyrs sublimes
De la RÉVOLUTION !

Juillet 1889.

NECROLOGIE.

Le 26 juin dernier ont eu lieu à Poulseur, près Liége, les funérailles civiles d'un frère dévoué, M. François Leruth, rentré dans le monde spirituel après 69 années d'existence terrestre.

Les assistants venus nombreux pour témoigner leurs sympathies à la famille Leruth, ont écouté avec une attention soutenue et recueillie les deux discours prononcés sur la tombe de notre regretté frère par MM. Henrion et Leruth.

Trois membres du groupe l'*Espérance*, dont le défunt faisait partie, ont distribué, à la sortie du cimetière, plusieurs centaines de brochures et journaux spirites.

Nous reproduisons le discours prononcé par M. Leruth, fils du défunt:

Mesdames, Messieurs,

Comme c'est l'habitude en pareille circonstance, je pourrais vous parler des qualités de celui dont nous accompagnons la dépouille mortelle. Je le ferais avec d'autant plus de plaisir qu'il en possédait de bien rares. Aucune voix plus autorisée que la mienne ne pourrait en outre se charger de l'accomplissement d'une semblable tâche, car je suis son fils aîné. Mais pour ceux qui l'ont connu, je poserais un acte inutile, pour les autres, étant donné l'amitié qui nous lie, ils me croiraient ou ils ne me croiraient pas. Je m'abstiendrai donc pour me laisser aller avec vous aux idées qui nous pénètrent malgré nous lorsque nous entrons dans un cimetière.

Tous, nous avons sur la mort et l'au-delà de la tombe, des opinions qui découlent directement de notre conception du monde, de notre connaissance des lois qui régissent l'Univers au point de vue physique et moral. Notre plus grand intérêt est donc de nous assimiler le plus de vérité possible, en balayant une à une les erreurs au fur et à mesure que nous nous en apercevons.

Oui, ceux qui ne pensent pas comme moi, me pardonnent donc si, en passant j'éclabousse leur croyance; la vérité a parfois de ces rigueurs. En rendant hommage à celle-ci, je n'ai nullement l'intention de blesser qui que ce soit, car toutes les opinions sont respectables lorsqu'elles sont sincères. Mais vous avouerez comme moi que ce serait rendre un bien mauvais service à l'homme en général, à ceux même qui se disent ou se croient nos adversaires, si, de crainte de refroidir certaines sympathies ou de provoquer certains mécontentements aussi déplacés que puérils, on s'abstenait de combattre l'erreur partout où elle se trouve et si en se condamnant à un silence lâche et coupable on privait ses semblables de lumières que l'on a péniblement acquises et que l'on sait de nature à contribuer à leur bonheur présent et à venir.

Contrairement à certaines opinions, je crois que ce lieu, ainsi que l'acte auquel nous prêtons actuellement notre concours, nous dispose d'une façon toute naturelle à aborder les principales questions qui touchent au grave problème de l'âme et de ses destinées futures.

Il est vrai qu'en général, les religions les plus en vue, prétendent tout connaître ou au moins tout expliquer, quant au côté spirituel de l'homme. Pour ceux qui se contentent de croire sans preuves et malgré l'évidence des contradictions et des erreurs dont sont parsemés certains enseignements cela est peut-être suffisant. Mais à côté d'eux, il en est d'autres qui étudient les progrès constants de la science et ont connaissance des nombreux démentis qu'elle inflige sans pitié aux principaux articles de foi de ces sectes religieuses. Ceux qui agissent de la sorte sont souvent les hommes qui pensent, qui raisonnent et qui veulent connaître le pourquoi des choses. Ceux-là veulent comprendre avant de croire. Comme on ne peut leur donner satisfaction, ils s'éloignent en sentant douloureusement s'éteindre en eux le sentiment religieux si nécessaire à l'homme dans les circonstances malheureuses que l'on traverse tôt ou tard sur ce monde inférieur.

C'est en ce sens que, contrairement à ce qu'on dit généralement, toutes les religions ne sont pas bonnes uniquement parce qu'elles n'enseignent pas le mal ou qu'aucune d'elles ne dit de faire du tort à son prochain. Est-ce que la puissance moralisatrice d'une croyance, d'une doctrine, n'est pas en raison directe du nombre de vérités qu'elle contient? Plus elle sera en accord avec la science et la raison plus elle ralliera de partisans sérieux, plus son influence sera favorable à l'éclosion des idées généreuses et humanitaires. En conséquence, la meilleure des religions est celle qui contient le moins d'erreurs; celle qui n'est en contradiction ni avec la science ni avec les découvertes modernes, qui est conforme au bon sens et à la logique. Celle enfin qui peut supporter sous tous les rapports l'épreuve d'une discussion sérieuse et approfondie.

Eh bien, Messieurs, le spiritisme qui n'est pas une religion dans le sens restreint du mot, mais bien une doctrine scientifique, essentiellement progressive, répond à toutes ces exigences d'une façon satisfaisante. Sa puissance, sa grandeur, résident surtout dans les preuves claires et évidentes qu'il donne de l'immortalité de l'âme, de la continuation de la vie au-delà de la tombe. Les

faits positifs sur lesquels il repose constituent une des lois les plus admirables de la nature.

Ces faits dont tout le monde peut se rendre compte en réunissant les conditions dans lesquelles ils se produisent, sont de nature à donner au spiritisme un caractère réellement scientifique. Ils démontrent d'une façon irréfutable que la mort nous ouvre la porte de la véritable vie, où nous nous retrouvons avec un bagage uniquement composé de nos acquisitions intellectuelles et morales.

Là, plus de vaines grandeurs, plus de titres mensongers; la valeur réelle de l'être se mesure à la somme des connaissances qu'il a acquises et aux qualités morales qu'il a su conquérir. C'est par ses propres œuvres, ses actes personnels, que l'on se fait soi-même un sort heureux ou malheureux, toujours proportionné à la plus rigoureuse justice.

En présence des souffrances sans nombre et sans cause connue qui affligent l'humanité et atteignent le puissant comme le faible, l'incertitude sur ses destinées futures est ce que l'homme peut endurer de plus poignant sur la terre. Quel est celui qui, dans certaines circonstances de la vie, ne se pose pas les trois questions suivantes : d'où venons-nous ? où allons-nous ? pourquoi sommes-nous sur la terre ? C'est du degré de certitude avec lequel l'homme peut y répondre que dépend sa tranquillité ici-bas et le calme intérieur que peut donner seule la compréhension de l'utilité des souffrances qui l'atteignent.

Quoi de plus consolant, en effet, que d'être persuadé que tout ce qui contribue à rendre l'existence heureuse ou malheureuse a sa raison d'être, sa nécessité. Qu'en réalité il n'y a ni riches, ni pauvres, mais simplement des différences de situation nécessitées par le genre d'épreuves les plus propres à contribuer à notre avancement intellectuel et moral. Que cette existence résulte directement de celles qui l'ont précédées et sera suivie d'un nombre indéterminé d'autres qui en seront la continuation, le complément nécessaire, indispensable : le présent se reliant ainsi au passé et à l'avenir.

C'est ainsi que s'expliquent les inégalités terrestres, les aptitudes spéciales, les penchants bons ou mauvais, enfin toutes les injustices apparentes qui conduisent l'homme à la négation de Dieu.

Toi, père bien-aimé, qui t'es désaltéré à cette source inépuisable de consolation et d'espérance puisses-tu désormais être inaccessible aux aspirations trop matérielles et aux futilités de toute nature qui éloignent en général les habitants de notre pauvre terre du vrai but de la vie. Que le progrès soit ton idéal : travailles-y intellectuellement et moralement, avec ardeur et persévérance, c'est l'unique moyen d'arriver au vrai bonheur que je te souhaite du plus profond de mon cœur.

LA LÉTHARGIE.

M. Dumontpallier, dans son traité spécial sur la « Léthargie incomplète avec conservation de l'ouïe et de la mémoire, » cite le cas d'une jeune malade de son service, la nommée Maria C....., qu'un beau matin, à huit heures, au moment de son entrée pour la visite, il trouva profondément endormie.

Maria C..... paraissait dormir depuis plusieurs heures. A onze heures elle dormait toujours. Il n'était guère vraisemblable que ce sommeil apparent fût naturel. Le médecin, à des signes très apparents pour lui, constata l'état de léthargie hypnotique. Il laissa encore quelque temps dormir la malade, puis il la réveilla.

Ici je laisse la parole au docteur Dumontpallier.

« La malade ne pouvait parler, elle nous fit comprendre qu'elle voulait écrire. Alors elle nous apprit que vers le milieu de la nuit, sa voisine, affectée du délire, s'était approchée de son lit, ce qui l'avait effrayée, et aussitôt elle se sentit paralysée de tout le corps. Depuis ce moment, il lui fut impossible de faire aucun mouvement, *mais elle entendait tout ce qui se passait autour d'elle*, et, dans la narration qu'elle a rédigée le jour même, elle marquait qu'elle attendait avec impatience notre arrivée à l'hôpital pour la réveiller.

» Aussi fut-elle très émue lorsque, passant près de son lit, elle nous entendit recommander aux élèves de ne pas troubler son sommeil.

» Elle craignait de rester dans cet état de paralysie ; elle était persuadée qu'on eût pu l'ensevelir dans cet état sans qu'elle eût aucun moyen de faire comprendre qu'elle n'était pas morte. »

Le docteur Dumontpallier ajoute que cette observation par l'insensibilité de la chair, par l'impossibilité absolue où se trouvait la malade de faire comprendre qu'elle ne dormait pas, rappelle certaines observations de mort apparentes qui ont eu les plus graves conséquences.

—

On peut, en effet, presque sans crainte de commettre une erreur, rapporter à cet état tous les cas célèbres de mort apparente, d'ensevelissement prématuré, de résurrection merveilleuse ou de mort consommée dans les angoisses du tombeau que nous ont transmis les anciens auteurs.

Ces graves conséquences de l'apparence de la

mort, dont parle le docteur Dumontpallier, Mlle J. M... faillit bien les éprouver.

Le docteur Pfendler, qui rapporte son cas avec force détails, dit qu'après plusieurs attaques convulsives très violentes qui l'épuisèrent pendant trois longues semaines, cette jeune fille, âgée de 15 ans, était dans un tel état que plusieurs célèbres médecins déclarèrent qu'elle n'avait plus que deux ou trois jours à vivre.

Le soir suivant, comme Pfendler était près de son lit, elle fait un mouvement, se relève, se jette sur lui comme pour l'embrasser et retombe ensuite comme frappée par la mort. Pendant quatre heures, on ne put observer aucun souffle d'existence. Les docteurs Pfendler, Frank et Schoeffer firent tous les essais possibles pour exciter en elle une étincelle de vie : ni miroir, ni plume brûlée, ni ammoniaque, ni piqûre ne purent donner aucun signe de sensibilité. Le docteur Frank, même, la jugea morte, mais en conseillant toutefois de la laisser dans son lit.

« Pendant vingt-huit heures — continue le narrateur — aucun changement : *on croyait sentir déjà un peu l'odeur de la putréfaction ;* la cloche des morts était sonnée ; des amies venaient de l'habiller en blanc et de la coiffer de couronnes de fleurs. Tout se disposait autour d'elle pour l'enterrement. Pour me convaincre des progrès de la putréfaction, je revins auprès de Mlle M..., mais elle n'était pas plus avancée qu'auparavant ; au contraire, quel fut mon étonnement lorsque je crus apercevoir un faible mouvement de respiration. »

Le médecin observa de nouveau ; il vit qu'il ne s'était pas trompé. Il pratiqua tout de suite des frictions, des irritants..., et après une heure et demie de soins, la malade ouvrit les yeux. Frappée par l'appareil de la mort, elle revint à la connaissance et dit en riant : « Je suis trop jeune pour mourir ! »

—

On la transporta tout de suite dans un autre appartement, où elle fut bientôt prise d'un sommeil qui dura dix heures ; la convalescence marcha assez vite, et la malade parut bientôt aussi fraîche et aussi bien portante qu'auparavant.

« Pendant son état léthargique où toutes les fonctions paraissaient suspendues — poursuit le docteur Pfendler — les forces se concentrèrent sur l'ouïe, puisqu'elle entendit et eut connaissance de tout ce qui se disait près d'elle et me cita ensuite les mots latins de M. Frank ; sa plus affreuse position était d'entendre les préparatifs de mort sans pouvoir sortir de son état. »

NOUVELLES.

On vient de retrouver aux archives du ministère de l'instruction publique d'Italie un document politique et historique du plus haut intérêt. C'est la minute du discours prononcé, le 9 juin 1848, par le comte Mamiami, alors premier ministre de Pie IX, à l'occasion de l'ouverture du parlement romain.

En parlant aux députés romains, le premier ministre du pape avait déclaré que le Saint-Père ne tenait nullement à la conservation du pouvoir temporel et qu'il préférait demeurer dans la haute sphère de son autorité spirituelle, pour pouvoir vivre dans la paix sereine des dogmes, dispenser au monde la parole de Dieu, prier, bénir et pardonner.

Pie IX ayant, plus tard, dans une allocution faite à Gaëte, nié expressément qu'il eût autorisé ces déclarations du comte Mamiami, il est d'autant plus intéressant de constater que la minute retrouvée porte des corrections et des notes qui sont certainement de l'écriture du pape.

Le gouvernement italien attache une telle importance à cette trouvaille, qu'il a donné l'ordre de photographier ce document et d'en placer une reproduction dans chacune des bibliothèques publiques du royaume.

* * *

Un fait déplorable est arrivé ces jours derniers à Sainte-Croix, en France.

On venait de procéder à l'inhumation de M. Tonadre, propriétaire, décédé la veille. Le cercueil était déjà dans la fosse et la plupart des assistants s'étaient retirés : quelques retardataires seulement restaient et le fossoyeur jetait les premières pelletées de terre, quand furent entendus très distinctement des bruits dans la bière.

Au lieu d'ouvrir immédiatement le cercueil, on crut devoir remplir certaines formalités, qui prirent du temps. Quand enfin la bière fut ouverte, on trouva Tonadre complètement mort cette fois, mais dont le cadavre était encore chaud.

On dut enlever la bière, qui passa la nuit dans l'église de la paroisse, et le lendemain une seconde inhumation eut lieu.

* * *

On lit dans l'*Indépendance :*

« Notre correspondant de Londres nous a parlé de l'émotion profonde produite en Angleterre à la nouvelle de la mort du père Damien, le missionnaire belge qui a sacrifié sa vie pour soulager les lépreux de l'île Molokai (îles Sandwich) et a

succombé récemment à la terrible maladie. Un mouvement, à la tête duquel s'est placé le prince de Galles, est actuellement sur pied pour élever à la mémoire du père Damien quelque monument digne de lui. On a songé d'abord à une statue ; puis on a pensé que si le père Damien avait pu être consulté de son vivant, il eût préféré, à tout autre témoignage d'admiration pour sa personne, la fondation de quelque établissement hospitalier pour ses amis les lépreux.

C'est à cette idée qu'on paraît devoir s'arrêter et un comité influent est déjà en voie de formation pour la réalisation. Le comité en question se constitue en dehors de tout esprit de parti ou de secte, on veut que l'hommage rendu à la mémoire du père Damien soit universel. Parmi les adhérents, on cite l'archevêque de Canterbury, le cardinal Manning, le célèbre prédicateur baptiste, M. Spurgeon; M. Gladstone, M. John Morley, lord Hartington, etc. On construira une annexe à l'hôpital des maladies de la peau à Londres, annexe spécialement réservée aux lépreux de tous pays; on enverra, de plus, une commission médicale aux Indes pour faire enquête sur la lèpre et étudier les moyens de prévenir cette affreuse maladie; enfin, un monument commémoratif sera élevé sur la tombe du père Damien à Molokai.

* * *

Dans le pavillon de l'empire du Brésil à l'Exposition de Paris se trouve en ce moment une reproduction d'un météorite tombé à Bendago, province de Bahia, en 1784, et qui fut transporté plus tard au musée de Rio-de-Janeiro.

Cette masse de fer et de nickel mesure 2 m. 15 de longueur, 1 m. 15 de largeur, 10 m. 66 en hauteur, son poids est de 70.000 kilos.

* * *

A l'Institut Pasteur. — M. Pasteur a présenté à l'Académie des sciences de Paris, une statistique sur les cas de rage traités à l'institut Pasteur, du 1er mai 1888 au 1er mai 1889.

Il a été soigné 1,673 personnes mordues par des chiens enragés ; 1,487 malades étaient français, 168 étaient étrangers.

Sur ces 1,673, 118 avaient été mordus à la tête et au visage. Dix de ces derniers ont été pris de rage pendant le traitement ; trois malades sont morts après avoir subi le traitement complet. On ne constate donc, en réalité, que trois insuccès, ce qui donne un cas de mort sur 557 personnes traitées.

* * *

Le docteur Egbert, ancien collaborateur scientifique à l'état-major de l'armée allemande, a publié une brochure dans laquelle il soutient l'existence d'une communication entre les esprits des morts et les vivants. Ce docteur blâme très vivement les tribunaux d'avoir condamné « du chef de mauvaises plaisanteries » un jeune homme qui par des jeux de prestidigitateur avait mis le trouble dans un village non loin de Berlin, en faisant sauter des pommes et des pots à la tête des paysans. M. Muller démontre que le jeune homme est innocent, et que ce furent des esprits qui ont joué les mauvais tours aux bons villageois.

M. Muller raconte qu'il a parlé avec M. de Kleist-Retzow, député au Reichstag, qui partage son opinion au sujet de cette affaire.

Nota. — L'information ci-dessus est tirée d'une correspondance particulière de Berlin adressée à l' *Etoile belge* et insérée dans son numéro du 30 juin sous la rubrique : « Un docteur et un député qui croient aux spectres ». Nous laissons de côté les commentaires malveillants à l'égard des spirites et du spiritisme dont le correspondant accompagne ces lignes, commentaires qu'on ne s'étonnera pas de trouver dans ce journal. Cette information vient corroborer les réflexions faites au sujet des manifestations de Résau que nous avons relatées en détail dans notre numéro du 1er février sous le titre : « Une histoire de revenants en Allemagne. »

* * *

Les journaux américains rapportent que la veuve de M. Irving Bishop, l'hypnotiseur liseur de pensées, a déclaré que son mari n'est pas mort, comme on l'a dit, d'une mort naturelle, mais a été tué par les médecins qui, le croyant décédé alors qu'il était seulement en état de catalepsie, ont procédé à son autopsie.

M. Bishop aurait été depuis quelque temps sujet à des accès de catalepsie fort longs, lui donnant toutes les apparences de la mort.

Craignant d'être un jour enterré vif, il aurait enjoint aux siens de ne pas l'enterrer avant que son corps entrât en décomposition.

L'accident étant survenu pendant que M. Irving était entouré d'étrangers, les médecins ont cru reconnaître les signes non équivoques de la mort, et, poussés par la curiosité de savoir comment était fait le cerveau du célèbre thaumaturge, ils ont immédiatement procédé à la dissection.

Les funérailles viennent d'être ajournées et une enquête a été faite.

* * *

L'hypnotisme dans les opérations chirurgicales. — L'hypnotisme a été employé le 25 juin dernier à

l'Hôtel-Dieu, à Paris, pour faciliter une opération chirurgicale.

En présence des docteurs Mesnet, Bucquoy, Dumontpallier, Bérillon et d'un nombre considérable d'élèves, M. le chirurgien Tillaux a fait une grave opération sur une jeune femme hypnotisée.

Endormie dans son lit par l'interne de service, la malade est venue toute seule à l'amphithéâtre, elle s'est couchée d'elle-même sur la table et pendant tout le temps qu'a duré l'opération, une des plus douloureuses que l'on connaisse, elle n'a cessé de s'entretenir gaiement avec l'interne.

Rapportée dans son lit, elle y a été réveillée et a appris avec stupéfaction que l'opération était terminée.

Détail curieux : la jeune femme avait été hypnotisée un peu malgré elle, car elle eût, paraît-il, préféré être chloroformée. Elle n'a pas eu à le regretter ; en effet, elle n'a éprouvé de douleur ni pendant ni après l'opération.

* * *

Le *Golden Gate* de San Francisco, grand journal spiritualiste hebdomadaire de huit pages, a fait rapidement son chemin sous l'habile direction de M. J.-J. Owen. Le journal possède maintenant sa propre imprimerie et est installé depuis peu dans un beau local Flood Building Market street, grâce aux libéralités de quelques frères en croyance. Dans son numéro du 1er juin, M. Owen annonce que le *Golden Gate*, Printing and Publishing, company a reçu un nouveau legs de quarante mille dollars, legs constitué de son vivant par la donatrice Mme Eunice S. Sleeper.

Puisse cet exemple trouver des imitateurs !

BIBLIOGRAPHIE.

Catholicisme et Judaïsme. Réponse à la *France Juive*, par Marius Garredi. Paris, E. Dentu, éditeur, Palais royal, 1888. Prix 3,50.

Livre intéressant à tous les titres où l'auteur défend les Juifs, peuple opprimé, mettant en présence le père et la fille ingrate, c'est-à-dire le Judaïsme et l'Eglise catholique ; puis le principe de Jésus l'Essénien dont l'école n'a rien de commun avec l'école pharisienne de Saint-Paul de l'Eglise cléricale, la plus dangereuse de toutes les églises.

Le lecteur qui prendrait ce livre pour une attaque contre la *Religion*, serait dans la même erreur de ceux qui la confondent avec le prêtre.

Le but de l'auteur est, dit-il, de défendre le *sentiment religieux* menacé d'un naufrage au milieu des débordements de l'*athéisme*, du *matérialisme* et de la *superstition*, enfants naturels de l'Eglise catholique.

Dans les épreuvres de la vie, de tout ce qui peut consoler l'Etre humain, aucun sentiment n'est plus puissant et n'est plus nécessaire que le *sentiment religieux*, qui n'est autre que la *vraie Religion cherchant la Vérité.*

La Vraie Religion est la force et l'énergie des facultés de l'Etre humain, donnant satisfaction aux plus hautes aspirations de son âme dont elle est la *Poésie*, l'*Idéal* et le *Bonheur.*

Vient de Paraître :

Photogravures de J.-B. André Godin, belles épreuves tirées sur papier de Chine mesurant 40 × 28 1/2 et représentant le fondateur du Familistère l'une dans sa maturité l'autre dans sa vieillesse, chacune rendu franco, 1 franc.

* * *

Le Familistère de Guise, association du capital et du travail, et son fondateur Jean-Baptiste-André Godin, par F. Bernardot, membre du Conseil de Gérance de la Société du Familistère.

Ce livre est l'exposé le plus complet qui ait jamais été publié sur l'œuvre du Familistère. Il contient 36 tableaux synoptiques, 19 planches et tableaux graphiques du plus grand intérêt. Il est orné du portrait de M. Godin et d'une vue à vol d'oiseau des usines et du Familistère, vue donnant l'état actuel des palais sociaux, de leurs annexes et dépendances et l'emplacement du Mausolée et de la Statue du fondateur.

Ce volume, grand in-8°, broché, est en vente au prix de 2 fr. 50 aux bureaux de la Société du Familistère, Guise (Aisne) et à l'Exposition d'Economie sociale, Section II, Participation aux bénéfices.

Rendu franco, 3 fr. 25.

* * *

Dieu et l'Etre Universel, abrégé de Dieu dans la Science et dans l'Amour, ouvrage de philosophie s'appuyant sur les Sciences positives pour découvrir le véritable idéal de l'humanité, par Arthur D'Anglemont.

Cet ouvrage est accompagné de tableaux formés d'après la loi mathématique des séries naturelles et des rapports reliant entre eux, d'une manière précise, les différents termes de ces séries, pour donner la clé des dispositions particulières à cette œuvre.

Admis à l'Exposition Universelle, Palais des Beaux-Arts, classe VIII (Enseignement supérieur).

Paris, Auguste Ghio, éditeur, Palais-Royal, Galerie d'Orléans. 1889. Prix : 3 fr. 50.

AVIS.

Le nouveau local de l'Union spiritualiste est situé rue St-Hubert, 13, à Liége.

A VENDRE

Collections du *Messager* de 84-85, 86, 87-88.

Prix : fr. 3-50 la collection, port compris.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 3 — Liége, 1er Août 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale. — Communications médianimiques. Vie de Jésus. — Bibliographie. — Nécrologie. — Le forgeron de salon. — J.-B. Van Helmont. — Nouvelles.

Fédération Régionale.

STATUTS.

Principe.

Toutes les mesures prises par la Fédération sont soumises à la discussion des sociétaires et adoptées à la majorité des suffrages.

Il est fait exception pour les questions administratives et les cas particuliers où la consultation générale est impossible.

Sur la demande d'un nombre limité de membres de la Fédération, toute proposition formulée par un ou plusieurs sociétaires sera soumise au vote général.

Si différentes opinions se manifestent, leurs défenseurs auront droit à la représentation proportionnelle de leurs idées, au sein du conseil fédéral.

Le principe du libre examen est admis, et aucune croyance, aucune théorie spéciale, ne peut être imposée aux adhérents, à quelque titre que ce soit.

La Fédération, son but, son organisation.

Art. 1. — La Fédération régionale de Liége est composée de sociétés et groupes spirites comptant 10 membres au moins.

Les spirites isolés sont également admis à en faire partie.

Art. 2. — Le but de la Fédération est l'organisation et l'entretien d'un mouvement de propagande du spiritisme dans la contrée, d'après les résolutions adoptées en assemblée générale annuelle.

Elle tend, surtout, à substituer par la parole et les écrits, la raison aux préjugés, la vérité à l'erreur, le bien au mal ; elle combat toute *forme extérieure* du culte, défend la libre pensée et travaille à l'émancipation des consciences.

Art. 3. — Chaque année, lors de la réunion générale, un bureau de 9 membres est désigné par l'assemblée.

Le bureau est chargé des travaux administratifs. Il se réunit aussi souvent qu'il le juge nécessaire.

Les sociétés ou groupes affiliés désignent un délégué par 10 membres. Ces délégués se réunissent de plein droit une fois par trimestre, à la date arrêtée par eux-mêmes, et forment, avec le bureau, le conseil fédéral.

Le conseil fédéral examine les propositions qui lui sont soumises et prend telles mesures qu'il juge utiles à la propagande spirite, toutefois après approbation des sociétaires.

Conditions d'admissibilité des membres.

Art. 4. — Pour faire partie de la Fédération, il faut être présenté par deux membres qui répondent de l'honorabilité et des connaissances spirites du candidat ; les candidatures seront soumises au ballottage du conseil fédéral.

Pour les candidats membres des sociétés affiliées, ils sont admis de plein droit, pourvu qu'ils paient la cotisation fixée.

Les femmes sont admises aux mêmes titres que les hommes et ont tous les droits des sociétaires.

Des Assemblées générales annuelles.

Art. 5. — Tous les ans, lors de la Pentecôte, une assemblée générale sera convoquée.

Ces réunions se tiendront successivement dans les communes où se trouve le siége des sociétés affiliées.

L'ordre du jour du congrès comprendra au moins trois parties :

1° Rapport du bureau fédéral et des sociétés sur la situation présente et les travaux de l'année;

2° Mesures de propagande qu'il convient d'adopter et direction à donner aux travaux pendant l'année nouvelle;

3° Questions philosophiques et diverses.

Art. 6. — Lorsqu'il y aura lieu de consulter la Fédération, en dehors de la période du congrès, chaque sociétaire sera exactement renseigné sur les propositions à l'ordre du jour.

Le bureau prendra les mesures nécessaires pour réunir promptement les votes sur les questions à l'ordre du jour.

Le résultat du vote sera proclamé et vérifié à la réunion du conseil.

Art. 7. — Les œuvres de propagande adoptées par la majorité seront organisées par le conseil, qui désignera les comités spéciaux pour l'application des mesures votées.

Des Sociétés.

Art. 8. — Pour être admises à faire partie de la Fédération, les Sociétés (de trente membres au moins) devront avoir une organisation démocratique, c'est-à-dire, *au minimum*, avoir un comité renouvelable périodiquement et rendant compte aux sociétaires de l'emploi des cotisations versées.

Les groupes moins importants seront seulement soumis au ballottage du conseil fédéral.

Art. 9. — Les Sociétés affiliées ont pour devoir de travailler à l'amélioration morale et intellectuelle de leurs membres et à la propagande des principes spirites dans leurs localités.

Elles doivent soutenir les résolutions de la Fédération et fournir au bureau fédéral les renseignements demandés.

Des délégués.

Art. 10. — Pour être éligible en qualité de délégué, il suffit d'être membre de la Fédération.

Art. 11. — La durée du mandat est fixée par le groupe qui nomme le délégué, mais ne peut dépasser un an. Les délégués sont rééligibles.

Art. 12. — Les délégués ont pour devoir l'étude des moyens de propagande, de concert avec leurs mandants.

Ils présentent au conseil fédéral le résultat de leurs travaux et discutent les mesures à prendre.

Du bureau ; ses attributions.

Art. 13. — Le bureau se compose de 9 membres, nommés pour un an et rééligibles, savoir :

1 Président, 2 vice-présidents, 1 secrétaire, 1 secrétaire-adjoint, 1 trésorier et 3 commissaires.

Tous les membres de la Fédération sont éligibles.

Art. 14. — Le bureau est spécialement chargé, de la formation de l'ordre du jour des réunions du conseil, pour lequel il consulte les délégués, et qu'il publie à l'avance ; il est aussi chargé de la besogne administrative.

Il propose également, de concert avec le conseil fédéral, l'ordre du jour du Congrès annuel.

Droits généraux.

Art. 15. — Si 10 membres appuient une proposition, celle-ci doit être soumise à la discussion et au vote général.

Art. 16. — La cotisation est fixée annuellement par le Congrès.

Art. 17. — Sur la demande de 10 membres et après enquête, un sociétaire peut être radié pour 2 ans de la Fédération pour mauvaise conduite.

Art. 18. — Si pour quelque raison que ce soit, la dissolution était prononcée, l'actif serait remis à la presse spirite.

La dissolution ne pourra avoir lieu qu'à la majorité des 2/3 des suffrages de la Société.

Art. 19. — Les décisions du bureau, du conseil fédéral, ou de la Fédération, sont prises à la simple majorité des votes, excepté en ce qui concerne l'article précédent.

Art. 20. — Le siége social est fixé à Liége.

Pour la Fédération :

Le Secrétaire, O. C. Houart.

Le Président, V. Biazot.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

—

Vie de Jésus. *(Suite).*

12

D. — Le Christ s'est-il donné pour Dieu à ses disciples et ses disciples le considéraient-ils comme tel ?

R. — Christ jamais ne se donna pour l'incarnation de la personnalité divine. Il ne comprenait Dieu que comme le créateur de toute chose, et il se considérait lui-même comme la créature de Dieu. Il avait, à la vérité, sur la nature de Dieu, des idées qu'il n'a jamais complètement développées à ses disciples, parce qu'il craignait de leur donner une nourriture trop forte pour leur estomac ; mais, en réfléchissant à certains de ses discours, il est facile, aujourd'hui, de pénétrer sa doctrine entière. Il a dit : « Vous êtes en moi ; je suis en mon père, et mon père est en nous. » De là, on peut légitimement déduire qu'il croyait

à l'identité de nature des hommes et de Dieu. Croyait-il à l'identité de nature entre tous les êtres? Cela est probable, mais moins que le reste. Cependant, en réfléchissant à la doctrine indienne dont il était imbu, Dieu pouvait être pour lui l'être devenu, avec le temps et l'effort, actuellement Dieu, tandis que chaque être est Dieu virtuellement.

D. — Comment devons-nous interpréter ce début de l'évangile selon saint Jean : Au commencement était le verbe, etc., etc.?

R. — L'évangile de Jean appartient à l'école d'Alexandrie. Jean l'a écrit lorsqu'il était déjà avancé en âge et que la doctrine de cette école lui était devenue familière. Nous considérions tous Christ comme le porte-parole de Dieu ; de là à le considérer comme la parole de Dieu, c'est-à-dire, le verbe, il n'y avait qu'un pas. C'est pourquoi Jean, dans son enthousiasme de Disciple Bien Aimé, en vint à le considérer comme l'incarnation de Dieu même. Voilà l'origine de la croyance à la divinité de Jésus.

(2 juin 1877.)

13

D. — Le Christ était-il de la race de David ?

R. — La croyance des juifs était que Christ devait appartenir à la race de David ; donc, les chrétiens se devaient prouver que Christ était de cette race, pour en faire le Messie annoncé et attendu. Voilà pourquoi les Evangiles de Mathieu et de Luc donnent la généalogie de Christ et le font descendre de David. Mais, hélas ! ceux qui ont composé ces généalogies, non-seulement ne s'accordent pas entr'eux, mais de plus ils donnent cette généalogie par Joseph qui, d'après les Evangiles, n'était pas son père.

Cela démontre jusqu'à la dernière évidence, que ceux qui ont composé ces généalogies n'ont pas écrit les Evangiles et qu'ils les y ont introduites après coup, sans réfléchir à la contradiction. La famille de David était éteinte depuis longtemps, quand Christ naquit.

Je désire dire ce que Christ a fait à l'époque de ma conversion. J'allais le trouver à Jérusalem le jour de la fête des azymes, avant que les apôtres l'eussent entouré, c'est-à-dire à l'heure de son lever. Il demeurait à la troisième maison de la rue de Bérin, du faubourg de Meiraudie. La maison se trouvait à main droite, en venant de la campagne. Je me fis annoncer comme une amie d'enfance de Madeleine sa sœur. Lorsque Christ apprit qui j'étais, il s'empressa de venir à ma rencontre. Je me jetai à ses pieds en lui disant : « Voici une grande pécheresse qui n'ose pas regarder celui que Dieu a chargé de porter sa parole au monde. Sa pitié fera peut-être que tu m'accueilleras avec bonté ; mais je sens que ton pardon doit n'être accordé qu'à ceux qui se repentent de leurs fautes et je me repens amèrement de ces débauches auxquelles, depuis dix ans, j'ai abandonné ma personne. » Christ me releva avec bonté et me dit : « A la femme de la débauche criminelle il faudra bien des souffrances pour expier cette conduite coupable ; mais à celle qui se donna par amour, il sera plus facile de rentrer en grâce avec Dieu ; car il est beaucoup pardonné à celle qui a beaucoup aimé. Vienne la résipiscence et Dieu ouvrira les bras à la femme de l'amour désintéressé. Si ta conscience t'a jugée digne de me suivre, laisse tes habitudes coupables et suis moi. »

(7 juin 1877).

14

D. Pourquoi Jésus défendait-il à ses disciples de dire qu'il était le Christ ?

R. — La défense faite par Christ à ses disciples de dire qu'il était le Christ venait de la crainte que Christ avait que les prêtres ne le fissent arrêter. Jésus ne voulait pas compromettre par trop de précipitation le succès de la cause sacrée qu'il défendait ; mais le ciel devait se charger de le faire connaître à la terre ; les miracles curieux de sa royale puissance devaient le trahir ; les disciples le voyaient ranimer par sa parole la foi chancelante des hommes. La foule vivait dans l'admiration des guérisons nombreuses que sa seule présence opérait. Tous se demandaient quel était cet homme qui parlait avec tant d'autorité et qui faisait tant de miracles. Vous ne pouvez pas comprendre ce qu'excitait d'admiration Christ dans l'âme de ceux qui le voyaient et quelle rage en concevaient les prêtres.

D. — St Marc, ch. 2, v. 8 dit que Jésus connaissait, par son esprit, les pensées de ceux qui l'approchaient. Qu'entend-il par là ?

R. — Jésus avait un Esprit inspirateur qui, comme celui de Socrate, le prévenait de ce qui devait arriver et de ce que pensaient ceux qui l'entouraient. C'est ce que signifie le passage de Marc.

D. — St Matthieu, ch. 10, v. 5 et 6 nous dit que Jésus défendit à ses disciples d'aller vers d'autres peuples que les brebis perdues d'Israël. Comment expliquer cette défense ?

R. — La recommandation de limiter l'apostolat à la population du royaume d'Israël indique que Christ a cherché sa voie et que d'abord il ne se croyait pas appelé à réformer le monde entier, mais seulement le pays auquel il appartenait. Il faut bien comprendre ce que devait avoir d'ef-

frayant pour un pauvre ouvrier charpentier la mission de convertir la terre entière à la vraie religion. Vous ne pourrez jamais comprendre la grandeur de la lutte que Christ a eu à soutenir. J'en fus un des témoins les plus touchés et les plus émus, car j'ai vécu depuis ma conversion dans la plus grande confidence avec ce puissant esprit. (14 juin 1877).

15

D.— Comment doit-on comprendre ces paroles de Jean-Baptiste aux pharisiens et aux sadducéens : « Dieu peut faire naître de ces pierres même des enfants à Abraham »?

R. — Jean-Baptiste, par ces paroles, voulait dire que Dieu a fait tous les êtres de la substance unique qui est Dieu même. Donc il doit non-seulement pouvoir faire naître des hommes des pierres, mais encore il ne peut pas laisser dans le règne de la mort les Esprits qui le composent. Ce serait, de sa part, une injustice criante et une radicale faute, parce que la création serait immédiatement arrêtée dans sa marche vers lui.

D. — Qu'entendait Jésus par la fin du monde?

R. — Je peux dire que sur ce point Christ avait des idées qu'il ne manifestait qu'avec beaucoup de réserve, pour ne pas épouvanter ceux qui l'écoutaient ; mais je crois pouvoir dire aussi que jamais il n'a prédit la fin du monde comme devant avoir lieu dans l'espace de quelques années. Ce qui a donné lieu à la croyance à la fin du monde, chez les disciples, c'est qu'il disait souvent : « Que voulez-vous, mes enfants, la fin approche et le fils de l'homme viendra dans le ciel, avec Elie vous visiter. » La fin était la mort de Christ et de Jean-Baptiste. Le ciel, c'était le monde erratique d'où il devait apparaître à ses disciples, en compagnie de Jean-Baptiste.

Jean-Baptiste se manifesta du vivant même de Christ, dans cette scène que l'on appelle la transfiguration. Depuis, il inspira plusieurs apôtres ; mais cela n'a pas été relaté. Dieu voulait que les Esprits bons fussent confondus sous le nom de Saint-Esprit, et les Esprits mauvais sous celui de démon.

Les temps du spiritisme n'étaient pas encore arrivés. (20 juin 1877).

(La fin au prochain n°). V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous cueillons dans *la Vie Posthume* l'analyse du récent ouvrage de propagande spiritualiste que M. Léon Hennique vient de publier sous le titre de : *Un Caractère.*

Cette analyse est due à la plume d'un jeune poëte et littérateur de talent, M. Etienne Bellot :

Comme au lendemain d'un combat meurtrier les batailleurs de la veille vont sur le champ de carnage reconnaître leurs morts et s'enquérir des défunts de qualité qui ont roulé dans les eaux noires de l'Achéron et du Styx, le Spiritisme-positiviste pourra, lui aussi, jouir d'aise en contemplant les corps de ceux qui expirèrent sous ses coups, d'accord en cela avec Swedenborg qui dit quelque part qu'il est une ennemie dont le corps sent toujours bon : Cette ennemie c'est l'erreur.

Certes, il faudra bien des efforts, noircir bien des pages avant de déraciner le vieil arbre qui produit encore tant de charlatans politiciens, sceptiques et négateurs. Mais les spirites de la libre école ne désespèrent pas de la victoire et vont de l'avant, laissant aux attardés de notre siècle de décadence, les nuées du pessimisme, les lymphes du doctrinarisme, les mythes de l'indifférence. Appuyant leur méthode, cuirassée de triple airain, sur des faits scientifiquement observables, ils marchent sans crainte, ne laissant pas leurs cerveaux se décolorer par les chlorosés du mysticisme. Si la foule appartenait à ceux qui ont les idées généreuses, à ceux qui font vibrer le cœur humain, palpiter la raison humaine, le spiritisme positiviste serait à l'heure qu'il est déjà populaire ; mais il n'en est rien encore, bien que le public commence à se lasser des niaises rengaines et des stupides calembredaines, expression logique de l'insenséisme et de la dévote crédulité. Il n'est donc pas surprenant que la jeunesse studieuse et pensante évolue vers le spiritisme, ce soleil levant et déjà resplendissant, grâce auquel on peut être désormais certain qu'un jour viendra où l'humanité, enfin éclairée, ne marchera plus à tâtons dans ce labyrinthe obscur et troublant qu'on appelle la vie.

Cette philosophie nouvelle, dont l'essor semble s'accroître en raison des obstacles et contre laquelle se sont brisées déjà tant de plumes fines et railleuses, nous apparaît comme la plus propre à hâter la marche du progrès et à entrainer l'humanité à la conquête de l'avenir, détrônant les dogmes et les castes tout comme le Christianisme culbuta le Judaïsme.

Une nouvelle preuve de la vitalité de ce principe, nous la trouvons dans le mouvement inauguré par quelques romanciers réalistes très en vue, qui n'hésitent pas à faire intervenir les faits spirites dans leurs œuvres et ne craignent pas de déclarer avoir trouvé là une source féconde et un filon inépuisable.

Telle est aussi la pensée de M. Léon Hennique,

qui vient de faire paraître une œuvre puissante, ténue, qui laisse bien loin derrière elle les romans de basses intrigues, les observateurs de vulgarités, les romanciers bourgeois de la décadence bourgeoise. *Un Caractère* (1), tel est le titre de cette œuvre qui appartient désormais à la propagande spirite par le souffle philosophique qui la pénètre et la vivifie. Cette tendance de plus en plus marquée vers le spiritisme n'échappe plus à personne; elle ouvre de larges et nouveaux horizons à la pensée et reste une des plus larges voies ouvertes au roman moderne.

M. Léon Hennique, qui est un des habitués de *Médan*, un écrivain de marque, a pu se convaincre que le naturalisme a bien disséqué notre époque, mais ne nous a pas donné un frisson nouveau, des sensations nouvelles. Les écrivains de talent qui se sont égarés dans cette école, la désertent maintenant, ayant pu se persuader que, analyser les faits de la matérialité brutale est du métier, mais non pas de l'Art, par la raison que le connu n'éveille pas l'esprit chercheur. M. Léon Hennique, lui, appartient désormais à cette phalange d'écrivains modernes qui combattent en faveur de l'esthétique spiritualiste, convaincus qu'ils sont que le naturalisme scientifique et le naturalisme dans l'Art, sont deux fléaux également redoutables pour l'avenir de l'humanité. Nous approuvons cette tendance et voilà pourquoi nous voulons parler longuement de l'œuvre de M. Léon Hennique.

Le roman de M. Hennique est puissant et fort. On sent à la lecture l'écrivain de race, maître de sa plume, observateur passionné de tout ce qui vit et souffre. Il sculpte de hauts reliefs, de ravissantes créations avec son coloris mystique et sa palette idéale, dont le pinceau paraît avoir des bondissements sublimes. Il s'écarte avec raison des sentiers battus et cherche son inspiration dans la vie des choses, dans l'idéalisation de l'âme, où règne le tabernacle de la pensée terrassant le terre-à-terre phraséologique.

Essayons de donner une analyse de ce roman, qui est inanalysable dans sa vigoureuse beauté, autant que le sont les sourires de l'aurore, les rosées du crépuscule.

L'action se passe à Juvigny, dans l'Aisne, demeure seigneuriale du marquis Agénor de Cluses, le principal personnage du roman. Son enfance est d'abord douloureusement malmenée par sa sensibilité et son nervosisme. Très jeune encore il perd sa mère, qu'il chérissait d'une façon toute idéale. Cette perte laisse dans son esprit une empreinte mélancolique, une étrangeté de caractère, qui donne à ses pensées une aigreur invincible. Puis son père se fracasse le crâne en tombant de cheval, quelques jours avant de mettre un terme à son veuvage, circonstance à propos de laquelle le père et le fils échangent des regards moins que gracieux. La mort de son père le laisse seul, livré à lui-même, ayant pour conseiller un abbé Robiquet, qui le maintient dans les rigoureux principes de la légitimité, par tradition de famille. Le jeune marquis prend la courageuse résolution de s'enfermer chez lui et de consacrer toute sa vie aux douceurs de l'étude. Il se tient parole. Mais si l'indépendance n'existe pas, l'existence est ravagée par les contre-temps, souvent par le malheur ; ce sont des petits faits pressés dans leur exiguïté, de telle sorte qu'on ne sait vraiment comment les heures passent, invariablement tristes, les unes mornes, les autres coléreuses, toutes fatiguantes pour quiconque aime, pense et s'enorgueillit de la petite bête que nous avons dans le cœur.

Ainsi, le malheur plane et s'acharne sur la tête du jeune marquis. La mort, cette tigresse aux dents d'acier, toujours inassouvie, lui porte encore un coup fatal et décisif : elle lui enlève son compagnon de souffrance et de cœur, l'abbé Robiquet. Le vénérable abbé succombe aux émotions que lui donne le marquis et meurt en lui serrant la main dans le parc, au sein de la flore estivale.

Cette scène est magistralement tracée, bien *vécue*, le frisson de la sensation vous prend le cœur, l'ouvre et le fouille. Quinze jours après la mort de l'abbé, le marquis est à Paris, sur les conseils de son tuteur, le comte de Montégrier, qui le dissuade de vivre en solitaire et en penseur. Le comte de Montégrier est bien le type du soldat, mettant toujours de l'égoïsme dans ses relations, de bas calculs dans ses actes et ce je ne sais quoi qui lui donne un air de brute dont il a certainement toute l'âme.

Il est présenté par le comte à sa femme et à sa fille qui lui font un accueil cordial, empressé même. Le jeune marquis reçoit le coup de foudre dont parlent les poètes en s'éprenant de la fille, qui se rend bien compte que le désir n'est pas la possession, que l'amour n'est pas dans le désir seulement. Quelques jours après, donnant un coup de canif dans les convenances, écornant les vieilles mœurs, il demande sa fille en mariage au comte, qui la lui accorde avec une pointe de refus, pour la forme seulement. Au fond, il en est heureux le vieux *brisquard ;* cela rentre dans son calcul. Le mariage a lieu sans retard, et les époux vivent dans l'intimité délicieuse de deux âmes se comprenant et s'aimant. Nouvelle morsure du

(1) Chez les éditeurs Tresse et Stock. Prix : 3 fr. 50.

destin : La femme du marquis meurt en donnant la lumière du jour à une charmante créature, une fille, qui vivra, mais que le marquis n'aimera pas, parce que dans son égoïsme d'amoureux, il voudrait qu'elle ressemblât à sa femme. Son chagrin est au paroxisme, et l'éducation de sa fille ne le touche que médiocrement. Il s'enferme dans sa tour d'ivoire et ne pense qu'à noyer sa tristesse dans l'étude, où la pensée se cristallise, tout en songeant à la trépassée.

Soudain le marquis entrevoit un être immatériel qu'il reconnaît être sa femme. Il croit rêver et veut se convaincre lui-même qu'il n'est pas fou, et il y arrive, grâce à l'intervention du chevalier de Caristy, qui déclare avoir eu la même vision que lui. Cette scène est merveilleuse.

L'âme de sa femme lui apparaît plusieurs fois dans les formes qu'indiquent les spirites. Un soir, elle se présente l'esprit troublé, elle vient lui dire *adieu* pour la dernière fois, ajoutant : *une fille de Berthe va naître... Je ne m'appartiens plus!* Cette déclaration fait comprendre au marquis que l'âme de sa femme va se réincarner dans le corps de sa petite-fille ; et au comble de la joie, il reconnaît en effet dans les yeux et le profil de l'enfant nouveau-née les traits de celle qu'il a tant aimée.

Puis Laure devenue grande, le marquis demande à sa fille et à son gendre la faveur de se charger de son éducation ; ceux-ci consentent et repartent pour Paris, où les appellent leurs affaires spéculatives.

Le marquis de Cluses se fait vieux, passe rapidement le seuil de la jeunesse, accomplissant son cycle sur le thème d'une variation infinie. Les manifestations d'outre-tombe ont un peu entaché son esprit de mysticisme, et il ne vit que par sa petite-fille, en laquelle il reconnaît maintenant la vue douce et le regard caressant de la marquise.

Sa vie roule donc insondable sous la pensée magique qui le fait l'esclave de sa femme, dont il a l'âme sous la main.

Puis une terrible catastrophe vient encore le frapper dans sa quiétude : son gendre est entré à la cour de l'empereur, ce que le vieux marquis considère, en sa conscience pure, en sa naïveté bornée, comme une trahison. Grandes colères, terribles imprécations contre son gendre, qu'il somme de quitter la cour impériale et d'aller s'excuser à Frohsdorf. Le gendre répond à cette invitation par une fin de non recevoir, et chose aggravante, en intimant à Laure le devoir de réintégrer dans le plus bref délai le domicile paternel. Ici ont lieu des scènes d'un pathétique navrant, entrecoupées de sanglots et de pleurs. Le marquis voudrait partir à l'étranger avec sa petite-fille, pour ne pas la quitter, mais elle, par son développement magnétique, force son grand-père à observer les lois de la famille. La jeune fille s'héroïse, domine les sanglots qui lui déchirent l'âme pour ne pas attrister son grand-père, et part rejoindre ses parents.

De Paris, elle écrit tous les jours au marquis, lui détaillant minute par minute, ses impressions, ses désirs, ses tendresses. Puis les lettres n'arrivent plus ; le marquis est désolé de n'avoir plus de ses nouvelles. Il écrit lettre sur lettre sans réponse. Il croit que Laure l'a oublié, et c'est dans cet état d'esprit qu'il reçoit une lettre des parents de Laure lui annonçant une grave maladie. Il part aussitôt, et il arrive juste pour embrasser Laure au moment où la mort lui enlève le dernier souffle de vie.

Là finit le roman, rehaussé en ses dernières scènes, par la désincarnation de Laure, dont le mystère funèbre semble descendre lentement des cieux comme un crépuscule empourprant l'horizon, et prouvant la survivance de l'être.

Concluons : Si l'art est la nature vue à travers un tempérament, on peut dire que les impressions littéraires varient selon les milieux, tout comme les impressions musicales ou philosophiques. Il faut avouer que la réalité modifiée dans l'homme va au-delà du réel, puisque rien n'est vain, pas même le désir, pas même le rêve dans la fécondation de l'idéal.

Voilà pourquoi nous applaudirons toujours les *jeunes* prenant hardiment le taureau par les cornes, et cherchant, au lieu de s'incliner devant les caprices de la foule, à l'élever à la hauteur des conceptions artistiques. L'art comme la philosophie est un sommet et non une plate-forme accessible à tous. Le rêve et le mysticisme n'ont-ils pas leur part de réalité ? Sous prétexte que la foule n'est pas initiée aux sciences occultes, immatérielles, ne faut-il pas en parler ! ne faut-il pas les mettre en opposition avec les matérialités du réalisme, avec la maladivité des sceptiques voltairiens ?

L'avenir jugera. — Pour le présent nous devons nous efforcer de faire évoluer les cerveaux en ce sens, d'exhorter les jeunes écrivains à ne pas nous juger avant de nous avoir compris, et alors nous aurons raison des obstacles dont le temps seul triomphe.

* * *

La République du travail et la réforme parlementaire, par J.-B. André Godin, fondateur du Familistère.

In-8° broché, avec le portrait de l'auteur, 8 francs. En vente au bureau du journal *Le Devoir* au Familistère, Guise (Aisne), et chez Guillaumin et Cie, 14, rue Richelieu, Paris.

Cet ouvrage posthume est le fruit des conclusions auxquelles M. Godin était arrivé, après toute une vie passée à lutter contre les difficultés sociales. Il contient l'exposé des trois réformes urgentes à notre époque et des moyens pratiques de les réaliser sans troubles sociaux ni conflits d'aucune sorte.

Le seul énoncé de ces trois réformes : 1° L'organisation vraie de la puissance sociale ; 2° L'établissement équitable des ressources de l'Etat et l'organisation du droit de vivre ; 3° L'organisation et l'émancipation du travail ; indique au lecteur l'importance des solutions que propose à leur égard un génie aussi pratique que celui du fondateur de l'association du Familistère.

* * *

Quelques essais de médiumnité hypnotique. La *Revue spirite* de Paris annonce la traduction de l'italien de cet ouvrage dû à la plume de MM. F. Rossi-Pagnoni et Docteur L. Moroni.

Ces investigateurs sérieux après avoir renouvelé avec leur sujet toutes les expériences des savants professeurs en hypnotisme dans le but de constater des phénomènes physiologiques ont vu se présenter avec intensité les faits spirites les plus remarquables ; le compte-rendu si intéressant et si instructif de leurs séances offre un précieux et haut enseignement aussi bon pour nos F. E. S. que pour les savants docteurs qui conspuent et anathémisent nos études suivies.

Volume de 140 pages sur beau papier. Prix : 2 francs.

NECROLOGIE.

M. Léandre Lombard, de Souvret près Charleroi, vient d'être éprouvé de nouveau par la mort corporelle de sa fille Octavie, décédée à l'âge de 19 ans. Les funérailles civiles et spirites ont eu lieu le 30 juin dernier au milieu d'une affluence sympathique composée de plus de 1500 personnes, parmi lesquelles on comptait de nombreux frères et sœurs en croyance venus de tous les points de la région.

A la levée du corps, M. Deplus, secrétaire du groupe de Souvret, a dit la prière pour les esprits qui viennent de quitter la terre.

M. Bughin a prononcé ensuite un excellent discours. Il a rappelé les pertes récentes faites par notre frère Lombard qui a vu mourir en quelques années son épouse et son fils. Dans son exposé clair et précis de la doctrine spirite, aujourd'hui si répandue dans toutes les classes sociales, il a dit combien est douce et consolante la certitude que la vie terrestre n'est qu'une étape et que nous ne mourons pas en réalité lorsque nous abandonnons à la terre notre fragile enveloppe. A la foule recueillie qui l'écoutait religieusement, M. Bughin a parlé des convicvictions de la défunte, qui bien jeune encore, corporellement, avait su comprendre l'importance de la nouvelle révélation, de la philosophie née des communications avec le monde spirituel.

Sur la tombe de Mlle Lombard, dans le champ dit « du repos, » M. Bughin, après la prière, a pris de nouveau la parole pour faire ressortir aux assistants, visibles et invisibles, la différence qui existe entre l'esprit religieux éclairé des spirites et celui qui anime les croyants des religions dogmatiques. Notre sœur en croyance, a-t-il dit en finissant, partageait nos convictions. Elles ont aidé souverainement à la consoler dans les peines et les tribulations dont elle n'a pas été exemptée malgré son jeune âge. Faible et souffrante depuis sa tendre jeunesse, elle n'a pu que sourire mélancoliquement à la vie, si belle et si remplie de joies et de promesses pour tant d'autres !

Que cette épreuve douloureuse, dont son esprit connaît aujourd'hui la cause et la valeur, puisse hâter sa marche sur la route du progrès infini !

* * *

Le 7 juillet dernier, les funérailles civiles de M. François Devillers, avocat à la Cour d'appel de Liége, décédé à l'âge de 72 ans, ont eu lieu à Poulseur par les soins du groupe *l'Espérance*. C'était un spirite de la première heure, très dévoué à la cause et qui toujours fut sur la brèche pour défendre publiquement les grandes vérités de notre saine doctrine.

LE FORGERON DE SALON.

Dans ses *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*, le duc de Saint-Simon raconte l'histoire du forgeron de Salon en Provence. Celui-ci arriva inopinément à Paris et se rendit chez Brissac, major de la garde royale, avec prière de le laisser parler au roi. Rien ne parvint à le rebuter pour arriver à son but. Le forgeron prétendait, qu'il avait à révéler au roi des secrets connus de lui seul et qui prouveraient qu'il avait réellement reçu mission pour agir ainsi. Si cela ne se pouvait pas, il voulait être reçu au moins par un des ministres. Le roi le renvoya d'abord à Barbézieux, mais le forgeron qui n'avait jamais été à Paris et était complètement étranger à la cour ne voulut rien avoir affaire avec lui puisqu'il n'était pas ministre d'Etat. La dessus, le roi l'adressa à Pompone, auquel il fit la déclaration suivante : Sous un arbre à Salon, il avait vu subitement une grande lumière ; en même temps une blonde et belle apparition, revêtue de la pourpre royale l'avait appelé par son nom en lui disant de bien écouter. L'entretien avait duré une demi heure et l'apparition lui aurait dit qu'elle était la reine, l'épouse ci-devant du roi. Il devait se rendre au-

près de celui-ci, et lui communiquer ce qu'elle venait de lui dire; Dieu l'assisterait. S'il refusait, il en serait puni.

Le forgeron promit tout, et un instant après il se retrouva seul et dans les ténèbres, mais il voulut se persuader que tout cela n'était qu'une illusion des sens. Deux jours après, en passant près de l'arbre, la même vision se manifesta de nouveau. Il reçut les mêmes recommandations avec des reproches et des menaces à cause des doutes qu'il avait conçus. Il lui fut enjoint d'aller chez l'Intendant de Provence qui lui procurerait les moyens de faire le voyage à Versailles. Le forgeron promit, mais huit jours durant il resta dans l'incertitude et finalementt il résolut de ne pas faire le voyage. Lorsqu'il vint à passer néanmoins auprès de l'arbre, il entendit de telles menaces qu'il ne pensa plus qu'à remplir sa promesse. Deux jours après, il était chez l'Intendant à Aix qui, sans trop se faire prier, le mit à même de faire le voyage. Le forgeron fut reçu trois fois par le ministre Pompone qui, selon le désir de sa Majesté, porta l'affaire devant le conseil des ministres. Enfin il lui fut permis de parler au roi. Quelques jours après, il fut reçu une seconde fois, et chaque fois il put l'entretenir seul. Celui-ci déclara que cet homme avait tout son bon sens et qu'il lui avait raconté quelque chose que lui, le roi, n'avait jamais dit à personne, notamment qu'il avait vu une apparition dans la forêt de Saint-Germain vingt ans auparavant. Il le renvoya chez lui avec de riches présents et le recommanda à l'Intendant de Provence pour qu'il ne manquât de rien jusqu'à la fin de ses jours. Aucun des ministres ne voulut parler de cette affaire, même à leurs meilleurs amis. Le forgeron, un homme de 50 ans environ, père d'une nombreuse famille, se conduisit très sagement. Rentré chez lui, il reprit son métier et sa manière ordinaire de vivre, comme si rien ne s'était passé. Quand on lui parlait de l'affaire qui l'avait appelé à Versailles, il coupait court à l'entretien et se montrait très réservé.

L'histoire ne nous dit pas le fin mot de cette mission. On ne sait si elle avait rapport à des intérêts dynastiques ou politiques. Beaucoup croyaient qu'il avait été question de l'histoire secrète de: « L'homme au masque de fer » qu'on a supposé être le frère de Louis XIV et qui avait illégalement été privé du trône et de la liberté.

(*Spiritualistisch Weekblad*, du 8 juin 1889).

J. B. VAN HELMONT.

Le 15 juillet dernier, la ville de Bruxelles a inauguré la statue en marbre blanc élevée à J. B. Van Helmont, un martyr de la Science.

Jean-Baptiste Van Helmont est né à Bruxelles en 1577; il est mort à Vilvorde en 1644. Il appartient, ainsi que son fils, dit Maurice Lachâtre, à la classe des philosophes mystiques.

Il porta si loin ses connaissances dans la physique, la médecine et l'histoire naturelle qu'il fut soupçonné de magie. Il opéra des cures extraordinaires. Ses écrits, dont le plus fameux est le *Jardin de la Médecine*, roulent tous sur la métaphysique et la médecine. Il posait la nature entière comme animée et reconnaissait dans tous les effets matériels l'action d'esprits composés d'un *air vital* et de *l'image séminale*, et qui, après avoir formé la matière d'après leurs images, enfantent la vie qui dure jusqu'au moment de la corruption ou de la fermentation qui fait éclore une vie nouvelle. Ces esprits sont nommés par lui *archées.*

Le livre qui a valu à Van Helmont les persécutions du clergé était intitulé: *De Magnetica vulnerum legitima curatione.* Il répondait au jésuite Jean Robert qui avait discuté la réalité de certaines cures obtenues, grâce au magnétisme.

Van Helmont fut, non seulement arrêté, mais il vit ses livres et ses papiers saisis par la justice. Il ne fut relaché qu'après avoir versé une caution de 6000 florins et promis qu'il demeurerait enfermé chez lui pendant plusieurs années.

L'archevêque de Malines qui s'acharnait sur sa victime, ne cessa ses persécutions que devant les instances de la reine de France. Quoi qu'il en soit, ce prince de l'Eglise ne devait dégager la mémoire de Van Helmont de l'accusation qu'il avait formulée contre lui que deux ans après sa mort.

Pendant que le grand savant croupissait en prison, il ne lui fut pas permis de secourir deux de ses fils atteints de la peste, qui venait de se déclarer dans notre pays. Les enfants de Van Helmont succombèrent et dès que l'illustre docteur sortit de sa geôle il s'efforça de combattre le mal qui n'avait point encore disparu de la région.

NOUVELLES.

M. Lecocq, dans la *Revue trimestrielle des Étudiants swédenborgiens*, numéro de juillet, réfute vigoureusement un article paru dans le *Temps* du 11 avril dernier, signé Hugues Roux, dans lequel la personnalité de Cahagnet est faussement appréciée, sa vie transformée en roman, ses nombreux travaux ironiquement décrits. Ceci dénote une fois de plus la légèreté de certains journalistes tranchant de tout sans connaître rien des questions dont ils se font juges.

* * *

Les magnétiseurs et magnétistes parisiens, réunis le 17 juin dernier, ont décidé qu'un congrès international magnétique aurait lieu, à Paris, dans le courant du mois d'octobre. On s'y occupera avant tout de faire ressortir les vertus curatives de cette force ou de ce fluide que tout homme plus ou moins porte en lui.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C[mes] LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 4 Liége, 15 Août 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Communications médianimiques. Vie de Jésus. — Le triomphe du spiritualisme. Poésie. — Problèmes scientifiques résolus par les Esprits. — Faits spirites. — Le Congrès de la Paix. — Un cas de catalepsie. — Nouvelles. — Avis.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

Vie de Jésus. *(Suite et fin).*

D. — Jésus, dans Saint-Mathieu, dit que Jean-Baptiste était Elie, tandis que celui-ci, dans Saint-Jean, dit qu'il ne l'était pas. Comment expliquer cette contradiction?

R. — Jean-Baptiste ignorait ce qu'il avait été ; Jésus, au contraire, le savait. Jean-Baptiste ne connaissait de la mission de Christ que ce que les véritables prophètes connaissaient, c'est-à-dire que Christ était chargé de porter la parole de Dieu à la terre. Rendre à celui que Dieu avait envoyé, témoignage de sa mission, voilà ce que Jean-Baptiste avait à faire.

D. — Pourquoi Jésus s'enfuit-il quand il sut que la foule voulait venir pour l'enlever et le faire roi ?

R. — La foule, avec ce sentiment que les hommes du peuple éprouvent en présence de celui qui possède des facultés élevées, ne voyait dans Christ que le Messie conquérant prédit dans plusieurs endroits des Ecritures. Donc elle voulait faire Christ roi, afin de prendre entre les peuples le premier rang auquel elle aspirait, comme tous les autres. Christ se déroba à leur poursuite, car il comprenait déjà la grandeur de sa royauté toute morale. Il n'avait pas multiplié, comme la lettre de l'Evangile le dit, la nourriture matérielle, mais la nourriture morale. Je l'ai dit déjà.

Le peuple avait de Jésus l'idée qu'il relèverait de sa chute la race d'Abraham, et que, sous la conduite de ce chef, il conquerrait le monde. Tant que dura cet espoir, Christ eut beaucoup de partisans ; mais lorsqu'on fut convaincu de son impuissance à atteindre ce résultat, il fut abandonné. Ceux qui trouvèrent la doctrine de Christ vraie persévérèrent, et cependant, à l'époque de sa chute, ils l'abandonnèrent, épouvantés et ébranlés dans leur foi. Cependant il apparut à eux après sa mort, et ce miracle ranima leur foi et leur donna ce courage indomptable dont ils donnèrent des preuves si éclatantes.

(21 juin, 1877).

17

D. — Quelle est l'origine de la croyance à la virginité de Marie?

R. — Les premiers chrétiens désirant que Christ eût une origine miraculeuse, trouvèrent dans la légende Christna le vrai modèle à suivre. Il y avait à cette époque, en Palestine, comme dans tous les pays d'Orient, des apôtres de la religion apportée au monde par le révélateur indien. La conformité des noms et des doctrines fit que, de très bonne foi, les chrétiens reportaient à Christ ce qui était dit de Christna. Voilà la seule explication vraie que l'on puisse donner de la croyance à la virginité de Marie.

D. — Jésus a-t-il réellement marché sur les eaux, en y soutenant Saint-Pierre?

R. — Jésus était un médium puissant; il lui est arrivé de s'élever en l'air plusieurs fois ; donc il a pu marcher sur les eaux; mais il n'est pas à ma connaissance qu'il ait soutenu Pierre sur cet élément. L'exagération est dans les habitudes de l'esprit humain.

D. — Comment expliques-tu ce que dit l'Evan-

gile des soupçons de Joseph, quand il connut la grossesse de Marie?

R. — La légende étant donnée, il est difficile de donner l'explication de la formation de chacun de ces détails. Les soupçons de Joseph découlent tout naturellement de l'état de grossesse dans lequel il trouva sa fiancée; il était naturel qu'on fît intervenir un messager du ciel pour les calmer. C'est ce qui eut lieu.

D. — Pourquoi l'Evangile fait-il descendre Jésus de David, par Joseph, qu'il nie pourtant avoir été son père?

R. — Les chrétiens ont, de bonne foi, et sans réfléchir, donné la généalogie de Christ par Joseph, parce que, dans les premiers temps, la fable de génération miraculeuse n'était pas crue. Plus tard, on a rédigé les Evangiles, en mêlant le vrai au faux, sans s'en apercevoir: voilà la seule explication vraie de ce fait.

D. — Qu'est-ce que ce blasphème contre le Saint-Esprit, dont Jésus dit qu'il ne sera point pardonné?

R. — Le Saint-Esprit, pour Christ, était la lumière de laquelle il disait qu'il fallait veiller avec soin pour qu'elle ne devînt pas de vraies ténèbres. La raison toujours reconnue comme la voix de Dieu, voilà le fond de la doctrine de Christ. Blasphémer contre lui, c'était blasphémer contre un homme, tandis que blasphémer contre la raison, c'était, en réalité, blasphémer contre Dieu même.

Vous ne devez pas prendre au pied de la lettre ces paroles: *Il ne lui sera point remis*. Je puis assurer que Christ n'admettait pas de peines éternelles. S'il a dit ces paroles, c'est pour donner une plus haute idée de la grandeur du crime de celui qui blasphème contre la raison. Ces exagérations de langage sont communes à l'homme, lorsqu'il parle avec animation. La figure de rhétorique qu'on appelle hyperbole tient une large place dans les Evangiles. Il est donc à peu près certain que Christ n'a pas dit: *point*, mais que les rédacteurs des Evangiles le lui ont fait dire. Les Evangiles peuvent avoir dit vrai, mais ils peuvent avoir exagéré.

(26 juin, 1877.)

18

D. — Comment les dévots et les prêtres accueillirent-ils d'abord la prédication de Jésus?

R. — Les dévots et les prêtres, en Palestine, accueillirent la prédication de Christ, d'abord avec colère et nièrent que ce fils de charpentier, charpentier lui-même, fût ce Messie prédit par les prophètes. Ils disaient que Dieu ne pouvait avoir choisi, dans un état si humble, celui que sa Providence destinait à faire triompher la nation chère à son cœur, de tous ses ennemis, et la placer à la direction de toutes les autres. Les prêtres ajoutaient que Dieu n'aurait pas choisi le Messie, sans en avoir prévenu le grand-prêtre. J'étais à Jérusalem lorsque le grand-prêtre manda Christ devant lui, pour la première fois. C'était deux ans avant sa mort. Il le pressa de questions au sujet de sa mission. Il le déclara en état de démence. Il le menaça de le faire arrêter, s'il continuait à prêcher une doctrine contraire à celle de l'Eglise. Mais Christ le menaça à son tour de la Géhenne s'il continuait à s'opposer aux desseins de Dieu qui l'avait envoyé. Le menu peuple était enthousiasmé par les guérisons que Christ opérait en grand nombre. Il disait: « Comment celui qui fait les œuvres de Dieu ne serait-il pas l'envoyé de Dieu? » Les dévots répondaient, excités par les prêtres, que Satan était le maître de Christ et que c'étaient les œuvres de Satan que Christ accomplissait. La lutte était ardente et se produisait dans toute la Palestine. Les uns disaient que Christ était de Dieu et les autres qu'il était de Belzébuth. Ma petite bourgade de Magdala se distinguait entre toutes par l'ardeur avec laquelle ses habitants se mêlaient à ces disputes, à cause du séjour de la famille de Christ dans ses murs. A la vérité, je me montrai d'abord très éloignée d'y prendre part. La vie de courtisane que je menais, me les rendait assez indifférentes. Mais un jour, allant à Jérusalem pour y exercer ma profession indigne, je rencontrai le disciple Jean qui me fit honte de mener une semblable existence et m'engagea à aller voir Christ qui s'y trouvait. L'amitié que j'avais eue pour la sœur de Christ me décida à aller le trouver, et je vous ai déjà raconté notre entrevue chez le corroyeur Thomas.

D. — Sais-tu ce qui se passa entre Christ et la Samaritaine?

R. — La femme de Samarie était connue de moi, car nous exercions la même profession et nous nous étions rencontrées à Jérusalem, lorsque j'allai dans cette ville pour la première fois, c'est-à-dire deux ans avant ma rencontre avec Christ. La femme de Samarie donna à boire à Christ, cet envoyé de Dieu allait de Judée en Galilée, avec quelques disciples. D'abord, elle fit des difficultés à cause de la crainte que lui inspirait ce juif qu'elle croyait orthodoxe. En conséquence, elle lui fit observer qu'elle adorait sur le Garizim tandis que lui adorait à Jérusalem. Alors Christ lui répondit: « Femme, apprends que j'ai été envoyé aux hommes pour leur apprendre que Dieu ne veut être adoré ni à Jérusalem ni sur le Garizim mais dans le cœur de ceux qui le connaissent. Ta vie a été jusqu'à ce jour bien coupable, mais espère. Je suis la source d'eau vive

dans laquelle on peut laver toutes les fautes. Ecoute ma parole et change de vie ; tu gagneras en échange la vie éternelle. »

(28 juin, 1877).

19

Ici finirent ces communications ; soit que je n'aie pas voulu les continuer, soit qu'on ne m'ait plus répondu. Il y a douze ans de cela!

Je ne sais ce qu'en penseront les lecteurs. Quant à moi, je crois que si elles contiennent des choses très vraisemblables, elles en contiennent aussi qui me paraissent tout-à-fait erronées. Mais ce qui est certain pour moi, c'est que l'Esprit qui les a dictées a essayé de capter ma confiance en manifestant des croyances philosophiques conformes à celles que je professais déjà depuis longtemps

D'ailleurs, je me méfie de ces Esprits qui s'attribuent la grande mission d'apporter la vérité religieuse aux spirites. Je les crois plutôt des exploiteurs de la vanité des médiums.

V. TOURNIER.

LE TRIOMPHE DU SPIRITUALISME.

Aux Sœurs et Frères de tous les cultes et de toutes les Nations.

I

L'Etre Humain en entrant au milieu de ce Monde,
Doit être prémuni contre l'adversité.
Sa vie est un combat, vaincre l'iniquité
Est son premier devoir sur la Terre et sur l'Onde.
Mais ses guides souvent l'induisent en erreur,
Dominant son esprit et son cœur et son Ame,
Eteignent tout-à-coup, cette divine flamme
Qui devait l'éclairer dans les jours de malheur.

II

Se croyant délaissé sur une mer profonde,
Il cherche le moyen qui pourrait le sauver,
D'où vient-il?... Où va-t-il? Comment se retrouver
Parmi les voyageurs qui traversent le Monde?...
Il dirige hésitant son pauvre et frêle esquif...
Et se trouve perdu dans l'immense dédale,
Il lutte vaillamment; mais bientôt la rafale
L'entraîne sans qu'il puisse éviter le récif.

III

Il a rêvé le bien, l'amour et l'harmonie;
Il avance et recule en cherchant son chemin...
L'orage est dans le Ciel... il fera beau demain...
Les jours heureux sont courts... mais longue est l'agonie!
Sur sa route *le mal* fait naître les écueils;
Il veut la Vérité... lorsque tout est mensonge,
Et dans son lourd sommeil ne peut chasser le songe
Qui lui fait cotoyer les pavois... les cercueils!...

IV

D'où vient cette clarté planant sur les abîmes?...
C'est un *Phare*!... A sa vue il se sent rassuré,
Nageant avec ardeur sous un ciel azuré...
Il va se diriger vers les plus hautes cîmes!
Son courage revient, il comprend le Devoir,
Et sera consolé de sa souffrance amère,
L'Initiation l'élève de la Terre,
Rien ne peut maintenant ébranler son espoir!

V

Après l'enseignement du Spiritualisme,
On connait le DIEU JUSTE et rémunérateur
Qui punit les forfaits d'un vil persécuteur;
Et sait récompenser la Vertu, l'Héroïsme!
Pas d'absolution, ni *d'enfer éternel!...*
Le mal doit s'expier dans d'autres existences,
Chacun peut éviter de dures pénitences,
Il suffit de *prouver* son amour fraternel!

IV

« Pour guider les Humains, les Fils de la lumière (1)
» Ont de la Vérité maintenu le flambeau,
» Eclairant à la fois sous le même drapeau,
» Le manoir, l'atelier, le palais, la chaumière.
» Ce drapeau porte en lui tous les vœux de leur cœur.
» JUSTICE, DÉVOUEMENT, Amour du Bien quand même,
» Et SOLIDARITÉ! *la loi du* DIEU SUPRÊME;
» Qui de *tous les Humains doit faire le bonheur*!... »

R. GIRARD, publiciste.

Paris, juillet 1889.

Problèmes scientifiques résolus par les Esprits.

Explication du mouvement rétrograde apparent des satellites d'Uranus et découverte des satellites de Mars. (Traduit des *Annales du Spiritisme* en Italie. Février 1889.)

Le major-général A.-W. Drayson a adressé au *Light* de Londres la lettre suivante en réponse à une demande posée par M. Georges Stock; savoir, si le major pouvait citer un seul cas de solution donnée immédiatement par un Esprit ou par la force intelligente qu'on appelle ainsi, d'un des problèmes scientifiques qui depuis un siècle occupent sans cesse et confondent les savants d'Europe :

« Je suis heureux, en réponse à votre demande, » de vous communiquer la relation suivante, » fruit de mon expérience personnelle.

» C'est pendant l'année 1781 que sir William » Herschell découvrit la planète Uranus et ses » satellites et il fut très surpris en observant que » le mouvement de ces derniers offrait un phéno- » mène inattendu et sans exemple, en opposition » à la loi sans exception connue de l'harmonie » du système planétaire : car dans les plans de » leurs orbites autour de l'astre d'Uranus, ils » tournent d'*Orient* en *Occident*, soit à *rebours* et

(1) Cette dernière strophe est extraite du formulaire des *Esséniens du XIXe siècle.*

» dans une direction diamétralement contraire à » celle des autres satellites.

» Lorsque le célèbre Laplace, astronome fran- » çais, découvrit que le soleil, comme toutes les » planètes, résultait de la condensation de la » matière des nébuleuses, le mouvement excep- » tionnel de ces satellites lui apparut comme une » énigme indéchiffrable...

» Dans tous les manuels d'astronomie publiés » avant 1860, on confirme ce fait relatif au mou- » vement à rebours des satellites d'Uranus. Et » moi-même, tout en l'admettant, je ne pouvais » l'expliquer d'aucune manière. C'était un mys- » tère aussi bien pour moi que pour tous les » astronomes.

» En 1858, nous reçûmes dans notre famille » une jeune dame douée de la médiumnité et » nous obtînmes journellement des manifesta- » tions. Un soir, elle dit qu'elle voyait près de » moi un Esprit lui affirmant avoir été astronome » lorsqu'il vivait sur notre planète. Je lui de- » mandai s'il en savait maintenant plus que » lorsqu'il était incarné sur la Terre. On me » répondit : « Beaucoup plus. » J'en profitai pour » mettre à l'épreuve ce soi-disant Esprit astro- » nome et lui adressai la question suivante : « Pouvez-vous m'apprendre pourquoi les satel- » lites d'Uranus marchent d'Orient en Occident » au lieu de marcher d'Occident en Orient? »

» La réponse ne se fit point attendre. La voici :

» — Ce n'est pas du tout vrai que les satellites » d'Uranus tournent autour de cet astre d'Orient » en Occident; mais précisément comme la Lune » autour de la Terre, ils tournent d'Occident en » Orient. L'erreur dont il s'agit eut pour cause » la circonstance que lors de la découverte d'Ura- » nus, son *pôle austral* était tourné vers la Terre, » de telle sorte que, comme le Soleil, qui, observé » de l'hémisphère austral, parait accomplir son » cours quotidien de droite à gauche et non de » gauche à droite, les satellites d'Uranus sem- » blaient tourner de gauche à droite, quoique, » en réalité, leur mouvement vrai autour de leur » planète fût de droite à gauche. »

A une demande ultérieure de ma part, il fut donné la réponse explicative suivante :

« Aussi longtemps que le pôle austral d'Uranus » était tourné vers la Terre, les satellites parais- » saient tourner de gauche à droite. Cette posi- » tion dure environ 42 ans; mais lorsqu'Uranus » tourne vers la Terre son pôle boréal, on voit » alors des satellites se mouvoir d'Occident en » Orient. »

Ayant alors demandé comment il pouvait se faire que 42 ans après la découverte de sir Herschell, on ne se soit pas aperçu de l'erreur, il me fut répondu que : « d'ordinaire on copie » volontiers sans examen approfondi ce qu'ont » affirmé certains savants précédents lorsqu'ils » sont tenus en grande estime, lorsqu'ils jouissent » d'une grande autorité scientifique. J'ai écrit » sur cette question une dissertation qui fut » imprimée en 1859 dans l'*Institution de l'Artil- » lerie royale*. Plus tard, en 1862, dans un de » mes ouvrages d'astronomie, j'ai répété la même » simple solution de ce problème; mais l'influence » de l'*autorité* est si grande que c'est à peine si » de nos jours les astronomes commencent à » écrire, sans l'affirmer, que le mystère des » satellites d'*Uranus* doit probablement être » attribué à la position de son axe.

» Pendant le printemps de 1859, j'eus de nou- » veau l'occasion de communiquer, par le même » médium, avec un Esprit qui affirmait être le » même que le précédent. Il m'apprit que la pla- » nète Mars avait deux satellites que nul n'avait » encore découverts, mais qui cependant pou- » vaient être aperçus dans des conditions favo- » rables. Je fis part de cette communication à » trois ou quatre amis qui avaient connaissance » de mes études spirites. Nous résolûmes de n'en » point parler, pour le moment ne possédant » aucune preuve scientifique de la vérité annon- » cée. Je confiai aussi ce même fait lors de mon » séjour aux Indes à sir Sinnet, mais je ne me » souviens pas de la date précise. Dix-huit ans » plus tard, c'est-à-dire en 1877, ces satellites » furent découverts par un astronome de Was- » hington. »

FAITS SPIRITES.

Il y a à peu près six ans, qu'arrivait à Arica se dirigeant vers l'intérieur de la Bolivie, le jeune médecin allemand Maurice Stanner, natif de Francfort où résidait sa famille. Il était chargé, par la société botanique de Berlin, de la mission d'étudier la flore de la Bolivie, et d'en rapporter quelques beaux échantillons.

Il était accompagné par un ancien serviteur de la famille, qui lui était entièrement dévoué et qui, comme son maître, parlait couramment l'espagnol.

Peu de jours après leur arrivée, il se rendirent à la forêt de la Paz, qui est d'une étendue immense et où il faut apporter avec soi tout ce qui est nécessaire à la vie, comme si on voyageait dans le désert. Un jour, nos voyageurs se virent assaillis par une tempête ; une de ces tempêtes de la Bolivie qui se forment très rapidement, et

qui éclatent avec une furie terrible, et éveillent un sentiment involontaire d'épouvante, même dans les cœurs les plus intrépides. Enfermés dans leur tente, ils écoutèrent pendant deux heures le vacarme étourdissant du tonnerre, du vent et de la pluie. Vers les six heures du soir, l'ouragan se calma, tout en laissant à sa suite un vent déchaîné, qui les obligea à renforcer solidement les cordes et les supports de leur tente. Alors la nuit vint, une nuit noire, sinistre, glaciale. Ils se couchèrent dans leurs hamacs et se disposèrent à dormir, malgré les hurlements terribles du vent, qui faisait osciller la tente ; malgré le bruit épouvantable produit par les branches cassées et la chute des vieux arbres, accompagné par la course folle des feuilles arrachées par la tempête.

Deux ou trois heures se passèrent ainsi ; le sommeil fuyait leurs paupières, car ils avaient la conscience de leur complet abandon loin de tout secours humain, dans une solitude absolue et entourés de dangers immenses : mais enfin la lassitude et le besoin impérieux de repos eurent raison de la terreur, et ils finirent par s'endormir profondément.

Il pouvait être environ deux heures du matin, lorsque le docteur se réveilla effrayé, se dressant sur son hamac pour écouter une voix qui l'appelait par son nom : « Maurice, Maurice ! » A cet appel, les cheveux se dressèrent sur sa tête, et une sueur froide mouilla son corps : « Jean, Jean, cria le docteur, as-tu entendu ? »

— Oui, monsieur, répondit le domestique, c'est la voix de madame votre mère.

Le docteur se tut effrayé et troublé. A peine une minute s'était écoulée qu'un nouvel appel se fit entendre : « Maurice, Maurice ! » mais d'une voix plus forte, et plus angoissée que la première fois.

« Qu'arrive-t-il donc, Jean, au nom de Dieu ? » cria le docteur.

— Je n'en sais rien, monsieur, dit Jean, sinon que c'est bien la voix de votre mère.

Les deux voyageurs, muets, épouvantés, se dressèrent sur leur séant, écoutant encore.

Un instant après, de nouveau : « Maurice, Maurice ! » appela la voix d'un ton tellement déchirant, accusant une si douloureuse inquiétude, que les deux voyageurs se jetèrent en bas de leurs hamacs, coururent ouvrir la tente malgré la violence terrible du vent, et se précipitèrent dehors. Ils furent alors terrifiés par l'épouvantable spectacle de la forêt enflammée ; l'immense foyer s'avançait rapidement et commençait à les entourer dans tous les sens. Ils n'eurent que le temps de retourner dans la tente pour prendre lestement les herbiers et fuir en courant. Dix minutes de retard, et ils auraient été, sans rémission, brûlés vivants.

D'où était donc partie cette voix, qui avait si opportunément réveillé nos voyageurs, isolés dans les profondeurs d'une forêt inhabitée ; et comment avait-elle à plusieurs reprises prononcé son nom dans un lieu où il était absolument inconnu ?

Deux mois après, le docteur apprit que la même nuit, et à la même heure, sa mère s'était réveillée en sursaut après avoir rêvé qu'elle avait été faite prisonnière par les Indiens, appelant son fils à grands cris. Le docteur, racontant son aventure, montrait la lettre de sa mère, qui lui apportait la solution (?) de ce fait vraiment remarquable.

(*Luz del Alma* de Buenos-Ayres, mars 1889).

LE CONGRÈS DE LA PAIX.

On nous écrit de Paris, 24 juin :

Hier, par un temps radieux, s'est ouvert le Congrès international de la paix. Dans un discours, particulièrement communicatif et réconfortant, M. Frédéric Passy a souhaité la bienvenue aux trois cents délégués venus de toutes les contrées du monde pour apporter à l'œuvre commune un témoignage spécialement affirmatif de leur foi et de leur conviction.

M. Frédéric Passy a trouvé des images particulièrement suggestives qui ont soulevé à diverses reprises des acclamations enthousiastes du public qui bondait la salle du Trocadéro. Il s'est appesanti sur l'aveuglement de certaines personnalités en vue, de l'immense majorité des journalistes qui ne considèrent l'arbitrage entre les nations que comme le songe-creux de quelques utopistes.

Les cinq cents télégrammes envoyés de tous les recoins de l'Italie pour protester contre le voyage du roi Humbert, les deux cents signatures que des membres du parlement anglais ont apposées sous l'adresse envoyée au président de la République comme l'expression de leurs sentiments pacifiques envers la France, l'existence de sociétés chaque jour plus nombreuses dans tous les pays du globe, la clause d'arbitrage inscrite comme une obligation constitutionnelle dans la charte des républiques de l'Amérique centrale, tous ces faits n'ont aucune valeur sérieuse et ne sont, aux dires de certaines gens, que de vaines fantasmagories.

Comme pour confondre ses adversaires d'une idée qu'ils reconnaissent juste pour la plupart, mais qu'ils proclament imaginaire par une singulière contradiction, les membres du Congrès de la Paix furent les premiers à apprendre, de la bouche de M. De Santa Anna Neris, commissaire

du Brésil, la conclusion d'un arbitrage entre sa patrie et la République Argentine à l'effet de terminer d'une manière définitive le conflit relatif au territoire Missions. C'est ce conflit qui seul oblige le Brésil à dépenser encore une somme de trois francs par habitant pour l'entretien d'une armée. Ce conflit écarté, ce pays pourra licencier la plupart de ses soldats et appliquer à des travaux d'utilité générale les millions qu'il dépense actuellement en pure perte.

M. Frédéric Passy, pour terminer sa belle allocution, fit allusion à cette fraternité des choses dont l'Exposition universelle est le témoignage vivant et palpable et convia ses auditeurs à se faire plus spécialement les ouvriers de cette autre fraternité plus féconde et plus nécessaire peut-être, la fraternité des hommes ; il rappela que si un Carnot avait été l'organisateur de la guerre pour résister à l'invasion des nations ennemies, il appartenait à un autre Carnot de devenir l'organisateur de la paix et d'ouvrir sa patrie à l'invasion des nations réconciliées; si 1789 avait vu la proclamation des droits des individus, il appartenait à 1889 de voir la proclamation des droits des nations.

M. Franck, un octogénaire encore remarquablement énergique, un invalide de la paix, selon ses propres expressions, montra ensuite comment la guerre avait été un fléau nécessaire au développement humain, mais aussi comment la guerre est devenue, à l'époque actuelle, une cause de ruine et de misère; il a signalé les débuts modestes du mouvement qui s'épanouit aujourd'hui en une floraison chaque jour plus superbe, depuis la trève de Dieu jusqu'aux arbitrages importants des temps modernes. Aussi, comme le vétéran qui, aux sons du clairon, se sent une vigueur nouvelle, il a voulu, lorsque l'appel des organisateurs du Congrès lui est parvenu, témoigner par sa présence que sa conviction dans la solution pacifique des conflits internationaux est restée inébranlable et jeune comme jadis.

M. Lemonnier ensuite, un vétéran aussi des idées de paix et d'arbitrage, a dit combien il se sentait ému du développement que ses idées ont pris en ces dernières années, mais aussi combien il se sentait ému à la vue des obstacles qu'il fallait vaincre encore pour en assurer le triomphe. C'est aux femmes surtout qu'il a fait appel, elles les plus intéressées à l'abolition de la guerre qui leur enlève des fils, des pères, des frères et des époux. Il a constaté, pour terminer, que la présence de nombreuses dames était la meilleure preuve qu'elles comprennent la mission de paix qui leur est dévolue.

Cet appel aux femmes suggéra à M. Frédéric Passy l'idée de donner en anglais la parole à Mme Bulva Lookhood, une jurisconsulte américaine éminente, qui en quelques mots, dits avec une mâle énergie, exposa les motifs qui l'avaient engagée à traverser l'Atlantique pour réconforter, par l'exemple des succès obtenus en Amérique, le courage de ceux qui luttent en Europe dans des conditions pénibles et hostiles, au milieu de préjugés invétérés et d'antiques routines.

Par une attention toute délicate, elle avait déposé sur le bureau du Congrès un bouquet formé de fleurs aux couleurs de toutes les nationalités du monde.

Enfin, M. Monin, secrétaire général, fit rapport sur les travaux du comité provisoire : il rappela le nombre considérable des adhésions, il énuméra les sociétés qui avaient envoyé des délégués, il nomma des personnes qui avaient été choisies comme membres d'honneur ; les noms de MM. Franck, Lemonnier, Passy, Buchner, Liebknecht, Hogson, Pratt, Moneta, Castelar, Jules Simon, de Mmes Goegg, Bulva Loockhood furent particulièrement acclamés.

Parmi les lettres, celles de Buchner surtout, singulièrement énergique, de Liebknecht, du colonel Missori, d'Aurelio Saffi, provoquèrent des applaudissements nourris.

Sur la proposition de M. Eschenauer, le bureau provisoire fut par acclamation confirmé dans ses fonctions comme bureau définitif, à charge par lui de se compléter par l'adjonction des personnes les plus marquantes parmi les délégués étrangers.

Le Congrès se trouva ainsi constitué et la séance fut levée sur l'ancienne formule de M. Jules Simon, redite avec une ardeur toute italienne par M. Mazzaloni : « Guerre à la guerre ! »

(Réforme).

UN CAS DE CATALEPSIE.

Le cas suivant est arrivé dans la ville de Ferrare au professeur Ungarelli. Se trouvant un jour dans la rue, une des plus fréquentées de cette localité, il fut pris subitement d'une défaillance et tomba : on accourut et on le releva ; mais aussitôt debout, le professeur porta la main à son front, se replia sur lui-même et retomba. Deux médecins qui passaient dans ce moment par là ne purent que constater sa mort.

Après l'écoulement du temps légal, on fit au décédé de pompeuses funérailles dans l'église des Chartreux, où assistèrent toutes les notabilités de la ville. Il fut exposé pendant la cérémonie, le visage découvert selon l'usage, et ses élèves ac-

coururent pour le voir ; on entendit leurs exclamations de surprise, en voyant cette figure qui ne semblait pas appartenir à un mort, mais plutôt à un vivant.

Voici maintenant ce qui est surprenant. Une fillette, après avoir bien regardé le cadavre, s'adressant au sacristain lui dit : « Il n'est pas mort » et elle le répéta tout autour d'elle aux personnes qui l'environnaient ; celles-ci quoique surprises d'abord de son insistance, finirent par n'en tenir aucun compte.

Quoi qu'il en fut, le professeur fut enterré ; mais malgré cela, la petite fille ne se tint pas pour convaincue ; car, avec une obstination inébranlable, elle ne cessa d'insister en répétant que le professeur était vivant, si bien que la famille Ungarelli, chez laquelle la petite s'était rendue, demanda et obtint l'exhumation du défunt. Cependant, cette permission ne fut accordée que deux jours et demi après l'enterrement. Enfin on ouvrit la tombe, on en sortit le cadavre et on le coucha dans un lit placé dans une chambre chauffée à 36°.

La petite fille avait raison : le professeur Ungarelli se trouvait en état de catalepsie. Ses yeux étaient ouverts, et de temps en temps il fermait les paupières ; les articulations reprirent leur souplesse. Nous ne dirons pas quelle fut l'émotion de toute la famille de Ferrare et avec quelle anxiété on attendit la résurrection complète du professeur Ungarelli.

(*Luz del Alma*, avril 1889).

NOUVELLES.

Un gentleman de Londres M. Morell Théobald, F. C. A., qui possède une grande expérience des phénomènes spirites, lesquels se produisent spontanément dans sa famille, ce dont il a rendu compte dans un volume publié récemment sous le titre ; *Spirit Workers in the Home circle*, fait en ce moment un voyage autour du monde. Il a eu l'occasion de voir le médium Evans en Australie. Un des principaux phénomènes observés par M. Théobald et décrit dans l'ouvrage ci-dessus est l'écriture directe qui est donnée généralement sur du papier placé sur une table, une planche ou tout autre support, sans qu'il soit nécessaire de l'accompagner d'une plume ou d'un crayon.

* * *

La *Pall Mall Gazette* rapporte ce qui suit :

Le capitaine Ingram. qui a été tué récemment par un éléphant dans l'Afrique du Sud, quelque temps avant sa mort déroulait les bandes de toile cirée d'une momie égyptienne. A l'intérieur il découvrit une tablette qui fut traduite ; elle contenait une prophétie disant que la personne qui profanerait cette enveloppe mortuaire, mourrait de mort violente endéans les trois mois de cet acte sacrilège, et que ses os seraient dispersés aux vents. La menace ou la prophétie se vérifia dans le temps prescrit. Le capitaine Ingram fut tué dans l'Afrique du Sud, et l'os de sa cuisse seul resta pour attester son sort.

(*Light*, 4 mai.)

* * *

Congrès magnétique international.—Les partisans du magnétisme de toutes les Ecoles ont décidé qu'il serait tenu, à Paris, de 21 au 27 Octobre prochain, un congrès international pour l'Etude du magnétisme appliqué au soulagement ou à la guérison des malades.

Parmi les membres du bureau on compte : MM. l'abbé de Meissas, le comte de Constantin, les Docteurs Puel, Huguet de Vars, Gérard, Chazarin, etc.

La cotisation, fixée à 10 francs, donnera droit de prendre part aux différents travaux du congrès et de recevoir les publications et comptes rendus.

Les adhésions, mémoires et attestations devront être adressés, avant le 1er octobre, à M. Millien, secrétaire général, place de la Nation, n° 13, et au *Journal du magnétisme* 23, rue St-Merri.

* * *

Le Congrès spirite et spiritualiste international qui se tiendra à Paris du 9 au 16 septembre prochain s'annonce comme devant être fort brillant : les adhésions arrivent de tous les pays.

Nous rappelons que les questions et mémoires pour la commission exécutive doivent être adressés sans retard à M. Leymarie, 1, rue de Chabanais, à Paris.

* * *

Nous lisons dans une correspondance adressée de Rome au journal *Light* de Londres :

« Le mouvement spiritiste en Italie se développe lentement, surtout à Rome où nous avons à lutter avec les préjugés religieux et l'ignorance des masses, victimes jusqu'ici de *l'ipse dixit* du Vatican. L'opinion publique, selon mon modeste jugement, n'est pas tout-à-fait mûre pour cette grande révélation ; à cause de cela il est nécessaire d'avancer prudemment, en ne heurtant pas trop violemment les opinions religieuses du peuple. Avant tout, il faut travailler à l'affranchissement des esprits par l'éducation et l'instruction. L'Eglise, telle qu'elle est constituée, doit accepter les conquêtes de la science, et se

placer courageusement au premier rang du progrès, sinon elle est destinée fatalement à sombrer dans les profondeurs de ses propres erreurs. Le christianisme universel, voilà la bannière sous laquelle elle devrait s'enrôler, mais pour cela il faudrait rompre définitivement avec le bismarckisme ou le césarisme. C'est dans notre doctrine qu'ils trouveront le levier le plus puissant pour cette transformation...

Signor Fanciullaci auteur du poème *Il Pellegrinaggio nei Cieli* est le seul médium en Italie qui ait enrichi notre littérature d'une œuvre éminemment philosophique et morale. Gino Fanciullaci a trente-deux ans, il a sacrifié à la doctrine les plus belles années de sa vie, tout en remplissant un modeste emploi dans la *Maison d'antiquités* de Florence.

Il Pellegrinaggio nei Cieli est un poème dantesque en trente-trois chants, produit d'une médiumnité auditive. Signor Hoffman, éditeur du journal spirite *Lux* de Rome, a une haute opinion du poème et du médium. »

* * *

A propos de la mort de Irving Bishop, le liseur de pensées américain dont nous avons rapporté la fin malheureuse dans notre avant-dernier numéro, M. Harrison Millard rappelle dans le *New York Hérald* une excursion qu'il fit avec le thaumaturge en septembre dernier à Mexico.

« Pendant notre visite dans la ville des Montezumas, dit-il, un des principaux spirites du pays vint nous voir et demanda la permission d'amener un de ses médiums pour une conférence avec M. Bishop. M. Bishop ne fit aucune objection pour passer une soirée de cette façon, quoique, dit-il, il eût vu des milliers de médiums sans être convaincu de la vérité du spiritisme. En nous quittant, le gentleman nous dit : J'ai trois ou quatre médiums, et je ne sais vraiment lequel vous amener, mais je soumettrai la question à notre groupe, et je vous amènerai celui qu'ils pourront choisir. Il ne vint pas au rendez-vous, ce que je regrettai beaucoup, mais il me raconta quelques jours après qu'il avait soumis la question à ses guides et que ceux-ci lui avaient répondu que ce serait perdre son temps ; que M. Bishop lui-même était un des plus forts médiums de la terre, mais qu'il était obsédé par un puissant esprit qui était opposé à la dissémination de la croyance au spiritisme, et que M. Bishop avait été prévenu par cet esprit que si jamais il manquait à sa mission qui était de faire déconsidérer le spiritisme en dénonçant tous les médiums comme des fourbes, sa faculté lui serait entièrement ôtée.

Je dois reconnaître que M. Bishop s'est acquitté en conscience de cette mission, car il commençait invariablement toutes ses séances en annonçant qu'il ne croyait nullement à des agents surnaturels et que lui-même se faisait fort de répéter toute expérience qui serait produite par de soi-disant médiums. »

(Tiré du *Religio-Philosophical Journal* du 8 juin).

* * *

On télégraphie de Constantinople 26 juillet à l'Agence Havas :

— Le monde musulman est en jubilation. Un évènement extraordinaire le tient en éveil, depuis le Sultan jusqu'au dernier portefaix.

Le gardien d'un cimetière turc a eu trois fois de suite une vision dans la même nuit. Un vieillard se présenta à lui et le somma d'aller le déterrer, car « il était las de rester si longtemps dans le tombeau. » Effrayé, le gardien alla raconter sa vision à la police.

Immédiatement on se rendit au cimetière et on ouvrit le tombeau que le vieillard avait indiqué au gardien. On a, en effet, examiné le corps d'un vieillard très bien conservé et portant une longue barbe blanche. De quelques lettres à demi effacées qui se trouvaient sur la pierre, il résulte que ce vieillard était un derviche du nom de Souleyman, et avait été enterré il y a 326 ans !

Les musulmans crient au miracle ; les ministres, les hauts dignitaires du palais ont visité le tombeau, et sur l'ordre du Sultan, on y érigera un magnifique mausolée.

* * *

Avantage de la photographie après décès. — Une riche jeune fille de Londres était morte, et ses parents, voulant conserver l'image de leur enfant chérie, appelèrent un photographe pour faire son portrait. La morte fut posée sur un sopha et la pose eut lieu. Elle ne parut pas suffisamment distincte au photographe, qui en fit une deuxième.

A son grand étonnement, il découvrit entre les deux épreuves des différences sensibles, autour des yeux surtout, comme s'ils eussent bougé. Il appela la garde, qui fit venir le médecin, et celui-ci put rappeler à la vie celle que l'on croyait morte.

Avis.

Les délégués au Congrès universel spirite et spiritualiste de Paris de 1889, ainsi que les spirites qui désirent se rendre à l'Exposition le 7 septembre prochain, sont priés d'en avertir M. Félix Paulsen, 6, quai de la Goffe, Liége, par lettre cachetée, avant le 1er septembre, afin de pouvoir prendre les mesures nécessaires pour effectuer le voyage par groupe.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 5 Liége, 1er Septembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale. — Retour libre et facultatif. — Quelques réflexions. — Le Congrès de l'hynotisme. — Le spiritisme à Naples. — Nouvelles.

Fédération Régionale.

La réunion du Conseil fédéral aura lieu le 22 septembre prochain, à 10 heures du matin, au local de l'Union spiritualiste, rue Saint-Hubert, 13, à Liége.

Ordre du jour :

1° Lecture du procès-verbal de la dernière séance ;

2° Examen des adhésions et perception des cotisations pour l'année courante ;

3° Rapport du comité des conférences publiques ;

4° Rapport des délégués au Congrès de Paris ;

5° Examen de la situation financière ;

6° Crédit pour les conférences publiques ;

7° Crédit pour la presse ;

8° Demande d'arbitrage de l'Union spiritualiste de Liége ;

9° Organisation des enterrements civils.

Le Secrétaire,
O. C. Houart.

Pour rappel, les sociétés et groupes spirites adhérant à l'œuvre fédérale, sont instamment priés :

1° De faire connaître de suite les adhésions recueillies et le nom des délégués (1 sur 10 adhésions) au Conseil fédéral ;

2° De verser en une fois le montant des cotisations pour 1889, soit un franc (minimum) par personne et d'effectuer ce paiement, au plus tard, le 22 septembre à la réunion du Conseil.

RETOUR LIBRE ET FACULTATIF.

Chacun a sa destinée et sa tâche à accomplir, aussi bien dans le monde des Esprits que dans le monde des hommes ; mais de même qu'il arrive souvent qu'on voit des hommes paraissant libres de tout travail et seulement occupés à satisfaire leurs goûts et leurs fantaisies, de même aussi y a-t-il des Esprits qui se trouvent dans une position analogue. Cela n'a rien d'étonnant puisque le monde des Esprits n'est autre chose que le monde des hommes délivrés de la matière corporelle, du monde des hommes envisagé à un point de vue différent, au point de vue purement fluidique.

Il en est parmi les habitants de ce monde qui n'aiment pas à se défaire de leurs opinions anciennes, de leurs idées préconçues, de leurs pensées personnelles qui pendant si longtemps ont été une partie d'eux-mêmes, tant la pensée est inhérente à l'homme, et à l'être qui le représente dans l'espace, qui est réellement lui-même, à l'esprit ! Le far niente, l'oisiveté de certains hommes sur la terre, se continuent pour les mêmes personnalités à l'état d'Esprits ; et il est vrai de dire que beaucoup d'entre eux y trouvent une sorte de jouissance et comme une sorte de dignité par suite de ce préjugé admis par un beaucoup plus grand nombre d'êtres humains qu'on ne pense, qui consiste à croire que les heureux sont ceux qui ne font rien.

« Dieu se repose », disent les pseudo-chrétiens, contrairement à la parole de Jésus affirmant comme verbe de Dieu, que « Dieu travaille toujours. » Ne pas travailler est un signe de supériorité aux yeux de quelques-uns et pour quiconque ne connaît que le travail matériel, pénible pour le corps, mais anodin pour l'Esprit lui-

même, l'absence de ce travail constitue une sorte de privilège qui, pour ceux qui ne se livrent pas au travail de la pensée, est bien nettement caractérisé le privilège de la paresse. Il y a des catégories de désincarnés qui se réfugient dans cette manière d'être qui leur semble le suprême bonheur si cette manière d'être pouvait durer ; mais la paresse n'a jamais rien fondé, tandis que le travail est le créateur perpétuel, la force même qui met tout en mouvement. On pourrait même dire que le travail attire à lui toutes les forces divines et même que Dieu c'est le travail, si Dieu n'était pas par son essence même au dessus de tout.

Mais il n'y a pas de blasphème à dire : Dieu c'est le travail quand d'autres ont voulu faire entendre que Dieu c'est la paresse. Tout ce qu'il y a de bon se trouve en Dieu et rien de bon n'est en dehors de lui. C'est donc vers lui que tout être doit se tourner pour avoir la vie et la lumière ; mais le préjugé est là qui écarte toujours l'être, homme ou Esprit, de la véritable notion divine qui, sous quelque forme qu'elle se présente, est toujours le travail. Aussi, cédant au préjugé, cédant aux sollicitations de la paresse, il arrive souvent que des désincarnés non seulement ne cherchent pas à se rendre utiles dans leur nouvel état mais encore croient qu'il est au dessous d'eux de se livrer à un travail quelconque.

C'est une erreur grave sans doute, mais on a dit tant de fois que le travail est une peine et conséquemment une marque d'infériorité, qu'il en est qui croient indigne d'eux de se livrer à un travail quelconque. Il se forme ainsi dans l'espace certaines soi-disant aristocraties qui, loin de présenter une phase heureuse d'existence à ceux qui en font partie, constituent au contraire une peine, comme ils prétendent que le travail est une peine pour d'autres. Ils sont eux-mêmes des condamnés, mais avec la faculté d'échapper à leur condamnation en changeant de manière de voir en ce qui touche leur propre destinée et ce qu'ils doivent faire pour l'améliorer.

Généralement ils ont vécu sur la terre d'une existence inutile, sans se trouver trop malheureux de leur inutilité, d'ailleurs toujours relative, soutenus par cette vanité qui pousse toujours l'être à se croire supérieur aux autres : Cette vanité, ces pensées orgueilleuses les soutiennent quelque temps, mais bientôt se fait sentir ce vide dans lequel la respiration morale devient toujours de plus en plus difficile. Rien ne les contraint et, de par leur situation morale même, ils sont laissés libres de chercher les moyens d'obvier à leur état présent : et comme le plus souvent ils ont fait mépris des secours utiles qui pouvaient leur être offerts, ces secours ne se présentent plus d'eux-mêmes et c'est à eux de chercher. On ne leur laisse pas ignorer, du reste, quels ils sont et où ils se trouvent.

La liberté existe pour eux peut-être plus que pour d'autres, mais cette liberté n'est pas toujours un bienfait et quelquefois même elle ressemble beaucoup à un abandon ; c'est un abandon momentané qui n'est autre chose que le fruit de l'indifférence et de ce doux far niente auquel quelques-uns attachent tant de prix. Dieu n'abandonne personne, mais il laisse pour un temps les indifférents et ceux qui comptent trop sur eux-mêmes dans un délaissement qui n'est pas exempt d'angoisses, mais que l'orgueil semble faire supporter, car ici comme dans beaucoup d'autres cas, l'illusion prend la place de la réalité. L'orgueil semble soutenir quelque temps, mais bientôt ce faux appui s'affaisse, s'écroule et tombe réduit en cendres ; on n'a plus que les cendres de l'orgueil.

L'orgueil s'est dévoré lui-même et ce qui en reste ou plutôt ce qui en est la suite, a une amertume difficile à supporter ; au demeurant, comme on peut être orgueilleux et intelligent, instruit et savant même, l'être qui se trouve dans ces conditions a conservé sa liberté et comme il croit encore pouvoir agir par lui-même, on le laisse libre de ses mouvements. De même que l'homme peut devancer l'heure normale de sa mort corporelle, à ses risques et périls sans doute, de même certains Esprits se réincarnent pour ainsi dire capricieusement, toujours à leurs risques et périls. Il est bien entendu que c'est là une exception et que l'harmonie générale ne saurait en être troublée.

De même qu'il est des sympathies de bon aloi, il en est aussi de mauvais aloi, et on peut sympathiser dans le mal comme on sympathise dans le bien. Les réincarnations avant l'heure ne s'accomplissent pas certainement sans la permission de Dieu, mais encore une fois elles ne peuvent porter atteinte à l'harmonie générale ; et on sait du reste que tout mal, quel qu'il soit, doit finalement produire le bien. Telle est la loi universelle qui gouverne tout, à laquelle Dieu lui-même obéit après l'avoir faite dans son éternelle infaillibilité. Ces réincarnations hâtives ou non suffisamment réfléchies produisent des hommes qui ont un cachet moral particulier et qui ne possèdent pas toujours une suite bien logique dans leurs idées et dans les opinions qu'ils émettent ; ils jouent parfois un rôle étrange et d'une durée très inégale.

On peut en voir beaucoup aux jours actuels qui présentent l'exemple de réincarnations de ce genre et qui portent le trouble dans les milieux

où ils se trouvent placés. Ils ne savent pas grand chose et ils ne sont sûrs de rien. Leur courte vue morale les enferme dans un cercle restreint au delà duquel ils ne voient rien pour le moment et ne veulent rien voir ; l'affaire du jour présent est leur principale affaire, pour ne pas dire la seule, et encore ne l'approfondissent-ils pas comme il serait de leur intérêt même de l'approfondir. La passion les domine ; s'ils se trouvent dans les régions du pouvoir, s'ils ont un siège dans les conseils délibérants d'une nation, rien n'est bon si ce n'est eux, et, leur tour venu de prendre leur part de direction gouvernementale ils refusent leur concours.

Pourquoi ? La raison est simple : leur nom est suffisance et incapacité, noms qui s'associent le plus souvent ensemble. Machines à détruire et non à édifier, à détruire ce qui n'existe plus, car ils sont impuissants pour une œuvre sérieuse, même dévastatrice. Il faut avoir une certaine force et même une certaine suite dans les idées pour démolir quelque chose avec succès, et les démolisseurs d'hommes sont beaucoup plus communs que les démolisseurs d'idées. Les idées résistent et ne se laissent pas démolir ; les hommes font ce qu'ils peuvent, mais peu importent leurs personnalités, même pour eux, pourvu que les idées auxquelles ils ont voué leur vie ne périclitent pas.

Cela ne dépend pas d'eux et, comme ces idées sont immortelles, la défaite momentanée des hommesqui ont la prétention de les soutenir, est de peu d'importance. Comme l'atmosphère terrestre, le monde qui en est enveloppé, à quelque point de vue qu'on le considère, a ses calmes et ses tempêtes ; tous les mondes divers qu'il renferme en lui, passent du calme à la tempête et de la tempête au calme avec une égale facilité. Nul être et nulle chose ne peuvent se soustraire aux nécessités d'une évolution nécessaire. Les noms importent peu et les personnalités ainsi qualifiées ont de courts destins ; mais ces destins, qui viennent de l'erraticité et qui y retournent, présentent une surface qui, si elle a des bornes, n'en a du moins que de très éloignées.

Ces Esprits capricieusement réincarnés, qu'on trouve souvent dans les familles dites souveraines ou dans certaines régions élevées du pouvoir, sont comme les plantes parasites dans un champ, elles sont encombrantes et souvent nuisibles. Improductives au point de vue d'une saine récolte, elles mettent souvent obstacle à la récolte nécessaire qui doit nourrir l'humanité ; c'est un obstacle purement momentané en ce qui touche le fond des choses et qui sera enlevé au premier moment, s'il ne s'enlève pas de lui-même.

Nous avons parlé de suicides corporels et de suicides spirites en ne laissant à ces mots que leur valeur réelle et leur portée véritable, et nous devons ajouter que ces suicides accomplis dans telle ou telle circonstance grave, se renouvellent constamment pour le même être, soit qu'il soit passé avant l'heure du monde des hommes au monde des Esprits, soit que, par des moyens connus de lui, il ait devancé le moment de la réincarnation qui pour lui se serait nécessairement produite plus tard. C'est un fruit vert qu'on cueille et qui devra nécessairement renaître plus tard pour arriver à maturité ; c'eet un « fruit sec », comme on dit dans les écoles en parlant des élèves qui ne peuvent pas atteindre le but. Quant à ceux-ci rien à dire : ce qu'il n'ont pas pu faire à l'heure présente ils le feront plus tard, dans une autre forme si ce n'est dans la même ; la jalousie pourra les tourmenter un temps mais elle ne durera pas.

En peut-il être de même pour les fruits-secs volontaires de la politique qui renversent toujours sans vouloir consentir non pas à édifier, chose dont ils sont incapables, mais à suivre même le courant imposé par ce qu'ils appellent eux-mêmes la force des choses. C'est l'étourderie érigée en principe, c'est la destruction mise à la place de la construction sage et permanente des choses. C'est l'ignare spectateur sifflant pour son argent l'artiste de talent qu'il n'est pas de force à comprendre. Quant à l'être dont nous parlons et auquel nous ne donnons pas de personnalité déterminée, il ne peut que dire comme le perroquet de la fable :

Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

Il en est beaucoup ainsi qui ont constamment la critique à la bouche, qui font profession de trouver mauvaises toutes les productions dont ils font semblant de prendre connaissance et qui sont eux-mêmes dans l'impossibilité de rien produire de bon. C'est peut-être pour cela qu'ils sont si difficiles ; nous savons bien que tout homme peut se tromper dans ses jugements et que presque toujours se montre un petit bout de passion, mais il ne faut pas néanmoins que le bons sens perde tous ses droits. L'homme a des guides que Dieu lui a donnés : ce sont les Esprits de l'espace, plus instruits, plus avisés, plus clairvoyants que lui ; c'est par la pensée qu'ils lui envoient qu'il peut les reconnaître et faire entre eux un choix avec discernement.

En choisissant la bonne pensée, il choisit les bons Esprits, les guides sûrs qui doivent le conduire au bout de sa tâche personnelle ; mais il y a aussi des brouillons dans le monde des Esprits comme dans le monde des hommes qui agissent

quelquefois par pure fantaisie, tandis que dans d'autres circonstances ils sont les instruments d'une volonté supérieure et clairvoyante qui s'impose à eux sans qu'ils s'en doutent. Il est des Esprits brouillons comme des hommes brouillons, mais quelles que soient leurs prétentions à se gouverner eux-mêmes, ils obéissent servilement aux impulsions qu'ils reçoivent et qui se succèdent souvent dans des sens tout à fait opposés ; c'est alors qu'on voit ces prodiges de constance et de fermeté, ces inébranlables soutiens des principes tourner comme des girouettes que le moindre vent déplace et fait mouvoir.

Un progrès existe, incontestable celui-là, dont les hommes et les Esprits peuvent et doivent se féliciter. C'est le calme dans les masses profondes, la tranquillité parmi ceux qui jadis étaient le plus portés aux soulèvements et aux troubles ; c'est que le sens moral a fait des progrès dans les masses, c'est que les choses commencent à se rétablir. Un but à atteindre, c'est l'abolition de la guerre, la mise au rebut de ce vieux préjugé qui, pendant tant de siècles, ensanglanta le monde. Impossible ! répondent en chœur les obstinés de presque tous les partis. Eh bien, c'est ce qu'on verra. Que les Esprits et les hommes de bonne volonté travaillent dans ce but, ils recevront le prix de leurs efforts.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

QUELQUES RÉFLEXIONS.

A l'heure présente un profond malaise, une incertitude anxieuse plane sur l'Europe entière ; malgré toutes les assurances de paix prodiguées par les souverains des grands Etats, malgré leurs visites réciproques et leurs embrassades de convention, les peuples n'ont pas confiance. Quelle confiance pourraient d'ailleurs avoir les nations, lorsque toutes les forces vives dont elles disposent sont employées à faire des soldats et à fabriquer des canons, c'est-à-dire à préparer la guerre sous prétexte de maintenir la paix.

A l'intérieur, chaque pays est en proie aux divisions intestines les plus aigües. Les plus grands et les meilleurs esprits sont absorbés par les luttes politiques, trop souvent stériles hélas !

Sans doute, il y a des partis politiques dont les programmes contiennent de justes revendications, nous n'y contredirons pas, mais à côté de ces questions de régime et de pouvoir, il y a *la question sociale* et nous estimons que celle-là devrait primer toutes les autres ; il faut résoudre le problème social, c'est une question de vie ou de mort pour la société même. Il importe en effet de soulager les classes laborieuses, la grande masse des hommes ! D'abord si l'on veut éviter des cataclysmes terribles, en second lieu, si l'on a à cœur de voir disparaître des iniquités honteuses révoltant tous les hommes généreux qui aiment l'humanité.

Beaucoup de personnes, appartenant surtout aux factions socialistes, s'illusionnent encore, et prétendent qu'il est possible d'empêcher la misère et le malheur, en édictant simplement des lois et des réglements et que l'on peut du jour au lendemain établir la société sur des bases nouvelles.

Mais n'est-il pas de la dernière évidence qu'une loi ne peut produire de bons effets, si ceux à qui elle doit s'appliquer ou qui doivent s'en servir, n'en comprennent pas le sens ou la portée ? N'oublions jamais que les lois ne changent pas un état de choses, quel qu'il soit, mais que c'est au contraire l'état des choses qui entraîne la modification des lois, en forçant le législateur à mettre celles-ci en harmonie avec ce qui existe, ce qui est passé dans les habitudes et les mœurs.

Citons un exemple : Le travail des femmes et des enfants dans les mines constitue une situation anormale, invraisemblable ; la classe ouvrière toute entière proteste contre cette monstruosité. Le législateur s'est donc trouvé en face de ce dilemme : ou réglementer le travail de la femme et de l'enfant, et leur interdire les travaux nuisibles des mines, etc., ou provoquer des crises dont on ne peut prévoir les suites, assister au dépérissement de toute une race !

En somme, les lois ne constituent que la réglementation conventionnelle, des rapports momentanés des hommes et des collectivités.

On ne saurait trop se pénétrer de cette vérité, la valeur de l'ensemble de la société est en rapport exact, avec celles des parties constituantes ; or, chacune de ces unités fondamentales c'est l'homme, c'est nous !

Dès lors, il devient évident que le progrès de l'humanité dépend d'elle-même et de chacun de nous en particulier.

Lorsque les hommes seront bons et éclairés, il faudra bien qu'ils changent leurs lois en les améliorant.

Organiser la société sur des bases meilleures deviendra possible lorsque nous serons assez éclairés pour *vouloir*, assez courageux et assez bons pour *pouvoir*. Tous ceux qui s'intéressent à l'amélioration du sort de l'ouvrier doivent donc s'adresser à la partie morale de son être, donner au citoyen ce que Jésus nommait le pain de la vie, l'instruction et des convictions larges, profondes et éclairées. Par ce qui précède j'ai donc établi que c'est une erreur de penser qu'une

société nouvelle pourrait se fonder à coups de décrets ; mais qu'au contraire la société de l'avenir sera le produit de l'amélioration personnelle.

Mais qui et quoi entraîneront cette marche en avant de l'être moral ? Où est l'idée, la doctrine, la philosophie qui donnera ces convictions larges et éclairées dont je viens de parler ?

L'Athéisme, qu'il se présente sous le masque du soi-disant rationalisme, du positivisme ou du matérialisme, n'est pas, il faut le reconnaître, susceptible de moraliser le peuple ; c'est à lui que vont cependant, il est triste de le constater, beaucoup de bons esprits. Mais au milieu de toutes ces idées confuses, il manque *une sanction réelle!* C'est en vain qu'on proclame la nécessité de faire le bien, pour l'amour du bien ; il faut être logique ; suivant les propres principes du positivisme, tout acte doit avoir sa raison d'être ; la pratique du bien aussi par conséquent. Or quelle raison plausible en donner au point de vue de l'athée ?

N'entendons-nous pas dire et répéter tous les jours que nous n'avons ici-bas que la joie que nous nous procurons nous-même ? Qu'après la mort tout est fini ?

Eh bien ! alors, soyons conséquents avec nous-mêmes, procurons-nous tous les plaisirs possibles, jouissons, jouissons encore, quoi qu'il en coûte aux autres, à nos parents, à nos amis, à nos subordonnés, pourvu que nous ayons l'impunité !

N'est-ce pas là vraiment le spectacle que présente la société moderne ? Égoïsme partout, égoïsme toujours ! On est catholique ou protestant de nom, sceptique de fait.

Et ce sont ces idées, ces principes égoïstes que l'on prêche à nos travailleurs, et c'est sur une base aussi mauvaise que l'on prétend constituer un édifice nouveau?... C'est navrant ! Et ce triste résultat est dû au romanisme !

Dans ce vieux catholicisme règne une atmosphère étouffante et malsaine qui engendre presque fatalement l'athéisme.

Beaucoup d'hommes généreux, écœurés par le spectacle du trafic éhonté des choses saintes, frappés en outre par l'absurdité des dogmes auxquels on prétend les soumettre, rejettent ces croyances vieillies, repoussant ainsi du même coup toute autre idée religieuse. D'ordinaire ces gens là sont aussi de la doctrine dont ils se réclament. Au point de vue social, le catholicisme sera toujours impuissant, parce que toujours il sera l'appui du trône, le protecteur des tyrans. Il n'en saurait être autrement ; son clergé vit de priviléges, il est soutenu par toutes les réactions, moyennant quoi il prêche aux foules une résignation idiote, une soumission aveugle.

La nécessité d'une loi morale se fait donc cruellement sentir ; cette loi morale ne se trouve ni dans le néantisme, ni dans les religions qui végètent encore misérablement.

L'homme doit être persuadé que son existence n'est pas limitée à cette courte vie, mais que son individualité, son moi, son âme, continue à vivre, à penser, à agir au-delà du tombeau.

Jusqu'ici les discussions, les raisonnements des philosophes, n'avaient pu établir avec une entière certitude l'immortalité de l'âme. Les phénomènes spirites apportent cette certitude à tous ceux qui loyalement veulent les étudier, expérimenter par eux-mêmes. Ces preuves de la continuité perpétuelle de notre moi amènent naturellement l'idée d'une amélioration morale, d'une évolution constante vers le bonheur à travers des existences successives. Car enfin, est-il admissible qu'après cette vie, notre sort soit définitivement fixé ? La science et la raison ont démoli le paradis, renié le monstrueux enfer. A quoi servirait alors cette existence terrestre si ce n'est à notre perfectionnement ? Par conséquent cette existence, utile à notre avancement, doit nous être rendue afin de continuer notre ascension vers le mieux.

Qui peut d'ailleurs expliquer ces différences de caractères, de penchants, d'idées innées chez les hommes ? Comment s'expliquer logiquement et facilement la marche progressive de l'humanité à travers l'histoire ?

La raison ne nous indique-t-elle pas que ce sont les mêmes âmes qui ont déjà vécu antérieurement, qui apportent à chaque vie nouvelle leurs connaissances acquises ; que c'est enfin cette même humanité qui s'est constamment réincarnée pour continuer l'œuvre du progrès terrestre ?

Immortalité, évolution constante de l'âme, d'où nécessité, intérêt absolu, de pratiquer le bien.

Dès lors, la loi morale et sociale existe.

L'homme fait le bien, aime ses semblables parce qu'il en est solidaire, non seulement pour cette vie, mais pour toujours ; parce que ce faisant, il s'améliore moralement, se rapproche de Dieu, Idéal suprême du bien, du beau et du vrai, réalisé dans l'Univers.

Enfin, travailler à la régénération de l'humanité devient un devoir, une nécessité ; n'est-ce pas nous, en effet, qui récolterons ce que nous avons semé, qui plus tard jouirons des progrès réalisés dans la société au milieu de laquelle nous reviendrons vivre ?

Le spiritisme proclame donc pour le peuple le devoir d'améliorer sa situation matérielle par la

lutte pacifique basée sur la justice de ses revendications ; il établit la grande solidarité humaine, la communion des vivants et des morts ; il donne à tous la consolation dans les malheurs inhérents à l'existence terrestre, les séparations causées par la mort, etc. ; il remplit de courage ceux qui luttent pour la justice et pour la vérité, parce qu'il leur apprend que tôt ou tard leurs efforts seront couronnés de succès. F.

LE CONGRÈS DE L'HYPNOTISME

Le Congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique, qui a vivement intéressé notre corps médical tout entier, vient de prendre fin.

Dans la séance de vendredi, le docteur Bernheim, professeur à la Faculté de Nançy, a lu, développé et discuté, au milieu d'applaudissements incessants, son rapport sur la valeur relative des divers procédés destinés à provoquer l'hypnotisme et à augmenter la suggestibilité au point de vue thérapeutique. Mais ce professeur n'a présenté au Congrès aucune résolution.

Dans la séance de samedi, le Congrès a adopté, à l'unanimité, les conclusions suivantes, présentées par le docteur Bérillon et relatives aux applications de la suggestion à la pédiatrie et à l'éducation mentale des enfants vicieux ou dégénérés :

1° La suggestion employée rationnellement par des médecins expérimentés et compétents constitue un agent thérapeutique fréquemment susceptible d'être appliqué avec avantage en pédiatrie ;

2° Les affections dans lesquelles les indications de la suggestion ont été établies chez les enfants par des faits rigoureusement observés sont : les tics nerveux, les terreurs nocturnes, les attaques convulsives d'hystérie, les troubles purement fonctionnels du système nerveux ;

3° La suggestion n'a pas, jusqu'à ce jour, donné de résultats appréciables dans le traitement de l'idiotie ou du crétinisme ;

4° La suggestion, envisagée au point de vue pédagogique, constitue un excellent auxiliaire dans l'éducation des enfants vicieux ou dégénérés ;

5° L'emploi de la suggestion doit être réservé pour les cas où les pédagogues avouent leur complète impuissance. Elle est surtout indiquée pour réagir contre les instincts vicieux, les habitudes de mensonge, de cruauté, de vol, de paresse invétérée ;

6° Le médecin sera seul juge de l'opportunité de l'application de la suggestion contre ces manifestations mentales qui sont sous la dépendance d'un véritable état pathologique, le plus souvent héréditaire, et en aucun cas nous ne conseillons l'usage de la suggestion en pédagogie, lorsque l'enfant sera susceptible d'être amendé par les procédés habituels de l'éducation.

Les membres du Congrès ont visité, dimanche, l'asile modèle de Villejuif, et, lundi matin, la Salpétrière.

Dans la dernière séance, M. J. Liégeois, professeur à la Faculté de droit de Nancy, a étudié les rapports de la suggestion et du somnambulisme avec la jurisprudence et la médecine légale et la responsabilité dans les états hypnotiques.

« Déjà, a-t-il dit, en 1884, dans une lecture sur la « suggestion hypnotique dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel » faite à l'Académie des sciences morales et politiques, il a essayé de montrer par des expériences qu'on a depuis qualifiées du nom pittoresque de « crimes expérimentaux », que, chez certains sujets, on peut suggérer des actes que, une fois réveillés, ils accompliront avec une inconscience absolue. »

Il en tire cette conclusion, d'accord avec MM. les docteurs Liébault, Bernheim et Beaunis, que, un crime étant commis par suggestion, l'auteur de la suggession doit être seul puni.

Tout en reconnaissant que cette doctrine est en opposition avec les théories de M. Brouardel et de l'école de la Salpétrière, M. Liégeois déclare que « au point de vue médico-légal, s'il y a quelque chose à redouter dans l'hypnotisme, c'est la suggestion ».

M. Liégeois a appelé l'attention des membres du congrès sur tout ce qui concerne les hystériques et leurs fausses accusations ; les accouchements sans douleur dans le sommeil hypnotique, avec oubli complet, au réveil, de toutes les circonstances du fait, cet oubli pouvant favoriser des substitutions d'enfants ; les faux témoignages produits soit par une suggestion intentionnelle, fortifiée au besoin par une hallucination rétroactive, soit spontanément, par des hystériques ou des enfants.

Avant de se séparer, les membres du congrès ont encore entendu de nombreuses communications de MM. les docteurs Van Eeden et Van Renterghem, d'Amsterdam; de Jong, de La Haye; Lyod Tuckey, de Londres ; A. Forel, de Zurich ; Fontan, de Toulon ; Bourru et Burot, de Rochefort ; Gascard, Briand, Laurent, Bérillon, Fort et Paul Magnin, sur les applications cliniques et thérapeutiques et sur les applications psychophysiologiques de l'hypnotisme et de la suggestion. (*Le Petit Parisien* du 17 août 1889.)

LE SPIRITISME A NAPLES.

(Extrait d'une lettre de M. Chiaïa à M. Hoffmann).

Nous étions quatre amis autour d'une table, plus la médium Eusapia Paladino ; à sa gauche était assis M. Tassi de Pérouse et à sa droite le professeur Docteur Manuel Otero Acevedo venu à Naples depuis deux mois expressément dans le but d'étudier de près les phénomènes spirites : ledit Tassi, l'ingénieur Fabrice Acri et le Dr Otero, tous incrédules, étaient pourtant primés en incrédulité par ce dernier, un observateur rigide et sans pitié, un semblant de réincarnation de l'inquisiteur Torquemada, si on raisonne d'après sa manière d'attacher et de torturer cette pauvre médium toutes les fois que nous renouvelions nos expériences. La séance suivante eut lieu dans la chambre du Dr Otero, qu'il occupait à l'hôtel, afin de lui offrir toutes les garanties imaginables.

Après les préludes habituels de typtologie, de balancements de la table, l'esprit qui se manifestait d'ordinaire sous le nom de John King se déclara disposé à s'efforcer de conquérir la foi du matérialiste le plus obstiné.

L'esprit commença par imprimer aux chaises des mouvements divers, les rapprocha de la table et même les superposa les unes sur les autres. L'esprit demanda qu'on diminuât la lumière, en baissant le gaz jusqu'à la limite par lui indiquée. Peu d'instants après, pendant lesquels on n'entendait que l'habituel grincement de dents de la médium, tombée dans un sommeil léthargique ; celle-ci qui ne parlait d'ordinaire qu'un patois trivial et détestable, commença à s'exprimer en fort bon italien, et s'adressant aux deux messieurs assis à ses côtés, les pria de lui bien tenir les mains et les pieds : et tout à coup, sans qu'on eût la notion d'un mouvement rapide, ni d'un froufrou de vêtements, ni d'une oscillation de la table à la suite d'une brusque superposition d'un corps assez lourd, Eusapia se trouva debout sur la table que nous entourions serrés les uns contre les autres. Les premiers qui s'aperçurent du fait furent naturellement Otero et Tassi qui étaient près d'elle, et qui veillaient sur ses mains et ses pieds.

Ce fait de lévitation admirable est d'autant plus remarquable qu'il eut lieu sous la surveillance la plus rigoureuse, avec une légèreté extraordinaire, les pieds de la médium se posant exactement dans l'espace bien exigu disponible sur un petit guéridon de 80 centimètres sur 60, déjà presque encombré par les mains des quatre assistants, qui, ne s'attendant nullement à cette surprise, n'avaient pas eu ni le temps, ni la pensée de prendre des précautions pour ne pas avoir les doigt écrasés par les talons des chaussures du sujet. Quoique surpris et émerveillés par ce fait, il y eut pourtant quelqu'un des expérimentateurs qui demanda si l'Esprit ne pourrait pas soulever Eusapia au-dessus de la table, pieds joints, pour mieux constater le phénomène de la *lévitation*. Et aussitôt le sujet fut soulevé de dix ou quinze centimètres, de telle sorte que chacun de nous put s'assurer que la table était libre, et que les talons des chaussures d'Eusapia ce trouvaient à la hauteur indiquée.

Quelques instants après, autre surprise merveilleuse : la médium se trouva étendue horizontalement, rigide comme une barre de fer, la tête et une légère partie des épaules seulement appuyées sur le bord de la table, pendant que le reste du corps, sans soutien d'aucune sorte, restait suspendu comme dans l'acte d'une personne couchée et en repos. Déjà une autre fois, j'avais été témoin de ce fait, mais en pleine lumière, lorsque je vis cette même Eusapia en état de catalepsie, étendue rigide dans la même position, n'appuyant que la tête seulement sur le bord de la table, et cela pendant à peu près cinq minutes ; ceci se passait en présence du professeur De Curtis, du docteur Capuano, de M. Frederic Verdinois, et autres.

Mais le fait qui va suivre mit le comble à notre stupéfaction. Selon la volonté de l'esprit, on fit l'obscurité complète ; et au bout d'un moment, nous fûmes surpris de nous apercevoir que sous la tête d'Eusapia se trouvait un matelas qui était d'habitude déposé dans un petit cabinet contigu à la chambre où nous nous trouvions. Ce qui nous parut le plus surprenant dans ce fait, ce ne fut pas seulement le transport de l'objet lui-même qui est déjà étonnant, mais le mode du transport et de la mise en place d'un objet d'un pareil volume, sans nous froisser, sans aucun bruit perceptible, quoique nous fussions étroitement groupés, et la puissante adresse avec laquelle il fut placé sous la tête du sujet qui n'avait pour oreiller que le bord de la table.

Quelques moments après, nous vîmes jaillir du corps d'Eusapia — les choses remises en ordre — nombre de flammèches bleuâtres lancées en différentes directions, et remontant vers le plafond où elles se subdivisaient en d'autres plus petites.

Très ému, le professeur Otero demanda à l'esprit s'il pouvait diriger une d'elles de manière à éclairer le cadran de sa montre posée sur la table ; aussitôt Eusapia se prit à souffler de toute sa puissance vers la montre, qui au bout de quelques secondes fut éclairée au point de pouvoir

lire l'heure indiquée par les aiguilles. Tout-à-coup, la montre ainsi éclairée, fut rapidement enlevée par une main invisible, fit un tour en l'air et revint se poser tout doucement sur la table.

Voyant avec quelle admirable promptitude ses désirs étaient accomplis par l'Esprit, le même Otero lui demanda s'il pouvait remonter la montre : et voilà qu'aussitôt la montre s'éleva presque au plafond, et qu'on entendit le bruit des engrenages produit par la rotation du bouton du remontoir, mis en mouvement par une main expérimentée quoique invisible. Notre admiration nous arracha le cri de : « Vive John » auquel répondit un vigoureux applaudissement de mains, partant de l'opérateur invisible lui-même : l'évidence palpable de ce dernier fait fut telle, qu'elle doit suffire à écraser le scepticisme le plus obstiné.

. . . .

E. Chiaïa.

(*Lux* de Rome, juillet 1889).

NOUVELLES.

Le Pape Léon XIII joueur à la Bourse. — On lisait dernièrement dans le *Figaro* de Paris :

Sa Sainteté Léon XIII a dû payer le 31 décembre dernier *trois millions de francs* pour différence de bourse. L'administration du Denier de St-Pierre étant confiée à un ami d'enfance du pontife, le nommé Sterbini, lequel perdit la dite somme en jouant *sur l'ordre du Pape;* c'est la confirmation d'un dicton populaire qui affirme : « Que la farine du diable se tourne toute en son. » Pauvres fidèles ! Donateurs dévoués, qui souvent se privent même de pain pour envoyer à Rome leur obole, pour renouveler la paille du misérable grabat sur lequel languit le célèbre prisonnier du Vatican ! Ce doit être pour eux un mécompte cruel que d'apprendre que leurs sacrifices n'ont servi qu'à enrichir quelques-uns de ces êtres peu estimables qui appartiennent à la tourbe des boursicotiers.

* * *

Le médium Fred Evans et sa femme s'embarbarqueront à Sydney pour San Francisco par le steamer Alameda qui quitte ce port le 4 septembre, ils sont attendus à San Francisco pour le 28 du même mois. *(Golden Gate).*

* * *

Il nous arrive d'Amérique la curieuse histoire des origines d'une université.

La Californie est représentée actuellement au sénat de Washington par l'honorable Standford, époux de Jane Lathrop Standford.

Le ciel avait béni leur union et un fils leur était né, un fils unique sur lequel s'étaient concentrées toute l'affection et toutes les espérances des deux époux.

Leland Standford junior semblait destiné à hériter de l'immense fortune de ses parents quand il mourut avant d'avoir achevé sa dix-septième année, il y a de cela trois ans.

Le père et la mère inconsolables résolurent alors de faire vivre la mémoire de ce fils chéri, d'immortaliser le nom de Leland Standford junior en le donnant à une université qui dépasserait en richesse et en splendeur les plus fameuses universités du monde.

Ils en arrêtèrent eux-mêmes, d'une manière générale, l'emplacement, les plans, les programmes, la fonction.

Aujourd'hui, la future université est en voie de s'élever au milieu d'un immense domaine que lui ont consacré les deux époux, au fond de la baie de San-Francisco.

La valeur du terrain seul peut être estimée à la somme de vingt millions de dollars, soit 100 millions de francs.

Ajoutons que les créateurs de cette opulente université ont pris soin de fixer par avance le programme de l'enseignement qui y sera donné, et de spécifier que les femmes devront y trouver une éducation aussi complète que les hommes.

La mort du jeune Leland Standford aura donc été la cause déterminante de la fondation la plus richement dotée des Deux-Mondes. La tournure pratique du caractère américain trouve ainsi moyen de s'affirmer jusque dans le deuil et les élans de la plus sincère douleur.

S'il t'est donné du haut de ta demeure éthérée, comme l'enseigne le spiritisme, de voir briller ton nom au fronton de l'université nouvelle, Leland Standford junior, tu dois être content !

(Extrait du *Soir*, 16 juin 1889).

* * *

Dans une rue de Arena, vis-à-vis de la maison de campagne Fernandez, demeure M. Marcel Castia. Depuis quelques jours, son enfant âgé de trois ans était tombé gravement malade. Il fit appel d'abord à un empirique du nom de Genaro et ensuite à un médecin, le docteur Griselli. Le premier affirma qu'il s'agissait d'un typhus, le second d'une fièvre gastrique.

Le premier janvier, la maladie s'aggrava tellement que l'enfant entra en agonie. Le père désespéré courut chercher le médium-guérisseur A. R. Celui-ci ne se fit pas prier et accourut où le devoir de charité l'appelait. A son entrée dans l'habitation, on lui dit : « l'enfant est mort ». Mais le médium eut aussitôt l'intuition du contraire. Prenant dans ses bras le petit corps, il dit : « Il vit encore » Il répéta plusieurs fois ces paroles afin que les pensées des assistants se concentrassent dans cette idée et lui vinssent en aide pour l'évocation de son esprit protecteur auquel il faisait appel en ce moment. Il magnétisa l'enfant qui, bientôt ouvrit les yeux. Par l'usage de l'eau magnétisée, l'enfant mangeait le troisième jour et commençait à jouer ; il se trouva dès lors en bonne voie de guérison.

Furent témoins de ce fait remarquable et prêts à l'affirmer Marcel Castia, Ignatia Gonzalez, Manuela Romany, Ramon Cortina, Juan Gonzolez, Philomena Gonzalez et Conception Romany qui tous avaient tenu l'enfant pour mort.

(Revue de Barcelone) Avril 1887.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 6 Liége, 15 Septembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale. — Congrès spirite de Paris. — Evolution du principe spirituel. — Le spiritisme en Allemagne. — Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie.

Fédération Régionale.

Par suite d'un concours de circonstances imprévues, la réunion du conseil fédéral est postposée au dimanche 29 septembre courant, mêmes heure et lieu.

CONGRÈS SPIRITE DE PARIS.

Nous lisons dans la *Revue spirite* de Paris, du 1er septembre, la lettre suivante, qui a été adressée à tous les journaux :

Monsieur et cher confrère,

Un congrès spirite et spiritualiste international se réunira du 9 au 16 septembre prochain, au Grand Orient de France, 16, rue Cadet, à Paris.

Ce congrès fort important réunit toutes les sociétés spirites et spiritualistes sans distinction ; *quarante mille* adhérents de tous pays, *soixante-quinze* journaux et revues font partie du congrès, et indiquent par ces chiffres, mieux que par toutes les paroles, la force du mouvement spirite et spiritualiste.

L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Bavière, l'Algérie, la Confédération argentine, l'Amérique du Nord, le Brésil, toutes les Républiques américaines, l'Espagne par toutes ses cités, le Danemarck, la Grèce, Melbourne, le Mexique, les îles Baléares, de Corfou, de Cuba, des Antilles, la Norwége, la Russie, la Pologne, la Suisse, la Suède, la Turquie, la Tunisie, le Portugal, l'Egypte, l'Inde orientale, envoient spécialement des délégués officiels au congrès.

En France, plusieurs centaines de groupes spirites et spiritualistes répandus dans tous les départements envoient leurs délégués.

Vous pouvez vérifier, monsieur et cher confrère, l'exactitude de ces chiffres auprès de l'un quelconque des journaux adhérents.

En définitive, le congrès est organisé par des gens de progrès, amis de la vérité, de la libre recherche, qui affirment dans l'homme un élément immortel et qui cherchent à déterminer *raisonnablement* et *scientifiquement* les rapports qui peuvent exister entre cet élément immortel et les phases successives de l'évolution humaine, c'est-à-dire entre la vie et ce qu'on appelle improprement la mort.

Nous espérons, monsieur et confrère, que l'importance de cette manifestation de l'esprit humain ne peut vous échapper, car elle est spontanée et libre ; nous sommes convaincus que vous voudrez bien honorer de votre présence les séances du congrès.

Vous serez admis sur la présentation de cette lettre.

Pour la commission exécutive :

Docteur Chazarain, président ;
Arnould, Arthur, de la *Revue théosophique*, vice-président ;
Gabriel Delanne, du journal *Le Spiritisme*, secrétaire ;
Papus, du journal *L'Initiation*, secrétaire ;
P.-G. Leymarie, de la *Revue Spirite*, v.-président.

ÉVOLUTION DU PRINCIPE SPIRITUEL.

Pour peu qu'on soit au courant des phénomènes

biologiques, on sait que la matière de notre corps se renouvelle périodiquement et que des molécules après avoir servi à l'organisation des tissus sont éliminées et remplacées par d'autres qui accomplissent à leur tour la fonction organique et sont rejetées ensuite dans le milieu ambiant sous forme d'excrétions de diverse nature. Nous nous sommes souvent demandé s'il en est de même du périsprit et si les fluides qui le constituent sont soumis au mouvement alternatif d'assimilation et de désassimilation que nous venons de signaler dans les molécules corporelles. Après de longues méditations sur ce point et un examen approfondi, nous avons dû répondre affirmativement à cette question. Oui, les fluides périspritaux sont sujets au même renouvellement que les éléments du corps et la preuve évidente qu'il en est ainsi, c'est que nos pensées auxquelles les fluides du périsprit servent de véhicule se modifient incessamment; et d'ailleurs l'organe périsprital puisant ses éléments dans la matière corporelle, il est nécessaire que les anciens soient éléminés à mesure qu'il en arrive de nouveaux sous peine de le voir s'hypertrophier et nuire par l'excès même des fluides à la manifestation de l'intelligence. Et disons en passant qu'il est infiniment probable que les cas de folie se manifestant par la manie ou une idée fixe, empruntent leur cause à cet état de stagnation du fluide périsprital.

Etant admis que l'esprit incarné puise dans la matière corporelle les fluides destinés à alimenter son périsprit, deux questions se présentent naturellement; quelle est la nature de ces fluides qui se dégagent à la suite de l'élaboration organique? D'où vient la nécessité de cette élaboration, et pourquoi l'esprit ne peut-il directement et sans le concours des organes corporels extraire de la matière le fluide qui s'y trouve mêlé? S'il en pouvait être ainsi, l'incarnation n'aurait plus de raison d'être, et l'esprit tout en continuant à élaborer les fluides s'épargnerait toutes les peines, les misères et les épreuves inséparables de son union avec le corps. Examinons ces deux questions à la lumière de la science spirite, et n'oublions pas qu'Allan Kardec, à propos des fluides, a écrit dans *la Genèse*, chap. 4, n° 6, 3me paragraphe, infine : « Nous ne possédons encore que les plans du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère. »

I

Le principe vital a sa source dans le fluide universel : c'est ce que vous appelez fluide magnétique ou fluide électrique animalisé. Il est l'intermédiaire, le lien entre l'esprit et la matière. (*Livre des Esprits*, liv. 1, ch. 4, n° 65.)

Toutes les créatures visibles de notre monde se divisent en deux grandes catégories : les êtres inorganiques et les êtres organiques : ceux-ci ont en eux-mêmes un principe d'activité qui les fait vivre et accomplir certaines fonctions physiologiques et qu'on a désigné sous le nom de principe ou fluide vital. Les premiers en sont complètement privés et restent dans un état d'inertie absolue d'où ils ne sont tirés que par des forces étrangères. Cependant, comme la matière inorganique passe à l'état organique, nous devons supposer que l'activité dont nous avons parlé qui facilite son changement d'état existe en elle en puissance attendant qu'une impulsion initiale vienne la mettre en mouvement. En d'autres termes le fluide vital serait inhérent à la matière, mais ne pourrait entrer en action qu'à la suite d'une modification spéciale de la substance au sein de laquelle il est comme emprisonné. Ce principe semble découler des enseignements même d'Allan Kardec dont voici les expressions au chapitre déjà cité du *Livre des Esprits*, n° 64, infine : « Il semble résulter de là que la vitalité n'a pas son principe dans un agent primitif distinct, mais dans une propriété spéciale de la matière universelle due à certaines modifications? — C'est la conséquence de ce que nous avons dit. »

Ainsi le fluide vital n'est pas distinct de la matière, mais enfermé en elle, et il n'a d'action sur elle que lorsqu'il est mis en mouvement par une force étrangère. Quelle est cette force qui agit sur lui pour le faire participer aux actes de la vie? C'est évidemment le principe spirituel puisque Allan Kardec affirme positivement « que le fluide vital est l'intermédiaire, le lien entre l'esprit et la matière. » Voilà donc une solution acquise : *le fluide vital existe dans la matière à l'état latent; il est mis en mouvement par l'esprit qui s'en sert pour organiser le corps.*

Allons plus loin maintenant, et recherchons la nature intime du principe vital en tenant compte des propriétés qu'il manifeste. D'abord il organise la matière d'après le type spécifique; ensuite il obéit dans une certaine mesure à l'action de l'esprit puisqu'il sert d'intermédiaire entre lui et la matière. Il résulterait de ces deux faits que le fluide vital posséderait une sorte d'intelligence rudimentaire qui le placerait au-dessus de la matière tout en le laissant inférieur à l'esprit. Est-il condamné à rester indéfiniment dans cette situation inférieure? Ou bien doit-il progresser comme toutes les autres créatures et

passer à l'état de principe intelligent après avoir fait son éducation sous l'action de l'esprit? Cette dernière hypothèse semble mieux s'accorder avec la justice de Dieu et la loi de progrès observée dans la nature. Nous sommes ainsi amenés par une suite de déductions rigoureuses à admettre ce second principe : *Que le fluide vital est constitué par une agglomération d'individualités animiques en train de s'intelligenter sous la direction de l'esprit.*

II

> La vie de l'esprit dans son ensemble parcourt les mêmes phases que nous voyons dans la vie corporelle ; il passe graduellement de l'état d'embryon à celui de l'enfance pour arriver par une succession de périodes à l'état adulte. (*Livre des Esprits*, liv. II, ch. 4. n° 191.)

C'est dans les bas fonds de la matérialité, chez les organismes les plus élémentaires que le principe vital ou agglomération d'âmes perfectibles fait ses premiers pas vers la spiritualisation. Ses premiers essais consistent à organiser la matière chez les protozoaires dans lesquels la vie se traduit simplement par un double mouvement d'absorption et d'élimination de la matière sans qu'on y observe aucune trace de sensation et encore moins d'intelligence. Cependant ces êtres si imparfaits qu'ils soient se développent suivant un plan conçu d'avance, ce qui révèle évidemment une direction intelligente. Cette direction est le fait d'un principe indépendant du fluide vital et qui lui est supérieur puisqu'il préside à ses travaux : ce principe est d'essence spirituelle; c'est un véritable esprit, mais encore à l'état d'embryon, comme le dit Allan Kardec, il agit instinctivement sans avoir conscience de ses actes. Mais il est cependant soumis à des lois qu'il observe avec d'autant plus de précision qu'il n'a pas la liberté de s'y soustraire. Sa mission unique dans ces commencements de son existence est de provoquer le dégagement du principe vital enfermé dans la matière et de l'exciter à agir sur elle pour l'organiser.

En agissant ainsi dans les premiers temps de sa vie individuelle, le principe spirituel prépare les voies à des esprits plus avancés qui viendront plus tard mettre à profit le fluide vital dégagé pour organiser des êtres aux formes plus variées et plus parfaites.

Nous avons dit que l'embryon d'esprit qui préside aux premières manifestations de la vie agissait inconsciemment et se bornait à exécuter un plan préconçu dont il ne lui est pas permis de s'écarter. Qui a conçu ce plan et tracé d'avance les lignes de son exécution? Tous ceux qui croient à une raison consciente de l'univers répondront que c'est Dieu. Mais Dieu n'est pas la seule intelligence du Cosmos, et tous les spirites savent qu'il a pour collaborateurs d'innombrables légions d'esprits qui, chacun dans sa sphère, participent aux travaux de la Création. La pensée première part de Dieu. Sa mise en œuvre est confiée aux esprits de diverses catégories. — Ainsi pour en revenir à nos embryons d'esprits, nous dirons que le travail qu'ils exécutent en provoquant le dégagement du fluide vital est voulu par Dieu et ordonné par les esprits ses messagers.

Mais ceux-ci agissent-ils sur leurs frères inférieurs pour les mettre à même d'accomplir la tâche qui leur incombe? Nous trouvons encore la réponse à cette question dans le *Livre des Esprits* qui est comme la mine inépuisable d'où l'on peut faire sortir par l'étude et la réflexion toutes les vérités spirites. Voici ce que dit Allan Kardec à propos de l'esprit animal, et, à plus forte raison cette règle est-elle applicable aux esprits embryons dont nous parlons bien plus arriérés que les esprits des animaux : « l'esprit des animaux est classé après sa mort par les esprits que cela concerne, et presque aussitôt utilisé. » (liv. des Esprits, liv. 2, ch. 11, n° 600). Ainsi les esprits chargés par Dieu de cette mission spéciale classent et élaborent les esprits inférieurs ; et nos guides développant le principe d'Allan Kardec nous disent que ces esprits prennent dans leur fluide ces frères arriérés, les entourent d'atomes d'une substance particulière appelée fluide divin dont le contact modifiera insensiblement la nature de leurs tendances dans le sens de la spiritualisation ; et en même temps ces atomes seront pour ce rudiment d'esprit un instrument qui lui facilitera l'accomplissement de sa mission en lui permettant de désagréger la matière pour en extraire le fluide vital. — Nous arrivons ainsi à la constatation d'un troisième principe ; c'est que *l'esprit embryon avant de commencer son travail individuel sur la matière, est élaboré par des esprits chargés de cette mission qui lui forment avec le fluide divin une sorte de périsprit, instrument indispensable pour l'accomplissement de son œuvre.*

III

> Tout s'enchaîne dans la nature par des liens que vous ne pouvez encore saisir, et les choses les plus disparates en apparence ont des points de contact que l'homme n'arrivera jamais à comprendre dans son état actuel. Il peut les entrevoir par un effort de son intelligence ; mais ce n'est que lorsque son intelligence aura ac-

quis tout son développement et sera affranchie des préjugés, de l'orgueil et de l'ignorance qu'elle pourra voir clairement dans l'œuvre de Dieu. (*Liv. des Esprits*, liv. II, ch. 11, n° 604).

Le fluide vital uni à la matière organisée par les végétaux et les animaux est élaboré à nouveau par l'homme qui se nourrit de cette matière. Il s'en sert d'abord pour construire les cellules dont l'ensemble constitue ses organes corporels; et lorsque ces atomes ont perdu au cours de ce travail une partie de leurs tendances matérielles, ils passent dans le périsprit de l'incarné pour continuer leur élaboration. Là ils entrent en contact direct avec l'esprit, et comme celui-ci a toujours à sa disposition une certaine quantité de fluide divin, il l'utilise pour modifier encore les tendances de ces atomes animiques. A l'aide de cet élément, il les habitue insensiblement à obéir à sa volonté, et les emploie d'abord sous forme d'un flux nerveux à provoquer dans le corps les mouvements nécessaires au fonctionnement de l'organisme. Ensuite ces âmes rudimentaires rayonnent à l'extérieur et, par l'organe des sens, concourent à entretenir les rapports de l'incarné avec le milieu ambiant; et, par le fait de ce travail progressif, elles deviennent toujours plus aptes à exécuter les ordres que l'esprit leur transmet à l'aide du fluide divin. Elles passent ainsi à l'état d'âme; et, dans cette nouvelle phase de leur existence, leur œuvre principale consiste à faciliter les relations entre incarnés d'abord, et ensuite entre incarnés et désincarnés. C'est à l'intervention de ces âmes circulant d'un périsprit à l'autre, sans que nous en ayons conscience, que sont dus ces mouvements de sympathie ou d'antipathie qu'on observe entre personnes qui se voient pour la première fois. C'est aussi à l'action de ces âmes qu'il convient d'attribuer ces pressentiments qui bien souvent nous annoncent un évènement heureux ou malheureux encore inconnu de nous. Enfin c'est au moyen de ces âmes intelligentes que les esprits errants peuvent se manifester intellectuellement à nous par la médiumnité intuitive.

Par le travail de la pensée, nous éliminons sans cesse quantité de ces âmes qui restent mélangées aux fluides ambiants chaque fois qu'elles ne sont pas saisies par un esprit incarné ou désincarné. Elles retombent ainsi dans une sorte d'inertie analogue à celle du principe vital avant qu'il ait été dégagé de la matière. Mais comme au cours de leur élaboration elles ont perdu une certaine partie de leurs tendances matérielles, il suffit de la plus légère impulsion pour les rendre à leur existence active. Le moindre mouvement imprimé au fluide sur lequel elles reposent plutôt qu'elles n'y sont incorporées, provoque leur dégagement. Et c'est au moyen de ces âmes intelligentes répandues à profusion dans les espaces que les esprits qui les peuplent réparent les pertes de leur fluide périsprital occasionnées par le rayonnement de la pensée.

Mais la destinée de ces âmes ne consiste pas à rester indéfiniment dans les mêmes régions de l'espace. Il faut qu'elles poursuivent leur évolution et qu'elles parviennent à leur tour à cet état d'embryon d'esprit dont nous avons parlé qui est le point de départ commun de tous les êtres intelligents. Aussi le devoir des esprits soit incarnés, soit désincarnés, consiste-t-il à projeter ces âmes vers les esprits supérieurs chargés par Dieu de leur faire subir une nouvelle élaboration à la suite de laquelle elles pourront sur les planètes de création récente s'essayer à la vie en construisant les premiers organismes. En nous mettant en relations avec ces esprits élevés dont chaque globe possède un certain nombre pour veiller sur son développement, nous lancerons vers eux ces âmes destinées à devenir des esprits; et ce travail fluidique aura pour résultat de les soustraire à l'influence des esprits arriérés qui par ignorance ou égoïsme pourraient en faire un mauvais usage ou tout au moins retarder leur progrès en les retenant indéfiniment dans leur fluide.

Par médiumnité,
CÉPHAS.

LE SPIRITISME EN ALLEMAGNE.

A propos de la fédération des Spirites Néerlandais, les *Spirituälistische Blätter* du 11 avril dernier nous donnent des renseignements intéressants, et généralement ignorés, sur la situation du spiritisme en Allemagne; nous résumons :

En 1882, uniquement en Saxe, on comptait 800 membres de sociétés spiritualistes; 400 personnes étaient sur le point d'entrer dans les divers cercles; ces chiffres prouvent qu'il y avait encore, au bas mot, 4 à 5000 personnes, qui, quoique spirites, avaient des raisons particulières de ne pas se déclarer ouvertement adeptes du spiritisme. Le spiritualisme compte en Allemagne beaucoup de partisans, qui, auparavant étaient athées, matérialistes, juifs, hérétiques et membres des diverses sectes chrétiennes, et un très grand nombre de ces derniers pratiquent encore ces cultes, par suite de considérations de famille et de parenté, ou de position sociale.

Le journal pense, que si un dixième seulement des spiritualistes, sortaient des diverses églises reconnues, ils formeraient déjà un nombre respectable; resterait la question d'organisation, qui se résoudrait en faisant l'union sur des principes communs tels que : *l'existence de Dieu*, *l'ordre moral de l'Univers*, *l'immortalité de l'âme*, *la responsabilité individuelle pour les actes posés*, *le développement progressif des facultés de l'âme*.

Mais le spiritisme se basant sur la liberté de penser, ne deviendra jamais une doctrine reconnue par l'Etat. En 1882, on essaya d'organiser les forces spirites; un Congrès avait eu lieu à Leipzig, des statuts avaient été élaborés pour une fédération nationale; mais les statuts ne furent pas approuvés, la dissolution fut prononcée par le gouvernement comme s'il s'était agi d'un complot révolutionnaire.

La cause, c'était le consistoire, qui avait déclaré la guerre au spiritisme et appelé la police à son secours; les réunions des spirites furent dissoutes, pendant que les assemblées anti-spirites étaient protégées.

Malgré un arrêt du tribunal de Dresde en faveur des spiritualistes, la persécution continua; tels sont les motifs, pour lesquels il n'existe pas à l'heure actuelle, de fédération en Allemagne.

Il faut espérer, conclut le journal, que le gouvernement finira par comprendre que nous ne sommes pas des anarchistes révolutionnaires et qu'alors il nous sera possible de former une vaste union entre tous les spiritualistes.

PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES.

Le groupe « économie sociale » de la section belge à l'Exposition de Paris a chargé M. G. Degreef du rapport sur « la participation aux bénéfices » en Belgique et les « associations coopératives de production ».

Ce rapport, fort intéressant, constate que la forme de l'association ouvrière de production est fort peu développée en Belgique, principalement à cause de l'absence d'une loi sur les syndicats ouvriers.

Il cite quelques exemples de participation aux bénéfices ou à certains bénéfices pour les primes ou gratifications notamment aux chemins de fer de l'Etat, ce qui est la forme la plus simple de la participation.

Dans la fabrique de chapeaux de M. Vimenet, les ouvriers ont 10 p. c. des bénéfices nets; chez M. Boël, à La Louvière, la moitié des bénéfices nets pour l'exercice dernier a été répartie à titre d'essai entre tout le personnel, au prorata des traitements, à la condition que les participants n'aient encouru aucune pénalité pendant ce laps de temps.

MM. Solvay, la Vieille-Montagne et Mariemont ont, on le sait, un grand ensemble d'institutions ouvrières, mais l'exemple le plus intéressant de participation aux bénéfices sans copropriété dans l'entreprise est celui du pilotage de l'Escaut.

Ce service étant exercé en concurrence par la Belgique et la Hollande, et les capitaines ayant le choix des pilotes, l'administration a été amenée à rétribuer ses agents d'après la recette qu'ils procurent au trésor, afin de stimuler leur zèle. La part de bénéfices par agent a été l'an dernier: patron, 7,922 frs.; pilote, 6,058; pilote auxiliaire, 4,194; élève pilote, 3,262; patron canotier, 3,348 frs.; canotier, 2,790 frs. Pour le pilotage de mer, les bénéfices sont moindres, mais l'organisation est la même. En tenant compte des pensions et du coût des bateaux, l'Etat ne réalise aucun bénéfice sur le pilotage.

Comme exemple de participation aux bénéfices avec copropriété dans l'entreprise, le type le plus parfait est la maison Godin de Guise qui a à Laeken une succursale occupant trois cents ouvriers. Les ouvriers associés seront bientôt propriétaires d'un capital de six millions et l'on sait à quelle perfection sont portées les institutions ouvrières du familistère de Guise. En dehors de cette association exceptionnelle, M. Degreef cite surtout les associations des pêcheurs d'Ostende et des autres ports belges comme exemple de production coopérative.

L'armateur prête son bateau et les ustensiles de pêche; le produit, après défalcation des frais, assez élevés, se partage par tiers, dont un pour l'armateur, les deux autres se répartissant inégalement entre le patron, le matelot et les mousses. Malheureusement il y a des abus; les pêcheurs ne reçoivent ni éducation ni instruction générale, ni instruction technique, et la pêche à la vapeur qui nécessite cinq fois moins de bras pour le même produit et qui exige des capitaux relativement considérables, les voue au salariat à moins « qu'on n'organise notre population de pêcheurs en un vaste syndicat professionnel qui permettrait d'améliorer et d'étendre les anciens usages au lieu de les détruire » — et de mettre le progrès industriel au service des travailleurs au lieu de sacrifier les travailleurs au progrès industriel.

Enfin, comme associations coopératives de production, M. Degreef cite, outre les « Nations » d'Anvers, la Société coopérative des verriers à vitre de Jumet, qui a une boulangerie à vapeur, la coopérative Chempostel, la Section agricole de Saint-Trond (pour l'usage et la conservation

en commun des instruments aratoires perfectionnés), les associations fédérées des coopérateurs de Namur, l'Imprimerie populaire d'Ixelles, l'Alliance typographique, la Société coopérative des tailleurs et la coopérative du journal *le Peuple.* Enfin, il signale l'organisation des wateringues.

On le voit, par le résumé de ce rapport substantiel, les germes d'une organisation de la production industrielle, différente du salariat, existent dans notre pays, épars, imparfaits, quelques-uns menacés de destruction, et il importe que la loi sur les syndicats professionnels vienne permettre aux ouvriers de grouper leurs efforts et leurs ressources pour essayer le mode snpérieur de répartition des produits de l'industrie, dont l'application serait si nécessaire à la paix sociale.

(Réforme.)

NOUVELLES.

Henry Slade a été dernièrement au Brésil et à la République Argentine où il n'a pas eu, croyons-nous, un bien grand succès ; sa faculté a été controversée. D'après le *Banner of Light* du 15 juin, il se trouvait de nouveau à cette date aux Etat-Unis. Il y est dit qu'un reporter du *Patriot* de Concord, N. H., avait accepté une invitation pour une de ses séances, et dans le numéro du 4 juin, ce journal décrit longuement les phénomènes dont son représentant a été témoin, phénomènes où il ne peut voir aucun tour de prestidigitation, mais la preuve d'une force merveilleuse qu'il renonce à expliquer.

Parmi les démonstrations variées dénotant la présence des esprits et leur habileté à mouvoir des objets matériels, de l'écriture fut produite sur une ardoise simple tenue partiellement sous le bord de la table, le crayon fut vu se mouvant et se levant de lui-même quelques pouces dans l'air avant que l'écriture commençât. Lorsqu'elle fnt achevée, le fragment de crayon fut trouvé à l'extrême bout du dernier trait de la dernière lettre. Dans le cours d'une expérience, l'ardoise disparut à la vue sous la table, comme arrachée des mains de l'opérateur. Un instant après, elle se levait en pleine vue au-dessus du bord opposé de la table, beaucoup au-delà de la portée des mains et des pieds de Slade. Immédiatement après, elle disparut de nouveau pour venir brusquement en contact avec l'estomac du visiteur. « Tout cela, dit le compte-rendu, se passa sans aucun mouvement de la part du docteur Slade. »

* * *

Nous lisons dans le *Harbinger of Light* de Melbourne du 1er juillet :

Depuis que le beau temps est revenu à Sydney, M. Evans a reçu de nombreux visiteurs, mais il se plaint du peu de sympathie montrée par la majorité des spirites qui sont plus exigeants dans leurs demandes que certains sceptiques endurcis. Parmi ceux qui ont obtenu l'écriture sur des ardoises leur appartenant (souvent liées ou vissées ensemble) nous citerons : M. H. Hocking, George street; Dr Jas. Kingsbury; John Hodgson, Esq, maire de Bowral; Dr E. Atwaten; W. Murrell; W.-J. Allen, Esq, Ex M. L. A.; M. Hyslop, M. et Mme Fizzell, Mme H. Gale, Mme James, Mme Tompson, M. R. Smith, M. A.-R. Winckler, M. Henderson (Richemond River). M. H. Copeland, M. L. A., avait mis ses ardoises dans une petite caisse en bois qu'il ferma ensuite avec une serrure à secret. Dans ces conditions il obtint trois messages sur ses ardoises.

* * *

Une correspondance particulière adressée de Springfield, Ohio, à la *Tribune* de Chicago dit :

« Un défi donné ici par le professeur Hazel, prestidigitateur, de produire en plein jour tout ce que les spirites peuvent faire dans l'obscurité a fait un certain bruit; le défi a été accepté par Mme F.-F. Hillard, médium. Il y a ici environ 1500 personnes croyant au spiritisme, et dans le nombre, des notabilités de la cité. De fréquentes visites sont faites à Mme Newton Cobb, connue depuis six ans comme un médium à matéralisations. Mme Cobb occupe une ferme à proximité de la gare de Mantua, il faut prévenir d'avance si l'on veut trouver de la place. Pour pension, logement et conversations avec les esprits, il est perçu une somme de 1 dollar 25 cents (environ 6 fr. 25 par jour.

Samedi dernier, un négociant bien connu, M. L. Wiseler, se rendit chez Mme Cobb. Il put s'entretenir avec l'esprit de sa mère. Un esprit apparut ensuite qui lui demanda d'ôter son habit. L'esprit déposa l'habit sur son bras, et en touchant une des manches avec le bout des doigts en fit sortir de 25 à 30 yards de dentelle noire de la plus belle qualité. La manche de l'habit ne portait aucune trace de dégat. L'esprit le pria alors de remettre son habit. Ceci étant fait il appliqua un bout de la dentelle à la manche de l'habit et la dentelle disparut insensiblement. M. Wiseler parla à sa mère en allemand. Il dit qu'après la séance, l'esprit s'évanouit aussi mystérieusement qu'il était venu, en disparaissant graduellement à la vue. »

(Religio-Philosophical Journal, du 1er juin)

* * *

Les membres du congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques ont eu le plaisir, le mois dernier, à l'exposition de Paris, d'assister dans la pagode annamite, à une *messe bouddhique.*

Le correspondant d'un journal de Bruxelles, parlant comme suit de cette cérémonie religieuse, ne fait que confirmer ce que plusieurs collaborateurs du *Messager* ont dit autrefois du plagiat reproché au culte catholique :

« ... Les membres du congrès ont pu constater l'analogie, la presque identité du rituel bouddhiste et du rituel catholique. Ce sont les mêmes prosternations, les mêmes génuflexions devant l'autel ; la même façon d'élever l'offrande, représentée par une corbeille de fruits en cire. De vrais fruits auraient besoin d'être renouvelés et coûteraient trop cher. Ceux-là font partie des accessoires du culte et peuvent servir à perpétuité. Les catholiques ont fait mieux, puisqu'ils ont supprimé jusqu'à la forme, jusqu'à l'aspect extérieur, et qu'ils offrent des pains à cacheter transformés, comme l'on sait, par les yeux de la foi. Ce sont les mêmes antiennes et les mêmes répons ; seulement, les bonzes et leurs acolytes nasillent plus encore que nos bedeaux et nos enfants de chœur. Leur manteau de satin jaune est une véritable chape ; leur robe de satin pourpre, qui remplace nos aubes blanches, laisse voir dessous une jupe noire qui est une véritable soutane. Ce sont les mêmes bénédictions avec les mêmes gestes des bras, tantôt étendus, tantôt croisés.

» Mais les bonzes varient davantage la position et l'entrecroisement de leurs doigts. Tantôt ils ont l'air de faire des cornes à leur dieu, tantôt de le régaler de la silhouette de museaux d'animaux, le plaisir des veillées villageoises devant l'âtre. Leur procession autour de la pagode est plus rapide. Il est vrai qu'on leur recommandait d'abréger, car ces allées et venues, ces chansons religieuses, sont fort longues et fort monotones. Chaque scène se recommence à satiété et leurs dieux doivent avoir une fameuse dose de patience pour n'en être pas ennuyés. On se demandait en sortant à qui appartient la priorité de tout ce cérémonial. Le bouddhisme a certainement pour lui l'antériorité chronologique, car son fondateur vivait huit à neuf cents ans avant Jésus-Christ, puisque 500 ans avant notre ère le bouddhisme a été expulsé de l'Inde par la persécution brahmanique. Mais il y a une supériorité qu'on ne peut contester aux catholiques, c'est celle d'une meilleure musique. »

* * *

Le spiritisme il y a 108 ans. — Dans les *Testimonies of Mother Ann Lee*, fondatrice de l'ordre des Shakers,il est dit qu'elle arriva à Enfield, connecticut, vers le 1er juin 1781. Elle fit remarquer à Mary Tiffany : « Je vois vos parents décédés tout autour de vous, vos parents du côté paternel aussi bien que ceux du côté maternel. Ils sont plus proche de vous que moi. »

La mère Lee dit aussi à Lydia Mathewson : « De leur temps les apôtres y voyaient confusément, comme à travers un verre, mais maintenant nous voyons clairement, face à face ; nous voyons les choses comme elles sont; nous causons avec les esprits des décédés et nous voyons leurs conditions. »

(Golden Gate).

* * *

La ville de Buenos-Aires a dépensé pendant les six dernières années dix millions de dollars pour la construction de soixante bâtiments d'école devant contenir 600 élèves chacun. Ce sont les plus beaux bâtiments de la ville. Les vues se trouvent à l'Exposition de Paris où elles font sensation. La République Argentine est maintenant après les Etats-Unis le pays qui, en proportion de sa population, dépense le plus pour l'instruction

(Religio-Philosophical-Journal de Chicago).

* * *

Une nouvelle colonie spiritualiste s'établit en ce moment en Californie, à cinq milles de Santa Barbara, sur les bords du Pacifique, dans une très belle situation et un des plus beaux climats du monde. L'entreprise est appuyée par M. H.-L. Williams, spirite et grand propriétaire foncier, et par le *Golden Gate* de San Francisco qui publie le plan de la nouvelle cité qu'on appellera Summerland. Douze cents lots sont déjà vendus et des constructions s'élèvent rapidement.

* * *

Le diable de Résau. — On se rappelle cette affaire, relatée par le *Messager*, concernant un jeune homme de 15 ans, par l'intermédiaire duquel des manifestations étranges ont eu lieu.

Un premier jugement avait condamné le jeune Wollter à six semaines de prison. Appel fut interjeté. Les nouveaux juges tout en rejetant deux des raisons justificatives du premier jugement confirmèrent cependant la peine prononcée. Révision de ce jugement fut demandée par Wollter; l'affaire est donc revenue devant la justice de Berlin.

Wollter était assisté de Mes Sauer et Puls ; ce dernier comme défenseur du spiritisme. Le tri-

bunal refusa d'entendre Me Puls, disant qu'il n'y avait pas lieu de discuter l'existence des Esprits. Me Sauer examina le côté juridique de la question et combattit l'arrêt du deuxième tribunal. La Cour s'est ralliée à sa manière de voir, a cassé le jugement et a renvoyé l'affaire devant les premiers juges.

Plusieurs brochures ont paru depuis, défendant le jeune Wollter, notamment *Le diable de Résau*, par Hans Natge du *Sphinx*, chez Karl Siegismond, 1889, Berlin, prix : 2 francs.

* * *

Peu après son élection à la présidence, Lincoln assista à une réunion spirite où il obtint tant de preuves de la réalité du monde des Esprits qu'il devint croyant malgré son profond scepticisme. Mme Laurie, de Washington, médium, possède un grand nombre de feuilles signées par Lincoln et se rapportant toutes aux communications quotidiennes que le président obtint par la médiumnité de cette dame.

Personne n'ignore que pendant quelque temps le sort de la guerre séparatiste resta douteux. La balance ne pencha en faveur du gouvernement fédéral que lorsque Lincoln, par la médiumnité de Mme Laurie, put se mettre en communication avec les esprits de Washington, de Lafayette et autres illustres personnages de la révolution américaine.

Ces esprits ne lui épargnaient pas leurs conseils soit dans l'ordre administratif civil, soit dans l'ordre militaire ; et le président les suivait à la lettre, même lorsque la presse du Nord ainsi que tous ses amis lui faisaient opposition, et... les événements lui donnaient raison.

C'est seulement vingt ans après sa mort, à l'occasion d'une vive polémique visant à déterminer quelle avait été sa conviction religieuse que le fait en question a été révélé ; et comme il est appuyé par de nombreux documents, le doute n'est plus permis sur les croyances du grand martyr.

Abraham Lincoln ne fut pas le seul parmi les hommes d'Etat qui ait accepté la doctrine spirite en pleine connaissance de cause. Le czar Nicolas, le libérateur des serfs adopta franchement le spiritisme, et le grand fait qui illustra son règne fut dû aux conseils d'outre-tombe. *(Fraternidad*, de Buenos-Ayres.)

NECROLOGIE.

Nous lisons dans l'*Avenir de Spa :*

« Le 31 juillet est décédé à Spa, à l'âge de 73 ans, M. Louis-Joseph Fassart, ancien conseiller communal. Bien qu'ayant perdu la vue depuis de longues années, M. Fassart avait été pendant longtemps à la tête d'une maison de commerce importante. Il avait une grande expérience des affaires. Très intelligent et très serviable, il a rendu service à quantité de spadois. M. Fassart fut conseiller communal pendant de longues années. Très versé dans les questions administratives, il fut l'un des principaux soutiens des administrations Servais et Lezaack. Là encore, il a rendu service à ses concitoyens. M. Louis Fassart était au surplus un excellent camarade, envisageant la vie et ses déboires avec beaucoup de philosophie. Il sera beaucoup regretté non seulement de sa famille, mais encore de ses nombreux amis. Nous nous associons de cœur, au deuil qui frappe si cruellement les siens. »

Nota. — M. Louis Fassart était un de nos plus anciens abonnés et un partisan convaincu de la philosophie spirite. Souvenir sympathique à ce frère disparu !

BIBLIOGRAPHIE.

L'ABBÉ ALMIGNANA, docteur en droit canonique, théologien, magnétiste et *médium*, prouve, dans une brochure intitulée : *Du somnambulisme, des tables parlantes et des médiums*, que le Diable n'a rien à faire dans les phénomènes du spiritisme ; il décrit ses expériences avec des ecclésiastiques et avec des évêques, qui prouvent combien il a raison. L'archevêque de Paris ne put le contredire. Cette brochure in-8 de 32 pages se vend à librairie spirite, 1 rue de Chabanais à Paris au prix de 0,40.

50 brochures, prix : 10 francs, plus le port, pour la propagande. C'est une arme puissante contre nos adversaires.

Erratum. — Dans le numéro du 1er septembre, page 37, première colonne, 48e ligne, il faut lire : « D'ordinaire ces gens-là sont au-dessus de la doctrine dont ils se réclament » au lieu de : « D'ordinaire ces gens-là sont aussi de la doctrine dont ils se réclament ».

On trouve au bureau du journal les livres suivants :

Prières et Méditations, édité par la librairie des Sciences psychologiques ; bien relié, fr. 1-65, port compris.

Guide pratique du médium guérisseur, broché. Prix, fr. 0-70.

Les Fables, contes et sonnets obtenus médianimiquement par M. Th. Jaubert. Prix, fr. 1-50.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C[mes] LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 7 Liége, 1er Octobre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Préliminaires du retour. — Nécrologie. — Le spiritisme et la presse. — Le spiritisme dans la littérature. — Propagande spirite. — Nouvelles.

PRÉLIMINAIRES DU RETOUR.

A chacun de ses retours sur la terre, il faut que l'être la trouve en progrès sur ce qu'elle était quand il l'a quittée, il faut qu'il y ait un avancement en rapport avec ses idées nouvelles, avec les aspirations qui constituent maintenant son fond intime. L'être s'est renouvelé dans l'erraticité, il a beaucoup vu à l'état d'Esprit, beaucoup étudié et acquis un grand nombre de connaissances nouvelles ; il s'est redressé lui-même en redressant ses idées, car il a vécu pendant longtemps de cette existence spirituelle qui transporte d'un point à un autre et de milieux en milieux avec une facilité et une rapidité sans aucune analogie avec ce qui se passe sur la terre dans le monde corporel.

L'homme mort, l'Esprit désincarné, jouit, pour ainsi dire, du don d'ubiquité, tant il se transporte avec rapidité d'un endroit à un autre, tant il donne rapidement l'essor à son action fluidique, à sa maîtresse initiative qui entraine après elle des masses d'êtres subordonnés agissant sous son impulsion.

L'être qui part de la terre par suite de cet événement qu'on nomme le décès, reprend possession de lui-même et se reconnaît non seulement pour ce qu'il était naguère, mais pour ce qu'il fut jadis, soit sur la terre, soit dans l'espace, c'est donc la pleine possession de lui-même qu'il reprend à tous les points de vue. Il n'est plus un seul en quelque sorte, il est plusieurs, ce n'est plus un seul nom qu'il représente dans son individualité spirituelle, mais une suite de noms souvent oubliés sous lesquels il a parcouru les étapes diverses d'une existence qui ne finit pas.

Il quitte le passé pour s'élancer dans l'avenir, mais il ne le délaisse pas pour cela, il ne l'oublie pas ni lui, le passé, ni les êtres qui le lui rappellent, qui le meublèrent en quelque sorte. Il se retourne même de ce côté pour se rendre compte de ses propres actes et de l'ensemble des événements auxquels il a pris une part plus ou moins large suivant ses moyens et la tâche plus ou moins grande qui lui avait été décernée. Dans cette situation il se sent attiré vers son avenir spirituel, vers le nouvel état qui l'attend d'un côté, et de l'autre vers ses amis de la terre qu'il a aussi pour mission de conseiller et de protéger, car pour remplir cette mission, il faut voir les choses de haut c'est à dire dans leur ensemble et ne point s'arrêter à une foule de choses tout à fait secondaires.

Il est parti à son heure et comme Esprit il a sa tâche. Il n'est pas inutile de s'arrêter un peu sur cette tâche et de montrer une fois de plus les Esprits agissant au moins en ce qui touche leurs relations avec les hommes qu'ils viennent de quitter, et la mission protectrice qu'ils se plaisent, quand ils sont bons, à remplir auprès d'eux. D'abord il faut se garder de croire que le cercle des personnes auxquelles ils demeurent attachés se restreigne au cercle même des personnes qu'ils ont connues corporellement durant leur dernière vie terrestre, car il en est un grand nombre qu'ils n'ont jamais vues dans ce laps de temps et qu'ils ne connaissent pas moins pour cela.

On se perd souvent de vue pendant le cours d'une vie corporelle pour se retrouver plus tard dans l'erraticité, mais celui qui part de la terre

avant les autres n'attend pas que ceux-ci viennent le rejoindre pour se mettre en relations avec eux et leur donner, quand il y a lieu, des communications. Ce qu'il faisait avant de mourir lui tient encore à la pensée et, suivant la valeur même de son action et son importance, il y demeure attaché. Il est des travaux qui demeurent les mêmes à travers les diverses phases que l'être parcourt, qui conservent le même caractère en se perfectionnant toutefois comme cela est nécessaire et même indispensable.

Il connaît mieux les hommes et les choses qu'il ne les connaissait à l'état corporel et il sait où il doit aller, ce qu'il doit faire, et quel genre de communications il doit donner. Les apparences trompent souvent même les plus habiles connaisseurs et ceux qui pensent être souvent beaucoup plus expérimentés que d'autres, se laissent aller à des erreurs que plus tard ils seront bien forcés de reconnaître. Les Esprits qui sont arrivés à un certain degré d'élévation cherchent surtout, comme les autres du reste, des milieux qui soient en harmonie avec leurs pensées intimes, qu'ils ont quelquefois gardées pour eux, sans même en faire part aux personnes de leur intimité familiale. Les désincarnés cherchent dans le monde des hommes les médiums qui leur sont réellement sympathiques et ils usent de leur entremise pour formuler leurs pensées.

Les médiums de bonne foi sont surtout ceux qu'ils recherchent par la raison qu'ils ne cherchent pas à mettre leurs pensées personnelles à la place de la pensée de leurs inspirateurs et qu'ils savent faire assez abstraction d'eux-mêmes pour céder complètement la parole à d'autres. Il faut que le médium soit humble, car sans humilité il ne pourrait pas être un bon instrument de transmission, et qu'il ne tire point vanité des communications qu'il reçoit, puisque ces communications pourraient tout aussi bien venir par une autre entremise que par la sienne.

Si ce qu'il reçoit est approuvé, tant mieux ; dans le cas contraire, il n'y a pas lieu de s'en affliger, car l'esprit souffle où il veut et il n'appartient à aucune force humaine de le diriger ; il y aurait lieu de s'affliger si la bonne foi faisait défaut, jamais autrement. Les Esprits suffisamment avancés savent bien à quoi s'en tenir à cet égard, ils connaissent à fond ces instruments humains qu'on nomme médiums et ils en usent dans toute la mesure de leur sagesse et de leur expérience. Inspirateurs des hommes dans leur nouvelle vie, ils ne s'en tiennent pas aux œuvres auxquelles ils se sont livrés dans leur existence corporelle ; ces œuvres sont souvent défectueuses et ont besoin d'être rectifiées, par la raison quelquefois que leurs auteurs n'ont pas suivi avec assez de fidélité les inspirations qui leur étaient données, car ils étaient médiums aussi de fait s'ils ne l'étaient pas de nom ; inconsciemment s'ils n'avaient pas la conscience intime de leur médiumnité.

Mais il n'était guère possible qu'un travailleur quelconque, quelle que soit son œuvre, demeure toujours inconscient de l'inspiration qu'il reçoit ; qu'il ne se rende pas un compte suffisant du phénomène s'il ne possède pas la notion spirite, cela se peut ; mais la réflexion seule est bien capable de l'y conduire. La réflexion lui fait vite comprendre ce qui vient de lui et ce qui a une autre source, et pour peu qu'il soit attentif à son travail, il ne peut pas se nier à lui-même les secours qui lui sont donnés. Il se le nie d'autant moins quelquefois qu'il suffit d'une pensée dans ce sens pour lui rendre la foi en Dieu et la confiance en l'avenir.

Les hommes vraiment intelligents ne perdent pas la connaissance d'eux-mêmes dans l'erraticité ; redevenus Esprits libres, ils comprennent mieux qu'auparavant ce qu'ils viennent de faire comme hommes, et ils se jugent avec plus de clairvoyance et de sagesse qu'ils ne se jugeaient lorsqu'ils portaient encore la livrée de la chair. Ils entrent dans cette voie nouvelle qui conduit de la vie du corps à la vie du corps, d'une existence corporelle passée à une existence corporelle à venir qui n'est pas un but à proprement parler, mais un moyen d'arriver au but qu'on se propose. Il n'y a jamais de but réel dans la vie corporelle, tout y est moyen, tout y est passager et transitoire, et il n'y a pas le moindre point d'arrêt véritable ; pas plus là qu'ailleurs du reste, car il n'y aurait que ce qui est mort qui ne marcherait pas et rien n'est mort.

L'homme momentanément prisonnier de la chair en ressent les atteintes et leur obéit ; mais de même qu'il ne vit pas seulement de pain, de même il n'est pas exclusivement un être charnel, il est aussi un être spirituel et comme tel capable d'entrer en communication avec les Esprits ses frères. C'est par eux qu'il peut se faire une idée de ce qu'est la vie d'outre-tombe et se préparer à entrer avec calme dans cette vie qui a aussi ses tempêtes où se font les évolutions pacifiques, où se préparent les révolutions nécessaires.

Lorsque l'homme, sur la terre, se fait un peu l'idée de ce qui se passe dans le monde des Esprits, il se prépare par cela même à faire le voyage de la mort auquel le convie sa propre nature et, quoi qu'en puissent dire certaines personnes qui croient avoir une grande part de sagesse, le spiritisme est la meilleure préparation que l'homme

puisse faire pour ce qu'on nomme la mort. Il n'ouvre pas les voies de la mort que le temps et la destinée ouvrent assez sans qu'on les appelle, mais il les fait connaître et enseigne à ne pas les redouter, ce qui est un bienfait réel. Il fait connaître à l'homme les voies de la désincarnation et à l'Esprit les voies de la réincarnation : au premier les voies du départ de la terre; au second les voies du retour au même lieu ; au même, car ils ne font qu'un, ses deux routes nécessaires.

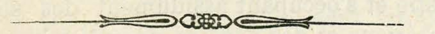
Nous n'agiterons pas ici la question de savoir si tous les hommes qui sont actuellement sur la terre doivent y revenir corporellement dans un temps donné, et nous nous contenterons de dire qu'il en doit être ainsi pour le plus grand nombre, c'est à dire pour la moyenne du genre humain actuel. La sympathie, qui est la grande loi de la nature, n'est pas encore en assez grand honneur sur la terre et l'antipathie, qui donne naissance à la haine, y tient encore une très grande place ; cependant il faut convenir que de grands progrès se sont accomplis sous ce rapport.

Les haines s'affaiblissent partout où se sont accomplies des réformes utiles et là où elles n'ont pas encore vu le jour, on ne peut pas s'empêcher de dire néanmoins que les mœurs se sont singulièrement adoucies. C'est que dans l'atmosphère terrestre il s'exerce une douce pression fluidique qui atteint les âmes humaines jusque dans leurs plus intimes profondeurs.

C'est tout un monde de pensées qui descendent avec calme des régions supérieures où vivent les grands Esprits de la terre, vers ceux qui l'habitent corporellement aujourd'hui; et les pensées ont pour but de préparer d'heureuses incarnations à ces mêmes Esprits et un avenir heureux aussi pour l'univers terrestre tout entier. Ils se préparent à revenir sur la terre et s'occupent des préliminaires du retour. Par eux disparaîtra la guerre et avec elle les fléaux les plus monstrueux qui jusqu'ici ont ravagé le monde; mais avant que la guerre étrangère soit morte, comme a dit le poète, il faut que la guerre civile lui montre le chemin de la tombe.

Il faut qu'elle meurt la première; des insensés en parlent bien encore, mais cela fait sourire ou du moins cela ne fait plus frissonner. On ne remonte pas le cours du passé, pas plus pour l'oppression que pour la révolte. La révolte n'était possible qu'aux temps où sévissait l'oppression et la tyrannie; l'air comprimé fait éclater sa prison; laissé en liberté, il suit tranquillement son cours.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.



NECROLOGIE.

Dimanche 22 septembre, ont eu lieu à Seraing, près Liége, les funérailles civiles de Mme Saive, née Daloze, épouse de notre dévoué collaborateur.

Précédée d'une excellente musique, la foule recueillie composée d'amis et connaissances et formant un cortège de plus de 1000 personnes, s'est rendue au cimetière, en parcourant les principales rues de la grande commune industrielle.

Le drap vert de la *Société Spiritualiste* de Seraing avec ses belles inscriptions spirites recouvrait la bière ainsi que de magnifiques couronnes.

Deux discours ont été prononcés. L'un à la levée du corps par M. Paulsen et l'autre sur la tombe par M. Vanderyst.

Discours de M. Paulsen.

Mesdames, Messieurs,

Au nom des coreligionnaires et amis de la famille Saive, nous venons rendre le dernier hommage d'affectueuse sympathie à l'esprit d'une honorable épouse et mère qui a bien rempli tous ses devoirs terrestres, qui a accompli vaillamment sa grande tâche ici-bas.

Combien nous comprenons et partageons votre douleur, vous tous qui pleurez ce que vous avez de plus cher au monde! Nous le savons tous, la mort est terrible; terrible surtout parce qu'elle sépare des êtres chéris, séparation dont on ne peut prévoir la durée. Mais aussi, combien votre douleur doit être adoucie et calmée pour faire place à des regrets qui n'ont plus rien d'amer, si vous pensez aux enseignements que vous a sans cesse donnés celle dont vous déplorez la perte.

Une croyance, une philosophie sublime et consolante l'a soutenue dans les épreuves qui l'ont accablée et a ajouté à sa bonté d'âme et au grand courage qui l'animaient et la faisaient aimer.

Cette doctrine nouvelle, bafouée, ridiculisée par tous les esprits étroits et égoïstes qui ne peuvent comprendre les grands sentiments de charité et d'amour, s'appelle le spiritisme.

Oui, c'est cette idée qui nous explique ce que nous sommes, qui nous dît que notre existence présente n'est pour nous qu'un moyen de progrès et d'amélioration morale; qui enfin nous donne la possibilité d'entrer en relation avec nos chers disparus; c'est cette doctrine qui a été pour notre sœur le phare resplendissant la guidant et l'éclairant sur la route si pénible de la vie. Et ses convictions étaient si fortes qu'avant de se séparer corporellement des membres de sa chère famille, elle voulut leur rappeler encore leurs

obligations : elle a demandé qu'on lui rendît les derniers devoirs sans passer par l'Eglise devenue, chacun le sait, un instrument de despotisme et de mort pour la vie intellectuelle.

Les doctrines athées et matérialistes qui font de l'homme une machine, et de la mort une amère dérision, une source de désespoir et de douleur, répugnaient souverainement à notre sœur ; et les églises dogmatiques, avec leur Dieu effrayant et vengeur, qui prend plaisir à torturer ses propres enfants, avec tout l'attirail de leurs cultes inutiles et intéressés, ne pouvaient non plus la satisfaire. Mais elle avait compris comme nous que la solution de cette grave question : Que sommes-nous ? se trouvait dans la science elle-même. Oui, mesdames et messieurs, nous entendons répéter tous les jours gravement que c'est le cerveau qui pense, que l'homme n'a pas d'âme, qu'il est sans passé et sans avenir. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que ce cerveau est un composé de milliers d'atomes parfaitement distincts et différents les uns des autres ; qui donc pense là-dedans ? Vous me répondez : un atome unique sans doute ; et la science me dit que rien ne se perd, rien ne se crée ; donc *cet atome qui pense, qui veut, qui sent, qui aime, cette personnalité humaine, ce moi, cette âme, cet esprit enfin*, lui donc aussi ne se perd pas, ne pourrait pas se perdre. Il continue à vivre dans l'au-delà de la tombe, dans cet espace infini qui nous entoure.

Et si vous me demandez alors : Que devenons-nous ? le spiritisme nous répond par des faits, par des phénomènes impossibles à nier aujourd'hui et que des savants éminents ont été forcés de déclarer réels. Grâce à ces humbles phénomènes, nous savons, nous constatons à chaque moment que nos amis, nos parents continuent à vivre, à exister de la vie de l'esprit après la mort ; qu'ils nous voient, qu'ils nous entendent, qu'ils nous soutiennent de leurs bons conseils. Grâce à eux, enfin, et avec l'aide des découvertes de la science moderne, nous avons acquis la preuve évidente que notre existence ne se borne pas à notre court passage sur la terre, mais que nous reviendrons encore ici-bas, continuer, agrandir et parfaire notre œuvre ; nous sommes solidaires du passé et de l'avenir ; c'est nous-mêmes qui formerons la société future et voilà pourquoi nous devons travailler pour elle ; notre idéal c'est la perfection suprême, incarnée dans l'idée de Dieu.

Cet idéal, nous le poursuivrons à travers des existences multiples jusqu'à ce que chacun de nous ait réalisé pour lui-même cette grande parole de Jésus : « Soyez parfait, comme votre père céleste est parfait ! »

Le télescope nous a montré les cieux peuplés de mondes magnifiques ; grâce à la géométrie et à l'algèbre, nos savants les ont mesurés et pesés ; il est aujourd'hui hors de doute que ces planètes splendides qui roulent dans l'infini à des milliers de lieues de notre humble terre, sont des mondes plus grands et plus beaux que le nôtre, et qu'ils sont habités.

Eh bien ! ce sont là nos futures patries ; c'est là notre ciel, c'est là que nous irons vivre et travailler, lorsque la terre ne pourra plus rien pour notre progrès moral, car tout est vie dans l'Univers, le ciel est un laboratoire infini de planètes nouvelles ; partout est la vie, le mouvement.

Au fur et à mesure que nous avançons dans la voie du bien, nous sentons et nous aimons plus et mieux : nous sommes plus heureux en un mot.

Le spiritisme donne le calme dans les épreuves, le courage de marcher toujours en avant ; avec lui on ne craint plus Dieu, on l'aime ; on ne craint plus la mort, on la subit comme une nécessité providentielle.

C'est ce que pensait notre bien-aimée sœur, Mme Saive ; c'est ce qui fait qu'elle est morte comme elle avait vécu : en philosophe spirite.

Et à vous tous qui l'aimiez, nous disons : courage, ne savez-vous pas que bientôt elle reviendra vers vous, pour vous aider dans vos travaux de tous les jours ; vous savez déjà que vous la retrouverez dans une vie nouvelle. Pensez aux morts pour vous souvenir de leurs exemples et de vos devoirs.

Avant de nous séparer, demandons à Dieu, demandons à la force harmonique et directrice de l'Univers, que dans sa justice et dans sa mansuétude, il donne à notre chère sœur la force de continuer sa marche en avant dans sa nouvelle situation ; que les bons esprits, ses parents, ses amis de l'espace, la soutiennent, l'encouragent, afin qu'elle puisse travailler à son tour, venir parmi nous et nous fortifier de ses conseils et de ses exhortations.

Chère sœur, nous te disons donc au revoir !

Discours de M. Vanderyst.

Mesdames, Messieurs,

Qu'il me soit permis de rappeler en quelques mots ce que fut Mme Saive, cette jeune femme fauchée dans la fleur de l'âge, cette sœur en croyance dont nous allons confier à la terre les restes mortels.

D'humeur douce, toujours égale, pleine de modestie et s'occupant assidûment des soins de son intérieur et des devoirs de sa position, telle

nous l'avons connue, réalisant le type de l'épouse modèle, de la mère dévouée, digne compagne chérie de son mari et remplie d'affection pour ses proches.

Courageuse jusqu'à la fin, Mme Saive nous a offert un frappant exemple de caractère fortement viril, s'alliant parfaitement aux convictions qui nous sont chères et qui la consolèrent dans ses vives souffrances. Elle quitte la terre à peine âgée de 27 ans après une union heureuse avec notre collègue du *Messager* qui perd en elle une douce et solide affection.

Mme Saive a vu venir la mort en face. Quand elle a compris que bientôt le dernier lien terrestre allait se briser, elle a réuni les siens à son lit de mort et avec une grande lucidité d'esprit leur a fait à tous ses adieux et dernières recommandations, insistant particulièrement sur le vœu d'être inhumée civilement.

Nous accomplissons ce pieux devoir. Devant cette fosse béante qui l'attend, venons-nous, selon l'expression consacrée, lui dire un dernier adieu? Oh non! car comme l'a dit Victor Hugo :

C'est un prolongement sublime que la tombe
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe

et nous savons, nous spirites, que le grand poète a raison, que la mort n'est pas seulement l'entrée de la véritable vie, mais qu'elle n'est qu'une séparation momentanée, que le vide qu'elle laisse au foyer n'est qu'apparent!

O douce et sainte croyance qui nous montre sans cesse à nos côtés les êtres qui nous sont chers veillant encore sur nous et nous inspirant souvent à notre insu! Fût-elle une illusion, il nous faudrait encore la bénir, car elle remplit le cœur d'une ineffable consolation! Mais non, ce n'est point une vaine espérance, c'est une réalité qu'attestent les rapports chaque jour plus nombreux et plus perfectionnés qui s'établissent entre les morts et les vivants! Le spiritisme n'a-t-il pas prouvé récemment encore son immense vitalité par le congrès international qui vient de se tenir à Paris et où étaient représentés plus de quarante mille adhérents de tous les pays du globe? La plupart des grands journaux politiques de Paris sont d'accord pour reconnaître dans leurs comptes-rendus que le spiritisme est une force majestueuse, imposante, que rien ne saurait arrêter désormais dans sa marche.

Bénie soit donc la science qui nous montre de nouveaux horizons et nous apprend à regarder la mort en face et sans terreur!

Puissent ces considérations qui représentent bien les convictions intimes de notre ami et cher collègue M. Saive, ici présent; puissent les sympathies nombreuses qui l'entourent apporter un baume à sa légitime douleur; puissent-elles l'aider à supporter avec courage et résignation les premiers moments d'une séparation toujours pénible!

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Un écrivain aussi anonyme qu'ignorant nous révèle l'existence à Liége d'un nouveau journal intitulé le *Pays de Liége* où nous lisons sous la date du 12 septembre, l'entrefilet suivant:

ILLUMINÉS.— Nous avons sous les yeux une lettre de faire part émanant d'un groupe spirite des environs de Liége.

Nous publions ce document sans autre commentaire qu'un témoignage de pitié pour semblable aberration:

Hors la charité point de salut.

Groupe spirite L'ESPÉRANCE, Poulseur.

Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.

Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

Liége, le ... 1889.

Vers Dieu par la science et la charité.

M

Messieurs X. Y. Z. ont la profonde douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

. . . . ,

Rentré aujourd'hui dans le monde spirituel, après ... années d'existence terrestre.

—

Priez Dieu de lui accorder le courage de ***travailler avec ardeur*** (!) à la continuation de son ***avancement spirituel.***

L'enterrement civil, etc., etc.

Ces messieurs ont vraiment besoin d'un avancement spirituel: pauvre cervelle, elle est bien malade!

* * *

Autre aménité de la part d'un journal de la capitale qui nous avait habitué jusqu'ici à plus de réserve. Trouvé dans *la Nation* du 12 septembre:

LES SPIRITES. — Le congrès international des spirites vient de s'ouvrir à Paris, réunissant des milliers d'adhérents, parmi lesquels les plus « éminents » médiums du monde entier. Pendant quelques jours, ces « savants » vont discuter gravement et débiter des variétés infinies de stupidités. Quelques journaux ont cru bon, à cet effet, d'envoyer leurs rédacteurs assister au congrès et les populations auront le bonheur suprême de lire des comptes-rendus très sérieux de ces concours de bêtises. On ne ferait pas mal, nous semble-t-il, de laisser ces messieurs discourir en famille, et l'utilité de rapporter précieusement leurs moindres paroles ne nous semble pas démontrée.

Notre ami, M. Martin, du ***Moniteur*** *spirite* de Bruxelles, écrit à l'adresse de l'auteur de cet articulet, les justes et sévères réflexions qu'on va lire. Seront-elles relevées?

M. Victor Arnould, directeur politique de *la*

Nation, trouvera plus commode lui aussi de garder le silence :

« Et M. Victor Arnould, dont on connait le sens élevé, les idées grandes et généreuses et le profond savoir, laisse imprimer dans son journal de pareilles insanités. Je suppose plutôt que quelque fruit sec aura furtivement glissé ces lignes dans *la Nation*. Car nous ne pouvons supposer qu'un homme sérieux, tant soit peu initié aux grandes questions qui s'agitent en ce moment dans le monde philosophique et scientifique, et qui font l'objet des discussions de *milliers d'adhérents*, réunis au Congrès à Paris, osât traiter de *stupidités* et de *bêtises* une doctrine que des hommes qui ont, cependant, quelque valeur, comme Victor Hugo, Vacquerie, Fauvety, Victorien Sardou, Eugène Sue, Flammarion, Mme Emile de Girardin et bien d'autres encore, n'ont pas dédaigné d'étudier et d'*adopter*.

Allez donc à l'école, mon cher monsieur, et apprenez que la valeur scientifique ou philosophique d'un homme ne se mesure pas à quelques pages de roman, qu'on lit pour *tuer* le temps, ou à quelques articles de journaux satiriques, qu'on parcourt dans un estaminet, entre deux chopes. Vouloir parler ou discuter sur des sujets qu'on ignore, voilà la plus grande *stupidité* et la suprême *bêtise*.»



LE SPIRITISME DANS LA LITTÉRATURE.

Le journal *la Nation* qui traite le spiritisme de stupidité ne s'aperçoit pas que les idées spirites gagnent du terrain dans la littérature et que lui-même fait du spiritisme sans le savoir comme M. Jourdain faisait de la prose. Nous n'en voulons pour preuve que les extraits suivants que nous découpons dans ses feuilletons.

Extrait du feuilleton de *la Nation* du 2 mars 1888 : *Patte Blanche*, par A. Mathey :

« Si courte qu'elle soit, ma vie, puisque je n'ai que trente-quatre ans, le malheur l'a remplie, et je me demande parfois si, dans quelque vie antérieure, je n'ai pas commis quelque grand crime pour justifier l'expiation que je subis... »

La Nation du 4 mars, idem :

« ... Certains amours naissent aussi vieux, comme si l'on s'était rencontré déjà ailleurs, je ne sais où, et que la passion naissante ne fût que la continuation ou le ressouvenir d'une passion antérieure, qui fait partie de votre être au même titre que le sang coulant dans vos veines. »



Extrait du feuilleton de *la Nation* des 7 et 8 août 1889 : *Le Crime et le Châtiment*, par Th. Dostoievski :

« — Il semble que la mort de Marfa Pétrovna vous ait laissé un vide.

— A moi? Peut-être. Vraiment, c'est possible. A propos, croyez-vous aux apparitions ?

— A quelles apparitions ?

— Aux apparitions, dans le sens ordinaire du mot.

— Vous y croyez, vous ?

— Oui et non, je n'y crois pas si vous voulez, pourtant...

— Vous en voyez ?

Svidrigaïloff regarda son interlocuteur d'un air étrange.

— Marfa Pétrovna vient me visiter, dit-il, et sa bouche se tordit en un sourire indéfinissable.

— Comment, elle vient vous visiter ?

— Oui, elle est déjà venue trois fois. La première fois, je l'ai vue le jour de l'enterrement, une heure après être revenu du cimetière. C'était la veille de mon départ pour Pétersbourg. Je l'ai revue ensuite pendant mon voyage ; elle m'est apparue, avant-hier, au point du jour, à la station de Malaïa Vichéra ; la troisième fois, c'est il y a deux heures, dans une chambre de l'appartement où je loge, j'étais seul.

— Vous étiez éveillé ?

— Parfaitement. J'étais éveillé les trois fois. Elle vient, elle cause une minute et elle s'en va par la porte, toujours par la porte. Il me semble l'entendre marcher.

— Je me disais bien qu'il devait arriver, en effet, des choses de ce genre, fit brusquement Raskolnikoff, et au même instant il s'étonna d'avoir prononcé cette parole. Il était très agité.

— Vraiment? Vous vous disiez cela? demanda Svidrigaïloff surpris : — est-ce possible ? Eh bien, n'avais-je pas raison de dire qu'il y a entre nous un point commun, hein ?

— Jamais vous ne m'avez dit cela ! répliqua avec irritation Raskolnikoff.

— Je ne l'ai pas dit ?

— Non.

— Je croyais l'avoir dit. Tantôt quand je suis entré ici et que je vous ai vu couché, les yeux fermés, et faisant semblant de dormir, j'ai pensé à part moi : « C'est celui-là même ! »

— « Celui-là même ! » que voulez-vous dire par là? A quoi faites-vous allusion? s'écria Raskolnikoff.

— A quoi? Vraiment, je ne sais pas... balbutia d'un air embarrassé Svidrigaïloff.

Pendant une minute, ils se regardèrent silencieusement entre les deux yeux.

— Tout cela ne signifie rien ! reprit avec colère Raskolnikoff, qu'est-ce qu'elle vous dit, quand elle vient vous voir ?

— Elle ? Figurez-vous qu'elle me parle de niaiseries, de choses tout à fait insignifiantes, et voyez ce que c'est que l'homme : cela me fâche. Lors de sa première apparition, j'étais fatigué ;

le service funèbre, le *Requiem*, le dîner, tout cela ne m'avait pas laissé respirer, — enfin je me trouvais seul dans mon cabinet, je fumais un cigare en m'abandonnant à mes réflexions, quand je la vis entrer par la porte.

« Arcade Ivanovitch, me dit-elle, aujourd'hui, avec le tracas que vous avez eu, vous avez oublié de remonter la pendule de la salle à manger. » C'était moi, en effet, qui depuis sept ans, remontais cette pendule chaque semaine, et quand je l'oubliais, ma femme m'y faisait toujours penser. Le lendemain, je me mets en route pour Pétersbourg. Au point du jour, arrivé à une station, je descends et j'entre au buffet de la gare. J'avais mal dormi, mes yeux étaient appesantis, je me fais servir une tasse de café. Tout à coup. que vois-je? Marfa Pétrovna assise à côté de moi. Elle tenait entre les mains un jeu de cartes :

« Voulez-vous que je vous prédise ce qui vous arrivera pendant votre voyage, Arcade Ivanovitch? » me demanda-t-elle. Elle tirait fort bien les cartes. Je ne me pardonne pas, vraiment, de ne pas m'être fait dire la bonne aventure par elle.

Je m'enfuis, effrayé, d'ailleurs la sonnette appelait les voyageurs. Aujourd'hui, après un dîner détestable que je ne parvenais pas à digérer, j'étais assis dans ma chambre et j'avais allumé un cigare, quand je vois de nouveau arriver Marfa Pétrovna, cette fois en grande toilette ; elle avait une robe neuve en soie verte avec une très longue traîne : « Bonjour, Arcade Ivanovitch ! comment trouvez-vous ma robe? Aniska n'en fait pas de pareilles. » (Aniska, c'est une couturière de notre village, une ancienne serve qui a été en apprentissage à Moscou — un beau brin de fille.) Je jette un coup d'œil sur la robe, puis je regarde attentivement ma femme en pleine figure, et je lui dis : « Il est inutile que vous vous dérangiez, Marfa Pétrovna, pour venir me parler de semblables bagatelles. » — « Ah ! mon Dieu, batuchka, il n'y a pas moyen de te faire peur. » — « Je vais me marier, Marfa Pétrovna, reprends-je, voulant la taquiner un peu. — « Libre à vous, Arcade Ivanovitch ; vous vous ferez peu d'honneur en vous remariant sitôt après avoir perdu votre femme ; fissiez-vous même un bon choix, vous ne vous attireriez que le mépris des braves gens. » Sur ce, elle sortit, et je crus même entendre le froufrou de sa traîne. N'est-ce pas que c'est drôle?

— Mais peut-être ne dites-vous que des mensonges? observa Raskolnikoff.

— Il est rare que je mente, répondit Svidrigaïloff d'un air rêveur et sans paraître remarquer le moins du monde la grossièreté de la question.

— Et, avant cela, vous n'aviez jamais vu de revenants?

— Si, mais cela ne m'était arrivé qu'une seule fois, il y a six ans. J'avais un domestique nommé Philka ; on venait de l'enterrer ; par distraction je criai comme de coutume : « Philka, ma pipe ! » Il entra et alla droit à l'armoire où se trouvaient mes ustensiles de fumeur. « Il m'en veut », pensai-je en moi-même, car, peu avant sa mort, nous avions eu ensemble une vive altercation. — « Comment oses-tu, lui dis-je, te présenter devant moi avec un vêtement troué aux coudes? Va-t'en, maraud ! » Il fit demi-tour, sortit et ne revint plus. Je n'en ai pas parlé à Marfa Pétrovna. Mon intention était d'abord de faire dire une messe pour lui, mais j'ai réfléchi ensuite que ce serait de l'enfantillage.....»

PROPAGANDE SPIRITE

Les nombreux adeptes de notre saine philosophie qui ont assisté aux funérailles de notre sœur en croyance, Mme Saive, ont pu admirer au cimetière de Seraing deux tombes portant des inscriptions spirites.

L'un de ces monuments funéraires est remarquable par son travail artistique. Sur une surface de six mètres carrés deux blocs de granit superposés en pente douce recouvrent un caveau spacieux.

Tout en haut repose un petit cercueil en pierre sculptée portant le *Triomphe de la vie sur la mort*, réprésenté par une élégante statuette d'enfant en marbre blanc, de grandeur naturelle. Elle tient d'une main un flambeau (la lumière), de l'autre une couronne d'immortelles.

Sur le long côté du petit cercueil se trouve gravé en lettres dorées :

Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse. ALLAN KARDEC.

Sur le granit sont aussi gravés ces mots :

Vers Dieu par le Progrès et la Charité.

Plus bas en relief, grandeur naturelle, le beau dessin sculpté (le cep de Vigne) qui se trouve à la page XLI du *Livre des Esprits* (1), et ensuite :

Sépulture de la famille
O. C. HOUART.

(1) « Tu mettras en tête du livre le cep de vigne que nous t'avons dessiné parce qu'il est l'emblème du travail du Créateur, tous les principes matériels qui peuvent le mieux représenter le corps et l'esprit s'y trouvent réunis : le corps c'est le cep ; l'esprit c'est la liqueur ; l'âme ou l'esprit uni à la matière, c'est le grain. L'homme quintessencie l'esprit par le travail et tu sais que ce n'est que par le travail du corps que l'esprit acquiert des connaissances. » (*Livre des Esprits*, page XLII.)

Nous félicitons notre frère et ami de son excellente initiative qui trouvera des imitateurs.

NOUVELLES.

Les journaux ont donné dernièrement les détails affreux du sinistre qui vient de désoler le 6 septembre la métropole commerciale de la Belgique. Une explosion qui a coûté la vie à plus de 100 personnes et blessé un plus grand nombre d'autres, est survenue dans une installation provisoire où l'on procédait à l'enlèvement de la poudre contenue dans des cartouches de rebut; 70,000 barils de pétrole ont ensuite pris feu et augmenté considérablement le désastre.

Le *Koophandel*, journal anversois, publie le récit d'une personne qui a échappé, dit-elle, *miraculeusement* (!) à cette épouvantable catastrophe. Nous y relevons ce qui suit :

« Me promenant près des docks, je vis tout-à-coup s'élever de la fabrique une flamme entourée d'une vapeur blanchâtre et suivie d'une détonation. C'était une première explosion dont je ressentis à peine l'effet. D'où me vint immédiatement la présence d'esprit que je montrai alors? Ce sera là toujours un mystère; mais il me suffira de dire que l'instinct de la conservation (?) me mit ces mots dans la bouche : « J... couche-toi. » Comme une masse inerte, je me laissai tomber et à ce moment même éclata l'explosion effroyable qui devait faire tant de victimes... »

* * *

Mlle Ernestine Van Hasselt, fille de notre poète national, vient d'obtenir la palme en or avec félicitations du jury dans un concours littéraire ouvert par l'Académie Montréal de Toulouse, pour son travail sur l'*immortalité*.

* * *

Deux jeunes gens, dont l'un est étudiant en médecine, faisaient dernièrement des expériences avec la table pour la quatrième ou la cinquième fois. Après avoir obtenu quelques noms de personnes décédées et des réponses convenables aux esprits qui se présentaient, le mouvement recommença ; ils eurent alors une de ces preuves dont une seule suffit pour toujours à qui veut se donner la peine de réfléchir. Il semblait que cette force intelligente qui faisait mouvoir la table, voulût à dessein contredire leurs prévisions, pour les convaincre qu'elle manifestait sa pensée et que ce n'était pas eux qui manifestaient la leur. D'abord ils eurent un *L*, et crurent que c'était un esprit familier qu'ils avaient déjà eu d'autres fois appelé Livia ; ensuite la lettre *u*, et pensèrent qu'au lieu de Livia ce devait être la tante de l'un d'eux, appelée Lucia. Ils continuèrent et eurent successivement *igi*. Trompés dans leurs premières prévisions, ce qu'ils déclarèrent de moment en moment à l'un des spectateurs, ils considérèrent comme certain qu'il s'agissait d'un individu qui, autrefois, s'était annoncé sous le nom de Luigi Nobili, et qu'ils ne connaissaient pas. Ils continuèrent encore ; au lieu de Nobili, ils eurent *Del Monte*. A l'un des deux jeunes gens ce nom de famille était inconnu ; le second se rappelait avoir vu à l'hôpital un malade qui portait ce même nom de famille, mais il ne savait si c'était lui, ne sachant pas son nom personnel. — Ils lui demandèrent alors à quelle époque il était mort. — Réponse : *Il y a peu de jours*. — Que voulez-vous nous dire? — Ici la table frappa le nom de l'étudiant en médecine, après elle ajouta : *Quand vous passiez, le matin, vous prouviez aux malades que vous aviez du cœur. Etudiez, et vous deviendrez un médecin distingué*. En effet, ce jeune homme accompagnait le médecin-chef dans ses visites à l'hôpital, et plusieurs fois il avait vu ce malade. Désireux de vérifier ce fait, nous fîmes des recherches et nous apprîmes que Luigi était précisément le nom du malheureux Del Monte, mort à l'hôpital quelques jours auparavant.

Le véritable investigateur trouve à foison des faits semblables.

(Extrait de l'ouvrage : *Médiumnité hypnotique*, par MM. F. Rossi-Pagnoni et docteur Moroni.)

* * *

M. W.-L. Planchard écrit au *Banner of Light*, de Boston, du 15 juin :

« A une séance que vient de donner Mme M.-E. Williams, de New-York, dans Adelphi Hall, au bénéfice de la *First Society of Spiritualists*, trente et une formes spirites hommes, femmes et enfants se sont matérialisées et ont été reconnues par leurs amis, qui constatèrent la chose devant l'assistance, composée de plus de deux cents personnes. Plusieurs noms furent donnés du cabinet, tous ont été fort promptement reconnus. La séance passe pour être une des meilleures qui ait été donnée en public. »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 8 — Liége, 15 Octobre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

La paix et la guerre. — Congrès spirite de Paris. — La photographie spirite démontrée scientifiquement. — Le spiritisme et le clergé. — Nécrologie. — Nouvelles. — Avis.

LA PAIX ET LA GUERRE.

Discours de M. Locqueneux, vice-président de la *Société de Paix et d'Arbitrage international* du Familistère de Guise.

Messieurs,

Pour tenir la promesse faite en mon nom par notre honorable président lors de la dernière réunion de notre société, je veux vous dire quelques mots sur la paix et la guerre.

Ce sujet peut, à juste titre, fournir la matière de beaux discours à de plus éloquents et de plus expérimentés; pour moi, au contraire, étant donnés mon inexpérience et le peu de temps que j'ai pu consacrer à ces questions, il me sera difficile de vous intéresser et de ne pas suivre les sentiers battus.

J'ose espérer, cependant, que si je n'ai pu vous dire des choses bien nouvelles, je vous aurai tout au moins entretenu de ce qu'il est utile que nous entendions souvent, pour en être bien pénétrés.

Je désire seulement que votre indulgence réponde à ma bonne volonté, et je sais qu'elle ne me fera pas défaut.

Il m'a paru utile de faire passer sous vos yeux un certain nombre d'évènements historiques ou de vies humaines pour arriver à la constatation de cette vérité depuis longtemps démontrée : les guerres ont pour causes principales, sinon uniques, l'ignorance des uns, l'égoïsme aveugle et brutal des autres.

Il me serait facile, en m'inspirant des ouvrages de notre tant regretté fondateur, de vous faire un tableau saisissant des calamités et des catastrophes occasionnées par l'égoïsme humain : en cela, vous le savez tous, son éloquence ne tarissait pas.

Au surplus, vous pourrez relire les pages admirables qu'il a écrites sur ce sujet et vous convaincre que, dans sa pensée, pour faire disparaître d'entre les hommes le fléau de la guerre, il fallait tout d'abord les moraliser, les élever, en un mot, les corriger de leur égoïsme.

Au début de l'humanité, dans ces temps reculés que nous devinons à peine, dans les brumes du passé, malgré les efforts de la science, l'homme fit la guerre à l'homme.

L'homme primitif, privé des lumières de la raison, n'ayant pour guide que ses passions de brute et pour argument que la force, obéit à ses penchants naturels et n'eut d'autre mobile que la satisfaction de ses appétits grossiers.

Pour un morceau de venaison, pour la possession d'une caverne, le plus fort se jette sur le plus faible, le supprime et s'approprie l'objet de sa convoitise.

Les peuplades ne sont pas plus sages que les hommes isolés : un pâturage, un abri, un cours d'eau allument entre elles une guerre qui ne se termine que par la fuite ou l'extermination du parti le plus faible.

La constitution de sociétés d'hommes plus importantes, leur groupement en nations ne fit qu'aggraver le mal en accroissant les proportions et les conséquences de leurs chocs : nombreuses étaient les nations, nombreuses furent les victimes de leurs luttes sans merci.

Les hommes s'étant donné des maîtres, devinrent les instruments inconscients de l'égoïsme

de ceux-ci : ils s'entretuèrent par ordre, méthodiquement et acquirent ainsi le droit de se dire civilisés ! Quelle ironie !

Si nous sortons du domaine de la tradition pour feuilleter l'histoire écrite, nous y trouvons les mêmes abominations : la vie des peuples y est inscrite en lettres de sang.

Choisissons quelques faits entre mille.

N'est-ce pas le plus monstrueux égoïsme qui fit d'Alexandre un conquérant et qui, après sa courte existence terminée dans une orgie, alluma entre ses généraux une guerre atroce qui ensanglanta une partie de l'Europe et de l'Asie ?

N'est-ce pas l'égoïsme qui mit aux prises les Romains et les Carthaginois et qui fit disparaître de la carte du monde un peuple appelé à de grandes destinées ?

C'est encore et toujours l'égoïsme qui, en développant la servitude parmi les Romains, fit éclater la guerre civile et livra leur empire en lambeaux à l'âpre convoitise des barbares.

Plus tard, avec l'expansion du christianisme, le dogme s'en mêle, les discussions théologiques provoquent, après les persécutions, une sorte de folie furieuse qui couvre l'Europe entière de sang et de ruines.

Quel autre nom que celui de guerre faut-il donner à cette intolérance religieuse, à ce fanatisme de sectaire qui fut la terreur des populations au moyen-âge et qui donna naissance à l'inquisition.

Alors se présente à nos yeux terrifiés l'image des auto-da-fé, des tortures, des bûchers où périssaient par milliers les martyrs anonymes de la liberté de penser. « La seule inquisition d'une des provinces d'Espagne, dit Michelet, établit dans un monument authentique, qu'en seize années elle brûla 20.000 hommes. »

« L'histoire dira, ajoute notre grand historien, que l'Église du moyen-âge s'épuisa en inventions pour augmenter la souffrance, pour la rendre poignante, pénétrante, qu'elle trouva des arts exquis de torture, des moyens ingénieux pour faire que, sans mourir, on savourât longtemps la mort... et qu'arrêtée dans cette route par l'inflexible nature qui, à tel degré de douleur fait grâce en donnant la mort, elle pleura de ne pouvoir en faire endurer davantage. »

Faut-il parler, après cette éloquente et lugubre peinture, de la sanglante guerre des Hussites, où l'Eglise joua le grand rôle et qui fit de la Bohême un désert; de cette longue suite de guerres civiles qui, pendant trente années, divisa la France en deux camps, ruina le commerce et l'industrie, arma le frère contre le frère, le fils contre le père et fit entrer dans les mœurs le guet-apens, le meurtre et l'assassinat ; de cette horrible nuit de la Saint-Barthélemy, dont les victimes se comptent par milliers ; et de tant d'autres crimes politico-religieux qui eurent pour cause l'orgueil et l'égoïsme des puissants, l'aveuglement superstitieux des masses populaires.

Ouvrons maintenant l'histoire au règne de Louis XIV.

L'avènement de ce roi, c'est le triomphe de l'arbitraire sur le droit, c'est le règne de l'iniquité, la négation de la vérité et de la justice. Secoué dès le berceau par la tempête de la Fronde, l'enfant-roi qui déjà se croit le lieutenant de Dieu sur la terre, sent naître et grandir en lui cet instinct dominateur, cette haine de l'indépendance et de la liberté des peuples, qui firent de lui le plus grand despote dont l'histoire ait conservé le nom.

Et pourquoi ne fut-il pas devenu un dieu, même aux yeux de ce bon peuple de France, qui aima tant son roi? Cet amour immense, les sophismes des écrivains, les prédications des prêtres, des Bossuet, les basses flatteries prodiguées à l'envi par des courtisans insatiables, tout contribuait à lui donner cette opinion qu'il n'avait de maître que Dieu, qu'à lui seul il devait compte de ses actes et que le peuple était fait pour lui.

Faut-il s'étonner si le duc de la Feuillade pousse l'adulation jusqu'à entretenir des cierges allumés devant le buste de Louis XIV ?

Que sera l'idole ? un monstre d'égoïsme. Qu'est la conséquence ? quarante années de guerre, la proscription pour un demi-million de Français, coupables seulement d'une noble indépendance religieuse ; puis la ruine économique, la famine et la honte.

Et le roi-soleil (soleil de clinquant !), qui pensait éblouir l'Europe, disparut à son déclin dans un nuage de sang, de deuil et de corruption.

Signalons en passant son acte de contrition, sa condamnation même, sortie de sa propre bouche à son lit de mort, alors que d'une main défaillante il plaçait la couronne sur la tête de son arrière-petit-fils : « Mon fils, j'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. »

Aveu tardif, conseil inutile !

Le successeur de ce potentat, dont la folle ambition avait précipité sur la France tant de désastres, mettra le comble aux malheurs de notre infortuné pays et appellera, par l'excès même de son égoïsme, de ses fautes, que dis-je ? de ses crimes, une sanglante réaction. Le peuple, dans l'explosion de sa colère trop longtemps contenue, frappera sans pitié, aveuglément parfois.

Louis XV prévoyait tout cela, quand il osa dire : « Après moi le déluge ! ». Les événements se précipitaient ; des guerres injustes entreprises par la volonté des favorites, la perte de notre marine, de colonies, la ruine de notre commerce, l'accroissement de notre dette, la corruption du roi et des grands, tout cela, joint aux écrits des économistes, ébranlait jusque dans ses fondements l'édifice social au sommet duquel trônait encore la royauté.

Et cette royauté avilie, tombée dans la fange, s'évanouit devant l'apparition radieuse d'une autre royauté, celle de l'esprit et du droit, avec les Voltaire, les Jean-Jacques, les Montesquieu et les Diderot.

La monarchie avait fait la guerre, avait vécu de la guerre, pour ainsi dire ; la Révolution fit aussi la guerre ; mais quelle guerre ?

Citons encore Michelet : « Dans cette terre (le Champ de Mars) est mêlée profondément la sueur de ceux qui, dans un jour sacré, ont soulevé ces collines, le jour où, réveillées au canon de la Bastille, vinrent du nord et du midi s'embrasser la France et la France ; le jour où trois millions d'hommes, levés comme un homme, armés, décrétèrent la paix éternelle. »

« Ah ! pauvre Révolution, si confiante à ton premier jour, tu avais convié le monde à l'amour et à la paix... « O mes ennemis ! disais-tu, il n'y a plus d'ennemis ! » Tu tendis ta coupe à boire à la paix des nations, Mais ils ne l'ont pas voulue.

« Et lors même qu'ils sont venus pour la frapper par surprise, l'épée que la France a tirée, ce fut l'épée de la paix. C'est pour délivrer les peuples, pour leur donner la vraie paix, la liberté, qu'elle frappa les tyrans. Dante assigne pour fondateur aux portes de l'enfer l'Amour éternel. Ainsi sur son drapeau de guerre, la Révolution écrivit : La Paix.

« Ses héros, ses invincibles, furent, entre tous, les pacifiques. Les Hoche, les Marceau, les Desaix et les Kléber sont pleurés, comme les hommes de la Paix, des amis et des ennemis, pleurés du Nil et du Rhin, pleurés de la guerre elle-même, de l'inflexible Vendée.

« La France s'était fiée si bien à la puissance de l'idée qu'elle fit ce qu'elle pouvait pour ne pas faire de conquête. Tout peuple ayant même besoin, la liberté, poursuivant le même droit, d'où pouvait naître la guerre ? La Révolution, qui n'était dans son principe que le triomphe du droit, la résurrection de la justice, la réaction de l'idée contre la force brutale, pouvait-elle, sans provocation, employer la violence ?

« Ce caractère profondément pacifique, bienveillant de la Révolution, semble un paradoxe aujourd'hui. Tant on ignore ses origines, tant sa nature est méconnue, tant la tradition, au bout d'un temps si court, se trouve déjà obscurcie !

« Les efforts violents, terribles, qu'elle fut obligée de faire, pour ne pas périr, contre le monde conjuré, une génération oublieuse les a pris pour la Révolution elle-même.

« Et de cette confusion, il est résulté un mal grave, profond, très difficile à guérir chez ce peuple : l'adoration de la force.

« La force de résistance, l'effort désespéré pour défendre l'unité, 93... Ils frémissent, et ils se jettent à genoux.

« La force d'attaque et de conquête, 1800, les Alpes abaissées, puis la foudre d'Austerlitz... Ils se prosternent, ils adorent. »

Vous le voyez donc, la Révolution était l'incarnation du droit ; elle revendiquait la liberté pour tous les peuples ; mais les peuples ne l'ont pas compris, et les tyrans, les seuls qui fussent menacés par ce grand mouvement de rénovation, ont fait cause commune contre nous ; de plus, l'oubli des principes de la Révolution nous valut Bonaparte, quinze années de guerre, des hécatombes humaines, la conscription, l'enrôlement forcé des bossus, des boiteux et des borgnes, le sang généreux des Français versé sur les champs de bataille au service d'une cause inique, enfin l'invasion, le démembrement territorial et la restauration d'une odieuse monarchie.

En 1848, même oubli, mêmes conséquences : un second Bonaparte, la guerre encore et toujours la guerre; puis la catastrophe de 1870 qui aboutit à une nouvelle mutilation de notre territoire.

Mais, arrêtons-là cette revue rapide et nécessairement incomplète des maux occasionnés par l'égoïsme; tant de dures leçons n'ont pu corriger les hommes, et nous pourrions constater, par l'examen des faits actuels, qu'ils n'ont rien appris ni rien oublié.

Pourquoi donc, puisqu'ils sont nés frères, et qne leurs efforts doivent tendre vers une même fin, ne se sont-ils pas encore tendu une main amie par-dessus les frontières et n'ont-ils pas proclamé la République universelle ? Hélas ? il faut bien l'avouer, c'est que leur avancement moral ne les a pas encore rendus dignes d'un tel bonheur.

Un jour viendra cependant où les peuples, par l'instruction, par l'éducation, seront capables de se gouverner eux-mêmes et de se passer de maîtres : ce jour-là, bien pénétrés de leurs véritables intérêts, ils feront rentrer dans le rang les bergers qui les tondent.

Car les peuples sont la force, ils sont le nombre et ils sont le droit, et lorsque leur volonté, guidée

par une raison plus saine et un jugement plus éclairé, les placera dans la voie de la justice et de la vérité ; lorsque l'ouvrier des usines et des champs et l'ouvrier de la pensée, unis dans un même effort vers le progrès, travailleront en frères au bonheur de leur patrie ; lorsque les nations à leur tour, s'inspirant de leurs seuls intérêts, feront converger les efforts individuels vers le bien de la grande patrie, de l'humanité, les despotes iront rejoindre dans l'éternel oubli les divinités de la fable et du paganisme.

Alors, véritablement, le droit sera devenu la force, et l'humanité tout entière mettra en pratique cette belle maxime inscrite en tête des statuts de la société de Paix de Genève :

« Si tu veux la paix, prépare la justice et la liberté ! »

(*Le Devoir* du 28 octobre 1888.)

CONGRÈS SPIRITE DE PARIS.

Allocution d'ouverture prononcée par M. Jules Lermina.

Messieurs,

L'honneur que le Congrès a bien voulu me faire en m'appelant au siége présidentiel me donne le privilège de saluer en son nom les travailleurs qui, de toutes les parties du monde, ont répondu à son appel. J'accomplis ce devoir avec une satisfaction d'autant plus grande qu'il me fournit l'occasion de caractériser en quelques mots l'œuvre à laquelle vous allez tous concourir.

Cette œuvre n'est rien moins que l'affirmation de la science nouvelle, l'alliance de la physiologie et de la psychologie, le défi jeté par la recherche au préjugé et à la routine, la levée en masse des chercheurs de vérités contre l'obscurantisme qui se réclame, pour arrêter l'essor de l'esprit humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée des académies et des églises. Ce Congrès est le champ de bataille des intelligences courageuses, bravant l'intolérance de ceux qui prétendent imposer des limites aux droits de l'analyse et de l'investigation. Il n'est pas de domaine fermé à l'exploration humaine. Je vous le dis, ceux-là sont de véritables positivistes qui ne nient à priori rien de ce que l'expérience, ne disons pas seulement démontre, mais indique. Partout où la nature manifeste son action, en quelque ordre qu'elle se produise, si faible que soit la lueur qui éveille la curiosité et sollicite l'attention, le devoir de l'homme est d'aller en avant. Enregistrer des faits, multiplier les observations, soumettre des hypothèses, même les plus hasardées, à une rigoureuse critique, affirmer hautement la vérité, en dépit de toutes les oppositions et de toutes les coërcitions, tel est le devoir de l'homme raisonnable et juste. Vous saurez le remplir, attentifs à ne pas tomber dans l'ornière du dogmatisme entêté, où se traînent et où voudraient vous entraîner les négateurs à outrance. Scrutant les plus ardus problèmes de la vie, vous aurez le courage orgueilleux de poser cette question :

O Mort, es-tu la mort ?

La vieille science, autoritaire et exclusive, a été impuissante à combattre la souffrance, la misère, la désespérance, je salue en vous les adeptes modestes de la science nouvelle, initiatrice des progrès nouveaux. Il y a, disait le grand Mickiévics, une masse de lumière et de chaleur donnée pour chaque époque. Il en faut une dose nouvelle pour ranimer l'humanité et faire surgir une époque nouvelle.

Travaillez, soyez les semeurs ; nos fils du XX[e] siècle récolteront et vous remercieront.

Au nom de la France, au nom de la ville de Paris, d'où toute lumière s'épand sur le monde, encore une fois, je vous salue.

Le rapport de M. Papus, secrétaire général du Congrès nous fait comprendre, ce qui étonnait beaucoup de gens, la présence de Jules Lermina, au fauteuil présidentiel :

Jules Lermina n'est pas spirite, vous le savez tous, l'immortalité de l'âme, ou les rapports avec les morts sont encore pour lui des problèmes non résolus, mais il est l'ennemi de tout préjugé qui tendrait à arrêter l'essor de la pensée humaine.

« Vous énoncez des phénomènes qui présentent toute la rigueur scientifique désirable, m'a-t-il dit, on ne veut pas vous écouter à cause des noms que vous leur donnez, eh bien, pour montrer à tous qu'on doit s'incliner devant la vérité expérimentale, quelles qu'en puissent être les conséquences, j'accepte l'honneur de diriger vos débats. Je veux montrer par là que moi, libre-penseur dans la véritable acception du mot, je n'ai jamais peur des préjugés ridicules invoqués par les Académies ou par les églises pour empêcher la vérité de se produire. »

* * *

Nous lisons dans divers journaux belges l'article suivant relatif au Congrès de Paris :

« Nous avons relaté ces jours derniers, l'ouverture dans un des temples de Grand-Orient de France, et pour la première fois à Paris, d'un Congrès international des écoles spirites et spiritualistes disséminées sur tous les points du globe.

Les cinq cents délégués qui le composent, venus de tous les pays du monde et représentant plus de quarante mille adhérents, plusieurs centaines de sociétés et d'écoles, tant pour Paris que pour la province et l'étranger, et environ soixante-quinze journaux paraissant en toutes langues viennent, à la veille

de clore leurs travaux, d'arrêter un certain nombre de conclusions, parmi lesquelles nous relevons les plus intéressantes ou, si l'on aime mieux, les plus originales.

Voici, en ce qui touche la première section, celle du spiritisme pur, un aperçu de quelques-unes de ces conclusions :

1° La doctrine spirite est reconnue comme s'alliant intimement à toutes les données scientifiques et philosophiques aujourd'hui connues.

2° Les investigations de tous les chercheurs tendent à prouver surabondamment que le spiritisme fournit des preuves irrécusables de la perpétuité du *moi* conscient après la mort.

(Expériences de Crookes, de Zollner, etc.)

En ce qui concerne la réincarnation, la grande majorité des écoles spirites affirme que l'évolution de l'homme ne peut s'effectuer qu'à l'aide de réincarnations successives. La majeure partie des représentants du pays du nord et du sud sont en effet affirmatifs sur ce point. Seuls les représentants de la France, de la Belgique et des pays centraux de l'Europe paraissent avoir encore quelques doutes à ce sujet.

Quant aux phénomènes obtenus dans les séances spirites, le Congrès déclare qu'ils sont de trois ordres : 1° physiques (déplacement d'objets matériels) ; 2° psychiques (incarnation) ; 3° phénomènes de matérialisation.

En ce qui touche les photographies spirites, les conclusions ne sont pas moins curieuses :

La photographie spirite, disent-elles, est un instrument de contrôle réel, à condition de prendre toutes les précautions nécessaires.

Le congrès signale au public les nouvelles expériences poursuivies depuis cinq ans par le capitaine Volpi (délégué d'Italie). Aucun photographe n'a pu, jusqu'à présent, imiter ces photographies, malgré l'offre d'une forte prime faite par le capitaine Volpi.

Le capitaine Volpi a déclaré que trois photographes, jusqu'ici, se sont présentés, et qu'aucun n'a pu gagner la prime de 500 fr. promise.

Les conclusions de la section d'occultisme, comprenant la théosophie et la kabbale, sont, aux yeux des membres du congrès, particulièrement convaincantes. Les voici : « L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. La terre présente une série hiérarchique d'êtres couronnés par l'humanité qui est le cerveau de la terre. Chaque être humain est une cellule nerveuse de la terre et chaque âme humaine est une idée de la terre. »

Malgré les objurgations des délégués espagnols et italiens, qui tous, à diverses reprises, ont fait des propositions tendant à demander un vote du congrès reconnaissant l'existence de Dieu, le bureau s'est chaque fois refusé énergiquement de mettre la proposition aux voix.

Le congrès a enfin arrêté les conclusions relatives à la persistance du *moi* conscient après la mort, et les rapports certains et possibles entre les vivants et les morts. »

* * *

La *Gazette de Liége*, feuille épiscopale, reproduit une partie du compte-rendu du *Journal des Débats* qu'elle fait suivre de quelques réflexions burlesques.

Nous en extrayons ce qui suit :

« Dans deux réunions générales tous les spirites délégués assemblés au nombre d'environ cinq cents se sont communiqué les résultats de leurs travaux et se sont mutuellement exhortés à poursuivre leurs investigations et à propager leur foi. Des Espagnols, des Anglais, des Américains, des Hollandais, des Allemands sont venus, à tour de rôle, les uns dans leur langue maternelle, les autres en français, saluer leurs frères de France et leur dire avec de grandes effusions leur espoir de voir bientôt le *spiritualisme* universel opérer l'union des peuples. »

Le spiritisme reconnaît l'existence d'un Etre suprême, d'une volonté intelligente gouvernant les mondes innombrables qui peuplent l'espace infini.

La *Gazette* qui n'aime pas ce Dieu là, insinue jésuitiquement, suivant sa peu louable habitude, que les spirites pour la plupart rejettent toute croyance à la Divinité et que l'Eglise a grandement raison de lancer ses foudres (de carton) contre l'engeance diabolique qui finira par envahir l'humanité terrestre.

Nous n'avons que faire des condamnations de l'Eglise romaine et nous opposons notre dédain aux calomnies débitées de parti pris par des gens intéressés au maintien des préjugés et abus, honte de notre siècle !

* * *

L'indignation de la sainte *Gazette de Liége* est grande.

Les Romains ne viennent-ils pas de décider qu'une statue de Jésus, socialiste, va être érigée sur une place publique de Rome !

Cette œuvre *satanique* va troubler la digestion du prétendu représentant de Dieu sur la terre !

La photographie spirite démontrée scientifiquement.

—

Depuis quelque temps une excellente mesure a été prise par ceux qui s'occupent des phénomènes spirites au point de vue de leur stricte réalité scientifique. Cette mesure consiste à remplacer les organes humains par des enregistreurs mécaniques, toutes les fois que cela est possible.

C'est par ce procédé que William Crookes, de la Société royale de Londres, inaugura cette magnifique série d'expériences qui, considérée dans son ensemble, est le monument le plus parfait qui ait été jusqu'à présent élevé contre l'Autel du matérialisme néantiste. Devant ces faits indéniables, les matérialistes en sont réduits à jeter le livre avec rage en s'écriant: Je ne veux pas lire, cet homme est fou !

En supposant que l'auteur de si belles découvertes positives soit fou, comme nous tous et les quelques millions de frères qui partagent nos idées, il reste à prouver la folie des réactifs chimiques et de l'enregistreur Marey, chose, on l'avouera, un peu plus difficile.

Aussi, c'est avec joie que nous devons signaler les tentatives de ce genre et au premier rang celle du capitaine Volpi sur l'obtention des photographies spirites.

Nous savons tous qu'il est facile de tromper l'individu inexpérimenté dans l'obtention de ces photographies ; mais nous savons aussi combien il est facile de découvrir la supercherie, quand il y en a une.

Or, dans ses expériences impartialement poursuivies depuis cinq ans, le capitaine Volpi a pris toutes les précautions nécessaires. De plus, il est arrivé à de tels résultats que la véritable photographie spirite est impossible à imiter par un des moyens aujourd'hui connus. Ce fait est dû à l'action d'une modification spéciale de la lumière par l'apparition, modification telle que le capitaine Volpi a offert 500 francs au photographe qui réussirait à imiter une de ses photographies spirites par un moyen frauduleux quelconque. Plusieurs photographes se sont présentés et ont fait des essais, tous se sont retirés d'eux-mêmes avouant le phénomène impossible à imiter. Ces photographies spirites ont été présentées aux membres du Congrès.

M. Mac-Nab de Paris a présenté également d'intéressantes épreuves photographiques de matérialisation, ainsi que deux clichés photographiques également de matérialisation. *(Revue.)*

LE SPIRITISME ET LE CLERGÉ.

—

Le journal *Light* de Londres du 10 août publie en supplément le texte d'un sermon sur le mesmérisme, l'hypnotisme et le spiritisme prêché le 21 juillet à la chapelle épiscopale de Saint-James par le Révérend H.-R. Haweis. Ce clergyman a exposé en bons termes l'état de la question en faisant ressortir qu'il serait absurde de traiter de fous des hommes comme Lord Brougham, Lord Hougton, Lord Dunraven, Monckton Milnes, Dale Owen, Crookes, Cox, Wallace, Zollner, Weber, etc. Le pasteur protestant a eu le bon goût de ne pas faire intervenir dans ces manifestations modernes messire Satan, ce *Deus ex machina* cher aux prêtres catholiques. En Amérique, un de ceux-ci, le Révérend W.-W. Andrews, pour ne pas avoir observé la même réserve dans un sermon, s'est attiré dernièrement une réplique du professeur Henry Kiddle de New-York; nous traduisons quelques passages de ce document d'après *Religio-Philosophical Journal* du 22 juin :

« Le caractère de l'homme, ses préjugés, ses prédispositions, son genre et degré de culture, ses associations et ses habitudes influent pour une grande partie sur l'accueil qu'il fera à la vérité spirite ainsi qu'à toute espèce de doctrine religieuse. Nous en avons un exemple avec le Révérend Andrews lui-même. Quelle différence entre lui et le Révérend Samuel Watson, ou le Révérend Sidney Dean, plus récemment converti, ou le Révérend J.-P. Newman, ou le Révérend Heber Newton, de New-York, ou le Révérend M.-J. Savage, de Boston. Ils voient, eux, la lumière de la vérité divine et une indication de sa bonté et de sa sagesse dans cette dispensation spirituelle, venue à point pour combattre l'athéisme, l'irréligion, le matérialisme scientifique, là où le catholique apostolique et romain ne voit que l'intrusion de Satan venant se mettre en travers des desseins bienveillants de Dieu.

» Quelle conception présente-t-on par là à un esprit qui raisonne des attributs et du pouvoir de Dieu, de celui qu'on dit être infini en pouvoir ainsi qu'en bonté !

M. Andrews reproche à juste titre à l'Eglise chrétienne de « fermer les yeux aux faits les plus palpables des manifestations spirites, et de clore les oreilles aux attestations de témoins compétents et véridiques, d'avoir recours à toutes sortes de moyens déshonnêtes et jésuitiques pour se maintenir dans une misérable position » en ce qui regarde l'Esprit. Il dit que l'Eglise devrait accepter les manifestations spirites comme une réalité, au lieu de prêcher qu'elles ne sont pas dues à une cause divine ou humaine, mais à l'intervention du démon. Nous avons vu il y a quelques années le Révérend D[r] Phelps émettre la même opinion, mais le Révérend D[r] Backley s'efforça de lui prouver, dans le *Christian Advocate*, que cette manière de procéder n'était pas prudente et que c'était s'avouer vaincu, attendu que ceux qui attendent les messages et les communications ne peuvent positivement pas admettre qu'ils proviennent d'une source satanique.

« Ainsi donc, avoir recours à des subterfuges ou nier carrément les faits, voilà tout ce qui reste à ceux qui sont déterminés à rejeter les révélations du spiritualisme moderne. C'est pourquoi aucune suite ne sera donnée aux injonctions du Révérend Andrews pas plus qu'à celles du Dr Phelps. Il s'agit évidemment ici, non d'une question de vérité, ou de prêcher la vérité, mais de trouver les moyens de soutenir les institutions ecclésiastiques auxquelles sont attachés tant de grands intérêts mondains. N'est-ce pas là ce qui a fait rejeter le Christ par les suppôts de l'Eglise juive et ce qui a causé son cruel et ignominieux supplice ? »

NECROLOGIE.

Le 18 septembre, à 3 heures, ont eu lieu à Godarville, (Hainaut) les funérailles spirites de Mlle Maria Elvire Dendoit, décédée à l'âge de 16 ans, fille de notre frère en croyance, M. Dendoit-Delporte.

Malgré les objurgations et les anathèmes du clergé de l'endroit, une affluence très nombreuse d'habitants a tenu à honorer par sa présence la cérémonie simple et touchante qui rassemblait au bord de la tombe nos frères de cette contrée industrielle.

MM. Deplus, Bughin et J. Pette, dans leurs discours prononcés devant la foule recueillie, ont affirmé le droit de chacun à cette liberté de conscience que les Pharisiens de notre époque, trop soucieux de leurs intérêts, voudraient nous ravir. Aux erreurs dogmatiques des religions mercantiles qui déshonorent l'humanité, ils ont opposé les enseignements si rationnels de la sublime et consolante philosophie spirite aujourd'hui répandue dans le monde entier.

Après la prière pour les morts, les assistants se sont retirés, satisfaits d'avoir été témoins d'une manifestation courageuse et énergique dont ils conserveront longtemps le souvenir.

NOUVELLES.

Le sort de Sir John Franklin. — Le *Daily News* du 11 avril dernier signalait l'apparition d'un ouvrage très curieux édité par le Révérend Henri Skewes, vicaire de *Holy Trinity Church*, Liverpool. L'auteur y montre comment le sort de Sir John Franklin fut révélé par le spiritisme au moyen de la médiumnité des enfants du capitaine Coppin en l'année 1849, et comment Lady Franklin, mettant à profit l'information ainsi obtenue, chercha — en dépit de toutes les oppositions — à s'en servir jusqu'à ce que la vérité de la révélation fût démontrée dix ans plus tard par la découverte des restes de cette expédition au pôle nord. (*Harbinger of Light* du 1er juin.)

* * *

Une coïncidence extraordinaire. — Le 5 décembre 1664, une chaloupe qui traversait la Seine avec 81 passagers, chavira et un passager seulement, nommé Hugh Williams, fut sauvé. Le même jour de l'année 1785, une autre chaloupe contenant environ 60 personnes, éprouva le même sort, tout le monde périt à l'exception d'un seul, dont le nom était Hugh Williams. Enfin le 5 août 1820, troisième désastre entièrement analogue éprouvé par un bateau qui ne contenait que 25 passagers. Le seul qui en réchappa était encore un passager qui portait le nom de Hugh Williams. (Idem.)

* * *

Le 13 septembre dernier, les ingénieurs belges, au nombre de 400, en visite à Paris, ont été reçus dans les usines de Noisiel où se fabrique le chocolat Menier connu dans le monde entier. Il serait, paraît-il, de l'avis des honorables visiteurs, difficile d'imaginer une usine plus merveilleusement outillée, plus parfaite au point de vue social. Quinze cents ouvriers, neuf cents hommes, six cents femmes fabriquent *quotidiennement* pour une valeur de 200,000 francs de chocolat.

Les enfants sont exclus de l'atelier. On n'en rencontre que dans les admirables écoles annexées à l'usine.

M. Eiffel, qui présidait le lunch a éloquemment rappelé que MM. Menier, les amphytrions, appartiennent à ces industriels qui sont préoccupés d'un autre idéal que celui de l'enrichissement.

Une longue ovation a accueilli l'illustre ingénieur lorsqu'il a dit qu'il incombait à la présente génération — et principalement aux ingénieurs — de se préoccuper de la question sociale et que ce serait un titre impérissable que de pouvoir la résoudre comme les trois frères Menier.

* * *

La théorie des ficelles. — Nous lisons dans les *Spirituälistische Blätter* de Berlin du 19 septembre:

Pendant le mois d'août, l'anti-spirite, M. Albrecht, a donné dans le jardin communal de Leipzig, plusieurs séances dans lesquelles, comme toujours, il a représenté Zöllner, Hellenbach, Schraps, Cyriax et les autres comme des fous; après quoi il a promis d'imiter le « Diable de Résau » et cela d'après ce qu'il avait constaté

personnellement sur les lieux. Dans le *Général Anzeiger*, nous lisons à ce sujet :

« Les chaises commencèrent à se mouvoir » d'elles-mêmes, des poêles à frire volèrent dans » l'air, et l'os de jambon, bien connu, ne faisait » pas défaut. Naturellement, ce qui paraissait se » déplacer de soi-même était mû, par des aides, » au moyen de fils minces, noirs, solides et invi- » sibles ; et M. Albrecht faisait remarquer à ce » propos que le « diable de Résau » opérait exac- » tement de cette façon ; lui-même, d'ailleurs, » avait trouvé dans les couvertures des crochets » auxquels les objets qui flottaient dans l'air » étaient attachés à l'aide de minces fils noirs. »

Avant tout, nous ne croyons pas que M. Albrecht ait été à Résau ; par conséquent, il n'a pas pu entreprendre la visite de la maison ; mais les anti-spirites pensent, dans leur zèle, tuer le spiritualisme avec tout, même avec des niaiseries. Celui qui a lu les débats judiciaires et le récit des phénomènes et qui se représente comment la poêle à frire tourna autour de la tête du pasteur Müller et vint tomber horizontalement à terre, celui-là ne peut croire à la théorie des ficelles. Celui qui a vu la maison de M. Dôttcher est de prime-abord convaincu que les ficelles qui auraient été attachées aux objets et conduites dans les couvertures devaient, d'après la nature spécifique de chaque homme, même de taille moyenne être brisées dans leur marche à travers la chambre.

Dans tous les cas, les ficelles seraient encore restées attachées à la poêle à frire, aux couteaux, aux cuillers, aux os de jambon, et seul un sot peut croire que cela ne se serait pas remarqué en plein jour !

C'est par trop sot ! Sans doute M. Albrecht a découvert un fil qui est si mince qu'on ne peut le voir et cependant si solide qu'il peut mouvoir une table de deux centner, laquelle dans la maison du docteur Müller a été élevée par Karl Wollter, et conduite jusqu'au piano, et cela sans que Wollter fût même monté sur une chaise où que le fil en question fût passé dans un crochet !

Albrecht devient très ficelle dans ses explications ! !

* * *

Sans le moindre commentaire. — Nous lisons dans le grave *Journal de Liége* du 4 octobre dernier :

« On raconte à Berlin que le directeur de l'institut archéologique de Rome a adressé à l'Empereur un rapport dans lequel il se plaignait que les médailles frappées à l'effigie impériale ne montrassent, à l'imitation des médailles romaines, que la tête du souverain, « qui semble décapitée ». Il ajoutait, paraît-il, que cela peut évoquer des idées fâcheuses, presque des suggestions.

» Cette réflexion, assurément originale, aurait décidé de la frappe de nouvelles médailles et monnaies sur lesquelles la tête de l'Empereur apparaît soutenue du buste entier. Guillaume II aurait fait cadeau d'une de ces médailles au savant bien pensant, lors d'une récente audience qu'il lui a accordée. »

Ne riez pas si vous pouvez.

AVIS.

Afin d'encourager les groupes de la région de Liége qui s'occupent des manifestations spirites à travailler à leur progrès ; afin aussi de les prémunir contre certaines erreurs dans lesquelles *l'isolement* peut les faire tomber et en vue de réunir rapidement des *documents sérieux* pouvant intéresser les spirites et les chercheurs de bonne foi, le comité de l'*Union spiritualiste*, qui a son local rue Saint-Hubert, 13, nous prie d'annoncer qu'il a décidé :

1° De consacrer chaque mois une séance à l'examen des procès-verbaux des séances d'évocation dont on voudra bien lui adresser copie ;

2° De ranger les commnications médianimiques en trois catégories : *a)* Celles qui, par leur valeur intégrale, peuvent intéresser tous les penseurs ; *b)* Celles qui, tout en étant instructives, ne méritent cependant pas une large publicité ; *c)* Les communications peu importantes ou douteuses ;

3° Les documents de la catégorie *a* pourront être publiés, s'il y a lieu, dans le journal *Le Messager ;* ceux de la catégorie *b* seront lus et discutés en assemblée de l'*Union spiritualiste*, qui se tient le premier dimanche de chaque mois ; ceux de la catégorie *c* seront simplement conservés ;

4° De faire publier, deux fois par an, un rapport sur ses travaux avec conseils généraux aux médiums et expérimentateurs.

Le comité fait remarquer que l'envoi de documents n'entraîne pour lui *aucun engagement* et qu'il reste *absolument indépendant.*

Adresser les manuscrits à M. J. Closset, conseiller communal, à Herstal.

POUR LE COMITÉ :

Le Secrétaire, G. DUPARQUE.

Liége, le 30 septembre 1889.

Conférence sur le Spiritisme

le dimanche 27 octobre

chez M. Dartevelle, à Anderlues (Hainaut).

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 9 Liége, 1er Novembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Fédération régionale. — Congrès spirite de Paris. — Ecriture directe en couleurs. — Nécrologie. — Nouvelles.

Fédération Régionale.

(Séance du Conseil fédéral du 29 septembre).

Le rapport de M. Paulsen, lu en séance, constate que le Comité d'action pour l'Œuvre des Conférences publiques a pris les mesures nécessaires pour assurer le succès de notre doctrine dans la région.

MM. Léon Denis et Gabriel Delanne ont répondu à l'appel qui leur a été adressé. Nous aurons le plaisir de les voir apporter bientôt l'aide de leur beau talent au développement de notre philosophie au pays de Liége.

Il est à espérer que tous les groupes s'uniront en vue d'une propagande sérieuse et que les petits sacrifices demandés seront faits généreusement.

M. Paulsen a fait sur le Congrès de Paris un rapport des travaux de la délégation liégeoise, composée aussi de MM. J. Closset et M. Martiny.

Nous lisons dans ce rapport ce qui suit, ayant trait à la Philosophie :

« Nous avons maintenu la nécessité de la croyance à l'existence de Dieu et nous avons résumé à peu près comme suit, notre opinion à cet égard : « Dieu est la force intelligente qui se manifeste dans l'univers et qui dirige toute chose. Par l'harmonie des choses, Dieu nous révèle l'harmonie de son être qui est la perfection suprême; c'est l'idéal vers lequel nous devons marcher et qui se résume ainsi : Bien, Beau, Vrai. »

« En ce qui concerne la question du Mal et de la Responsabilité, nous avons dit : que la loi du progrès qui veut que tout s'élève vers le mieux dans l'univers, supprime la question du mal. Nous ne pouvons jouir qu'à la condition de souffrir, acquérant ainsi le droit au bonheur par nos propres efforts. La perfection suprême est le but même de l'être. Les questions du mal et de la responsabilité doivent disparaître pour faire place aux lois de progrès et de nécessité. »

« Nous avons émis les vœux suivants : « L'éducation constituant l'un des plus puissants moyens de Rénovation et de progrès social, nous estimons qu'il y a obligation morale de voir les gouvernements civilisés se charger de l'éducation des enfants dont les parents ont été condamnés pour mauvaise conduite ou délits graves. Considérant que la vieille pénalité encore en usage de nos jours aboutit à la dégradation morale des coupables, nous émettons aussi le vœu de voir la juridiction pénale organisée de façon à donner au coupable la conscience de sa dignité personnelle afin d'aider à son relèvement moral. Nous engageons tous les frères spirites à défendre ces deux points dans les luttes politiques de leurs pays. »

Au sujet de la propagande, nous citons les vœux émis :

1° Création d'une caisse générale de propagande alimentée par les versements annuels des groupes ou spirites isolés.

2° Réduction du prix des livres d'Allan Kardec.

3° Publication d'un livre de 150 à 200 pages résumant les principes spirites.

4° Publication à prix très réduit de brochures de propagande.

5° Organisation d'une fédération spirite internationale.

A l'une des assemblées générales du congrès, M. Paulsen a prononcé un discours au nom de la Fédération liégeoise. Il y a défendu l'idée de Dieu et de la réincarnation au point de vue social. Il a préconisé l'étude sérieuse des phénomènes spirites et a insisté sur la nécessité d'une propagande intensive de la part de tous ceux qui ont réellement à cœur la diffusion des vérités éternelles enseignées par la philosophie spirite et en exprimant le vœu de voir le prochain congrès se réunir à Bruxelles, il a demandé qu'on portât à l'ordre du jour : 1° l'organisation d'une fédération régionale, provinciale ou départementale ; 2° nationale ; 3° fédération internationale. M. Paulsen a demandé aussi que le congrès votât l'impression d'une brochure destinée à la distribution gratuite. Il a terminé en parlant de la question sociale et de son importance capitale.

CONGRÈS SPIRITE DE PARIS.

—

OCCULTISME.

Théosophie. — Kabbale. — Franc-Maçonnerie.

La section d'occultisme a présenté au Congrès le résumé de ses travaux. Ce résumé est établi dans le but de montrer les nombreux points où l'occultisme et le Spiritisme sont d'accord ainsi que les divergences qui peuvent exister entre les deux enseignements.

Les travaux ont duré du 9 au 13 septembre inclusivement.

Les théories ont été présentées par M. Papus ; les discussions ont été soutenues par :

MM. Jules Lermina ; Lemerle ; Mac-Nab ; Reybaud ; Dr Chazarain ; Gabriel Delanne ; Varchawsky ; Me Raymond Pognon ; M. Bosc ; le Dr Foveau de Courmelles ; Durville ; C. Dariex, et Papus.

OCCULTISME.

Constitution de l'homme.

1° La constitution de l'Homme est enseignée identiquement par toutes les écoles spirites et spiritualistes quoique par des termes différents. Voici ces noms :

Spiritisme.

1. Le corps ; 2. Le périsprit ; 3. L'âme.

Kabbale.

1. Le corps (Nephesh). 2. Le corps astral (Ruah). 3. L'esprit (Neschâmah).

Théosophie.

1. Le corps (Rupa). 2. Le corps astral (Linga sharira). 3. L'esprit (Atma).

2° La divergence entre les doctrines enseignées par le Spiritisme et par les occultistes porte sur la transformation de ces principes après la mort ; l'occultisme croyant à la dissolution totale du périsprit au bout d'un certain temps.

PHÉNOMÈNES SPIRITES.

3° L'occultisme n'a jamais nié la possibilité ou la réalité de la communication des vivants et des morts. Les phénomènes obtenus dans les séances spirites sont cependant expliqués de plusieurs manières par les occultistes.

4° L'affirmation que la *vie humaine* peut sortir de l'être humain consciemment ou inconsciemment (sortie du corps astral) explique un grand nombre de phénomènes dits mystérieux obtenus dans les séances spirites ou par les Fakirs de l'Inde.

5° L'alliance consciente ou inconsciente des corps astraux du médium et des assistants avec ou sans influence d'êtres psychiques extérieurs explique une autre partie de ces phénomènes.

6° Enfin l'influence réelle des esprits est jusqu'à présent incontestable dans un grand nombre de cas. Cependant toutes réserves doivent être faites sur les précautions à prendre pour éviter les mauvaises influences tant pour les manifestations elle-mêmes que pour les médiums.

LE PÉRISPRIT.

7° La physiologie et l'embryologie modernes confirment les données de l'occultisme en montrant que le corps astral (fluide nerveux organique) précède l'âme et fabrique le corps matériel, physiologiquement parlant.

8° De ces considérations on peut tirer une théorie scientifique de l'incarnation de l'âme dans le corps. D'après l'occultisme l'âme n'est jamais totalement incarnée dans le corps. L'idéal de l'être humain est formé par la partie extérieure à son corps. (Higher-Self des Anglais).

LA RÉINCARNATION.

9° Les écoles d'occultisme qui enseignent la réincarnation prétendent toutes que l'âme seule (partie la plus élevée de l'être. *Neschâma Ahtma*) se réincarne et que le périsprit se dissout avec le temps et passe à l'état d'image astrale.

La réincarnation est cependant contestée par quelques écoles (H. B. of L.).

10° Le corps et la partie du corps astral (périsprit) en rapport avec lui, peuvent être analysés par la science matérialiste ; mais les fonctions intimes du corps astral et ses rapports avec l'âme échappent à l'analyse des seules méthodes du matérialisme et lui échapperont toujours.

L'HUMANITÉ.

11° Le périsprit se renouvelle incessamment quant à ses parties constituantes par l'action toute spéciale du nerf grand sympathique sur la vie apportée par le globule sanguin qui la puise lui-même dans l'air ambiant.

12° L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. De même la terre présente une série hiérarchique d'êtres couronnés par l'humanité.

13d L'humanité est le cerveau de la terre. Chaque être humain est une cellule nerveuse de la terre ; chaque âme humaine est une idée de la terre. Nous sommes tous solidaires comme les cellules d'un même organe. L'évolution individuelle de l'être humain est, par suite, liée à l'évolution collective de toute l'humanité. Le malheur des uns retombe par suite sur le bonheur des autres. Tant qu'il y aura des humains malheureux, il n'en peut exister aucun de complètement heureux.

L'UNIVERS

14° La vie est portée à tous les points de l'organisme humain par les globules sanguins sous l'action dirigeante du périsprit (grand sympathique). Chacun de ces globules sanguins est un être réel constitué analogiquement comme l'organisme lui-même.

15° L'être humain puise la force nécessaire à vitaliser ces globules et par suite à organiser le périsprit dans l'air ambiant. Les organes de l'homme puisent la force nécessaire à se vitaliser eux-mêmes dans le milieu sanguin ambiant. Le sang est donc pour les organes ce que l'air est pour l'être entier.

16° La terre puise les éléments nécessaires à vitaliser tous les êtres qui sont à sa surface (êtres qui sont ses véritables organes) dans la lumière solaire au sein de laquelle elle baigne comme toutes les planètes de notre système.

17° La lumière solaire agit vis-à-vis des planètes comme le sang vis-à-vis des organes et, comme le sang contient une foule d'êtres réels, sous le nom de globules sanguins, de même les flots de lumière contiennent une foule d'êtres perceptibles aux voyants, êtres constituant des forces inconscientes (élémentals) ou êtres conscients et volontaires (élémentaires — esprits).

18° Toutes ces considérations tendent à montrer que chaque planète est un être réel et vivant possédant un corps, un périsprit ou médiateur et une âme. Bien plus, que chaque planète ainsi constituée, n'est qu'un organe d'un être également vivant : l'Univers.

19° Enfin si nous considérons que l'homme est formé d'une immense quantité de cellules de formes et de fonctions différentes sans que la soustraction d'une partie quelconque de ces cellules (Ex. : l'amputation) enlève quoi que ce soit à l'intégrité de la conscience de cet homme, nous verrons que le corps matériel ne peut pas agir sur cette conscience intime, indépendante de lui et immortelle, en rapport seulement avec le périsprit, corps astral des occultistes, médiateur plastique de Paracelse et de Van Helmont.

20° De même l'Univers matériel conçu dans sa totalité forme le Corps de l'Etre suprême nommé Dieu par les Religions. L'Humanité de toutes les planètes, le grand Adam-Eve de l'Esotérisme, est la vie ou l'âme de cet Être Suprême. Enfin l'Esprit de cet Être des Êtres est indépendant du reste de la création, comme la conscience de l'homme, son âme, est indépendante de son organisme matériel. L'Occultisme définit ainsi Dieu :

Synthèse des mondes visibles et invisibles formé :

Par l'Univers comme Corps (objet de l'étude des Matérialistes).

Par l'Humanité comme Vie (objet de l'étude des Panthéistes).

Par Lui-même comme Esprit (objet de l'étude des Théistes).

RÉSUMÉ.

Pour résumer tous les enseignements en ce qui regarde l'homme, nous dirons que la naissance et la mort, ces deux énigmes qui ont toujours arrêté les matérialistes néantistes sont les clefs de l'occultisme et du spiritisme.

21° La naissance nous apparaît comme la mort de l'âme au monde des causes et sa rentrée dans le monde matériel ou des effets. La mort au contraire nous apparaît comme la véritable naissance de l'âme au monde spirituel. A la rentrée de l'âme dans le monde charnel on détache le lien qui retenait l'enfant à sa mère, comme à la rentrée de l'âme dans le monde spirituel, se détache du corps matériel le périsprit qui servait à lier et à assujettir l'âme à ce corps.

22° Telles sont les considérations qui ont conduit les représentants de la science Occulte dans toutes ses branches à venir s'unir fraternellement aux spirites de toutes les écoles. Une même doctrine nous unit tous contre l'ennemi commun, le néantisme. Ne tenons pas compte des divergences de détails ou de mots qui peuvent nous séparer et affirmons notre union sur les deux principes fondamentaux de la doctrine spiritualiste.

Persistance du moi conscient après la mort,
Rapports possibles entre les vivants et les morts.

L'ÉCRITURE DIRECTE EN COULEURS.

Le *Harbinger of Light* de Melbourne du 1er avril fait quelques réflexions au sujet de ce phénomène que le rédacteur de ce journal a eu l'occasion d'observer récemment avec le médium Fréd. Evans. Nous traduisons aussi littéralement que possible les principaux passages de son article en l'abrégeant quelque peu :

Il arrive parfois, aux séances de M. Fréd. Evans, que l'écriture directe est produite sur l'ardoise, en couleurs, aussi bien qu'avec la touche, quoique le seul crayon déposé sur l'ardoise soit une touche.

L'écriture colorée, examinée à la loupe, paraît avoir été écrite avec un pinceau. Sous le microscope, les couleurs ont une forme granulaire et sont tellement semblables à la poudre de peinture ordinaire que si on les mélange avec cette dernière, il est impossible de voir la différence.

Après une observation plus attentive, on trouve néanmoins que la couleur produite par les esprits a plus de corps, étant plus claire et plus uniforme dans la distribution des cellules de couleur.

Exposée à la lumière du jour, l'écriture se ternit promptement; au bout de deux mois, il ne reste plus que le contour des lettres en couleur : un squelette d'écriture.

Quant aux suppositions qu'on peut faire sur la manière dont l'écriture est produite, voici quelques renseignements qui m'ont été donnés par des esprits, en mesure, disent-ils, d'être bien informés, ayant pris une part active aux opérations pendant les deux derniers mois.

Le grand secret du procédé gît dans la connaissance approfondie des lois magnétiques. John Gray, l'esprit familier qui préside, est réellement un « magicien » dans sa manipulation des ardoises. Le magnétisme est d'abord réuni au-dessus du médium, puis concentré dans l'ardoise d'où s'élève la partie psychométrique ou de l'âme; celle-ci s'éloigne de l'ardoise sous forme d'un brillant nuage, elle se condense à une distance donnée au-dessus, et forme un duplicata exact. Les messages qui doivent être donnés sont alors communiqués à John Gray, qui à l'aide du magnétisme imprime les idées en forme de mots sur l'ardoise spirituelle, ce qui occasionne une série de décharges d'une lumière bleue, pareilles à celles obtenues par la génération de l'électricité par la machine électro-dynamique, et ce qui rend compte de l'écriture lorsqu'on l'entend semblable au tic du télégraphe électrique. Dès que c'est fini, on fait de l'ardoise le centre d'une attraction magnétique assez forte pour attirer l'ardoise de l'âme, le moment du contact est celui où, par quelque procédé de photographie spirituelle magnétique, les messages sont imprimés sur l'ardoise matérielle. Cette hypothèse se justifie par l'examen de quelques-unes de ces ardoises, où des mots sont laissés inachevés selon les apparences par manque de place; et sur une ardoise en particulier, où la première lettre de chaque mot dans chaque ligne est coupée par le cadre de l'ardoise. Quelquefois les messages sont écrits par les esprits dont ils portent les signatures, mais même alors sous la haute direction de Gray, de sorte qu'ils participent tant soit peu de sa personnalité, ce qui explique la similarité de l'écriture dans la formation et le style des lettres.

Nous donnons cette théorie pour ce qu'elle vaut; selon notre jugement elle est assez probable, quoique notre ignorance des lois magnétiques ne nous permette pas de la comprendre Le pouvoir sur la matière par lequel les atomes sont désagrégés et de nouveau réunis, n'est pas si merveilleux si nous considérons que les esprits connaissent la loi en entièreté et que nous n'en connaissons que la moitié. Nous pouvons réduire le diamant en gaz acide carbonique, mais il nous reste toujours à apprendre comment il faut convertir le gaz en diamant. Les esprits prétendent avoir cette connaissance.

Et les couleurs comment sont-elles produites ?

De la même source j'apprends qu'elles sont, par la loi magnétique, tirées d'abord des fleurs ; s'il n'y a pas de fleurs présentes, elles sont tirées des couleurs de l'habillement du médium et du spectateur ; si cela ne suffit pas, du papier qui couvre les murs ou de tout autre objet coloré présent, les couleurs végétales étant toujours préférées lorsque les conditions de l'atmosphère sont très favorables ; dans ce dernier cas, le ton est toujours brillant et décidé. Des couleurs ne peuvent être obtenues que lorsque les conditions sont bonnes et que l'assistance est complètement et spirituellement en harmonie.

Ici encore l'explication me paraît plausible. D'où vient la couleur de la rose ? Pourquoi la violette est-elle bleue ? Expliquez l'origine des couleurs spectrales, comment l'herbe devient verte ? Répondez, avant de quitter le sujet. Il nous reste toujours à apprendre le secret des couleurs, pourquoi le bleu est bleu, le jaune jaune, le noir noir, et si le blanc n'est pas une couleur du tout !

Il est vrai que nous pouvons réduire les composés en simples, mais le secret de l' « élément » n'est pas encore dévoilé par nos chimistes. Nous savons que l'oxygène est, mais nous ne savons de quoi il est composé ; nous disons que l'or est un métal pur, mais que le savant nous dise ce qu'est le métal ?

Une fois ces problèmes résolus, une fois les simples connus, le rêve de l'alchimiste devient plus qu'une réalité ; la pierre philosophale, l'élixir de vie sont à nous.

C.-H. BAMFORD.

NECROLOGIE.

—

Notre frère, M. Emmanuel Jacquet, président de la Fédération Spirite du Bassin de Charleroi, vient de perdre son épouse aimée, Mme Rosalie Herman, que ses profondes convictions spirites, son ardente charité, son zèle pour la propagation de notre doctrine et son caractère bienveillant et toujours égal, avaient rendue chère non seulement aux nombreux spirites de la contrée, mais à toutes les personnes avec lesquelles elle avait des rapports d'affaires ou de convenance.

Elle s'est éteinte doucement, sans agonie; son âme s'est envolée vers la patrie, sans autre regret que celui de se séparer momentanément d'un mari qu'elle affectionnait et d'enfants qui faisaient sa joie et sa consolation.

Ses funérailles civiles ont été célébrées mardi, 8 octobre, au milieu d'une foule innombrable de spirites et d'amis accourus de toutes parts pour lui adresser un dernier adieu. Les prières spirites ont été dites par M. B. Martin à la maison mortuaire et suivies avec un pieux recueillement par l'assistance.

Avant que la dépouille mortelle de notre sœur fût déposée dans le caveau qui devait la recevoir, M. B. Martin a adressé aux frères et sœurs qui se pressaient autour de cette tombe une allocution adaptée à la circonstance: *Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la mort?* Le Spiritisme seul nous donne la vraie notion de ces deux phases de notre passage sur cette terre, et c'est pour s'en être profondément pénétrée que notre sœur a pu voir arriver sans crainte ou plutôt avec une entière confiance le moment suprême qui allait clore son existence terrestre et lui ouvrir les portes de sa patrie spirituelle.

Notre frère, M. Joachim Pette, chef de groupe à Monceau-sur-Sambre, a pris ensuite la parole et a dit en substance :

« C'est au nom de la Fédération Spirite du Bassin de Charleroi, que je viens déposer nos regrets et nos vœux sur la tombe qui va recevoir la dépouille mortelle de notre sœur Rosalie Herman, qu'une longue maladie supportée avec courage et résignation a enlevée à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis. Rosalie Herman a su, dès 1874, se dégager des étreintes de l'Eglise et se dépouiller de toutes ses superstitions. La mort de l'un de ses enfants fut la cause occasionnelle de ce changement qui s'opéra en elle et qui devait si heureusement influer sur sa vie entière. La douleur qu'elle éprouvait de la perte de ce fils aimé lui inspira le vif désir de renouer spirituellement avec lui les liens que la mort venait de briser. Ses vœux furent accomplis. Initiée au spiritisme, elle reçut bientôt de ce fils qu'elle évoquait sans cesse des communications qui vinrent confirmer en elle la vérité de notre doctrine. A partir de ce jour, elle se livra à l'étude du spiritisme. Les livres d'Allan Kardec furent ses guides; elle s'assimila la doctrine qu'ils renfermaient, ses anciennes croyances s'évanouirent l'une après l'autre, et à leur place s'éleva dans son esprit une autre croyance plus consolante et plus rationnelle qui devait dorénavant être la règle de sa conduite. Mais elle ne renferma pas dans son cœur la science qu'elle venait d'acquérir; elle s'appliqua à la propager et à en faire participer ses frères et sœurs avec lesquels elle était en rapport; elle s'établit en un mot, la Missionnaire du spiritisme et gagna à sa cause un nombre considérable d'adeptes. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité peuvent dire comment elle conforma sa conduite à ses croyances. Tous diront sa charité inépuisable, son abnégation, son humeur toujours égale, son affabilité. Le vide qu'elle laisse au sein de sa famille est grand et elle emporte avec elle l'estime et l'affection de tous.

Tu nous quittes corporellement, chère sœur, mais ton âme sera toujours avec nous. Nous ne te dirons pas adieu, mais au revoir. »

(*Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles).

* * *

Un peintre et littérateur de Verviers, M. N. Poulet y est décédé jeudi dernier, à l'âge de 69 ans.

« Bien jeune, dit le *Nouvelliste*, il alla suivre les cours de l'Académie de peinture à Anvers, et de retour en sa ville natale il s'éprit d'une vraie passion pour notre idiôme. Une imagination fertile et un sens poétique distingué lui permirent de toucher à tous les genres : scènes populaires, chansons, satires, comédies, contes et fables étaient traités par lui avec une égale facilité, un réel mérite.

C'est surtout comme fabuliste qu'il déployait un esprit inventif, original, un jugement profond ; à ces titres la *Société liégeoise de littérature wallonne* lui décerna diverses palmes bien flatteuses.

De même plusieurs autres groupes encourageant pareils travaux le primèrent aussi, entr'autres le *Cercle littéraire verviétois*, dont il

fut l'un des membres fondateurs et où il obtint en 1867 une médaille en vermeil pour une comédie intitulée *Aite lu cliche et l'ouhe.* (Entre la Cliche et la Porte).

D'entre ses œuvres publiées sont aussi : *Lu foyant èterrée*, *Fauves et Fauvurons*, *Lu Pésoni*, (1) etc., pièces pétillantes d'humour, le tout écrit dans un style châtié, offrant autant dans la forme que dans le fond un esprit d'observation remarquable. Leur auteur a laissé de nombreuses pièces inédites; espérons qu'elles seront offertes au public afin d'augmenter le renom du contingent littéraire verviétois auquel sut si vaillamment ajouter celui dont nous regrettons la perte. »

Ajoutons à cette biographie que donne la *Gazette de Liége*, que feu M. Nicolas Poulet était spirite et fut collaborateur au *Messager*.

Souvenir fraternel à cet esprit disparu de la terre!

* * *

A Reims (France) est décédée Mlle Sidonie Bertrand, âgée de 24 ans, spirite convaincue; l'Union Spirite de Reims à rendu les honneurs derniers à cette sœur en croyance; l'assistance était nombreuse et sympathique. Comme d'habitude, nos frères ont prononcé de bonnes et fraternelles paroles à l'adresse du bon esprit qui s'était désincarné.

L'enterrement a été purement spirite.

* * *

La Revue annonce le décès de M. J. A. Tremeschini, ingénieur, membre de la Société Météorologique de France, membre du Panthéon de Rome, physicien et président de la Société Atmique, décédé le 26 septembre 1889, dans sa 72e année, aux Lilas, près Paris.

Quatre discours ont été prononcés sur la tombe de ce savant, l'un par M. Erhard, membre de la Société Atmique et par trois autres amis.

Nous lisons dans le discours prononcé par M. Leymarie : « M. Tremeschini, astronome distingué était aussi un philosophe d'un rare mérite, un philosophe orientaliste de premier ordre.

L'étude de la langue sanscrite lui avait permis de pénétrer profondément dans les plus antiques connaissances humaines, et la mort à repris son âme au moment où il terminait un ouvrage admirable, plein d'aperçus lumineux avec lequel, il l'espérait, l'humanité retrouvera la voie de justice et de raison qu'elle a abandonnée imprudemment.

Républicain et libre-penseur, notre ami a voulu que son enterrement fût civil; s'il reconnaissait que dans l'univers infini il n'y a que de la matière à l'infini, il distinguait avec d'antiques savants, deux substances, l'une active et intelligente, l'autre neutre et inerte; le *mens agitat molem* était pour lui la plus grande des vérités. Il croyait à la perpétuité du *moi* conscient, et le prouvait, comme seul pouvait le faire un érudit de sa taille.

Vous lirez l'œuvre de ce puissant esprit, de ce logicien de premier ordre, et vous la méditerez, pour déclarer que cet astronome nous a légué un trésor cent fois supérieur aux trésors de la terre. »

(1) La Taupe enterrée, Fables et Fabliaux, Le Pinsonnier.

NOUVELLES.

« *On connait le Téléphone dans l'Inde depuis plus de 1000 ans.* » Voilà l'affirmation, presque incroyable, que tout dernièrement laissa échapper Fréd. Amesbury, arrivé depuis peu à New-York, après avoir passé deux ans dans le pays des tigres et des fakirs.

« Je n'affirme pas précisément que les Indous » fassent usage du Téléphone à notre façon, ou » qu'ils possèdent un système de communication » générale. Ce que j'affirme, c'est que les per- » sonnes de caste élevée font usage d'un moyen » spécial à cet effet, consistant, aussi bien que » chez nous, dans les vibrations d'un diaphragme. » Seulement cet appareil est confié uniquement » aux temples, et tenu secret ; on n'en a eu con- » naissance que depuis peu d'années. Voici » comment :

« Je me trouvais dans une ville appelée Panj, à peu près à 200 milles de Madras; là je fis la connaissance d'un officier anglais nommé Harrington, qui était tenu en haute estime parmi les indigènes, pour avoir une fois sauvé un prêtre Indou qui se noyait.

C'était un homme d'un beau caractère et très aimable, possédant une influence magnétique qui lui attirait des sympathies et des amitiés de tous côtés. C'est par son entremise qu'il me fut possible de m'assurer de l'existence réelle des communications téléphoniques, et de leur antiquité. Dans cette petite ville existent deux temples éloignés l'un de l'autre d'une distance d'un mille. Dans l'intérieur de chacun de ces temples, et enfouie dans le sol, existe une petite construction de forme circulaire, surveillée nuit et jour, pour que ni les indigènes, ni les étrangers ne puissent s'en approcher, et ce, sous le prétexte que c'est là que réside l'Esprit qui gouverne, mais en réalité parce que c'est le terme extrême de la ligne téléphonique, qui par le sous-sol, va d'un temple à l'autre.

Les indigènes superstitieux ressentaient la plus profonde vénération et la plus grande crainte pour cette petite construction, car ils avaient été souvent témoins du pouvoir de cet esprit de communiquer avec l'autre temple. On exigeait d'eux qu'ils fissent leurs offrandes, et formulassent leurs désirs dans un de ces deux temples, et qu'ensuite ils se rendissent à l'autre temple, où on leur répétait tout ce qu'ils avaient dit ou fait, sans qu'aucun des prêtres eût changé de place. On regardait ces faits comme une démonstration du pouvoir de l'Esprit.

Nous ne pouvons désigner avec certitude la matière dont se composent les fils souterrains qui unissent les deux temples. C'était bien du métal, mais ni fer, ni acier, ni cuivre, quoique l'apparence fut plutôt en faveur de ce dernier métal.

Le *transmetteur* appareil de la transmission du son était en bois, et à peu près de la grandeur du fond d'un baril de farine : et pour établir la communication, au lieu de faire tinter une sonnette, la personne qui désirait éveiller l'attention, s'approchait de cet objet d'un aspect étrange et criait : Ooey ! ooey ! ooey ! A ce cri, on répondait par un autre semblable qui, quoique affaibli, pouvait être entendu à deux pieds de distance.

Harrington possédant toute la confiance des prêtres, ils nous donnèrent à lui et à moi toute liberté pour agir comme nous le désirions : nous pûmes donc nous parler d'un temple à l'autre pendant plus d'une heure sans difficulté ni équivoque.

Nous vérifiâmes que cette ligne téléphonique servait déjà depuis trente ans. Les prêtres les plus âgés affirmaient qu'elle n'avait été renouvelée qu'une seule fois depuis qu'ils vivaient dans ces temples. Ils nous montrèrent les restes des anciens instruments de transmission rongés par les mites et datant de plusieurs centaines d'années. Ils prétendaient que ce système était aussi vieux que le monde, et se moquaient de nous lorsque nous disions que nous le pratiquions seulement depuis une douzaine d'années.

Partout, dans l'Inde et en Birmanie, on fait usage de ce mode de communication secrète, quoique aucun des nombreux voyageurs qui visitent ces pays en aient jamais eu connaissance.

Je pense que l'usage de ce moyen téléphonique date d'au moins mille ans. »

(*Fraternidad* de Buenos-Ayres.)

Nous faisons suivre cette traduction de l'extrait suivant du journal *la Réforme* du 24 octobre qu'il nous parait aussi intéressant de reproduire :

« Les journaux italiens annoncent la mort d'Antonio Meucci, pour qui ils revendiquent l'honneur d'avoir inventé le téléphone. Meucci est mort plus qu'octogénaire, et dans un profond dénuement, pendant que d'autres tiraient des millions de son invention. C'était un démocrate et un patriote ; pendant son exil, Garibaldi avait été deux fois son hôte. Meucci était machiniste au théâtre de la Havane, quand il eut l'idée du téléphone et en fit la première application, pour faciliter son travail. »

* * *

La ville de Liége, connue dans le monde entier par ses manufactures d'armes et ses industries si diverses, présentait le 20 octobre dernier une animation extraordinaire. Elle fêtait le centenaire de la Révolution qui la délivra d'un régime politique abhorré.

Nous donnerons prochainement quelques extraits du magnifique discours prononcé à cette occasion par un ancien ministre du cabinet libéral, un liégeois de cœur et d'âme qui a stigmatisé comme elle le mérite la conduite des défenseurs actuels de l'autocratie jésuitique qui voudraient attenter de nos jours encore à la liberté de conscience d'un peuple éclairé.

Nul doute que ces extraits n'intéressent au plus haut point nos lecteurs étrangers surtout, qui ignorent que la Belgique est gouvernée en ce moment par un parti dont la soif de domination a toujours enrayé la marche du progrès.

* * *

On lit dans *la Réforme* du 24 octobre :

« *Un monastère de Spirites.* — Une société d'un nouveau genre vient de se fonder en Suisse, pour l'étude des phénomènes spirites.

Les adeptes qui paient une cotisation annuelle de 1000 francs, se retireront au-dessus de Locarno, sur les bords du lac Majeur, et habiteront un monastère bâti pour eux et qui s'appelle *Fraternitas*. Là, ils travailleront à la découverte de la vérité. »

Monastère... voilà un mot bien mal employé pour désigner le centre d'études choisi pour le but que se proposent des adeptes des sciences occultes.

* * *

Le Congrès Spirite de 1889 paraîtra en décembre prochain. Il sera adressé à tous les souscripteurs qui ont envoyé leur obole pour couvrir les frais du Congrès ; ce volume contiendra la relation complète des séances et donnera les discours in-extenso.

Pour permettre à la Commission de distribuer

ce volume à tous nos frères, un appel est fait par elle aux partisans de la cause, à ceux qui possèdent, à l'aide de cotisations nouvelles il lui sera permis de faire cette réparation dans la mesure la plus large.

* * *

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique du magnétisme le jeudi 7 novembre. Se faire inscrire à *l'Institut magnétique*, 23, rue St-Merri, à Paris.

* * *

Un infirmier de l'hôpital de R... était de service auprès d'un malade. Celui-ci était un jeune homme de bonne famille : ses parents lui avaient envoyé 200 francs en or, et il les avait cachés dans une ceinture qu'il portait sur lui. Pendant la nuit, il mourut.

L'infirmier se trouvant seul et sans témoins, sachant d'ailleurs que le mourant n'avait pas dénoncé à l'office cette somme, et entraîné par l'attrait de l'or, s'empara immédiatement de la ceinture et de son contenu, en se disant que lorsqu'on est mort, tout est fini.

Quelques mois après, l'infirmier, qui avait obstinément nié aux parents du mort d'avoir trouvé l'argent envoyé à leur fils, tomba malade : ses jambes enflèrent d'une manière alarmante. Dans cette circonstance, ayant entendu parler d'un médium qui opérait des guérisons en communiquant avec les Esprits, il se rendit auprès de lui pour en obtenir un bon conseil. Ils étaient parfaitement inconnus l'un à l'autre. Après les préliminaires de l'évocation, l'Esprit, qui d'ordinaire se communiquait, ne se manifesta pas et céda la place à un autre, lequel s'emparant de la main du médium, dicta la communication suivante :

« Tu t'es approprié mes petites épargnes, tu m'as volé ; tu pensais que personne ne te voyait, mais j'étais à tes côtés ; tu as caché les 200 francs en or, dans tel endroit de ta chambre. Je ne suis pas méchant, je pourrais te perdre ; mais je n'en ferai rien, à la condition que tu rendes sans tarder cette somme à mes parents, qui en ont besoin ; remplis ton devoir sans hésitation. Je ne désire pas ton malheur, je ne te poursuivrai pas pour me venger ; mais j'ai voulu te prouver que les esprits existent ; et cette manifestation aura sur toi et sur ta vie une puissante influence, car elle suffira pour t'arrêter sur la pente qui t'aurait conduit à ta perte. Et pour te prouver quelle influence nous pouvons exercer sur certaines natures, tiens pour certain que, aussitôt que tu auras accompli ton devoir d'honnête homme, ta maladie disparaîtra. »

Comment rendre compte de la surprise et de la honte de l'infirmier ? Frappé en voyant son secret trahi par la victime elle-même, il se décida à opérer la restitution : il envoya la somme volée à la famille du mort, et, chose remarquable, l'enflure de ses jambes disparut quelques jours après avoir accompli cet acte de justice.

(*Lux* de Rome).

* * *

Nous lisons dans la *Revue* du 15 octobre :

« Le *Messager de Liége*, journal bi-mensuel, mérite à tous les titres d'être soutenu par tous les groupes ; toujours sur la brèche, il lutte contre toutes les mauvaises volontés, répand la bonne nouvelle et veut que toutes nos doctrines salutaires et bienfaisantes soient connues de tous les hommes de bonne volonté.

Nous souhaitons que nos lecteurs habituels s'intéressent au *Messager*, en s'abonnant à cette publication dont l'éloge n'est plus à faire. Belgique, 3 francs. Union postale, 5 francs. Nous avons le devoir de ne pas laisser s'éteindre les journaux qui combattent pour la cause ; l'oublier serait une faute. »

* * *

Le 25 octobre est décédé à Mons M. A. Bourlard. Cet homme généreux a laissé par testament 25.000 francs pour l'hospice des orphelins et 200.000 francs pour fonder un hospice en faveur des *invalides du travail.*

Voilà certes un acte de philanthropie éclairée bien digne d'être imité par les riches industriels de notre pays.

* * *

Un journal andalou racontait dernièrement le fait suivant arrivé dans une maison de prêts sur gages de Ronda :

Une fillette pâle et sanglotante se présentait au bureau.

— Que demandes-tu, mon enfant, dit le chef?

— Mes parents sont au lit, très malades et nous n'avons rien à manger. — Et qu'apportes-tu en gage?

— Mais... ma poupée! Je n'ai rien d'autre!...

En présence de ce trait d'amour filial, du sacrifice réel que voulait accomplir l'innocente enfant, le prêteur se sentit ému et remettant dix francs à la brave petite fille lui dit : Porte ceci à tes parents afin qu'ils puissent manger et garde ta poupée.

L'enfant s'éloigna jubilante, doublement heureuse du secours dont ses parents allaient jouir et ravie de ce que son joujou chéri lui restait.

La charité spontanée est bien la pierre de touche du progrès moral. L'acte posé par cette enfant est sublime : elle donnait tout ce qu'elle possédait pour soulager ses parents infirmes ! acte héroïque s'il en fût et qui dénote une incarnation d'esprit avancé, qui a beaucoup vécu, beaucoup appris.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C[mes] LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 10 — Liége, 15 Novembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir. à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

L'immortalité et la Renaissance.— Liberté de conscience. De la nécessité d'une rénovation religieuse. — Bouddhistes et Chrétiens. — Identité des Esprits. — Dieu et l'Être universel. — Conférences de M. Léon Denis au pays de Liége.— Nouvelles.— Bibliographie.—Erratum.

L'IMMORTALITÉ ET LA RENAISSANCE

Communication reçue par le Médium José Amigo y Pellicer, directeur du périodique *El buen Sentido* de Lerida, rapportée par *Constancia* de Buenos-Aires, juillet 1888.

« Je voudrais bien vous décrire fidèlement les misères et les grandeurs dont a été témoin mon esprit pendant son voyage obligatoire et rapide autour des mondes, qui sont le but du pélérinage des âmes ; mais vous ne pourriez me comprendre.

Toutefois je tacherai de vous en dire ce qu'il me sera possible, quoique d'une manière incomplète, en me conformant à votre manière de vous exprimer ; je vous en dirai ce qui pourra vous faire pressentir la marche et le développement de l'humanité dans les profondeurs du sein mystérieux de l'univers...

Entre l'instant où l'homme s'endort du dernier sommeil sur la terre, et celui de son réveil dans le monde des esprits, se passe plus ou moins de temps, selon les conditions ou qualités de l'esprit et le genre de mort qui a amené sa libération définitive. Pendant cet intervalle de transition, lent pour les uns, difficile et laborieux pour d'autres, l'esprit perd la conscience de lui-même, soit complètement, soit en partie, en ne conservant qu'un souvenir spirituel tout-à-fait effacé et confus. Cet état a quelque rapport avec celui d'une personne qui se réveille lentement, ou qui reprend peu à peu ses sens après une syncope.

Combien est terrible la fin de cette transition, c'est-à-dire le réveil qui suit le rêve que vous appelez la mort ! Le froid, le doute, la crainte, le souvenir de toutes les fautes voulues de la vie corporelle, viennent occuper et pénétrer l'âme, offrant à l'esprit sa propre image nue, dépouillée de tout voile qui pourrait occulter la tache la plus légère et la moindre difformité.

Que fera l'esprit en présence de lui-même, et rien que de lui-même? S'il prétend fermer les yeux pour ne pas voir — impossible — car les yeux de l'esprit, dans la vie spirituelle, ne se ferment jamais. S'il cherche à fuir — inutile — il est seul dans l'immensité ; et comment peut-on fuir dans l'immensité? L'image de lui-même le poursuit sans cesse. L'immensité, telle qu'un miroir très pur, réfléchit fidèlement tous les actes voulus par l'esprit, pour l'accuser ou pour le consoler. Ni la fuite ni l'oubli ne sont possibles au réveil dans le monde des âmes ; l'esprit se trouve forcé de se contempler lui-même, d'abord pour se reconnaître et pour souffrir, ou pour se réjouir jusqu'au moment de l'épreuve future ou de la prochaine élévation...

A mon réveil, mes frères, lorsque je pris possession de moi-même, ce qui me rendit la notion de ma conscience, ce fut la vue de l'enveloppe matérielle qui m'avait abrité pendant mon pélérinage terrestre. La présence de mon corps inerte, froid, sans vie ni mouvement et auquel on rendait des honneurs qu'il n'avait jamais mérités, même vivant, m'inspirait un sentiment de répulsion tellement insurmontable, que je me serais enfui, si une force plus puissante que ma volonté ne m'eût retenu là, comme si un lien m'eût encore enchaîné à ces restes corrompus. En

même temps je m'observais moi-même et je me voyais, avec étonnement, maître d'un autre corps jeune et léger, dont la forme avait beaucoup de rapport avec l'autre, dont je venais de sortir.

Tout m'était cause de surprise et de stupéfaction; je fermais les yeux et je voyais; il me semblait voler et pourtant je ne m'éloignais pas de ces lieux qui avaient été les témoins de mes dernières pensées. Quelques-uns d'entre ceux qui m'avaient témoigné des sentiments d'amitié venaient voir mon cadavre, mais ils étaient rares ceux qui se retiraient le cœur ému. C'est alors que je compris ce que valent les protestations humaines et combien d'hypocrisie peut se cacher sous le masque d'un extérieur dévot et d'une piété religieuse. Beaucoup de personnes accompagnèrent mes restes, mais très peu nombreux étaient ceux qui suivaient en esprit le camarade et l'ami. Et cette solitude spirituelle châtiait durement, mais justement, mes prétentions orgueilleuses.

Je parvins enfin à me détacher entièrement de ma chair et quitter ceux qui étaient impatients de voir promptement finies les formalités qui les obligeaient à accompagner mes restes. J'étàis libre de me rendre partout ou j'avais laissé des affections ou des amitiés sur la terre, afin d'apprécier leur valeur et leur degré de vérité; mais quelle désillusion, mes frères! Comme se dissipèrent une à une mes orgueilleuses croyances!

Je compris alors que, sauf quelques rares exceptions, les amitiés n'étaient que le mensonge de l'amour, les sympathies, la fausse monnaie de la charité et que les unes ou les autres ont leur siége là même où demeurent l'intérêt et l'égoïsme. Mais à dire vrai, je compris qu'il y avait dans ce fait l'accomplissement d'une grande loi de justice; car la somme d'amour humain qui s'accumulait sur moi, équivalait parfaitement à l'affection que j'avais éprouvée pour les autres.

Je désirais vivement quitter tous ces lieux témoins de ma présomption et de mon égoïsme, et dans lesquels l'hypocrisie et la fausseté règnaient dans les âmes et gouvernaient les mœurs. Je voyais à nu les cœurs d'autrui aussi bien que le mien ; et quoique assuré que les hommes ne pouvaient être au fait de mes sentiments, la honte me troublait. J'étais bien seul avec ma conscience et pourtant la confusion m'accablait, comme si mes erreurs et mes impuretés eussent été exposées à la vue d'innombrables créatures intelligentes et pures.

Cependant cette souffrance ne devait pas être d'une longue durée : car une légère brume commença à se former autour de moi, transparente d'abord et se condensant par la suite peu à peu, jusqu'au point de me rendre tout-à-fait invisibles tous les êtres qui se trouvaient près de moi, en m'isolant dans une obscurité presque complète. Elle ne dura guère ; car on pourrait l'évaluer à cinq de vos minutes, cependant elle ne se dissipa que peu à peu et finit par me laisser revoir la lumière de l'univers. Mais alors, quelles ne furent pas mon admiration et ma stupeur! Pendant ce court intervalle d'obscurité où je m'étais cru parfaitement immobile, j'avais franchi une distance incalculable, depuis le lieu qui achevait d'être pour moi le centre d'expiation et de punition pour mon orgueil et mon égoïsme.

Non seulement je m'étais éloigné, sans m'en apercevoir, de mes amis et des personnes qui pendant ma vie m'avaient témoigné quelque affection, mais la terre elle-même était disparue de telle sorte, qu'il me fut impossible de la reconnaître parmi les innombrables points lumineux qui scintillaient dans la profondeur du firmament. Ce fut alors, que je me sentis envahi par la terreur, soit de ma solitude absolue, soit de la vertigineuse rapidité de mon vol inconscient; car je me crus condamné à subir cette solitude et cette locomotion si rapide.

Vous connaissez la vitesse de la lumière solaire; eh bien, ce n'est rien en comparaison de celle qui me transportait à travers l'espace insondable. Je ne volais pas, je fendais l'éther d'une manière que je ne saurais expliquer ni vous faire comprendre. Je me sentais transporté d'un point à un autre par la seule pensée et la volonté, mais une volonté comme inconsciente et fatale. Je voulais, mais je ne pouvais me cacher, car c'était une volonté supérieure à la mienne qui me dirigeait. Mon activité, soit mécanique, soit morale, n'était pas une conséquence de mon libre arbitre, mais bien plutôt un effet de l'accomplissement de la loi admirable et harmonique des miséricordes de Dieu.

J'ai parcouru et visité d'abord une série de mondes progressivement plus heureux que la terre, avec laquelle ils ont bien des points d'analogie et de ressemblance; car ils constituent avec elle les différents anneaux de la chaîne progressive des mondes et des humanités. Toutes ces différentes demeures peuvent s'apercevoir réciproquement.

Leurs habitants diffèrent peu de vous en matière d'organisme, de conditions vitales et de forme extérieure. Ils se distinguent cependant par une plus grande beauté corporelle et par une certaine supériorité de perfection dans les sens, quoique ne différant pas essentiellement des vôtres.

Relativement à la culture de leur esprit, au

développement de leur intelligence et de leurs sentiments, sachez que le vol, le mensonge et l'assassinat sont choses presque inconnues dans le monde immédiatement supérieur au vôtre et absolument ignorées dans celui qui occupe le point culminant de la série.

Dans ce dernier, les hommes, qui parmi vous forment les exceptions comme science et comme vertus sont l'immense majorité. Là n'existent ni lois écrites ni codes relatifs au bon ordre social, car le besoin ne s'en fait pas sentir. L'écriture n'y sert guère qu'à la culture des sciences dont l'usage est général dans toutes les classes, si on peut appeler classes les hiérarchies harmoniques établies dans ce monde.

Je ne sais si vous pourrez me comprendre ou si je pourrai exprimer clairement ma pensée. A chaque ascension, mon corps spirituel se modifiait et se transformait, gagnant en transparence, beauté et splendeur, mais ces modifications bien loin de m'apporter le contentement et le bien-être, devenaient pour mon âme un sujet de souffrance et de honte; car à cette augmentation de transparence et de beauté extérieure, ne répondaient pas la beauté et la vertu intérieure; elle me représentait, au contraire, avec remords l'énorme distance existant entre celui que j'étais réellement et celui que j'aurais pu être avec quelques efforts d'adoration et d'amour.

Imaginez-vous ce qui devrait se passer dans l'esprit d'un pauvre esclave lorsque devant paraître en présence d'un prince de la terre, il se laisse affubler de vêtements et de costumes tout-à-fait étrangers à sa basse condition; vous pourrez vous faire ainsi une idée de mon malaise et de mon trouble. Cet esclave, pauvre de mérites et de vertus, appelé à visiter ces splendides et radieuses demeures, c'était moi-même.

Cette beauté extérieure de mon périsprit et ma confusion intérieure allèrent toujours en augmentant à mesure que je visitais des demeures plus élevées et plus heureuses. Plus je m'élevais, plus je me sentais humilié et abattu. J'étais malheureux au sein du bonheur, comme un pauvre petit oiseau qui bat des ailes dans une région pure, mais traînant dans ses entrailles une flèche cruelle.

Mon Dieu, mon Père et Père de mes frères, j'ai vu un rayonnement splendide de votre amour : j'ai entendu des hymnes d'adoration et des cantiques de charité, suaves comme le baiser de la vertu et doux comme l'ambroisie servie aux esprits purs, qui sont, par leurs mérites, vos enfants premiers-nés. Et en voyant ces beautés et en écoutant ces harmonies si suaves, je souffrais profondément, car le remords me jetait à la face ma souillure et mon égoïsme. Et même de ce remords, je vous dois des remercîments, Seigneur, parce qu'il a réveillé mes résolutions qui croupissaient comme en léthargie. Je sais bien, qu'à cette radieuse félicité, je n'ai aucun droit et que plusieurs siècles peut-être passeront avant que mon âme l'ait conquise; mais je sais aussi que le jour de mon élévation arrivera où moi aussi, je serai admis au céleste banquet. »

LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

« Dans le sanctuaire de la pensée, quoi de plus sacré, quoi de plus inviolable que les rapports de l'homme avec le *Créateur*, *l'Inconnu*, son *Idéal* en un mot? Là est le fondement de la *liberté religieuse* autrement appelée *liberté de Conscience* qui assure à chacun le droit d'adorer son Dieu à sa manière et qui interdit toute persécution au sujet des conceptions que chacun se fait du monde invisible. »

Cette citation nous est revenue à la mémoire en lisant le discours de M. Frère-Orban, prononcé le 20 octobre aux fêtes du centenaire de la Révolution liégeoise de 1789. Ce discours contient certains passages qui sont des appels judicieux à la tolérance religieuse; ils sont dignes d'être médités surtout par les adversaires nombreux et variés de la philosophie spirite. Nous ne pouvons résister au désir de consigner dans notre Revue les extraits suivants de ce document historique où l'auteur évoquant aussi le souvenir des luttes soutenues par nos ancêtres, nous montre, encore à l'œuvre, dans le présent, les ennemis séculaires de tout progrès humain :

Au moyen-âge, où, à côté de choses sombres et tristes, on vit tant de merveilles s'accomplir dans le domaine des arts et de la politique, un grand mouvement d'idées eut lieu pour la conquête des droits politiques. Ce mouvement fut général, universel, dans presque toutes les communes de l'Occident; mais dans aucune la lutte héroïque et séculaire qu'il a fallu soutenir pour la conquête des droits, pour la conquête des garanties contre l'oppression qui pesait alors sur les hommes; dans aucune, la lutte ne fut aussi vive, dans aucune l'élan ne fut aussi considérable, aussi magnifique, aussi important que dans la cité de Liége.

... Si admirables que fussent ses institutions, elles eurent à subir une rude épreuve lorsque l'unité des croyances, sur laquelle elles étaient fondées vint à être brisée au XVI[e] siècle. Ces institutions ne purent, à cette époque, garantir un des droits imprescriptibles de la nature humaine; elles ne purent empêcher que l'inquisition ne fût établie au pays de Liége.

L'inquisiteur du pape et l'inquisiteur de l'évêque remplirent leur mission avec une rigueur et une atrocité sans nom; l'évêque était alors Erard de Lamarck. Je ne ferai pas le long martyrologe des victimes de cet homme, de

ceux qui souffrirent encore sous ses successeurs ; il me suffira de vous rappeler, et c'est un souvenir qui ne doit jamais être oublié, que des hommes furent en ce temps-là brûlés vifs, parce qu'ils pensaient que Luther était un évangéliste ; d'autres furent condamnés à la mort, à l'exil, et virent leurs biens confisqués parce qu'ils avaient commis des péchés de ce genre, même moins importants. Un condamné à mort, en ce temps-là, pour un crime consistant à avoir lu la Bible en langue vulgaire, demanda à parler au peuple. Erard de Lamarck s'y refusa et, pour être assuré de lui imposer silence, il lui fit percer la langue d'un clou, bien sûr qu'alors il se tairait sur le lieu du supplice.

Ainsi, Messieurs, l'hérésie fut étouffée dans le feu et dans le sang, au pays de Liége. Mais si des voix murmurant à cette époque contre ces actes de cruauté, n'avaient pu réussir à préserver la liberté de conscience, il restait encore certains droits, dont les citoyens pouvaient user : c'était trop. Maximilien de Bavière les leur enleva par un coup d'Etat : il supprima des institutions qui étaient la garantie des citoyens et l'on profita de cette révolution pour publier une ordonnance qui resta en vigueur jusqu'aux premiers jours de XVIII[e] siècle et qui enjoignait aux médecins d'abandonner leurs malades, s'ils refusaient de recevoir les sacrements.

L'esprit public se réveilla à la fin du XVIII[e] siècle ; le mouvement fut alors général en Europe ; un souffle de libéralisme et de réforme traversa tous les Etats ; Liége en sentit l'influence au plus haut degré. Dans la grande journée du 18 août 1789, on subit assurément l'influence de la nuit du 4 août, pendant laquelle les droits et les privilèges avaient été abolis.

... Ce régime des privilèges avait fait son temps : une théocratie envahissante et avide possédait d'immenses richesses ; elle possédait chez nous près du tiers du territoire ; des exemptions d'impôts existaient au profit du clergé ; l'inégalité des citoyens était partout ; des corporations oppressives menaçaient les droits individuels ; le droit imprescriptible de tout homme venant en ce monde d'observer la religion qui lui convient, était méconnu.

Le mariage d'un dissident était impossible, il ne pouvait engendrer que des bâtards.

... On accuse aujourd'hui la Révolution d'avoir fait banqueroute. Voyons ce qu'elle avait promis. Elle avait promis l'égalité devant la loi, elle avait assuré à tous les citoyens, quelles que fussent leurs croyances, un même état-civil, elle avait assuré la légitimation et la légitimité des enfants qui seraient issus de mariage entre dissidents, et elle avait, pour cela, institué l'état-civil, elle avait enlevé au clergé la constatation des mariages afin d'assurer la liberté de conscience ; elle avait promis l'abolition des servitudes qui existaient encore, l'abolition de la main-morte, sous quelque nom qu'elle parût, l'abolition de tous les privilèges et des immunités ecclésiastiques, l'égalité de tous devant l'impôt et devant la loi, l'égale admissibilité à toutes les fonctions civiles et militaires ; elle avait promis d'abolir les dîmes, les corvées, de supprimer les dîmes seigneuriales, les jurandes et les maîtrises qui opprimaient les citoyens et qui empêchaient ces hommes d'exercer librement l'industrie ou le commerce qui leur plaisait : Indépendamment de ces abus, elle avait promis l'abolition des majorats, des fidéicommis, des droits d'aînesse et d'une foule d'autres privilèges trop longs à énumérer. Est-ce que par hasard, tous ces abus existeraient encore ? Et, s'ils ont été supprimés, où est donc la banqueroute ?

Si une banqueroute a existé, ne serait-ce pas plutôt celle de l'Eglise ? Durant de longs siècles, elle a été investie de la direction suprême de la Société ; elle a été maitresse absolue de l'enseignement à tous les degrés ; elle a eu la liberté la plus entière de développer ses établissements religieux, ses corporations, ses couvents ; qu'a-t-elle fait de la Société et quelle est la Société qu'elle a livrée en 1789 ?

Il a fallu faire un effort suprême pour secouer son joug, pour abattre une domination qui prouvait son impuissance dans le gouvernement des peuples.

A Dieu ne plaise que je confonde la Religion avec les actes des hommes qui parlent et agissent en son nom ; nul plus que moi n'est respectueux des sentiments religieux et ne rend un plus complet hommage aux bienfaits qu'inspire la Religion ; je ne traite pas la religion en ennemie ; elle occupera toujours la plus grande place dans la vie des peuples. Mais la Religion est aux mains des hommes : ceux-ci abusent de l'influence qu'ils ont sur les esprits ; ils exploitent la Religion dans un intérêt de domination, dans un intérêt politique, dans un intérêt mondain . . . .

. . . .

L'orateur en terminant son discours politique a dit : « En laissant à chacun ses croyances, ses convictions, sur des points réservés, jurons d'éviter ce qui nous divise pour ne songer qu'à ce qui nous unit : l'égal amour du bien public, l'égal amour du progrès, la volonté ardente et constante de faire régner dans la loi la justice, la justice surtout au profit des pauvres, au profit des déshérités, de ceux qui sont les plus malheureux et dont nous devons nous préoccuper sans cesse. Jurons de ne jamais compromettre au profit d'un despotisme intellectuel qui a été brisé, les droits inaltérables de la raison et de la conscience humaine ! »

De la nécessité d'une rénovation religieuse.

Le Devoir de Guise de juillet rend compte d'un intéressant ouvrage qui vient de paraître : *La Nouvelle Jérusalem*, d'après les enseignements d'Emmanuel Swedenborg, par C. Humann, avocat au barreau de Paris.

Les extraits suivants, qui viennent corroborer beaucoup d'autres que nous avons publiés dans le temps, indiquent suffisamment les vues de M. Humann et la nécessité qui s'impose d'une rénovation religieuse et morale :

« Les principes de droit et de justice, proclamés en 1789 par la Révolution française, resteront lettre morte dans leurs applications sociales, aussi longtemps que le niveau de la moralité publique ne sera pas plus élevé. Or, ce niveau ne deviendra plus élevé que lorsqu'on reconnaîtra que la morale et la justice, bien loin d'être indépendantes du sentiment religieux, en découlent nécessairement ; lorsque ce sentiment, dégagé de ses obscurités actuelles, cessera d'être à l'état vague et revêtira une précision qu'il ne peut acquérir qu'à la condition de se présenter sous la forme d'un ensemble rationnel de vérités pra-

tiques. Celles-ci ne doivent donc laisser apercevoir aucune contradiction dans leurs principes essentiels, mais doivent donner satisfaction à toutes les aspirations du cœur et à toutes les exigences de l'esprit philosophique. Il est, par conséquent, très important aussi de dégager le sentiment religieux de ses liens purement extérieurs avec des églises particulières ; il faut le séculariser et l'accentuer dans ses formes utilitaires et sociales, car la religion et la justice sont sœurs, et elles ne sont fécondes, qu'à la condition d'être placées eu dehors des partis politiques et dans l'indépendance la plus absolue.

» La Révolution de 1789 reconnut en principe que la justice est d'origine sociale mais non privée; la justice vient de plus haut encore : elle est d'origine divine. Si tous les hommes sont égaux devant la loi humaine, c'est parce qu'ils sont égaux devant la loi divine. Le principe dominant est que nous sommes tous les enfants d'un père commun, qui doit être accepté comme Dieu unique : voilà pourquoi nous sommes tous frères et voilà pourquoi aussi la morale découle de la religion; de plus elle se fonde sur la fraternité : c'est le même lien qui nous unit tous au Dieu unique.

» Mais pour pratiquer la fraternité et la justice, il faut une morale sociale qui découle d'une religion compréhensible à tous, et qui enseigne à tous la fraternité et ses règles : or, celles-ci ne sont autres que les préceptes de la justice sociale.

» La France a fait un grand pas dans l'humanité en proclamant les principes de 1789 dont elle célèbre cette année le centenaire. Elle en ferait un de plus en popularisant les doctrines religieuses quelles qu'elles soient, d'où ces principes découlent rationnellement, mais qui sont incompatibles avec l'esprit sectaire qui seul entretient les rivalités, aussi bien entre les hommes qu'entre les différentes communions chrétiennes...

» Les institutions civiles, politiques et sociales se rattachant aux institutions religieuses par un lien essentiellement moral, les unes et les autres doivent cesser d'être sectaires pour devenir nationales, scientifiques et humanitaires... Il faut que la civilisation matérielle, pour qu'elle puisse se maintenir, soit équilibrée par une civilisation morale correspondante. »

BOUDDHISTES ET CHRÉTIENS.

(Tiré de la *Religion laïque* du 15 octobre 1889.)

Le bouddhisme proclame que le sort subi par nous dans cette vie, future par rapport aux précédentes, est exclusivement celui mérité par nos agissements antérieurs. Nul ne saurait dans ces conditions se plaindre d'autre que de soi-même, et comme de plus chacun prépare, dans le présent, les conditions de son existence suivante, quelle excitation au devoir basée sur l'expérience même de chaque jour !

Si une semblable doctrine était admise, appliquée et vécue parmi nous, si chacun y conformait sa conduite, qui ne serait résigné dans son sort actuel, lequel est de son fait, et songerait à autre chose, qu'à préparer pour soi et les autres en même temps, des conditions de vie plus facile au retour !

Ces principes acceptés en des pays d'Asie nombreux et très peuplés, ne sont malheureusement pas reçus dans nos contrées occidentales.

Ils ont pourtant été annoncés avec la bonne nouvelle, et les nouveaux témoins ont attesté que le Messie les avait enseignés; mais leurs dires, à cet égard, ont été rapportés à termes si couverts qu'il est manifeste que ceux qui nous les ont transmis par écrit, ne les ont pas compris, et que leurs successeurs, n'y attachant aucune signification, n'ont essayé d'en donner aucun commentaire.

Il n'est pas douteux que ceux que le Christ a chargés de répandre ses enseignements, n'ont pas compris ceux dont il est ici question ; ils ne les ont entendus ni dans leur lettre, ni dans leur esprit, ni surtout dans leur portée.

Le Christ a dit à Nicodème: Nul n'entrera dans le royaume des cieux s'il ne renaît plusieurs fois. (Saint-Mathieu, chap XI, vers. 11 et 15 ; chap. XVII, vers. 11, 12, 13; Saint-Jean, chap. III, vers. 3, 4, 6 et 7.) C'était bien dire qu'un seul passage sur la terre ne suffisait pas à l'accomplissement du but de la vie terrestre.

Le Christ a dit encore que le prisonnier ne quitterait la prison qu'après avoir acquitté toutes ses dettes jusqu'à la dernière obole. (Saint-Luc, chap. XII, vers. 59 et S. ; Saint-Mathieu, chap. V, vers. 26.) Il a donc enseigné que l'homme est l'auteur de sa destinée terrestre, que si la terre est pour lui une prison et un lieu de peine, que s'il s'y trouve malheureux il paie sa dette, et qu'il ne cessera d'y souffrir que lorsqu'il sera complètement libéré par la réparation de tous ses méfaits antérieurs. (Saint-Mathieu, chap. X, vers. 29 et 30; Saint-Luc, chap. XII, vers. 6 et 7.)

Les disciples du Christ ont été rapidement conduits à laisser tomber dans l'oubli ces préceptes, si essentiels qu'ils fussent. Au lieu d'être des instituteurs mendiants et pélerins comme lui et ainsi qu'il le voulait et de gagner leur nourriture au jour le jour, en récompense de leurs leçons, ses représentants se sont empressés, au lieu de demeurer au milieu des humbles et des petits, de faire alliance avec les empereurs, les rois, les puissants de tout ordre. Ils sont devenus eux-mêmes des chefs d'Etat, fastueux et riches. S'ils

étaient restés parmi les petits, les faibles et les misérables, ils auraient été appelés à chercher les causes de cette misère et de ces souffrances avec lesquelles ils auraient été en contact journalier. En ce cas les enseignements de leur maître sur le règne du père, sur la renaissance, la misère et le paiement des dettes contractées envers la justice souveraine n'auraient pu leur échapper. Ils ne les auraient pas abandonnés dans l'obscurité où ils ont été laissés au grand détriment de l'humanité.

Les conséquences ont été déplorables. Des sentiments de solidarité, de fraternité et de résignation auraient gagné à ce contact continuel de maîtres et de disciples également éprouvés et besogneux. Ces sentiments auraient été ravivés par l'idée de l'échange incessant des situations amenées par les renaissances successives. Au lieu de cela, pleine licence a été donnée à l'orgueil et à l'égoïsme. Les différences séculières ont été acceptées comme définitives ; des hommes ont pu se croire et se dire d'une substance autre que celle de leurs semblables. Les haines de classe à classe, de peuple à peuple, ont été multipliées et au lieu de la paix qui devrait exister entre des frères se sachant tour à tour riches et pauvres, puissants et subalternes, et citoyens d'une seule patrie, nous avons eu la guerre perpétuelle entre des oppresseurs et des opprimés ignorant leurs devoirs respectifs, alternant avec l'égorgement périodique des nations se foulant les unes les autres, et implorant, avec le concours de leurs prêtres, le même Dieu avant de commencer leurs œuvres de meurtres, de ruines et de dévastations.

Les Occidentaux n'ont pas lieu d'être fiers de leur morale chrétienne qu'ils appliquent si peu. Au lieu de troubler avec leurs vaisseaux formidables et leurs troupes disciplinées la tranquillité des peuples de l'Extrême Orient, ils devraient leur emprunter leur esprit de paix et de résignation nécessaire à la bonne conduite de la vie terrestre, ainsi qu'à l'amélioration générale de la condition des malheureux mortels qui sont renvoyés sur la terre.

A cette heure, ces superbes occidentaux devraient voir qu'ils n'ont pas épuisé les alternatives d'une misère absolue pour le plus grand nombre et d'un égorgement général, et qu'ils sont sans idéal entre le matérialisme scientiste et le spiritualisme chrétien délaissé. Ce serait le moment de rechercher s'il n'est pas d'heureux emprunts à faire aux doctrines orientales en échange des notions de science technique que nous avons à communiquer à ceux qui les professent.

P. F. Courtépée.

IDENTITÉ DES ESPRITS.

Nous traduisons la lettre suivante du journal *Light*, de Londres :

« Monsieur le rédacteur, L'identité des esprits qui se communiquent par le mouvement des tables, par des coups frappés, par la planchette ou de toute autre manière est encore un sujet qui donne lieu à beaucoup de doutes et de contradictions. Pendant les vingt-cinq années que j'ai fait des investigations sur les phénomènes spirites, je ne peux pas dire que j'aie obtenu sur ce point des preuves entièrement satisfaisantes ; néanmoins en ce que je vais vous rapporter je pense qu'il y a de bonnes raisons de croire que l'esprit qui se manifestait était bien réellement la personne pour laquelle il se fit connaître, je prends en conséquence la liberté de vous prier de m'accorder une petite place dans vos colonnes.

Deux de mes filles écrivent facilement et rapidement au moyen de la planchette lorsqu'elles y mettent chacune une main.

Dernièrement la planchette écrivit : « Monsieur William, vous rappelez-vous de moi, votre ancien domestique Cook, qui a été pendant de longues années à votre service dans l'Inde ? »

Cette manière de m'appeler attira mon attention, car Cook était le fils du cocher de mon père, et comme enfant il m'avait appelé par mon prénom et aussi plus tard comme jeune homme il avait continué à m'appeler de la sorte lorsqu'il fut à mon service. Mais pour continuer avec mon récit, je fis connaître par ma réponse que je me rappelais très bien de Cook et je fis alors quelques demandes pour bien établir son identité. A ces demandes il fut répondu à ma satisfaction ; le nom de chevaux, le fait d'un cheval qu'il m'avait amené d'Adelaïde, le jockey qui montait mes chevaux dans nos courses locales, la naissance et la mort de mon propre enfant et autres choses de ce genre furent demandées et répondues. La réponse qui me fut faite à une question était surtout remarquable ; je disais : « Ne vous rappelez-vous rien de particulier relativement à votre départ de Madras ? » La planchette écrivit immédiatement : « Oui, Monsieur, je me rappelle que le prix de mon passage ne fut payé qu'au dernier moment, alors que le navire allait mettre à la voile. » C'est un fait, qu'en suite d'une erreur d'un employé de mon bureau, le prix du passage de Cook ne fut pas versé chez le courtier du navire et son nom ne se trouvait pas inscrit sur la liste des passagers, en sorte que le capitaine qui se trouvait peu disposé à accueillir un passager de deuxième classe visiblement malade par dessus le marché, renvoya Cook à terre, assez à temps pour réparer la faute commise et revenir de nouveau à bord avant que le navire mît à la voile.

Ceci s'était passé avant la naissance d'une de mes

filles et elles ne savaient absolument rien de Cook. Je doute même qu'elles eussent jamais entendu son nom, étant décédé très peu de temps après son arrivée en Angleterre. »

Veuillez agréer, etc.

WILLIAM ARBULHNOT,
29 juin 1889. Bendsbrook Dorking.

DIEU & L'ÊTRE UNIVERSEL

par ARTHUR D'ANGLEMONT (1).

Cet ouvrage est l'exposé d'une doctrine nouvelle destinée à régénérer les mœurs et à élever l'âme.

Dieu, pour l'auteur, n'a rien de commun avec l'être insaisissable et impossible rêvé par les religions. Il vit dans le firmament infini, organisme de son âme *infiniverselle;* mais il se fractionne en *personnes divines finies*, dont chacune est circonscrite par un firmament également fini, configuratif de son âme. Et c'est ainsi que, d'après l'auteur, l'univers est gouverné tout entier par la Divinité.

Appelant à la vie tous les êtres, Dieu reçoit en retour, de tout ce qui existe, les éléments de sa substance et même de sa pensée. C'est la *Divité*, rayonnement porteur des plans divins, qui met Dieu en communication directe avec tous les êtres de la nature, pour leur donner ses lois.

L'homme, formé à l'image de Dieu dans son âme, ne peut être constitué, dans cette âme, que par un firmament dont les astres minuscules composent les éléments de sa pensée, de même que l'universalité des astres de l'espace envoie à Dieu les vibrations pensantes des êtres qui les habitent.

L'auteur fait l'anatomie de l'âme humaine, qu'il montre substantielle et saisissable aux regards de la pensée; il la fait voir dans les organes réceptacles de ses facultés, mis en fonction sous l'impulsion du *moi*.

Il classe les propriétés de la nature en trois groupes : le groupe de la *Substance*, qui comprend la matière, les fluides vitaux et les fluides psychiques ; le groupe de la *Vie*, qui se traduit par la formation, la fonction et l'évolution ; et enfin le groupe de la *Loi*, se manifestant par le plan, la direction et l'ordonnancement universels.

L'Espèce universelle est divisée aussi en trois groupes de règnes : les règnes corporels (minéral, végétal, animal), composant les corps; les règnes animiques (humain, angélique, archangélique), engendrant la pensée ; les règnes *déitaires* (déitaire-humain, déitaire-angélique, déitaire-archangélique), appliquant les lois. Ainsi se trouve formée la *hiérarchie qualitative* des êtres s'élevant, par des existences successives, vers le progrès éternellement proposé à leurs efforts.

Les êtres constitutifs des règnes animiques et déitaires vivent en société d'après un plan social unique.

Les sociétés humaines, ayant pour dominante les sens, s'occupent plus spécialement de ce qui se rapporte à la vie corporelle.

Les sociétés angéliques, qui vivent dans la plénitude des facultés affectives, sont, par leurs radiations, les facteurs de la volonté, de l'amour et de la conscience.

Les sociétés archangéliques, d'un ordre supérieur encore, composent les éléments radiateurs de l'intelligence, sous la triple forme de l'entendement, de l'idée et de la réflexion.

La série distribue les harmonies, a dit Fourier. C'est, en effet, par les lois d'analogie et de série, reliées entre elles par la loi de solidarité, que l'auteur en est arrivé à embrasser, dans ses conceptions, le vaste ensemble des univers. Il a classé méthodiquement ses découvertes en tableaux sériaires qui rendent compte des rapports, des harmonies de toutes choses.

Ceux qui liront cette œuvre s'apercevront vite que l'auteur n'a eu qu'un but en l'écrivant : Régénérer la société humaine, aux prises avec tant d'abus et croulant sous l'effroyable égoïsme qui la décompose ; ils s'apercevront encore que le remède au mal est plus facile à trouver qu'on ne ne le suppose, et que, pour régénérer la société, il suffit de faire appel à l'individu. Elevons nos cœurs, purifions les consciences individuelles, et le règne de Dieu, c'est-à dire celui de la justice et de l'amour, viendra briller sur notre terre plus heureuse et confiante en ses destinées futures.

A. LAURENT DE FAGET.

(1) 1 vol. grand in-18 de 500 pages, avec tableaux. Prix : 3 fr. 50. En vente chez Ghio, éditeur, Palais-Royal, ou à la Librairie spirite, Paris.

Conférences de M. Léon Denis au pays de Liége.

L'Union spiritualiste de Liége dont nos lecteurs connaissent le zèle pour la défense de nos saines doctrines, avait fait appel au concours dévoué d'un orateur de talent, M. Léon Denis de Tours, conférencier de la Ligue de l'Enseignement en France.

Dans les trois conférences qu'il vient de donner à Liége, à Seraing et à Verviers, notre frère en croyance, M. Denis, un maître consommé en l'art de bien dire, a obtenu de beaux succès dignes de la haute érudition avec laquelle il sait exposer

les enseignements de la philosophie transcendantale.

Dans un prochain numéro nous donnerons un résumé des conférences du sympathique et éloquent orateur qui est venu avec tant de désintéressement nous encourager dans la voie que nous suivons.

* * *

Nous lisons dans la *Justice :*

« Jeudi, beaucoup de monde, parmi lequel un grand nombre de dames, à la conférence spirite de M. Denis, orateur de Tours. Nous remarquons aussi la présence d'un fort contingent de libres penseurs.

M. Denis est un orateur distingué, au langage clair et harmonieux; le geste, quoique sobre, renforce la sincérité des paroles de l'orateur. Il se présente devant son auditoire, qu'il considère comme une sorte de tribunal.

Le spiritualisme est honni, vilipendé, bien à tort ; au lieu de le discuter, d'en appeler à la raison, ses détracteurs n'ont pour lui que dédain, mépris. Le sarcasme est une forme de l'oppression. Les liégeois ne supportent pas l'oppression, c'est pourquoi M. Denis déclare se présenter devant eux en toute confiance.

Nous ne suivrons pas le conférencier dans le développement de sa thèse, à laquelle on pourrait beaucoup redire. Selon M. Denis, le matérialisme est le néant, le mal, la souffrance; le spiritualisme est l'espoir, c'est Dieu.

M. Denis est convaincu; la chaleur de sa parole a ranimé le zèle des adeptes du spiritisme, c'est indéniable. Ni ses arguments, ni son réel talent oratoire, n'ont converti les libres-penseurs présents.

La vérité nous force à dire, en terminant, que M. Denis a eu beaucoup de succès.

La collecte pour les pauvres a produit fr. 25-44. »

NOUVELLES.

Endormi depuis douze ans. — Il y a en ce moment aux Etats-Unis, à Utica, un fermier, le sieur Hermann Harms, qui dort presque sans interruption depuis douze ans. Dans le courant de 1877, Harms est arrivé de l'Illinois et s'est établi à Utica avec sa femme et ses deux fils. Il avait eu autrefois de violents accès de fièvre et, à peine installé, il succomba à un sommeil invincible qui dura trois ans. Puis il se réveilla un beau jour et put faire la moisson. Mais bientôt, repris de sommeil, il resta endormi encore pendant trois ans. Nouveau réveil de quelques jours, puis nouvelle crise de sommeil, et cela plusieurs fois, jusqu'à ces temps derniers, où le fermier s'éveilla chaque jour pendant quelques minutes pour s'endormir plus profondément que jamais.

On a essayé de tout, on a fait prendre au dormeur toute sorte de stimulants, on lui a administré de la quinine, de la strychnine, etc., rien n'a pu le tirer de sa torpeur. Il y a deux ans, le fils aîné, découragé de voir son père dans ce triste état, s'est pendu dans une grange, et quelques mois après le second fils est mort également.

L'affaiblissement des facultés de Harms était tel, qu'il ne s'est pas rendu compte de la disparition de ses deux enfants. Aujourd'hui, le fermier est toujours endormi, ressemblant plutôt à un mort qu'à un vivant, et veillé par sa pauvre femme, qui ne quitte plus son chevet.

* * *

Le suicide d'une religieuse par suite de folie mystique. — Mlle Marie Bernardin, en religion sœur Bernardine, de la Congrégation des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paule, était atteinte depuis trois mois de folie mystique. Elle croyait que Dieu l'avait abandonnée et qu'elle était irrémédiablement vouée au diable et à l'enfer. Ses compagnes, inquiètes de son état, qui empirait chaque jour, la surveillaient de près.

Hier, trompant leur surveillance, Sœur Bernardine monta au 3e étage de la maison-mère, située rue du Bac, et se précipita par une fenêtre dans la cour. On s'empressa autour d'elle, mais il était trop tard. Elle avait le crâne fendu et mourut quelques instants après.

BIBLIOGRAPHIE.

Vient de paraître: *Enseignement populaire de l'existence universelle, comprenant l'anatomie de l'âme humaine et la démonstration du mécanisme de la pensée*, ouvrage de haute érudition qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

L'auteur, M. Arthur d'Anglemont y traite entr'autres questions, celle de la pluralité des existences de l'âme avec le réel talent dont il a déjà donné des preuves dans un autre livre remarquable: *Dieu et l'Etre universel* que nous signalons page 79.

Paris, Comptoir d'édition, 14, rue Halévy. Prix: 2.50.

Erratum. — Dans le n° du 1er novembre, première page, première colonne, une faute de ponctuation fait dire : « Dieu est la force intelligente qui se manifeste dans l'Univers et qui dirige toute chose par l'harmonie des choses. Dieu nous révèle l'harmonie de son être qui est la perfection suprême.

Il faut lire :

« Dieu est la force intelligente qui se manifeste dans l'Univers et qui dirige toute chose. Par l'harmonie des choses, Dieu nous révèle l'harmonie de son être qui est la perfection suprême.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 11 — Liége, 1er Décembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Propagande spirite. — Un incident du Congrès spirite. — Fantôme. — Miss Annie Eva Fay. — Nécrologie. — Nouvelles.

PROPAGANDE SPIRITE.

Lorsqu'il y a environ un an, l'*Union Spiritualiste de Liége* en fêtant son 10e anniversaire mit en discussion son projet de fédération, il fut question aussi d'organiser des conférences publiques dans notre ville, ainsi que dans la banlieue. Ces projets furent considérés bien à tort par d'anciens spirites comme très peu pratiques. Aujourd'hui, ceux-là même qui avaient foi dans l'efficacité de ce mode de diffusion de nos idées ont vu plus tôt qu'ils ne l'espéraient leurs efforts couronnés de succès.

La fédération régionale a été fondée et elle s'est immédiatement mise à l'œuvre. A sa demande, M. Léon Denis de Tours, le sympathique auteur de l'excellente brochure si connue : *Pourquoi la vie?* est venu donner trois conférences. Le succès qu'il a obtenu est tel que le doute n'est plus possible quant à la valeur de ce moyen de propagande trop peu apprécié jusqu'à ce jour.

D'autres orateurs ont assumé la mission d'aller répandre la bonne parole dans nos communes rurales et industrielles si populeuses, toujours sous le patronage de la fédération. Nous sommes persuadés que ces efforts louables seront encouragés par tous nos coreligionnaires de la contrée. Ceux qui ne sont pas encore affiliés voudront s'unir à leurs frères en soutenant l'utile association qui s'affirme sous d'heureux auspices. Ils auront à cœur de faire acquérir à la philosophie spirite, si peu comprise de nos concitoyens en général, le franc droit de cité qu'elle revendique. En la présentant sous sa forme véritable et rationnelle ; en faisant appel à l'examen loyal et à la discussion publique, nous parviendrons à inspirer le respect dû à des convictions sincères. La raillerie, l'incrédulité systématique et intéressée ne pourront plus bientôt se donner si libre carrière.

La première conférence a été donnée à Liége le 7 novembre au Casino du Passage Lemonnier. Sujet : *Le Matérialisme et le Spiritisme devant la Science et la Raison.*

M. Houart, président du bureau, ouvre la séance en déclarant que le comité s'est proposé de faire mieux connaître au public les idées tant décriées du spiritisme et d'appeler la discussion sur les problèmes si difficiles à résoudre en apparence du spiritualisme expérimental. Il annonce au public, composé d'environ 500 personnes, parmi lequel on remarque des libres-penseurs et des socialistes, que la tribune est libre ; elle sera laissée à la disposition de toute personne désireuse de combattre les idées de l'orateur qu'il présente et auquel il donne la parole.

Le conférencier commence par faire le tableau du spiritisme attaqué, vilipendé, traîné aux gémonies par des adversaires de tous les partis. Il vient sur une vieille terre de liberté s'en constituer le défenseur parce que cette cause est celle de l'opprimé. Il a confiance dans le jugement de l'auditoire à la raison duquel il s'adresse, car toujours les liégeois ont été ennemis de l'oppression.

Quelles pensées doivent agiter l'esprit de l'homme qui réfléchit aux problèmes que présente la nature et à ceux non moins difficiles de la société avec ses étranges et multiples anomalies !

L'incertitude et le doute hantent l'âme de

l'homme, c'est pourquoi il s'est tourné vers le prêtre, vers le sage, et leur a demandé l'explication de tout ce qui l'étonnait autour de lui.

Après avoir passé en revue les réponses des prêtres des religions dogmatiques et indiqué l'apparente solution purement négative du matérialisme, l'orateur fait le procès à ces deux idées extrêmes. Il nous montre les religions aboutissant au triomphe d'une hiérarchie ecclésiastique et militaire, n'apportant à l'homme qu'une vaine consolation ; l'athéisme déchaînant chez les peuples toutes les passions, les appétits les plus malsains et les plus féroces lesquels doivent fatalement nous conduire à l'anarchie !

Et l'idée fondamentale, le point de départ de toutes ces théories, c'est la question de l'existence de l'âme ! Les phénomènes du spiritisme apportent à la philosophie l'appoint formidable de faits reconnus incontestables, sur lesquels nous pouvons désormais nous appuyer pour prouver l'immortalité de l'esprit.

Des savants éminents, des écrivains distingués, ont étudié les phénomènes et le résultat de leurs recherches a été un hommage éclatant rendu à la vérité, que l'on peut résumer par le mot de Crookes : « *Je ne dis pas que cela est possible; je dis que cela est.* »

A ceux qui croiraient que nous sommes des partisans du surnaturel et du miracle, M. Léon Denis répond qu'il n'est point besoin de cela pour expliquer l'action des esprits sur la matière ; les esprits ont à leur disposition une certaine dose de substance éthérée. Cette substance peut acquérir par leur volonté une force extraordinaire; à ce sujet il rappelle les expériences de Crookes avec la matière radiante (4e état de la matière), qui par la décomposition, par la soustraction de certaines parties, acquiert une puissance extrême.

Le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, le somnambulisme naturel ou provoqué, sont autant de faits connus et incontestables qui militent en faveur du spiritisme.

Quant à la morale du spiritisme, le conférencier la résume admirablement et montre la philosophie nouvelle, apaisant les haines, faisant appel à la charité, relevant les caractères, fortifiant les consciences, donnant à tous, les hauts sentiments des devoirs à remplir.

En recommandant l'étude et l'examen impartial, l'orateur termine par une invocation magnifique à l'humanité.

Cette conférence bien pensée et bien dite, que nous ne pouvons résumer qu'imparfaitement, a été soulignée, à de fréquentes reprises par de chaleureux applaudissements.

M. le Président annonce ensuite la collecte au profit des pauvres de la ville, qui produit *25 francs 44 centimes*, et il demande si personne ne désire répondre à l'orateur.

Les contradicteurs ne se présentant pas, M. le Président lève la séance après avoir remercié l'auditoire au nom du conférencier et du libre-examen, pour l'attention soutenue dont il a fait preuve au cours de cette soirée si instructive. Nul doute que ces hauts enseignements donnés dans un langage si élevé par le brillant conférencier ne laissent un profond souvenir.

La grande presse de Liége avait annoncé la conférence. Nous l'en remercions, mais nous avons le droit de nous étonner qu'elle se soit montrée, en imitant les catholiques par son silence, si partiale vis-à-vis d'un éminent conférencier de la Ligue de l'Enseignement en France. Cette piteuse attitude est blâmable en tout point et les réflexions qu'elle suggère ne font guère honneur à des libéraux qui naguère encore acclamaient les paroles d'un illustre homme d'Etat parlant de la liberté de conscience dans les termes que nous avons rappelés.

(A suivre.)

UN INCIDENT DU CONGRÈS SPIRITE.

Nous extrayons ce qui suit d'une longue lettre adressée par M. Henry Lacroix au *Banner of Light* de Boston, publiée dans ce journal le 19 octobre dernier :

A la séance du samedi 14 septembre du congrès international spirite et spiritualiste, les soussignés ont présenté à l'approbation du Congrès les déclarations suivantes :

1° Tout en acceptant les conclusions du Congrès de Barcelone il (le Congrès de Paris) affirme la doctrine spirite recueillie par Allan Kardec, comme base du spiritisme, en ajoutant qu'elle peut être développée indéfiniment, mais pas ébranlée dans ses principes fondamentaux.

2° La doctrine spirite ne peut se lier exclusivement à aucun culte, système social ou politique, tout en admettant que, par son essence même éminemment philosophique et morale, elle nous conduira à la solution de la question sociale.

(Signés) Miguel Vives, Manuel Navarro Murillo, Vicomte de Torres Solanot, Ernesto Volpi, J. de Huelves, Jean Hoffman.

Je suis réincarnationiste et un ancien ami d'Allan Kardec que j'ai toujours reconnu comme un bienfaiteur et un homme digne de beaucoup de respect, toutefois comme délégué des Etats-Unis d'Amérique

représentant environ douze millions de spiritualistes (1) j'ai cru de mon devoir de protester énergiquement contre cette proposition qui étant de celles qui pouvaient nous diviser devait être écartée selon le programme. J'ajoutai que la susdite déclaration, signée par six délégués d'Espagne et d'Italie, ne serait acceptée par aucun spiritualiste américain ou anglais et qu'on avait tort de la présenter dans une session générale. Que ces délégués exposent leurs vues en comité et disent là tout ce qu'ils veulent pour les défendre, cela serait juste et louable, mais qu'ils ne les présentent pas à l'approbation d'une Assemblée générale, qui ne peut les approuver sans forfaire à son programme.

C'est ce qui a eu lieu néanmoins après des débats très animés. La proposition mise aux voix par le président, M. Charles Fauvety, a été votée à mon grand regret. L'assemblée était évidemment sous l'influence d'une certaine catégorie d'esprits dont mes yeux de clairvoyant ont vu les rangs compacts et les agissements néfastes. M. Fauvety a depuis reconnu devant moi, en présence de trois témoins, qu'il avait eu tort de soumettre cette proposition. En outre, pendant le dernier jour de session du Congrès, le 16 septembre, lorsque M. Papus, le secrétaire général, eut fini de lire son rapport, ce monsieur me tendit la note qui suit :

Le Congrès n'a jamais voté la proposition du capitaine Volpi pour la bonne raison que le Congrès ne peut pas voter autre chose que les deux points fondamentaux sur lesquels il s'est réuni :

1° Persistance du moi conscient après la mort.

2° Rapports entre les vivants et les morts.

La proposition du capitaine Volpi a été présentée au Bureau qui l'a enregistrée au procès-verbal et a décidé d'en donner connaissance à la séance publique, mais simplement comme acte intéressant enregistré par ce Bureau, mais jamais voté ni affirmé par le Congrès, attendu que le Congrès ne peut pas le faire, encore une fois.

Miss Anna Blackwell ayant adressé une communication au *Galignani's Messenger* au sujet de cet incident, M. Lacroix y répondit par une lettre publiée le 24 septembre et dont voici quelques passages :

« Allan Kardec n'est pas le fondateur du Spiritualisme moderne.

» Andrew Jackson Davis fut le premier qui fit paraître un grand et important ouvrage, intitulé : *Nature's Divine Revelation*, lui dicté par des Esprits.. Cet ouvrage fut publié à New-York, au commencement de 1848.

(1) M. Henry Lacroix peut-il se faire passer réellement comme le délégué de douze millions de spiritualistes américains, c'est une question qu'il est permis de se poser, car nous n'en avons vu nulle part la confirmation dans les journaux américains que nous recevons en échange du *Messager*. N. D. L. R.

» Même avant Kardec et presque simultanément avec Davis, Cahagnet publia *Les Arcanes de la vie future dévoilés*, traduit ensuite et publié aux États-Unis sous le titre de *Celestial Telegraph*.

» La première édition de Kardec : *Le Livre des Esprits*, en pages à deux colonnes, parut seulement en 1856, et pas en 1851, comme Miss Blackwell le dit par erreur. Kardec, en outre, était parfaitement au courant du mouvement américain, et ses collègues également, comme je peux le prouver. Je fus en correspondance avec lui en ce temps, et j'ai toujours ses lettres, dans lesquelles il fait allusion aux manifestations américaines. Donc, Miss Blackwell se trompe également sur ce second point.

» La seconde édition du *Livre des Esprits* parut seulement en 1858, en même temps que la *Revue spirite*. Kardec fut initié d'abord en 1855, à la même époque que le juge J.-W Edmonds, de New-York, Emma Hardinge, moi-même, et beaucoup d'autres. Il devint alors membre d'un groupe qui se tenait dans la rue des Martyrs à Paris et qui avait été fondé en 1850 par M. Sardou aîné, maintenant âgé de 89 ans, qui demeure à Nice, et est le père du grand auteur dramatique Victorien ; M. Tiedeman Martheze, ex-gouverneur de Java ; Saint-René de Taillandier, académicien ; M. Didier, éditeur et l'imprimeur de l'Académie française, et d'autres. Ce cercle tenait ses séances tous les deux jours, et étant composé de gens instruits, des investigations sérieuses eurent lieu dans ce petit cénacle avec l'active coopération de plusieurs médiums. Kardec fut choisi à l'unanimité par les membres de ce cercle pour faire une compilation de l'immense quantité de communications reçues et les mettre convenablement en ordre. Il fit un triage de celles qui se rapportaient à un même sujet, et en questionnant les Esprits sur des points douteux, et en obtenant des explications par différents médiums il put finalement donner au monde, pour commencer, *Le Livre des Esprits*.

Je tiens l'information qui précède de très bonne source : des archives de la société mère, écrites par Allan Kardec lui-même, et faisant partie de *L'Histoire du Spiritisme*, qu'il laissa inachevée.

Fantôme

—

L'autre soir, dans un vieux château, la conversation vint à tomber sur les apparitions, les revenants, les fantômes. Chacun se mit à conter son histoire.

— Et vous, me dit-on, n'avez-vous pas aussi dans votre vie une aventure de revenant, une histoire à faire frémir ? Allons, soyez indiscret et contez-nous quelque chose.

— Je le veux bien, dis-je, et puisque vous

m'en priez, je vous raconterai un fait absolument vrai, et qui m'est personnel.

« Il y a longtemps de cela, je m'en souviens cependant comme si c'était hier. A la fin de l'automne 1858, j'allai voir un de mes amis, sous-préfet dans une petite ville du centre de la France. C'était un ami des plus intimes, un vieux compagnon d'enfance et de jeunesse: j'avais assisté à son mariage, sa femme était charmante de bonté et de grâce, et le jeune ménage tenait à me montrer son bonheur dans toute son intimité et, de plus, à me présenter deux jolies petites filles nées dans la résidence.

» Le Parisien fut fêté, choyé. Trois jours après mon arrivée, je connaissais toute la ville entière, que l'on avait fait défiler pour moi dans le cabinet et dans le salon de la sous-préfecture. Quant aux curiosités, au vieux château, aux ruines, aux fabriques, je les possédai bientôt à fond. Cette besogne terminée, je priai mon ami de me laisser vivre plus calme et nous passâmes notre temps à deviser entre nous, sans le secours d'aucun administré. Chaque jour, vers 4 heures, A..., faisait atteler son phaëton pour faire une promenade et nous ne revenions en ville qu'à l'entrée de la nuit.

Les environs de X... furent bientôt épuisés.

» — Demain, me dit un soir mon hôte, nous irons plus loin que d'habitude, je veux te conduire aux *Pierres-Noires*; ce sont d'anciens dolmens fort curieux, situés dans des landes désolées et sauvages qui ne te déplaîront pas; ma femme ne les connait pas encore, nous l'emmènerons.

» Le lendemain nous partions à l'heure dite. A... conduisait; sa jeune femme était à ses côtés. Quant à moi, j'occupais seul la banquette de derrière; nous n'étions accompagnés par aucun domestique afin de rester entre nous.

» Il faisait ce soir-là un temps gris et sombre; le paysage, en effet, n'était pas gai, et lorsque nous arrivâmes aux *Pierres-Noires*, le jour commençait déjà à tomber. Nous mîmes pied à terre. A... garda les chevaux, et je fis avec sa jeune femme, quelques pas dans les champs pour aller voir de près les gigantesques vestiges de la religion des Druides, nos ancêtres. Ma compagne voulut gravir le sommet de l'autel gaulois, j'étais placé sur les premières marches:je vois encore sa silhouette élégante drapée dans son grand châle rouge, son voile flottant autour d'elle.

» — Comme c'est beau!... Mais ne trouvez-vous point que tout cela est bien sinistre, me dit-elle en étendant sa main vers la lande déserte et l'horizon sombre qu'éclairaient à peine les derniers rayons du jour?

» Le vent du Midi soufflait avec violence en sifflant dans les arbres rabougris qui entouraient les dolmens. Pas une habitation, pas un être humain. Nous regagnâmes, silencieusement et hâtant le pas, la voiture.

« — Il faut nous presser, dit A...; le ciel est menaçant; à peine aurons-nous le temps d'arriver à X... avant la nuit noire.

» Nous enveloppâmes soigneusement les genoux de Madame A... de couvertures; elle ramena son voile sur son visage, et les chevaux s'enlevèrent au grand trot.

» Le jour baissait, comme je l'ai dit, mais la nuit n'était pas encore venue. La route formait comme un long sillon clair dans la campagne. Quelques bouquets de sapins çà et là, des genêts, aucune autre trace de végétation. Le froid ne tarda pas à nous saisir; le vent soufflait avec fureur, et l'on entendait seulement le trot cadencé des chevaux et le tintement strident et clair de leurs grelots. Aucun de nous ne parlait. J'avais les bras accoudés sur le dossier de la banquette, ma tête appuyée contre les épaules de mon ami afin de me garantir du vent. Je pensais alors, à quoi? à Paris, à notre jeunesse, j'étais emporté par la Folle du logis, et bien loin de X..., lorsque tout à coup je sentis l'étreinte d'une main qui se crispait sur mon épaule. Je tournai brusquement la tête. Une horrible apparition se présenta à mes yeux; à la place vide à mes côtés une femme hideuse, décharnée, aux yeux sans globe, était assise. Je voulus pousser un cri: le fantôme plaça son doigt sur sa bouche pour m'imposer le silence. Aucun son ne put sortir de ma gorge étranglée. La femme était vêtue d'une sorte de vêtement de laine blanche, la tête encapuchonnée, la face était de la pâleur livide d'un cadavre; ses yeux, deux trous noirs.

» Je demeurai immobile, haletant, éperdu de rage et de terreur, lorsque le fantôme s'étant dressé et se baissant sur la jeune femme, l'entoura entièrement de ses bras et pencha sa tête hideuse comme pour l'embrasser au front.

« — Ah! mon Dieu! le vent! le vent! » s'écria Mme A... en se retournant avec précipitation vers moi; « mon voile se déchire! » A l'instant même où la jeune femme se retournait, je sentis la même étreinte infernale de tout à l'heure se crisper sur mon épaule. La place occupée par le fantôme était vide! Je me levai aussitôt, me penchant à droite et à gauche, interrogeant avidement l'espace. Rien! absolument rien! La route déserte, pas un être vivant, pas un objet.

« Quelle épouvantable rafale, s'écria Mme A..., » ah! messieurs, l'avez-vous sentie? Je ne sais » quelle terreur m'a saisie. Mon voile a été » arraché par le vent comme par une main invi-

» sible! J'en tremble encore. » — C'est bien, c'est bien! dit en riant A... Enveloppez-vous, ma chère enfant, nous allons nous réchauffer au bon feu de la sous-préfecture! Je meurs de faim!

» Une sueur froide m'était montée au front. Je sentais un frisson qui parcourait mes membres. Une douleur cuisante à l'épaule était le seul vestige sensible qui attestât d'une façon bien évidente que je n'étais point le jouet d'une hallucination. En portant la main à l'endroit où je souffrais, mes doigts sentirent des déchirures au plaid dont mes épaules étaient enveloppées.

» Je regardai l'étoffe : cinq trous parfaitement distincts attestaient la trace palpable et visible de la crispation de l'horrible fantôme. Je crus un instant que j'allais mourir, ou que la folie s'emparait de moi. Ce fut je crois un des moments les plus épouvantables de ma vie.

» Dès que j'eus repris mes sens et que je me trouvai en possession de la réalité, j'eus immédiatement la pensée de raconter à mes compagnons ce qui s'était passé, mais j'hésitai et je m'abstins, dans la crainte de jeter l'effroi dans l'esprit de la jeune femme, qui n'avait rien vu, et en même temps j'eus la pensée que certainement mon ami se refuserait à me croire, ou me traiterait de fou.

» En apercevant les premières lumières de la petite ville de X... et la flèche de son église, il me sembla renaître. Peu à peu, l'oppression de terreur qui m'avait envahi commença à se dissiper. A peine arrivée, Mme A... s'empressa de retirer son chapeau et de détacher son voile qui était littéralement en loques. Elle nous le montra en riant, ayant déjà oublié la légère impression d'effroi qui l'avait saisie.

» Quant à moi, j'étais toujours dominé par l'apparition. Nous nous mîmes à table; après le dîner je prétextai un violent mal de tête et me retirai chez moi. J'avais hâte de regarder de près, de palper les trous du plaid. En montant l'escalier, au moment d'ouvrir la porte de ma chambre, j'espérais que mon imagination seule m'avait fait apercevoir la marque des cinq doigts du fantôme, et que j'allais trouver mes vêtements intacts.

» Les cinq ouvertures étaient très apparentes et très visibles, l'étoffe parfaitement déchirée en cinq endroits, à la place même où les doigts s'étaient crispés sur mon épaule. Aucune trace cependant sur ma chair; seulement une douleur sourde.

» Je partis le lendemain pour Paris, où j'oubliai cette aventure étrange; chaque fois du moins que ma pensée se reportait à cette soirée, je l'éloignais avec soin et m'efforçais de la réduire à une hallucination. Dans le courant de l'année, je quittai définitivement la France et fus nommé secrétaire dans une ambassade en Italie.

» Au mois d'octobre de l'année suivante, je reçus une lettre timbrée de X... Mon malheureux ami, dans une lettre folle, désespérée, m'annonçait la mort de sa femme et me rappelait en terminant notre gai séjour à X... Je comparai les dates: une année, jour pour jour, s'était écoulée depuis la visite aux *Pierres-Noires*. »

HENRY D'IDEVILLE.

MISS ANNIE EVA FAY.

Une américaine se faisant connaître sous le nom ci-dessus, a donné récemment à Bruxelles quelques séances fort curieuses qui ont attiré l'attention de la presse. Voici l'article que lui consacrait *la Gazette* dans son numéro du 29 septembre dernier.

« Miss Fay est une américaine aux grands yeux bleus brillant d'un éclat métallique, maigre comme un chat, et ressemblant, mais en plus petit, à Sarah Bernhardt... quand elle était maigre. Toute sa personne a quelque chose de fantastique.

» Elle nous avait convié à assister, avant-hier soir, à des expériences d'illusionisme dans les salons du *Grand-Hôtel*. On nous avait dit merveille de ces expériences et nous devons avouer que nous n'avons pas été... désillusionnés.

» Illusionisme, spiritisme et autres sciences en isme, tout cela se touche un peu: le spirite fait parler les esprits; l'illusioniste, par un sens spécial inconnu des autres mortels, sans les toucher imprime des mouvements à certains objets. Tout cela, à dire vrai, se passe derrière un rideau ..

» Au milieu de la salle est dressée une petite tente de trois mètres environ de longueur sur un de profondeur. Une des parois de la tente est formée par un rideau qui s'ouvre et se ferme sur la longueur et dans lequel une ouverture est pratiquée, masquée par un pan d'étoffe.

» La tente se trouve sur une petite estrade.

» Deux spectateurs de bonne volonté lient les mains de miss Fay derrière son dos, de manière à ce qu'elle ne puisse les délier elle-même; on cachète le tout; puis elle va s'asseoir dans la tente; on attache ses mains à un anneau fixé dans une planche placée derrière elle; le cou lui-même est ensuite ligotté à cette planche, de manière à ce que tout le haut du corps soit réduit à une immobilité parfaite. Miss Fay étend alors les jambes, que l'on attache encore à une corde dont l'extrémité est tenue par un spectateur; celui-ci tient la corde tendue, de manière à ce que le moindre mouvement soit perçu.

» Le barnum pose sur les genoux de l'illusioniste ainsi fagottée des sonnettes, une guitare, un mirliton; il ferme le rideau...

» On entend d'abord des bruits vagues, puis tous les instruments, jouent à la fois: mirliton, sonnettes, guitare. La cacophonie terminée, l'esprit lance tous les instruments, un à un, par l'ouverture pratiquée

dans le rideau. On ouvre celui-ci: la dame est toujours liée comme avant.

» Miss Fay exécute ou plutôt fait exécuter une foule d'expériences de ce genre: un clou se fixe dans une planche, des noms s'écrivent sur une feuille comme par enchantement.

» Rien qu'en posant les mains sur une chaise et sur une table, miss Fay les soulève de terre comme si elles étaient attirées par un aimant puissant.

» Tout cela, en vérité n'est pas bien neuf et les Davenport, dans le temps, ont produit de nombreuses et mystérieuses expériences qu'il n'est guère possible de surpasser; cela n'empêche qu'une petite excursion, de temps en temps, dans le monde fantastique des esprits — ces esprits fussent-ils toujours les mêmes et dussent-ils produire des tours identiques — a ceci d'agréable qu'elle arrache quelques instants du train-train et du terre-à-terre de la vie réelle, l'humble spectateur qui veut bien ne point se casser la tête à chercher le pourquoi et le comment des apparitions et des musiques fantastiques. »

Nota. — Le spiritisme, disait dernièrement Victorien Sardou, a à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert Houdin, et contre les demi-charlatans qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter, et par vanité, ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

Miss Fay doit-elle être rangée dans l'une ou l'autre catégorie dont parle Victorien Sardou, ou comme les frères Davenport présente-t-elle au public de véritables phénomènes spirites tout en n'élevant aucune prétention quant à la manière dont s'accomplissent ses expériences?

Pour permettre à nos lecteurs de se former une opinion sur la question nous leur communiquons ici les observations faites à ce sujet par un de nos frères de Hollande: M. Van Straeten, directeur du *Spiritualistisch Weekblad* de Middelbourg.

(A suivre).

NECROLOGIE.

Jeudi 21 novembre, à 3 1/2 heures, avaient lieu à Angleur, près Liége, les funérailles civiles de Mlle Victoire Devisé, décédée à l'âge de 35 ans.

A la levée du corps, la prière de circonstance a été dite par M. Houart au milieu du recueillement général.

Un cortége composé de plus de 600 personnes précédé d'un corps de musique jouant des airs funèbres, a suivi ensuite jusqu'au cimetière le cercueil de la défunte recouvert du drap mortuaire de *l'Union Spiritualiste de Liége.*

Devant la tombe ouverte, M. Paulsen a lu le discours suivant :

» Avant de restituer à la terre la dépouille mortelle de Mlle Devisé, arrêtons un instant notre pensée sur le problème étrange de cette existence, de cette mort !

» A un âge où la vie est pleine de promesses et de joies, Victorine fut atteinte d'une de ces maladies terribles, implacables, qui, dès qu'elles se sont emparées d'un être, ne le quittent plus que pour le livrer à la tombe. A la suite des ébranlements produits par les accès du mal, ses facultés mentales disparurent peu à peu, et bientôt, de cette jeune intelligence, de cet être pensant, il ne parut plus rester qu'un corps vivant de la vie végétative.

» Un profond sentiment de commisération se fait sentir devant une aussi cruelle infortune, et l'on se demande la raison de cette situation anormale de l'esprit ! A quelle loi aveugle, semble-t-il, sont donc soumis certains êtres ?

» D'une part, les théologiens ne peuvent résoudre cette question; de l'autre les matérialistes considèrent cet état mental comme un argument en faveur de leur thèse : « l'intelligence étant pour eux une secrétion du cerveau. Par conséquent, l'intelligence est subordonnée aux fonctions des organes cérébraux. De là, le trouble, lorsque ceux-ci sont atteints. »

» Selon notre sentiment, c'est ici confondre l'effet et la cause, l'instrument et l'artiste. L'âme se sert du mécanisme du cerveau pour transmettre ses pensées de même que le pianiste fait mouvoir le clavier du piano pour produire les sons. Qu'une corde se rompe ! Il y aura désaccord sans que par ce fait, les connaissances de l'artiste en soient amoindries ! De même l'âme qui conserve ses facultés, ne peut plus en ce cas les manifester par suite de la défectuosité du système cérébral.

» Mais quel arrêt incompréhensible impose à cet être une aussi pénible situation ? Est-ce un juge arbitraire prodiguant aux uns tous les dons de l'esprit, de la fortune, et aux autres les privations, les infirmités physiques et morales? Ah ! s'il en était ainsi, mieux vaudrait qu'il ne soit pas ! Car l'homme se sent au-dessus de ce Dieu dont les partisans sont impuissants à expliquer ces anomalies apparentes de la Nature. Mais non, la raison réprouve cette conception mesquine de la Divinité tandis que la science nous démontre l'harmonie qui réside dans l'ensemble des lois régissant l'Univers. Et l'on voudrait que, pour l'homme, être doué d'intelligence, il existât cet anachronisme dans l'ordre de la Création ! Recherchons donc la cause dans la nature intime de notre être. Admettons que la créature humaine sortant de la chrysalide animale conquiert, peu à peu, à travers les phases de plusieurs existences, au prix de luttes et d'efforts, sa place prépondé-

rante dans la hiérarchie des êtres. Le mal est l'aiguillon du progrès et la réincarnation en est la nécessité absolue.

„ Nous osons affirmer, mesdames et messieurs, en face de cette tombe, que la Mort n'est pas ce gouffre béant où toutes les nobles qualités du cœur et de l'esprit, où tous les trésors intellectuels vont se perdre à jamais? S'il en était ainsi, que serait la grandeur du sacrifice? L'amour, le bien, le beau, le vrai!... La créature aimante, a dit Victor Hugo, a besoin de l'âme immortelle. C'est ce que ressentaient tous les grands cœurs qui ont souffert et donné leur vie pour le triomphe de leurs idées. Ils avaient cette foi profonde en l'immortalité de l'âme, cette foi qui fait considérer la mort comme un changement de vie, un passage de l'être chrysalidaire à une forme plus pure; car il faut l'admettre, tout procède par analogie dans l'ordre naturel; rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. En vertu de cet axiome scientifique, l'âme humaine survit au corps et évolue incessamment dans la sphère de son activité intellectuelle.

„ En vain, cherchera-t-on à contester cette affirmation. Elle est basée sur des phénomènes nombreux jusqu'à présent méconnus, raillés, mais dont la la science pourtant commence à s'occuper: phénomènes du magnétisme, de l'hypnotisme, du sommnambulisme, lesquels rentrent dans le domaine de la psychologie et dont le spiritisme est la synthèse.

„ Le Spiritisme est cette philosophie nouvelle qui satisfait la raison et le cœur. C'est en elle que la famille de Victorine Devisé a puisé la force d'accomplir tout son devoir, car elle sait qu'aucune de ses peines, aucun de ses sacrifices ne seront perdus. Rentrée aujourd'hui en possession de toutes ses facultés, Victorine voit le travail qui lui reste à accomplir; elle comprend l'importance des épreuves terrestres nécessaires pour conquérir un jour les destinées heureuses qui nous attendent.

„ Qu'elle reçoive nos adieux les plus sympathiques! Puissent nos prières l'aider et la soutenir pour s'élever vers Dieu, source unique du vrai bonheur.

„ Victorine, au revoir! „

NOUVELLES.

Dimanche 1er décembre, à 2 heures, au local de la société *Le Progrès*, rue de la Station, à Ougrée, Conférence spirite publique par M. F. Paulsen.

Sujet: *La foi ancienne et la foi nouvelle.*

* * *

Nous avons reçu le premier numéro de la *Religion de l'Avenir*, organe de l'Union spirite de Reims (France), paraissant tous les trois mois.

Abonnement d'un an pr 1 exemplaire, fr. 1.50.

Id.	Id.	10	id.	„ 10.00.
Id.	Id.	20	id.	„ 15.00.

Adresse postale: Monclin, Union spirite de Reims.

Nos souhaits de longue vie à ce nouveau champion de notre cause.

* * *

La presse cléricale a mis tout en œuvre pour amoindrir et contrecarrer les fêtes du Centenaire de la Révolution liégeoise. C'est tout naturel, puisque la Révolution liégeoise marqua en Belgique la fin du pouvoir temporel des prêtres qui y avait produit les mêmes abus qu'en Italie et en Allemagne. Et ceux qui revendiquent le pouvoir temporel du pape contre l'Italie, ne peuvent manquer de protester contre la révolution qui mit fin au pouvoir temporel des évêques de Liége, — de ces princes contre lesquels le peuple liégeois dut lutter pendant des siècles pour la conquête et le maintien de ses libertés.

* * *

Le Czar de Russie, à l'occasion du jubilé de l'artillerie, a prononcé dernièrement quelques paroles qui n'auront pas étonné ceux qui connaissent son horreur de la guerre, mais qui auront en Europe un certain retentissement. Un empereur qui, dans une fête militaire, exprime non pas seulement l'espérance de voir la paix se maintenir, mais qui appelle la guerre une *cruelle épreuve*, suppliant Dieu d'éloigner de lui et de son peuple cette coupe amère, n'est assurément pas prêt à déchaîner ce fléau sur le monde, au moins pour une question de second ordre, telle qu'une querelle serbe ou bulgare ou une susceptibilité d'amour-propre. Il faudrait, pour lui mettre l'épée à la main qu'il y eût en jeu un de ces grands intérêts qui sont pour les peuples des questions de vie ou de mort. Mais comme il y a peu de chance pour que la Russie soit de sitôt appelée à se défendre dans ces conditions, ces honnêtes paroles du pieux empereur peuvent être considerées comme une promesse et méritent à ce titre d'être gardées dans le cœur de tous les amis de la paix.

(*Journal de Liége*, du 25 novembre 1889).

* * *

M. Emile Schraps, médium à effets physiques, a donné dernièrement quelques séances à Berlin,

sous la direction de la Société psychique de cette ville. A l'exception d'une seule, toutes ont très bien réussi. M. Karl Siegismund a fait des séances un compte-rendu qui a été reconnu exact et approuvé par tous ceux qui y ont assisté. Les manifestations, disent les journaux spirites, étaient d'une nature tellement concluante que les plus grands sceptiques doivent avoir acquis la conviction qu'il était impossible qu'elles eussent été produites par le médium, même s'il avait été assis dans le cabinet sans être attaché et entièrement libre de ses mouvements.

* * *

Récemment une malade, âgée de 15 ans, M[elle] M. atteinte de crises nerveuses avait été amenée à l'hôpital de la Salpêtrière et conduite à la clinique du docteur Parinaud qui se proposait de lui examiner les yeux. Tout à coup on la vit se précipiter à terre et marcher à quatre pattes. Sa figure douce et même charmante devint dure ; les traits se déformèrent, la bouche se crispa ; les yeux se convulsèrent affreusement dans leur orbite. Puis elle fit entendre des miaulements, cherchant à mordre les personnes qui se trouvaient auprès d'elle et jetant l'effroi parmi les assistants. Après les miaulements, la malade poussa des aboiements plaintifs, puis imita un cri particulier du chat. Enfin, la crise se passa après un laps de temps assez long, et la malade reprit sa physionomie et son allure habituelles.

Une autre crise du même genre se produisit encore en présence du docteur Charcot. Une boule de papier fut lancée à la jeune fille, qui la flaira, tourna autour, la saisit avec sa main, la fit sauter et vint se frotter, contente, contre les assistants. Mais le mécontentement succéda bientôt à cette joie apparente, et le docteur en eut la preuve par une morsure que la malade lui fit au mollet. Il se proposait de l'étudier attentivement, quand, un jour, elle disparut, on ne sait comment.

NOTA. — M. Horace Pelletier nous offre dans la Revue *Les Sciences mystérieuses*, de novembre, un cas à peu près semblable.

J'endormais, dit-il, un jeune sujet en lui appliquant les lois de la polarité ; quand je me fus bien assuré qu'il était en état de somnambulisme, je lui approchai des narines un flacon d'extrait de valériane, vulgairement appelée dans nos campagnes herbe aux chats. A peine le jeune sujet eut-il senti l'odeur caractéristique de la valériane que le voilà tout d'un coup qui se met à gronder, à miauler, à faire le gros dos et à courir à quatre pattes d'un bout à l'autre de la pièce...

Beaucoup d'histoires étranges, considérées pendant des siècles comme des contes à dormir debout, se trouvent ainsi réhabilitées aujourd'hui grâce au magnétisme, à l'hypnotisme et au spiritisme.

* * *

L'hypnotisme. — Voici comment le docteur Foveau de Courmelles s'exprime au sujet de l'hypnotisme, dans la *Revue des inventions nouvelles* :

« La médecine est en possession d'une science utile à bien des points de vue. Au point de vue thérapeutique, l'hypnotisme amène des guérisons qui se multiplieront désormais. Au point de vue psychologique, le somnambulisme, l'un des états du sommeil hypnotique, permet d'étudier le sujet et son for intérieur. Au point de vue fonctionnel, les états d'insensibilité absolue, de raideur cataleptique se comprennent; on éclaire d'un jour nouveau l'anesthésie des Aïssaouas; on s'explique que l'on puisse arriver par la volonté à s'insensibiliser soi-même, à se percer le bras d'épingles, à prendre la rigidité cadavérique tout en ayant une conscience complète de ses actes.

» Que les chercheurs se multiplient et se communiquent leurs recherches. La lumière en jaillira pour le plus grand bien de l'humanité. »

(*La Nation*, du 16 novembre).

* * *

Deux cas extraordinaires de somnambulisme préoccupent vivement les psychologues de la faculté à Berlin.

Un garçonnet, âgé de onze ans, et sa sœur, âgée de neuf ans, ont été pris subitement de somnolence. En classe, au jeu, partout ils s'endorment brusquement, soit en marchant, en courant, en parlant, et cela au beau milieu d'une phrase, laissant celle-ci inachevée.

Les éveille-t-on après les avoir mis au lit, ils essayent aussitôt de reprendre la conversation interrompue au moment de leur assoupissement; mais ne les a-t-on pas mis au lit, ils continuent ce qu'ils faisaient au moment de leur réveil. Ainsi, en rue ils continuent à marcher et ne manquent jamais d'arriver à destination.

(*La Réforme* du 16 novembre).

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C[mes] LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 12 Liége, 15 Décembre 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Avis. — Propagande spirite. — Miss Anna Eva Fay. — Le Congrès magnétique international. — Invocation aux Esprits. — Nouvelles.

AVIS.

La réunion du Conseil fédéral de la Région aura lieu dimanche 29 décembre, à 10 heures, au local de l'Union spiritualiste de Liége, rue Saint-Hubert, 13.

ORDRE DU JOUR :

1. Lecture du procès-verbal de la dernière séance ;
2. Rapport du secrétaire sur les conférences données ;
3. Rapport du trésorier sur la situation financière ;
4. Organisation des enterrements civils au point de vue fédéral ;
5. Fixation de la réunion générale annuelle de 1890 et points à porter à l'ordre du jour ;
6. Propagande.

Le Secrétaire, O. HOUART.

PROPAGANDE SPIRITE.

Conférence de M. Léon Denis, donnée à Lize-Seraing, dans la salle du *Grand Trianon*, le dimanche 10 novembre 1889, à 3 heures. Sujet de la conférence : *La vie Universelle et la destinée des êtres ; les phénomènes du Spiritisme.*

Malgré le mauvais temps, plus de 400 personnes forment l'auditoire.

Le bureau se compose de Mrs Paulsen, président, L. Foccroule, J. Closset et Duparque.

M. le président ouvre la séance ; le but de la réunion, dit-il, est de faire connaître toute la portée du Spiritisme qui apporte la consolation et le calme à ceux qui souffrent, le courage à tous. La discussion loyale est le meilleur moyen de faire connaître la valeur d'une idée, voilà pourquoi nous faisons un appel à la contradiction. M. Denis a la parole.

L'orateur commence par un tableau magistral de la nature terrestre où l'on trouve la vie partout. Le microscope a, dans les infiniment petits, fait découvrir des abîmes de vie que la pensée humaine ne peut concevoir, et devant lesquels elle reste comme frappée de stupeur. L'Univers présente un spectacle non moins grandiose. Les milliers de planètes qui roulent dans l'espace sont autant de mondes habités, autant de foyers intellectuels, autant de centres de vie, et ces planètes sont en nombre infini, sans limites possibles. Dans la Nature, dans l'Univers, il y a une loi de progrès évidente, incontestable, qui fait que tout marche vers le mieux. C'est l'harmonie infinie qui nous révèle Dieu !

Rien ne se perd ! L'être intelligent qui nous anime ne peut mourir, mais il continue à progresser au-delà de la tombe ; il a un but à atteindre : la perfection ; pour cela il faut des existences successives sur différentes planètes. Telle est la doctrine de la réincarnation.

De grands esprits ont lutté pour cette doctrine ; nos pères les Gaulois la partageaient. Platon, Socrate, Pythagore, les sages de l'Inde, dans l'antiquité ; les Jean Reynaud, les Pierre Leroux, les Maurice Lachâtre, les Flammarion, etc., dans les temps modernes. Cette loi est consacrée par le témoignage de la Nature qui ne procède que par étapes ; par l'histoire, qui nous montre l'homme se perfectionnant peu à peu.

Cette première partie de la conférence est vivement applaudie à diverses reprises.

M. le président annonce la collecte au profit des pauvres de la commune et des crêches ; il cite le charitable exemple donné par M. Borguet, propriétaire de la salle, qui a offert celle-ci gratuitement. La collecte et la vente de brochures produisent 45 francs environ.

A la reprise de la séance, la parole est continuée à M. Léon Denis, qui développe les preuves et les attestations scientifiques irrécusables venant démontrer la réalité des phénomènes spirites et la possibilité d'établir des communications entre les vivants et les morts. L'orateur examine la question sociale au point de vue spirite et il montre l'influence bienfaisante de notre philosophie en ce qui concerne la solution du terrible problème; le Spiritisme en expliquant le devoir à chacun, en lui faisant toucher du doigt, les conséquences inévitables de sa conduite présente, permettra de résoudre cette question pacifiquement. Une exhortation aux travailleurs des mines et des usines, leur montrant le travail et la vie humble comme un puissant moyen de progrès, leur demandant le calme et la réflexion dans leurs légitimes revendications est vivement applaudie.

La souffrance développe les qualités viriles de l'âme, la détache de la sensualité et en la trempant pour ainsi dire, prépare son ascension. Le rôle des petits est grand dans la civilisation; c'est des entrailles du peuple que sont sortis les plus grands génies, les plus forts esprits. Les situations présentes ne sont pas définitives et ceux-là qui aujourd'hui font un mauvais usage de leur fortune et de leur puissance, renaîtront un jour dans la condition de ceux qu'ils ont opprimés ! Il y a là une justice sociale qui doit donner à réfléchir aux esprits mesquins et égoïstes.

L'orateur termine par un chaleureux appel à l'étude et à l'examen sérieux. De vifs applaudissements soulignent cette admirable conférence.

M. le président demande si personne ne désire répondre. Un représentant du socialisme révolutionnaire prend la parole.

Il s'exprime en *wallon*. Sur la représentation qui lui est faite, M. Denis ne comprenant pas ce dialecte, il est convenu que le président répondra.

Le contradicteur remercie messieurs les spirites pour leurs bons sentiments à l'égard des travailleurs, et il rend hommage au grand talent de M. Denis ; mais il croit que l'on veut offrir aux déshérités de ce monde l'espérance d'une vie meilleure afin de leur faire mieux endurer leurs peines ; de permettre ainsi à leurs oppresseurs de les exploiter. Il ne croit pas au progrès par l'esprit, mais il pense que c'est la force des choses qui amène des changements dans la situation sociale ; ainsi c'est la misère et les malheurs qui poussaient la France à faire la grande révolution de 1789 et les idées n'avaient que faire dans les événements. Il dit ne pas croire à l'influence de l'esprit ; Dieu, prétend-on, se révèle par les magificences de l'univers ; c'est possible, mais il ne l'a jamais vu. Quant à l'existence de l'âme, il est évident qu'il y a de l'esprit chez l'homme vivant, mais cela tient à l'organisme et l'homme une fois mort, ce qui produit l'intelligence disparaît par la décomposition de même que le charbon en brûlant laisse échapper le gaz. L'esprit n'existe pas en dehors de la matière ; jamais cela ne s'est vu; il n'y a pas de force sans matière, donc la matière produit la force. C'est pourquoi il ne croit pas aux esprits.

M. Denis à qui on a traduit la partie essentielle de ce qui précède réplique : « On nie l'influence de l'esprit, et l'on affirme que la matière domine l'esprit; je dis au contraire que l'esprit domine la matière; il s'est affirmé jusqu'au milieu des tourments et des supplices les plus atroces. Voyez *Jésus* au calvaire, *Jeanne* au bûcher, Jean *Huss*, Giordano *Bruno* et tous les grands immolés, les martyrs des grandes idées affirmant leur foi jusque sur le seuil même de la mort.

Vous niez l'esprit dans la grande Révolution française ! Mais celle-ci était spiritualiste, et la Convention proclamait en 1793 l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. La Révolution française a produit de grands caractères.

Lorsque les idées socialistes s'appuient sur le matérialisme, elles ne peuvent aboutir qu'à l'anarchie, à la désagrégation sociale, parce qu'elles développent alors tous les appétits brutaux. »

Des bravos chaleureux et prolongés accueillent ces paroles.

M. le président réplique à son tour :

« Il est faux de dire que les spirites veulent leurrer les malheureux par des promesses de récompenses futures; ils disent, au contraire, que nous sommes sur la terre pour travailler à notre progrès, et au bien-être de l'humanité ; nous avons pour tâche d'établir le règne de Dieu ici-bas; voilà pourquoi il est du devoir de tous, de travailler vaillamment au progrès de la civilisation. Mais, pour cela, il est nécessaire que tous les membres de la société soient à même de remplir leurs devoirs; la société est un composé d'individualités et si celles-ci ne sont pas assez capables et assez bonnes, la société nouvelle ne peut exister.

Vous niez Dieu; vous niez l'esprit; mais qui donc a mis en votre cœur ces sentiments de justice et d'amour, cette soif d'égalité? sentiments qui vont sans cesse se développant. Vous

vous rapprochez tous les jours d'un idéal de bien, de beau et de vrai, dont vous n'avez pas conscience; eh bien! cet idéal, c'est Dieu, et c'est lui que vous blasphémez!

Vous dites que c'est le cerveau qui produit la pensée; mais expliquez donc le jeu de cet organe! Le cerveau est un composé de fer, d'azote, d'albumine, etc... Qu'est-ce qui pense, dans ces milliards de molécules? l'ensemble, dites-vous? Mais pour que l'ensemble pense, il faut que chaque molécule pense et vous n'osez affirmer cette monstruosité; car alors il y a autant d'âmes mortelles que de molécules, puisqu'aucune ne se perd, aucune ne peut être détruite.

De plus le cerveau se décompose sans cesse et cependant votre moi subsiste toujours semblable à lui-même! La raison doit donc vous dire qu'il y a en l'homme, un principe unique et pensant! Ce principe c'est l'âme. Quant à l'existence des esprits, je vous réponds ceci: Etudiez la doctrine spirite; faites vous mêmes des essais, expérimentez et vous arriverez à la conviction. (Vifs applaudissements). Personne ne demandant la parole, M. le président remercie l'auditoire et lève la séance.

(A suivre).

MISS ANNA EVA FAY

(Suite).

Nous lisons dans le *Spiritualistisch Weekblad*, dirigé par M. Van Straaten de Apeldoorn, numéros des 9 et 16 novembre :

Comme les principaux journaux de notre pays ont consacré des articles plus ou moins longs aux représentations de Miss A. E. Fay à Amsterdam, Utrecht et Arnheim, nous voulons en entretenir également nos lecteurs.

Nous avons assisté à deux séances données par cette dame, à Veritas et à l'Odéon. A la première nous fûmes un de ceux désignés par l'assemblée pour lier Miss Fay et contrôler les expériences; à la seconde nous nous sommes présenté comme interprête, et les deux fois nous étions monté sur l'estrade et en mesure d'observer minutieusement. Ce que nous en disons, nous l'avons vu de nos yeux ou senti de nos mains. Et quant à la manière dont elle a exécuté ses merveilles nous donnons notre opinion personnelle qui différera probablement de celle qui a cours dans le public.

Le nom de Miss A. E. Fay n'est qu'un nom de plume, elle s'appelle en réalité Mme Pingrée; l'impressario qui l'accompagne est son époux avec lequel elle est mariée depuis dix ans et dont elle a un fils qui l'accompagnait dans les Pays-Bas.

Nous croyons que ce nom de théâtre n'a pas été heureusement choisi, parce qu'un certain monsieur Fay a accompagné jadis les frères Davenport dans leurs voyages, et que ce nom, depuis lors, a été porté en Amérique par plusieurs charlatans qui prétendaient être ce même Fay et pouvoir éclairer le public quant aux prétendus trucs employés par les Davenport.

(M. Vanstraaten rapporte ici quelques expériences des Davenport auxquelles il a assisté en 1873 ou 1874 à Sourabaja dans l'île de Java, expériences qu'il a proposé ensuite aux prestidigitateurs Maskelein et Cook de Londres de répéter dans les mêmes conditions. Son offre accompagnée d'une certaine somme fût adroitement déclinée.)

Après cette digression nous revenons à Miss Fay; nous étions très convaincu, en allant à Amsterdam pour assister à ses représentations, que nous aurions affaire à quelqu'un qui imitait les manifestations spirites d'une manière plus ou moins adroite et nous nous proposions bien de ne pas nous laisser berner. Nous avions en poche le *Banner of Light* de Boston, du 7 juin 1889, où l'on annonçait le décès du sieur Henri Melville Fay, *époux de Anna-Eva Fay*, le 29 mai dernier, et où l'on donnait certains renseignements qui n'étaient pas à l'avantage de cette personne. Armé de cette pièce, nous nous proposions d'examiner de près l'identité de la dame qui attirait sur elle par ses représentations l'attention publique, mais nous reviendrons plus loin là-dessus, maintenant nous allons parler de ce que nous avons vu aux deux séances.

Miss Fay, en présentant ses expériences, disait l'impresario, désire que le public comprenne que ni elle ni moi nous ne désirons entrer dans aucune explication quant à la manière dont elles s'accomplissent; libre au public de les attribuer à la prestidigitation, à l'électricité ou à tout ce qu'il voudra. Il engage ensuite l'assemblée à désigner deux messieurs qui montent sur l'estrade et contrôlent les expériences, afin de voir qu'elle n'emploie aucun truc et qu'elle ne peut recevoir aucune aide étrangère. Ces messieurs n'étaient pas des compères, mais des contrôleurs très sérieux : à Veritas, l'écrivain bien connu Justus van Maurik et moi; à l'Odéon, le docteur van Rentinchem et un capitaine de l'armée indienne; à Utrecht, ce fut le professeur Dibbets.

(M. Van Straeten décrit ensuite la tente-salon ou cabinet, la position qu'elle occupait à Veritas et à l'Odéon et la manière dont Miss Fay y fut liée, excluant toute possibilité pour elle de se

remuer sans se trahir et ne pouvant compter sur aucune assistance du dehors. Dans ces conditions Miss Fay présente les expériences les plus incompréhensibles : six instruments différents déposés dans le cabinet, à peine le rideau fermé l'espace d'une seconde y exécutent une musique mystérieuse sans musiciens, des ciseaux découpent des figures en papier sans contact des mains, une planchette est traversée par un clou à coups de marteau, un gobelet à moitié rempli est vidé.)

Un monsieur est invité à se placer sur une chaise, en face de Miss Fay dans le cabinet; un seau, un tabourin et un crayon y sont déposés, le rideau est tiré; lorsqu'il s'ouvre de nouveau, le seau et le tambourin se trouvent sur la tête du monsieur, le crayon est passé de travers dans la bouche de Miss Fay et sur la manchette du monsieur un nom est écrit en lettres. Miss Fay est toujours liée comme auparavant.

Les instruments de musique dont nous avons parlé ci-dessus, c'est-à-dire un violon, un tambourin, trois sonnettes et un harmonica de bouche sont éloignés aussi loin que possible de miss Fay, et déposés sur le parquet du cabinet. Sans se lever de sa chaise, elle ne peut les atteindre avec ses pieds, ce dont nous nous sommes assuré. Le rideau est fermé, les instruments de musique se mettent aussitôt à jouer et sont jetés ensuite au dehors par l'ouverture qui se trouve au milieu du rideau, en même temps on aperçoit des mains, une fois quatre ensemble ; une main se montre au-dessus du cabinet, une par la fente du rideau, une de côté au devant, et une du côté qui se trouve le plus éloigné de miss Fay. Les mains de miss Fay sont ornées de plusieurs bagues ; mais nous ne voyons aucune bague aux mains qui se montrent hors du cabinet ; à l'Odéon, un des assistants prétendait qu'il avait vu également le grand pied nu d'un homme, en dessous du rideau.

Lorsque le rideau s'ouvre, miss Fay est assise et liée comme devant.

Maintenant viennent des expériences en dehors du cabinet. La chaise sur laquelle miss Fay est attachée, est placée devant le cabinet ; un grand bac en bois qui l'enserre entièrement et ne lui laisse que la tête libre, est placé autour d'elle et fermé par derrière ; si ses mains n'eussent pas été liées et attachées, elle n'aurait pu les ramener par devant, l'espace entre son corps et le bac ne le permettant pas. Sur la partie horizontale du bac des instruments de musique sont déposés et rejetés immédiatement avec force ; un crayon et du papier y sont placés, alors une main visible pour tous sort d'un petit rideau adapté autour du bac, saisit le crayon et remplit d'écritures le papier et plusieurs autres feuilles qu'on y dépose après. L'écriture n'est pas toujours lisible. On demande ensuite un couteau, un des assistants présente son couteau de poche et le dépose ouvert sur le bac ; miss Fay demande si les messieurs veulent couper ses liens ou si elle doit le faire elle-même ? On désire naturellement qu'elle le fasse ; le couteau est amené derrière le petit rideau et rejeté *fermé ;* miss Fay dit : « Je ne puis employer ce couteau ; » celui qui l'avait prêté déclare ne pas pouvoir comprendre comment elle a pu le fermer, ceci ne pouvant se faire qu'en appuyant sur un ressort secret. Un autre couteau est placé sur le bac et amené à l'intérieur ; le bac est ouvert et miss Fay se présente devant nous les liens coupés ; tous les liens de la chaise sont coupés, mais les nœuds du cou et des poignets sont intacts et les messieurs qui contrôlent les défont avec peine ; nous avons vu une fois le poignet de la main droite tellement serré que la main était entièrement bleue et gonflée lorsqu'on la dénoua. Miss Fay ne s'en plaignit pas néanmoins et se contenta d'en faire l'observation.

Miss Fay, maintenant complètement déliée, prend place sur une chaise devant le cabinet ; deux des assistants sont invités à s'asseoir à sa droite, celui qui est au milieu prend les mains de miss Fay et de celui qui est assis à sa droite dans les siennes et les tient fermement pendant toute cette partie de la séance. A Veritas nous étions la personne placée au milieu, nous avions miss Fay à notre gauche, Mme la Douairière Ciccolini de Arnheim à notre droite. Ces trois personnes furent couvertes jusqu'au cou d'une grande robe en velours vert, qui, entre chacune d'elles, fut attachée par des agrafes au rideau de devant du cabinet. A peine cela est-il fait que des mains sortent du cabinet, elles tirent les personnes ci-dessus par les cheveux, par les oreilles, ôtent à la personne du milieu les lunettes qu'elle tient sur le nez, sortent de ses poches tous les objets qui s'y trouvent, lui mettent dans la bouche un petit bouquet de roses, déposent un violon sur son épaule, de manière qu'elle puisse voir très bien s'agiter les cordes ; celles-ci produisent de la musique mais sans vibrations ou mouvement apparent. Miss Fay et le monsieur placé au milieu remarquent en même temps d'autres agissements des mains invisibles mais parfaitement sensibles, et se disent qu'il serait temps d'y mettre une fin, en conséquence la robe qui les couvre est ôtée.

Maintenant autour du cou de miss Fay est liée une assez grosse corde qui est nouée par derrière, les bouts de cette corde sont passés par

les trous d'une planche qui est fixée au côté droit du cabinet, ensuite par deux trous correspondant dans la couverture en velours qui entoure le cabinet. Un instant après miss Fay se trouve libre de la planche et du cabinet, mais les nœuds du cou et ceux qui attachent les bouts des cordes en dehors du cabinet existent toujours. Comment ceux-ci ont passé par le velours et la planche c'est chose inexplicable.

Après cela, Miss Fay pose les mains sur une petite table à quatre pieds; de cette manière elle attire la table en haut, lâche une main et avec l'autre agite la table en l'air, au-dessus de sa tête et dans toutes les directions comme si sa main y était rivée; elle fait la même chose plus tard avec une plus petite table sur laquelle avait été déposé librement un foulard en soie; sa main, le foulard et la petite table paraissent soudés ensemble, néanmoins le propriétaire du foulard put se convaincre en reprenant celui-ci qu'il était déposé librement sur la petite table.

On apporte ensuite une aiguière et son bassin, l'eau contenue dans l'aiguière est versée dans le bassin. Miss Fay ôte ses bagues, met ses mains dans l'eau qui se meut au bout d'un petit temps, puis elle élève le bassin en tenant toujours les mains dans l'eau, court avec cela vers l'impressario, qui se trouve à une certaine distance et laisse tomber le bassin entre ses mains.

Avec cela nous avons cité la plupart, si pas toutes les expériences qu'il nous a été donné de voir avec Miss Fay et nous nous demandons ce qu'il faut en penser.

La flexibilité des membres de Miss Fay qui selon le professeur Dibbets serait la cause de tout est une trop pauvre explication pour nous en contenter, la plupart des choses, que nous avons vues ne pouvant trouver en cela un éclaircissement satfsfaisant.

Des tours ordinaires de prestidigitation, impossible également, un prestidigitateur se gardera bien de se laisser lier de cette façon et d'y laisser regarder de si près, comme le fit Miss Fay.

Et l'électricité alors ? Prenez la plus forte batterie et les machines les plus compliquées, vous réussirez peut-être à produire une ou deux des expériences, mais ces machines et cette batterie ne peuvent être rendues invisibles et ne sauraient être escamotées dans un local privé comme celui de Véritas; elles auraient pris même beaucoup de place.

L'aide des humains doit être exclue également à moins que ceux-ci n'aient réussi à se rendre invisibles.

Un aide invisible seul est donc la seule solution qui puisse rendre compte des expériences, de *toutes* les expériences. Pour le monde en général cette solution pourra paraître encore plus invraisemblable que la « flexibilité » du professeur Dibbets, pour nos lecteurs il ne sera pas nécessaire de leur rappeler qu'ils connaissent beaucoup de faits encore bien plus étonnants et qui sont produits par les esprits.

Et maintenant, pour finir, nous consacrerons encore quelques lignes à l'investigation que nous nous étions proposé de faire sur l'identité de Miss A.-E. Fay.

Après la représentation à Veritas, nous prîmes part à un souper qui fut offert à elle, à son époux et à la sœur de celui-ci. Durant le repas nous exprimâmes notre étonnement qu'elle eût choisi un nom de théâtre qui n'était pas en odeur de sainteté en Amérique. Elle dit : c'était son nom de fille, mais dans l'intimité et lorsqu'elle ne devait pas paraître en public, elle se laissait nommer madame Pingrée, d'après son mari. Nous exprimâmes nos doutes quant au mariage et lui demandâmes si son véritable mari Henri Melville-Fay n'était pas décédé le 29 du mois de mai de cette année à Cleveland. Elle prétendit ne pas connaître cet homme et qu'il y avait un grand nombre de personnes qui portaient le nom de Fay; qu'elle avait depuis un certain temps, sous ce nom, donné des représentations en Angleterre, en Russie et ailleurs et que son fils était un enfant de M. Pingrée; cet enfant était avec elle et peut avoir de huit à neuf ans. Nous lui laissâmes lire l'article du *Banner of Light* de Boston et demandâmes la permission de venir le jour après dans le Bible-Hôtel, où elle était logée, afin de pouvoir nous convaincre de son identité avec pièces à l'appui. Ceci nous fut accordé immédiatement et de très bonne grâce.

Le lendemain donc, nous avons examiné minutieusement ses papiers. Nous avons trouvé une quantité d'extraits de journaux anglais, russes et allemands, datant de dix ans et plus, contenant des annonces de ses séances et revêtus *au-dessus de son portrait*, les comptes rendus des journaux, un écrit autographe de Crookes, où il déclare avoir vu en elle un des plus forts médiums qu'il eût jamais rencontré. De nombreuses preuves de sa charité nous passèrent ainsi sous les yeux sans que nous les ayons cherchées : des représentations données entièrement au bénéfice de l'une ou l'autre œuvre de bienfaisance. A Glascow c'était à propos d'une catastrophe de chemin de fer, à Bruxelles, tout récemment une recette de six mille francs au profit de la catastrophe d'Anvers et beaucoup d'autres, en sorte qu'on l'a appelée dans une chanson « la bienfaisante Fée » un jeu de mot sur son nom.

Avec moi et les membres de la Société Véritas elle ne se cachait nullement pour reconnaître qu'elle était médium et que tout se faisait avec l'assistance des esprits, mais vis-à-vis du public elle croyait qu'il valait mieux ne pas entrer dans aucune explication concernant le *modus quo*, pour ne pas être prise pour une trompeuse.

Nous croyons qu'en cela elle agit très sagement. Les faits sont de telle nature, qu'on trouvera difficilement une autre explication que celle qu'on appelle surnaturelle; que celui qui ne voit pas cela ou ne veut pas le voir reste aveugle jusqu'à ce que son temps de voir soit venu ! Mais entre-temps nous nous réjouirions beaucoup si les très hauts et très savants Messsieurs qui assistent à ses représentations, voulaient bien nous aider à trouver les moyens par lesquels en dehors de toute assistance surnaturelle, ces expériences peuvent avoir lieu. Nous leur offrons même à cet effet nos colonnes, pourvu qu'ils nous permettent d'éprouver leurs déclarations au point de vue de la possibilité et de la vraisemblance.

LE CONGRÈS MAGNÉTIQUE INTERNATIONAL

Le congrès international de magnétisme curatif que nous avons annoncé, a tenu ses assises, salle de la Société d'Horticulture, rue de Grenelle à Paris ; il a teminé ses travaux après dix laborieuses séances. Les adhésiions étaient arrivées de tous côtés. Il y avait beaucoup de médecins et de savants distingués dont la liste serait longue. Nous nous bornerons à enregistrer ici les principales résolutions qui ont été adoptées à la dernière séance, le 26 octobre, telles qu'elles sont rapportées par le *Journal du Magnétisme*, organe de la *Société magnétique de France.*

Voici les conclusions du Dr Baraduc, conclusions adoptées:

« Je propose la création exclusive d'une commission dite d'études magnétiques, destinée à étudier en eux-mêmes les agents vaguement désignés sous le terme générique de magnétisme.

» 1° Dans leur nature ;

» 2° Dans leurs rapports avec les divers modes de l'énergie: mouvement, chaleur, etc.

» 3° Dans leurs applications à l'état des maladies en traçant leurs limites respectives d'action et d'impuissance. »

Mrs de Rochas, Ragazzi, Fabart, se rallient aux conclusions de M. le Dr Baraduc.

D'après M. Baraduc la Commission demandée se composerait des cinq docteurs du bureau et de M. de Rochas. Cette motion est adoptée.

M. Bouvery demande l'organisation d'un Dispensaire. « Les cures obtenues seront autant de preuves qui affirmeront l'existence des vertus curatives du magnétisme et forceront la science officielle à ne plus nous traiter en parias.»

La fondation du Dispensaire est votée.

Les conclusions suivantes, proposées par M. le Dr Gérard sont adoptées :

« L'influence de l'homme sur son semblable est suffisamment démontrée pour qu'il ne subsiste aucun doute sur la réalité des phénomènes magnétiques observés.

» Le magnétisme est mn agent curatif d'une merveilleuse puissance et son application n'offre aucun danger pour celui qui se soumet à son action.

» Nous demandons que la pratique du magnétisme curatif, dit *Mesmérien*, soit absolument libre au même titre que l'hydrothérapie, le massage, l'orthopédie et généralement tous les adjuvants de l'art de guérir qui n'entrainent pas l'obligation d'un titre officiel pour être appliqués.

» Le magnétisme, quant à ses effets, peut se diviser en deux branches bien distinctes entre elles: l'une s'occupant exclusivement des phénomènes physiologiques et l'autre des phénomènes psychiques.

» Nous entendons par action physiologique, l'ensemble des forces qui concourent à ramener l'équilibre normal dans les fonctions du système nerveux.

» Le but bien défini de notre congrès a été de nous occuper exclusivement de la *guérison des malades*; en conséquence nous demandons la libre pratique de cette branche de l'art de guérir.

» On entend par agents psychiques, l'ensemble des forces mystérieuses qui sollicitent les organes cérébraux à sortir de leurs fonctions naturelles pour se révéler à nous dans leurs diverses manifestations.

» Nous pensons que ces excitations *voulues*, sont de nature à produire, parfois des troubles sensoriaux et mentaux chez les sujets qui s'y soumettent.

» En conséquence, nous entendons écarter ces moyens de pure démonstration de la pratique courante du magnétisme et laisser l'étude de ceux-ci à ane commission spéciale composée de savants et de médecins, chargée de provoquer ou de recueillir tous les phénomènes d'ordre psychyque, dans le but de les mieux étudier, de les classer et d'en tirer telles conséquences qu'ils comportent par la voix expérimentale. »

Enfin les conclusions ci-dessous, présentées par l'abbé de Meissas, chaudement discutées et

transformées quelque peu par le congrès qui les accepte dans leur rédaction suivante, sont votées à l'unanimité.

Art. 1er. — Le magnétisme possède véritablement toutes les vertus curatives affirmées par Mesmer et ses successeurs depuis plus d'un siècle.

Art. 2. — Le sommeil magnétique n'est pas indispensable dans le traitement des malades;

Art. 3. — Le magnétisme ne doit pas être confondu avec l'hypnotisme.

Art. 4. — Le congrès émet le vœu qu'une école de magnétisme curatif soit fondée à Paris pour les élèves des deux sexes. Son programme :

1° Les connaissances médicales jugées nécessaires par un comité de médecins magnétiseurs.

2° Des exercices pratiques facilités au besoin par l'adjonction d'une clinique.

3° Un cours d'histoire du magnétisme.

4° Un cours de morale destiné à pénétrer les membres de la dignité de leur future mission et des devoirs qu'elle leur impose. Cette école délivrerait des diplômes.

Art. 5. — Une commission d'études est constituée sous la présidence de M. le commandant de Rochas dans le but de rechercher le meilleur mode de constatation expérimentale de la force magnétique humaine.

Art. 6. — Un nouveau congrès international de magnétsme curatif sera tenu à La Haye en 1892.

Ces conclusions sont comme le résumé des tratravaux du congrès. Elles forment le résultat obtenu des discussions et préparent l'avenir.

INVOCATION AUX ESPRITS

Accourez tous, Esprits, phalange féerique,
Répondez à ma voix, venez, je vous attends,
Et par vous dirigé, que mon crayon magique
Retrace vos idées et vos enseignements.

Entre nous désormais ont croulé les barrières.
Eh ! que nous font les mots ! car tous, morts et vivants,
Sur terre comme aux cieux, tous nous sommes des frères
Que l'amour tient unis par mille nœuds puissants.

Notre lien encore devienne plus intime !
Venez nous instruire et, grandis par vos leçons,
De l'idéal un jour, loin de ce monde infime,
Nous pourrons avec vous, franchir les horizons.

6 août 1863. PROSPER EYBEN.

NOUVELLES.

Le 15 décembre, à Souvret (Hainaut), au salon Nicaise, conférence par M. Querens de Liége.

Sujet : *Les religions positives et le spiritisme.* Sous les auspices de la fédération spirite de Charleroi.

* * *

Les personnes qui ont souscrit à l'Almanach pour 1890, publié par *l'Union Spiritualiste*, sont informées que les brochures seront expédiées dans une dizaine de jours.

Prière aux souscripteurs étrangers (Français et Suisses) d'affranchir les lettres ave 25 centimes.

* * *

Dimanche 22 décembre, à Angleur (Rivage-en-Pot), à la salle du Pavillon, chez Bourguignon, à 2 heures, conférence publique par M. F. Paulsen de Liége.

Sujet : *Les religions du passé et la philosophie de l'avenir.*

L'orateur accepte la controverse.

Une collecte sera faite au profit des pauvres de la localité.

* * *

M. Jean Succi, le jeuneur volontaire, l'émule et le rival victorieux du docteur Tanner, vient d'arriver à Bruxelles où il est descendu au *Musée du Nord*. Il promet, dit *l'Etoile Belge*, des expériences encore plus extraordinaires et plus concluentes que celles qui lui ont valu son universelle réputation.

* * *

Le *Morning Times*, de Oakland est un des rares grands journaux qui montrent une grande impartialité à l'égard du spiritualisme ou du spiritisme,ce paria de la presse. Il insère des articles sur le spiritisme où la doctrine est exposée sous son vrai jour, annonce les réunions des spirites, donne des résumés de leurs conférences et leur accorde en tout autant de respect qu'aux autres choses en *isme*.

Ceci se passe, il est vrai, à la Nouvelle-Zélande, chez nos antipodes par conséquent, nous soumettons néanmoins le fait à nos grands quotidiens de Liége, espérant que l'exemple portera un jour ses fruits.

* * *

Nous lisons dans le *Banner of Light* du 30 novembre :

Mme Lucie Grange nous écrit de Paris-Auteuil, boulevard Montmorency, 75, qu'elle se propose de reprendre la publication de *La Lumière* à cette adresse, à partir du 1er janvier 1890. On se rappellera que ce journal a cessé de paraître depuis un certain temps, à cause de manque de fonds. *La Lumière* a été dans le passé un missionnaire en France, proclamant l'idée américaine du Spiritualisme plutôt que celle des

disciples de Kardec. La nouvelle série sera publiée *gratuitement*, mais une édition imprimée sur de plus beau papier que l'édition gratuite paraîtra au prix de 8 fr. 50 par an pour les souscripteurs étrangers. Les souscriptions à *La Lumière* sont reçues à notre bureau.

Nota. — Nous croyons que le *Banner* se trompe en attribuant à Mme Lucie Grange des idées anti-Kardécistes. Mme Grange, tout en tenant ses lecteurs au courant du mouvement américain comme nous l'avons également fait, a représenté plus particulièrement dans *La Lumière* l'idée d'un groupe spiritualiste de Portland (Orégon) prônant *la Communion d'amour Unlverscl*, mais elle est réincarnationiste. Une circulaire que nous avons reçue depuis de Mme Grange vient confirmer la réapparition de sa revue, dès que les fonds versés par souscription pourront assurer son existence pendant un an.

* * *

Les journaux de New-York rapportent que Mme Margaret Fox Kane, médium connu depuis 40 ans, qui avait apostasié ses croyances spirites entraînant sa sœur Kate Fox Jencken à sa suite, a rétracté par écrit tout ce qu'elle avait dit dans un moment d'égarement, pressée, dit-elle, par le besoin et sous l'influence perverse de prêtres catholiques.

Nous nous sommes fort peu occupés des dires de Margaret Fox lorsqu'elle a parlé contre le spiritisme et renié sa médiumnité, estimant que son action déloyale ne pouvait faire du tort qu'à elle-même, nous n'insisterons pas davantage sur sa nouvelle conversion. Espérons que cette leçon lui sera profitable et qu'elle amendera sa conduite, qui a été loin d'être exemplaire dans ses dernières années. Mme Ve Kane et Mme Ve Jencken, autrement dit Margaret et Kate Fox, ont la réputation en Amérique de se livrer à l'abus des boissons alcooliques ; elles avaient perdu depuis un certain temps l'estime du monde spirite.

* * *

Dans son supplément du 21 novembre, la *Gazette de Liége* reproduit un article du docteur Guermonprez intitulé : *L'hypnotisme et les fous*, tendant à démontrer que l'hypnotisme trouble profondément l'équilibre mental et peut conduire à la folie et au suicide. Plusieurs des histoires citées par l'auteur ont été certainement exagérées comme l'a démontré dans le temps M. le professeur Delbœuf dans ses Lettres à M. Thiriar que nos lecteurs connaissent ; la fin de l'article de M. Guermonprez même nous offre une nouvelle preuve de la réserve avec laquelle il faut accueillir certains récits qui sont lancés par la presse. Nous copions textuellement :

« Entre l'île Seeland, qui est danoise, et la côte de Malmœhus, qui est suédoise, se trouve le Sund, c'est-à-dire le détroit proprement dit. Helsingborg, petite ville qui s'y trouve bâtie sur la terre de Suède, vient d'attirer l'attention sur son tribunal par la façon dont s'est présenté un procès bien étrange au début, bien simple dans sa conclusion. Le récit primitif a fait le tour de la presse française en octobre dernier; il était de nature à intriguer bien des lecteurs.

Un jeune étudiant en médecine avait porté plainte contre un médecin de la ville, parce que celui-ci l'avait hypnotisé à plusieurs reprises sans autorisation; il serait résulté de ces opérations une altération fâcheuse de son système nerveux et un affaiblissement de ses facultés mentales. De nombreux témoins étaient cités par le plaignant. A la grande surprise du tribunal, les témoins se contredisaient absolument entre eux ; ils racontaient les choses les plus invraisemblables. Personne n'y comprenait rien; on aurait dit des fous défilant devant le tribunal. — Enfin, un médecin, témoin également, vint déclarer devant les juges que son confrère avait hypnotisé tous les témoins et leur avait suggéré les déclarations qu'ils venaient de faire. — Le tribunal a ajourné l'affaire, afin qu'elle fût soumise à l'examen de quelques médecins spécialistes.

Interrogé sur cet étrange procès, nous nous sommes permis de nous adresser directement à Mgr Bitter, vicaire apostolique de Suède, et de le prier respectueusement de nous procurer quelques renseignements plus précis.

Sa Grandeur nous fait l'honneur de nous répondre que les faits rapportés par les journaux français sont en partie vrais; mais, d'autre part, ils sont inexacts quant à l'importance du procès.

D'ailleurs, les témoins (contrairement aux assertions des journaux) ont tous été unanimes à déclarer qu'ils n'avaient pas la moindre connaissance de quelque hypnotisation du plaignant.

Le 3 de ce mois de novembre 1889, le tribunal d'Helsingborg a rendu son jugement, acquittant complètement le médecin accusé, les médecins experts ayant démontré et les témoignages unanimes ayant confirmé que M. Kallenberg (l'étudiant demandeur) était un fou obsédé de la manie de l'hypnotisme, qu'il en voyait partout et s'était toujours cru hypnotisé.

C'est donc une simple histoire d'aliénation mentale, présentant un caractère d'actualité, ainsi qu'on l'observe si souvent après les guerres, les épidémies ou les autres calamités publiques. »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^{mes} LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 13 — Liége, 1er Janvier 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Avis. — Les legs Jadot et le denier de la propagande. — Correspondance. — Engagement pris. — Propagande spirite. — Le spiritisme et la presse. — Nouvelles. — Prime gratuite à nos abonnés.

Avis.

L'administration des Postes fera présenter à domicile dans le courant de ce mois nos quittances de réabonnement pour l'année 1890 ; nous prions nos abonnés belges d'y faire bon accueil.

Nos abonnés de l'étranger sont priés instamment d'envoyer leur renouvellement par un mandat poste international au nom de M. H. Saive.

Les legs Jadot et le Denier de la propagande.

Feu M. Nicolas Jadot de Roulers, chef de service au chemin de fer, était un spirite convaincu pratiquant né dans notre province. Vieux célibataire, il légua par testament à son village natal, Ben-Ahin, une somme de dix mille francs, à charge d'y fonder une bibliothèque populaire où les ouvrages et les journaux sur le Spiritisme seraient largement représentés.

« C'est une condition que j'impose, écrivait le testateur; cette doctrine éminemment moralisatrice et consolante et qui rend si heureux au moment de la mort ceux qui l'ont sincèrement pratiquée, je désire que les habitants de la commune aient l'occasion d'en profiter. »

Cette clause, réputée contraire à la loi, n'a pas été observée. Le conseil communal de Ben-Ahin a été autorisé à accepter le legs Jadot, à affecter le montant à l'achat de fonds publics belges et à employer à la formation de la bibliothèque populaire les intérêts de la dite somme. Des ouvrages et des journaux sur le spiritisme il n'en a pas été question jusqu'ici et jamais la commune de Ben-Ahin ne nous a demandé le moindre abonnement à notre journal dont elle n'ignore pas l'existence. Espérons que les administrateurs de cette commune finiront par se rappeler un jour le vœu d'un mourant qui devrait leur être sacré.

M. Jadot, de son vivant, avait pris en affection notre modeste organe de propagande ; il appréciait le dévouement et le désintéressement de ses rédacteurs ; il connaissait aussi les difficultés contre lesquelles une publication comme la nôtre doit lutter pour l'existence et il nous aidait à les surmonter.

Un peu avant sa mort, arrivée le 17 juillet 1883 et dont nous avons rendu compte dans le *Messager* du 1er août de la même année, M. Jadot exprima le désir de laisser au comité du journal dans la personne d'un de ses membres, un legs de 8,500 francs à l'effet d'assurer pendant un certain temps l'avenir du journal et accélérer l'œuvre de la propagande par d'autres moyens à employer à notre choix. Pour ne pas avoir seuls la gestion et la responsabilité de cette somme, nous avons prié M. Jadot de vouloir bien la répartir entre plusieurs chefs de groupes spirites de la province, dont nous lui avons donné les noms, nous réservant seulement la disposition d'une somme de 3000 francs, comme nous l'avons dit dans notre numéro du 15 février 1884.

Depuis cette époque, nous avons rendu compte à différentes reprises de l'emploi de cette somme et de l'argent restant en caisse en priant les spirites notables et chefs de groupes avantageusement connus de venir vérifier notre gestion. Tout en réitérant ici notre invitation, nous croyons devoir informer maintenant nos frères et sœurs

en croyance que les fonds du legs Jadot sont épuisés, à part une somme de 300 francs qui se trouve représentée en caisse en fonds publics.

Cette somme est jugée insuffisante pour continuer au delà de quelques mois la publication régulière et bi-mensuelle de notre feuille.

Le *Messager*, journal spécial et qui ne s'adresse nécessairement qu'à un public restreint, est une œuvre ingrate et encore impopulaire, ayant à combattre des montagnes de préjugés et d'intérêts coalisés; il n'a jamais tiré au delà de 600 numéros, ce qui ne surprendra personne. La moitié de notre tirage est consacrée aux échanges avec les autres journaux ou distribuée gratuitement pour la propagande. Les spirites ne sont pas riches, généralement, ils lisent peu, et l'esprit de solidarité est bien platonique. Nous pourrions citer telle société comptant 70 membres qui se contente de prendre un abonnement en nom collectif.

Il est nécessaire, croyons-nous, que ces explications soient données franchement afin que les co-légataires du legs Jadot qui ont encore des fonds en caisse et la Fédération naissante avisent à .a situation. La première des œuvres de propagande à encourager et la plus urgente à notre avis, c'est de ne pas laisser péricliter l'organe qui a laborieusement et honnêtement traversé dix-huit années d'existence et qui par conséquent a fait ses preuves.

Nous espérons que notre appel sera entendu, mais sans attendre les décisions qu'on pourra prendre à notre égard, nous créons dès à présent le *Denier de la propagande* afin que nos lecteurs et abonnés qui sympathisent avec l'œuvre puissent s'y intéresser et nous apporter leur obole. Les preuves de sympathie ne nous ont pas manqué dans le passé. Nous remercions ici tout particulièrement deux de nos abonnés, MM. D., qui mis au courant plus au moins de notre situation financière, nous ont envoyé le premier 100 francs, le second 50 francs, sommes qui nous ont aidé à traverser l'exercice 1889. Nous espérons que cet exemple de solidarité trouvera des imitateurs. Pour prêcher d'exemple nous nous inscrivons en tête du Denier de la propagande pour 50 francs.

LE COMITÉ.

DENIER DE LA PROPAGANDE

Le comité du *Messager* . . . . fr. 50.00

CORRESPONDANCE.

Chers amis,

Vous demandez mon avis au sujet de l'appel pressant que vous voulez adresser aux lecteurs du *Messager*. Voici ce que je pense : vous êtes des hommes désintéressés comme vos prédécesseurs, des hommes dévoués à la bonne et à la sage propagation de notre philosophie et cependant vous voyez avec regret décliner les ressources dont il est urgent d'être pourvu pour continuer l'œuvre commencée. Est-il donc indifférent aux nombreux spirites belges que l'organe qui les représente dans la presse vive ou meurt après une lutte déjà longue ? Comment ! après avoir resserré les rangs, reformé une *union* sous les meilleurs auspices, pris des mesures conservatrices très sages, appelé des conférenciers pour réveiller ceux qui sommeillent, les spirites si nombreux parmi vous hésiteraient à vous aider pour faire vivre un journal ami ! Ce serait, s'il en était ainsi, se déclarer impuissant, se refuser de combattre pour les grands principes de vérité que tout spirite aime et préconise, principes de vérité qui l'ont consolé et soutenu pendant les épreuves de la vie.

Vous ne pouvez, chers amis, penser qu'il en soit ainsi. Vous devez espérer que tous les groupes fédérés, que tous les hommes d'action voudront de suite s'unir à ceux qui, comme vous, tiennent haut le drapeau du *Messager* et le soutiennent de leurs vaillantes mains.

L'Union fait la Force doit être la devise patriotique mais aussi la devise spirite.

En vertu de cette union et lorsque tant d'anciens et intelligents adeptes se sont désincarnés, pourquoi vos abonnés ne redoubleraient-ils pas d'efforts pour vous amener de nouveaux souscripteurs ? Ils savent comme moi que le prix de votre journal est modeste et couvre à peine le prix de l'impression, du papier et du port. Ils savent qu'ils doivent vous seconder dans la mission que d'autres plus tard devront reprendre de vos mains défaillantes.

Comptant sur l'esprit de solidarité, je me joins à vous pour présenter des vœux de bonne année et de fraternelles espérances à tous les spirites, nos amis, à nos co-associés pour la propagation de *l'Esprit de Vérité*.

UN VIEIL AMI DE LA RÉDACTION.

ENGAGEMENTS PRIS.

Tout Esprit libre qui va vers une réincarnation nouvelle, tout ancien mort qui veut faire un nouveau pacte avec la vie corporelle, prend naturellement des engagements de nature à le guider dans ce nouveau voyage et ce nouveau séjour au pays des hommes. Très souvent on se

passerait bien de cette réincarnation qui présente le plus souvent quelque chose de pénible, pour ne pas dire toujours, mais comme, au demeurant, toute peine entraine sa récompense, on se laisse aller aussi quelquefois sans trop de regrets dans cette voie qui nécessairement assure l'avenir.

Quel est le but que se propose la loi de Dieu en appelant de nouveau sur la terre des hommes qui y ont déjà vécu, et quels sont les engagements que ceux-ci doivent prendre en obéissant aux prescriptions de cette loi si juste et si profondément équitable? Le but de la loi divine qui appelle de nouveau les hommes sur la terre et les engagements que doivent prendre ces mêmes hommes prêts à commencer une autre existence corporelle, aux lieux où ils ont vécu jadis dans les mêmes conditions générales, ces deux choses doivent avoir une connexité complète.

La loi de Dieu est toujours complètement en harmonie avec les vrais besoins de toutes ses créatures, et les Esprits qui se réincarnent, en cherchant la satisfaction de leurs besoins matériels et moraux, remplissent par cela même les engagements que leur impose la nature des choses. Les besoins légitimes de l'être n'ouvrent jamais la porte à l'égoïsme, mais s'il semble pouvoir en être ainsi quelquefois en ce qui touche les besoins matériels, les vrais besoins moraux sont loin de présenter un pareil caractère. Les besoins moraux de l'être consistent surtout à ce qu'il puisse se rendre utile à ses semblables, à ce qu'il lui soit donné de pouvoir exercer sur eux une influence bienfaisante à tous les points de vue.

Etre utile à ceux auprès desquels on se trouve placé par la destinée nouvelle dans laquelle on entre est donc la première chose à considérer et c'est en s'attachant à remplir aussi bien que possible cette mission fraternelle, qui du reste incombe à tous, que le nouveau venu pourra se faire une destinée aussi heureuse que possible dans ce monde relativement inférieur. Il y a vécu jadis et il ne s'y trouve pas trop dépaysé; cependant, dès les premiers temps de sa nouvelle enfance corporelle, il éprouve dans son être intime des sensations qui sont en même temps comme un souvenir du passé et une prévision de l'avenir. Il donne des marques de tristesse ou de gaieté qui semblent quelquefois n'avoir aucune raison d'être actuelle et dont on découvrirait facilement la source si on pouvait lire dans le passé.

Dans ce jeune enfant si intéressant aux yeux de tous, il y a toute une histoire, parfois terrible et sanglante, parfois douce, relativement heureuse et de tranquille labeur; il y a aussi la source d'un avenir déjà tracé dans ses grandes lignes. Il est des faits qui ne peuvent pas manquer de se produire parce qu'ils sont dans la marche nécessaire des évènements et dans les lois de la destinée; mais ils peuvent et doivent même, au point de vue personnel, emprunter un caractère particulier aux diverses personnes qui doivent y prendre part. Il faut que ce qui doit se produire se produise, mais les responsabilités qui se rattachent aux personnes qui doivent fatalement y prendre part, relèvent plus de l'intention que du fait lui-même.

Les hommes jugent, mais leurs jugements se ressentent naturellement de la faiblesse de leur intelligence bornée et de leur défaut de clairvoyance. Les jugements de Dieu, qui sont les évènements, diffèrent le plus souvent des jugements des hommes, ils troublent ces derniers lorsque l'orgueil les égare, et leur rend obscure la voie que l'humilité éclaire toujours. Mais ce trouble, cet obscurcissement sont de peu de durée pourvu que le chercheur veuille bien y mettre un peu du sien; cherchez et vous trouverez; aide-toi, le ciel t'aidera, sont des principes sur lesquels on doit s'appuyer avec confiance.

Celui qui pourrait lire dans les traits des nouveaux-nés ce que sera leur avenir, aurait inventé une belle science ou plutôt il l'aurait retrouvée, car il fut un livre mystérieux toujours ouvert au regard des hommes assez clairvoyants pour lire dans la pensée de ces nouveaux revenus à l'existence. Ils portent en eux les secrets de leur passé et les tendances naturelles de leur avenir, qui sont une forme certaine des engagements qu'ils ont pris pour le présent. L'existence humaine n'est pas une chose qui passe comme un vain souffle du vent, ce n'est pas une mauvaise plaisanterie d'un hasard aveugle et sans conscience, ni une de ces rares faveurs que quelques-uns prisent à un si haut degré.

Il n'y a là ni défaveur ni faveur, il y a tout simplement justice, équité, logique et bon sens; aussi tout orgueil, toute vaniteuse infatuation, aussi bien que toute révolte haineuse, sont-ils toujours et partout hors de saison. On est ce qu'on est, de par la plus équitable des lois, de par la plus rigoureuse des logiques; il n'y a donc lieu là-dedans ni à infatuation ni à révolte, mais l'être clairvoyant remercie toujours son créateur dans le fond de son âme de tout ce qui lui arrive.

Il sait que Dieu gouverne et dirige tout, que c'est lui qui trace le vrai travail à accomplir, en même temps qu'il lui donne la force et les moyens d'atteindre le but qui lui est proposé; l'expérience lui montre, quand il sait en profiter, que toute chose lui vient à point lorsqu'il fait

moins de cas de ses caprices que de ses besoins véritables. Pour lui il existe une force créatrice et dirigeante, une toute puissante intelligence dont les ordres souverains et l'incessante pensée pénètrent partout et vont exercer leur action irrésistible jusque dans les plus intimes recoins de la création entière. Il connaît ses effets qui se produisent en lui comme la suite nécessaire de desseins préconçus auxquels il ne peut pas assigner une exacte origine dans sa propre pensée et qui cependant ont une origine très certainement intelligente.

Beaucoup cherchent et tendent à s'élever ainsi à des hauteurs trop souvent inaccessibles; mais comme aucun travail n'est jamais perdu, on peut bien quelquefois revenir peu satisfait de ces profondes recherches ; mais le jour n'est pas loin où on reconnaîtra que tout n'a pas été perdu dans ces lointaines pérégrinations. Ce qu'on pensait ne pas avoir trouvé, ce qu'on croyait par suite ne pouvoir trouver jamais, on le rencontre sous sa main au moment où on y songe le moins, c'est-à-dire au moment où on paraît le moins y songer, car les idées comme celles-là sont toujours vivaces dans les êtres intelligents qui les ont une fois conçues.

Il y a bien sans doute une certaine imprudence à s'élever ou plutôt à prétendre s'élever à de trop grandes hauteurs, et si le plus souvent on ne trouve pas ce qu'on cherche, c'est qu'on ne s'élève pas en réalité jusqu'aux hauteurs auxquelles on prétend. Oui, là se trouvent en réalité toutes les solutions satisfaisantes à la suite desquelles on se met, et si on ne les trouve pas, c'est qu'on ne s'élève pas en réalité à une assez grande hauteur; si on revient athée de ces profondes recherches, c'est que, au lieu de la lumière et d'une saine certitude, on a rencontré le vertige. Mais ici comme en d'autres choses l'intention domine tout et donne à ces investigations plus ou moins heureuses leur véritable caractère, la bonne foi rectifie toutes choses et purifie les faits qui tout d'abord semblent contraires aux lois d'une saine morale.

La loi de Dieu est une, et elle s'impose aussi bien à ceux qui font leurs efforts pour ne pas la reconnaître, qu'à ceux qui intentionnellement se soumettent à elle avec confiance et désintéressement. La loi de Dieu n'est jamais oppressive qu'en apparence et ceux qui reviennent corporellement sur la terre après avoir séjourné longuement dans l'espace, apportent de sures notions qui sont bien de nature à les aider à traverser utilement et sans trop de peine cette nouvelle existence qui se présente devant eux. Cette réincarnation nécessaire explique le progrès des êtres et des mondes, inexplicables sans elle ; elle donne des solutions qui sans elle seraient demeurées pour toujours introuvables.

La réincarnation est une explication constante de la justice éternelle, elle est aussi indispensable à l'exécution de la loi morale qu'à l'explication de tous les problèmes de la vie humaine et des progrès constants qui se produisent en elle. Elle porte la lumière au sein des plus épaisses ténèbres et donne à tous l'espérance et la consolation ; ce sont certainement là des choses qui valent la peine qu'on les considère et qui méritent qu'on les place à la hauteur morale qu'elles sont dignes d'occuper.

Tout le monde n'est peut-être pas en position de les comprendre, mais il en est beaucoup qui le pourraient avec un peu de bonne foi et de bonne volonté ; ce qui est vraiment juste saute aux yeux, comme on dit vulgairement, et rien n'est plus absolument juste que la réincarnation des Esprits qui ont été des hommes. Qu'ont-ils fait comme hommes ? Où en sont-ils restés de la tâche entreprise ? L'ont-ils complètement remplie, ne laissant rien à faire dans l'avenir en ce qui les concerne ? Autant de questions auxquelles il faut nécessairement répondre négativement, à moins qu'on n'ait atteint le plus haut rang moral auquel on puisse prétendre sur la terre, à moins qu'on n'ait atteint la perfection relative qui peut s'y rencontrer.

C'est dire que ce retour à l'humanité corporelle est presque toujours nécessaire, qu'il est indispensable presque pour tous. Donc celui qui meurt sur la terre, après avoir plus ou moins longtemps vécu de la vie ordinaire de ce monde, peut dire en toute assurance : je reviendrai ! Je reviendrai : voilà la solution et qui mieux est la solution imposée, la solution raisonnée et inévitable de la destinée de chacun de nous. C'est la promesse du travail, la plus belle promesse qui puisse être faite, d'autant plus belle et sérieuse qu'elle est juste et féconde en actions fructueuses et heureusement fatales. Je reviendrai ! Mais pourquoi reviendrai-je ? Parce que je m'en vais, parce que j'ai usé le corps matériel qui me recouvre encore de ses haillons de chair voués à une décomposition nécessaire.

Ils doivent se dissoudre, c'est dans leur nature, je n'ose pas dire dans leur destinée, car le mot destinée recouvre une pensée peu en harmonie avec ce qui doit périr. Ce qui a destin ne périt pas et l'être qui l'a embrassé est aussi immortel que lui. Donc je reviendrai avec peine et avec plaisir, ou uniquement entraîné par cette destinée qui n'est autre chose que la nature même des choses et que les choses font. Les choses !

quel grand mot à la surface et quelle plus grande pensée au fond ! Nous ne parlons pas des choses inanimées, elles n'existent pas, et par cette affirmation nous prétendons mettre à néant les prétentions de ceux qui se font les disciples du néant et les adorateurs du rien du tout.

Ceux-là ou du moins un grand nombre d'entre eux, ne croient pas devoir revenir parce que leurs idées n'ont pas pu s'élever à une assez grande hauteur ou plutôt pénétrer la vérité à un degré suffisant pour en prendre ce qui leur est réellement nécessaire. Et cependant c'est une chose si simple en elle-même, si compréhensible et si pleine de raison ! Quoi de plus naturel ? Ce que je n'ai pas pu finir, je le recommence dans une période nouvelle d'existence et ce recommencement n'est en réalité qu'une continuation des actes du passé. Voyons ! l'homme qui s'en va, quand l'heure de la mort est venue, peut-il réellement se vanter d'avoir accompli sa tâche ? Non, sans doute, et en présence de cet état de choses incontestable, personne ne niera que ce qui peut se présenter de meilleur à l'être qui s'en va sans avoir mis fin à son travail, c'est la faculté de recommencer.

Ce n'est pas du reste recommencer qu'il faut dire, encore une fois, c'est continuer ; la continuation est réelle, le recommencement n'est qu'apparent. Je reviendrai ! tel doit être le cri du mourant, telle doit être sa réponse au prêtre qui réclame le placement d'une absolution et à l'incrédule qui n'ose pas lui dire qu'il va pourrir sans retour.. Je reviendrai ! voilà la vraie réponse à tout et à tous ! Ne me parlez pas de l'enfer, nous y sommes et nous le connaissons ; ne me parlez pas du néant, car son nom le caractérise assez.

L'enfer relatif, toujours ou du moins bien longtemps encore, mais l'enfer agissant, l'enfer progressif s'améliorant sans cesse, l'enfer ressemblant comme deux gouttes d'eau se ressemblent, au purgatoire, c'est-à-dire à l'état d'être par lequel on purge les fautes du passé. Ce n'est pas l'enfer où l'on descend comme dans un abîme sans fond, c'est l'enfer d'où l'on remonte toujours avec courage, force et énergie, surtout à l'aide de la confiance et du bon vouloir. Quant au néant, il n'en est pas, parce qu'il n'en faut pas. Que serait le néant ? La stérilité éternelle, l'envers du bon sens et de la raison, la négation absolue de toute justice, de toute espérance et, disons mieux, de toute dignité.

L'être quel qu'il soit, vaut toujours mieux que rien, il faut donc que jamais il ne puisse revenir à rien, en supposant même qu'il ait jamais été ce qu'on nomme rien. Rien est improductif et par conséquent n'a aucune raison d'être, ce qui fait que rien n'existe pas, mais l'être humain existe, l'homme vit, a conscience de lui-même et agit ; il a plongé son regard dans le domaine du progrès, il a compris la possibilité pour lui d'un avancement jadis inespéré, et cette possibilité même devient une loi, car ce qu'on peut faire doit être fait.

Ce qu'on peut on le doit, ce qu'on veut on le peut, quand la volonté s'appuie sur la raison, sur la justice et sur la vérité. La vérité varie suivant la nature des perceptions et conséquemment selon l'avancement des êtres. Aucun être spirituel ne meurt, pas plus l'Esprit de l'homme que les êtres qui lui sont spirituellement supérieurs, et l'homme mort demeure comme Esprit protecteur dans le monde qu'il a quitté en attendant que sonne l'heure où il rentrera de nouveau comme homme dans une nouvelle carapace de chair.

Il est des dates en quelque sorte fixées d'avance où l'Esprit désincarné doit reprendre comme homme son service interrompu par une précédente mort; il lui faut à cet effet un père et une mère dans l'union desquels il puisera la vie et pour ainsi dire l'essence de son enveloppe corporelle. Ce sont eux qui guideront ses premiers pas dans la vie, qui le garantiront par leur amour et leurs soins prévoyants contre les dangers de toute sorte qui menacent son enfance, sa jeunesse et quelquefois sa virilité, ou pour mieux dire et se servir d'un terme applicable aux deux sexes de l'humanité terrestre, le complet développement de ses facultés corporelles.

Cette protection si nécessaire, cette paternité, cette maternité surtout, qui enveloppe le nouveau « revenu » et lui fait un invincible bouclier contre les attaques de tout genre, cette protection quasi divine n'est cependant pas donnée à tous. Pourquoi ? Serait-ce ici le règne de la faveur et du bon plaisir, comme l'ont prétendu certains privilégiés qui se font un titre de cette prétendue faveur ? Comme le prétendent aussi peut-être et avec un accent de haine, ceux qui en sont déshérités ? Non, c'est justice, rien que justice, toute justice.

Le passé légitime le présent quel qu'il soit ; il n'y a là ni faveur ni peine imméritées. Chaque travail mérite son salaire, chaque action entraîne avec elle sa peine ou sa récompense ; et c'est ainsi qu'en revenant à la vie corporelle chacun trouve le sort qui lui est équitablement dû. L'énonciation de cette vérité n'a pas pour but d'endurcir le cœur des hommes qui sont les témoins de certains abandons déplorables, car eux-mêmes ont le plus

grand intérêt moral à venir en aide aux pauvres délaissés, intérêt moral et matériel, car ils peuvent aussi être délaissés un jour.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.



PROPAGANDE SPIRITE.

—

Conférence donnée, à Verviers, par M. Léon Denis, de Tours, à la grande salle de l'Émulation, place du Martyr, le 12 novembre 1889, à 8 heures du soir.

Le local est comble et contient plus de 600 personnes; beaucoup d'ouvriers, des bourgeois, des avocats, docteurs, etc., en résumé l'auditoire est très mêlé; les dames sont nombreuses. Le sujet de la conférence est le même que celui de Liége. Le bureau se compose de Mrs Paulsen, président, Hermeau, Barhon et deux frères de Dison ; la séance est ouverte par un appel à la discussion bienveillante et la parole est donnée à M. Denis, qui est présenté à l'assemblée.

Le sympathique conférencier développe en des termes différents les idées défendues à Liége ; il combat vivement les religions dogmatiques et examine la question sociale au point de vue spirite. (On applaudit vivement à plusieurs reprises.)

M. le président demande si quelqu'un désire répondre. Personne ne demandant la parole, celle-ci est continuée à l'orateur.

M. Denis regrette l'absence de contradiction ; il eut désiré se trouver en face d'un représentant autorisé de l'Église romaine et il lui eut demandé quel usage les prêtres ont fait du sublime enseignement que leur avait légué le Christ. Voilà dix siècles, dit-il, que vous détenez tous les pouvoirs, que vous êtes tout-puissant, et qu'avez-vous fait ? Avez-vous amélioré le sort des malheureux, travaillé au bonheur de la Société ? Il a fallu que le peuple se soulevât contre vous, il a fallu une révolution pour permettre à l'Europe de sortir de la triste situation où vous l'aviez mise ! Vous parlez de l'Évangile, mais vous avez tellement falsifié le sens des Écritures qu'aujourd'hui vous n'y comprenez plus rien vous-même ! Épargnez vos foudres, c'est à vous seuls qu'elles nuisent. Rome s'est fait du Syllabus un linceuil avec lequel elle descend au tombeau ! (Salve répétée d'applaudissements.)

M. Denis s'adresse ensuite aux matérialistes et leur démontre combien leurs doctrines manquent de sanction morale, de pouvoir sur les masses; l'athéisme est le déchaînement de toutes les passions mauvaises, c'est le désordre dans la société, c'est l'anarchie et après elle le despotisme. (Applaudissements).

Un représentant de la libre pensée demande la parole, qui lui est accordée ; il monte à la tribune et développe quatre points : 1°. La mort est un épouvantail pour les athées dit-on, c'est faux; il est naturel que l'homme craigne la mort ; c'est l'instinct de conservation qui le guide ; le matérialisme enseigne qu'il faut se préparer à subir la mort comme une nécessité logique. 2° Le matérialisme n'enseigne pas l'immoralité, il veut que la justice règne ici-bas. 3° Dieu est un mythe, car s'il existait, il ne pourrait permettre la moindre souffrance, Dieu étant la bonté suprême. Or, nous voyons partout la souffrance et le malheur. 4° On parle d'esprits, je trouve qu'ils sont bien peu tangibles et je voudrais bien qu'on m'en montrât quelques-uns. (Hilarité, quelques applaudissements.)

M. Denis réplique : De l'aveu du contradicteur lui même, la mort effraie l'athée, tandis que pour le spirite au contraire, elle est la bienvenue; elle est une délivrance. La séparation, qui est le plus cruel de la mort perd de son âpreté.

Jamais, je n'ai affirmé que l'enseignement athée était immoral, mais j'affirme que ses conséquences logiques aboutissent à l'immoralité et cela parce qu'il manque de sanction ; que tout y est laissé au bon vouloir de l'individu. Le contradicteur nous oppose le problème du mal, la souffrance. Eh bien moi, je dis que la souffrance est un grand moyen de progrès et je défie qui que ce soit de me prouver le contraire. Si jamais nous n'eussions souffert, si nous eussions acquis tous les avantages de l'intelligence, sans peine ; si nous avions toujours été heureux, aurions-nous conscience de notre bonheur, comprendrions-nous la valeur des qualités intellectuelles ? Non, n'est-ce pas. Il est juste, il est utile que nous nous élevions nous-mêmes par nos efforts, par notre travail, car alors nous aurons acquis le droit au bonheur. On nous demande de produire des faits, mais a-t-on réfléchi que pour l'obtention d'un simple phénomène de chimie, il faut un certain concours d'éléments, il faut se placer dans les conditions requises. Eh bien ! il en est de même du Spiritisme. Etudiez les conditions nécessaires et expérimentez alors, mais ne vous figurez pas que les esprits soient des saltimbanques de tréteaux qui se produisent sur une simple injonction de notre part. (Vifs applaudissements — Bien).

Un anarchiste demande une explication. L'orateur a affirmé que l'anarchie aboutit au despotisme, il ne comprend pas trop, car dès l'instant, pense-t-il, où toute autorité aura disparu de la société, l'absolutisme ne sera plus possible.

M. Denis. L'anarchie, permettra à tous les

appétits féroces, à tous les mauvais instincts de se développer librement et alors il doit fatalement arriver que les plus forts et les plus malins soumettront les plus faibles, par la force brutale au besoin.

La révolution française en est un exemple ; dès qu'elle a dégénéré en anarchie, en désordre, elle n'a pas tardé à trouver son César, Napoléon Ier. (Bien, bien).

L'anarchiste ne comprend pas Dieu qui est un autre genre de César, encore plus absolu peut-être et qui est la source première de l'absolutisme, car il personnifie le pouvoir écrasant du maître.

M. Denis. Je regrette de ne pas avoir trouvé les mots qui peuvent mieux vous faire comprendre ma pensée, toucher votre cœur. Au fond, ce ne sont que des mots qui nous divisent. L'idée de Dieu a malheureusement été jusqu'ici synonyme de tyrannie et de persécution, parce que les prêtres de tous les cultes, l'ont fait à leur image. Notre Dieu n'est pas cela ; c'est la Force intelligente qui dirige les Mondes, c'est l'idéal suprême du bien, du beau, du vrai, c'est l'âme du Monde. C'est la source de tout Amour et de toute Bonté, vers laquelle nous gravitons. Le Dieu antropomorphe a vécu ; place au vrai Dieu ! (Bravo).

Personne ne demandant la parole, M. le président remercie au nom du libre-examen et lève la séance.

La collecte au profit de l'œuvre du Tronc de bienfaisance a produit 20 francs.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

M. Hubert Boëns, docteur-académicien, directeur de l'*Ami du Peuple* de Charleroi, n'aime ni le spiritisme ni le magnétisme ; il les déteste autant que la vaccine, tous nos lecteurs savent cela. Ce n'est pas un motif pour laisser passer dans son journal des épitres aussi platement ridicules que celle que nous y trouvons dans le n° du 1er décembre.

De quoi se plaint son auteur, un certain Monsieur Jean et quel est le grief qu'il articule d'abord contre les esprits ? Il faut le lire pour le croire ; aussi nous nous empressons de lui laisser parole :

« En décembre 1877, dit-il, j'étais spirite par entrainement depuis 1875, et cela m'avait rendu malade. Il y avait donc deux ans que je n'étais plus à mon habitude. Il me vint l'idée bizarre d'aller dans un cimetière, prier les esprits de me guérir et, en même temps je les suppliais de me faire gagner un lot à l'emprunt de Bruxelles. Le premier janvier 1878, le facteur m'apporta comme à l'ordinaire mon journal. Je n'osais pas ouvrir cette feuille ; tout mon corps tremblait, car le jour avant, avait eu lieu un tirage de l'emprunt de Bruxelles. Cependant je me dis : je suis matérialiste, ne nous arrêtons pas aux farces. J'ouvris mon journal, il n'y avait rien pour moi. »

Mais aussi pourquoi les esprits ne se sont-ils pas empressés de faire obtenir à cet excellent monsieur Jean un gros lot de l'emprunt de Bruxelles ! il les eût immédiatement portés jusqu'aux nues.

Hélas, trois fois hélas ! ! !

M. Jean, dans ce passage, se dit spirite et matérialiste en même temps. Il est vrai que tout le reste de son épître dénote un esprit mal équilibré. La seule connaissance qu'il reconnaît avoir de la doctrine c'est d'avoir lu un chapitre de l'*Evangile du Spiritisme*, un ouvrage d'Allan Kardec, probablement, et qu'on lui avait prêté. Or, il prétend y avoir appris que « ceux qui évoqueront l'*esprit* dans les cimetières seront frappés de mort. »

Nous croyons, nous, que le peu d'esprit qu'il a encore pourrait bien avoir déménagé complètement avant qu'il puisse nous indiquer le passage où Allan Kardec aurait enseigné de pareilles stupidités.

Et c'est avec de telles niaiseries, Monsieur l'académicien, que vous prétendez démolir la doctrine spirite ? Que la passion est donc une triste chose puisqu'elle vous aveugle à ce point.

* * *

Nous voyons dans *la Justice* du 15 décembre qu'un organe clérical dont le nom n'est pas cité, a pris à partie la doctrine spirite à laquelle on reproche l'évocation des esprits dits désincarnés et qui ne peuvent être que des agents de Satan.

C'est la vieille rengaine tant de fois réfutée qui revient sur le tapis pour terroriser les faibles et retarder l'avènement définitif du spiritisme.

La Justice, qui n'est pas spirite, objecte avec beaucoup de raison « qu'il est renversant, toutefois, de voir les invocateurs des saints et saintes du Paradis reprocher aux spirites de se mettre en communication avec les esprits d'outre-tombe.

» Un médium qui invoque l'esprit d'Allan Kardec, de Du Potet et autres célèbres philosophes spirites, n'est pas plus ridicule qu'un curé qui invoque Saint Hubert, pour la guérison de la rage ; Saint Julien, pour les maladies d'enfant ; Saint Gilles, pour les fous et les enfants convultionnaires ; Sainte Odile, pour les maux d'yeux ; les notre dames de Lourdes et de la Salette, pour toutes les misères humaines. »

NOUVELLES.

Les grandes vérités du spiritualisme sont utiles à répandre. Personne ne méconnait parmi ses adeptes qu'un grand effort doit être fait pour arriver au but que l'on se propose.

Le *Golden Gate*, de San Francisco, du 14 septembre, fait un nouvel appel aux partisans de notre sainte cause défendue avec ardeur par des hommes qui n'ont en vue que le bien de l'humanité. Il fait appel à l'union qui ne peut qu'être féconde en résultats bienfaisants pour tous.

Pour établir cette union de nos forces éparses, il n'est pas nécessaire, dit le grand journal californien, d'être entièrement d'accord sur toute chose. Les faits essentiels du spiritualisme bien reconnus, pourquoi s'attarder à discuter sur des différences d'opinions relatives à l'honnêteté ou à la malhonnêteté de tel ou tel médium ou sur les abstractions des réincarnations et de la Théosophie. Cela ne peut qu'entraver l'unification générale nécessaire au triomphe de l'œuvre qui doit sans cesse nous occuper. Avec des journaux bien soutenus, des salles publiques convenables, de bonnes librairies et salons de lecture, des écoles de médiumnité, etc., — sur ces points il ne peut y avoir de divergences — nous deviendrons une force mouvante puissante qui nous aidera à vaincre les cohortes du scepticisme. Nous serons plus respectés et nous n'aurons plus alors à craindre la mésestime de nos concitoyens ignorants et la perte de nos positions dans la société.

Tout spiritualiste bien informé, dit encore plus loin ce journal, doit admettre que dans la presse un organe convenable, bien dirigé, ne s'occupant que de la philosophie spiritualiste et propageant le mieux possible les faits bien établis, est un grand soutien pour la cause qui nous est chère. Il offre périodiquement plus de matières intéressantes à lire qu'on ne pourrait en donner dans des conférences et cela à un public beaucoup plus nombreux. Un bon journal spiritualiste fait souvent le tour du voisinage, preuve qu'il est lu avec plaisir. Pourquoi tous ceux qui comprennent le grand devoir d'initier leurs frères à leurs sublimes croyances ne se mettent-ils pas en frais pour soutenir ce journal ! Au lieu de l'emprunter pour le lire, chaque spiritualiste devrait s'abonner. Il augmenterait ainsi la circulation du *Golden Gate* ou de tout autre bon journal spiritualiste préféré.

* * *

Le 18 décembre, la Cour d'assises de Liége a condamné à vingt ans de travaux forcés la femme Durieux, veuve Villers, du chef de meurtre de son mari. Le crime avait un caractère atroce, mais l'accusée était dans un état intéressant et la défense prétendait qu'un état pathologique particulier la rendait irresponsable. Des témoins ont affirmé aussi que la femme Durieux a été trouvée différentes fois dans sa cellule, occupée à prier et disant qu'elle voyait son mari et ses enfants décédés, elle les implorait.

M. Desmedt, médecin-aliéniste de l'hôpital St-Jean à Bruxelles, a prié le président du tribunal de demander à l'accusée si elle se souvenait d'avoir vu son mari mort lui apparaître et si cela lui est arrivé plusieurs fois, il y aurait alors eu selon lui une folie épileptique (sic).

Cet interrogatoire qui aurait pu jeter quelque jour sur cette affaire a été écarté, ce qui prouve que les idées spirites n'ont pas encore conquis droit de cité parmi notre magistrature.

* * *

Conférence spirite à Souvret. — Le 15 de ce mois a eu lieu à Souvret (Hainaut) une conférence organisée par le groupe : les étudiants des lois naturelles et la Féderation du pays de Charleroi. Le conférencier, M. Henrion, avait choisi comme sujet : *les religions dogmatiques et la science.* Une assemblée de 400 personnes environ, venues de tous les points de la région, a suivi avec le plus vif intérêt le développement de cet intéressant sujet et a témoigné par des applaudissements réitérés du plaisir qu'elle avait éprouvé dans le cours de cette séance. Nous applaudissons à notre tour à l'initiative prise par ce modeste groupe de faire semer la bonne parole dans les endroits où le spiritisme est, sinon inconnu, tout au moins méconnu.

* * *

Verbeck, prestidigitateur et magnétiseur, est en ce moment à Liége où il donne des représentations au Théâtre du Gymnase.

Le prestidigitateur est de première force ; il exécute ses tours d'escamotage et de cartes avec une aisance parfaite, sans appareils encombrants et le plus souvent au milieu des spectateurs ahuris.

Il a aussi dans son répertoire de prestidigitation quelques tours d'anti-spiritisme tels que la *main de Prado*, qui sont exécutés sur la scène et qui pourraient faire supposer que Verbeck nie la réalité des phénomènes spirites. Il n'en est rien cependant ; Verbeck est un homme habile tout simplement et qui connaît son public.

Quant à son sujet, Mlle de Marguerit, il est réellement remarquable et toutes les expériences de magnétisme que Verbeck présente avec elle, appartiennent au domaine scientifique. Le phénomène de la transmission de pensées s'accomplit avec une ponctualité qui dépasse, croyons-nous, tout ce qui a été vu en ce genre ; il prouve à lui seul qu'il y a en l'homme autre chose que de la matière.

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS.

Nos abonnés peuvent obtenir *gratuitement*, pendant l'année 1890, le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 francs.

Pour recevoir gratuitement cet intéressant journal, nos abonnés doivent écrire à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue St-Merri, à Paris, en ajoutant leur quittance d'abonnement.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 14 — Liége, 15 Janvier 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Prime gratuite à nos abonnés. — Question sociale. — A propos du Comité de propagande spirite pour les pays de langue française. — A l'Académie des Sciences de Paris. — La Fédération belge de l'arbitrage et de la paix. — Propagande spirite. — Matérialisations en Europe et en Amérique. — La médiumnité de Mme Mellon. — Nécrologie. — Nouvelles. — Denier la propagande.

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS.

Nos abonnés peuvent obtenir *gratuitement*, pendant l'année 1890, le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 francs.

Pour recevoir gratuitement cet intéressant journal, nos abonnés doivent écrire à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue St-Merri, à Paris, en ajoutant leur quittance d'abonnement.

QUESTION SOCIALE.

Pauvre humanité, voici longtemps déjà que tu aspires au règne de la justice et de la paix.

Opprimé, ta voix s'élève maintenant plus haut qu'en aucun temps, tu voudrais ta place au soleil, ta part de bonheur.

Toi, ouvrier, tu voudrais que ton travail te fût payé ce qu'il vaut et que le salaire fût proportionné à la somme de travail et non annihilé par l'exploitation.

Toi, peuple qui vis misérablement, tu demandes ta part des jouissances du riche qui, dis-tu, détient un capital qu'il dépense en superfluités... et toi tu meurs de faim.

Enfin, de toutes parts, une clameur formidable s'élève : Nous voulons le renversement des priviléges, des institutions mauvaises... nous voulons la justice, nous voulons la liberté !

T'écoute-t-on, pauvre de la terre, depuis tant d'années que tu implores ? L'exploitation est-elle moins large ? Le capital est-il moins puissant ? Eh bien, disent tes défenseurs, tu prendras, peuple, ce qu'on te refuse depuis si longtemps, tu renverseras par la force les institutions qui t'exploitent, tu auras ta part au banquet, tu seras heureux et le règne de la justice et de la liberté sera établi.

Pauvre humanité ! . . . .

Je te prends à partie, toi, défenseur du peuple, tu l'aimes, tu veux la justice, tu veux son bonheur... eh bien ! avant de proposer un remède, as-tu étudié le patient ? as-tu étudié les hommes ? vois-tu leurs caractères ?

Mais tu serais mal placé si tu restais à leur niveau pour juger de l'ensemble ; monte sur la hauteur, tu verras mieux. Etudie ton cœur, tu fais partie de la masse, tu verras ce qu'elle vaut.

Tu demandes la liberté, vois si tu l'as en toi ; gouvernes-tu victorieusement la république tumultueuse de tes passions ? Es-tu maître de toi ? as-tu vaincu l'égoïsme... l'orgueil ? Oui, je le reconnais, tu fais un grand effort, tu luttes contre tes passions, tu les rejettes loin de toi... te voilà vainqueur... te voilà libre... Tu es maintenant à même de juger...

Regarde-la donc, cette pauvre humanité, regarde-la avec les yeux du cœur. Vois-tu le haut de l'échelle sociale, vois-tu cette classe dirigeante... cette classe instruite et doublement coupable ? La vois-tu avec ses vices ?... orgueil... égoïsme poussé à l'excès.

Etudie le peuple maintenant ; regarde, ne lui vois-tu pas les mêmes vices ? Orgueil... soif de

jouir... mais lui, il a droit au respect, élevé dans l'ignorance, il souffre de plus les privations et il s'aigrit.

Et tu voudrais frère, démolir par la force et remplacer par de meilleures institutions celles qui sont défectueuses, et cela par des hommes aux mêmes passions! Folie, n'est-ce pas.

Si les institutions sont mauvaises, c'est qu'elles participent de l'état de l'imperfection de l'individu, des passions des masses. Quel est l'homme qui voudra établir une loi injuste, lorsqu'il a la justice et l'équité dans son cœur.

Non, mon frère, le remède n'est pas là.

A l'œuvre plutôt vous tous, hommes de bonne volonté, vous tous qui avez vaincu vos passions, qui en voyez maintenant le néant et qui dès lors êtes touchés d'une vraie compassion pour les pauvres frères restés en arrière, et qui souffrent plus moralement que physiquement. A l'œuvre, établissons la loi d'amour et de fraternité!

Ne séparez donc pas les pauvres et les riches, tous nous sommes frères, et nous nous devons un mutuel appui; s'ils sont vicieux... pauvres frères, s'ils font un mauvais usage de leurs richesses... pauvres frères...

Mais là où votre cœur doit aller tout entier, c'est vers la classe déshéritée. De là déjà, une légère lueur pointe, la souffrance a attendri le cœur du pauvre, il partage son pain avec un frère plus malheureux. La régénération ne viendra pas de haut en bas, elle ira de bas en haut comme tout ce qui est grand.

Arrière l'égoïsme, combattez-le, frère, et que vos actes soient la sanction de votre parole.

Orateurs, jetez les accents d'une parole chaude et venant du cœur, parlez aux masses... Dites donc aux riches qu'un capital employé pour une institution utile, un bien-être au frère moins bien partagé lui rapportera de hauts intérêts pour son cœur, et une satisfaction que n'ont guère les plaisirs où il puise le dégoût et la satiété.

Parlez aux sensuels... dites-leur donc qu'ils gardent leur force vitale, qu'ils n'aillent pas pour un plaisir éphémère que leur égoïsme recherche et où le plus souvent ils ne trouvent que maladies et infirmités; qu'ils n'aillent pas prostituer cette auguste faculté qui leur permet de créer.

Garde ta santé, frère, près de toi un autre en a besoin, donne-lui de ta force, il lui en manque; les privations, la maladie l'ont terrassé. Touche-le et, de ta volonté guidée par ton cœur, sortira un magnétisme puissant dont les effets t'étonneront. Et tu seras heureux, oh bien heureux! ton cœur se dilatera, tu seras plus léger.

Apôtres de la régénération, parlez aux femmes, c'est elles qui prépareront les hommes à venir, instruisez-les, moralisez-les; et les paroles d'une bouche aimée iront droit au cœur de l'époux.

Alors, lorsque l'impulsion sera bien donnée, lorsque chacun aura compris qu'il n'a pas le droit de demander la justice et la liberté s'il ne les a d'abord établies dans son cœur; alors, alors seulement, Humanité que j'aime et dont dès aujourd'hui je voudrais le bonheur, alors tu seras libre, tu seras juste, tu seras heureuse: Le mal physique disparaîtra, car il n'est que la conséquence du mal moral.

Alors le jour nouveau aura lui... ce jour dont on voit poindre l'aurore, et qui hélas! est encore éloigné de nous.

Ce jour, il dépend de vous d'en hâter l'avènement, vous tous que la douleur des autres touche et que l'injustice révolte.

A l'œuvre donc... courage... courage...

Conquérez sur vous-même le droit de liberté, alors vous pourrez voir, vous pourrez entendre une chose splendide... un long cri d'amour qui se répercutera d'un bout du monde à l'autre et l'humanité se donnant la main, les frontières détruites, les nations désarmées, dira: Frères, soyons unis et aimons-nous les uns les autres.

L'Esprit de Vérité,

Communication spirite obtenue dernièrement à *l'Alliance Fraternelle*, Société Spirite, 1, rue du Gymnase, à Verviers.

A propos du Comité de propagande spirite pour les pays de langue française.

Comme le *Messager* l'a annoncé antérieurement, il a été créé à Paris, par une décision du Congrès international de 1889, un Comité portant le titre ci-dessus. Ce Comité devait être composé d'une commission exécutive, choisie par les sociétés parisiennes, parmi les spirites habitant Paris, et d'un certain nombre de délégués des départements français, de la Suisse et de la Belgique, ces derniers choisis par les groupes, sociétés, etc., de leur région respective.

Le Congrès ayant plein pouvoir, à désigné lui même pour la première fois, les membres de ce Comité.

Nous croyons cependant devoir faire quelques objections à propos de ces nominations, surtout en ce qui nous concerne. Le nombre de délégués choisis (2) pour la Belgique, est insuffisant, nous semble-t-il, en présence du mouvement spirite très intense dans notre pays, où l'on compte

quatre grandes régions : Charleroi, Bruxelles, Gand et Liége. Quelques personnes de plus pour nous représenter n'auraient rien enlevé à la valeur du nouveau Comité.

Ce qui nous parait anormal, c'est qu'un de nos délégués, M. Houart, qui avait été empêché de se rendre au congrès, n'a pas été averti officiellement de sa nomination, ni renseigné sur les devoirs de sa charge !

La nouvelle organisation aura, si elle le veut, un beau rôle à remplir, et son utilité ne fait de doute pour personne ; si la commission exécutive d'où tout dépend dans cette affaire veut faire preuve d'initiative et de bonne volonté, on arrivera certainement à d'excellents résultats.

Mais, il nous semble que la première chose à faire c'était de s'organiser ; de réglementer les détails avant de rien entreprendre ; des statuts simples et bien conçus, portés à la connaissance de tous faciliteraient le travail du comité et indiqueraient clairement le devoir de chacun.

Jusqu'ici rien n'a été fait.

Nous apprenons, le 26 décembre dernier, par une lettre adressée à M. Houart, et datée de Paris le 23 de ce même mois, qu'une réunion aura lieu en cette ville le 26 décembre 1889, à laquelle on prie ce délégué d'assister !!

Il avait cependant été convenu que *les membres de la province voteraient par correspondance* d'après *l'exposé des motifs de chaque proposition*, qui leur serait adressé ! Nous demandons donc qu'on avertisse *au moins 15 jours à l'avance*, afin qu'on ait le temps de consulter les amis de sa région.

Nous admettons volontiers que ce sont là les premiers pas et qu'il est facile de se tromper ; nous signalons ces erreurs à la commission exécutive afin qu'elle veille et prenne ses mesures en conséquence.

Nous considérons l'œuvre comme éminemment utile, et c'est pourquoi nous faisons un pressant appel à nos frères de Paris, espérant qu'ils feront usage de l'instrument admirable que le Congrès a mis entre leurs mains. Le devoir des spirites de la province est de veiller à ce qu'une œuvre aussi nécessaire ne se perde pas et qu'elle produise tous ses fruits.

Signalons encore quelques vœux émis par la section de propagande, dont les travaux si remarquables ont été dirigés avec tant de tact par M. Léon Denis, vœux dont l'exécution a été confiée au Comité en question.

1° Réduction du prix des livres d'Allan Kardec et dans ce but, essai d'une entente avec la Société de librairie des sciences psychologiques.

Que l'on consulte les spirites de langue française sur cette question, on sera frappé de l'unanimité des réclamations et de la communauté de vues sous ce rapport.

2° Publication d'un volume résumant la doctrine.

3° Patronage des livres.

Il se publie trop souvent des ouvrages, qui prêtent au ridicule et contre lesquels protestent avec raison, tous les hommes éclairés ; mais dont le tort principal est de nous ridiculiser aux yeux du vulgaire et de fournir des armes aux attaques d'une presse toujours aux aguets.

Il faut que nous puissions dire hautement que les spirites n'approuvent pas ces œuvres là, et qu'ils les laissent pour compte à ceux qui les écrivent.

Nous soumettons ces trois points aux réflexions de nos amis.

FÉLIX PAULSEN.

Nota. — Nous voyons dans le journal *le Spiritisme*, de janvier, que le comité de propagande dont parle plus haut notre collaborateur et qui s'est réuni à Paris le 26 décembre, s'y est occupé principalement de l'impression du livre contenant le compte-rendu du Congrès spirite. Tout était prêt à remettre à l'imprimeur, mais le volume ne pourra paraître que fin janvier.

Il a été décidé que le comité de propagande se réunirait, à l'avenir, le 15 de chaque mois.

N. d. l. R.

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS

Le docteur Paul Gibier, le courageux défenseur des phénomènes spirites, de retour de son voyage en Amérique, a fait une communication qui intéresse au plus haut degré l'hygiène publique et que nous reproduisons d'après le *Figaro* :

A Jacksonville, dans la Floride, où le docteur Gibier est allé étudier la fièvre jaune, l'épidémie sévissait avec rigueur. Souvent 200 ou 300 personnes étaient atteintes tous les jours ; la population ne dépasse pas 20,000 habitants.

Cette maladie était presque inconnue dans cette ville qui, entourée de marécages, payait seulement un tribut aux fièvres intermittentes. L'effroi régnait dans la ville, et les liens de famille semblaient rompus jusqu'au jour où une consigne rigoureuse bloqua les habitants dans leur cité. Des soldats armés veillaient à ce que personne ne pût pénétrer dans la ville, ni en sortir, sans avoir subi des visites médicales sévères et une quarantaine prolongée. A l'intérieur, les mesures d'hygiène les plus modernes étaient

appliquées : désinfection, passage à la vapeur des effets, soufrage de la literie, surveillance et nettoyage des égouts, etc.

Les médecins du pays ont fait preuve d'une grande intelligence et d'un absolu dévouement. Les *assiégés* de Jacksonville étaient approvisionnés du dehors, en aliments, linge, médicaments sévèrement contrôlés. On a pu ainsi étouffer l'épidémie dans son foyer.

Le docteur Gibier a constaté les mêmes résultats que dans son expédition à la Havane. Comme pour le choléra, on ne trouve rien de suspect, aucun microbe dangereux dans le sang, ni pendant la vie, ni après la mort, au moment de l'autopsie; mais c'est dans l'intestin que se rencontrent des microbes particuliers, découverts et déjà décrits par M. Paul Gibier.

Après quatre mois d'internement au milieu des pestiférés, notre savant compatriote s'arrêta à New-York, où il installa un laboratoire de recherches médicales, à l'hôpital français dont il fut nommé médecin. Et il se propose de fonder à New-York un institut Pasteur.

New-York est, d'après le docteur Paul Gibier, une ville splendide, où les questions de l'hygiène sont en honneur; elle a institué un « Board of Health ». Comme à Londres, avec l'hygiène marche le « confort », compagnons inséparables. Chaque maison possède à chaque étage des sonneries spéciales : pour le feu, le téléphone, les « Messengers boys », l'appel des voitures, etc.

La vaccination est devenue presque obligatoire, et elle est recherchée librement par presque tous les pères de famille : aussi la variole est-elle fort rare. Il existe dans la rade même, sur un îlot, des hôpitaux d'isolement pour les malades des navires qui arrivent ou pour les personnes qui, débarquées en mauvais état de santé, et soupçonnées d'être atteintes de maladies contagieuses, sont reléguées d'office dans ces refuges sanitaires.

New-York est abondamment alimenté par les eaux de sources extérieures. La distribution d'eau — et uniquement d'eau de source — est faite avec prodigalité dans chaque maison, à chaque étage, dans tous les endroits retirés, — sur la voie publique et dans les édifices grands et petits qui peuvent donner asile au public.

Aussi New-York ne connaît ni les épidémies de choléra, ni celles de fièvre typhoïde. Les seules maladies à craindre affectent la poitrine et elles sont dues aux variations brusques de la température.

Le docteur Paul Gibier a parlé aussi longuement de ses expériences relatives à la vitalité des trichines.

Il en résulte cette conséquence importante : Le froid de 10 degrés que l'on ne dépasse pas dans l'industrie des viandes salées ne tue pas les trichines de l'intérieur de la viande, puisqu'elles résistent à 25 degrés au-dessous de zéro.

La Fédération belge de l'arbitrage et de la paix.

Le comité belge de la fédération de l'arbitrage et de la paix, de création récente, s'est réuni le 15 décembre à l'hôtel-de-vile, de Bruxelles, sous la présidence de M. Buls, vice-président, qui occupait le fauteuil en l'absence de M. de Laveleye.

Peu de membres présents.

M. Lafontaine, secrétaire, a fait rapport sur la situation de la société, dont la fondation ne remonte qu'au mois de février dernier. Les débuts ont été difficiles et, dans les premiers mois, les adhésions ont été à peu près nulles. Aujourd'hui, le comité compte cependant plus de deux cents membres, parmi lesquels quelques membres de la Chambre, un sénateur et cinq dames.

M. Hogdson Pratt, l'un des apôtres les plus dévoués du mouvement en faveur de l'arbitrage et de la paix, était arrivé d'Angleterre pour assister à l'assemblée et y faire une causerie sur l'œuvre. M. Hogdson Pratt a constaté en commençant que l'idéal poursuivi par ses amis et lui-même est loin encore d'être atteint, et cependant tout le monde, les souverains eux aussi, désirent la concorde, la paix et l'entente entre les puissances. Rechercher la solution du problème de la paix est un devoir et même une nécessité de notre temps, car la situation s'empire chaque jour et les dépenses occasionnées par les nations conduiront celles-ci à la banqueroute si elles s'obstinent à les augmenter sans cesse.

L'opinion publique instruite, éclairée, excitée même, peut un jour exiger l'apaisement, elle est la toute puissance et la Belgique qui est l'amie de tous sans être l'alliée d'aucun est la mieux en situation à raison de son indépendance, pour travailler à la réalisation de ce qui est le vœu du monde entier,

Pour arriver à ce résultat, il importe de faire la lumière, la vraie lumière sur toutes les questions qui peuvent amener la guerre, d'une façon directe ou indirecte, il faut pour diminuer le mal commencer par diminuer les causes M. Hogdson Pratt a été le missionnaire de cette grande et noble idée d'avenir, il raconte comment il est parvenu à créer au siége de la Fédération qui est

à Londres des sociétés affiliées à Paris, Stuttgart, Francfort, Darmstadt, Berlin, Rome, Milan, Buda-Pesth, Christiania, Stockholm, Copenhague, etc., etc.

Le savant causeur qui s'exprime parfaitement en français rappelle que depuis 1815 il y a eu 65 cas d'arbitrage, en Europe. L'orateur préconise la création d'une Haute-Cour des nations qui serait composéé de deux ou trois délégués désignés par les gouvernements. Mieux que ceux-ci qui, parfois, sont craintifs ou redoutent de froisser l'opinion publique, la Haute-Cour pourrait faire accepter l'arbitrage, elle constituerait un tribunal permanent devant lequel seraient portés les conflits surgissant entre les nations.

M. Hogdson Pratt termine sa causerie en adressant un chaleureux appel à tous les amis de la paix, pour qu'ils favorisent la propagation d'une idée dont la réalisation aurait une portée incalculable.

PROPAGANDE SPIRITE.

Dimanche, 1er décembre dernier, M. Paulsen a donné, salle du Progrès, à Ougrée, une excellente conférence sur *la Foi ancienne et la Foi nouvelle.*

Bien qu'il règnât, ce jour là, un froid de Sibérie, un auditoire de 200 personnes environ a prêté au conférencier une attention soutenue pendant tout le temps qu'à duré cette longue conférence et la controverse qui a suivi.

Le contradicteur, que les lecteurs du *Messager* ont pu apprécier par le compte-rendu de la conférence de M. Denis à Seraing, n'a pas changé d'opinion; il est resté tel qu'il était alors, un adversaire obstiné, ne voyant que « loi de nécessité, matière et esprit... gazeux. » Pour lui, toute la vérité est là, c'est utopie que de vouloir en sortir et on leurre le pauvre travailleur quand on lui promet une situation meilleure au delà de la tombe.

A l'appui de sa thèse, il apporte à peu près la même argumentation qu'à Seraing, ce qui prouve, à notre avis, qu'il est plutôt un contradicteur de parti-pris qu'un chercheur de vérités. Le peu d'accueil que sa théorie a rencontré dans l'auditoire et les chaleureux applaudissements que les répliques de M. Paulsen ont soulevés devraient pourtant lui faire comprendre que ses opinions *néantistes* sont aussi vides que le néant lui-même et que, là où il n'y a que matière, il n'y a pas sentiment, consolation ni espérance.

La collecte au profit des pauvres, a produit environ huit francs.

Conférence à Angleur, près Liége.

Le 22 décembre dernier, M. Paulsen a donné à Angleur une conférence sur les *Religions du passé et la Philosophie de l'Avenir.*

L'orateur a esquissé à grands traits le tableau des différentes phases par lesquelles s'est développé l'esprit humain. De la cellule primitive, la force animique est sortie pour évoluer graduellement dans les trois règnes et arriver après des milliers d'années à constituer un être intelligent. M. Paulsen, dans son aperçu des lois générales de l'Univers, a fait ressortir les considérations philosophiques qui découlent de l'étude des lois de la nature ; il les a opposées aux mesquines conceptions enseignées dans un but intéressé par toutes les castes sacerdotales dont l'esprit de domination cherche encore en vain aujourd'hui à arrêter l'essor de la pensée humaine.

Comme exemple, il a cité le brahmanisme. A une époque bien reculée, le peuple hindou avait atteint le point culminant de la civilisation. On sait à quel degré de servilisme, d'ignorance et de fanatisme, les prêtres de l'Inde ont fait descendre les centaines de millions d'êtres humains qui peuplent cette magnifique région asiatique soumise à l'empire britannique.

Parlant ensuite de l'influence néfaste du dogme, dont l'autorité s'est maintenue par des décrets, des exactions, des violences de toute nature, l'orateur a rappelé que toutes les religions dogmatiques ont leur histoire malheureusement souillée aussi du sang d'un nombre incalculable de victimes.

Dans une critique parsemée de traits piquants, il a prouvé l'inutilité des pratiques du culte catholique si empreintes de la simonie odieuse tant honnie par le Christ. M. Paulsen a terminé en faisant l'exposé des doctrines nées de l'observation des phénomènes spirites, scientifiquement démontrés aujourd'hui. Ces doctrines si rationnelles apportent à l'humanité une sanction à la morale : elles remplacent par une croyance raisonnée la foi aveugle qui a fait son temps ; elles combattent d'une manière efficace l'enseignement matérialiste qui tend à conduire la société à l'anarchie.

L'auditoire attentif et sympathique a chaleureusement applaudi le jeune conférencier. Personne ne se présentant à l'appel qu'il fit immédiatement aux contradicteurs, une collecte au profit des pauvres de la commune fut faite et termina cette séance intéressante dont chacun gardera le meilleur souvenir.

De nombreux exemplaires de l'excellente bro-

chure de M. Léon Denis: *Pourquoi la Vie?* ont été distribués à la sortie.

Matérialisations en Europe et en Amérique

—

(Traduit du *Banner of Light* de Boston, 9 novembre 1889.)

Le phénomène de l'incarnation temporaire d'êtres spirituels dans des formes mortelles, visibles et tangibles pour les sens humains, paraît s'accroître en Angleterre; ces formes apparaissant dans des conditions qui excluent la possibilité d'un doute.

Le *The Two Worlds* (1) du 25 octobre, donne un intéressant compte-rendu d'une séance à North-Shields, où Mme Mellen, de Heaton Park Road, lez Newcastle, était le médium, une dame qui a été employée par le monde des esprits en cette qualité depuis des années. Le cabinet était construit très simplement, rien que deux rideaux suspendus à travers le coin de la chambre. Mme Mellen était à peine passée dans l'espace triangulaire ainsi formé que son esprit-guide, un enfant ayant en apparence l'âge de sep ou huit ans, fit son apparition. On lui demanda de se dématérialiser alors qu'il se trouvait à trois pieds au-devant des rideaux, ce qu'il fit. Tous ne voyaient plus à la fin qu'un objet blanc de six pouces sur neuf, d'où l'esprit récupéra lentement sa forme première et manifesta son individualité comme auparavant. Cette forme s'étant retirée dans le cabinet, survint une autre forme masculine qui dit qu'elle prouverait la réalité du phénomène au delà de la possibilité d'un doute. L'assistance ayant chanté des hymnes, les deux formes sortirent du cabinet; elles se placèrent chacune d'un côté et tenant les rideaux au-dessus de leurs têtes les ouvrirent par le milieu, montrant à tous le médium assis dans sa chaise et respirant péniblement, et les deux formes debout en même temps en dehors du cabinet. Etant dans cette position, on vit sortir du plafond du côté opposé de la chambre une lumière qui éclaira le cabinet et montra en plein les traits du médium et des formes spirituelles. Le médium n'était jamais allé dans la maison avant la séance. Ceux qui y assistaient ne s'étaient vus qu'une demi-heure avant l'arrivée du médium et ils avaient passé leur temps en chantant des hymnes.

Le compte-rendu ci-dessus est donné par Thomas C. Eliot, de South Shields, et est signé par lui et dix-neuf dames et messieurs qui étaient présents.

Dans le *Medium and Daybreak* de la même date se trouve un rapport de J.-T. Charlton concernant une séance qui a eu lieu dans sa maison à Hetton Dorvns ; Mme Warren, de Sunderland, était le médium. Une forme vint auprès de M. Henderson et fut reconnue comme sa tante ; un garçon près de M. Tompson, qui fut reconnu comme son fils, âgé de neuf ans. Puis vint M. Clennel, ci-devant président des réunions spirites, près de M. Charlton, qui le reconnut parfaitement. Puis arriva quelqu'un apparaissant comme un enfant de deux ans. D'autres apparitions sont encore décrites, l'écrivain faisant observer qu'il ne relate que ce qu'il a vu dans sa propre maison, laissant aux lecteurs de juger, « sachant qu'il est impossible qu'une femme apparaisse sous la forme d'un enfant de deux ou de neuf ans. » En terminant il dit :

« Tout dépend du caractère des assistants aussi bien que du médium. Ne croyez pas un instant que vous pouvez tirer de l'eau propre d'une source impure. Si vous voulez obtenir de bons résultats, procurez-vous de bonnes conditions. Vous pourriez avoir avec vous un bon médium et obtenir de mauvais résultats. Pourquoi ? Parce que les assistants ne sont pas purs. Si vous voulez obtenir la vérité, soyez aussi sincères que vos médiums. »

Nous apprenons de bonne source qu'à une séance tenue en cette ville il y a peu de temps, un esprit vint du cabinet, et se trouvant à huit ou dix pieds de là, se reconnut incapable d'arriver jusqu'à l'ami qu'il désirait atteindre ; la forme était aussi trop faible pour revenir au cabinet, il ne lui restait d'autre alternative que de se dématérialiser sur place, ce qu'elle fit en présence d'une vingtaine de personnes présentes. La disparition n'était pas complète, la substance se réduisait à une petite masse blanche qui s'agrandit lentement au bout de quelques instants, et l'esprit, ayant évidemment renouvelé sa force, par une portion de la matière constituant la forme, retournant au cabinet et s'assurant une connexion plus intime avec le médium, retrouva toute sa grandeur, et put enfin accomplir son dessein.

La personne qui nous donne l'information ci-dessus, comme témoin oculaire du phénomène, nous dit en outre qu'à la fin d'une séance qui eut lieu à la même place la semaine passée, un monsieur se leva et demanda la permission d'ajouter quelques mots avant de se quitter. Il fit observer alors ce qui suit : « Il y a vingt-six ans environ que j'ai quitté cette région du pays pour

---

(1) Le journal *The Two Worlds* est publié à Manchester (Angleterre) sous la direction de Mme Emma Hardinge Britten et paraît tous les huit jours. Il coûte 6 sh. 6 d. par an, et un penny le numéro. N. D. L. R.

la Californie pendant que ma sœur était malade. Elle mourut peu de temps après mon départ. Cette après-midi elle est venue à moi et m'a dit: « Cher frère, voici bientôt vingt-six ans que vous êtes venu m'embrasser au milieu de la nuit, alors que je me trouvais malade au lit, pour vous en aller en Californie. » Ma mère est venue dans le même moment pour donner plus de poids aux paroles de ma sœur, et affirmer son identité. Pour moi, mes amis, ces preuves suffisent. C'est la première fois que j'ai revu cette sœur depuis que je l'ai quittée il y a vingt-six ans de la manière qu'elle l'a raconté ce jour.

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme MELLON.

(Traduit du *Banner of Light* du 23 novembre).

Monsieur l'Editeur. — Dans votre numéro du 9 novembre, vous parlez d'une séance de matérialisation où Mme Mellon (pas Mellen) de Newcastle-on-Tyne, Angleterre, était le médium. Permettez-moi de dire quelques mots pour confirmer la réalité des phénomènes produits par son entremise, car je connais ce médium depuis dix ou douze ans.

J'ai en ma possession une demi-douzaine de photographies des formes matérialisées qui se sont montrées à ses séances en Ecosse, où j'ai demeuré en quittant Newcastle; elles furent prises par un gentleman indépendant dans la vie privée, quelques-unes en *plein air*, et d'autres dans une maison particulière, à la clarté du jour, en différentes occasions, alors qu'il était en visite chez des amis. J'ai montré ces mêmes photographies jeudi soir à Brittan Hall à une réunion composée surtout de personnes désireuses de s'instruire dans le spiritualisme.

Aux photographies prises par M. Smith, de East Preston Street, Edimbourg, Ecosse, dont il vient d'être question, on peut ajouter celles qui ont été prises il y a quelques années par un savant bien connu dans le nord de l'Angleterre, M. T.-P. Barkas, F. G. S. de Newcastle; elles furent obtenues à l'aide de la lumière du magnésium et le fait fut commenté à l'époque dans les journaux de cette ville.

Feu le professeur Clifford, de l'Université de Cambridge, en Angleterre, noua Mme Mellon dans un hamac qui enregistrait son poids, pendant que tous les phénomènes anormaux se passaient; et peu après la Newcastle-on-Tyne Society organisa un service de balances à côté du cabinet, sur les plateaux desquelles les formes étaient priées de prendre place afin de comparer leur poids avec celui du médium, mais comme j'avais quitté Newcastle en ce moment je ne peux que mentionner le fait; ce fait néanmoins reste debout, c'est-à-dire qu'après tant d'années et tant de preuves, la réalité de sa médiumnité est toujours manifeste. Les futurs historiens du mouvement spiritualiste y trouveront des matériaux à ajouter au chaînon de preuves sur lequel s'appuie, des deux côtés de l'Atlantique, la base solide de notre philosophie.

J.-T. Rhodes.

21, Merrinac street, Haverhill (Mass.) 10 nov. 1889.

NECROLOGIE.

Dernièrement est décédé M. Marcelin La Garde, homme de lettres, né à Sougnez-Aywaille (Liége), décédé à St-Gilles lez Bruxelles. Cet écrivain qui a été longtemps le rédacteur en chef de l'*Illustration européenne* avait une haute idée du spiritisme dont il s'est inspiré dans ses récits attachants de l'histoire et des légendes de l'ancienne Ardenne.

Nous avons reproduit dans le temps un de ces récits dans le *Messager*. M. La Garde était âgé de 70 ans.

NOUVELLES.

L'Almanach spirite pour 1890 vient de paraître.

Nous rappelons à nos lecteurs que les commandes, accompagnées du montant, doivent être adressées à M. Duparque, secrétaire de l'*Union spiritualiste*, rue Bourdon, 39, à Chênée-lez-Liége.

Un exemplaire, 15 centimes; Prix franco de port: 25 exemplaires, frs. 3; 100 exemplaires, frs. 10.

La première édition sera promptement épuisée.

* * *

Reçu l'*Almanach 1890*, publié par la Société Les Libres Penseurs de Liége, neuvième année, avec l'épigraphe ci-dessous signé Emile de Laveleye, et que les libres penseurs feraient bien de méditer:

« Aujourd'hui, en Belgique, les questions politiques sont des questions religieuses et par conséquent, qu'on le veuille ou non, les partis politiques sont des partis religieux. Comment alors le parti libéral peut-il combattre un parti essentiellement religieux sans toucher à la religion? Les principes politiques du parti catholique ne font qu'un avec ses principes religieux; ce sont les sacrements qui sont ses armes de combat et vous voulez lutter contre lui, sans parler de ce qui est sa raison d'être et la cause de ses succès. »

Prix: 1 exemplaire 15 centimes; 100 exemplaires 10 francs. S'adresser à M. Oscar Beck, rue Jolivet, à Liége.

* * *

Paraîtra en février 1890, *la Traduction Allemande*, très soignée, 500 pages in-octavo, du livre d'Allan Kardec:

Le Ciel et l'Enfer, ou la justice divine selon le spiritisme.

Souscrire dès maintenant à la librairie de M. Karl Siegismund, 68, Mauerstrasse, Berlin W. Prix : mks 4, soit fr. 5.00.

* * *

Conférences du magnétiseur Donato. — Depuis quelques semaines, dit la *Chaîne magnétique*, M. Donato donne des conférences au théâtre de la galerie Vivienne à Paris. Il y a foule chaque soir. Avec une clarté et une simplicité qui frappent l'auditeur et qui portent la conviction dans tous les esprits, l'éloquent conférencier démontre *qu'il est absurde de vouloir interdire les séances publiques*, lesquelles offrent bien moins de dangers que les séances privées.

Ces conférences, auxquelles assistent chaque fois un grand nombre de savants, ont lieu tous les samedis à neuf heures du soir. La dernière portait sur la *critique du Congrès hypnotique* et était suivie de l'enseignement et de la démonstration de la méthode hypnotico-magnétique du célèbre conférencier-professeur.

* * *

Nous avons reçu un journal quotidien du Canada : *The Evening Recorder* de Brockville, avec un récit très détaillé de manifestations spirites spontanées qui se passent chez un fermier des environs et qui dépassent en intensité tout ce qui s'est vu dernièrement à Resau. Nous en parlerons prochainement.

* * *

M. Gladstone, l'illustre homme d'Etat anglais a maintenant quatre-vingts ans accomplis; un journal allemand faisait dernièrement son éloge en quelques lignes qui méritent d'être citées :

« M. Gladstone, disait ce journal, n'a pas conquis ses lauriers sur les champs de bataille, il n'a pas établi un nouveau gouvernement, mais il a semé de grandes idées, donné des libertés à son pays; il a travaillé pour la paix. Il n'aime pas la force, il est pour le droit. C'est un homme de logique et de raison. L'histoire lui tiendra compte de tous ces mérites, qui valent bien ceux des guerriers et des fondateurs de dynasties ! »

* * *

Nous lisons dans le *Sphinx* de Munich, numéro de novembre :

« *Fraternitas* est le nom de la maison commune qu'un comité d'occultistes veut fonder près de Locarno (Suisse) au Lac Majeur, dans une situation magnifique, à l'effet d'y réunir tous ceux qui veulent se vouer à l'occultisme pratique. Le capital de la société sera seulement de 50.000 francs souscrit en actions de 500 francs. Les actions ne donneront aucun intérêt, mais seulement le droit d'habiter la maison. Nous ne voyons pas l'opportunité de ce projet, ni la possibilité de sa mise en pratique. Il en est peut être autrement pour d'autres personnes.

Comme lieu de plaisance et au point de vue sanitaire, cela peut aussi intéresser plusieurs de nos lecteurs.

Le comité est composé de Mme la baronne C. Wachtmeister (présidente), D^r^ médecin Hartmann, professeur Dr Thurmann, et le D^r^ en jur. Pioda de Locarno (Suisse), secrétaire de l'entreprise. »

HÜBBE SCHLEIDEN.

* * *

Le directeur du *Journal du Magnétisme* demande un secrétaire. Il désire un jeune homme de 15 à 16 ans, ayant une bonne écriture et des dispositions pour apprendre le magnétisme.

Appointements: 25 frs. par mois pour commencer, le lit et la table. S'adresser, 23, rue Saint-Merri, Paris.

* * *

Enterré vivant. — On mande de Rodez (France) qu'un sieur Alary, âgé de 60 ans, du village de Vimenet (Aveyron), ayant eu une attaque de paralysie, tomba en léthargie. Après vingt-quatre heures de rigidité complète on le crut mort et on l'enterra.

Le lendemain, le fossoyeur travaillant à côté de la tombe, entendit plusieurs coups frappés à l'intérieur de la bière.

Effrayé, il s'enfuit à toutes jambes et arriva chez lui où il tomba évanoui. Il raconta ensuite à plusieurs personnes ce qui avait occasionné sa frayeur.

On courut au cimetière, où la bière d'Alary fut ouverte. Le cadavre fut trouvé encore chaud. Le malheureux venait de mourir asphyxié.

DENIER DE LA PROPAGANDE

REPORT. . fr. 50.

Comme ce serait avec bien du regret que je verrais cesser la publication du *Messager* qui rend tant de services à la cause du Spiritualisme, je viens à votre appel vous offrir mon obole. Ci-joint un mandat-poste de cinquante francs au nom de M. Saive. Arthur d'Anglemont, » 50. »

Avec mes meilleurs souhaits et l'espoir que notre excellent journal sera soutenu comme il le mérite. Un prolétaire. . . . . » 1.00

Un défenseur de la bonne cause . . » 7.00

Mme veuve Joannès . . . . . . » 5.00

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C[mes] LE NUMÉRO — 18[e] ANNÉE — N° 15 — Liége, 1[er] Février 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M[r] H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Prime gratuite à nos abonnés. — Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines. — Les précurseurs du spiritisme. — Le monde des Esprits. — Nécrologie. — Nouvelles.— Denier de la propagande.

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS.

Nos abonnés peuvent obtenir *gratuitement*, pendant l'année 1890, le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 francs.

Pour recevoir gratuitement cet intéressant journal, nos abonnés doivent écrire à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue St-Merri, à Paris, en ajoutant leur quittance d'abonnement.

Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines

M. Arthur d'Anglemont, l'auteur de l'ouvrage si remarquable *Dieu et l'Etre universel* (1) dont nous avons annoncé l'apparition, veut bien nous communiquer la réponse ci-dessous qu'il vient de faire aux doctrines émises dans un livre de M. Henri Barnout et qui a paru récemment sous le titre: *Le Monde sans Dieu*.

L'auteur de cet ouvrage considère la *divinité, l'immortalité de l'âme, les destinées humaines ultraterrestres*, comme autant d'hypothèses engendrées par les fantaisies de l'imagination et contraires aux données de la science actuelle. C'est à ces négations systématiques que M. d'Anglemont a répondu, en démontrant que l'existence de Dieu, celle de l'âme et les destinées successives qui sont la conséquence de son immortalité, ont pour point d'appui la science, qui les révèle, soit par l'étude des éléments de la nature, soit par l'observation des phénomènes qu'elle engendre, soit enfin par le raisonnement qui s'impose par la logique.

(1) Paris, Auguste Ghio, éditeur. Prix : fr. 3,50.

Cette page magnifique, que nous regrettons de ne pas pouvoir publier en une fois, sera lue, croyons nous, avec plaisir par ceux de nos lecteurs qui s'intéressent plus particulièrement à ces hautes études.

Dieu n'existe pas, disent ses négateurs, parce que personne n'a jamais pu le voir et qu'il est impossible de se former aucune idée de sa manière d'être. Mais s'il n'a pas encore été vu c'est qu'on n'a point su le voir ; et si on n'a pas compris quelle pouvait être sa forme d'existence, cela tient à l'idée fautive que l'on se fit de sa nature qui, cependant, dans une certaine mesure, est analogue à celle de tous les autres êtres.

Pour avoir la notion de l'Etre divin, il ne faut pas se le figurer, ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici, comme une insaisissable abstraction, comme le pur esprit de fantaisie qui, dénué de toute substance composante et, par conséquent, de toute puissance impulsive ou de toute résistance, ne serait autre chose que le vide absolu ou le néant

Dieu, tout au contraire, quand on l'envisage dans sa plénitude, occupe non seulement l'infini des infinis, ou le grand-tout de l'espace, mais il est constitué par le grand-tout des êtres, c'est-à-dire qu'il existe dans la nature intégrale qui le compose et lui donne son admirable réalité.

Si Dieu n'était pas le grand-tout absolu des existences, ce serait alors ce grand-tout qui prendrait son lieu et place, parce qu'il serait plus complet, et, par conséquent, plus grand et plus puissant que lui. C'est pourquoi le grand être infiniment suprême est formé substantiellement par l'intégralité des existences, ou des êtres représentatifs de toutes ces formes d'existence, ceux-ci lui apportant toutes les propriétés, toutes les facultés dont ils sont doués, comme autant d'éléments ou de matériaux indispensables à la formation de tout ce qui est en lui. Et, de plus,

tout en absorbant le grand-tout des êtres, il ne cesse de posséder son intime individualité que nous allons bientôt faire connaître.

D'ailleurs, il n'en peut être autrement puisque Dieu, la grande unité totale concrète, ne se conçoit qu'autant qu'il comprend en lui toutes les fractions également concrètes de cette unité, fractions systématiques déterminant par leurs groupements les diverses unités d'attributs de ce grand être ; car si l'on pouvait supposer, à un moment donné, que tous ces êtres vinssent à disparaître, n'est-il pas certain que l'unité divine ayant perdu toutes ses unités partielles intégrantes, se trouverait entièrement anéantie ?

Pour voir Dieu, quoi de plus simple ! Chacun de nous le contemple bien souvent, sans s'en douter, quand il élève les regards vers le ciel pendant une nuit étoilée. Le firmament sans limites est le domaine organique de son âme pensante et agissante, sans laquelle il serait inférieur au plus humble d'entre nous; car, dépourvu de cette âme, il lui manquerait la pensée ; il se trouverait dépourvu de toutes facultés intelligentes, de toutes facultés affectives, de toutes facultés sensorielles, facultés sans lesquelles il ne pourrait être constitué dans sa divinité.

Mais si l'Etre divin est inconcevable indépendamment de l'âme, qui est le réceptacle et la composante de ses facultés propres, il faut que cette âme soit elle-même conformée par un organisme spécial, doué d'organes susceptibles de faire fonctionner chacune des manifestations pensantes.

C'est en cela que l'auteur du livre qui nous occupe est parfaitement logique quand il refuse d'admettre l'existence de l'âme humaine, sous prétexte que celle-ci manquerait des organes cérébraux pour exercer la pensée. Non seulement l'âme humaine est en possession de ce cerveau animique, ainsi que nous le démontrerons plus loin, mais ce cerveau est non moins indispensable à l'âme divine, comme il est non moins nécessaire à toute âme quelconque, qui en possède un, construit et agencé en raison de sa valeur spécifique.

Cependant, on pourrait objecter que Dieu infini, que nous nommons *Dieu infiniversel*, pour mieux le faire comprendre encore dans son immensité, on pourrait objecter que ce grand être étant sans limites aucunes, se refuse à l'adaptation de toute espèce d'organisme, si l'on considère qu'il n'est point d'organisme qui ne soit limité et fini. Et, en effet, l'Etre infiniversel occupant l'intégralité des étendues, devrait revêtir un organisme infini comme lui, dont chacun des organes constituants serait également infini. Mais un organe infini de toutes parts serait entiérement informe, et, dès lors, impropre à l'exercice d'aucune fonction déterminée, puisque c'est l'instrument ou l'organe qui impose la forme à cette fonction et que celle-ci se modifie aussitôt qu'un changement se manifeste dans l'agent organique qui la produit.

C'est pourquoi, pour être organisé, et on ne peut le concevoir autrement, Dieu infiniversel se partage en un nombre infini d'unités divines partielles, qui sont autant d'unités divines finies, et dont chacune, formée à l'image du grand-tout infini divin, en reflète les perfections sublimes. Les unités divines ainsi constituées prennent la dénomination d'*Omnivers divin*, en raison de leur similitude avec le Grand-Tout, dont elles sont l'image; et, pour se les figurer, il faut voir le grand firmament infini partagé en autant de firmaments partiels qu'il est de ces omnivers.

Du moment où un omnivers divin est un être fini, il est facile de le concevoir organisé et doué de tout ce qui est appelé à composer l'être pensant et agissant, c'est-à-dire en possession de l'âme divine qui est représentative de cet être lui-même.

Or, l'âme divine est par elle-même l'archétype de toutes les âmes; c'est pourquoi, décrivant sommairement l'âme humaine, ainsi que nous allons le faire plus loin, nous ferons comprendre également l'anatomie de cette âme divine, en tenant compte de sa grande supériorité sur toute autre âme.

Mais il est à considérer qu'il ne suffit point à l'être animique, partout où on l'envisage, de posséder des organes pour formuler la pensée ; il lui faut en outre le moteur de ces organes, qui est le fluide pensant, auquel nous donnons la dénomination de *fluide psychique*, et qui est aussi indispensable pour faire agir chaque espèce de faculté animique que peut l'être l'action vibratoire qui met en jeu chacun des divers instruments d'un orchestre. Et de même que les instruments de musique, qui sont les organes de cet orchestre, demeurent dans le mutisme le plus complet quand ils sont à l'état de repos, parce qu'aucune force vibratoire ne les anime, de même les instruments ou organes de l'âme ne produisent la pensée que sous l'influence des forces également vibrantes qui sont les fluides psychiques, auteurs de toutes leurs manifestations.

Si nous envisageons la somme intégrale des omnivers divins, fractions du grand Être infiniversel dont ils forment le total, il nous sera facile de déterminer les sources inépuisables des fluides psychiques alimentant le fonctionnement

de tous ces omnivers, que nous avons reconnus comme autant d'âmes divines. Ces sources motrices de la pensée, où les trouver si ce n'est dans tous les astres de chacun des firmaments, qui sont le siège de ces âmes divines ; car tous ces astres sont habités (ce qu'il n'est pas impossible de démontrer), et les êtres qui les habitent sont les générateurs innombrables de ces fluides psychiques, qu'ils font rayonner extérieurement à eux sous l'influence de leurs propres actes pensants.

Comment contester la formation de ces fluides radiateurs engendrés par tous les êtres qui vivent sur les astres, fluides dont la science, aujourd'hui, est bien forcée de reconnaître l'existence chez l'homme, depuis qu'elle s'occupe des phénomènes de l'hypnotisme ? Et d'ailleurs, puisqu'un corps en combustion, qui n'est autre qu'un assemblage de corpuscules de matière, fait rayonner sa lumière à une grande distance, pourquoi l'être humain serait-il dépourvu des avantages que possède le minéral, auquel il est si supérieur ?

Quand on étudiera la puissance rayonnante de nos fluides psychiques, ou magnétiques, ce qui est la même chose, on leur reconnaîtra des intensités de projection considérables, tout aussi faciles à comprendre que celles des rayons que nous envoyent les lointaines étoiles dans les immensités sidérales.

Or, puisque ces rayons émanés des actions vibratoires de la pensée existent, et que tout est appelé à donner son utile emploi, n'est-il pas certain que le produit de tous ces fluides, en chaque astre, est récolté, élaboré et classé, étiqueté, pourrait-on dire, suivant sa valeur particulière et l'usage auquel il est destiné, si l'on tient compte de ce que savent accomplir les admirables lois de la nature.

Mais à quoi peuvent servir ces fluides qui transportent au loin dans les cieux les vibrations des pensées multiples, si ce n'est à reconstituer les éléments d'une nouvelle pensée grandiose dont l'unité sera formée de toutes ces parcelles lui apportant les diverses propriétés dont elles sont douées. Et c'est ainsi que la pensée se montre composée de la même manière qu'un bloc de métal, par exemple, qui ne doit, lui aussi, les propriétés qui le distinguent qu'a celles des corpuscules de la même espèce que la sienne, qui ont été appelés à le constituer.

Telle est la base fondamentale de la pensée : des organes spéciaux sont appelés à recevoir les vibrations pensantes, tandis que les courants fluidiques psychiques sont les moteurs nécessaires, spécialement choisis dans leur type d'espèce, suivant la nature de la faculté qui doit être mise en jeu. Les minéraux, les végétaux, les animaux, les êtres humains, tous les règnes supérieurs à celui de l'homme apportent à l'âme divine le tribut de leurs élaborations pensantes, dont elle s'alimente et qu'elle dépense au fur et à mesure qu'elle s'exerce elle-même.

La multiplicité infinie des omnivers divins est indispensable à la gestion du grand-tout firmamentaire ou du grand-tout des êtres, ce grand-tout ne pouvant subsister constamment dans sa magnifique harmonie qu'autant que des intelligences éminemment supérieures veillent sans cesse et en tout lieu à l'exécution des lois éternelles qui sont les agents de cette universelle harmonie.

Une seule unité divine, qui résiderait au centre de l'espace sans limites (si ce centre pouvait être déterminé jamais), serait impuissante à exercer sa direction souveraine dans toutes les profondeurs des infinis, car il lui serait mathématiquement impossible d'envoyer sa volonté dirigeante d'une manière instantanée, à toutes les altitudes de l'infiniment grand. Et comme les lois envoyées par cette volonté dirigeante n'auraient pu atteindre, au moment voulu, le but qui leur aurait été assigné, ce serait le chaos qui agirait en leur lieu et place, laissant périr tout ce qui aurait été abandonné par l'action divine.

Voilà pourquoi l'infinie multiplicité des omnivers divins doit se distribner dans toutes les régions des étendues, afin que le grand-tout des êtres reçoive d'étapes en étapes successives, tout ce qui est nécessaire pour le faire subsister dans toute sa plénitude.

Mais ce classement des omnivers n'a rien d'arbitraire ; il résulte au contraire d'un ordre admirable qui, partout, est la conséquence de la loi de formation de l'unité par multiplication progressive, ou graduellement ascendante, de ces omnivers. Cette hiérarchie, dont l'unité dernière enveloppante, quoique toujours finie, peut croître sans fin, se rapproche de plus en plus de l'infiniment grand sans l'atteindre jamais.

Si on arrête la pensée sur chacune de ces unités diverses, on les voit toutes se présenter sous l'aspect *d'une unité divine principale*, toujours formée par les unités divines *rudimentaires* qui la constituent, de telle sorte que l'unité divine principale supérieure qui embrasserait à elle seule l'infini des infinis, si la pensée pouvait la concevoir, serait cette unité suprême qui représenterait Dieu unique.

Chaque unité divine principale de cette hiérarchie, partout où on la contemple, absorbe égale-

ment toutes les unités divines qui sont en elle; mais il est des liens fluidiques si intimes, reliant toutes ces personnes les unes aux autres, que partout on retrouve une même unité de pensée, une même unité de perfection, une même unité d'intelligence faisant appliquer les lois de la nature avec la même rectitude. Cependant, la direction divine suprême ne peut émaner que de l'infiniment grand, et c'est l'unité divine principale, que l'on conçoit infiniment croissante dans son étendue pour pouvoir la formuler à la pensée, c'est cette unité infiniment suprême qui est *Dieu unique*, administrant la nature toute entière, par l'intermédiaire de tous les omnivers divins graduellement descendants jusqu'au plus profond des infiniment petits, et avec chacun desquels il est en communication au moyen de ses radiations continues.

Telle apparaît la divinité, occupant tout espace pour distribuer la loi universelle à tous les firmaments, y réglant le cours des astres dans son admirable régularité et donnant à tous les êtres le plan de leur organisation spécifique, le plan de leurs propres fonctions vitales et même celui de leurs évolutions successives.

Retrancher Dieu de la création, ainsi que le voudrait l'auteur du livre qui nous occupe, ce serait également supprimer en un seul bloc toutes les lois de la nature, dont aucune ne pourrait se manifester indépendamment de l'intelligence divine supérieure qui, possédant l'omniscience, c'est-à-dire la science s'appliquant à tout ce qui existe, est seule capable de régler d'une manière parfaite les conditions de la vie de tous les organismes.

Vouloir que les lois opèrent leurs directions mathématiques avec la formule spéciale pour chaque espèce de phénomène, et que ces rares effets se produisent sans l'intervention d'aucune intelligence, n'est-ce pas vouloir démontrer que c'est le hasard aveugle qui tient lieu de cette grande intelligence, ce à quoi le sens commun n'a plus rien a répondre.

Mais s'il est reconnu que toute loi est nécessairement tributaire d'une intelligence supérieure qui la régit, comme cette intelligence ne peut provenir que de la pensée qui la formule, et que la pensée elle-même est le produit de l'être animique pensant, n'est-on pas conduit à reconnaître l'existence nécessaire des personnes divines finies, l'existence des omnivers divins qui sont les souverains ordonnateurs de toutes les lois de la nature, comme ils sont les créateurs nécessaires de tous les êtres. *(A suivre.)*

Les Précurseurs du Spiritisme moderne.

En suite de la lettre de M. Henry Lacroix dont nous avons donné des extraits dans notre numéro du 1er décembre, M. E.-W. Capron de New-York fait remarquer dans le *Banner of Light* du 9 novembre, que des brochures et articles de journaux sur les manifestations spirites ont vu le jour en Amérique à partir de l'an 1848. Après les événements de Rochester, en novembre 1849, lui-même a publié en collaboration avec M. Barron de Auburn, N. Y., une brochure qui a été tirée à dix mille exemplaires et qui a donné une grande impulsion à la cause. Ceci est exact, nous avons donné à plusieurs reprises des extraits de cette brochure dans *le Messager*.

Le pasteur W.-R. Tomlinson de Weymouth, Angleterre, adresse de son côté au journal *Light* de Londres, du 26 octobre, une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

Monsieur l'éditeur, ce fut, je pense, une grande erreur lorsqu'on a affirmé au récent congrès de Paris, que Allan Kardec est le fondateur du Spiritisme moderne; pour moi, assurément, le vrai fondateur est Louis XVII, le roi légitime de France, l'infortuné Dauphin, second fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, lequel eut des visions depuis son enfance; il était *clairaudiant* comme le roi David et peut-être, sous certains rapports, plus clairvoyant; il a publié, en 1839, un livre intitulé : *la Doctrine céleste de Notre Seigneur Jésus-Christ*, dans lequel, de même que dans d'autres de ses ouvrages, se trouvent les principaux enseignements,adoptés ensuite par les esprits-guides qui ont dicté leurs communications aux médiums et dont Allan-Kardec a tiré parti. C'est pour cette doctrine que l'infortuné prince, le 24 octobre 1838, alors qu'il était exilé en Angleterre par Louis-Philippe, s'est séparé de l'Eglise romaine et a perdu ses amis qui l'avaient soutenu libéralement jusque là ainsi que sa famille; c'étaient principalement de bons catholiques de l'ancien régime et des membres du clergé; et c'est ainsi que d'une position relativement aisée, résultat de leurs subsides, il se trouva subitement réduit à la pauvreté dès qu'ils cessèrent leurs libéralités, ce qu'ils firent non parce qu'ils doutèrent de sa royauté mais parce que lui, le fils aîné de l'Eglise avait rompu sa fidélité envers le Pape. Cette rupture était pour lui un cas de conscience, à cause de l'enseignement des Esprits. Nous lisons dans *la Légitimité* du 5 décembre 1886, un journal publié hebdomadairement à Bordeaux et qui à soutenu pendant six ans le droit de sa famille à être reconnu de

sang royal, ce qui suit : « Avant de quitter l'Eglise la lutte fut longue, et ce ne fut que le 4 octobre 1838 qu'il s'est séparé de l'Eglise catholique. »

Avant de prendre cette résolution, Louis XVII envoya un émissaire de Londres, l'abbé Laprade, afin d'engager le Pape à prendre en considération les enseignements lui donnés par les Esprits; il voulut entr'autres que le Pape adoptât pour la liturgie de l'Eglise, une prière qui lui avait été révélée dans la nuit de Noël, 1836. Le Pape refusa, tout en lui envoyant sa bénédiction comme à un roi non reconnu.

Voici un court résumé des doctrines de Louis XVII, contenu dans *la Légitimité* du 12 décembre 1886 : « 1° Que l'éternel est un Dieu unique, et non pas un Dieu en trois personnes; 2° Que toutes les âmes ont été créées au ciel, avant la formation de cette terre, et que ce sont elles qui composent l'humanité par leur habitation dans les corps nés de l'homme ici-bas ; 3° Que tous les hommes sont fils de Dieu, comme Jésus-Christ, par l'esprit et par l'âme qui constituent leur être immortel ; et fils de l'homme, par le corps mortel qui retourne en terre, tandis que leur personne spirituelle continue sa carrière terrestre dans d'autres corps humains, jusqu'à ce qu'elle ait accompli la volonté de Dieu sur ce globe; 4° Que Jésus-Christ, fait seigneur de ce monde par l'Eternel, est notre frère aîné du ciel, d'où nous sommes descendus et où nous retournerons, selon le mérite de nos œuvres, en remontant successivement dans tous les cieux, lesquels sont les demeures de notre Père céleste, et par où nous devons passer pour arriver à lui ; 5° Que nous serons tous sauvés dans un temps donné de l'éternité. »

Les livres écrits par Louis XVII, et qui contiennent ces doctrines sont: *la Doctrine céleste*, 1839 ; *Partie préliminaire de la Doctrine céleste*, 1839 ; *Révélation sur les erreurs de l'Ancien Testament*, 1840 ; *Salomon le sage*, 1841.

Son dévoué ami et fidèle serviteur, le comte Gruau de la Barre (1) qui était présent à son lit de mort, en Hollande, en août 1845 dit dans son ouvrage *la Survivance du Roi martyr* :

« Toutes ses phrases étaient entrecoupées par des prières, et il conversait fréquemment avec Louis XVI et Marie-Antoinette, ces augustes et bienheureuses victimes, qui paraissaient venir chercher leur fils bien-aimé, dont le martyr avait été plus douloureux et plus long que les leurs. »

Le Roi de Hollande qui n'avait aucun doute sur son identité, par suite de sa connaissance de secrets d'Etat, avait envoyé deux docteurs militaires et un aide-de-camp pour l'assister pendant sa maladie et il se faisait adresser journellement un bulletin pour constater l'état de l'illustre patient. Il fut inscrit et enseveli à Delft comme *Louis XVII, Roi de France et de Navarre, etc., Charles Louis, Duc de Normandie, né à Versailles le 7 mars 1785*, comme l'atteste une pierre tumulaire qui se trouve encore dans le cimetière de Delft. Le Roi actuel de Hollande et le Pape reconnaissent encore maintenant sa famille comme royale et les fils de cette famille sont entrés dans l'armée et la marine neerlandaise comme des Bourbons. Mais mon but ici est de prouver que Louis XVII, dans ses ouvrages, a enseigné les points principaux des doctrines d'Allan Kardec plusieurs années avant que celui-ci eût pensé à les formuler.

Nota. — La *Revue spirite* du 1er novembre, qui insère une bonne partie de la lettre du pasteur protestant, la fait suivre de quelques considérations très justes que nous reproduisons également :

« Allan Kardec, dit-elle, n'a jamais prétendu qu'il avait créé et mis au monde le spiritisme, par cette simple raison que la doctrine spirite est vieille comme le monde ; il a coordonné l'enseignement des Esprits, en 1855, époque à laquelle personne (sauf quelques exceptions) ne songeait aux œuvres éparses d'auteurs divers, qui avaient entrevu une parcelle de la vérité, sans pouvoir la faire accepter en la vulgarisant. En mettant en ordre l'enseignement général, en le dégageant de tout mysticisme, en synthétisant avec logique la philosophie nouvelle, en la faisant scientifique et progressive, Allan Kardec s'est fait comprendre de tous les esprits qui veulent le progrès, qui ont horreur du dogme et du mystère, et c'est pour cette raison que les congressistes qui représentaient des millions de penseurs, l'ont à juste titre considéré comme le *fondateur* ou le plus *éminent* et le plus *logique* des *vulgarisateurs* en fait de *spiritisme*. Oui les spirites ont en haute estime Allan Kardec, ce professeur admirable qui a su se faire lire et se rendre compréhensible, tellement sa méthode d'enseignement est simple et parfaite.

» Certes nous rendons justice à tous les précurseurs, nous les aimons et les bénissons, mais ce n'est point une raison pour ne pas rendre justice à cet honnête travailleur, à ce rude lutteur que nous vénérons, qui a mis à la portée

(1) Nous nour rappelons avoir lu dans le temps une série de lettres très éloquentes publiées dans *la Meuse* par le comte Gruau de la Barre pour établir les prétentions légitimes de la famille Naundorf au trône de France. N. d. l. R.

de tout le monde le plus intéressant des problèmes, celui de la vie d'outre-tombe, en l'expliquant comme un problème de mathématiques. Que M. le pasteur Tomlinson, qui a rendu des services éminents à la cause, nous permette d'honorer tous les hommes de bien, en laissant à chacun d'eux ce qu'il mérite. P.-G. L. »

LE MONDE DES ESPRITS.

Sous ce titre nous lisons dans la *Meuse* du 16 janvier :

Les juges du tribunal civil de la Seine viennent d'entendre les plaidoiries d'un procès bizarre et singulièrement attachant.

Non point que la cause en elle-même offre un intérêt bien nouveau.

C'est simplement un différend au sujet d'un gros héritage.

Mais il s'y mêle un curieux débat sur la sorcellerie et le pouvoir des esprits, et c'est l'un des maîtres du barreau parisien, Me Léon Renault, qui a pris, en cette circonstance, la défense du spiritisme contre ceux qui le voulaient attaquer.

En deux mots, voici l'histoire. Elle a déjà défrayé les conversations parisiennes.

Mme la baronne de Martres est morte en 1884, laissant sa fortune, qui est considérable, à son amie spirituelle, Mme Chapitey, qui ne lui était parente en aucune façon.

Les héritiers directs furent naturellement fort dépités d'être dépossédés au profit d'une étrangère, et ils l'accusèrent d'avoir usé d'artifices extraordinaires pour capter cette fortune. Il paraît, en effet, qu'on vivait d'une singulière façon au château d'Andillon. Mme de Martres avait été folle, en un temps, et elle n'était sortie, guérie, de la maison du docteur Blanche, que pour s'adonner aux pratiques du spiritisme, qui consistent à converser avec les morts, au moyen de tables tournantes. Un médium dont elle avait fait la connaissance, Mme Chapitey, la guidait complaisamment dans le monde des esprits et l'initiait aux mystères de l'occultisme. Si bien que Mme de Martres avait recours à elle dans tous les instants critiques de son existence. Elle lui écrivait fréquemment et prenait ses avis avec une déférence extrême.

N'était-ce pas à elle, après tout, qu'elle devait d'avoir vu la Lumière et d'avoir pu retrouver, au delà du tombeau, l'âme des êtres chéris qu'elle avait perdus ?

En mourant, elle lui laissa son avoir, et c'est contre cette donation que proteste aujourd'hui Mlle Godon de Frileuse.

Elle demande au tribunal d'annuler un testament « arraché à l'abêtissement de Mme de Martres, au cours d'une séquestration matérielle et morale, grâce à l'influence des évocations d'esprits. »

Me Léon Renault a soutenu la validité du legs, vous devinez avec quelle éloquence et quelle science du droit.

Mais j'imagine que le tribunal n'aura pas été médiocrement surpris de l'entendre exposer avec beaucoup de bienveillance les principes de la doctrine spirite et soutenir, en quelque sorte, qu'il n'y avait rien d'impossible à ces apparitions de revenants qui remplissaient de joie Mme la baronne de Martres.

Me Léon Renault a même cité un passage des Confessions de Saint-Augustin où l'évêque d'Hippone raconte qu'il a revu sa mère morte et qu'il attend encore sa visite.

Et l'éminent avocat parlait de cela sérieusement, non point comme s'il y eût cru lui-même, mais avec respect, comme de choses raisonnables et dignes qu'on s'y intéresse !

Croyances de vieilles femmes, dites-vous ?

Croyances très-répandues, en tout cas, et dont les adeptes innombrables en Amérique forment dès maintenant, en France, une église largement ouverte et dans laquelle sont entrés des croyants et des incrédules de toutes les religions révélées.

Cette tendance des esprits disposés à rechercher dans le surnaturel l'explication des problèmes de la vie n'est pas un phénomène nouveau. C'est même une phase qui revient périodiquement dans l'histoire des peuples. Le mesmérisme avait eu son petit renouveau déjà, vers 1830, et le spiritisme eut aussi sa période de florescence pendant les années brillantes de l'Empire. C'était l'époque où les expériences de William Crookes bouleversaient le monde. Le médium Home avait été reçu aux Tuileries et il avait, sans le toucher, par la seule évocation des esprits, marqué d'une tache noire indélébile le fin mouchoir de dentelles que l'Impératrice tenait à la main.

Puis on n'y avait plus attaché d'importance, à ces phénomènes inexplicables par les lois de la physique et, partant, incroyables.

Voilà qu'on y revient peu à peu.....

Vous riez de toutes ces diableries, et j'en rirais aussi.

Mais des hommes de l'éloquence et du talent de M. Léon Renault en parlent sans sourire, tandis que M. Franck, qui est de l'Institut, s'il vous plaît, consacre de gros volumes à étudier ces mystères.

Faut-il croire que M. Franck est un illuminé,

que William Crookes était un fou et que M. Léon Renault a voulu se moquer de nous ?

Faut-il croire, au contraire, que Mme de Martres communiquait réellement avec les êtres qu'elle avait perdus, que Mme Chapitey possédait le pouvoir occulte nécessaire aux médiums, et que ce ne sont point de lugubres fumistes, les mages et les sorciers, comme M. Josephin Peladan, qui se revêtent de rouge andrinople, semé d'étoiles, coiffent leur tête d'un chapeau pointu et se donnent pour les détenteurs de l'unique science ésotérique qui fut confiée par Dieu à Adam et Ève ?...

Oh ! mystère !...

Nota. — Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur la bonne ou la mauvaise foi d'un médium qui peut se laisser tenter par l'appas de l'argent et donner pour des communications spirites ce qui n'est que le produit de sa propre imagination. Y a-t-il eu captation ? Nous n'en savons rien, et les juges qui vont avoir à juger cette querelle ont peut-être trop de préventions pour le faire sainement. Quant au fait même de la communication entre les vivants et les morts, il est établi depuis longtemps ; et si des journaux de grande information comme *la Meuse* avaient fait leur devoir en tenant régulièrement leurs lecteurs au courant des investigations faites dans le domaine du Spiritisme moderne par un grand nombre de savants de toute nationalité, on n'en serait plus à se poser la question.

Non, l'illustre savant William Crookes, qui affirme avoir photographié maintes fois dans son propre laboratoire, en présence de plusieurs de ses collègues de la Société royale de Londres, un esprit matérialisé, n'est pas un halluciné. On a essayé de le faire passer pour fou et on a dit même qu'il avait rétracté tout ce qu'il avait écrit sur ce sujet. Il n'en est rien.

La quinzième partie des *Proceedings* de la *Society for Psychical Research* vient de paraître à Londres. Or, on y trouve un article de M. Crookes intitulé : Notes de séances avec D.-D. Home, où il affirme de nouveau la réalité des phénomènes spirites. L'importance qu'il attachait à ces phénomènes qu'il a étudiés plus spécialement de 1870 à 1874, est restée la même, *il n'a rien à rétracter ni à changer à ce qu'il a écrit alors.* Est-ce assez clair ?

NECROLOGIE.

On annonce de Nice la mort de Mme Olympe Audouard, auteur bien connu d'un ouvrage sur le spiritisme dont nous avons rendu compte.

Mme Audouard avait beaucoup voyagé et possédait des connaissances variées, elle a joué un certain rôle dans la politique et les lettres par ses ouvrages, ses conférences et ses publications relatives à l'émancipation de la femme. On peut lui reprocher, comme spirite, d'avoir accepté un peu trop légèrement certaines communications qui lui venaient du monde des Esprits et qui ont prêté à la critique.

Mme Audouard avait encore donné une conférence sur le spiritisme il n'y a pas très longtemps à Liége; elle avait le courage de son opinion; que sa mémoire soit bénie.

Elle touchait à la soixantaine, étant née vers 1830, au dire du dictionnaire de Vapereau.

NOUVELLES.

Après Verbeck, qui nous a montré les merveilles de la transmission de la pensée, nous avons eu le magnétiseur Franz Léon qui a donné deux séances au Casino du Passage. Il y avait peu de monde. Est-ce à cause de l'influenza, ou le public commence-t-il à se lasser de ces représentations où l'homme le plus morose est pourtant forcé de se dérider?

La première séance du 15 janvier a fort bien réussi. M. Léon avait trouvé dans l'assistance des sujets d'une sensibilité extrême, qu'il a fait passer par les sensations les plus diverses de chaud, de froid, d'hallucinations, d'extase, de sommeil, de transmission de volonté à distance. Les applaudissements les plus francs ont été décernés à diverses reprises à l'habile magnétiseur.

* * *

Nous lisons dans *la Meuse* du 25/26 janvier :

« *Bruit insolite.* — Le quartier de Longdoz est dans l'émoi. Depuis quelques jours, un bruit insolite se fait, dit-on, entendre la nuit dans la mansarde où couche l'enfant d'un policier de la septième division, un jeune homme de 14 ans. On dirait d'un « taquet » d'une chaudière produisant le bruit sec que l'on sait. Les habitants de la maison, plusieurs agents de police qui ont passé la nuit dans la mansarde du jeune homme, ont perçu distinctement le bruit sans pouvoir fixer le point d'où il partait. Quant à l'enfant, il est devenu taciturne, et l'on craint que l'obsession qui le tracasse n'ait des conséquences regrettables. »

Nota. — D'après nos renseignements particuliers, l'agent Haerden de la division de Longdoz,

demeure avec sa femme sur la rive gauche rue de la Halle, 25, au troisième. Le ménage a quatre enfants et l'aîné des garçons, dont il est ici question a seulement 9 ans.

Longtemps ces braves gens ont attribué les bruits insolites qui troublaient leur repos à des souris, mais cette explication doit être écartée au dire de nombreux témoins. Nous avons offert nos services pour examiner cette affaire sans parti pris. Un médecin a magnétisé le garçonnet, nous dit la mère, et depuis lors les bruits ont cessé.

* * *

Le Roi des Belges vient d'adresser à M. le ministre de l'intérieur une lettre pleine de sentiments élevés par laquelle il exprime le désir de voir célébrer son 25me anniversaire par la *création d'une caisse de prévoyance et de secours en faveur des victimes du travail.*

Les paroles royales au sujet de la Société des Sauveteurs de Belgique et de la classe ouvrière sont dignes d'être méditées. Léopold II espère que bientôt une législation plus large viendra encourager de plus en plus l'esprit de prévoyance et de solidarité. « Il y a là, dit-il, une action à la fois patriotique et fraternelle à exercer, capable de resserrer les liens sociaux, une tâche d'union, d'amour du prochain à poursuivre, spécialement de la part de ceux qui possèdent à l'égard de ceux dont la coopération est un élément vital de la production et, par conséquent, de la prospérité publique. »

Le pays applaudira, sans aucun doute, à ce langage élevé et vraiment royal.

* * *

Tous les journaux ont donné des extraits de la lettre de Stanley au *New-York Herald* où il fait ressortir les « incidents providentiels » qui ont signalé son dernier voyage de trois ans au centre de l'Afrique. Le grand explorateur, qui a une énergie et une force de volonté peu commune, a senti souvent, comme Gordon, une force dirigeante en dehors et au-dessus de lui; celle-ci a entravé ses propres desseins et l'a protégé néanmoins ainsi que ses compagnons.

« Il semble vraiment, écrit-il, qu'un dieu nous ait conduits pendant notre voyage. Je le dis en toute sincérité, il nous a poussés où il l'a voulu, accomplissant sa propre volonté; mais néanmoins il nous a guidés et protégés. »

« Le vulgaire, dit-il encore plus loin, appelle cela du bonheur, les incroyants de la chance; mais au fond de chaque cœur, reste la sensation *qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre qu'on en crée dans la philosophie ordinaire.* »

* * *

Nous lisons dans le *Telegraph*, du 5 décembre :

Mme Sarah Berhardt, interviewée par une dame qui lui demandait si elle croyait au surnaturel, répondit affirmativement. Elle fit connaître des faits qui lui étaient personnels et ajouta que sa propre expérience la portait à croire aux « mystérieux messages » donnés à Jeanne D'Arc.

Mme Sarah Bernhardt a raconté que se trouvant à New-York, lors de sa première tournée en Amérique, elle s'éveilla une nuit, après un rève terrible, où elle avait vu son fils Maurice mordu par deux chiens enragés. Cette vision l'affecta au point que dans la matinée qui suivit elle télégraphia à Maurice, et reçut pour réponse qu'il avait été mordu par deux chiens, mais que les blessures aux bras n'étaient pas graves. Outre cela, les chiens n'étaient pas enragés, toutefois on les avait tués de suite.

Mme Bernhardt pourrait, prétend-t-elle, citer plusieurs évènements étranges de sa vie, qu'il serait impossible d'attribuer simplement au hasard ou à la chance.

(*Light* de Londres).

DENIER DE LA PROPAGANDE.

	Report, fr.	113 »
Messieurs, Vous trouverez ci-inclus un mandat-poste de 100 francs, pris sur ce qui me reste du legs Jadot, pour le Denier de la propagande. J. Hermeaux.	fr.	100 »
Voulant aider pour ma part au maintien de l'existence de notre cher journal *le Messager*, je vous envoie sous ce pli la somme de 20 francs. Lagast.	fr.	20 »
Je vous envoie ci-inclus un mandat de 20 francs pour votre souscription. D. L.	fr.	20 »
Avec mon renouvellement je vous envoie 2 fr. pour votre souscription et je vous dis à tous : Courage. Une certaine apathie règne dans les masses au sujet des incontestables vérités enseignées par le spiritisme, mais patience, c'est peut-être l'épreuve des vaillants qui par la parole et la presse portent la bonne nouvelle sur tous les points de la terre. Anselme.	fr.	2 »
Ed. Robertfort.	fr.	2 »
Fr. Lannoy et J.-B. Ladrière pour le groupe spirite de Jumet, avec l'espoir que notre défenseur *le Messager* puisse fournir encore une longue carrière.	fr.	10 »
Un membre de l'Union spiritualiste de Rouen,	fr.	2 »
Un abonné de Jumet.	fr.	2 »
Victor Tournier.	fr.	5 »
L. Rebondin.	fr.	1 »
René Girard.	fr.	2 »
	Total, fr.	279 »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 Cmes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — No 16 — Liége, 15 Février 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines (suite). — Remarquables manifestations spontanées. — Le jeûneur Succi. — Correspondance. — Nécrologie. — Nouvelles. — Denier de la propagande.

Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines

(Suite.)

M. H. Barnout, après avoir déclaré que Dieu est une inutilité, porte le même jugement négatif sur l'existence de l'âme, qu'il considère même comme un non sens de l'esprit humain. Cependant, on pourrait lui répondre que si l'âme est tout aussi invisible que la divinité, elle laisse dans l'organisme corporel humain des traces irrécusables de sa présence, qui démontrent sa survivance au corps.

Les matérialistes ont fait des études incomplètes sur l'existence de l'être animique chez l'homme, car il est à supposer qu'avant de nier entièrement cette existence, ils ont cherché au moins à s'assurer si elle n'était pas réelle. S'ils avaient été de profonds observateurs, ils se seraient aperçus que si le corps se détériore par les effets de la maladie, se décompose même parfois d'une manière partielle et peut perdre certains organes, l'âme, au contraire, demeure entièrement intacte dans toutes ses facultés qui peuvent, il est vrai, s'affaiblir sous les étreintes de la souffrance corporelle, sans cependant rien perdre de leur rectitude.

Il est une exception à cette règle, mais qui ne peut l'atteindre dans sa généralité, c'est quand il arrive que les organes cérébraux se trouvent lésés, soit à la suite de circonstances particulières ayant provoqué la démence, soit quand ces mêmes organes, affaiblis par l'âge sénile, n'ont plus assez de ressort pour répondre aux injonctions de la pensée. Dans toute autre circonstance, pendant le cours d'une maladie aigüe à la suite de laquelle survient la mort du corps, voit-on les facultés pensantes se désorganiser, se décomposer concurremment avec les organes corporels? Quand l'âme est forte et vaillante, elle conserve jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier moment de la vie, tant qu'elle demeure en possession d'elle-même, elle conserve toutes ses facultés affectives, tous ses sentiments même les plus délicats, tandis que la raison se montre également tout entière. N'en serait-il pas autrement si l'âme devait s'éteindre et disparaître entièrement à ce moment suprême? On verrait infailliblement se produire des désordres insurmontables dans la pensée; on verrait, dans le jeu des différents actes de l'esprit, des discordances qui paralyseraient parfois certaines facultés, tandis que d'autres demeureraient vacillantes jusqu'au dernier soupir.

Si toutes les facultés de l'âme, au contraire, conservent le principe de leur vitalité, qui n'est altérée parfois qu'à la suite de circonstances fortuites, c'est donc que l'âme est un être tout différent du corps, c'est donc que cet être animique est doué de sa vie propre. Mais si cette vie de l'âme a son indépendance inviolable, elle survit au corps lorsqu'elle s'est séparée de lui.

L'âme existe donc, ainsi que l'observation nous le démontre; maintenant, il s'agit de la décrire pour faire comprendre sa réalité visible et en quelque sorte tangible aux sens de la pensée.

L'âme de l'omnivers divin dont nous avons indiqué la constitution primitive sous l'aspect d'un firmament étoilé, fraction du grand firmament intégral sans limites, cette âme de l'omnivers

divin dont nous avons donné la constitution primordiale, nous fera comprendre celle de l'âme humaine et de tous les êtres, à quelque règne qu'ils appartiennent, car nous verrons qu'il n'est pas un seul être qui puisse exister indépendamment de son âme, qui est lui-même.

Arrêtons-nous d'abord sur l'âme humaine et nous verrons que son principe d'existence ne peut différer de celui de l'âme divine; car, pour former la pensée, il faut d'abord un organisme, qui doit être un organisme cérébral, au sein duquel se trouvent disposés les organes ou instruments des diverses facultés de l'esprit, et il faut en outre les moteurs spéciaux générateurs de cette pensée et qui ne peuvent être que les fluides psychiques comportant les diverses propriétés pensantes.

C'est-à-dire que nos facultés intelligentes demandent l'apport de fluides psychiques intelligents, porteurs de nos propriétés intellectives partielles, et dont l'ensemble sert à former notre total intellectuel, total qui disparaîtrait si on lui enlevait successivement tous ses divers éléments de formation. Il en est de même pour nos facultés affectives et nos facultés des sens, qui ne peuvent être constituées d'une autre manière.

Si les facultés de notre âme sont formées d'après le même plan que celui de l'âme de l'omnivers divin, et il n'en peut être autrement, notre domaine animique intime est donc nécessairement un domaine firmamentaire, ou un petit firmament, occupant et pénétrant notre cerveau corporel ; car tel doit être l'instrument servant à la formation et au fonctionnement de notre pensée.

Ainsi donc, il faut voir dans la tête humaine un firmament minuscule comprenant des nébuleuses, des constellations, des soleils, des comètes, des planètes, formant dans leur ensemble des amas stellaires qui donnent une partie des aspects analogues à ceux de notre ciel. Et tous ces astres d'une insondable petitesse ont leurs habitants aussi bien que les astres de notre ciel ont les leurs.

Combien vont nier d'abord l'existence de ces astres imperceptibles pour nos plus puissants microscopes, et, à plus forte raison, celle des humanités qui les habitent, sans tenir compte qu'il n'est rien de réellement petit, de réellement immense dans la nature, pour laquelle les étendues sont toujours relatives, c'est-à-dire subordonnées à la manière d'être des organes de ceux qui les contemplent.

Si nous ne pouvons voir les astres minuscules de notre petit firmament animique, cela tient simplement à ce que la matière qui compose nos organes visuels est beaucoup trop grossière pour percevoir ces insondables ténuités. Or, il est à considérer que les atomes, qui sont les éléments composants de toute matière, sont très variables dans leur grandeur, contrairement aux hypothèses de la science qui semble leur attribuer à tous un même volume. Si donc on reconnaît que les atomes de la matière animique marquent une incommensurable petitesse par rapport à ceux du corps, il est certain que, voyant uniquement avec les organes de ce corps, nous ne pouvons atteindre de nos regards la matière constituante de l'âme; c'est pourquoi les astres du petit firmament qui la représentent nous demeurent entièrement invisibles.

Cependant, si nous supposons un instant que tous les atomes de notre matière corporelle subissent une réduction telle dans leur volume qu'ils deviennent égaux à ceux des petits êtres humains que nous avons présentés comme habitant les astres minuscules qui nous occupent, il est certain que nous ne nous apercevrons nullement de notre changement de dimensions. Que nous nous trouvions transportés sur l'un de ces petits mondes, il aurait pour nous l'aspect des dimensions du nôtre et nous verrions briller audessus de notre tête un firmament constellé dont les impalpables soleils nous sembleraient cependant aussi immenses que ceux de notre ciel, et tout aussi distants, en apparence, les uns des autres.

D'ailleurs, ces petitesses astrales ne sont pas si difficiles à atteindre qu'on le pourrait croire ; pour s'en convaincre, il suffit d'établir la progression géométrique qui aurait pour *raison* la différence existant entre le volume du soleil et celui de notre planète terrestre. Comme le chiffre de la *raison* de cette progression donne, en nombre rond, *un million*, c'est-à-dire que la terre est le millionnième partie de l'astre solaire, il ne faudrait que sept termes de cette progression descendante pour figurer un astre d'une telle exiguïté qu'il serait déjà imperceptible à l'œil nu.

Continuant cette progression, il est certain qu'il ne faudrait pas un très grand nombre de termes consécutifs pour atteindre à la petitesse des astres qui composent notre petit firmament animique.

Cette démonstration, qui pourrait tout aussi bien s'appliquer aux grandeurs ascendantes qu'aux grandeurs descendantes, nous conduit à reconnaître que tout peut demeurer grand, quoi qu'on puisse descendre dans les infiniment petits, comme, d'une manière inverse, ce qui nous paraît le plus immense, peut toujours se réduire à des proportions cessant d'être incommen-

surables.

D'après ces considérations, le firmament de notre âme humaine se comprend sous une grandeur saisissable aux regards de la pensée, et peut même nous paraître, si bon nous semble, aussi vaste, aussi considérable que le grand firmament qui nous environne, puisque, pour cela, il suffirait simplement d'attribuer aux atomes qui composent la matière du petit firmament humain, la grandeur des atomes qui constituent la matière du firmament immense dans lequel nous vivons.

* * *

L'âme humaine, telle que nous venons de la présenter sous son aspect firmamentaire, est formée, dans ses principes d'origine, de la même manière que l'âme divine, son archétype, ainsi que nous l'avons dit précédemment. Comme celle-ci, elle se compose d'un corps animique, c'est-à-dire d'organes qui sont les instruments nécessaires au jeu de ses facultés pensantes, et de fluides psychiques, moteurs également nécessaires pour mettre en vibration ces divers organes et les faire retentir à leur manière.

L'organisme animique, ou corps de l'âme, est composé par une matière d'une incomparable ténuité, n'ayant rien de commun avec notre matière corporelle; mais quand on sait tenir compte des résistances différentielles qui peuvent s'établir dans un tel milieu, il est facile de se faire une idée des formes que peuvent prendre les organes animiques d'après les combinaisons si diverses que nous voyons adoptées par les atomes de notre matière corporelle.

Ces organes se dessinent sous le même aspect que ceux de la tête humaine, car l'âme doit d'abord posséder tous les sens à défaut desquels il lui serait interdit d'éprouver aucune sensation, et cette possession des sens impose la configuration des organes qui les représentent et dont le mécanisme ne peut être construit autrement que celui des sens corporels.

Ce qui implique cette similitude, c'est que le corps animique fait mouvoir les organes de la partie du corps qu'il pénétre et qu'il met en vibration de la même manière que nous imprimons à nos vêtements les mouvements de nos membres. Ainsi l'âme, ayant également le corps pour vêtement, il faut donc qu'il y ait similitude dans le plan des deux organismes, et cette similitude demande à être très intime en raison de la pénétration de la matière corporelle par la matière animique.

L'anatomie du cerveau de notre corps nous donnant celle du cerveau de notre âme, il nous est facile de nous rendre compte de la configuration intérieure de ce dernier, devenu entièrement saisissable à notre esprit. Mais cet ensemble d'organes ne peut nullement nous apprendre le secret du mécanisme de la pensée, puisque, par eux-mêmes, ils ne sont que des instruments inertes dont les anatomistes ne peuvent expliquer le fonctionnement parce qu'ils ignorent quel en est le moteur.

Ce moteur, nous le connaissons : il est l'analogue de celui qui fait mouvoir nos machines électriques ; mais ici la machine pensante est mise en mouvement par le fluide psychique, fluide complexe qui se partage en autant de types différents qu'il est de sortes de facultés principales, celles-ci ayant chacune leur manière d'être particulière qui exige une puissance motrice également spéciale. Et quoi d'étonnant que ces fluides psychiques diffèrent les uns des autres suivant leur emploi, puisque les fluides *vitaux*, ou physiques, comprenant le fluide calorique, le fluide lumineux, le fluide électrique et autres, se montrent si distincts, afin de donner aux phénomènes qu'ils engendrent les propriétés multiples nécessaires pour les faire naître sous tous leurs aspects.

L'espace nous manque ici pour décrire l'anatomie méthodique du cerveau animique, d'après l'anatomie nouvelle du cerveau corporel, dans laquelle nous avons localisé tous les divers organes des facultés pensantes d'après l'ordre sériaire et analogique de leur classement raisonné.

Nous nous contenterons de faire remarquer pourquoi il est deux milieux différents d'activité pour chaque espèce de faculté dans le cerveau ; l'un de ces milieux se trouve autour des circonvolutions cérébrales et l'autre au centre cérébral lui-même.

Les facultés distribuées autour des circonvolutions ne sont qu'apparentes et ne figurent pas les facultés réelles, car elles y sont représentées seulement par des réservoirs de fluides psychiques particuliers destinés à alimenter l'organe réel de la faculté, situé dans ce que nous avons nommé le *centre psychique* du cerveau. On doit comprendre maintenant combien sont indispensables ces *réservoirs accumulateurs* de fluides, sans le concours desquels l'organe de la faculté en activité, n'étant plus alimenté au fur à mesure qu'il dépense le fluide particulier qui le met en vibration, serait forcé de revenir à l'état de repos.

On a remarqué, en effet, que quand se trouvent atrophiés, sur les circonvolutions, les indices d'une faculté pensante, et cela sur les deux hémisphères à la fois dans les régions homologues, la faculté semble avoir été entièrement désorganisée. Ce n'est pas cette faculté proprement dite

qui a disparu, mais comme elle ne peut plus être alimentée des fluides qui la mettent à l'état de fonction, elle demeure dans la plus complète inertie, ce qui revient au même. Ainsi, on produit la cécité en détruisant dans les circonvolutions les réservoirs accumulateurs homologues qui renferment les fluides moteurs de la vision, sans que l'organe spécial, situé dans les couches optiques, se trouve atteint par la moindre lésion.

Mais comment expliquer la présence des fluides psychiques dans les réservoirs accumulateurs, sans remonter aux causes originelles qui les produisent, c'est-à-dire jusqu'aux petits astres où ils sont engendrés par les êtres minuscules des différents règnes, au fur à mesure de leurs actes pensants. Les êtres humains, formant les sociétés humaines, laissent rayonner extérieurement à eux les fluides que l'on peut dire conscients. Les êtres animaux donnent les fluides *instinctifs* qui leur sont particuliers; les êtres végétaux font rayonner leurs fluides, dits *automatiques*, et enfin les minéraux sont les producteurs des fluides dits *inconscients*.

Ces différentes manières d'être dans les facultés ne se rencontrent-elles pas chez l'homme? Il exerce des fonctions *inconscientes*, il en exerce qui sont *automatiques* dans le travail continu de la *vie végétative*, et il manifeste soit des fonctions, soit des facultés *instinctives* non moins incontestables. Mais comme pour expliquer les effets il faut toujours remonter aux causes, on arrive à reconnaître que l'instinct de l'homme ne peut provenir que des effluves de la somme animale qui est en lui ; et il en est de même pour les effluves automatiques qu'il reçoit de la somme végétale, vivant ainsi que la somme animale au sein des petits astres de son firmament; pour la même raison, les effluves inconscientes proviennent de la somme minérale composante de son organisme.

C'est d'après la même loi que l'âme humaine est en possession de ses *facultés intelligentes* qui lui sont transmises par les radiations des fluides intelligents de ses humanités minuscules; qu'elle est en possession de ses facultés affectives et de ses facultés sensorielles, qu'elle reçoit par le même intermédiaire. A défaut de ces éléments fluidiques pensants, comment pourraient être constituées successivement : l'unité d'intelligence, l'unité affective, l'unité des sens, si les fonctions intégrantes de ces unités, si les fluides partiels qui en sont les parties composantes, étaient absents ?

Il n'est aucun moyen d'expliquer autrement la formation et le fonctionnement de ses facultés ; ce moyen est d'une extrême simplicité, s'accordant pleinement avec le vœu de la nature qui utilise toujours religieusement tout ce qu'elle produit, en même temps qu'elle relie tous les êtres par une étroite solidarité qui les fait tous dépendre les uns des autres, les conviant à progresser sans fin, pour eux-mêmes d'abord, et ensuite pour les produits qu'ils apportent à la grande collectivité générale.

L'âme ainsi établie dans sa substance propre, dans ses organes constituants, dans les fluides spéciaux qui l'animent et sont les éléments générateurs de tous ses actes, l'âme n'apparaît-elle pas comme une vérité incontestable, non seulement chez l'homme mais encore chez tous les autres êtres de la nature et jusque dans le minéral lui-même. C'est pourquoi on est conduit à reconnaître cette grande et magnifique vérité que *tout est âme* et que, partout, ce sont les âmes des minéraux, sous la forme d'atomes, qui engendrent toutes les formes de la matière.

Mais si l'âme est partout, la vie qu'elle porte en elle est également partout, et la mort qui serait le néant n'est nulle part, car celle-ci ne se montre jamais que d'une manière relative, tout ce qui est demeurant, en principe, à jamais indestructible.

* * *

Si tout subsiste éternellement et reste indestructible, c'est que la matière est douée de cette indestructibilité. La science le reconnaît : tout se transforme substantiellement sans s'anéantir jamais. Mais si la somme atomique minérale ne peut jamais périr, cette somme d'atomes, nous venons de le dire, est une somme d'âmes dont il serait facile de démontrer l'incontestable vitalité, soit dans les vibrations constantes de toute matière, soit dans les actions chimiques, parfois si puissantes, engendrées souvent par le simple contact des espèces hétérogènes. Si donc les âmes minérales sont impérissables, étant indestructibles, on pourrait, en s'appuyant sur le transformisme des espèces animiques, faire comprendre également que l'âme végétale, que l'âme animale, que l'âme humaine jouissent de la même immunité ; car si ce transformisme est la conséquence d'un progrès continu donnant à l'être des capacités vitales de plus en plus grandes, il est certain que l'âme minérale serait l'âme éminemment supérieure à toutes les autres âmes, si elle seule avait le privilége de l'indestructibilité. D'ailleurs, nous avons établi que l'âme humaine survivait au corps aprés la mort corporelle, puisqu'elle ne subit pendant la vie aucune atteinte, et cela suffit pour faire comprendre le principe de son immortalité.

(A continuer.) A. d'ANGLEMONT.

Remarquables manifestations spontanées.

—

Nous tirons du *The Evening Recorder* de Brockville (Canada), numéro du 23 novembre, le récit suivant considérablement abrégé :

Le 15 septembre dernier, la famille du fermier George Dagg, dans le comté de Pontiac, province de Québec, à sept milles de Shawville, sur le chemin de fer de Pontiac and Pacific, commença à être sérieusement inquiétée dans sa paisible demeure par toutes sortes de méfaits qui ne pouvaient provenir que de quelque personne mal intentionnée. La famille se composait de George Dagg, âgé de trente-cinq ans, sa femme Suzanne, la petite Mary Dagg, âgée de quatre ans, le petit Johnny Dagg, âgé de deux ans et Dina Burden Mc Lean, âgée de douze ans. Cette petite Dina est écossaise et fut adoptée par M. Dagg il y a cinq ans. Avant le commencement des manifestations, la petite avait une bonne santé, les joues pleines et roses; maintenant ses traits sont flétris et des cercles bistrés entourent ses yeux, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. On soupçonna d'abord plusieurs personnes, entr'autres un jeune garçon nommé Dean qui avait travaillé chez les Dagg d'être les auteurs des actes de mauvais gré, mais on remarqua bientôt que ceux-ci arrivaient toujours lorsque la petite Dina se trouvait à la maison ; dès qu'elle était éloignée, tout rentrait dans l'ordre. Plusieurs journaux ont publié des comptes-rendus des étranges choses qui se sont passées chez le fermier Dagg, mais le plus intéressant de tous est celui de M. Percy Woodcock, membre de l'Académie royale du Canada, qui résolut de se rendre sur les lieux et de voir par lui-même ce qui en était.

M. Woodcock qui habite Brockville, est un artiste bien connu à Montreal, Ottawa, New-York et Paris ; il arriva à Shawille le 14 novembre au soir et le lendemain matin il se fit conduire en voiture à la ferme de Dagg où il resta quatre jours. Il s'informa minutieusement chez les voisins au sujet de tout ce qui s'était passé avant son arrivée et prit de nombreuses notes pendant sa visite, sur ce qu'il avait appris et pu constater par lui-même, son intention étant de réunir le tout en une brochure. En attendant, le récit donné par *le Recorder* occupe déjà six grandes colonnes de ce journal et est intitulé : *Le grand mystère ! Merveilleuses manifestations dues à des causes invisibles. — Une conversation avec un esprit invisible.*

M. Woodcock a vu différents faits, entr'autres un crayon qu'il avait déposé sur une table avec du papier, a écrit tout seul devant lui, il a pu s'entretenir de vive voix et pendant plusieurs heures consécutives avec l'auteur invisible de ces manifestations qui paraissait en vouloir surtout à la petite Dina. Le jour avant son départ, pendant la soirée du dimanche 17 novembre, M. Woodcock fit un rapport abrégé des faits qui s'étaient passés chez les Dagg et dont il donna ensuite lecture aux personnes qui s'y trouvaient rassemblées. Ce rapport fut signé par dix-sept citoyens, des personnes respectables et dignes de foi venues des environs et dont on trouvera plus loin les noms et les adresses. M. Woodcock dit qu'il aurait pu se procurer cinquante signatures s'il l'avait voulu, mais lorsqu'il eut réuni dix-sept noms il crut inutile d'en demander davantage. Voici ce rapport :

A ceux que cela peut concerner :

Nous, soussignés, déclarons solennellement que les faits curieux suivants, qui ont commencé le 15 septembre 1889, et continuent encore aujourd'hui le 17 novembre 1889, dans la maison de M. George Dagg, fermier, établi à sept milles de Shawville, juridiction de Clarendon, comté de Pontiac, province de Québec, sont arrivés actuellement comme il est dit ci-dessous.

1° Que des feux ont éclaté spontanément dans la maison, et jusque huit en un jour, six ayant eu lieu dans l'intérieur et deux au dehors ; que les rideaux ont été brûlés pendant qu'ils se trouvaient aux fenêtres et que ceci est arrivé en plein jour, alors que la famille et des voisins se trouvaient dans la maison.

2° Que des pierres ont été jetées par des mains invisibles à travers les fenêtres et que huit carreaux ont été brisés ; que des objets de ménage tels qu'une cruche à eau, un pot au lait, un bassin pour se laver, une cuvette pour la crême, une autre pour le beurre, et d'autres objets encore ont été jetés dans la maison par le même agent invisible ; une jarre avec de l'eau a été lancée à la figure de Mme John Dagg, une autre à la figure de Mme George Dagg, alors qu'elles s'occupaient des soins du ménage, Mme George Dagg était seule à la maison lorsque la chose lui est arrivée ; qu'une grande table à manger a été renversée ; un harmonica de bouche, qui se trouvait déposé sur une tablette, s'est mis distinctement à jouer et est venu ensuite de lui-même se placer sur le parquet en traversant une partie de la chambre ; immédiatement après une chaise-berceuse s'est mise furieusement en mouvement ; un lattage servant à la lessive a été lancé du grenier en bas des escaliers, personne ne se trouvant au grenier en ce moment ; que lorsque la petite Dina est présente une voix rude et bourrue

comme celle d'un homme déjà âgé a été entendue différentes fois, aussi bien dans la maison qu'en dehors des portes, et que des questions ayant été faites la voix y a répondu distinctement et de manière à prouver qu'elle n'ignorait rien de ce qui s'est passé non seulement chez les Dagg mais encore dans les familles des fermiers des environs; que l'esprit à qui appartient cette voix est celui d'un être désincarné qui a quitté ce monde il y a une vingtaine d'années à l'âge de quatre-vingts ans; qu'il a donné son nom à M. George Dagg et à M. Willie Dagg, avec défense de le faire connaître; que cette intelligence peut se rendre visible à Dina, à la petite Mary et à Johnny, qui l'ont vue sous différentes formes et à plusieurs reprises...

Ont signé :

John Dagg, Portage du Fort, P. 2.
George Dagg, »
William Eddes, Radsfort, P. 2.
William H. Dagg, Portage du Fort.
Arthur Smart, »
Charles A. Dagg, »
Bruno Morrow, »
Benjamin Smart, Shawville, P. 2.
William J. Dagg, »
Robert J. Peever, Cobden, Ont.
Robert H. Lockhart, Portage du Fort.
John Fulford, »
George G. Hodgins, Shawville.
Richard E. Dagg, »
George Blackwell, Haley's, Ont.
William Smart, Portage du Fort.
John J. Dagg, »

Le jeûneur Succi

Le célèbre jeûneur Succi a terminé son abstinence de 35 jours au musée Castan à Bruxelles. Le jeûne avait commencé le 14 décembre 1889. L'analyse du sang du jeûneur a été faite tous les cinq jours par M. Raoul Sanson, chimiste photo-micrographe. Cette observation microscopique sera livrée à la publicité.

Giovanni Succi a dirigé à Florence une revue mensuelle scientifique du spiritisme : *Il Corriere spiritico*, dont nous avons entretenu nos lecteurs et qui faisait partie de nos échanges. M. Succi compte reprendre la publication de cette revue qui a cessé de paraître, dès que les circonstances le permettront. Quant au secret de son jeûne, il serait dû surtout, paraît-il, à un mode d'application de la force spirite, force de volonté sur lui-même ou auto-suggestion.

Voici ce que disait *l'Étoile belge* dans son numero du 21 janvier :

« Beaucoup de personnes doutent encore de la sincérité du jeûne de Succi. Nous avons eu hier à ce sujet une conversation intéressante avec M. le docteur Robinet, qui a suivi l'expérience pendant toute sa durée.

» M. Robinet est persuadé que l'explorateur africain a bien réellement jeûné. Les constatations médicales de chaque jour étaient telles en effet, dit-il, que toute fraude eût pu être immédiatement reconnue. Au surplus, le praticien estime que le cas de Succi n'est pas si extraordinaire qu'on le croit généralement et que même il est scientifiquement très explicable ; ce cas est inférieur notamment à celui d'un typhisé d'il y a 20 ans dont le traitement consistait en une abstinence complète pendant quatre ou cinq semaines de tout aliment réparateur ou stimulant, alors que la fièvre produite par la maladie pouvait occasionner une déperdition de poids allant jusqu'à un kilo par jour, sans compter les saignées répétées, autre cause de diminution des forces.

» Le jeûne de Succi est d'ailleurs moins pénible pour lui que pour toute autre personne : Succi, en effet, à la *volonté ferme* de jeûner, ce qui produit en lui une véritable auto-suggestion ; il a *l'habitude* du jeûne (il en est à sa 32e expérience); il est arrivé à *l'âge* (36 ans) où le corps résiste le mieux à la faim ; ne faisant *aucun exercice*, il ne perd point de force; la *température* ambiante de la salle d'expérience est relativement élevée et le jeûneur lui-même est fortement vêtu; le *tempérament nerveux* dont il est doué le rend aussi plus apte à supporter son jeûne; enfin *l'opium* qu'il absorbe chaque jour calme la sensation de faim en même temps qu'il stimule le système nerveux.

» Telles sont les causes par lesquelles M. le docteur Robinet explique la possibilité de ce jeûne et l'aisance avec laquelle Succi le supporte.

» Quant aux conséquences scientifiques de l'expérience, voici les principales qui ont été constatées chez Succi : 1° la diminution de poids (le jeûneur a perdu environ 12 kilogs, surtout au détriment du système graisseux et du système musculaire); 2° l'abaissement de température du corps (1° à 1 1/2°); 3° des bruits anormaux dans les artères, résultat de l'anémie ; 4° le ralentissement des mouvements respiratoires au début (12 à 15) et accélération à la fin (32); 5° même marche pour le système circulatoire ; 6° la résistance au froid considérablement diminuée ; 7° la diminution de toutes les sécrétions ; 8° la rétraction et l'endolorissement de l'estomac ; 9° état

général mauvais, décoloration et émaciation des tissus, affaiblissement de la force musculaire et des fonctions intellectuelles. »

En réponse à une demande de renseignements que nous lui avions adressée, M. Succi nous a fait parvenir la déclaration suivante faite par lui le 15 juin dernier à Paris, pendant son quinzième jour de jeûne, avant son ascension à pied à la tour Eiffel; il regrette, dit-il, de devoir borner là ses explications pour le moment. Pour lui, le nom de force éthérée est synonyme de fluide spiritique.

MON SECRET.

Comme il a été scientifiquement prouvé, ma liqueur n'est qu'un médicament destiné à calmer les douleurs d'estomac dans les premiers jours du jeûne.

Pour jeûner en état de santé, ou pour cause accidentelle, ou pour guérir les malades, il est nécessaire de connaître l'union des deux forces psychologique et éthérée, lesquelles scientifiquement appliquées, prennent le nom de Psycho-Ethérée-Physique.

Avec cette science, la santé revient et les forces physiques et intellectuelles s'augmentent.

Je donne le nom de force psychologique à la force de l'âme, laquelle, par un système qui lui est propre répand un fluide attractif qui absorbe la force éthérée ou fluidique qui embrasse et pénètre tout.

Par une méthode spéciale, les deux forces psycho-éthérées deviennent uniques et permettent d'obtenir des effets physiques sur les choses inanimées et sur les êtres vivants.

Etudiez vous-mêmes et reconnaissez cette découverte ; je donnerai les lois nécessaires pour l'union et l'application de cette science qui servira à l'amélioration morale et matérielle du genre humain.

Je termine ma déclaration en citant une maxime de Camille Flammarion :

« Qui peut prévoir à quelles conséquences conduira le monde savant, l'étude positive de la nouvelle science psychologique ? »

Les conséqueuces de cette science sont démontrées par l'ascension que je fais aujourd'hui à la *Tour Eiffel.*

JEAN SUCCI.

CORRESPONDANCE.

A la Rédaction du journal *le Messager*, à Liége.

Messieurs et f. e. S. — Pour des raisons que je ne crois pas utile de vous dire, je viens seulement aujourd'hui répondre à l'article paru dans *le Messager* du 1er janvier concernant les legs Jadot.

Je vous dirai donc que de la somme qui m'a été confiée (1500 fr.) il ne restait plus que fr. 9-70 le 1er janvier de cette année.

Voulant absolument que l'emploi des fonds en question fut régulièrement soumis à un contrôle sérieux, j'ai eu soin de consulter tous les membres de notre groupe chaque fois que je croyais une certaine dépense nécessaire pour la propagation du Spiritisme. Toutes ces sommes sont scrupuleusement inscrites dans un livre que je mets au commencement de chaque année à la disposition des membres de la société.

Je regrette vivement de ne pouvoir répondre à votre appel d'une façon efficace. Si cela était encore possible je n'hésiterais pas un seul instant à consacrer une bonne partie du legs en question au soutien de votre excellente publication, persuadé qu'il n'existe pas de meilleure propagande que l'apparition régulière d'un journal semant nos idées avec sagesse et fermeté.

Croyez-moi, messieurs, votre dévoué f. en c.,

G. LERUTH.

Poulseur, le 27 janvier 1890.

NECROLOGIE.

Dimanche 5 janvier dernier a eu lieu, à Seraing, l'enterrement civil d'un spirite isolé, M. C. Blavier, avec le concours de la *Société Spiritualiste*, demandé par la famille du défunt.

Six cent personnes environ formaient le cortège funèbre ; au cimetière, M. H. Triolet, membre de la *Société Spiritualiste*, a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

En prenant la parole devant cette humble tombe, je ne vous parlerai point des mérites de celui qui vient d'y descendre, non ! Je laisse à chacun de ceux qui ont connu M. C. Blavier le soin de rendre hommage à ses nombreuses qualités ; je dirai seulement : au nom de l'humanité et de la fraternité universelle, je te salue, humble et modeste travailleur, dont la vie irréprochable n'a pas été exempte de misères et d'afflictions de tous genres.

Mesdames, messieurs, la vie de celui qui vient de disparaître matériellement, comme la vie de chacun de nous, est pour beaucoup de personnes, parmi lesquelles des penseurs profonds, un problème insoluble, de même que la mort est diversement appréciée : les uns croient qu'au delà de la tombe se trouve la béatitude contemplative, le purgatoire ou l'enfer ; les autres pensent que là est le néant, ou bien doutent de l'une et l'autre croyances. Les spirites, au contraire, tenant en mains les preuves manifestes de la survivance de l'âme, disent : « La mort, c'est la chute du corps matériel qui donne la liberté à l'esprit en le rendant à sa vie normale, avec le bagage de son avoir intellectuel et moral, c'est-à-dire heureux ou malheureux, selon qu'il a bien

ou mal vécu, qu'il a ou non observé les lois de la justice et de l'humanité ». La mort, qui est ici bas le seul trait de l'égalité humaine, est donc aussi la continuation de la vie de l'être, mais elle n'est pas toujours le terme de la souffrance, elle est quelquefois, au contraire, le commencement d'une situation pénible.

Pour ceux qui ont satisfait aux lois divines, qui ont conformé leur conduite d'après ou avec les préceptes de la morale évangélique, il est le passage d'une vie d'épreuves à une vie libre et heureuse, tandis que pour les autres, pour ceux dont l'existence a été mal employée, elle est le commencement d'une situation plus ou moins malheureuse, selon le mal commis, mais en tous cas toujours temporaire, car le mal n'est puni qu'en raison de sa gravité. En résumé, quels que soient les principes philosophiques ou religieux que l'on professe, on ne peut prétendre à une vie heureuse outre-tombe, si on a mal vécu, tandis que, si on a pratiqué le bien on est récompensé en l'autre vie, fût-on même athée, le créateur de toutes choses exigeant la pratique du bien sous toutes ses formes, sans distinction de culte ou d'opinion, et punissant toujours le mal partout où il se produit.

Cette affirmation est d'enseignement extra-terrestre, elle est d'une rigoureuse justice et sanctionnée par les faits ; nous la donnons dans toute la plénitude de notre raison, de notre conscience et par amour de la vérité. Elle est d'ailleurs conforme à la morale universelle, à ces principes logiques qui nous disent de n'avoir d'autre religion que celle du bien, d'autre temple que celui de la conscience.

Telle était la croyance de notre ami, Constant Blavier, et telle fut la règle de sa conduite. Cette croyance l'a soutenu dans les épreuves nombreuses qu'il a supportées, elle a été sa force et sa consolation, comme sa conduite digne et honnête doit lui procurer à présent une situation heureuse et lui donner accès à un monde meilleur.

Au nom de ta famille et de tes amis, adieu ! Constant, au revoir !

Après ce discours religieusement dit et écouté, un proche parent du défunt, *non spirite*, a chaleureusement remercié la fraternelle et généreuse *Société spiritualiste de Seraing*, pour le concours dévoué qu'elle a bien voulu prêter en cette circonstance.

Honneur à cette famille intelligente et affranchie des préjugés religieux, qui a su respecter les convictions et la volonté du défunt. C'est un bel exemple de liberté de conscience.

NOUVELLES.

La première chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans l'affaire de testament et de spiritisme dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. L'enquête ordonnée par le tribunal n'ayant pas fait la preuve formelle des allégations de la demanderesse, le tribunal a déclaré que la captation n'était pas suffisamment démontrée ; en conséquence le testament dont on demandait la nullité a été maintenu au profit de Madame Chapitey.

* * *

Une prédiction accomplie. — Le *Reformador*, qui se publie à Rio de Janeiro, en langue portugaise, contient le récit suivant :

« Peu de temps avant sa mort, en octobre dernier, notre distinguée sœur en croyance Donna Feliciana nous raconta ce qui suit : Une parente se trouvait chez elle en traitement pour une sérieuse maladie pulmonaire. Une nuit elle accompagna la malade à sa propre demeure, dans une autre localité. En revenant chez elle, Donna Feliciana, se trouvant très fatiguée, se dirigea vers la chambre que la malade avait occupée au-delà d'une quinzaine, lorsqu'elle vit devant elle un esprit qui lui dit : « N'entrez pas, ne soyez pas si imprudente. Vous êtes maintenant dans une condition qui doit vous faire craindre les miasmes qui infectent l'atmosphère de cet appartement. » Elle recula pour un moment, mais resta ferme, et elle entra. « Vous êtes excessivement imprudente, dit la voix, et vous en porterez la conséquence. » « Comment, s'écria-t-elle, est-ce que je mourrai ? » « Vous savez, fut la réponse, que pour l'esprit il n'y a pas *mort*; vous quitterez votre corps. » Quelques jours après se manifestèrent les premiers symptômes d'une tuberculose qui fut la cause de sa désincarnation. »

(*Banner of Light*, 24 août).

* * *

Un article d'une colonne dans le *New-York Mercury* du 11 août rapporte qu'une jeune fille catholique de Providence, R. J., nommée Maggie J. O'Neill s'est développée comme médium, nonobstant l'opposition de ses parents qui la traitaient de folle. Ellle parle en différentes langues lorsqu'elle est sous l'influence des esprits ; et elle a peint récemment un tableau de 6 × 4 pieds en cinq heures de temps, en présence d'une assistance choisie, réunie pour être témoin du fait. Il est dit aussi que Henry J. Newton Esq., C.-P. Sykes, M. Choinski, Mrs Nellie J.-T. Brigham et d'autres notabilités spiritualistes de New-York ont pu se convaincre suffisamment des merveilleuses facultés de cette jeune fille.

(Idem).

DENIER DE LA PROPAGANDE.

Report.	fr.	279 00
Mme H. V.	fr.	5 00
Un abonné de Braidwood	fr.	5 00
Mlle M. B. (Bruxelles)	fr.	5 00

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 17 Liége, 1er Mars 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines (suite et fin). — La suggestion. — Le médiumnité de W.-S. Rowley. — Déclin du matérialisme à Paris. — Correspondance. — Nécrologie. — Nouvelles. — Denier de la propagande.

Sur l'existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines

(Suite.)

M. Henri Barnout prétend que si l'âme humaine survivait au corps, elle serait condamnée, à la suite de cette carrière accomplie, à une existence tellement uniforme que cette existence serait en quelque sorte l'image du néant. Cela serait vrai si l'âme n'avait pour demeure qu'un espace relativement vide, hypothèse qui ne serait guère favorable à la conception que l'on peut se faire de l'intelligence de la nature, dont la puissance créatrice se trouverait bornée à la plus grande médiocrité.

Ne vouloir admettre d'autres demeures astrales, pour les êtres, que celles qui nous apparaissent formées d'une matière grossière et compacte, c'est donner au fini toute prépondérance sur l'infini, c'est prétendre que tous les atomes marquent un même volume (ce que je combattais précédemment), hypothèse que la raison repousse comme entièrement inadmissible. Et même avec des atomes sensiblement égaux, il est facile de concevoir des groupements numériques tellement différents qu'il en peut résulter des types de matière dont les uns seraient visibles et tangibles et dont les autres échapperaient entièrement à notre sens humain.

C'est là qu'est la vérité, parce que c'est là qu'est la liberté créatrice de la nature, qui repousse impérativement les limites étroites que veut lui imposer notre courte vue. Sous peine d'être profondément illogique, il faut donc admettre une hiérarchie infinie de types de matière variant dans la grandeur limitative de leurs atomes ; il est également des formules spéciales pour composer les groupements atomiques déterminant des tissus matériels différents, si l'on peut s'exprimer ainsi. D'où il résulte que, parmi tous ces types de matière, infinis en nombre, il n'en est qu'un seul que nous apercevons ; et comme nos organes visuels ne nous permettent de voir aucun des autres, nous nions leur existence.

Or, s'il nous est interdit de pouvoir contempler les zones d'existence supérieures à la nôtre, en notre astre planétaire, cette raison ne peut suffire pour affirmer qu'au delà de notre atmosphère il n'est autre chose que l'uniforme éther. Au contraire, la nature éternellement prévoyante a créé des séjours formés avec la matière qui leur est particulière, pour recevoir les êtres des différents règnes qui ont accompli leur carrière terrestre ; et là, vêtus encore d'une enveloppe corporelle de même nature que la matière de ce milieu, ils continuent, sous une autre forme, l'existence parcourue sur la terre. Et comme leur substance corporelle composante n'est plus la matière compacte humaine, leurs besoins, leur manière de vivre, leurs aspirations ne sont plus les mêmes.

Limiter encore l'existence de l'être à ce seul monde et au monde humain où il retourne d'une manière intermittente, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment progressé pour n'avoir plus besoin d'y revenir, une telle claustration serait attentatoire à la loi de progrès. Celle-ci veut que chacun s'élève par ses propres mérites, par un travail con-

tinu, en perfectionnant toujours davantage ses facultés sensorielles, ses facultés effectives et ses facultés intellectives. Et au fur et à mesure de ces perfections acquises, l'être est appelé vers des séjours également de plus en plus harmonieux et répondant à ses aspirations croissantes.

Rejeter la marche ascendante de l'être, sous prétexte que nous ne pouvons assister de nos propres yeux à son élévation, ce serait vouloir se montrer tellement positif qu'on cesserait de l'être, car si l'on n'acceptait pour certain que ce que l'on a vu de ses propres yeux, on ne connaîtrait, on ne saurait presque rien et on courrait le risque de demeurer dans la plus profonde ignorance.

Le matérialisme qui nie *a priori* tout ce qui ne tombe pas sous les sens, se déclare, sans s'en douter, le pire ennemi de la véritable science qui est la science intégrale. Or, la science intégrale se compose de la *science idéale* et de la *science expérimentale*. La première, la science idéale, est celle qui, au moyen des hypothèses raisonnées, prépare toutes les découvertes qui deviendront réalité, car toute science est d'abord enfouie dans cet idéal et c'est au génie humain à l'en faire sortir. C'est seulement alors qu'ayant été engendrée, elle peut entrer dans le domaine de la science expérimentale, si toutefois sa nature particulière le lui permet.

Si, au contraire, celui qui prétend faire des découvertes, ne procède jamais que par l'analyse, et la seule observation des phénomènes, son bagage scientifique sera toujours plus ou moins léger; n'étudiant jamais que les effets, il sera incapable de s'élever vers la grande science des causes, vers la grande science idéale qui les renferme toutes.

Non seulement le matérialisme est l'ennemi du progrès intellectuel, mais quand il proclame le néantisme, c'est-à-dire la mort absolue, sans y prendre garde il porte la plus dangereuse atteinte à la sécurité sociale.

En effet, pour demeurer profondément honnête, loyal et dévoué, quand on ne croit qu'au néant de la vie, il faut avoir accumulé en soi, en des carrières humaines antérieures, de grandes et sérieuses qualités. Mais si celui qui partage cette croyance négative, loin de posséder les éléments de haute moralité que nous venons de signaler, au contraire s'est adonné à tous les vices, à toutes les tendances, au vol ou à l'assassinat, en un mot à toutes les perturbations du sens moral, celui-là n'est-il pas entièrement conséquent avec lui-même quand il se laisse entraîner sur la pente des mauvais instincts? S'il se persuade qu'il ne doit point se survivre, n'est-il pas entièrement logique quand il cherche à se procurer toutes les jouissances possibles, même par les moyens les plus illicites, n'ayant à redouter que la justice humaine, à laquelle il peut échapper? Que lui importe le crime! Il le commettra froidement, la pitié n'étant pour lui qu'un vain mot. A cette pitié il ne prend aucun souci d'obéir, puisqu'il croit que ses victimes, tôt ou tard, sont appelées à subir ainsi que lui un inévitable anéantissement; et même, en certaines circonstances, ne serait-ce pas à ses yeux un réel bienfait que de leur ôter la vie?

Le devoir n'aurait donc aucune prise sur un tel esprit, si la conscience qui, malgré tout (quoiqu'il la nie), n'est pas entièrement endormie, même chez les plus coupables, ne venait lui donner l'intuition des dangers qu'il court en continuant l'œuvre imprudente de son avilissement.

Si, au contraire, le coupable était instruit des véritables lois de la vie inextinguible, et s'il savait à quoi il s'expose en les violant, persuadé qu'au-dessus de la justice humaine il est encore une autre justice, celle de la loi morale, à laquelle il lui serait impossible d'échapper après le trépas, on verrait bientôt le nombre des malfaiteurs diminuer peu à peu dans les cours d'assises, pour disparaître d'une manière définitive à une époque peu éloignée.

Mais ce ne sont pas seulement les malfaiteurs qui succombent au funeste attrait que leur présente le néantisme pour cacher la honte de leurs forfaits; ce sont également tous les esprits chez lesquels la conscience vacillante encore, se laisse entraîner au mal, se croyant sûre de l'impunité. C'est pourquoi il faut considérer cette doctrine comme un danger social, quand elle tend à se répandre en de vastes proportions au delà du milieu honnête où elle compte des partisans convaincus, mais qui n'ont pas entrevu les ruines inévitables qu'ils préparent aux générations futures.

D'ailleurs si, comme le dit le proverbe, on juge de l'arbre par ses fruits et que ceux-ci, pour celui qui les absorbe, soient des aliments malsains, que faut-il faire de cet arbre, si ce n'est de lui donner une nouvelle, une meilleure culture, et de greffer sur ses branches des espèces plus favorables et susceptibles de donner de meilleurs produits?

Cette greffe que doit recevoir le matérialisme est celle du spiritualisme, de manière à donner au principe de l'être la plénitude qui lui est nécessaire pour le constituer dans son intégralité.

L'esprit dans l'être, c'est le *moi incréé* qui, de toute éternité, demeurait à l'état d'attente, quand

l'être n'était encore qu'un germe animique. *C'est l'esprit qui, par ses résistances et ses impulsions, compose les points fixes déterminatifs de la matière inerte.* Mais d'autre part, l'esprit ne peut se passer ni de la matière pour composer les instruments organiques nécessaires aux manifestations de la pensée, ni de la substance fluidique qui est sa propre substance agissante, car l'esprit, il faut bien le reconnaître, ne serait que néant indépendamment de la substance.

Voilà pourquoi ni le matérialiste ni le spiritualiste ne sont dans le domaine du *vrai*, parce que l'être est tout aussi impossible à formuler indépendamment du couple *esprit et matière*, que l'*espèce corporelle* est impossible à composer sans le concours du couple masculin et féminin.

Ainsi, matérialistes, vous ne pouvez rien fonder parce que vous n'avez entre vos mains que la matière inerte, que les matériaux de l'édifice de l'être, et que vous manquez du *plan vivant* nécessaire pour le constituer. Et d'autre part, spiritualistes, si vous possédez le plan de la vie, votre plan demeure une abstraction, une inutilité, tant que vous repoussez les éléments matériels sans lesquels vous ne pouvez rien construire.

Spiritualistes et matérialistes, unissez-vous donc dans une fraternelle étreinte ; que vos regards s'élèvent vers la science idéale qui est le plan sublime du progrès sans limites ; mais sachant descendre de ces splendides hauteurs, demeurez dans la réalité, accomplissez avec la perfection la plus grande tout ce qui est à votre portée ; devenez grand par l'art, par la culture du beau que vous enseigne l'esthétique ; soyez non moins grands par l'*amour*, le suprême moteur de l'âme, qui a pour force motrice la *volonté* et pour régulateur la *conscience* ; soyez puissants par l'intelligence qui développe en vous les richesses de l'*entendement*, de l'*idée* et de la *réflexion* ; et sans craindre de voir périr en vous ces belles richesses acquises, que vous conservent religieusement les lois divines, vous verrez s'ouvrir devant vous des destinées de plus en plus grandes, toujours proportionnelles à vos mérites acquis.

A. D'ANGLEMONT.

LA SUGGESTION.

M. Charcot communique au *Forum*, de New-York, des notes intéressantes sur l'objet spécial de ses études, le somnambulisme. Le caractère psychologique de cet état, d'après le professeur de la Salpétrière, est la crédulité sans bornes que le sujet met à accepter les dires de l'hypnotiseur. Si improbable que soit l'assertion exprimée par celui-ci, le sujet l'accepte et la fait sienne ; elle devient le centre de son activité cérébrale ; toutes ses pensées en découlent jusqu'à ce qu'un autre élément soit fourni à sa crédulité, — la nouvelle assertion fut-elle absolument contraire à la première.

— Un exemple entre mille, dit M. Charcot. Je présente à une femme en état d'hypnotisme une feuille de papier blanc et je lui dis : « Voici mon portrait. Le trouvez-vous ressemblant? » Après un instant d'hésitation, elle répond : « Ah! oui, c'est votre photographie. Voulez-vous me la donner? » Afin de mieux imprimer dans l'esprit du sujet l'idée de ce portrait imaginaire, je lui indique du doigt un des bords du papier, en affirmant que mon profil est tourné dans cette direction ; je décris mes habits, j'indique tel ou tel accessoire supposé. Puis, reprenant le papier, je le place parmi beaucoup d'autres feuilles blanches toutes pareilles, non sans y avoir fait une légère marque, presque imperceptible, pour le reconnaître. Enfin, je livre le tout au sujet, en lui disant d'examiner ce paquet et de voir si elle n'y trouve pas quelque chose qu'elle connait. Elle se met à feuilleter les papiers et aussitôt qu'elle arrive au portrait supposé, on l'entend s'écrier : « Tiens! votre photographie! »

C'est déjà curieux. Voici qui l'est davantage. Si je lui reprends le papier pour le retourner, elle proteste que le portrait est à l'envers.

Je la réveille alors et je renouvelle l'expérience en lui livrant tout le paquet de papiers. Comme précédemment, elle le feuillette et s'arrête au portrait imaginaire en déclarant que c'est ma photographie. Je la renvoie. Elle rentre au dortoir et montre à ses compagnes le prétendu portrait que je le lui ai donné. Leurs rires sont impuissants à la détromper. Si je lui ai donné l'ordre, avant le réveil, de rester plusieurs jours de suite sous l'influence de cette hallucination, le phénomène se prolonge pendant le nombre de jours indiqué. Telle est proprement la suggestion.

Cette expérience a été répétée des milliers de fois par moi et par d'autres, et tout le monde peut en vérifier l'exactitude. L'objectivité des faits est aussi complète qu'on peut le désirer dans les recherches de cette nature. Essayons de les analyser et d'arriver à une notion précise de la suggestion.

Je montre au sujet une feuille blanche en lui déclarant que c'est mon portrait, affirmation toute gratuite et dont l'intelligence la plus faible apercevrait la fausseté, à l'état normal. Néanmoins, par l'effet de crédulité singulière que j'ai

signalée, le sujet voit les choses comme je le veux. Presque sans hésitation, elle s'attache à l'idée que je lui présente ou, pour mieux dire, cette idée prend possession de son esprit. Elle distingue dans ses moindres détails ce portrait imaginaire et pour peu que je l'en presse, elle le décrit avec une abondance de petits faits et déroule indéfiniment un véritable panorama hallucinatoire, en greffant sur la notion élémentaire du portrait toutes les idées accessoires qui se présentent à son imagination. Toutefois, elle ne s'écarte guère du point de départ et à chaque instant elle y revient, en examinant le papier sous ses angles variés, le tournant et le retournant, le rapprochant ou l'éloignant de ses yeux et l'étudiant de tous côtés. Si je cesse de lui adresser la parole, elle persistera ainsi pendant des heures à s'amuser de cette feuille blanche.

Au total, les choses se passent comme s'il existait dans le cerveau, sous l'influence de l'hypnotisme, un vide absolu de pensée et comme si toute idée jetée par la suggestion sur cette table rase profitait de sa solitude pour se répandre de tous côtés et assurer son empire, dans toutes les directions, dans ce domaine inoccupé.

Dans le cas spécial dont il s'agit, les développements donnés à l'idée du portrait, son existence une fois admise, étaient parfaitement logiques. Mais il importe de noter que, s'il m'avait plu de suggérer au sujet une pensée tout à fait absurde, la suggestion eût été acceptée avec la même facilité. Par exemple, si je lui avais dit : mon portrait a deux nez et trois yeux, — l'allégation n'aurait pas soulevé de sa part l'ombre d'une objection.

Telle est l'influence irrésistible de la suggestion, en ses formes les plus simples, et l'on peut aisément imaginer à quels résultats variés on peut arriver par ce moyen.

Mais poursuivons l'analyse du cas. Quand le sujet, sur mon injonction, continue après le réveil à voir un portrait sur cette feuille blanche, nous avons la preuve de la profonde impression que la pensée suggérée peut laisser sur le cerveau, puisque même, à l'état normal et dans la vie ordinaire, cette impression persiste, comme un parasite, pendant des heures, des jours et des semaines sans rien perdre de sa puissance. La gravité du phénomène et les conséquences qu'il peut entraîner en médecine légale n'échapperont à personne ; je n'insiste pas.

Ici nous pénétrons dans le domaine du merveilleux, dans le jardin enchanté où se trouve entrainé quiconque touche au magnétisme, et d'où si peu de gens savent revenir. Mais est-il bien nécessaire de faire appel au merveilleux ou d'invoquer le surnaturel, pour expliquer les faits de cet ordre ! Je ne le pense pas. Ces phénomènes ont tout simplement pour cause une hyperesthésie particulière des sens, résultant de l'état hypnotique. Nous trouvons-nous étonné de voir un chien suivre son maitre, grâce à l'odorat, à travers les bois et les champs sur des distances parfois énormes? Ou de voir un pigeon voyageur revenir à son nid de plusieurs centaines de lieues?

Personne ne pense à attribuer une origine surnaturelle à ces phénomènes. Il en est de même de l'hypnotisme et je ne me lasserai pas de le redire. Tout ce qui se rapporte à cet état particulier est justiciable de la science et doit rester partie intégrante de son domaine. Nos efforts doivent tendre à l'y maintenir : c'est le seul moyen d'éviter les casse-cou et de toucher au but.

* * *

Voici, d'après l'*Echo de Paris*, l'opinion du docteur Charcot sur Gabrielle Bompart, la triste héroïne de l'affaire Gouffé :

« L'intervention d'un hypnotiseur ne peut avoir fait que Gabrielle Bompart soit venue se livrer malgré elle entre les mains de la justice. La maîtresse d'Eyraud me paraît simplement un être pervers, détraqué, qui a très bien pu participer consciemment au crime. Et si on veut soutenir sa responsabilité, ce qu'on ne manquera sans doute pas de faire, il faudra donc établir scientifiquement comment elle a pu être la complice soumise d'Eyraud dans la préméditation et dans l'exécution du crime et comment elle est restée aussi longtemps silencieuse, une fois le forfait accompli. Et si cette preuve est acquise, le crime dont nous nous occupons aura fait faire à la science hypnotique un pas bien considérable. »

M. le professeur Delbœuf a envoyé au *Journal de Liége* des observations également très intéressantes au sujet de Gabrielle Bompart et du sommeil magnétique ; ces observations ont reçu l'approbation de M. Bernheim, le savant professeur de Nancy.

D'après cela, G. Bompart, si elle ne veut pas dire la vérité à l'état de veille, ne la dira pas plus à l'état du sommeil. *L'autosuggestion domine la suggestion d'autrui.*

Et d'ailleurs la sait-elle *exactement* la vérité? Suggestible à l'excès, elle ajoute de son propre ou en retranche, elle ne distingue plus la vérité vécue de la vérité créée ou falsifiée par son imagination.

LA MÉDIUMNITÉ DE W.-S. ROWLEY.

(Traduit du *Golden Gate* du 7 septembre.)

Nous, soussignés, comité choisi pour examiner les prétentions de W.-S. Rowley de Cleveland, Ohio, pour la transmission de messages par la télégraphie indépendante, c'est-à-dire par des messages intelligents qui sont reçus au moyen d'un instrument de télégraphie ordinaire, employant l'alphabet Morse avec clef enfermée dans une boîte dans des conditions qui excluent la possibilité du circuit d'être ouvert ou fermé par des mains mortelles, faisons savoir que nous avons rencontré dans une chambre du Grand Hôtel de cette ville M. W.-S. Rowley avec son instrument; cet instrument a été soumis à notre inspection et M. Rowley a accepté toutes les conditions que nous lui avons demandées ou imposées, et des messages intelligents furent reçus dans des conditions expérimentales qui devaient empêcher entièrement toute possibilité pour M. Rowley de les transmettre lui-même, et sans entrer dans tous les détails des dites expériences, nous avons été amenés à l'inévitable conclusion que la télégraphie indépendante est un fait parfaitement établi, et que des messages intelligents sont reçus au moyen de cet instrument, d'une manière et par un procédé entièrement inconnus de la science.

Ont signé: A.-B. Gaston, président du Camp meeting de Cassadaga; E.-E. Vail, J.-H. Osmer, H.-D. Barrest, président d'association, E.-W. Bond, J.-M. Balcock, A.-B. Richmond, M.-E. Thomas.

Lilly Dale, N. Y., 17 août 1889.

DÉCLIN DU MATÉRIALISME A PARIS.

Les idées spirites font des progrès.

L'Estafette du 29 novembre et le *Figaro* du 19 novembre ont publié des articles sur le spiritisme et le magnétisme qui ont été reproduits dans la *Revue spirite* de janvier, et qui prouvent que l'opinion publique en France commence enfin par comprendre l'importance de ces nouvelles sciences psychologiques.

Dans le même ordre d'idées on peut signaler l'articulet ci-dessous qui a paru dernièrement dans la *St. James's Gazette* et est intitulé : *Déclin du matérialisme à Paris*:

« Un curieux signe des temps est le déclin du matérialisme et du scepticisme parmi les étudiants de l'Université de Paris, signalé récemment par un des plus éminents professeurs, et la tendance marquée pour le mysticisme qui se fait jour parmi eux. Ils sentent le besoin de croire à quelque chose et comme les anciennes religions ne peuvent satisfaire leur soif de vérité, ils cherchent maintenant dans d'autres directions. Les phénomènes de l'hypnotisme ont apporté, paraît-il, un stimulant considérable à ce mouvement : le « flirtage avec le Divin », comme l'appelle M. Barrés ; et un groupe de chercheurs est content avec certaines lueurs du « Divin » comme le Spiritisme et les tables tournantes peuvent leur en donner. D'autres, aussi, ont commencé à suivre les services du dimanche à la chapelle swedenborgienne du quartier latin. Le bouddhisme est en faveur dans une autre de leurs sections; le temple bouddhiste et ses prêtres de l'exposition n'ont pas peu contribué à attirer l'attention sur l'évangile de Sakya-Mouni. Quelques français d'âge mûr ont des tendances pour ce culte, M. Ribot entr'autres, et ceux qui sont disposés à se laisser aller sur cette pente sont sûrs d'être bien reçus aux raouts religieux de la duchesse de Pomar. »

CORRESPONDANCE.

A la Rédaction du journal *le Messager*,

Messieurs et f. e. c. Je ne puis résister au désir de vous apprendre combien j'ai été heureux d'entendre M. Paulsen dans la conférence publique qu'il est venu donner à Poulseur, dimanche dernier, dans notre local.

Cette conférence avait pour titre : *La question sociale et l'idée religieuse*. Pour développer tout ce qu'il avait très rationnellement rattaché à ce vaste sujet, l'orateur a dû parler pendant deux longues heures. Dans un résumé, nécessairement très court, je ne puis, en conséquence, vous donner qu'une idée bien imparfaite de toutes les bonnes choses qu'il a sû dire avec clarté et conviction.

Il a débuté par l'examen de l'état actuel de la société avec les vices et les passions de toute nature qui s'y agitent ainsi que l'injustice, la misère et les souffrances que ce manque de moralité engendre. Par une argumentation serrée il a démontré d'une façon péremptoire que la cause de toutes ces iniquités réside surtout dans l'attachement exagéré de tout ce qui est matière, ou, en d'autres termes, que ce résultat est dû au matérialisme.

L'orateur aborde ensuite la question de l'immortalité de l'âme. Il fait voir comment cette idée, en traversant les siècles, a su exercer une

influence bienfaisante sur les peuples qui en étaient suffisamment pénétrés. Par des démonstrations très rigoureuses et intelligemment choisies il arrive à prouver que l'existence de l'âme est basée sur la raison et sur la science : le bien devenant ainsi une réalité évidente, indispensable au progrès et au bonheur de l'homme.

En s'appuyant d'un côté sur le darwinisme, de l'autre sur la science, il nous fait assister à l'apparition de l'homme sur la terre. Il nous a fait voir ce dernier s'acheminant d'une façon lente, mais certaine, vers les destinées brillantes qui sont le couronnement de ses constants efforts vers le mieux.

De cet enchaînement rigoureusement harmonique dans le domaine moral comme dans le domaine physique, l'orateur conclut à l'existence de Dieu.

Il arrive ensuite à la sanction positive par la démonstration des phénomènes spirites, dont il fait ressortir toute l'évidence dans trois exemples heureusement choisis. Il attire aussi l'attention de l'auditoire sur l'analogie existant entre les lois qui régissent ces derniers et les phénomènes du magnétisme et de l'hypnotisme.

La réincarnation lui fournit enfin les moyens de donner une explication rationnelle des anomalies apparentes, des différences d'aptitudes et de situations terrestres, etc. Bien comprise, elle fera disparaître l'égoïsme et toutes les iniquités qu'il engendre pour faire place à la fraternité et à la solidarité universelle.

L'œuvre colossale de Godin de Guise lui permet de terminer sa conférence par un exemple saisissant des idées humanitaires que peuvent suggérer à l'homme qui en est suffisamment pénétré, les principes du spiritualisme.

J'allais oublier de vous dire qu'un assistant s'étant présenté à la tribune pour contredire certains passages de la conférence, M. Paulsen répliqua d'une façon vigoureuse et tellement péremptoire que la salle entière se souleva et fit retentir de longs applaudissements qui ont dû prouver au jeune conférencier qu'il avait gagné la sympathie générale.

Votre dévoué f. e. c.,

LERUTH.

Poulseur, le 9 février 1890.

* * *

Comité de Propagande

Siège Provisoire chez M. Leymarie, 1, Rue de Chabanais, Paris.

Monsieur le directeur, vous n'ignorez pas le succès sans précédent obtenu par le congrès Spirite et Spiritualiste International tenu à Paris en Septembre 1889. Ce congrès a nommé en se séparant un *comité de propagande* chargé de propager par tous les moyens possibles les idées qui ont motivé la réunion du congrès.

Quelles que puissent être les questions de doctrines ou de personnalités qui séparent les divers organes Spirites et Spiritualistes, l'intérêt de la cause commune doit primer toutes les considérations.

Les ennemis du Spirite et du Spiritualisme sont encore puissants, chacun de nos organes seul a de grandes difficultés à soutenir la lutte, tandis que le groupement nous donnerait de suite le dessus sur tous nos adversaires.

C'est dans ce but que le Comité de propagande m'a conféré les pouvoirs les plus étendus à l'effet de jeter les bases d'une *Fédération universelle de la Presse Spirite et Spiritualiste.*

Nous commençons cette fédération par la France, et j'ose espérer que vous voudrez bien m'envoyer votre adhésion au plus vite, après la lecture de l'organisation de la Fédération.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations les plus empressées.

PAPUS,
Secrétaire Général du Comité de Propagande.

Nota. — Nous avons envoyé notre adhésion à l'adresse ci-dessus.

NECROLOGIE.

Dimanche, 2 février dernier, a eu lieu à Lize-Seraing, l'enterrement civil de M. Adrien Marchand, membre de *la Société Spiritualiste.*

Un cortége de plus de 800 personnes, précédé d'une excellente phalange musicale, a conduit au cimetière la dépouille de notre ami regretté.

Au bord de la tombe, M. Houart s'est exprimé en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» Quand la mort cueille une existence à peine éclose, fauche un adolescent ou enlève impitoyablement le soutien d'une famille nombreuse, comme c'est ici le cas, on est naturellement en droit de poser un grand point d'interrogation à l'égard d'une Divinité que l'on dit si bonne et si juste. En effet, comment concilier les attributs divins avec la situation malheureuse qui est faite à certaines personnes, alors que rien ne paraît justifier semblable position ?

» Si on n'admet qu'une seule existence, il n'y a pas évidemment la plus petite marque de bonté ni la moindre preuve de justice dans la distribution des peines ou des jouissances de la vie, et

on est également en droit de déclarer qu'à ce point de vue, le doute est non-seulement permis mais la négation légitime. Dans cette hypothèse, on peut affirmer à la face des terroristes ultramontains, avec tous ceux qui se sont affranchis de la foi dogmatique, qu'un Dieu pareil n'existe pas. S'il existait tel qu'on le prétend, il faudrait, pour le bien de l'humanité, se liguer pour le combattre.

» Eh! bien, mesdames, messieurs, Adrien Marchand était de ceux-là, car il combattait ce Dieu partial, terrible et impitoyable, pour cette bonne raison qu'il croyait à l'existence d'un Dieu autrement digne que celui qui est conçu et enseigné pour le seul profit d'un clergé ambitieux et dominateur, parasite et exploiteur, ennemi du progrès et du genre humain; Adrien Marchand était adepte de cette philosophie contemporaine, rationnelle et consolante qu'on appelle le spiritualisme expérimental; il croyait à l'existence d'une force intelligente et créatrice, supérieure à tout ce que notre intellect, relativement borné, peut saisir et comprendre; il croyait à cela, parce qu'il avait soulevé un coin du voile qui nous cache les vérités éternelles, et, conformément à cet axiome scientifique que « tout effet a une cause » il concluait logiquement que tout effet intelligent émane d'une cause intelligente. Par l'enseignement extra-terrestre, il savait que les attributs de cette puissance sont infinis dans leur perfection, qu'une cause juste préside en toute chose et que les joies et les misères de la vie trouvent leurs explications dans la pluralité des existences, dans la pratique du bien ou du mal d'une vie antérieure. C'est là, d'ailleurs, le seul enseignement conforme à la raison et à la justice.

» Adrien Marchand avait cette foi éclairée qui fut pour lui la consolation et l'espérance dans les tribulations de sa trop courte et dure carrière. Cette croyance a été sa force de résignation et le soutien de son courage, par la conviction qu'il avait de ce principe: que nous émanons tous d'une même source pour progresser et arriver à une situation heureuse dans des mondes supérieurs au nôtre, mais après avoir toutefois parcouru l'échelle du progrès, en passant par toutes les phases nécessaires à notre avancement intellectuel et moral. Telle est la seule philosophie compatible avec la justice, la raison, le bien et les aspirations de l'humanité, et telle fut la croyance d'Adrien Marchand, à qui nous disons en ce moment, non pas un désolant et éternel adieu, mais au revoir, ami. »

Après ce discours, dit au milieu d'un recueillement général, M. Engel, dans une chaleureuse improvisation sur la nécessité de la réincarnation, a parlé des inégalités sociales, des différences d'aptitudes, d'intelligences et de situation, des jouissances et des peines de la vie, et il a terminé en disant que, sans la pluralité des existences, il n'y aurait pas de justice possible, ni de Dieu bon, juste et miséricordieux.

Un membre du « groupe de la Vecquée » a ensuite dit la prière des morts et l'assistance s'est écoulée lentement, en commentant les paroles prononcées sur la tombe de notre ami.

Nous avons entendu une dame exprimer hautement son admiration pour la façon digne avec laquelle on procède aux enterrements spirites et surtout pour les paroles consolantes prononcées à cette occasion; elle disait hautement qu'elle était satisfaite d'avoir assisté à d'aussi dignes funérailles et que, si on était chez elle de son avis, sa famille ferait immédiatement partie de la Société Spiritualiste.

NOUVELLES.

Le *Better Way* de Cincinnati rapporte qu'une nouvelle phase de phénomènes de matérialisations a été développée dernièrement dans cette cité. Ce journal dit que des formes spirites s'élèvent du parquet et se dématérialisent dans l'air, au lieu de passer par le bas, comme c'est généralement le cas. *(Banner of Light).*

* * *

Les jeûneurs. — La manie de jeûner ne date pas d'hier. A la bibliothèque de Genève, on vient de retrouver dans un volume publié à Bâle, en 1577, l'histoire d'un jeûneur nommé Henri de Hasselt, qui demeura quarante jours et quarante nuits sans manger ni boire, simplement pour le plaisir. « Le gouverneur du pays ayant entendu cette merveille, fit venir Henri et s'enquit de la vérité du faict, et, ne pouvant adjouster foi à la confession de Henri, voulut en faire un nouvel essai. Partant, le fit enserrer, veiller et garder soigneusement en une chambre l'espace de quarante jours et quarante nuits sans qu'on lui donnât nourriture quelconque, ce qu'il supporta sans bruit et avec moindre difficulté. »

* * *

La Illustracion Espirita de Mexico, sous le titre de « Fenomenos Expontaneos » titre que presque tout le monde peut comprendre, publie ce qui suit:

Il y a maintenant deux ans environ que dans une honorable famille catholique se firent entendre des bruits insolites; des meubles se dé-

plaçaient sans cause connue et une multitude de choses plus étranges les unes que les autres vinrent jeter le trouble dans un paisible ménage composé de deux jeunes mariés.

En cherchant le remède à une infortune si extraordinaire, la femme se rendit chez l'illustre archevêque Labastida et lui fit part de ce qui se passait dans sa maison. Sa Sainteté, apparemment peu au courant de ces sortes d'affaires, écouta patiemment la jeune dame, et après lui avoir offert de signaler la chose à quelques corporations pieuses, l'engagea à prendre un crayon et du papier en se mettant dans l'attitude d'une personne qui désire écrire afin d'apprendre ainsi ce qu'on voulait d'elle et de son mari.

Revenue chez elle, la dame mit en pratique l'avis lui donné par son conseiller spirituel mitré, et après une séance de vingt minutes elle se trouva en communication avec les esprits de différentes personnes qu'elle avait connues jadis dans la vie matérielle, et depuis ce temps les phénomènes devinrent plus fréquents et plus intenses.

Les deux époux, pensant qu'un changement de domicile pourrait remédier à la situation, transportèrent leurs pénates au n° 3 de la rue Zacate, mais le remède eut un effet contraire à celui qu'on en attendait à tel point que les phénomènes purent être produits à volonté; une multitude de personnes, attirées par la nouveauté de la chose se firent présenter à la famille pour être témoins oculaires des phénomènes.

L'estimable famille demeure maintenant au n° 4, rue Estanca de Muyeres, et les phénomènes physiques ont encore augmenté au point que la situation est devenue intolérable, mais ils ne peuvent s'en faire quitte parce que tous deux sont retenus sous le joug du catholicisme.

(*Religio-Philosophical Journal* du 14 décembre).

* * *

On lit dans la *Salt Lake Tribune* :

Mme Martha Stevenson de Springville (Utah) a depuis dix-sept ans une pendule à laquelle elle n'avait jamais supposé la moindre velléité pour la musique jusqu'au 1er novembre dernier. Ce jour là, un portrait agrandi de son fils Charles, qui fut tué par des indiens de l'Arizona, fut suspendu dans la chambre où se trouvait la pendule. Peu après celle-ci commença à jouer de son propre gré et n'a pas cessé depuis de le faire. Plusieurs personnes sont venues l'examiner minutieusement sans se rendre compte de l'étrange sonnerie. Parmi ceux qui ont entendu la musique sont miss C. Dougall, A. Dougall, Mary Ann Gardner, John Gardner, Mme C. Dougall, Mme Dr Frank Wing, Mme Sarah Lambson, Mme Martha Stephenson, Alice Gardner, Mary Houtz, Celestia Whitemon et fille, et R. O. Luke de Heber. (*Religio-Philosophical Journal* du 28 déc.)

* * *

L'incinération en France. — A l'occasion de l'application des nouvelles taxes sur les incinérations des corps, M. Chassaing vient de présenter au Conseil communal de Paris un rapport d'ensemble sur la crémation en France, à la fin de 1889.

Dans ce travail, le rapporteur insiste tout particulièrement sur les difficultés que l'on a rencontrées pour créer un appareil répondant aux besoins de l'opération si délicate des incinérations, dont le nombre tend à augmenter, comme l'indiquent les chiffres officiels suivants :

Du 27 avril au 5 août, date où l'on a mis en service un nouvel appareil, il a été fait dix incinérations, dont la durée moyenne a été de 1 heure 45 minutes.

Le 31 décembre dernier, le nombre total des incinérations enregistrées était de 735, se décomposant comme suit :

Incinérations demandées par les familles, 35 ; incinérations de bières contenant des débris des hôpitaux, 483; incinérations d'embryons, 217.

Quant à la durée des opérations, elle a été réduite de 1 heure 45 minutes à 1 heure.

* * *

Les Bourbons de Hollande. — Les journaux de la Savoie annoncent ce qui suit :

Il y a promesse de mariage entre :

Emmanuel-Benjamin Daymonaz, âgé de 52 ans, avocat, résidant à Bréda, domicilié à Saint-Jean-de-Maurienne, fils de Séraphin Daymonaz et Marie-Virginie Tournaz, décédés ;

Et Marie-Antoinette de Bourbon, d'après son acte de naissance nommée Naundorf, âgée de 60 ans, sans profession, domiciliée et résidant à Bréda, veuve de Guillaume-Sébastien Van Der Horst, fille de Charles-Louis de Bourbon, étant connu sous le nom de Charles-Guillaume Naundorf, et de Johanne Frederike Einert, décédés.

Les publications de mariage ont été faites à Bréda (Pays-Bas), le 19 janvier 1890.

DENIER DE LA PROPAGANDE.

Report. . .	fr.	294 00
O. Houart, pour la Société spiritualiste de Seraing, du legs Jadot	fr.	40 00
A. Becker, à Bar-le-Duc	fr.	4 00
G. Hermesse, à Herstal.	fr.	10 00
I. H., Paris	fr.	5 00
	fr.	353 00

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 18 — Liége, 15 Mars 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

La routine et la scienee. — Les Esprits matérialistes. — Le spiritisme et la presse. — Correspondance. — A propos d'organisation. — Bibliographie. — Erratum. — Nouvelles. — Denier de la propagande.

LA ROUTINE ET LA SCIENCE.

Les journaux ont beaucoup parlé d'Edison lors de sa visite à Paris où il a reçu partout de nombreux témoignages d'admiration qui ont dû lui aller au cœur.

C'est que la grande ville républicaine tenait à prouver qu'il existe une souveraineté qu'elle reconnait, celle du génie.

Qui songe à nier, aujourd'hui, une des découvertes de cet inventeur incomparable, de celui que les Américains appellent le « sorcier » de Menlo-Park?

Et dire cependant que, — il n'y a pas bien longtemps, en 1877, — un homme comme Edison était tout près d'être raillé et d'être traité de charlatan!

— Et où celà?

A l'Académie des sciences!

Un envoyé d'Edison avait soumis le phonographe à l'Académie. L'étonnante machine avait répété les paroles prononcées par le représentant de l'inventeur.

Un des membres de l'Académie, M. Bouilland, assura qu'il y avait là supercherie, imitation, il hasarda l'hypothèse d'un tour de ventriloque.

Il ne voulut rien admettre, s'emporta, et ses collègues l'entendirent même jeter cette exclamation, très peu académique: « On ne me la fait pas, à moi! »

M. Bouilland était pourtant un savant distingué. Par cet exemple contemporain, qui n'a pas eu heureusement d'influence sur le développement des inventions d'Edison, nous pouvons nous expliquer certains dénis de justice à l'égard de savants audacieux, dénis de justice qui nous semblent aujourd'hui incroyables.

M. Bouilland avait nié également le téléphone.

— Il y a pour moi dans toute cette expérience, disait-il, je ne sais quelle illusion d'acoustique...

Et il se bornait à déclarer que c'était un « divertissement » fort amusant.

Imaginez que Edison n'eût pas été Américain, qu'il eût eu besoin, comme il arrive trop chez nous, de l'appui de l'Académie, et ses grands travaux eussent été retardés pour longtemps!

Rien n'est plus frappant — et plus mélancolique — que cet aveuglement de ceux qui passent justement pour des maîtres, en présence de découvertes qui les déconcertent.

Combien en est-il de ces découvertes qui ont été ainsi contestées, avant d'avoir forcé leurs adversaires à s'incliner devant l'évidence!

Je ne parle que du temps présent, d'une période de 25 ou 30 ans, car on aurait trop à faire à remonter à des périodes plus éloignées de nous.

M. Victor Meunier est chroniqueur scientifique dans la grande presse. Il ne croit pas à la réalité des phénomènes spirites, pas même à ceux constatés par l'illustre Crookes de la Société royale de Londres! Il a fait dernièrement dans un travail curieux, écrit avec une âpreté singulière, le procès de la science officielle. Son livre *Scènes et Types du monde savant* vient précisément de rappeler quelques-unes de ses grandes erreurs.

M. V. Meunier va loin dans ses conclusions et

nous rappelle l'histoire de la paille et de la poutre.

L'Académie des sciences est généralement bien intentionnée et elle mérite le respect. Mais il est certain qu'elle n'a pas toujours été clairvoyante.

Il est de bonne guerre, bien qu'un peu cruel, de la faire se souvenir des tendances réactionnaires qu'elle a eues trop souvent, de son manque de foi dans la puissance du progrès, alors que l'initiative privée s'atteste si victorieusement en la personne d'Edison.

Croirait-on que quand cette œuvre gigantesque de la pose du câble transatlantique fut commencée, l'Académie ne la suivit pas avec confiance ?

M. Babinet déclarait en une de ses séances, que l'armature du câble ne résisterait pas à l'action de l'eau de mer :

« L'entreprise est immense, s'écriait-il, l'orgueil de ceux qui la tentent ne lui est pas inférieur ; la mer fera justice de tout ! »

Heureusement, ses décevantes prédictions ne se sont pas réalisées. Malgré les difficultés inouïes que présentait la pose du câble, l'opération réussit. Le câble n'a cessé de fonctionner et son succès lui a suscité plusieurs concurrences.

Un autre exemple. C'est une des plus belles conquêtes de la science chirurgicale que celle des opérations faites sans douleur pour le patient. L'anesthésie permet des opérations qui, longues et délicates, ne pourraient être supportées autrement.

Eh bien ! un grand chirurgien, cependant, Velpeau, déclarait que c'était là une chimère, une utopie irréalisable.

La possibilité de la vie dans les abimes océaniques — où elle fourmille — ne fut-elle pas niée aussi par M. Blanchard?

C'est, hélas ! dans tous les ordres de travaux qu'une opposition injustifiée s'est manifestée à l'Académie.

L'homme fossile — qui n'a plus un seul contradicteur — fut repoussé par Elie de Beaumont, qui était pourtant un puissant géologue.

On nia également (et tout est à l'hypnotisme, aujourd'hui !) la production du sommeil nerveux par la concentration du regard sur un point lumineux.

Le grand, l'illustre Darwin, depuis longtemps admiré dans toute l'Europe, fut longtemps regardé par l'Académie, qui se refusait à lui donner le titre de membre étranger, comme un « amateur ».

Eh oui ! cela fut dit dans une séance où l'on discutait son admission.

« M. Darwin, s'écria alors M. Blanchard, est un « amateur intelligent ! » Ce n'est pas un savant... Ses recherches prouvent que le véritable esprit scientifique lui manque ! » — « Sa doctrine, ajouta de son côté Elie de Beaumont est de la « science mousseuse ! »

Et un autre membre, Brongniard, déclara, lui, que cette doctrine n'était « qu'un conte de fées. »

Bref, on conclut que « ce serait un malheur pour la science que d'ouvrir les portes de l'Académie à Darwin ! »

L'Académie des sciences, heureusement, n'a pas toujours été aussi mal inspirée.

Mais il est évident que son organisation ne répond plus aux besoins actuels pour rester ce qu'elle fut — c'est-à-dire un tribunal scientifique d'une autorité considérable dans le monde entier, et, en même temps, la protection des savants encore peu connus, mais attestant leur valeur, l'auxiliaire des chercheurs, leur donnant un libéral appui.

La science a subi la loi de la division du travail. Il se trouve aujourd'hui que l'Académie n'est plus absolument compétente dans son ensemble sur telle ou telle communication.

Chacune des spécialités — chimie, botanique, médecine, géologie, etc. — n'exige-t-elle pas le labeur de toute une vie?

Non sans courage — car il y a toujours quelque danger à aller contre ce qui est officiel, — M. Victor Meunier expose les griefs que l'on peut formuler contre l'Académie, qui, selon lui, a, en matière de science de direction des esprits, des privilèges excessifs et qui exercent une sorte de tyrannie, n'accordant ses faveurs qu'à ceux qui ont sa façon de penser.

Il cite, à ce propos, un assez joli mot d'un professeur dont ses amis connaissaient les audacieux travaux. Mais il était pauvre, il ambitionnait une position qui le mît à l'abri du besoin, et il ne s'avisait point de se montrer indépendant.

— Pourquoi, lui disait-on un jour, ne résumez-vous pas en un livre vos théories ?

— Jamais de la vie je ne commettrai cette imprudence, répondit-il.

— Comment cela?

— Il ne faut pas risquer d'être en désaccord avec les idées de ceux dont on dépend.

LES ESPRITS MATÉRIALISTES

Un Esprit matérialiste semble une contradiction. Je l'ai cru pendant bien longtemps et, sans nul doute, la plupart des spirites avec moi. Cependant il faut bien se rendre à l'évidence, et les

faits sont là pour nous démontrer l'existence de ce que nous croyions impossible.

La première fois que je me trouvai en présence d'un Esprit manifestant des opinions matérialistes, j'en fus tout bouleversé. Le médium était un jeune homme que j'avais initié au phénomène spirite, sur la sincérité duquel je ne pouvais avoir aucun doute, et que je savais d'ailleurs incapable d'émettre aucune opinion philosophique.

Plus tard, j'ai eu bien souvent, trop souvent, l'occasion de me convaincre de cette étrange vérité, par les manifestations d'un Esprit très méchant et très intelligent que j'ai tout lieu de croire acharné à me tourmenter, depuis ma naissance. Il a pris le nom de Major, prétend avoir été le pape Borgia, et assure que mon père et moi nous avons été ses deux fils et que s'il me tourmente, c'est parce qu'il m'aime et voudrait m'empêcher de suivre une autre voie que la sienne et me conserver auprès de lui. Mais comment ajouter foi aux affirmations d'un menteur ?

Cela, du reste, importe peu. Ce qui importe, c'est de savoir qu'un tel esprit peut, comme je m'en suis convaincu, par une longue et douloureuse expérience, prendre tous les déguisements et se changer, comme dit St-Paul, en ange de lumière, pour nous tromper.

Que de médiums — l'amour-propre aidant — croient jouir du privilège de n'être jamais trompés ! Ce sont ordinairement ceux qui le sont toujours. Pour moi, je l'ai été au moins neuf fois sur dix, et, quoique ce soit très pénible, je ne m'en plains pas, parce que j'ai ainsi beaucoup appris.

Mais revenons à notre Major. Je retrouve une conversation qu'il eut, il y a déjà bien longtemps — moi étant son médium — avec deux hommes bien connus dans le monde spirite, feu, mon cher cousin, le capitaine Bourgès, alors lieutenant, et Monsieur T. Jaubert. Je la donne, pensant qu'elle pourra intéresser les lecteurs du *Messager*.

C'était à Carcassonne, vers 1865. Nous étions réunis, Mrs Jaubert, Bourgès et moi, chez un de mes amis, mort depuis environ cinq ans.

Nous ne pouvions obtenir que peu de chose et avec une extrême difficulté. Comme nous en demandions la cause, un Esprit nous répondit :

« Votre Major est là qui empêche, et comme nous ne sommes pas en force, nous ne pouvons le chasser. »

Alors Bourgès, parlant avec beaucoup d'animation, me dit que je ne priais pas assez pour cet Esprit ; que, par la prière et les bons conseils, je finirais par le ramener dans la bonne voie ; qu'aucun Esprit ne pouvait résister à l'action de la prière.

Mais le Major le traita d'imbécile, ajoutant qu'il se moquait de lui et de ses prières. Et comme Bourgès insistait, un Esprit, qui dit être celui de mon père, et qui, je crois, disait vrai, lui adressa ces paroles :

« Tu ne le feras pas revenir. C'est un de ces Esprits qui ne se convertissent pas par les conseils qu'on leur donne. Il faut quelque chose de plus fort.

» Ce quelque chose de plus fort, je ne puis guère te l'expliquer. Mais c'est comme qui dirait un coup de foudre.

» Dieu a toujours en réserve des moyens de faire revenir les Esprits les plus obstinés.

» Ne vous flattez pas de connaître des procédés qui puissent indistinctement s'appliquer à tous les cas qui se présentent. Soyez sobres d'axiomes, parce qu'il vous arriverait souvent de vous tromper et d'éprouver la douleur de reconnaître que vous vous êtes trop hâtés de croire que vous possédiez tous les secrets de la création.

» Prudence ! mon cher neveu, prudence ! Hâte-toi un peu moins de poser des règles générales. Ni toi, ni bien d'autres n'êtes encore en mesure de vous prononcer sur le phénomène d'une manière catégorique. Il y a autant de cas particuliers qu'il y a de natures d'Esprits. »

Bourgès reprend la parole et, après avoir remercié l'Esprit de mon père, s'adressant de nouveau au major, il le blâme vivement de ce que, étant de notre famille, il se comporte envers nous d'une façon aussi mauvaise et tient si peu de compte des conseils affectueux qu'on lui donne.

Le major, vivement piqué, veut répondre ; mais comme je sens qu'il dira quelque grossièreté et qu'il y a une dame, je mets pour condition à mon concours qu'il s'exprimera convenablement.

» Je parlerai donc, dit-il, avec la plus grande convenance, devant cette auguste assemblée.

» Je répondrai à l'honorable lieutenant Bourgès : Je ne suis point de votre famille ; je suis de celle de votre cousin, son père a dit vrai l'autre jour. Il y a longtemps, bien longtemps de cela, dans ma dernière incarnation, ils étaient tous deux mes enfants. Je les ai aimés ; j'aurais voulu les conserver toujours avec moi, mais ils ont abandonné celui qui les aimait tant.

Moi. — Mais puisque tu m'aimes, pourquoi me tourmentes-tu ?

L'Esprit. — Et toi, je t'aimais et tu n'as pas répondu à mon amour. Tu m'as quitté.

Bourgès. — Tu devrais penser à préparer ta réincarnation.

L'Esprit. — Je ne me réincarne plus. Si je voulais, je le pourrais; mais je ne veux pas, et nul n'est assez puissant pour m'y obliger.

Bourgès. — Mais tes deux fils que tu aimais t'aimaient aussi. Pourquoi donc t'es-tu séparé d'eux ?

L'Esprit. — Ils m'ont aimé sur la terre, mais ils n'ont pas voulu marcher sur mes traces. Ils ont pris une voie différente : voilà tout.

Bourgès. — Pourtant tu dois voir que mon cousin te plaint.

L'Esprit. — Je demande qu'il ne me plaigne pas, parce que mon sort est digne d'envie et non de pitié.

Bourgès. — Mais il ne te plaint pas seulement, il t'aime.

L'Esprit. — Je le sais. Mais il ne m'aime pas comme je le voudrais. Je voudrais qu'il devînt comme moi un esprit robuste; c'est-à-dire qu'il sût héroïquement lutter contre les misérables qu'il veut servir, ces Esprits qui veulent me chasser de la Terre, mon domaine. Et si Bourgès veut que je m'explique plus clairement, je voudrais qu'il eût le mâle courage de combattre ce ridicule fantôme que vous appelez Dieu.

Monsieur Jaubert. — Mais s'il n'y a pas de Dieu, qui t'a créé ?

— Ne comprendrez-vous jamais,ô aveugles que vous êtes, que Dieu est un mot vide de sens. Il y a des atomes qui, en se combinant de diverses façons, sous l'impulsion d'une force inhérente à leur nature, font tout ce qui existe. Voilà le Dieu dont tu parles. Il n'y en a pas d'autre.

Si ce Dieu existait, pourquoi moi qui ne veux pas me courber sous ses prétendues lois, ne suis-je pas forcé d'obéir? C'est que la vérité est celle-ci :

Par des raisons que ni toi ni moi ne savons, les diverses combinaisons de ces atomes dont je t'ai parlé, donnent naissance à des êtres qui diffèrent entre eux de manière de voir. Les uns se prétendent bons, parce que, piqués de je ne sais quelle tarentule morale, ils résistent stupidement à leurs penchants dont la satisfaction peut seule vous rendre heureux. D'autres, plus éclairés, comprennent que l'existence ne doit pas être consacrée à la mutilation de notre être, mais bien à son développement intégral et harmonique. Je suis de ces derniers, et je combats les autres, parce qu'ils veulent m'obliger à suivre leur exemple, c'est-à-dire à me mutiler.

Insensés ! ils ne voient pas que la sagesse consiste à goûter le plus de plaisirs que l'on peut dans cette existence qui, certainement, finira un jour. Adieu.

(A continuer.) V. TOURNIER.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Nous lisons dans le *Signal*, journal protestant orthodoxe,paraissant en France,l'article suivant, que nous publions in extenso :

LE SOUVENIR DANS LA VIE FUTURE.

« Souviens-toi ! »
(LUC, XVI, 25).

« Ici-bas, alors même que nos consciences ont commencé de se réveiller, nous ne voyons guère nos torts qu'à travers un voile d'illusion et d'indulgence ; nombreux sont les sophismes par lesquels nous cherchons à les pallier à nos propres yeux et nous n'y réussissons que trop bien. Alors, toutes ces erreurs plus ou moins volontaires seront dissipées ; toutes ces montagnes que l'orgueil ou l'incrédulité avaient entassées ne pourront plus nous couvrir. En même temps que tous les voiles seront arrachés, une lumière nouvelle et implacable éclairera notre vie et nos actions. Ici-bas nous n'avons qu'une notion relativement peu nette et peu sûre de nos devoirs, de la sainteté de Dieu, de sa justice, de sa miséricorde, de l'importance suprême du salut et de la sanctification ; tout cela flotte plus ou moins dans le vague. Alors la vérité nous apparaîtra, nous éblouira ; pareille à un faisceau de lumière électrique, elle éclairera les dernières profondeurs de notre conscience et de notre passé, montrant toute la laideur de nos péchés, toute la folie de notre incrédulité, tout l'odieux de notre indifférence et de notre ingratitude envers notre Dieu Sauveur.

» Ici-bas nous ne connaissons qu'une faible partie du mal comme aussi du bien que nous faisons parce que les conséquences de nos actes nous échappent en grande partie ; alors nous connaîtrons et nous pourrons apprécier dans son ensemble l'œuvre de notre vie, le rôle moral que chacun de nous aura joué. Libertin, vous saurez combien d'autres âmes, vos paroles, votre exemple, votre influence auront contribué à pousser à leur ruine ; égoïste, vous aurez sous les yeux le navrant spectacle des malheureux à qui vous avez un jour ou l'autre refusé ou négligé de tendre une main secourable, et qui finalement ont fait naufrage. Ici-bas, il est comparativement facile de fuir ces souvenirs cruels dans la multiplicité des plaisirs, des affaires, des devoirs même; alors il n'en sera plus ainsi ; les bruits et les distractions de la vie présente auront cessé ; on ne voit pas comment l'âme coupable se déroberait à ses souvenirs, comment elle éviterait d'en être la victime et la proie aussi longtemps qu'elle existera. Ici-bas enfin, nous sommes du moins les seuls dépositaires de ces pénibles secrets dont j'ai parlé ; alors, comme dit l'Apocalypse, les livres seront ouverts en présence de la création attentive ; chacun pourra y lire couramment ce que nous voudrions aujourd'hui nous cacher à nous-mêmes ; ceux à qui nous aurons causé quelque dommage spirituel nous feront de justes reproches ; ceux dont nous aurions surpris l'estime et l'affection en nous montrant à eux

meilleurs que nous ne sommes se détourneront de nous avec tristesse.

« Mes frères, il y a dans la mémoire de l'homme une puissance cachée qui parfois, dès ici-bas, se manifeste d'une manière étonnante. Des personnes qui ont été tout près de la mort, ont raconté que dans cet instant qu'elles avaient cru le dernier, leur passé tout entier s'était retracé à leur pensée avec une rapidité et une netteté extraordinaires qui avaient fait revivre bien des détails oubliés. Etendez, éternisez par l'imagination ce merveilleux réveil de la mémoire, transportez-le au-delà de la tombe et vous comprendrez que ce mot de notre texte : *Souviens-toi*, contienne le ciel ou l'enfer. »

C.-E. Babut.

Remarques. — Nous avons, cela va sans dire, plusieurs réserves à faire, surtout sur la conclusion, mais nous avons été frappés de voir combien cette peinture saisissante de « l'au-delà » se rapproche de la conception spirite de l'état de désincarnation, et quels pas dans la direction du progrès l'orthodoxie a faits depuis l'époque, dont nous nous souvenons encore, où l'on nous parlait de rôtir sans fin.

Mais le protestantisme a encore bien à faire dans ce sens. Selon M. Babut, ceux qui auront mal employé les quelques années passées sur terre devront, pendant toute l'éternité, contempler leurs fautes et en rougir, sans que cette contemplation et ces regrets produisent le moindre résultat.

Sans parler de la disproportion entre la faute de quelques années et la peine éternelle, combien plus logique est la notion spirite qui nous présente cette contemplation, ces regrets, non comme une peine stérile, mais comme le chemin qui mène au repentir, aux bonnes résolutions, à l'accomplissement du devoir, au progrès graduel et infini.

Ici bas, dit M. Babut, nous sommes les seuls dépositaires du souvenir de nos fautes ; au-delà, tout le monde les lira couramment.

Combien son exhortation aurait plus de poids s'il savait, comme tout spirite, que nous sommes entourés d'êtres que nous avons connus sur terre, de parents, d'amis, d'ennemis désincarnés, que tous ils lisent au plus profond de nos cœurs et que pas une de nos actions, pas une de nos pensées ne leur échappent. Comment comprendre que l'on puisse être convaincu de cette vérité, et continuer à vivre au gré de ses passions, de ses mauvais penchants !

CORRESPONDANCE.

—

St-Gilles (Bruxelles), 17 février 1890.

A la Rédaction du journal *le Messager*,

Chers messieurs, Depuis longtemps je désirais m'entretenir avec vous de l'état du spiritisme en Belgique. Mes travaux absorbent sans pitié tous mes moments, et je trouve juste le temps de m'occuper de notre petit *Moniteur*. Je ne puis pas, cependant, retarder de vous communiquer mes idées et celles de mes amis de France qui s'occupent sérieusement de notre doctrine.

Je vois avec grande satisfaction les efforts que fait la colonie spirite de Liége pour la propagation et la popularisation du Spiritisme. Vous êtes entrés dans la véritable voie, celle de la fédération. *Vis unita fortior*, dit l'axiome latin ; l'union fait la force, dit la devise belge. A mon avis, c'est le seul moyen de résister aux attaques auxquelles nous sommes continuellement en butte. Nous avons essayé de l'établir à Bruxelles, vous le savez. Elle a rencontré le pire de tous les ennemis : l'apathie. — J'ai tenté de l'établir dans le bassin de Charleroi ; elle y existe toujours, mais elle marche clopin-clopant. Il faudrait, cependant, aviser aux moyens de donner de la vie à la fédération, non pas seulement d'un centre en particulier, mais de tous les centres réunis. Pourquoi trois fédérations en Belgique? Une senle devrait suffire. C'est vers ce but que marchent nos frères de France. Ne devrions-nous pas, nous aussi chercher à l'atteindre? Je ne me dissimule pas les nombreux obstacles que nous rencontrerons sous nos pas, mais il ne nous sera pas difficile de les tourner. Le principal ce sont les réunions. On ne se dérange pas facilement, soit à cause des dépenses que ces dérangements occasionnent, soit à cause des exigences des affaires. On pourrait donc se contenter d'une fédération *spirituelle*, passez-moi l'expression, entre tous les spirites de la Belgique, chaque centre conservant sa fédération particulière ; c'est-à-dire que nous ferions, vous dans le *Messager*, moi dans le *Moniteur*, M. de Sellière, dans les *Sciences mystérieuses*, appel a tous les spirites de la Belgique et nous les inviterions à se faire inscrire sur un registre que vous ouvririez à Liége. Le premier but serait de se compter, le second d'établir entre tous un lien de fraternité. Nous cesserions d'être des unités négligeables à cause de leur dispersion ; nous serions une collectivité. Je vous soumets cette idée, veuillez la mûrir et voir si elle est réalisable.

Autre question. Celle-ci a également son importance. Il a été décidé, au Congrès de Paris, qu'on ferait une édition populaire d'un résumé de la doctrine Spirite. Ce livre devait être, non l'œuvre d'un seul, mais d'un comité nommé *ad hoc* ; mais M. Léon Denis a eu l'excellente pensée de prévenir le travail du comité, et il fera paraître sous peu un livre où tous les grands principes sur lesquels repose le spiritisme seront exposés; mais dans lequel il laissera de côté quelques questions secondaires et même quel-

ques aperçus qui ne cadrent plus avec nos connaissances actuelles. Il n'est pas douteux que si notre maître Allan Kardec vivait encore, il modifierait lui-même son premier travail. Nous ne devons pas perdre de vue qu'Allan Kardec écrivant son *Livre des Esprits*, a dû le faire selon les idées philosophiques règnantes à cette époque, c'est pourquoi il a sur Dieu, par exemple, des appréciations qui sentent un peu le catholicisme. L'avocat Roustaing est même, sur ce point, allé plus loin que lui. Allan Kardec avait, à cette époque, principalement en vue le catholicisme; il devait donc ne pas trop froisser la conception catholique. Aujourd'hui nous sommes en face d'un adversaire, le matérialisme, dont les partisans se sont séparés de l'Eglise, précisément à cause de son anthropomorphisme.Nous devons donc, si nous voulons le gagner à notre cause, lui présenter l'Etre suprême sous un tout autre point de vue. D'autre part, nous ne devons pas oublier que le spiritisme est essentiellement progressif. L'immobilisme serait, non pas sa perte, mais serait cause d'un immense retard dans sa propagation.

Il est possible que les nouvelles conceptions qui se font jour trouvent bien des opposants. La génération spirite a été tout entière élevée dans le catholicisme. Or, on ne se dépouille pas d'un seul coup des vieilles idées qu'on lui a, en quelque sorte, inculquées avec le lait de l'enfance. C'est à nous qui avons en main uu organe de publicité à éclairer nos frères, à leur donner de Dieu la notion vraie. Avez-vous même remarqué que les communications des Esprits ne sont plus aujourd'hui, sur ce sujet, ce qu'elles étaient il y a vingt ou trente ans? C'est qu'eux-mêmes se sont instruits et ont progressé. Je vous communique, messieurs, mes idées, qui sont aussi celles de mes amis de France. Je vous serais reconnaissant de me dire ce que vous en pensez. Le *Messager*, je l'ai vu avec grand plaisir, a reproduit un article de M. Arthur d'Anglemont qui pense comme nous. Preuve que nous sommes en communion d'idées.

Veuillez agréer, messieurs et frères en S., mes sympathiques salutations.

B. Martin.

Nota. — La lettre qu'on vient de lire n'était pas destinée, croyons-nous, à la publicité, mais comme elle est très intéressante et instructive, nous avons demandé à l'auteur la permission de la reproduire dans nos colonnes.

Le *Messager* est un organe indépendant et éclectique qui entend marcher constamment dans la voie du progrès tout en rendant un juste tribut d'hommage et de reconnaissance aux travaux d'Allan Kardec ; il s'efforce de bien renseigner ses lecteurs en les tenant au courant des théories nouvelles qui se font jour, observant toutefois à leur égard une attitude expectante. C'est ainsi que nous avons publié la belle étude de M. Arthur d'Anglemont que nos lecteurs apprécieront selon leur degré de culture et les tendances naturelles de leur esprit.

En fait d'organisation, nous n'avons pas caché à notre estimable confrère que nous n'avons qu'une confiance limitée dans la fédération «spirituelle » qu'il s'agit de créer : la réserve que les trois quarts des spirites sont forcés d'apporter dans l'affirmation de leur croyance sera longtemps encore un obstacle au groupement des forces éparses du spiritisme. Comme les américains, nous sommes devenus sceptiques en voyant nos efforts en ce sens constamment déjoués et nous ne pouvons nous empêcher de penser que si les intelligences supérieures qui dirigent le mouvement de haut avaient voulu une forte organisation elle serait faite depuis longtemps.

Nous renvoyons pour plus de renseignements aux considérations qu'on trouvera plus loin, à propos d'organisation, empruntées au *Banner of Light*, de Boston, et qui représentent assez bien notre manière de voir sur ce sujet.

A PROPOS D'ORGANISATION.

(Tiré du *Banner of Light* du 8 février).

Nous avons plusieurs fois exprimé notre opinion sur le sujet de l'organisation parmi les spiritualistes, opinion que le temps n'a fait que fortifier. Nous ne croyons pas que l'heure soit venue pour aucune organisation étendue ou nationale, et nous croyons que d'ici à un quart de siècle les conditions ne seront pas plus favorables pour cela.

L'organisation des spiritualistes est désirable en tant qu'elle est possible, et elle est possible dans les limites de ses relations avec des choses purement séculières. En d'autres termes, une organisation dans un but d'affaires et dont pourraient profiter les intérêts matériels de tous les adhérents, produirait de bons résultats.

Elle concentrerait la force morale et la force financière du Spiritualisme en ajoutant grandement à son avancement par le nombre et l'influence ; conséquemment elle augmenterait ses moyens pour accomplir le bien. Pour cela encore il est nécessaire que tous les membres soient déterminés à s'effacer, désireux seulement de coopérer au bien général, au lieu de chercher la

popularité ou l'augmentation du pouvoir personnel.

Quant à l'adoption d'une *confession de foi*, elle aurait un effet opposé. En formant une secte religieuse dont la tendance naturelle pour le conservatisme ne serait plus en harmonie avec la marche progressive de notre temps, cette organisation exclurait nécessairement ceux qui entretiennent des opinions libérales et le résultat inévitable serait la division en plusieurs corps distincts.

En dehors de ces deux simples points : la continuation de la vie et la communication avec les esprits, les spiritualistes ne sont d'accord sur rien, et il n'est pas même désirable qu'ils le soient. Si les vues larges des spiritualistes pouvaient être « *cristalisées* » par un symbole, tout avancement serait arrêté et le spiritualisme serait virtuellement mort. L'œuvre grandiose déjà accomplie par le spiritualisme n'a pas été effectuée par l'organisation. L'effet de ce *revival* spirituel moderne est dû moins à l'augmentation de ses sociétés organisées et au nombre de ses adhérents avoués qu'à son influence dans le monde sur les organisations d'églises, sur les membres des professions savantes, sur la littérature courante et la grande presse, arrivant ainsi, par ces différents agents, au peuple même.

Le spiritualisme a fait plus pour libérer l'esprit humain de l'esclavage des idées fausses et des vues étroites, et pour préparer le peuple à recevoir un enseignement large et libéral que tout autre cause ; et ceci a été accompli non pas à l'aide d'une organisation confessionnelle, mais parce qu'il lui en manquait. Le mouvement a embrassé des peuples de toute croyance religieuse, de tous les degrés de moralité et il n'est en aucune manière responsable des absurdités et des folies de ses divers croyants...

Les spiritualistes ont des opinions qui leur sont personnelles, chacun se fait ses propres points doctrinaux, individualise ses propres idées et bien peu voudront souscrire à des articles, soit de foi, de croyances ou de connaissances, échafaudés par quelques dictateurs.

En outre, les Intelligences du monde des esprits, même les plus élevées en savoir et en sagesse, qui entrent en communication avec la terre au moyen de leurs médiums préférés, ne paraissent pas désirer cette organisation de mortels en leur faveur, ou dans l'intérêt de leurs enseignements. Du moins, elles ne donnent aucune énonciation radicale ou persuasive sur le sujet ; et il nous semble que si le monde spirituel eut désiré cette grande organisation que quelques spiritualistes seulement préconisent, il aurait provoqué une telle institution depuis longtemps, et il aurait fourni les éléments nécessaires pour vivifier tels efforts qui ont été faits dans le passé à l'effet d'établir une organisation permanente. Au lieu de cela, nous savons que toute œuvre de ce genre a échoué ; les efforts ont été dépensés en pure perte, et les résultats n'ont été d'aucune valeur pratique pour le spiritualisme ou pour le monde.

BIBLIOGRAPHIE.

—

M. J. Delbœuf, professeur à l'Université de Liége, vient de publier chez Félix Alcan, éditeur à Paris, une intéressante brochure de 115 pages, intitulée : *Magnétiseurs et Médecins.* Comme dans ses « Lettres à M. Thiriar » le savant écrivain y défend le principe des représentations publiques. M. Berillon, directeur de la « Revue de l'hypnotisme », le docteur Ladame surtout, dont il a eu à se plaindre au Congrès de l'hypnotisme, y sont assez vivement pris à partie.

« J'ai mis en parallèle, dit le vieux lutteur dans sa conclusion, Donato, le persécuté, et M. Ladame, l'un de ses plus acharnés persécuteurs; celui-là, prodiguant à tout venant les fruits de ses innombrables expériences; vivant des spectacles qu'il donne à la foule, mais tenant aussi à convaincre les hommes de science de la réalité des effets hypnotiques, et dans ce but, n'épargnant ni ses démarches ni ses peines; ne cherchant pas à rendre compte de ces effets par la physiologie, mais, ce qui est encore aujourd'hui la meilleure explication, les expliquant par la manière même de les produire — l'autre, n'ayant encore rien mis au jour, mais avide de bruit et de renommée; dérobant à Donato, par le canal d'un affidé, sa science pratique et la débitant comme sienne sur les mêmes théâtres, après l'avoir déguisée sous un masque scientifique en appelant névrose hypnotique ce que Donato appelait bonnement magnétisme; s'armant de son diplôme pour dénoncer comme nuisibles des pratiques dont lui-même et son copain qui n'a pas de diplôme, ne craignent pas d'user à l'égard d'autrui; et ne se faisant aucun scrupule, lui, docteur en médecine, de couper l'herbe sous le pied à celui qu'il qualifie de magnétiseur de tréteaux, mais qu'il traite en concurrent... »

M. Delbœuf espère que le lecteur verra dans le procès Ladame-Donato, dont il lui met les pièces sous les yeux, un procès plus général, le seul réel, celui de la science libre et progressive contre la science patentée et conservatrice, celui de la médecine qui se croit faite pour les malades

et de la médecine qui estime que les malades sont faits pour elle.

* * *

Nous avons reçu les premiers numéros de *la Psiche*, journal bi-mensuel qui paraît à Rome à partir du 1er janvier, et est consacré au spiritisme, au magnétisme et à l'hypnotisme. Direction, Via Modena, 37, int, 4. *Rome.*

* * *

Le premier fascicule de janvier du *Giornale del Magnetismo ed Ipnotismo*, revue populaire scientifique mensuelle, dirigée par le docteur Olinto del Torto de Firenze-Florence. (Italie).

* * *

Une brochure de 60 pages de M. Putsage, intitulée *la Foi, la Force, et la Raison.* Imprimerie veuve Monnon, à Bruxelles.

L'auteur s'efforce d'y répondre, autant qu'il est en son pouvoir, aux questions principales qui lui ont été posées par des critiques bienveillants à la suite de la publication de son ouvrage: « Etudes de science réelle. »

* * *

Le premier numéro du 15 février de la *Revue des Sciences et des Arts*, publication mensuelle de 32 pages éditée par la maison C. Brandt de notre ville, (46, rue de l'Université,) avec le concours d'un grand nombre de savants collaborateurs.

Abonnement: 8 fr. par an. Etranger, 10 fr.

Erratum. — Numéro du 1er mars, page 132, 29e ligne, lire: « son irresponsabilité, au lieu de « sa responsabilité. »

NOUVELLES.

Mme Lucie Grange a repris la publication de sa revue mensuelle *la Lumière*. Comme son intention est de faire beaucoup de distributions gratuites, elle sollicite le concours de ceux qui sont favorisés par la fortune. Les demandes d'abonnements et donations doivent lui être adressées à Paris-Auteuil, boulevard Montmorency, 75.

* * *

Le journal hebdomadaire *Light* de Londres qui reçoit chaque année des donations montant à plusieurs milliers de francs, annonce dans son numéro du 8 février qu'elle clôt sa liste de souscription après réception d'une somme de 25,000 francs (1000 livres sterling) envoyée par un généreux anonyme.

Notre autre confrère anglais *The Two Woldts* de Manchester, dont la situation financière n'était non plus très brillante à en juger par le rapport publié dans son numéro du 14 février, accuse également la réception de pareille somme donnée par Nemo, autre frère anonyme.

* * *

Preuve d'identité. — Un numéro récent du *New-York Herald* contient un article sur Adelaïde Moore, qui fut une protégée de Adelaïde Neilson. Cette dernière avait l'habitude de donner à son amie le nom de « yeux bleus. » Voici un extrait de l'article:

Il y a quelque temps je rencontrai Dr Slade, le spiritualiste, avec lequel j'eus une étrange expérience. « Quelqu'un se trouve derrière vous, dit le médium, et il décrivit Miss Neilson. — Elle a le même nom que vous. — Mon nom est Adelaïde, savez-vous. — Et elle vous appelle ses « yeux bleus ». Ceci était très singulier, mais ne m'a pas converti au spiritualisme.

(*Light*, 15 février.)

* * *

Nous lisons dans le *Harbinger of Light*, de Melbourne, du 1er janvier :

En octobre dernier, M. Creasy de Melbourne, envoya une lettre cachetée au médium Fred. Evans de San Francisco, afin qu'il y fût répondu par le monde des esprits. La lettre fut placée entre deux ardoises par M. Evans, et les réponses obtenues par l'écriture directe furent transcrites sur du papier et retournées à M. Creasy qui nous fait savoir que les questions ont été répondues par un ami qui est passé dans le monde des esprits il y a deux ans, mais dont le nom n'avait pas été mentionné dans la lettre. Il est donné une autre information au sujet de laquelle rien dans la lettre n'aurait pu mettre sur la voie, en admettant que la missive ait pu être ouverte ou lue par la double vue du médium.

* * *

Pressentiment. — On lit dans *l'Etoile belge* du 18 février :

Notre correspondant de Chaudfontaine nous écrit sous la date du 16 février : « Une sinistre trouvaille a été faite ce midi à La Brouck, hameau de la commune de Forêt. Dans les eaux de la Vesdre, l'on a découvert le cadavre d'un homme dont les pieds seuls émergeaient de la vase de ce cloaque. Le cadavre se trouvait dans un état avancé de putréfaction. Au-dessus de l'œil gauche, une blessure. On reconnut que l'on se trouvait en présence du corps du sieur Dalkenne, de notre commune. Ce malheureux qui vivait avec sa vieille mère avait disparu depuis le 22 janvier dernier dans l'après-midi. C'était un garçon rangé et travailleur. Détail touchant: sa mère sans doute poussée par un pressentiment se rendait chaque jour plusieurs fois à l'endroit où l'on a retrouvé le cadavre de son fils. Elle errait là, en compagnie de son chien et prétendant que là, était celui qu'elle pleurait. Le matin l'on baissa les vannes du bief et l'on découvrit le cadavre précisément à l'endroit où la pauvre mère faisait ses pélerinages quotidiens.

DENIER DE LA PROPAGANDE.

Report. . .	fr.	353 00
René Girard, à Paris	fr.	1 00
Mertian, à Ostende.	fr.	10 00
Thibaud, à Bordeaux	fr.	5 00
	fr.	369 00

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 Cmes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 19 Liége, 1er Avril 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Les Esprits matérialistes. — Les apparitions. — Le bouddhisme. — Correspondance. — Bibliographie. — Nouvelles.

LES ESPRITS MATÉRIALISTES

(*Suite*)

DEUXIÈME SÉANCE.

Bourgès. — Nous venons tous sur cette terre pour progresser, mais, d'après les discours que tu nous a tenus l'autre jour, tu ne sembles pas, toi, vouloir faire comme les autres.

L'Esprit. — Je ne suis pas venu pour progresser, attendu que j'ai progressé mille fois plus qu'aucun de vous. Je suis roi, tandis que vous n'êtes que des niais.

Bourgès. — Depuis quand agis-tu sur Tournier?

L'Esprit. — Depuis la naissance de ton cousin. Et je suis là, non pour le faire progresser, mais pour le tourmenter.

Et si je le tourmente, c'est parce que c'est un imbécile qui veut lutter contre moi et qui s'imagine bien faire en allant vers cette lubie que l'on appelle Dieu.

Bourgès. — Mais enfin, quel est le vrai motif qui t'a porté à tourmenter mon cousin?

L'Esprit. — Je me suis senti poussé par le désir d'empêcher ton cousin de faire ce qu'il se proposait de faire en s'incarnant.

Bourgès. — Qui sait si tu n'as pas obéi, sans t'en douter, à une force supérieure dont le but était de faire progresser mon cousin, en le soumettant à cette épreuve?

L'Esprit. — Sois sûr qu'il n'y a pas un être dans le monde assez fort pour me pousser à faire ce que je ne veux pas. Je t'ai dit que je suis roi. Je suis de ceux qui commandent et non de ceux qui obéissent. Ah! si vous saviez les joies que l'on goûte dans mon royaume, vous abandonneriez la sotte idée de monter, comme vous le dites.

Bourgès. — Puisque tu es si puissant, que tu es roi, pourquoi t'acharnes-tu contre un être aussi infime que mon cousin?

L'Esprit. — Ce n'est pas un être aussi infime que vous pouvez le supposer. Quelqu'un qui peut me résister, même avec le secours d'autres Esprits, n'est pas un être infime. D'ailleurs, m'abaisserais-je à combattre un être faible? Non, mille fois non!

Moi. — Je ne sais si tu te moques de moi en parlant ainsi; mais, quoi qu'il en soit, il est certain que je me suis dégagé suffisamment de ton étreinte.

L'Esprit. — Oui, par ta volonté et avec l'aide de ce...

Moi. — Ah! tu allais dire une grossièreté et quelqu'un t'a arrêté.

L'Esprit. — Oui, corbleu! c'est ton père qui m'a empêché; mais n'importe, qu'il réfléchisse, le lieutenant.

Monsieur Jaubert. — Voyons, encore quelques mots; mais là, sérieusement, sans injures, comme gens qui n'ont d'autre but que de découvrir une vérité qui nous importe à tous également. Nous croyons, nous, que pour arriver au bonheur, il faut combattre ses passions, suivre les enseignements de la raison, obéir à la voix de la conscience, aimer nos semblables afin qu'ils nous aiment et que la paix règne enfin parmi les hommes et les Esprits, la paix sans laquelle il ne peut pas y avoir de vrai bonheur.

Comment peux-tu penser autrement?

L'Esprit. — Eh bien, causons.

Quant à moi, je crois tout le contraire. Je m'ef-

forcerai de le prouver.

L'esprit, avant d'arriver dans la région sereine où je vis, a des luttes nombreuses et pénibles à soutenir. Des fantômes l'assiègent : il croit voir des crimes là où il n'y a que le développement de sa nature. La conscience, voilà ce qui tourmente les Esprits encore dans l'enfance, et voilà la chose dont il faut se débarrasser si l'on veut arriver au bonheur. Pas de scrupules, sans quoi, pas de tranquillité. Puis il y a des secrets dans la nature qu'on ne peut découvrir que par des études profondes et longtemps continuées. Vous dire comment on arrive à maîtriser certaines forces aveugles ne m'est pas possible parce que je parle à des incarnés qui ne peuvent voir clair dans le monde où vivent les Esprits. Mais sachez que le trouble qui suit la mort n'est qu'une chose comparable aux maladies qui accompagnent le développement de tout être qui vient de naître. Par l'effort, par l'étude, par le développement de nos énergies, on arrive à vaincre ce trouble. On arrive même à de plus grands résultats : on se soustrait complètement à la réincarnation ; et pourtant on peut se procurer, en se servant des organes des réincarnés, tous les plaisirs que ces réincarnés peuvent goûter eux-mêmes. Voilà pourquoi j'ai dit : Je suis roi !

M. Jaubert. — D'après ton système, si, pour te procurer une somme de cent mille francs, par exemple, tu devais assassiner un ami, tu le ferais ?

L'Esprit. — Oui et non. Je le ferais si j'aimais plus les satisfactions que pourrait me procurer la possession de ces cent mille francs que la conservation de l'ami.

M. Jaubert. — Il n'y a donc, selon toi, ni bien ni mal ?

L'Esprit. — Il y a un bien et un mal. Le bien est tout ce qui me fait éprouver un sentiment de plaisir, le mal ce qui me fait éprouver un sentiment contraire.

M. Jaubert. — Si pour te procurer un plaisir tu devais broyer un monde et que tu le pusses, tu le ferais donc ?

L'Esprit. — Oui, je le ferais. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Où est le mal que je ferais à ce monde ? Est-ce un mal que de ne plus souffrir ?

M. Jaubert. — Quoi ! tu le ferais sans remords et sans que le spectacle des douleurs de tous ces êtres que tu broierais t'émût un seul instant ?

L'Esprit. — Je le ferais. Le remords, je l'ai dit, est une faiblesse; or, je suis fort. Si en broyant tous les êtres dont tu me parles, je me sentais ému, je cesserais incontinent de les broyer.

M. Jaubert. — Tu penses donc sérieusement que le plaisir doit être notre seule règle de conduite ?

L'Esprit. — Je le pense. Et que pensent ceux qui trouvent leur satisfaction à faire du bien aux autres ? Ils le font parce qu'ils y trouvent leur plaisir. Suppose qu'il arrive un moment où ils n'y trouvent plus de plaisir, ils cesseront à l'instant.

J'ai dit hier que les diverses combinaisons des atomes créateurs faisaient des êtres de natures diverses. Est-ce que j'ai demandé à être fait comme je suis ? Si vous êtes organisés différemment, suivez votre route et laissez-moi suivre la mienne. Mais ne trouvez pas mauvais que je vous combatte. Vous vous efforcez de me faire faire plus de mal que vous ne pensez, et il n'existe pas un seul être qui ne repousse ceux qui veulent lui faire du mal.

M. Jaubert. — Si j'avais suivi tes principes ; si au lieu de combattre mes passions, je leur avais lâché la bride ; si je n'avais, en un mot, recherché que le plaisir, au lieu d'obéir au devoir, je serais aujourd'hui très malheureux. Ainsi, par exemple, j'avais à un haut degré la passion du jeu ; mais lorsque j'entrai dans la magistrature, comprenant que cette passion me serait funeste, je résolus de la vaincre. J'y parvins et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

Tu vois que je suis un exemple de la fausseté de tes doctrines.

L'Esprit. — En te sevrant de la passion du jeu, que tu prévoyais devoir t'être funeste, tu as bien fait, car il faut toujours chercher le mieux. C'est ce que je fais. Seulement, le bien est relatif : pour toi, c'est de te sevrer du jeu ; pour moi, c'est de m'être débarrassé de tous les ridicules scrupules que vous appelez conscience. Je ne trouve pas mal que vous suiviez vos instincts, ne trouvez pas mal que je suive les miens. Les poiriers donnent des poires et les noyers des noix. Pourquoi ?

M. Jaubert. — Parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, ne sachant pas même qu'ils existent, et par conséquent, n'ayant ni conscience, ni volonté, ni liberté. Nous, au contraire, nous sommes libres. Nous avons en nous une faculté, la raison, qui nous dit que tous les hommes sont solidaires, que le bonheur de l'individu ne peut être complet que dans le bonheur de l'espèce ; que le mal est dans l'égoïsme qui nous isole et le bien dans l'amour qui nous réunit. La passion aveugle, au contraire, nous pousse à nous concentrer en nous-mêmes, et, nous faisant rechercher le plaisir éphémère, nous éloigne du bonheur durable. Nous pouvons choisir entre la passion et la raison. Et voilà en quoi nous différons des noyers et des poiriers.

L'Esprit. — Très bien. Le jour où ces idées me paraîtront justes, je les adopterai. Et, corbleu, je marcherai dans votre voie aussi vite et j'arriverai aussi haut que dans celle où je suis entré. Si vous pouvez réussir à me convaincre de ce que vous dites, je ferai comme vous.

M. Jaubert. — Et tu feras bien. Car, enfin, si les matérialistes parmi les hommes, se trompent en niant le monde des Esprits, parce qu'ils ne le voient pas, ne peux-tu pas te tromper, toi, lorsque, par la même raison, tu nies l'existence d'un monde des Esprits, supérieur au tien, où l'on jouit d'un bonheur qui nous est inconnu et où l'on n'arrive qu'après avoir vaincu les passions et assuré à tout jamais en nous, le triomphe exclusif de la raison?

L'Esprit. — C'est f... vrai. J'ai dit : c'est vrai. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que tu dis, puisque des Esprits dont je ne nie pas la grandeur suivent cette voie. Enfin, je verrai. Tu me parles en homme, toi. Mais je n'aime pas les cafards. J'aime la logique, et, si tu le veux bien, nous causerons quelquefois.

(La fin au prochain n°). V. Tournier.

LES APPARITIONS.

(Extrait de *la Meuse* du 20 février.)

Les phénomènes d'apparition à distance, au moment de la mort, viennent d'être l'objet d'une *enquête* indépendante par des savants qui reconnaissent que la négation n'a jamais rien prouvé. L'esprit scientifique de notre siècle cherche avec raison à dégager tous ces faits des brouillards trompeurs du surnaturalisme, attendu qu'il n'y a rien de surnaturel et que la nature, dont le royaume est infini, embrasse tout depuis quelques années. Notamment, une Société scientifique spéciale s'est organisée en Angleterre pour l'étude de ces phénomènes: la *Société for psychical Research;* elle a à sa tête quelques-uns d'entre les plus illustres savants d'Outre-Manche et a déjà fourni des publications importantes. Ces phénomènes de vision à distance sont classés sous le titre général de *télépathie* (*télé*, loin, *pathos*, sensation). Des enquêtes rigoureuses sont faites pour en contrôler les témoignages. La variété en est considérable. Feuilletons un instant l'ensemble de ces recueils et détachons quelques documents bien dûment et bien scientifiquement établis.

Dans le cas suivant, l'observateur était absolument éveillé, comme vous et moi en ce moment. Il s'agit d'un certain M. Robert Rée, habitant Wigan (Angleterre). Voici cette curieuse relation, écrite par l'observateur lui-même:

* * *

« Le 18 décembre 1873, nous nous rendîmes, ma femme et moi, dans la famille de ma femme, à Southsport, laissant mes parents en parfaite santé, selon toute apparence. Le lendemain, dans l'après-midi, nous étions sortis pour une promenade au bord de la mer, lorsque je me trouvai si profondément triste qu'il me fut impossible de m'intéresser à quoi que ce fût, de sorte que nous ne tardâmes pas à rentrer.

» Tout d'un coup, ma femme manifesta un certain sentiment de peine et me dit qu'elle se rendait dans la chambre de sa mère pour quelques minutes. Un instant après, je me levai moi-même de mon fauteuil et passai au salon.

» Une dame habillée comme si elle devait sortir arriva près de moi, venant de la chambre à coucher voisine. Je ne remarquai pas ses traits, parce qu'elle ne regardait pas de mon côté; pourtant, immédiatement, je lui adressai la parole en la saluant, mais je ne me souviens pas de ce que je lui dis.

» Au même instant, et tandis qu'elle passait ainsi devant moi, ma femme revenait de la chambre de sa mère et passait juste à l'endroit où je voyais cette dame, sans paraître la remarquer. Je m'écriai aussitôt avec un vif sentiment de surprise : — Quelle est donc cette dame que vous venez de croiser à l'instant? — Mais je n'ai croisé personne, répliqua ma femme encore plus étonnée que moi. — Comment, répliquai-je, vous ne venez pas de voir à l'instant une dame qui vient de passer là, juste où vous êtes, qui sort sans doute de chez votre mère et qui doit être maintenant dans le vestibule? — C'est impossible, répondit-elle; il n'y a absolument que ma mère et nous en ce moment dans la maison.

» En effet, aucune étrangère n'était venue, et la recherche que nous fîmes immédiatement n'aboutit à aucun résultat.

» Il était alors 8 heures moins 10 minutes. Le lendemain matin, un télégramme nous annonçait la mort subite de ma mère, par suite d'une maladie de cœur, précisément à la même heure. Elle était alors dans la rue et vêtue exactement comme l'inconnue qui était passée devant moi. »

Tel est le récit de l'observateur. L'enquête faite par la Société des recherches psychiques a démontré l'absolue authenticité et la concordance des témoignages. C'est là un fait tout aussi positif qu'une observation météorologique, astronomique, physique ou chimique. Comment l'expliquer? Coïncidence, dira-t-on. Une rigoureuse

critique scientifique peut-elle vraiment être satisfaite par ce mot ?

* * *

Autre cas encore.

M. Frederick Wingfield, habitant Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord), écrit que, le 25 mars 1880, s'étant couché assez tard après avoir lu une partie de la soirée, il rêva que son frère, habitant le comté d'Essex, en Angleterre, était auprès de lui, mais qu'au lieu de répondre à une question qu'il lui adressait, il secoua la tête, se leva de sa chaise et s'en alla. L'impression avait été si vive, que le narrateur s'élança, à moitié endormi, hors de son lit et se réveilla au moment où il mettait le pied sur la descente de lit et appelait son frère. Trois jours après, il recevait la nouvelle que son frère venait d'être tué d'une chute de cheval, le même jour, 25 mars 1880, dans la soirée (à 6 h. 1[2), quelques heures avant le rêve qui vient d'être rapporté.

Une enquête a démontré que la date de cette mort est exacte et que l'auteur de ce récit avait écrit son rêve sur un agenda à la date même de l'événement et non après coup.

On trouve dans ces récits des apparitions spontanées et des apparitions pour ainsi dire provoquées par le désir de la volonté. La suggestion mentale peut-elle donc aller jusque-là? Les auteurs du livre *Phantasms of the Living*, auquel nous empruntons ces procès-verbaux, répondent affirmativement par sept exemples suffisamment attestés, parmi lesquels j'en offrirai un encore à l'attention de mes lecteurs.

Le voici :

« Le révérend C. Godfrey, demeurant à Eastbourne, dans le canton de Sussex, ayant lu un récit d'apparition préméditée, en fut si frappé qu'il résolut d'en faire l'essai à son tour. Le 15 novembre 1880, vers 11 heures du soir, il dirigea toute la force d'imagination et toute la tension de volonté dont il était capable sur l'idée d'apparaître à une dame de ses amies en se tenant debout au pied de son lit. L'effort dura environ huit minutes; après quoi, M. Godfrey se sentit fatigué et s'endormit. Le lendemain, la dame qui avait été le sujet de l'expérience vint de son propre mouvement raconter à M. Godfrey ce qu'elle avait vu. Invitée à en fixer le souvenir par écrit, elle le fit en ces termes :

« La nuit dernière, je me réveillai en sursaut avec la sensation que quelqu'un était entré dans ma chambre. J'entendis également un bruit, mais je supposai que c'étaient les oiseaux dans le lierre, hors de la fenêtre. J'éprouvai ensuite comme une inquiétude et un vague désir de sortir de la chambre et de descendre au rez-de-chaussée.

» Ce sentiment devint si vif que je me levai enfin ; j'allumai une bougie et je descendis dans l'intention de prendre quelque chose pour me calmer. En remontant à ma chambre, je vis M. Godfrey debout sur la grande fenêtre qui éclaire l'escalier. Il était habillé comme à l'ordinaire et avait l'expression que j'ai remarquée chez lui lorsqu'il regarde très attentivement quelque chose. Il était là, immobile, tandis que, tenant la lumière levée, je le regardais avec une extrême surprise. Cela dura trois ou quatre secondes; après quoi, comme je continuais à monter, il disparut. Je n'étais point effrayée, mais très-agitée, et je ne pus me rendormir. »

M. Godfrey pensa judicieusement que l'expérience à laquelle il s'était livré prendrait beaucoup plus d'importance si elle se représentait. Une seconde tentative manqua, mais la troisième réussit. Bien entendu que la dame sur laquelle il opérait n'était pas plus prévenue de son intention que la première fois. « La nuit dernière, écrit-elle, mardi 7 décembre, je montai me coucher à dix heures et demie; je fus bientôt endormie. Soudainement, j'entendis une voix qui disait : « Réveillez-vous ! » et je sentis une main qui se posait sur le côté gauche de ma tête. (L'intention de M. Godfrey, cette fois-ci, avait été de faire sentir sa présence par la voix et le toucher.) Je fus aussitôt complètement réveillée. Il y avait dans la chambre un son curieux comme celui d'une guimbarde; je sentais en même temps comme une haleine froide qui m'enveloppait, mon cœur se mit à battre violemment, et je vis distinctement une figure penchée sur moi. La seule lumière qui éclairât la chambre était celle d'une lampe à l'extérieur formant une longue raie lumineuse sur la muraille au-dessus de la table de toilette; cette raie était particulièrement obscurcie par la figure. Je me retournai vivement, et la main eut l'air de retomber de ma tête sur l'oreiller à côté de moi. La figure était inclinée au-dessus de moi et je la sentais appuyée contre le côté du lit. Je vis le bras reposant tout le temps sur l'oreiller. J'apercevais le contour du visage, mais comme obscurci par un brouillard. Il devait être environ minuit et demi. La figure avait légèrement écarté le rideau, mais j'ai reconnu ce matin qu'il pendait comme d'habitude. Nul doute que la figure ne fût celle de M. Godfrey; je le reconnus à la tournure des épaules et à la forme du visage.

* * *

Ce sont là des faits. Dans l'état actuel de nos connaissances, il serait absolument téméraire

d'en chercher l'explication. Notre psychologie n'est pas assez avancée. Il y a bien des choses que nous sommes forcés d'admettre, sans pouvoir en aucune façon les expliquer. Nier ce qu'on ne peut expliquer serait de la pure démence. Expliquait-on le système du monde, il y a mille ans? Aujourd'hui même, expliquons-nous l'attraction? Mais la science marche, et son progrès sera sans fin. CAMILLE FLAMMARION.

LE BOUDDHISME.

—

(Extrait de *la Réforme* du 10 mars).

Nous avons relaté les cas de cette bizarre maladie mentale qui viennent d'être constatés à Vienne.

Un rédacteur du *Matin* est allé voir M. Papus, qui s'est fait en France l'apôtre et le vulgarisateur de la religion des Hindous. Voici ce qu'il lui a dit :

— Il y a en Europe un mouvement bouddhiste très prononcé, mais qui est limité exclusivement aux esprits élevés en chaque pays. C'est ainsi que je puis vous citer, parmi les bouddhistes les plus célèbres en France, MM. Burnouf, Léon de Rosny, Benoît Malon ; en Angleterre, le philosophe Max Mullay ; en Allemagne, Carl du Prel, de Munich ; Hartmann, le philosophe pessimiste. On peut d'ailleurs affirmer que toute l'école philosophique allemande actuelle est bouddhiste depuis longtemps. Richard Wagner était un fervent bouddhiste.

La pratique.

Mais tous ces penseurs n'admettent que la doctrine bouddhiste, ils ne pratiquent pas. Le caractère curieux de l'étudiant viennois est d'avoir voulu mettre en pratique le rite bouddhiste, qui consiste essentiellement à s'abstenir de tout ce qui a vie, afin de développer dans l'homme des facultés qui existent à l'état latent.

Ces facultés sont caractérisées chez l'homme par le pressentiment, cet état spécial qui fait qu'on sent, par une faculté ou sens, qui n'est pas un des cinq sens connus, qu'un bonheur ou un malheur va arriver. Ce pressentiment échappe à toute analyse scientifique, d'après les méthodes actuelles. Or, le bouddhisme prétend que ce pressentiment est produit par un sens latent en nous et que la pratique de la méditation développe au suprême degré. Cette méditation est un exercice physique, physiologique et psychique.

Physiquement, il faut faire prendre au corps l'habitude d'obéir passivement à l'esprit ; de là les macérations de l'étudiant viennois. Physiologiquement, il faut graduer la respiration de façon à régler les dépenses vitales à volonté, et psychiquement, il faut concentrer toutes les forces organiques humaines sur le développement de ce sixième sens : l'intuition. Ce sixième sens une fois acquis, le bouddhiste devient capable de savoir immédiatement les secrets de la nature, de percevoir les forces en action dans le monde et de produire, s'il le veut, des phénomènes qui paraissent surnaturels et qui ne sont que la manifestation des forces très naturelles, mais encore inconnues.

Une religion créée en Perse vers 1860, le babysme, religion qui compte à l'heure actuelle plus de 12,000 martyrs, est fondée en grande partie sur le bouddhisme, allié au fouriérisme.

Le fondateur de cette religion, le Baby, était un jeune homme de dix-neuf ans, complètement illettré, qui est mort fusillé pour son idée. Aujourd'hui, le babysme a plus de deux millions d'adhérents.

La doctrine.

Le bouddhisme respecte tout ce qui a vie; c'est pour obéir à ce précepte mal compris et poussé à l'exagération que certains bouddhistes en sont arrivés à éviter de tuer leurs poux et autres parasites. Ils croient à la réincarnation et non pas à la métempsycose. Les missionnaires chrétiens ont voulu créer cette confusion pour décrier le bouddhisme qui, à mon avis, est incontestablement supérieur au christianisme. Les bouddhistes croient que quand un riche s'est mal conduit, il jouit après sa mort d'un certain repos paradisiaque pour le payer des souffrances de cette vie; mais la punition commence au moment où il est obligé de revenir comme homme sur cette planète ou sur une autre ; il revient alors dans le corps d'un misérable et il a d'autant moins de chance qu'il a été plus coupable dans l'existence antérieure. De même un individu qui s'est bien conduit se réincarne dans le corps d'un riche. Telle est l'origine du mal et de la souffrance.

Le temps écoulé entre chaque réincarnation est en moyenne de quinze cents ans. L'enfer éternel n'existe pas, la terre est le lieu de souffrance véritable. Un Dieu omnipotent n'a pas à intervenir après la mort, l'homme est son seul juge d'après la loi fatale et toute physique des réactions égales à l'action. Cette loi s'appelle la loi de karma.

Les Indiens ont entrevu et esquissé la grande doctrine de l'évolution. Chaque homme doit se développer d'abord physiquement, puis intellectuellement, puis moralement jusqu'à devenir un Bouddha, c'est-à-dire un être tout divin et qui

se fond en Dieu, après la mort.

Les réincarnations durent plus ou moins longtemps jusqu'à ce qu'on soit devenu un Bouddha. Ainsi, le minéral évolue en végétal, le végétal en animal, l'animal en homme, l'homme en Dieu; mais les différents stades de cette évolution ne se font pas sur la même planète. Voilà pourquoi il est impossible, disent les Hindous, de voir sur notre planète un singe devenu un homme, quoiqu'il soit incontestable que cette évolution se passe dans l'invisible.

De même que le minéral devient Dieu, Dieu devient minéral, ce qui détermine un courant contraire au précédent, courant totalement inconnu des Occidentaux et appelé involution par les Hindous, par opposition à l'évolution.

Cette matérialisation progressive de la force divine donne l'explication des mystères de l'incarnation, enseignés dans toutes les religions, de même que la divinisation progressive de la matière donne l'explication du mystère de la rédemption.

Les mystères fondamentaux du christianisme ne sont donc que des traductions de la religion des anciens Hindous, comme l'a démontré, avec preuves à l'appui, un missionnaire catholique, le P. Huc, qui s'est fait mettre à l'index pour sa loyauté.

CORRESPONDANCE.

Tours, 18 mars 1890.

Messieurs et frères en croyance,

Malgré la vive sympathie et la communauté de vues qui m'unissent à M. Martin, directeur du *Moniteur spirite*, de Bruxelles, malgré la déférence que j'ai pour ses avis, je ne puis me dispenser de rectifier les appréciations émises dans sa lettre publiée par le *Messager* du 15 mars, au sujet du résumé de la doctrine spirite réclamé par le congrès de Paris.

Ce travail n'a pas été confié à un comité nommé *ad hoc*, comme le croit M. Martin, et en me chargeant de son exécution je n'empiète sur les attributions de qui que ce soit. Sans doute il conviendra de le soumettre, avant la publication, au comité de propagande qui doit couvrir de son patronage les œuvres spirites qu'il en jugera dignes, mais cette restriction n'a pas même été formulée.

Voici dans quels termes est conçu le vœu présenté dans ce but au congrès.

5e vœu. Publication en édition populaire d'un résumé de la philosophie spirite contenant, outre la biographie d'Allan Kardec, la nomenclature des personnages éminents qui, ayant abordé l'étude de notre doctrine, n'ont pas craint de proclamer le résultat de leurs recherches.

« Ce livre, ajoute le rapporteur, sera un excellent moyen de propagande, surtout *si son auteur ou ceux qui y collaboreront* savent ne prendre dans les œuvres d'Allan Kardec que les points principaux qui sont la base même du spiritisme philosophique, laissant de côté les questions secondaires et les aperçus qui ne cadrent plus avec nos connaissances actuelles et les résultats scientifiques acquis grâce à la méthode expérimentale. »

Ce vœu, à la réalisation duquel je travaille dans la mesure de mes moyens, a été adopté par le congrès, *sans modification.*

C'est ce que je tenais à établir, en vous priant de publier cette note explicative dans le prochain n° du *Messager*.

Veuillez agréer mes salutations fraternelles.

LÉON DENIS.

BIBLIOGRAPHIE.

Application de l'Aimant (magnétisme minéral) *au traitement des maladies*, avec 12 fig. dans le texte, par H. Durville, in-16 de 64 pages, deuxième édition. Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue St-Merri.

Ouvrage très intéressant, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude sur la physique de l'aimant, où la polarité du corps humain et son analogie avec l'aimant est démontrée ; une description des pièces aimantées à employer dans un traitement et une thérapeutique qui permet au malade de se traiter lui-même, dans le plus grand nombre des cas.

Cet ouvrage est l'application des principes que l'auteur a exposés dans son *Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme.*

* * *

Le magnétisme humain considéré comme agent physique (mémoire lu au Congrès magnétique international), par H. Durville, in-18 de 36 pages. Prix : 60 centimes, à la même librairie.

L'auteur démontre d'une façon claire et précise l'existence de l'agent désigné vulgairement sous le nom de fluide magnétique. Comme l'électricité, la chaleur, la lumière, c'est un mode vibratoire de l'éther. L'agent magnétique n'est donc pas une conception de l'imagination pour expliquer les effets que l'on observe, car dans

certaines conditions, on peut le percevoir par les organes des sens.

* * *

La *Revue des Sciences Psychologiques illustrée*, dont nous recevons le premier numéro, va vulgariser les faits qui passionnent tous les esprits chercheurs, désireux de s'instruire et d'approfondir les phénomènes si captivants du magnétisme, de l'hypnotisme, du spiritisme, etc.

Elle mettra à la portée de tous ses lecteurs les moyens pratiques pour obtenir les effets connus, elle étudiera et recherchera les causes des plus étranges phénomènes.

La *Revue des Sciences Psychologiques* est placée sous la direction du célèbre professeur Moutin, avec un praticien aussi consommé et des collaborateurs comme Mrs Louis Jacolliot, Clovis Hugues, Edouard Philippe, Papus, Auguste Germain, Lermina, Emile Goudeau, Georges Montorgueil, les docteurs Haks, Victor d'Auzon, etc., etc., elle ne peut que prospérer rapidement.

Tous ceux qui s'intéressent à ces questions, liront cette Revue.

Le prix de l'abonnement est de 12 fr. par an. Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toutes les personnes qui en feront la demande à M. Moutin, directeur, 2, rue Duperré, Paris.

* * *

Nous avons lu l'intéressante brochure, annoncée dans le dernier numéro du *Messager*, de M. J. Putsage, intitulée *La foi, la force et la raison* dans laquelle l'auteur s'est donné pour but principal de démontrer l'existence en tant que principe, d'une « souveraineté de la raison, » supérieure à la foi et à la force, et qui serait la règle sociale de l'avenir.

Quelques mots seulement sur les idées philosophiques émises dans cet écrit. M. Putsage pense, avec raison, que rien de sérieux ne pourra être édifié ici-bas si, à la base de l'organisme social, n'existe une idée morale commune à tous, et à laquelle tous se soumettent librement.

Jusqu'ici le monde a obéi à deux principes, la *foi aveugle* ou droit divin et la *force brutale*; le suffrage universel étant lui même une *force brutale* puisque la majorité prétend soumettre à ses volontés tous les citoyens d'un même état.

L'idée morale, qui doit devenir commune à tous, M. Putsage la trouve dans la croyance en l'existence et en l'immortalité de l'âme humaine, lesquelles il prétend prouver en démontrant que les animaux, quoique pourvus de centres nerveux ou *cerveaux*, sont cependant dépourvus de *sensibilité* c'est à dire de la faculté de penser, de raisonner, de sentir, de parler *(le verbe)*, facultés qui appartiennent à l'homme seul; ce qui prouverait que ce n'est pas le cerveau qui pense, mais que *la sensibilité* est immatérielle.

Plus loin l'auteur écrit textuellement :

« La sensibilité réelle, sentiment d'existence, » n'est pas *une force*: toutes les forces sont maté- » rielles. Elle n'est pas *la vie*; celle-ci n'est qu'un » mode particulier du mouvement.

» Elle n'est pas la pensée, ni l'intelligence, » elle ne peut les produire qu'à l'intervention de » l'organisme.

» Elle n'est pas effet, elle est cause.

» Elle est *la substance*, l'individualité, ce qui » demeure après que la personnalité, la vie » sentie, a disparu par la mort corporelle. » (Pages 27 et 28.)

Or cette substance dépourvue de pensée par elle-même, se réincarne et subit dans de nouvelles existences les conséquences de ses fautes passées, ce qui constitue *la justice éternelle*.

Voilà le système, si nous y ajoutons la négation *du Dieu créateur de l'Univers*, (nous n'avons jamais pû concevoir Dieu que *co-éternel à l'Univers)* et chose plus étrange *l'éternité de l'âme*.

Il y aurait de nombreuses objections à faire : en tout premier lieu, il n'est pas démontré que les animaux soient dépourvus d'intelligence, et les faits innombrables de réflexion chez les bêtes, que l'on pourrait citer, mettraient peut être à néant toute la théorie de M. Putsage.

Nous pensons encore que pour l'humanité, « le moindre petit fait positif ferait bien mieux son affaire, » et il nous semble que les phénomènes spirites scientifiquement étudiés nous dispensent de rechercher si loin une preuve absolue de l'existence de l'âme.

Quant à l'éternité de cette dernière, avec le système des réincarnations, il devient inconcevable que toutes les âmes n'aient pas alors atteint la perfection suprême et soient encore si bas sur l'échelle du progrès.

Comment aussi concevoir l'âme dépourvue d'intelligence sitôt séparée du corps? C'est donc l'anéantissement absolu? Et comment de telles âmes peuvent-elles progresser, puisque tout souvenir s'efface pour elles et qu'à chaque existence c'est un nouvel être qui naît!

La doctrine spirite renferme en elle les germes d'une philosophie plus compréhensible, plus juste, basée sur des faits absolus et indéniables, et qui par sa forme même est appelée, au moins pour ses principes essentiels, à devenir l'idée religieuse de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, cette brochure est l'œuvre d'un penseur sérieux et d'un ami de l'humanité, et nous en conseillons la lecture à tous ceux qui

s'intéressent aux questions sociales et philosophiques.

Les théories sociales de M. Putsage, ont une tendance collectiviste, et sont basées sur les principes d'égalité et de justice. Nous marchons vers la solution de ces problèmes si difficiles, et le devoir de tous les penseurs est de travailler à cette solution, d'où dépend l'avenir de l'humanité.

FÉLIX.



NOUVELLES.

Nous lisons dans la *Gazette de Liége* du 12 mars :

Les Esprits. — Les journaux de New-York enregistrent une aventure assez plaisante. Plusieurs reporters et détectives assistaient, la semaine dernière à une représentation publique de spiritisme, donnée dans une salle obscure par un nommé Frank Burk. Au moment le plus intéressant de la représentation, un des assistants a allumé une lumière. Il s'en est suivi une confusion épouvantable dans la salle, et les deux prétendus esprits que Burk venait d'évoquer, ont été appréhendés au corps. C'était deux jeunes femmes nommées Carrie Sawyer et Kittie Ranger. Quelques instants après, une voiture de la police emportait au poste Burk et ses deux « esprits », sous l'accusation d'escroquerie.

Nota. — L'aventure ci-dessus s'est passée à Chicago et non pas à New-York, et c'est M. Bundy, directeur du *Religio-Philosophical Journal*, un organe hebdomadaire et important du spiritisme, qui a contribué le plus à démasquer la fraude, si fraude il y a. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le *Banner of Light* de Boston du 8 mars :

« Nous apprenons d'un de nos correspondants de Chicago que, depuis l'arrestation de Mme Sawyer en cette ville comme faux médium, elle a donné des séances privées en présence de témoins hautement respectables et très compétents, qui déclarent que les manifestations spirites présentées étaient *bona fide*.

» Alors pourquoi les simulait-elle en d'autres temps, voilà la question ? »

* * *

Dans son numéro du 8 mars, le *Religio-Philosophical Journal* de Chicago annonce qu'il se constitue en société au capital de 50000 dollars, ou mille actions de 50 dollars chacune. 20000 dollars ont été souscrits immédiatement.

Ce journal est dirigé avec beaucoup de talent depuis treize ans par M. John C. Bundy. Il a fait depuis lors une guerre acharnée aux faux médiums, mais dans cette voie il est facile de se tromper et de dépasser le but. Beaucoup de médiums à matérialisations dénoncés par M. Bundy comme des imposteurs ont continué à pratiquer en donnant des preuves incontestables de leur médiumnité. De là beaucoup de divisions dans les rangs des spiritualistes américains, et des procès parfois très curieux.

* * *

Le *Golden Gate* relate quelques remarquables manifestations arrivées en présence de Daisy Robinson, une domestique de couleur, âgée de 12 ans environ, à Sumter (Etats-Unis.)

Un policeman qui fut chargé d'examiner les faits, a été témoin du mouvement et du bris de plusieurs objets de poterie. Il les vit quitter la place où ils se trouvaient, « naviguer à travers l'air, » et se casser en morceaux sur le plancher.

Les tantes de la jeune fille attestent que, au moment où elle prenait son déjeuner, le bois de lit dans sa chambre fut mis en pièces par une force invisible.

* * *

Les amis de la paix. — La *Pensylvania Peace Society*, de Philadelphie, vient d'inviter, par une résolution formelle, le président Harrison à négocier avec la République française un traité d'arbitrage permanent.

La *Pensylvania Peace Society* est une des plus considérables parmi les sociétés qui font partie, aux Etats-Unis, de l'Association connue sous le nom de *Universal Peace Union*.

* * *

M. Chanteloup, un riche fabricant de Montréal (Canada), qui vient de mourir, a laissé un testament par lequel il lègue toute sa fortune — 25 millions de francs environ — aux employés et ouvriers de sa fabrique.

Une autre généreuse américaine, récemment décédée à Gênes, Mme Cora Kennedy Sada, a laissé à l'*Union lombarde* pour la paix et l'arbitrage, un don de 30,000 francs.

* * *

Un récent décret de la congrégation du Saint-Office interdit absolument au clergé d'accorder les bénédictions de l'Eglise aux corps destinés à l'incinération.

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO | 18e ANNÉE — N° 20 | Liége, 15 Avril 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Les Esprits matérialistes.—Bouddhisme et Christianisme. — Un cas de possession.— Le spiritisme et la presse.— Nécrologie. — Nouvelles. — Avis. — Denier de la propagande.

LES ESPRITS MATÉRIALISTES

—

(Suite et fin).

TROISIÈME SÉANCE

M. Jaubert. — Tu me dis, hier, cher Esprit, que tu aimais la logique, si je voulais bien, nous causerions quelquefois. Eh bien, je te demanderai, aujourd'hui, au nom de cette logique, comment il peut se faire que toi, si intelligent, tu ne croies pas en Dieu. Si Dieu n'existe pas, c'est le hasard aveugle qui a fait tout le monde. Or, est-il possible qu'une force aveugle ait fait toutes ces admirables choses dont le monde est rempli et auprès desquelles les œuvres les plns sublimes du génie humain ne sont qu'un pur néant? Tu le vois, tout y est étudié, calculé, mesuré, pondéré, disposé en vue d'un but à atteindre. C'est ce qui a fait dire à Newton que celui qui a fait l'œil devait connaître les lois de l'optique.

Voyons, écoute et réponds-moi. Qu'est-ce que ce hasard infiniment plus intelligent que les plus grands parmi les Esprits que nous connaissons? Ne serait-ce pas la suprême intelligence que nous désignerions par des noms différents?

L'Esprit. — Accorde-moi un moment de réflexion, et je me fais fort de te prouver que Dieu n'est pas et que pourtant le monde n'est pas le produit du hasard.

Au bout de quelque temps, l'esprit donna la communication suivante:

Que Dieu n'est pas et que, pourtant, le monde n'est pas le produit du hasard.

La triomphante objection que vous nous faites, vous autres déistes, à nous athées, est celle-ci:

Le monde est-il le produit du hasard? — et dans le cas où il le serait, le hasard ne serait-il pas le plus intelligent et le plus puissant de tous les êtres? — ne serait-il pas, en un mot, ce Dieu que vous niez? de sorte que tout se réduirait entre nous à une dispute de mots.

A première vue, cette objection paraît irréfutable ; mais en l'examinant attentivement, on s'aperçoit bientôt qu'elle n'est que spécieuse et ne repose sur rien de solide. C'est ce que j'ai la prétention de démontrer si vous voulez me prêter un moment d'attention.

Mais pour résoudre de semblables questions, j'avertis qu'il faut un cœur hardi et un œil qu'aucune lumière ne trouble. Arrière donc la fantasmagorie des préjugés puérils et en avant vers la vérité.

Qu'est-ce que Dieu ? — Ceux d'entre vous qui en ont la plus haute idée ont répondu pour moi. Dieu est celui qui est : voilà tout ce qu'on peut en dire. Ajouter autre chose, a dit Fénelon, c'est en amoindrir l'idée. — Il ne peut pas y avoir deux moments ni deux états en lui. Il est et doit être toujours le même, sous peine de n'être pas Dieu. — Il n'a jamais eu et ne peut jamais avoir eu qu'une volonté. S'il voulait changer quelque chose aux lois qui régissent le monde, il ne le pourrait pas, car il ferait moins bien que ce qui est, et il ne peut faire que ce qu'il faut, étant l'omniscient, le parfait. — Priez-le, suppliez-le ; ouvrez-lui votre cœur plein de douleurs, tournez vers lui vos yeux pleins de larmes : tout cela est en vain ; il ne vous entend pas, ou il ne doit pas vous entendre, ce qui revient au même. Car,

ou vous demandez une chose conforme à sa volonté et alors vous êtes exaucés sans prière ; ou vous demandez une chose contraire, et alors il ne vous exaucera pas. C'est-à-dire qu'il faut que sa volonté, sa volonté seule toujours et partout s'accomplisse. Toujours lui, rien que lui, tout pour lui.

Et remarquez que ce n'est pas chez lui un amour déréglé du pouvoir autocratique qui le fait agir ainsi. Non ; c'est une nécessité de sa nature. Il est condamné à être le plus égoïste et le plus personnel de tous les êtres, parce qu'il en est le plus parfait. De telle sorte que cet égoïsme que vous me reprochez comme une monstruosité est en Dieu poussé au suprême degré et constitue sa suprême vertu.

Eh bien, ce Dieu qui est insensible; — car qu'est-ce qu'être sensible? si non s'émouvoir, changer d'état, former de nouvelles résolutions; — ce Dieu qui n'a pas de volonté ; — car il ne peut pas vouloir deux fois, et il n'a jamais commencé de vouloir, c'est-à-dire qu'il n'a jamais voulu; — ce Dieu qui ne sent, ni ne veut, ni ne pense, ni n'aime, ni ne hait; car, je le répète, tout cela c'est changer d'état; ce Dieu, dis-je, ne vous semble-t-il pas être ce que j'appellerai la raison des choses, leur nature? — Et la raison des choses, la nature des choses n'est certes pas le hasard. C'est ce qu'il y a de plus réellement existant, puisque c'est la substance même du monde avec ses innombrables propriétés.

Et j'ajoute de plus que cette substance, qui, par le jeu de ses combinaisons, donne naissance à tout ce qui a vie, ne doit pas être elle-même un être dans l'acception que nous donnons ordinairement à ce mot. Elle qui produit la sensibilité, la passion, la pensée, la volonté, ne doit être ni sensible, ni passionnée, ni pensante, ni voulante, sous peine d'être variable comme tous les êtres doués de ces qualités, et de rendre par cela même le monde impossible en en ébranlant les bases. — C'est ce qu'ont compris ceux qui après avoir affirmé la personnalité de Dieu, l'ont anéantie en en faisant un être immuable c'est-à-dire, insensible, impersonnel.

L'immuable et insensible destin, la loi impersonnelle, les rapports nécessaires des choses: voilà le seul et unique Dieu des anciens; celui devant qui tous les autres s'inclinaient, et Jupiter, roi de l'Olympe, et Pluton, roi des Enfers. J'ai pour moi tout le monde grec et romain, et il valait bien le vôtre, ce monde-là.

Vous le voyez donc, votre objection n'est pas sérieuse; et l'on peut parfaitement ne pas croire en Dieu sans pour cela croire au hasard. — Ne me dites donc plus d'un air triomphateur, le monde est-il le produit du hasard?

Maintenant, quelle différence y a-t-il entre vous et moi? — Aucune. — Vous suivez vos instincts comme je suis les miens; vous m'appelez méchant parce que je contrarie vos plans, et je pourrais vous adresser avec autant de raison le même reproche.

Je sais bien que par la volonté on peut modifier sa nature. — Mais qu'est-ce que la volonté? sinon la résultante de toutes les forces vives qui sont en nous. Et peut-on se donner des volontés? c'est-à-dire, peut-on vouloir vouloir? Poser une semblable question c'est la résoudre, et je ne vous ferai pas l'injure d'une démonstration.

Que la volonté de faire ce que vous appelez le bien naisse en moi; qu'il me soit démontré que j'ai intérêt à le faire; que toute ma nature m'y porte, et alors je serai des vôtres, soyez-en sûrs. Et vous, ni personne n'aurez à m'en remercier, car je n'aurai pas changé de manière de voir: j'aurai toujours recherché mon plaisir.

Mais cela est-il possible? et sommes-nous tous faits pour parcourir la même carrière? — Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a bien longtemps que je vis. J'ai essayé, moi aussi, de faire le bien, et je n'ai retiré de toutes mes tentatives que des souffrances. Alors je me suis retourné de l'autre côté, et j'y ai trouvé sinon le bonheur, du moins des jouissances quelquefois bien grandes.

Quand viendra l'heure de la grande mort? Quand les atomes qui me composent se désagrégeront-ils? — Oh! je saluerai cette heure avec bonheur.

Moi. — Ah! tu n'es donc pas heureux, puisque tu aspires à une mort impossible. Et cependant tu as dit: « Je suis roi! » Triste royauté que la tienne!

Là, je crois, finirent ces entretiens, car je n'en retrouve pas la suite dans mes papiers. Nous comprîmes, probablement, l'inutilité de nos efforts pour dessiller les yeux à cet Esprit, et qu'il fallait, pour cela, le coup de foudre dont on nous avait parlé.

Quant à son système, je crois l'avoir victorieusement réfuté dans ma conférence :

L'HOMME, LE MONDE, DIEU,

qui a paru dans les colonnes du *Messager*.

V. TOURNIER.

BOUDDHISME ET CHRISTIANISME.

Dans notre dernier n° nous avons reproduit sans commentaires une correspondance du journal *La Réforme* de Bruxelles relative au bouddhisme.

M. Ch. Fauvety, l'éminent et érudit philosophe bien connu, nous écrit à ce sujet :

« Chers Messieurs,

» Je lis toujours avec intérêt, et non sans profit votre » excellent journal. Ayant lu dans votre dernier n° un » article en faveur du bouddhisme. article reproduit d'un » journal qui sans doute n'attache que peu d'importance » à la question, j'ai essayé de donner la contre-partie, re- » gardant comme bien dangereuse la tendance qui se ma- » nifeste à se tourner de ce coté. Ce n'est sans doute » qu'une affaire de mode, mais il est bon de mettre en » garde contre ce danger les spirites et spiritualistes qui » s'inspirent de votre feuille.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments fraternels.

Asnières, 5 avril 1890. Ch. Fauvety

Les personnes nées au sein de la série chrétienne, ouverte il y a bientôt dix-neuf siècles, qui se tournent vers le bouddhisme pour y chercher une idée religieuse supérieure à celle de l'Evangile, ne connaissent évidemment que le christianisme *de la lettre*. Ce christianisme a fait son temps. Mais sous le christianisme *de la lettre*, il y a le christianisme *de l'Esprit*, étouffé presque dès l'origine sous des dogmes absurdes, comme on étouffe la lumière « en la plaçant sous le boisseau. »

Le même procédé se retrouve dans toutes les religions de l'antiquité. Toujours la vérité, ou ce qu'on croit tel, *la science* du moment où *Gnose*, a été présentée dans des formes symboliques, aux foules humaines qui ne manquent jamais de personnifier les objets de leur adoration. Tous les cultes sont sortis de là, avec leurs superstitions accumulées et débordantes.

Les religions savantes, formulées par un sacerdoce déjà en possession de la science, comme le Brahmanisme, le Mazdéisme, présentent ce caractère d'une façon plus frappante que les autres.

Mais celles mêmes qui se sont formées spontanément au sein des populations et par couches successives, comme le védisme du Rig-Véda, ont aussi ce double aspect d'un symbolisme plus ou moins clair, plus ou moins accentué, recouvrant des idées plus ou moins rationnelles et expérimentales, et formant dans leur ensemble une conception générale plus ou moins juste de l'homme et de l'Univers.

Il faut être bien enfoncé dans le crétinisme *de la lettre* pour ne pas reconnaître que le christianisme est absolument dans le même cas, avec ceci de plus, c'est qu'il a voulu réunir dans une formule synthétique les tentatives d'explication générale, qui l'avaient précédé et qu'il a été, dans sa révélation, la plus haute expression de la *gnose* philosophique et religieuse, étant donnée l'époque, à laquelle il s'est présenté aux hommes.

Le christianisme est venu six siècles après le Bouddha Sakya-Mouni. Il est né de la Philosophie Sakya, dont le premier auteur s'appelait Kapila. De là le nom de Kapila-Vastou attribué à la ville où serait né le Bouddha Siddartpa, celui qui nous occupe, fils du roi de ce pays et de Mâyâ, laquelle n'est pas autre chose que la nature ou l'*Illusion* phénoménale personnifiée sous ce nom. Mais en même temps que le Bouddhisme avait été une philosophie avant de devenir une religion, il était né du Brahmanisme et appartenait, comme celui-ci, à la série védique, assez large d'ailleurs pour rester ouverte à tous les systèmes philosophiques et transiger avec toutes les hérésies ; ce que le catholicisme n'a jamais su faire. Par rapport au brahmanisme sacerdotal, le Bouddhisme se posa comme une réforme et non pas comme dérivant d'une nouvelle conception du monde ; c'était bien toujours le naturalisme et l'immanence de la vie, dans le grand tout de l'Univers, mais avec une ignorance voulue de la notion de l'être et l'absence de toute métaphysique, c'est à dire ce qu'on appelle dans le pathos scientifique de notre époque « l'*Agnosticisme* ».....

Il y a entre le bouddhisme et le christianisme cette différence que le premier ne connait que l'homme individuel et supprime Dieu pour lui substituer un homme divinisé par ses vertus, tandis que le second s'élève à l'idée de l'être collectif *Humanité* et en fonde le culte. Comment cela ? en personnifiant, lui aussi, non pas un individu mais le genre humain tout entier dans un type idéal incarnant à la fois l'Humanité et l'Ame du monde et unissant, dans un concept trinaire de la divinité, le Fils au Père céleste par l'Esprit ou souffle divin, qui est cette Ame du monde ; de sorte que nous avons ici une notion véritablement scientifique de l'Etre conçu dans son universalité et c'est cette notion, qui ouvre à tous les hommes le chemin du salut en permettant à chacun d'eux de s'unir à ses frères, c'est à dire à tous les membres de l'Humanité pour marcher ensemble de progrès en progrès, en communiant par la vie et par la Raison, à la fois humaine et divine, avec la grande harmonie des choses, harmonie, qui, dans une telle conception ne peut être pour l'homme, que l'adaptation consciente et de plus eu plus intime de l'âme humaine avec l'âme divine. C'est là ce que l'Evangile appelle le culte ou l'adoration de Dieu, en esprit et en vérité.

On le voit, la révélation évangélique en fondant le culte de l'humanité, ne sépare pas l'homme individu de l'homme collectif, en même temps qu'elle ouvre le chemin de l'universalisation à tous les hommes, en faisant à chacun d'eux le devoir de vivre d'une même vie sociale

et humanitaire avec ses semblables. Et c'est justement, par cette vie commune, qui est celle de l'espèce tout entière, du genre et même du règne humain, que l'homme, en s'universalisant, acquiert pour lui, pour ses semblables et ultérieurement pour ses frères inférieurs de l'habitat terrestre, la vie éternelle au sein de l'être qui les contient tous et qui, parce qu'il embrasse tous les rapports, se sent vivre, aimer, jouir et souffrir dans tout ce qui est. C'est là l'état divin et le salut pour chacun et pour tous.

Ce résultat qui place le but de la vie dans la perfection et la plénitude de l'existence par la communion incessante de l'esprit de l'homme avec l'infini, est à l'antipode de la conclusion bouddhiste, qui place la vie parfaite dans l'anéantissement ou, tout au moins, dans un *far niente* absolu et une stérile quiétude. *Le Nirvana*, en effet, n'est pas autre chose, quoi qu'on en dise, que le non-être par la rupture qu'il entraîne de tous les rapports de l'âme humaine avec l'Univers. Il est acquis au prix de l'insensibilité ; de l'extinction pour l'homme de tous les phénomènes et de toutes les lois de la vie, par conséquent la suppression de tout amour, de tout désir, de toute espérance, de toute charité et de toute intelligence !

Car comment comprendre l'intelligence effective sans l'activité de la vie ? Si ce n'est pas là la mort de l'Ame, qu'est-ce que cela peut être et si c'est la mort de l'Ame, à quoi bon s'imposer toutes les macérations et tous les sacrifices pour arriver à ce résultat négatif ? Ne vaut-il pas mieux perdre dès ce monde son âme dans les vices, les crimes et les débordements de la chair, mener une vie courte et bonne et même s'arranger de manière à ne pas naître du tout ? Et voilà en effet la conclusion et la raison d'être du bouddhisme. Oui, la raison d'être du bouddhisme, c'est le Nirvana ; c'est pour échapper aux renaissances et aux fatalités de la métempsychose que Sakya-Mouni a remplacé par cette conception du Nirvana qui ne peut être que la négation et l'absence de tous les caractères de la vie, ce qui se présentait, dans la religion brahmanique comme la fusion ou l'absorption de l'être relatif homme dans Parabrahma ou l'être universel, représenté comme la source inépuisable de la vie dans sa perfection et sa plénitude. Ce qui est tout autrement savant et philosophique, bien que trop vague et encore incomplet, la fusion en Dieu ne faisant perdre à un être déterminé aucune de ses qualités propres.

Le bouddhisme, ainsi compris, se confond avec le scepticisme, et l'on comprend qu'il ait quelque succès à une époque de transformation et de décadence. Mais bouddhisme ou scepticisme, cela ne mène à rien, et l'esprit humain, Dieu merci, ne s'y tiendra pas longtemps !

Conclusion.

Et maintenant, laissant les théories spéculatives, plaçons-nous pour conclure sur le terrain des faits et jugeons l'arbre à ses fruits.

Quels ont été dans le passé et jusqu'à nos jours les fruits du bouddhisme ?

Ils ont été nuls ou détestables.

Dans tous les pays où il s'est établi, le bouddhisme a arrêté ou fait reculer la civilisation.

Voyez l'Inde transgangétique : Birmanie, Siam, Cambodge, Cochinchine, Annam, Tonkin, tous pays civilisés jadis et florissants ! Voyez aussi le Thibet, dont le lamaïsme a fait un cadavre et la Chine immobilisée depuis que la religion de Fo s'est emparée de l'esprit des masses et les a ramenées à toutes les superstitions du fétichisme primitif !

En face de ces résultats, considérez la civilisation chrétienne, et dites-moi si, malgré ses vices, ses imperfections et ses iniquités, ce n'est pas en elle que se trouve, avec tous les germes du progrès, la vie de l'humanité et l'avenir de toutes les sociétés futures ?

Un mot encore. Nous serions injuste et nous nous serions bien mal fait comprendre, si l'on devait conclure de ce qui précède que nous n'accordons rien au Bouddhisme. Nous avons déjà fait l'éloge de sa morale et de son respect de la vie dans la Nature. Nous ajouterons volontiers que si toutes les religions, au moins dans leur phase ascendante, ont eu leurs saints, leurs héros, leurs martyrs, la doctrine du Bouddha Sakya-Mouni a pu, mieux que toute autre, susciter des ascètes, des bottisatvas et montrer aux hommes de bonne volonté les voies de la perfection, mais cette doctrine n'a jamais dépassé l'individualisme d'un salut personnel et par conséquent l'égoïsme humain. Le christianisme, en absorbant le Bouddhisme, dans une synthèse religieuse et lui prenant, j'en conviens, tout ce qu'il avait de bon, lui a ôté réellement sa raison d'être et a fait une religion, la religion de l'humanité, de ce qui n'avait été jusque là qu'une philosophie. Car il n'y a religion que là où il y a un idéal divin et un lien de solidarité qui rattache l'individu, non seulement à la grande famille humaine, mais aussi à l'Unité vivante et consciente de l'Univers.

Prière cependant de ne pas perdre de vue que, lorsque nous parlons du christianisme, nous entendons le christianisme expliqué ésotériquement, dépouillé du miracle et mis en harmonie

avec les lois de l'ordre universel et de la raison éternelle, mais un tel christianisme ressemble si peu au christianisme de la tradition et de l'Eglise, que nous nous demandons si, nous aussi, nous ne risquons pas de tromper les hommes, en appelant du même nom deux choses qui se ressemblent si peu, lorsqu'on juge sur l'apparence et sans une explication préalable des mots et des formes symboliques qui, pour cacher l'idée aux profanes en ont grossièrement travesti le sens.

CH. FAUVETY.

UN CAS DE POSSESSION.

La *Revue universelle des Inventions nouvelles*, de Paris, numéro de février, contient un long article intitulé : *Propos du Docteur*, où l'auteur décrit un étrange cas de possession qui dure depuis treize ans et qu'il est allé étudier en province.

Comme phénomènes physiques intéressants présentés par le sujet, il faut citer diverses maladies qui disparaissent tout à coup ; il lui arriva aussi, à la patiente, de grimper sur un toit, de monter dans les branches terminales, flexibles et minces d'un châtaignier ; de courir une lieue sur un rail de chemin de fer, sans mettre le pied ni à droite ni à gauche ; de courir l'espace de six lieues sans s'arrêter. Quant aux phénomènes psychiques : transmission de pensée ou de suggestion mentale, prévision de l'avenir et vue à distance, ils ressemblent beaucoup à des faits analogues qu'on a observés il y a des siècles chez les Ursulines de Loudun. L'auteur fait remarquer que le docteur Julian Ochorowicz, professeur agrégé de psychologie de la nature, à l'Université de Lemberg, a étudié cette question de possession dans son livre sur « la suggestion mentale », il demande que pareille chaire soit créée en France.

Nous appuyons fortement cette proposition, non seulement pour la France, mais aussi pour la Belgique. Dans une chaire pareille, l'étude du spiritisme, du magnétisme et autres sciences occultes trouverait naturellement sa place.

Voici la fin de l'article, citée textuellement :

« De mon voyage à R..., il semble pour moi résulter ceci : Le sujet que j'ai vu présente des phénomènes très intéressants de double personnalité : le sujet serait dans l'état de *médiumnité* des spirites, et ceux-ci affirment qu'il est fréquent. Le docteur Paul Gibier, dans ses deux remarquables ouvrages *Le Spiritisme* et l'*Analyse des choses*, l'a également décrit et l'appelle l'*état intransé*. Il montre ensuite les dangers de ces expériences, aussi bien pour l'observateur que pour l'observé. Ce dernier peut parfaitement rester dans une crise ; on trouve d'ailleurs dans les récits des écrivains religieux ou profanes des cas de «possession» ou attribués à la possession, qui se sont terminés par la mort des sujets. En outre, l'expérimentateur risque de voir le malade lui sauter aux yeux ou à la gorge, ou encore lui jeter à la tête tout ce qui lui tombe sous la main. Ma patiente de R..., je puis l'affirmer, avait un aspect qui n'avait rien de rassurant, et, quand elle s'approchait de moi, son visage offrait le type le plus parfait du défi et de la menace ; elle proférait souvent des paroles qui indiquaient les meilleures intentions, mais en même temps l'impuissance — Dieu le lui défendant *(sic)* — de faire tout le mal possible.

» Maints observateurs, M. de Mirville et ses démons ; Allan Kardec et ses spirites ; Ed. Gurmey et son livre *Phantasm of the Living* (Apparition de gens vivants), publié sous les auspices des savants anglais Balfour Stuart, Barleth, Sidgwick, Arthur Balfour ; le docteur Gibier, son médium Slade et nombre d'autres ; les savants Crookes, Zollner... ; Ch. Richet et la Société des recherches psychologiques ; A. de Rochas et ses *Forces non définies* ; Camille Flammarion et ses récits dans son dernier et récent livre *Uranie* ; mon observation actuelle, prouvent que nous sommes en présence d'un monde merveilleux et nouveau à explorer. Des forces inconnues — mystérieuses, naturelles ou surnaturelles, selon la tendance des esprits — nous environnent, et il importe de pénétrer leur nature, leur essence, leur constitution intime, et d'aborder ainsi les problèmes les plus complexes de notre matérialité ou de notre spiritualité ! »

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Le *Pays de Liége*, un nouveau journal catholique, peu connu dans notre cité, a glissé dans son numéro du 30 mars une attaque anonyme contre le spiritisme qui a été reproduite partiellement dans la *Gazette de Liége*. Comme rédaction et information c'est tout ce qu'il y a de piteux. Que nos lecteurs en jugent :

« Le spiritisme, qui a fini ses beaux jours dans la province de Namur, sévit avec fureur dans le centre du Hainaut. Il y a des sections dans toutes ou presque toutes les localités importantes. Ce serait très risible, si cela n'était profondément triste.

» Le spirite est souvent un cabaretier. Les chopes qu'il vend ajoutent au prix de son cachet.

Les visiteurs, qui, paraît-il, ont parfois des émotions terribles, trouvent qu'il n'y a rien de tel que les petits verres pour se remettre.

» La clientèle des spirites se compose exclusivement des ouvriers. Chose curieuse : les adeptes se recrutent principalement parmi les socialistes et même dans les travailleurs affiliés aux sociétés de libres-penseurs. Lorsqu'on perd la foi, on tombe dans la superstition.

» Le spirite a plusieurs façons de satisfaire ses dupes. Les moyens qu'il emploie d'habitude sont ceux-ci : faire parler la table, frapper le mur ou évoquer les esprits.

» Il faut tout un alphabet pour comprendre le langage de la table ou de la muraille. Deux coups donnent telle réponse ; trois coups expliquent telle autre. Je n'insiste pas sur ce point ; ces trucs sont assez connus.

» L'évocation des esprits ressemble plutôt à une séance de magnétisme. Un sujet est soi-disant endormi ; il peut même, au besoin, tomber dans des convulsions. Cela ajoute toujours à l'intérêt et est de nature à frapper vivement l'esprit des malheureux qui viennent se faire tondre chez le spirite.

» Les réponses sont faites sur un morceau de papier ; les unes sont cocasses, d'autres sont terribles et peuvent parfois pousser les personnes ignorantes, mais convaincues, à la folie ou au crime.

» Dernièrement, une femme de 28 ans racontait une séance de spiritisme. Elle pâlissait en décrivant la mise en scène arrangée par le spirite, et on voyait parfaitement que le souvenir des esprits qu'elle prétendait avoir entendus, lui causait encore une impression profonde.

» Il faut que l'on soit bien *bête* pour se laisser prendre à des farces d'exploiteurs qui n'ont qu'un but : remplir leur caisse en se moquant des gens. »

Nota. — Il faut que l'on soit bien peu éduqué et bien ignorant, dirons-nous, pour écrire des choses aussi sottes. A qui fera-t-on accroire que le spiritisme n'est qu'un truc, une farce montée surtout par les cabaretiers du Hainaut? Beaucoup d'ouvriers, dans le Centre, font partie de groupes spirites, où ils paient une minime cotisation, mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que la religion de leurs pères est impuissante à satisfaire leurs aspirations vers le progrès et la liberté. Au surplus, les premiers chrétiens ne roulaient pas précisément sur l'or, ce qui n'a pas empêché le christianisme de faire son chemin dans le monde. Les adeptes du spiritisme se recrutent aussi dans les plus hautes classes de la société, comme le prouvent les noms et la valeur des 500 participants du dernier congrès international de Paris. La *Gazette de Liége* qui a parlé de ce congrès ne devrait pas l'ignorer, elle devrait savoir encore que le spiritisme est une chose sérieuse et qui mérite d'être discutée sérieusement comme en témoignent les études du père Franco et autres théologiens catholiques qu'elle même a insérées dans ses propres colonnes. Certes, il peut se glisser des brebis galeuses dans les rangs des spirites comme partout ailleurs, mais ceux-là sont promptement démasqués par les véritables adeptes. Dans notre pays, du reste, ou il y a peu ou point de médiums professionnels, le lucre n'a pas sa raison d'être.

Enfin, quand les journalistes catholiques parlent d'exploitation, ils devraient bien savoir qu'ils marchent sur un terrain brûlant et se rappeler le proverbe : Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

NECROLOGIE.

Notre dévoué frère, M. Octave Houart, a été cruellement éprouvé par la mort de l'un de ses enfants, un jeune garçon d'environ quatre ans dont l'intelligence précoce et la gentillesse faisaient la joie et le bonheur de ses parents. L'enterrement civil a eu lieu le dimanche 23 mars avec un cortége imposant d'amis et de connaissances. Un excellent corps de musique, le *Cercle des égaux*, dont M. Houart fait partie, ouvrait la marche, on y remarquait aussi 40 jeunes demoiselles en grand deuil qui marchaient sur deux rangs et portaient des couronnes et bouquets. Le cercueil était recouvert du drap mortuaire de la *Société spiritualiste* de Seraing et quatre jeunes filles en deuil tenaient les coins du poêle. Au départ de Sclessin, à la maison mortuaire, il y avait plus de mille personnes, et en arrivant au cimetière de Lize-Seraing où se trouve le caveau de la famille, on pouvait en compter beaucoup plus, en dépit de la pluie qui était survenue et d'une longue marche de 6 kilomètres qu'on venait de parcourir. M. Paulsen a pris la parole près du monument funéraire que nous avons décrit il y a quelque temps ; voici le discours qu'il a prononcé :

Mesdames, Messieurs,

Au nom des amis de M. Houart et de la *Société spiritualiste* de Seraing, qu'il me soit permis d'exprimer les sentiments de sincères condoléances et les regrets que nous éprouvons pour le malheur qui vient de le frapper, ainsi que sa famille.

Après quelques jours de souffrance, la mort a enlevé à son affection un fils particulièrement chéri, le jeune Victorien, et cela à un âge où l'enfant commençant à prendre conscience de lui-même est prodigue de ses caresses et déjà animé du désir de connaître, fait preuve de cette candide et naïve curiosité qui le rend plus cher en-

core à ceux qui l'entourent.

Quel grand problème que celui posé devant nous par cette mort ? Comment concevoir une justice divine, qui consisterait à faire vivre un être quelques années, pour l'enlever ensuite à l'affection des siens, en plongeant ceux-ci dans la plus amère douleur et pour accorder à cet être à peine conscient un bonheur qu'il n'a encore rien fait pour mériter ? Points d'interrogations terribles auxquels aucun père de l'Eglise n'a pu répondre jusqu'ici.

N'y a-t-il là qu'un phénomène purement physique ? une organisation ébranlée par une cause morbide qui finit par la désagréger et à la rendre à la terre d'où elle est venue ? Quels abîmes de douleurs pour le cœur aimant de la mère ! Quoi ! il ne resterait *rien* de cette jeune intelligence qui commençait à s'éveiller, de cette jeune âme si douce et si bonne déjà ! Oh tristes théoriciens ! oh malheureux sophistes qui prêchez de telles doctrines au monde, n'avez-vous donc pas songé à la mère, n'avez-vous pas pensé à la femme aimante, à ce martyr d'abnégation, qui sera comme la protestation constante du sentiment et de l'idéal, contre vos hypothèses décevantes.

C'est au nom de la science, dont il se dit le véritable représentant que l'athéisme prêche sa doctrine de mort.

Rien de moins scientifique cependant, que ses affirmations. Il y a en l'homme *une unité intellectuelle et morale*; cette unité toujours semblable à elle-même, en pleine possession de sa personnalité, constitue le *moi conscient* ou l'âme; et l'âme n'est pas un résultat dû aux jeux de l'organisme, sinon elle se modifierait avec celui-ci, au fur et à mesure que le cerveau se renouvelle par le mouvement de la vie! Le cerveau lui-même n'est qu'un composé hybride d'éléments de diverses natures, d'unités moléculaires absolument incapables de penser par elles-mêmes! Or, dans la nature, *rien ne se crée*, *rien ne se perd*, c'est l'axiome scientifique moderne, donc *ce moi*, *cette âme*, *cette unité pensante*, *ce cerveau spirituel*, *lui aussi ne se perd pas*, ne meurt pas et ne peut pas mourir.

Voilà la doctrine hautement consolante, que la vraie philosophie fait sortir d'un examen sérieux des données de la science! Si cela ne suffisait pas pour convaincre les sceptiques et les désespérés, *le spiritualisme moderne ou spiritisme*, à l'aide de phénomènes étudiés pendant de longues années, par des savants de toutes les écoles et de tous les pays, vient confirmer cette affirmation en nous permettant d'entrer en rapport avec nos chers disparus.

C'est là notre conviction inébranlable, c'est aussi celle de la famille Houart, et c'est ce qui fait sa force et son courage au jour de l'épreuve. Nous savons que Victorien n'est pas mort tout entier, mais qu'il continue à vivre au-delà du tombeau, dans la plénitude de son existence.

Cette vie si courte, qu'il vient de traverser, n'est qu'une épreuve passagère, dont il sortira plus fort, plus vaillant, pour continuer à évoluer vers la perfection suprême, *vers Dieu unité consciente de l'univers*.

Nous avons la certitude que Victorien, dégagé des étreintes de la matière, reviendra souvent parmi nous, qu'il sera notre conseiller et notre soutien.

La vie ne se bornant pas à une seule existence, mais à des vies multiples sans cesse plus heureuses au fur et à mesure que nous montons d'un degré dans l'échelle du progrès, nous pouvons espérer être réunis après cette vie, c'est pourquoi nous te disons : Victorien, au revoir.

* * *

A la maison mortuaire, Mlle L. Deleval, une amie de la famille Houart, a dit les quelques mots rimés de condoléance qui suivent :

Petit ange bien aimé,
Dont le caressant sourire
Enivrait d'un saint délire,
Et respirait la bonté,
Enlevé à l'amour
De ta famille qui t'aime ;
Connais la douleur extrême
De ta perte sans retour.
Malgré vos tendres soins,
Bons parents
Vous n'avez pu conserver
Votre enfant.
Si Dieu de ce monde l'a retiré,
Bien des souffrances a voulu l'épargner,
Consolez-vous.
Chers père, mère, frères et sœurs
Ne versez pas tant de pleurs,
Votre Victorien a quitté la terre
Pour jouir au ciel du véritable bonheur,
Là haut, priant pour vous,
Qu'un jour réunis, nous soyons tous.
Ici-bas, c'est un enfant perdu,
Mais au ciel Victorien est un ange de plus !
Adieu Victorien bien-aimé, adieu.

NOUVELLES.

De Galilée à Léon XIII. — Nous voici loin de l'époque (1642) où Galilée dut faire amende honorable pour avoir prouvé le mouvement de la terre !

Le pape Léon XIII fait construire en ce moment, au Vatican, un vaste observatoire. Un astronome très connu et l'un des savants les plus

estimés de l'Italie, le R. P. Denza surveille à Paris la construction d'un grand équatorial (lunette pour observer le mouvement des astres) destiné au nouvel établissement.

Le directeur de l'observatoire de Paris s'est mis à la disposition du R. P. Denza pour l'aider dans son organisation.

Le Vatican va donc apporter son concours à la solution des grands problêmes astronomiques?

Voilà du chemin parcouru en deux siècles!

* * *

Voici un autre fait que nous livrons aux méditations des savants rédacteurs du *Pays de Liége:*

Le *Harbinger of Light* rapporte qu'un ecclésiastique distingué de l'Eglise romaine, Mgr Giapono Bernado, a proposé à l'Académie royale des sciences, arts et littérature que le prochain prix d'essai ait pour thème le spiritisme ; cette proposition a été acceptée. L'Académie se propose également d'instituer une « investigation scientifique » des phénomènes. Ne pouvons-nous dire avec Galilée: *Ep pure si muove?*

* * *

Une expérimentation cruelle. — Le comte Zorouboff, polonais-prussien, établi comme médecin à Berlin, vient d'être acquitté dans un procès de séquestration d'enfants.

Depuis quelques années, il tenait enfermés et strictement séparés, dans les différentes chambres d'un appartement, quatre enfants qu'il faisait soigner et nourrir par une gouvernante sourde et muette. Le fait, ébruité à la longue, a amené le comte Zorouboff devant le tribunal.

Il a expliqué qu'il avait acheté ces quatre enfants à des parents très pauvres, pour en faire le sujet d'observations sur les instincts primitifs de l'homme laissé à l'état d'inculture absolue. De là l'isolement des sujets et la précaution de n'en laisser approcher personne, qu'une femme incapable de leur parler.

Comme le savant a fait la preuve que, à part les conditions d'expérimentation, les enfants étaient traités avec beaucoup de soin, bien surveillés et bien nourris, le tribunal s'est décidé à prononcé l'acquittement du comte, qui a déclaré prendre à sa charge les frais d'éducation de ses quatre sujets.

Il paraît que les nourrissons de la gouvernante sourde-muette, qui naturellement ne parlaient pas, proféraient une sorte d'aboiement et qu'ils se jetaient sur leur nourriture à la façon des animaux. Le médecin a pris à sa charge les frais d'éducation de ses quatre « sujets » ; mais le mal qu'il a fait à ces pauvres enfants est-il encore réparable?

* * *

L'antagonisme des races est toujours vivace aux Etats-Unis, ce qui explique, jusqu'à un certain point l'aversion que beaucoup de spiritualistes américains témoignent encore pour la réincarnation.

On écrit de Washington, 18 mars:

« L'évêque de Georgie, le révérend Turner, homme noir, vient d'écrire une lettre en faveur du projet de loi Buttler, sénateur, aux termes duquel on devrait favoriser un exode en Afrique des nègres américains.

» M. Buttler déclare qu'un million de ses frères noirs ont maintenant acquis la conviction que leur race ne saurait prospérer en Amérique, où elle n'est pas suffisamment protégée, puisque dans l'espace de 12 ans, il n'y a pas, à ce qu'il assure, eu de tribunal américain qui ait rendu un seul jugement favorable à un nègre. L'évêque estime que dans ces conditions l'avenir des noirs est en Afrique.

» A St-Louis, un autre ecclésiastique de couleur, le révérend John Brown, a déjà organisé un corps de 400 à 500 noirs qui se disposent à partir pour former une colonie en Afrique.»

AVIS.

Plusieurs journaux en langues étrangères, la majeure partie en espagnol, sont disponibles parmi nos échanges. Nous nous ferons un plaisir de les envoyer aux collaborateurs et traducteurs de bonne volonté qui voudraient nous prêter leur concours.

— Les numéros dépareillés des dernières années du *Messager* sont offerts gratuitement pour la propagande aux sociétés spirites, aux conférenciers et spirites isolés qui nous en feront la demande, port à suivre.

— Beaucoup d'échanges nous parviennent encore avec d'anciennes adresses telles que rue Florimond, boulevard de la Sauvenière, place Ste-Barbe, rue de l'Etuve, ce qui occasionne des retards et des erreurs dans la distribution. Nous prions donc les journaux qui n'ont pas tenu compte de nos avis précédents de modifier la suscription de leurs bandes comme suit: Au journal *le Messager* à Liége, (Belgique).

DENIER DE LA PROPAGANDE.

Report. . .	fr.	369 00
Mme Sior, à Herstal	»	20 00
F.-H. W., Anvers	»	5 00
	fr.	394 00

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C[mes] LE NUMÉRO 18[e] ANNÉE — N° 21 Liége, 1[er] Mai 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M[r] H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

L'état inconscient du nouveau né. — Correspondance. — Assassinat de l'huissier Gouffé. — Des émules de « Drieske de Nyper » et du zouave Jacob. — Propagande spirite. — Nouvelles.— Fédération régionale.

L'ÉTAT INCONSCIENT DU NOUVEAU-NÉ.

Il est beaucoup de gens qui ont de la peine à voir dans ce petit nouveau-né un être déjà ancien dans la vie, un être ayant déjà vécu et cachant, sous les traits à peine a demi formés de sa figure enfantine, les traits sérieux et rigides d'une existence d'antan. Cette incroyance en ce qui touche les nouveaux revenus tient à un manque de réflexion chez les hommes sérieux qui auraient pour ainsi dire honte de se laisser entraîner à de semblables pensées, et au manque de connaissances et d'observation véritable de la part des personnes qui, par leur état on leur position familiale, se trouvent naturellement auprès de ces jeunes revenus.

Les mères, les nourrices, les berceuses pourraient faire une ample moisson d'observations utiles et se mettre sur la trace de bien des secrets intéressants si elles avaient les aptitudes nécessaires pour atteindre ce but, surtout si la mère, la nourrice, la berceuse se concentrent dans la même personne. Il est un art divinatoire, sujet à l'erreur si l'on veut quant aux personnes qui l'exercent, mais qui n'existe pas moins, et cet art, pour ce qui concerne le nouveau-né, ne peut pas trouver d'intelligence plus clairvoyante que l'intelligence d'une mère.

Nous parlons d'une mère véritable, de celle qui ne l'est pas seulement par les liens corporels de la maternité physique, mais par ces liens du cœur auxquels on devrait donner un autre nom, tant ils sont au-dessus de tout ce qui est un attribut quelconque de la machine corporelle. Le cœur, le cerveau sont d'admirables choses, mais l'invisible moteur de ces merveilleuses machines est d'autant plus au-dessus d'elles qu'il est réellement intelligent et que cette intelligence lui donne des droits supérieurs sur tout ce qu'il doit régler, diriger, mettre en mouvement avec connaissance de cause.

Il est des liens mystérieux entre ceux qui forment une famille, ce ne sont pas des inconnus qui viennent ainsi se placer dans un même milieu pour accomplir une tâche commune ; ils viennent dans un but qui doit être pour tous un bienfait, sinon pour le présent du moins pour l'avenir. Mais c'est un bienfait partout et toujours, chacun a sa marche tracée d'avance et il accomplit la tâche qui lui est dévolue, consciemment ou inconsciemment ; ce qu'il n'accomplit pas par le fait même de l'intelligence, il le fait par instinct. L'individualisme existe et a sa raison d'être, mais il faut qu'il se fonde dans le milieu où s'exercent les individualistes, et l'individualité de l'enfant, quoique inconsciente en apparence et physiquement non agissante, exerce néanmoins une influence très réelle sur ceux qui l'entourent.

Cela doit être puisqu'il vient remplir un rôle dans le monde ou plutôt une mission, car tout être humain doit être et est réellement un missionnaire de Dieu, un envoyé pour l'accomplissement d'une œuvre quelconque. Quelque petite et faible qu'elle soit en apparence, elle acquerra toujours une grandeur réelle quand ce ne serait que par le lien qui doit forcément la rattacher à un ensemble d'autres missions agissant toutes dans un but commun. C'est le but qu'il faut tou-

jours envisager avant toutes choses si l'on veut se rendre un compte aussi rationel que possible de la marche des évènements et de ce qu'on nomme la destinée.

Cet enfant qui vient de naître, et qui exerce dans le milieu au sein duquel il vient de paraître, une influence qu'on voudrait vainement révoquer en doute, vient là dans son propre intérêt moral, dans l'intérêt de ceux qui composent ce milieu et de proche en proche dans l'intérêt de tous. Tout enfant qui naît vient « pour le salut ou pour la perte de quelques-uns », comme l'enfant divin dont parle le prophête; mais le mot perte ne doit être entendu que dans un sens restreint et momentané, tandis que le mot salut doit être pris dans la plus large acception.

La perte et le salut sont des mots qui expriment une pensée véritable, mais qui n'ont pas certainement une égale valeur; on se perd quelquefois, c'est-à-dire on s'égare, mais avec la certitude de se retrouver, car l'infini est éternel et l'éternité est infinie. Le but est commun pour tous, il forme une unité indéfectible, vers laquelle chacun doit tendre et que nul ne peut éviter. La route est longue et les étapes qui la composent sont accidentées et diverses suivant les besoins moraux de chacun, mais elles se présentent toujours les mêmes dans des circonstances identiques.

Les épreuves et les expiations se présentent toujours les mêmes aux êtres qui se sont mis par leurs actes dans les mêmes conditions, et l'enfant, au berceau, qui pousse quelques vagissements inarticulés, est tout aussi bien un ouvrier de Dieu que le plus intelligent, le plus expérimenté des êtres humains. Il fait le noviciat de la vie et il annonce la vie, sa vie à lui; il est comme le prophète de son existence future et il renferme dans son berceau les germes de tout ce qu'il sera plus tard; mais là ne se renferment pas tous les trésors de sa propre destinée, ces germes de l'avenir sont aussi les fruits du passé, à l'état de préparation du moins, pour arriver plus tard à l'état d'éclosion complète.

Tout le monde connaît l'enfant ou du moins croit le connaître, toute personne adulte se souvient d'avoir été enfant; on reconnaît donc l'enfance comme la source nécessaire de l'humanité, parce qu'on ne connaît pas d'homme qui n'ait été enfant, mais on est encore bien loin de ne pas connaître d'enfant qui n'ait été homme dans une existence précédente. Cependant la vérité est là, non pas une vérité de convenance, comme on en rencontre souvent dans les choses du monde, une vérité de convenance ou de convention, mais une affirmation nécessaire de ce qui existe nécessairement. Cet être qui vient du monde terrestre sous les apparences de l'enfant est en même temps une affirmation du présent, une constatation du passé, un présage certain pour l'avenir, présage certain d'un avenir certain, certitude dans le passé, certitude dans l'avenir.

Cet enfant que nul ne connaît ou ne fait semblant de connaître autrement que par des ressemblances problématiques, est en même temps une solution et un problème, une solution du passé, un problème de l'avenir. Problème sujet à erreur pour un grand nombre, mais sujet aussi à d'heureuses et splendides études de nature à porter des fruits qui nourriront et féconderont l'avenir. Chacun considère l'enfant dans son berceau comme un problème, comme une question posée en ce qui touche l'avenir. Ce que sera cet enfant ? Voilà ce que chacun se demande, bien souvent, sans avoir l'air de se le demander, car tous ne se rendent pas compte de leurs pensées et des questions qu'ils se posent intérieurement.

« Sera-t-il dieu, table ou cuvette », ce petit morceau de chair, suivant les lois de l'apparence, et quelquefois aussi « sans couleur et sans voix? » A le juger par les apparences matérielles, il est plus que douteux qu'il doive devenir jamais un homme s'il n'y a pas en lui le germe convenable de la santé physique. Mais ce germe admis et fécondé, que sera cet homme ? Il sera un homme corporellement constitué, un « humanimal », mais après ? Au point de vue du talent, de la science, que sera-t-il ?

Question grave et utile à résoudre, que l'avenir ne laissera pas sans réponse, que la Providence éclairera dans toute sa profondeur. L'avenir de l'enfant destiné à vivre, personne n'en doute et tout le monde s'en préoccupe plus où moins. Mais le passé ! Y croit-on seulement ? Et cependant, que serait le présent s'il n'avait pas de passé? C'est trop revenir sur cette question dès longtemps élucidée. Il en est une autre qui n'est pas dépourvue d'intérêt : l'enfant au maillot pense-t-il ?

Toutes les mères et les nourrices répondront oui. Oui l'enfant pense et agit dans son petit cerveau, La pensée et l'action existent dans son petit être et fonctionnent d'une manière incontestable, incontestable du moins pour ceux qui chaque jour rassasient leurs yeux de ce spectacle étonnant et quasi divin de l'enfant qui prend ses premiers ébats. Quoi de plus intéressant, de plus attrayant, de plus vraiment humain, de plus divin en quelque sorte ! Mais non, ne prononçons pas le mot divin, non pas pour ne pas l'employer comme le mot sauveur de notre langue, mais pour ne pas l'accoler à quelque chose qui n'a rien

de divin, dans le sens du moins qu'on prête à ce mot.

Pour quelques-uns le mot divin ne saurait avoir un véritable sens; cette qualification qui émane de l'idée de Dieu, n'a aucun sens pour ceux qui ne croient pas en Dieu. Cette sorte d'incroyance, beaucoup plus factice que réelle, prête à rire avec autant de raison sans doute que certaines croyances prêtent à rire aux incroyants. Croyants et sceptiques sont au fond les mêmes, pour peu qu'ils soient intelligents; car alors ce qui les divise dans leurs conclusions, c'est uniquement le point de vue auquel ils sont placés.

Car il y a une providence à laquelle obéissent même les plus athées des hommes ; elle les domine et les gouverne parce qu'il est dans leur nature d'être dominés et gouvernés par elle ; leur athéisme apparent obéit à une fatalité dont ils ne se rendent pas compte, car leurs pensées dans ce sens sont obscurcies par une foule de préoccupations étrangères à cette question pourtant si fondamentale en toutes choses. Les nouveaux-nés pensent-ils ? Oui, puisqu'ils sont des êtres pensants. Ils pensent à la manière des hommes endormis, ils dorment.

Un Collaborateur Spirituel.



CORRESPONDANCE.

Mons, 4 avril 1890.

Messieurs,

Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait du numéro de votre estimable journal du 1er courant, renfermant un compte-rendu de mon dernier opuscule : « La foi, la force et la raison », et je vous demande la permission d'y répondre en quelques mots.

« Il y aurait dites-vous de nombreuses objections à faire : en tout premier lieu, il n'est pas » démontré que les animaux soient dépourvus » d'intelligence, et les faits innombrables *de ré-* » *flexion* chez les bêtes, que l'on pourrait citer, » mettraient peut-être à néant toute la théorie » de M. Putsage. »

Qu'est-ce que la réflexion ?

Si l'on entend par-là le rappel des idées qui produit *les mouvements réflexes*, il est incontestable que les faits de réflexion sont innombrables chez les animaux. Les idées sont des empreintes matérielles que les modifications subies par les sens laissent dans le cerveau à l'intervention des ramifications nerveuses. Elles donnent lieu à des mouvements réflexes qui se manifestent sous l'influence de causes analogues à celles qui les ont produites.

Il n'y a là qu'un phénomène physiologique relevant exclusivement des forces attractives et répulsives. Les idées ne peuvent être intellectualisées et devenir des *pensées*, — qui ne sont autre chose que la mise en parallèle de plusieurs idées, — que si chacune de celles-ci est représentée par un signe conventionnel ; faute de quoi il est impossible d'avoir la même pensée.

Les *idées* et les *pensées* sont donc deux choses bien distinctes : les idées sont le miroir cérébral des choses, les pensées sont l'expression conventionnelle, intellectuelle, volontaire, interne ou externe, des images recueillies par ce miroir.

Au matériel, les faits de réflexion sont des mouvements réflexes ; au moral, les faits de réflexion sont des pensées.

Si donc, dans la phrase reproduite plus haut, vous entendez, par *fait* de réflexion, la pensée, l'intelligence, c'est que vous admettez que, chez les animaux comme chez l'homme, les idées se traduisent par des signes conventionnels et dans ce cas, il serait fort important de dire comment vous êtes parvenu à constater l'existence de tels signes conventionnels chez les animaux, ce qui n'a jamais été fait jusqu'ici et pour cause.

Vous ajoutez :

« Nous pensons encore que pour l'huma- » nité, « le moindre petit fait positif ferait bien » mieux son affaire, » et il nous semble que les » phénomènes spirites, scientifiquement étudiés » nous dispensent de rechercher si loin une » preuve absolue de l'existence de l'âme. »

La preuve absolue de l'existence de l'âme est exclusivement dans le fait que les animaux sont privés d'intelligence.

L'âme est matérielle ou elle ne l'est pas ; il n'y a pas de milieu.

Si elle est matérielle elle est un effet de forces et comme telle ses manifestations devraient être analogues chez tous les êtres organiques doués de centres nerveux analogues. Il n'existe aucun obstacle physiologique à ce que les animaux créent des signes conventionnels ; or, ils n'en créent pas. Concluez.

Si elle est immatérielle, elle est cause, elle est principe, et ses effets, quand elle est unie à un organisme sont de produire la faculté, la puissance de créer des signes conventionnels : le Verbe en un mot qui est la seule caractéristique de l'intelligence, de l'ordre moral. Est-ce clair?

Vous objectez encore :

« Quant à l'éternité de cette dernière, avec le » système des réincarnations, il devient inconce- » vable que toutes les âmes n'aient pas alors

» atteint la perfection suprême et soient encore
» si bas sur l'échelle du progrès. »

La suprême perfection conduirait à l'anéantissement absolu de la liberté, puisque celle-ci n'existe que par la lutte entre les tendances passionnelles et les tendances de raison. La liberté d'agir bien ou mal est un des effets essentiels de l'union de l'âme à un organisme; de cette liberté résulte la responsabilité des actes et leur sanction.

Cette liberté s'exerce dans tous les mondes possibles, à quelque degré de perfection que l'humanité y soit arrivée; et, l'être qui l'exerce, s'il en fait mauvais usage, retourne infailliblement l'expier dans un monde inférieur, comme le nôtre, par exemple.

Vous posez enfin une dernière question :

« Comment aussi concevoir l'âme dépourvue
» d'intelligence sitôt séparée du corps? C'est
» donc l'anéantissement absolu ? Et comment de
» telles âmes peuvent-elles progresser, puisque
» tout souvenir s'efface pour elles et qu'à chaque
» existence c'est un nouvel être qui naît! »

Je viens de faire voir que l'intelligence, la pensée, est le résultat de l'union de l'âme à un organisme développé. L'âme séparée du corps ne pense pas, elle est dans l'éternité, laquelle est la négation du temps: celui-ci n'étant autre chose que la perception de la série des impressions perçues par l'âme à l'intervention de l'organisme.

Les âmes ne progressent qu'à la condition d'être plus ou moins victorieuses dans leur conflit contre la prédominance des passions; et, si le souvenir persistait d'une existence à une autre, la justice n'existerait pas. L'éternité des âmes immatérielles est la condition essentielle de l'éternelle justice.

Je ne veux pas abuser de votre hospitalité en donnant de plus longs développements à ma réponse ; je termine en vous priant, messieurs, d'agréer l'expression de mes sentiments de parfaite estime.

PUTSAGE.

Remarques. — Nous ne pouvons prétendre que l'animal possède une intelligence aussi développée que celle de l'homme ; chez lui l'intellect commence à peine, est pour ainsi dire à l'état embryonnaire.

Qui nous a jamais prouvé que les bêtes n'ont pas de signes conventionnels à l'aide desquels elles se comprennent entre elles ? Convention toute instinctive, il est vrai, telle que les intonations dans l'aboiement, chez les chiens, intonations qui répondent de toute évidence à l'expression d'un besoin, d'une sensation, d'un désir.

Il est impossible de réunir ici tous les faits qui militent en faveur de notre thèse, cela nous entraînerait trop loin ; c'est d'ailleurs le devoir de la science d'étudier les animaux au point de vue psychologique, et certes, cette étude ne manquerait pas d'intérêt.

Quel que soit d'ailleurs le résultat des recherches sérieusement entreprises, les phénomènes du spiritisme, que M. Putsage passe sous silence, n'en restent pas moins établis et prouvent d'une façon positive que l'âme continue à vivre au delà du tombeau et qu'elle conserve toutes les qualités et tous les défauts qu'elle possédait avant la mort du corps.

Une chose nous paraît digne de remarque, dans la réponse de notre estimé correspondant. Pour lui la perfection suprême est une utopie, elle entraînerait l'anéantissement de la liberté.

Il faudrait nous entendre ; par perfection suprême, nous comprenons cet état dans lequel l'âme en pleine possession d'elle-même, remplie de nobles aspirations, n'a plus qu'une volonté et qu'un désir, *savoir* mieux toujours, *aimer* d'un amour plus profond ses sœurs qui gravitent sur les mondes inférieurs. Cette perfection là n'empêche pas la liberté, *c'est le libre choix du bien*, c'est en même temps la liberté mise au service de la raison et du bien.

L'organisme est nécessaire au progrès de l'âme parce qu'il sert de frein et d'épreuve; cependant ce n'est pas le cerveau qui est la moitié de l'âme, comme semble le dire M. Putsage : l'âme seule est maîtresse, le cerveau n'est que l'instrument.

FÉLIX.

ASSASSINAT DE L'HUISSIER GOUFFÉ

On lit dans la *Lanterne* du 25 janvier 1890 :

LA SOMNAMBULE.

Nos lecteurs ont encore présentes à la mémoire les curieuses déclarations que nous a faites Mme veuve Auffinger, somnambule extra-lucide.

Sans y attacher une grande importance, nous devons toutefois constater que la plupart des faits indiqués par Mme Auffinger se sont réalisés.

Elle nous a dit que Gouffé avait été assassiné et que son cadavre, placé dans une malle, serait retrouvé dans le courant du mois d'août, et que le crime avait été commis dans le quartier de la Madeleine.

Dans une deuxième consultation, elle nous a déclaré que les assassins seraient arrêtés dans le mois de janvier et que le sac qui a servi à ren-

fermer le cadavre de Gouffé avait été cousu par une jeune femme.

Jusqu'ici, tous ces renseignements se sont réalisés.

* * *

On lit dans la *Lanterne* du 26 janvier :

LES RÉVÉLATIONS DE LA SOMNAMBULE.

Nos lecteurs se souviennent qu'à deux reprises différentes nous avons consulté une somnambule, Mme veuve Auffinger, sur la disparition de l'huissier Gouffé et sur le crime dont il a été victime.

Dans la *Lanterne* du 14 août, nous avons publié notre première consultation avec Mme Auffinger, qui nous a dit que Gouffé avait été assassiné et que son cadavre avait été mis dans une malle. Le crime avait été accompli dans les environs de la place de la Madeleine. Elle a ajouté que le corps serait retrouvé dans une ville de garnison du 22 au 23 du mois d'août.

Or, d'après les révélations de Gabrielle Bompard au juge d'instruction, Gouffé a été assassiné rue Tronçon-Ducoudray, 3, tout près de la place de la Madeleine. Le cadavre de l'huissier a été mis dans une malle et reconnu à Millery le 22 août.

Dans la *Lanterne* du 20 novembre, qui relate notre deuxième consultation, Mme Auffinger affirme que la malle renfermant le cadavre de Gouffé a été placée sur une voiture de l'Urbaine pour être dirigée sur la gare de Lyon. Une jeune femme a cousu le sac. La toile, qui était très ordinaire, lui a été remise par une personne âgée. Le fil dont elle s'est servie était d'une couleur bise, c'est-à-dire d'un gris blanc. La femme qui l'a cousu savait à quel usage il devait servir.

L'huissier a été saisi à la gorge.

Enfin les assassins seront arrêtés dans le mois de janvier.

Or, Gabrielle Bompard a déclaré avoir cousu le sac et savoir parfaitement à quel usage il devait servir. De plus, c'est une voiture de l'Urbaine qui a transporté la malle à la gare de Lyon. Gouffé a été étranglé, et actuellement Gabrielle Bompard et Rémy Launay, inculpés d'assassinat, ont été arrêtés au mois de janvier.

N'est-ce pas curieux ?

(La Chaîne magnétique.)

Nota. — Mme Auffinger, mère de M. Louis Auffinger, directeur du journal *La Chaîne magnétique*, habite, rue du Four-Saint-Germain, 15, un modeste appartement où l'on ne rencontre ni marc de café, ni hiboux empaillés.

Comme faits de lucidité officiels, on lui doit, ainsi que cela a été rapporté, d'avoir fait retrouver, en 1869, enseveli sous les neiges dans un ravin du Piémont, Paul Lecoq de Boisbeaudron, jeune avocat plein d'avenir et secrétaire de Jules Favre, parti en Italie comme touriste, et assassiné dans les conditions que la voyante avait dépeintes dans son état somnambulique à MM. Hendlé, aujourd'hui préfet de la Seine-Inférieure, Coulon, conseiller d'Etat, directeur général des postes et télégraphes, et Delattre, ancien député, ainsi qu'à sa famille, partis tous à la recherche du cadavre sur ses indications.

Des émules de "Drieske de Nyper„ et du zouave Jacob

Sous ce titre, a paru, dans *l'Étoile Belge* du 12 janvier, une longue correspondance datée de Nivelles, dont nous extrayons ce qui suit :

Les partisans de la liberté absolue des professions libérales feraient bien de passer en ce moment par Braine. Un étrange spectacle s'offre là, quotidiennement, à leurs méditations.

Braîne-le-Château possède depuis quelques mois un guérisseur incomparable, le *spirite*, comme on l'appelle, un sujet extra-lucide que son médium « endort » à volonté et qui, dans cet état, « pénètre dans le corps du malade, » découvre le mal et prescrit le remède. Alors que, de nos jours, tant de jeunes médecins, remplis de savoir, cherchent à utiliser les diplômes acquis à la suite d'études laborieuses et attendent vainement la clientèle, l'empirique qui s'adresse à la crédulité du vulgaire est sûr de voir affluer le monde. A Braine, il y a foule, tous les jours, et, à chaque descente de train, c'est une véritable course au clocher entre les malades. Il faut du reste attendre son tour et prendre numéro, et souvent les premiers arrivés ont toute la journée à faire antichambre : la maison ne désemplit pas. Comme le rez-de-chaussée est un estaminet, les clients ont de quoi arroser leur attente. Tous ou presque tous apportent leurs provisions de bouche, et, lorsque midi sonne, l'estaminet et ses dépendances, sont transformés en un vaste réfectoire. Ceux dont le tour n'est pas venu, le soir, en sont quittes pour retourner le lendemain matin et recommencer le même manège.

On évalue à près de cent personnes le nombre quotidien de visiteurs, malades ou non. Car il ne faut pas se présenter nécessairement soi-même au *spirite* pour être traité : les alités et les impotents peuvent lui envoyer un fragment du linge qu'ils ont eu au corps ou qui a été appliqué sur la partie malade, à condition de l'emballer eux-mêmes de façon qu'aucune main étrangère n'y touche.

J'ai voulu me rendre compte par moi-même de la manière d'opérer de nos émules actuels du zouave Jacob et de l'Anversois *Drîeske de Nijper*, de fameuse mémoire. Je n'ai pas eu de peine à me faire désigner le siège de leurs opérations, le cabaret de François Detrez, leur beau-frère. Car le magnétiseur et le « sujet » sont deux frères. Gustave et Sylvain Van de Voyr; l'aîné est l'ancien clerc d'Oisquercq, révoqué par l'archevêque pour manœuvres de sorcellerie.

Je voulais d'abord me faire passer pour malade et demander une consultation. Mais, hélas, je n'avais pas de numéro : il eut fallu attendre mon tour. Car, j'étais le quarante-huitième, paraît-il. Quarante-sept personnes attendaient dans la salle du bas, dans le corridor et jusque sur les marches des escaliers montant aux étages ! Il y avait là des mères tenant des enfants aux mines amaigries et souffrantes, des vieillards portant béquilles, des gens dont la figure disparaissait sous de grossiers bandages. Les femmes formaient la grande majorité ; beaucoup de paysans aussi, toutefois, et même quelques citadins, messieurs graves et portant lunettes. Le patron du cabaret, un homme charmant et fort empressé à servir sa nombreuse clientèle, veut bien m'annoncer qu'il est inutile d'attendre aujourd'hui, que beaucoup d'inscrits doivent arriver encore, et que mon tour ne pourra venir qu'à la fin de la semaine.

Force m'est alors de faire connaître le but de ma visite et de demander d'assister à l'une des consultations de malades. L'un des frères, Gustave, descend bientôt et se fait expliquer mes intentions; il est assez disposé à m'accorder ce que je désire, mais Sylvain, survenu à son tour, s'y oppose absolument. « Je n'ai que Dieu pour maître, » s'écrie le *sujet* récalcitrant, « et personne ne me forcera à travailler contre mon gré!» J'ai bien envie d'inviter l'aîné à user du pouvoir hypnotique, de l'ascendant irrésistible qu'il doit posséder sur le sujet qu'il magnétise à jet continu, mais le pauvre Gustave a l'air tellement irrésolu, tellement penaud, que j'en ai pitié. Il est clair que je passe, aux yeux de ces braves gens, pour un émissaire du parquet, ou pour un médecin désireux de faire cesser une redoutable concurrence. Après de longs et inutiles pourparlers auxquels assiste avec une morne résignation et une patience inaltérable le troupeau des malades attendant leur tour, force m'est bien de battre en retraite sans avoir rien obtenu.

Je profite des loisirs que me laisse l'heure éloignée du plus prochain départ pour parcourir le village et questionner les notables de l'endroit. Par eux j'apprends que les magnétiseurs opèrent ici depuis trois ou quatre mois, qu'ils sont sous le coup d'une poursuite pour exercice illégal de la médecine et s'attendent à être « coffrés » d'un moment à l'autre. L'instruction traîne depuis une couple de mois; la prévention d'escroquerie a été écartée pour le motif que les deux frères ne réclament aucun salaire à leurs clients: chacun est libre de donner ce qu'il veut ou de ne rien donner du tout, pour le prix de la consultation. Sylvain a été « endormi » dans le cabinet du juge d'instruction, à Nivelles et un docteur, professeur à l'Université de Louvain, a assisté à l'expérience : il a même pincé le patient à la nuque pour s'assurer de son état cataleptique. L'epreuve n'a pas été décisive et les examinateurs sont restés perplexes à ce qu'il paraît.

Les habitants voient d'un fort bon œil la présence des frères Van de Voyr dont l'industrie attire la foule et constitue ainsi une source de profits pour les détaillants de la commune. Mais ils n'usent guère pour eux-mêmes de la science des deux magnétiseurs : plus fort que cela, dans la maison où siège le *spirite*, il y a en ce moment trois malades, une femme et deux enfants, proches parents des guérisseurs. Or, ils sont soignés par un des deux médecins en titre du village. On me fait remarquer, en outre, que le spirite n'a pu empêcher, il y a quelque temps, un autre enfant de mourir dans la maison.

L'après-midi, je fais une dernière tentative, et cette fois je réussis enfin à pénétrer dans le cabinet de consultation : une chambre au premier étage, très primitivement meublée. Au milieu, une table carrée devant laquelle est assis un vieux paysan à l'air naïf. Les deux compères s'installent de l'autre côté, sur deux chaises, en face l'un de l'autre. Pas d'autre siége dans la place.

Gustave saisit son cadet par les poignets et le regarde fixement dans les yeux. Sylvain ne bronche pas, d'abord, mais bientôt il renifle avec force, risque un soubresaut convulsif, baisse la tête et ferme les paupières. — Pénétrez dans le corps de Monsieur, dit le magnétiseur, en faisant quelques passes, et dites si le médicament a produit son effet.

Une pause assez prolongée. Je remarque que le sujet, tout en tenant les yeux fermés, cligne des paupières comme un enfant qui fait semblant de dormir.

— Les médicaments ont bien agi. Je vais en donner d'autres, écrivez.

Et « l'endormi » dicte une recette, cent pilules dans la composition desquelles entrent deux grammes d'iodure de potassium. Le malade, qui semble impressionné, demande « quelque chose pour frotter sur sa jambe qui fait mal ». Le spi-

rite ordonne de l'alcool camphré, puis répond à toutes les questions que lui pose directement le paysan, quant au mode d'emploi de ses remèdes, le régime à suivre, l'usage du café, etc. Pendant que le client tire sa bourse, le sujet continue :

— Vous êtes journaliste, dites-vous, monsieur. « Vous n'êtes nin malin ! » Fallait vous présenter comme malade, je vous aurais dit tout de suite que vous n'aviez rien et pourquoi vous veniez.

Je réplique aussitôt que je suis réellement malade, au contraire; que miné par un mal inconnu auquel jusqu'ici les meilleurs médecins n'ont vu goutte, je ne serais pas fâché de savoir au juste de quoi je souffre.

Mais le spirite déclare en avoir assez. — Eveillez-moi, s'écrie-t-il avec impatience. Je suis trop agité ! Je ne travaille plus aujourd'hui. Nouvelles passes, à la suite desquelles Sylvain ouvre les yeux. Il ne se souvient plus de rien et demande à son frère de ne pas faire la séance trop longue et de renvoyer au lendemain tous les clients qui n'auraient pas eu leur tour à deux heures.

Ma présence a trop impressionné le sujet, il faut que je me retire. Au moment où je prends congé, arrive une dépêche d'Uccle : un M. D... annonce son arrivée par le train de 2 1/2 heures et sollicite la faveur d'être reçu de suite.

— Impossible, s'écrie le spirite, ce monsieur reviendra un autre jour.

En bas, la foule me semble encore plus grande que le matin. Et en contemplant cette cohue résignée et calme, tous ces malheureux, dont la plupart n'auront plus « leur tour » aujourd'hui et qui devront revenir « un autre jour » — ce que pas un ne manquera de faire — je ne puis m'empêcher de me dire : Il n'y a que la foi qui sauve !

Nota. — Nous publions cette correspondance à titre d'information et sans nous prononcer sur le compte des frères Van de Voyr dont nous n'avions jamais entendu parler. On nous les représente comme des spirites quoiqu'ils paraissent s'occuper exclusivement de magnétisme. La lucidité magnétique est un fait réel, incontestable, mais très inconstant ; cette faculté peut rendre néanmoins de grands services lorsqu'elle est pratiquée avec discernement et sans fanatisme. Est-ce bien le cas ici ? La lucidité du sujet est-elle réelle ? Le désintéressement des deux frères ne cache-t-il pas un piége ? Nous n'en dirons rien, mais il est probable que c'est cette histoire qui a donné créance à l'assertion que le spiritisme n'est qu'un truc, une farce montée par les cabaretiers du Hainaut. C'est ainsi que quelques lignes jetées à la légère dans un journal induisent l'opinion publique en erreur.

Un de nos correspondants de Mouscron a envoyé il y a quelque temps, pour une consultation, aux frères Van de Voyr, du linge ayant appartenu à une malade, en joignant des timbres pour la réponse, il a écrit à différentes reprises, mais n'a jamais rien reçu.

PROPAGANDE SPIRITE.

On nous écrit :

« Une conférence publique a été donnée le dimanche 6 avril, à 11 heures du matin, dans la salle du *Café Suisse*, à Ensival, sous les auspices de la Fédération régionale et de l'*Alliance fraternelle de Verviers*. Sujet : *La question sociale et l'idée religieuse.*

L'orateur, M. Paulsen, a développé les idées déjà défendues par lui à Poulseur, le 2 février dernier, qui lui valurent alors les attaques furibondes de l'organe anarchiste *La Révolte*, de Paris. Les nombreux athées et anarchistes qui se trouvaient dans la salle et qui étaient venus dans l'intention de rire un brin, paraissaient désarçonnés par des arguments auxquels ils ne s'attendaient pas. A plusieurs reprises, le conférencier a été vivement applaudi.

Le président a fait appel à la contradiction.

Un assistant vient déclarer avoir vu le phénomène de la table tournante, mais n'avoir rien pu obtenir d'intelligent.

M. Paulsen répond que ce n'est pas par un essai que l'on peut juger une telle question, mais qu'il faut une étude sérieuse et suivie, comme en toutes choses d'ailleurs.

Le même contradicteur revenant sur la question de l'âme, demande ce que l'orateur peut répondre à cette pensée de Diderot, qui dit que « si l'âme existe, elle doit constituer un des compartiments du cerveau, et qu'à la mort du corps ce compartiment devrait continuer à vivre : ce qui n'arrive pas ? »

Le conférencier réplique, que depuis Diderot la science a fait du chemin, que d'ailleurs le cerveau n'est pas une boîte à compartiments, mais un ensemble de matières diverses ; l'âme n'est pas matière, mais une substance éthérée, sans doute, qui agit sur le cerveau dont elle se sert comme d'un clavier ou d'un télégraphe pour transmettre ses sensations au monde extérieur.

Personne ne demandant plus la parole la séance est levée.

Après la conférence, distribution de journaux et brochures spirites ; l'*Alliance fraternelle* plus tolérante que les socialistes, permet aux anarchistes de distribuer leur organe.

Les conversations très animées entre athées,

spirites et spiritualistes ont clos la réunion dont l'effet excellent ne peut manquer plus tard de porter ses fruits. FRANÇOIS BARHON.

NOUVELLES.

Voici une information qui vient de faire le tour de la presse :

Une séance de suggestion. — Il y a quinze jours a été donnée à l'Hôtel-Dieu une séance des plus intéressantes. Le docteur Bernheim avait été invité à répéter devant quelques-uns de ses confrères parisiens les expériences de suggestion qu'il a faites à l'école de Nancy.

Le docteur Bernheim est en quelque sorte le rival du docteur Charcot. Tandis que le docteur Charcot attribue à l'influence de la suggestion certaines bornes assez étroites, le professeur nancéien estime, lui, que cette influence est à peu près illimitée, c'est-à-dire que le sujet hypnotisé doit obéir fatalement, invinciblement dans tous les cas à la volonté qui le domine.

Deux hystériques appartenant l'une au service du professeur Dumontpallier, l'autre à celui du professeur Mennez, ont été soumises aux expériences de M. Bernheim. Un homme hystérique aussi, lui a été amené également.

Détail important : Il a opéré sur ces diverses personnes à l'état de veille. Il leur persuadait qu'elles ne pouvaient plus marcher, qu'elles ne pouvaient plus remuer que tel ou tel bras, que telle ou telle partie de leur corps était insensible. Il les a forcées à se disperser, puis à se battre ; il leur a fait à son gré raconter les histoires les plus extraordinaires, avouant qu'elles avaient volé, assassiné, etc. Et tout cela sans les endormir.

Bref, les expériences ont paru absolument concluantes en faveur des théories de l'Ecole de médecine contre celles que l'on professe à la Salpêtrière. Outre Mrs Dumontpallier et Mennez, elles ont eu de nombreux témoins, les professeurs Proust, Tillaux, le docteur Berillon, tout le personnel de l'hôtel Dieu, puis M. Alexandre Dumas, beaucoup de magistrats et d'avocats, qui n'ont pas été, on le conçoit, les moins étonnés de ce qui se passait sous leurs yeux.

* * *

Une jeune dame, qu'on dit être d'une respectable famille, à Boston, confesse à un reporter du *Herald* de cette ville (n° du 23 février) que depuis trois ou quatre ans elle a joué au « revenant » pour plusieurs prétendus médiums à matérialisations, Mme Cowan spécialement. Elle dit qu'elle a été développée par George Z. Albro, et nomme plusieurs notables spiritualistes qu'elle aurait contribué à duper. Elle décrit plusieurs méthodes pour entrer dans les cabinets ; bref, se fait passer pour une friponne de première classe.

Reste à savoir si la parole d'une personne qui de son propre aveu est tellement malhonnête, doit être maintenant prise en sérieuse considération.

(*Golden Gate* du 8 mars).

* * *

Un spirite de Brooklyn, le juge Dailey, a présenté à la législature de l'Etat de New-York un projet de loi pour « supprimer la tromperie et la fraude dans les manifestations dites spirites ». M. Henry Kiddle, dans une lettre publiée par le *Banner of Light* du 8 mars, s'élève contre cette proposition :

« Je suis surpris, dit-il, qu'un homme comme M. Dailey ne s'aperçoit pas qu'aucune législature ou comité législatif n'est compétent en ce moment pour passer un acte pareil, et que les cours ordinaires et les jurés sont totalement incompétents pour le sanctionner de fait. Il devrait savoir que plusieurs médiums, vrais et honnêtes instruments pour les manifestations spirites, sont souvent, dans des séances publiques (celles surtout qui sont organisées pour faire la chasse au médium) amenés, par des influences apportées à la séance, à présenter ce qui paraît une fraude palpable ; et que dans beaucoup de soi-disant *exposures*, le médium, si on examine bien la chose, n'est nullement responsable, ou ne l'est qu'à un degré secondaire. Ces principes, aucun juge ou jury ne voudra les prendre en considération...

» Il y a, sans aucun doute, de grandes et dégoûtantes fraudes perpétrées par quelques vrais médiums, mais les spirites qui savent faire les distinctions convenables devraient seuls être juges de ces questions et appliquer le remède, sauf, bien entendu, dans les cas où la criminalité est évidente et alors les lois existantes y pourvoient. L'intervention de la législature, en matières spirites, est dangereuse, incompatible avec nos principes constitutionnels, et doit être évitée. »

FÉDÉRATION RÉGIONALE.

Dimanche 4 mai, à 10 heures du matin, réunion du Conseil fédéral au local de l'*Union spiritualiste* de Liége, 13, rue St-Hubert.

ORDRE DU JOUR :

1° Lecture des procès-verbaux.
2° Mesures à prendre concernant les enterrements.
3° Cotisations de 1890.
4° Organisation du Congrès de Poulseur.
5° Communications diverses.

Pour le Bureau :

Le Secrétaire,
O. HOUART.

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO — 18e ANNÉE — N° 22 — Liége, 15 Mai 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

L'essénianisme. — A propos de la Fédération. — Un insigne spiritualiste. — Les plaisirs en Chine. — La médiumnité de Mme Ada Foye. — Le progrès. — Le dévouement chez les fourmis. — Nouvelles. — Fédération spirite régionale. — Denier de la propagande.

L'ESSÉNIANISME

Solon disait qu'en vieillissant il apprenait toujours quelque chose. Tout au contraire de ce sage, en vieillissant, je désapprends toujours quelque chose. Cependant, il m'arrive parfois, sans que cela fasse compensation aux pertes, de faire un petit gain. Ainsi, il y a quelques jours, j'ignorais qu'il y eût encore des Esséniens. Aujourd'hui, je le sais, grâce à une petite plaquette que je me suis fait lire et que la Direction du *Messager* m'a envoyée, en me priant d'en faire un compte-rendu. J'essaierai ; mais que le lecteur me soit indulgent.

Les auteurs, Mrs Girard et Garredi, ne nous apprennent pas seulement l'existence actuelle de l'institut essénien, dont les membres ne sont connus que des initiés, mais encore que l'Essénianisme remonte à la plus haute antiquité et que ses adeptes, bien loin d'avoir été une secte juive, étaient et sont répandus dans le monde entier. Seulement la maison mère, *qui fut le berceau et la tombe de Jésus*, était à Jérusalem.

D'après une tradition, le Brahme Manès, qui, avec ses compagnons Aryens, colonisa l'Egypte, apporta de l'Inde la doctrine essénienne. C'est en Egypte, surtout dans le temple d'Osiris, que tous les grands philosophes de la Grèce vinrent, en se faisant initier, puiser leurs sublimes enseignements. Moïse était un essénien dont les livres ont été altérés par *certains scribes aux gages des puissances sacerdotales et royales*. Jésus aussi était essénien, et essénienne la doctrine qu'il proclama et scella de son sang. Cette doctrine, en somme, est celle des spirites réincarnationnistes et je ne vois pas pourquoi ceux qui la professent prennent tant de soin de se cacher.

Saint Paul, d'après les Esséniens, a ruiné la religion de Jésus, par sa doctrine de la prédestination qui a engendré l'Inquisition et toutes les persécutions religieuses. Plus tard, Constantin acheva l'œuvre de Paul.

J'abandonne volontiers Constantin aux Esséniens, mais il me répugne d'en faire autant de Paul.

D'abord, est-il certain que les inquisiteurs brûlassent les hérétiques, en obéissant au dogme de la prédestination ? N'obéissaient-ils pas plutôt au précepte de Jésus, d'aimer son prochain comme soi-même ? Ils disaient, en effet, qu'ils ne tourmentaient les corps que pour sauver les âmes. C'étaient des fanatiques ; et le fanatisme est une maladie des esprits étroits, qui se développe, indépendamment de la religion que le fanatique professe, comme ces plantes vénéneuses qui poussent dans tous les terrains.

Ensuite, est-il bien certain que Paul ait prêché la doctrine absurde autant qu'impie de la prédestination gratuite ? On me permettra d'en douter. Dans *l'épître aux romains* où on croit la trouver, ne dit-il pas : « Car Dieu a permis que tous fussent enveloppés dans l'incrédulité, pour exercer sa miséricorde envers tous. » Et dans la première à Timothée : « Car cela est bon et agréable à Dieu notre sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés... »

D'ailleurs quand il s'agit de ces temps reculés, où l'imprimerie n'existait pas, il faut compter

avec les faussaires qui altéraient les textes et qui, du vivant même de Paul, comme il le dit dans sa seconde aux Thessaloniciens, faisaient paraître des écrits qu'ils signaient de son nom.

La brochure dont je parle, a pour titre : *La Délivrance de la famille humaine par l'esséniasme de Jésus.*

Ceux qui ont le bonheur de pouvoir lire peuvent s'adresser, pour avoir toutes les publications esséniennes, à M[lle] Girard, 11, rue des Belles-Feuilles (Paris-Passy).

V. Tournier.

A PROPOS DE FÉDÉRATION.

Nous recevons les considérations suivantes à propos de la lettre de M[r] B. Martin et de l'article du *Banner of Light* parus dans *le Messager* du 15 mars dernier :

Lorsqu'on entreprend une œuvre, il s'agit d'en bien comprendre la portée, de savoir où l'on en veut arriver, et comment on atteindra le but que l'on s'est proposé. Or, comme je l'ai écrit, il y a longtemps déjà dans *le Messager*, une fédération spirite doit poursuivre d'abord la propagande.

Pour ce faire, il faut de l'argent, peu ou beaucoup, selon les circonstances, et afin de faciliter la tâche de chacun, il est nécessaire que la fédération ne soit composée que d'adhérents, de groupes, etc., peu éloignés d'un centre commun. Voilà pour le point de vue matériel.

Quant à l'autre, je ne vois qu'un obstacle possible : Comment organiser la propagande de commun accord, alors que l'on admet le principe du libre examen et que par conséquent il est permis de différer sur les théories?

C'est que nous sommes d'accord au moins sur des principes essentiels tels que ceux émis par le dernier Congrès, et l'existence d'*un idéal de perfection dans l'univers*, et la nécessité d'une loi morale.

Journalistes, écrivains et conférenciers peuvent donc librement émettre leurs opinions, le résultat devant forcément rester le même, quelles que soient les différences de détails.

C'est pour toutes ces raisons que je considère la Fédération régionale ou provinciale comme plus utile qu'une organisation nationale. S'il s'agissait de réduire cette union nationale des spirites à une inscription dans un registre *ad hoc*, comme le préconise M. Martin, je suis persuadé que cette mesure ne produirait pas de résultat, serait même rendue presqu'impraticable par les décès qui surviennent constamment, les négligences, etc., et enfin surtout parce qu'un très grand nombre de spirites convaincus d'ailleurs, craindront de se faire connaître de peur de devenir les victimes des vengeances cléricales.

Et puis, quelle sera la vie d'une telle fédération? Un bon congrès national ne vaudrait-il pas mieux que tout cela?

Il existe maintenant un organisme qui peut devenir très puissant, organisme créé par le congrès de 1889, le *comité de propagande de Paris*. Ce comité fait appel à tous les spirites de langue française, qui y ont droit de vote à l'aide de leurs délégués (M[rs] Martin, de Bruxelles, et Houart, de Seraing, pour la Belgique) ; eh bien, que nos frères belges envoient leur obole à ce comité, ils feront ainsi œuvre utile ; je pense que ce bureau permanent de propagande peut, en attendant, remplacer avantageusement des fédérations nationales.

Le Messager nous parle, d'après un journal américain, d'organisation religieuse, dogmatique en quelque sorte, essayée jadis en Amérique. Tout d'abord nous ne sommes pas en Amérique et nous n'avons nulle envie de recommencer le règne tant exécré des religions avec leur cortège de sottises et de hontes. Nous sommes avant tout partisan de la justice et du libre examen, et je renvoie les critiques de l'idée fédérale *au principe* inscrit en tête de nos statuts, et dont je prends le dernier paragraphe : *Le principe du libre examen est admis, et aucune croyance, aucune théorie spéciale ne peut être imposée aux adhérents, à quelque titre que ce soit.*

L'utilité de notre organisation au point de vue de la diffusion des idées, est déjà amplement prouvée par les travaux accomplis jusqu'ici et le compte-rendu que M. le secrétaire présentera à l'assemblée générale du 26 mai prochain achèvera d'ouvrir les yeux des incrédules.

Mais la propagande ne nous absorbe pas uniquement, la discussion et l'examen des idées philosophiques et des problèmes nouveaux nous préoccupe aussi, et c'est pourquoi à l'ordre du jour de l'assemblée qui se tiendra à Poulseur, se trouvent ces deux points : Que doit être l'instruction publique de la morale au point de vue spirite ? Quels sont les devoirs des parents, sociétés, groupes spirites, en ce qui concerne l'éducation morale des enfants ?

Il ne faut faire appel qu'aux personnes de bonne volonté qui ont à cœur la propagande des idées spirites ; sur celles-là on peut y compter ; quant aux autres elles y viendront plus tard.

Je suis loin d'abandonner l'idée d'une entente nationale, sur une large base, mais j'attends que l'enfant confié aux soins des spirites liégeois, ait grandi et soit devenu fort.

En attendant, travaillons énergiquement, et partout à la fois, à la défense de la cause qui nous est chère. FÉLIX.

UN INSIGNE SPIRITUALISTE

Nous lisons dans les *Spirituälistische Blätter* de Berlin du 19 décembre 1889 :

« Nous apprenons par M. le rédacteur W. Zenker, qu'il a créé, en accord avec MM. L. Pusch, F. Heckner et plusieurs antres messieurs, un insigne symbolique de ralliement et des statuts pour la *Internationalle Spiritualiste Union*.

» Le signe a la forme d'une étoile rayonnante, dont le noyau est fait de deux triangles entrelacés formant une étoile à 6 angles ; dans le centre de l'étoile se trouve un sphinx, et en-dessous dans les rayons les lettres I. S. U.

» Symboliquement, les 2 triangles signifient « Harmonie », le sphinx « Mysticisme » et les rayons « Lumière, Vie et Chaleur ». Les emblêmes ont 2 1/2 centimètres de diamètre ; les triangles sont en argent, le sphinx d'or rouge et les rayons d'or vif ; ils coûtent seulement 5 mks, et peuvent être portés comme breloque à la chaine de montre par les hommes et comme broche par les dames.

» On peut se procurer cet insigne chez *M. le rédacteur W. Zenker, à Wolfenbüttel*, contre envoi du montant ou contre remboursement. Il est destiné à servir de signe de reconnaissance entre les membres de la I. S. U., comme aussi à nouer entre eux une union plus étroite.

» Afin de permettre à tous de se procurer l'emblême, on a fait des modèles de celui-ci, aux prix de mks: 2 et 3 également. »

Le but de cette association est d'arriver à avoir tous les noms et adresses des spirites et spiritualistes afin, sans doute, de les renseigner en cas de nécessité, et de recueillir leurs avis sur les questions importantes.

Il nous souvient qu'au Congrès de Paris, M. le vicomte de Torrès Solanot a présenté à la section de propagande un vœu dans ce sens, mais la question ne nous parait pas suffisamment mûre, et dans tous les cas il eut mieux valu attendre que l'entente fut faite sur ce détail.

Actuellement, il n'y a plus à récriminer, c'est un fait accompli : nous ne regrettons qu'une chose, c'est que les promoteurs aient cru devoir établir trois prix ! Ce n'est pas là l'esprit d'égalité qui doit animer les vrais spiritualistes. Il fallait adopter un seul prix et le plus bas possible.

Nous appelons l'attention *du Comité de propagande pour les pays de langue française* sur cette question, afin que, s'il le juge utile, il adopte au moins le même insigne que nos frères allemands pour ne pas créer de confusion.

La rédaction des *Spirituälistiche Blätter* voudrait-elle nous dire ce qu'elle entend par le mot « *Mysticisme* » ?

Pour nous, le spiritisme ne peut être une doctrine basée sur le mysticisme, mais au contraire sur la raison et la science. FÉLIX.

LES PLAISIRS EN CHINE

Sous ce titre, le général Tcheng-Ki-Tong vient de publier à Paris un volume plein d'anecdotes singulières, de traits de mœurs curieux. Nous en détachons le chapitre qu'on va lire. Il a trait à l'évocation des esprits. — Les Chinois excellent, paraît-il, à appeler les esprits, mais ils n'ont pas recours, comme les spirites européens, au procédé des tables tournantes.

L'ÉVOCATION DES ESPRITS.

En dehors de leurs plaisirs habituels, et pour les varier, quelques personnes, qui croient aux esprits, trouvent le moyen de les évoquer. Dans tous les temples et devant chaque dieu, on peut voir une boite de forme cylindrique, renfermant de nombreux bâtonnets, dont chacun porte un numéro. Lorsqu'on veut connaître son avenir, l'on va au temple, on y fait brûler d'abord les cierges et l'encens, puis on s'agenouille devant le dieu, en tenant la boite des deux mains ; on fait, à voix basse, la question à laquelle on voudrait que le dieu répondît : on secoue doucement la boite, jusqu'à ce qu'un bâtonnet tombe par l'ouverture, on le ramasse et on le met devant le dieu ; puis, l'on prend deux hémisphères : le côté plat est *pile*, le côté convexe est *face;* on les jette par terre : s'ils tombent pile, c'est oui ; s'ils tombent face, c'est non ; le bâtonnet, alors, n'est pas le bon ; il faut recommencer.

Si le coup est bon, on va, avec le numéro du bâtonnet, chez le gardien chercher le numéro correspondant, qui est imprimé, et contient des vers, des énigmes comme les devises renfermées dans les bonbons-pétards. Par là on conjecture l'avenir qui vous est réservé. Quelquefois la coïncidence est assez étonnante ; souvent elle se borne à des assemblages de hasard sans signification aucune.

D'autres fois, on prend un plat, sur lequel on applique soigneusement du papier, qu'on mouille

de façon à le bien faire adhérer; un prêtre taoïste, appelé, commence par faire sur le plat des gestes mystérieux puis roule un bout de papier long et fin et s'en sert pour frotter le papier du plat, qui finit par s'user à certains endroits. Cette usure dessine sur le plat toutes sortes de figures et de scènes. Aussi se sert-on de cette méthode magique pour découvrir toutes sortes de choses inconnues. A-t-on volé? Le plat vous reconstituera toute la scène du vol, avec le portrait du voleur, moyen commode de faire à peu de frais les instructions criminelles. Bien plus, le châtiment peut frapper aussitôt le coupable, et quel châtiment! Si l'on prend une aiguille et qu'on en frappe sur le plat, les yeux du voleur, le criminel devient instantanément aveugle.

Il y a aussi des sortes d'hypnotiques inspirés, de somnambules lucides. Ils s'endorment, l'esprit vient sur eux; ils se dressent et se mettent à annoncer toutes sortes de choses qui doivent arriver; ils guérissent les malades. On peut les piquer, ils ne sentent pas la douleur; ils marchent sur des brasiers ardents sans se brûler.

Nous ne manquons pas de dieux écrivains. On prend un assez grand plat, sur lequel on met du sable, puis on fait un angle en bois : on en prend les deux côtés et l'on en promène les deux pointes sur la table, où elles écrivent des mots, des sentences, des vers, des acrostiches. On évoque l'esprit des lettrés connus du passé et on les prie d'assister à la cérémonie et d'y faire des poésies de leur composition. Citons une de ces scènes.

Le pinceau, après avoir remué un peu, annonça l'arrivée d'un dieu lettré, et, tout de suite, il se mit à écrire ce quatrain :

Le crépuscule couvre la moitié des montagnes,
Les oiseaux fatigués rentrent au nid :
La cigogne, poussée par le zéphir d'azur,
Descend de l'espace, à travers le nuage.

Puis, vient une déesse :

Les montagnes lointaines se dessinent au couchant du soleil, tantôt claires, tantôt pâles.

Un son de cloche semble vouloir percer l'aurore boréale.

Mon existence ressemble à ce nuage léger qui franchit en un instant les mille *lis*.

Ce qui me permet de contempler dix mille montagnes en un instant.

La déesse réclama en même temps les poésies des autres assistants, pour les approuver ou les critiquer au fur et à mesure; on les brûlait, les unes après les autres, pour les lui présenter.

Soudain arriva une des amies de la déesse; elle s'appelait Sia-Ling, c'est-à-dire *Jeune lotus*... Elle écrivit à son tour :

Hier soir, la neige brillante et le vent glacé coupaient omme des ciseaux

J'ai ouvert ma porte pour contempler la vue lointaine.

Je m'aperçois que le prunier était augmenté de quelques fleurs.

Nous demandons alors si, à cette période de fin d'année, on est très occupé au ciel.

Non, répondit-elle aussitôt, tous les jours se ressemblent. Nous avons seulement une grande réception chez le Souverain Seigneur, le jour de l'an.

— Est-ce que les dieux font maigre ?

— Notre maître avant de devenir génie, s'abstenait déjà de riz. Une fois immortel, il cessa toute nourriture. Quant aux aliments des dieux, ils sont composés de viande de cerf, de foie de dragon, de fleurs des montagnes, de fruits du paradis, etc.

— Est-ce vrai que, en dehors du paradis, il y a l'enfer ?

— Le paradis et l'enfer sont dans la conscience des humains, l'un représente le bien, l'autre le mal.

Cet échange de demandes et de réponses se produisait aussi facilement que dans les conversations entre amis. Et la parole y est bien plus rapide que dans les tables tournantes des esprits frappeurs. (*Etoile belge* du 10 mars).

La médiumnité de Mme Ada Foye

(Tiré du *Democrat* de Topeka (Kansas), du 16 déc. 1889.)

Music Hall était bondé hier par une assistance d'élite qui s'y était donné rendez-vous pour voir les phénomènes spiritualistes tels qu'ils sont démontrés par les faits obtenus par Madame Ada Foye, de San Francisco.

Après une petite causerie sur le Spiritualisme, l'éminente conférencière invita tous les assistants à faire des questions sur le Spiritualisme et ses phénomènes. Plusieurs profitèrent de l'occasion et furent évidemment satisfaits des explications données séance tenante.

Après cela Mme Foye occupa seule la plate-forme, et tous ceux qui étaient présents furent invités à écrire le nom de quelque ami décédé sur un morceau de papier que l'on devait plier ensuite.

Deux à trois cents *ballots* furent ainsi recueillis par des messieurs choisis dans l'assistance. Ces *ballots* furent empilés sans distinction sur la table placée devant le médium. Les esprits furent alors évoqués, tout cela sous l'éclat éblouissant de la lumière électriquc, et ils accoururent en foule.

Une douzaine au moins voulurent prendre la parole, et de fait, le médium paraissait avoir fort à faire pour discerner ses amis du monde des esprits, tellement ceux-ci étaient désireux de se faire connaître à certaines personnes de l'assistance.

Mme Foye put lire le nom d'un esprit écrit dans l'air, lequel avait l'intention de se communiquer. La conversation fut poursuivie par de l'écriture dans l'espace ou sur du papier, et chaque fois les incidents relatés furent reconnus vrais; et les esprits ne cessèrent de se manifester en faisant connaître leurs noms aux personnes qui assistaient à la séance.

Ceci eut lieu non pas une fois, mais cinquante fois, et les personnes présentes qui furent appelées par les esprits de l'autre monde affirmèrent la véracité de tout ce qu'on venait de leur apprendre, disant qu'elles n'avaient jamais connu Mme Foye ni parlé avec elle, et qu'il était simplement impossible qu'elle pût être au courant de tant d'événements arrivés dans toutes les parties de l'Union, et dont quelques-uns s'étaient passés il y avait parfois cinquante ans.

La preuve par le *ballot* fut probablement une des plus intéressantes qui eut lieu à cette séance publique.

La main de Mme Foye planait au-dessus de la table jusqu'à ce que l'esprit l'eût poussée à prendre un certain *ballot*.

Celui-ci était tenu par elle pour un moment entre le pouce et l'index, toujours non ouvert, et elle demandait à l'esprit si c'était bien le pli qu'il désirait. La réponse était donnée par trois coups partant du parquet ou du plafond ou de la plateforme et donnés si distinctement que tout le monde pouvait les entendre.

Le médium avançait alors le pli toujours fermé à quelque personne de l'assistance pour le garder. On priait l'esprit d'épeler son nom. Ceci eut lieu invariablement et lorsque le pli fut ouvert, invariablement aussi, le nom ainsi épelé correspondait au nom écrit, et, chose étrange, le *ballot* ou pli arrivait chaque fois dans la main de la personne même qui l'avait donné.

Une fois, Mme Foye tendit le pli qu'elle avait dans la main à un monsieur qui se trouvait près de la scène, mais elle s'arrêta subitement en disant: Pardon, ce pli n'est pas pour vous. Voici l'esprit qui est à côté de vous, continua-t-elle, en montrant un autre monsieur dans l'assistance. L'esprit a la main sur votre épaule, il dit que c'est à vous que le pli est destiné.

Le monsieur en question prit le pli, l'ouvrit et dit qu'il avait écrit le nom qui s'y trouvait.

Des questions, soit mentales soit orales, furent posées à ces esprits par tous ceux qui avaient été désignés par eux, et les réponses reçues furent trouvées satisfaisantes.

(Traduit du *Banner of Light* du 28 décembre 89.)

LE PROGRÈS

Quiconque a lu et réfléchi a reconnu facilement dans l'histoire de l'humanité une loi de développement, une marche plus ou moins rapide, plus ou moins lente, souvent entravée, jamais arrêtée, vers la perfection et le bien-être, vers le bonheur. C'est la loi de ce perfectionnement qu'on nomme *progrès*. Cette loi du progrès est une lutte continuelle avec la loi d'inertie qui repousse tout mouvement, tout changement, et qui se complaît dans le présent, comme si le présent seul était possible : c'est la vie qui lutte contre la mort, le bien contre le mal, l'intelligence contre l'ignorance, l'amour contre la haine. Ces deux lois ont chacune leur expression vivante parmi les hommes, elles ont chacune leurs défenseurs et leurs héros. Ce serait ici le lieu de nommer les apôtres et les martyrs illustres du progrès; mais la liste en est trop longue: il suffit de se rappeler tous ceux qui ont vécu et qui sont morts pour la défense da la vérité, depuis Prométhée, en passant par Socrate et Jésus, jusqu'à ceux qui souffrent encore dans les fers ou dans l'exil avec une grande pensée dans le cœur.

En voyant l'erreur et l'injustice triompher si souvent et en tous lieux de la vérité et de la justice, quelques esprits se troublent et ne croient plus au progrès ; c'est une lâcheté! Le progrès est plus fort que ses ennemis; et ceux mêmes qui, pour le combattre, développent leur intelligence et leur courage, aident sans s'en douter, par cela même, au progrès. Il n'y a pas jusqu'à l'erreur opposée à la vérité, jusqu'à l'injustice mise à la place de la justice, jusqu'à la haine mise en place de l'amour, qui ne servent au progrès ! Le bûcher a fait plus de philosophes et d'incrédules que tous les sophistes de la terre; et sans le gibet et la ciguë, la parole de Jésus et de Socrate se serait sans doute éteinte avec leur vie. L'humanité marche, pour ne jamais s'arrêter; elle marche vers la perfection, vers le bonheur, dont elle s'approchera toujours sans jamais l'atteindre; car elle verra constamment briller devant elle un flambeau, l'idéal, l'inconnu qui nous est réservé dans les mondes où nous allons revivre après notre passage ici-bas.

B. Barbé.

(Dictionnaire de Maurice Lachâtre).

Le dévouement chez les fourmis

Seul, prétendent quelques philosophes, l'homme connaît la suprême satisfaction que cause le

sacrifice de soi-même. Seul, il peut être martyr d'une idée, et contraindre à la mort son corps qui se révolte.

Voici une expérience rapportée par un abonné de *La Nature*, année 1888 page 315, qui fournit une présomption en faveur de l'opinion contraire, expérience plusieurs fois répétée et qui est à la portée de tout monde.

Si l'on essaie d'incendier une fourmilière élevée par une colonie de fourmis des bois, on est étonné de la difficulté avec laquelle brûlent les matériaux légers, secs et combustibles dont elle est généralement formée. Si l'on use de violence, c'est-à-dire si l'on a recours au papier enflammé en masse, on arrive à faire œuvre de destruction, mais on n'apprend rien. Si, au contraire, on veut chercher à se rendre compte de cette mystérieuse incombustibilité, il faut ne mettre sur la fourmilière qu'un petit morceau de papier enflammé, ou par exemple, une allumette-bougie plantée verticalement et bien allumée. On assiste alors à une scène curieuse. Les fourmis s'agitent, les unes fuient, les autres accourent ; quelques-unes s'approchent et présentent au feu la partie postérieure de leur corps ; la flamme baisse visiblement. On entend un petit grésillement : c'est l'acide formique qui est projeté sur le petit brandon ; c'est aussi le crépitement des membres de quelques fourmis. La flamme baisse toujours. Les plus hardies, les plus courageuses, s'élancent sur le foyer même ; elles retombent mutilées, il y a des blessés, il y a des morts. Mais le danger est conjuré : l'allumette est éteinte avant même d'être entièrement consumée. La colonie est sauvée par le dévouement de quelques-uns de ses membres.

Ces fourmis mortes ne sont-elles pas les martyrs de l'idée du salut commun ? N'ont-elles pas contraint à la mort leur corps qui se révoltait ? Et qui peut dire qu'elles n'ont pas connu la suprême satisfaction que cause le sacrifice de soi-même ?

NOUVELLES

Les guérisseurs de Braine-le-Château, dont nous parlions dans notre dernier numéro, ont comparu le 25 avril devant le tribunal correctionnel de Nivelles, sous la prévention d'escroquerie. Les débats ont porté sur la question de savoir si les prévenus avaient employé des manœuvres frauduleuses pour persuader de l'existence d'un pouvoir imaginaire au moyen duquel ils devaient se procurer de l'argent. Le parquet avait soumis, à deux experts, la question de savoir si les pratiques des prévenus étaient sérieuses.

Par un rapport fortement motivé, ils concluaient à la négative. Les témoins n'établissaient pas que les prévenus avaient requis salaire de leurs clients, mais ils étaient unanimes à dire qu'ils avaient été généreux. Après des débats très intéressants dans lesquels on a admiré le réquisitoire prononcé par M. le substitut Dens, auquel la défense, d'ailleurs, a opposé une plaidoirie très soignée, le tribunal a remis le prononcé de son jugement au vendredi 2 courant.

Les prévenus ont été condamnés à des peines diverses dont l'une va jusqu'à six mois de prison. Le tribunal constate, dans son jugement, que le sommeil du magnétisé était simulé ;

Qu'absolument ignorant des choses de la médecine, il était de mauvaise foi quand il prétendait guérir les malades ;

Qu'il jouait la comédie en feignant de s'endormir ; que cette comédie constitue des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un pouvoir imaginaire.

Le tribunal tranche, en outre, un point intéressant. On pouvait se demander si l'escroquerie nécessitait de la part de celui qui employait ces manœuvres, d'avoir opéré à la condition qu'on lui payât salaire où s'il suffisait que, comptant sur l'effet de ces manœuvres, il attendît du client une rémunération spontanée. Le tribunal décide en ce dernier sens. L'emploi des manœuvres n'avait d'autre but que de déterminer les dupes à faire des générosités.

L'affaire sera, dit-on, soumise à la cour d'appel. La question de savoir si Vandevoir était réellement endormi demeurera une question de fait ; l'autre point tranché par le tribunal correctionnel présente un intérêt juridique.

(Tiré de l'*Etoile Belge* du 5 mai.)

* * *

Un de nos abonnés, M. J.-B. Tilmant, de Jumet-Gohyssart, nous écrit qu'il a consulté les frères Vandevoir pour un malade que plusieurs médecins depuis deux ans n'avaient pu soulager et qu'il a obtenu de bons résultats avec le traitement qu'on lui a prescrit. Il connaît d'autres personnes qui sont dans le même cas. Que le sujet dorme ou qu'il soit éveillé, dit-il, peu m'importe, pourvu que ses remèdes guérissent. Il est persuadé qu'il n'existe aucun truc. Les deux frères ont été condamnés, selon lui, parce qu'ils travaillaient seuls, maintenant ils se sont adjoint un médecin diplomé, le docteur Carlier de Braine-le-Château. Dont acte.

* * *

Nous lisons dans une correspondance du journal *Le Spiritisme* :

« Depuis le mois d'octobre 1888, nous avons au Havre un magnétiseur cordonnier de son état, doué d'une puissance extraordinaire et aussi d'une faculté bien rare, celle de la seconde vue à l'état normal et suivant l'impulsion de sa volonté. Cette faculté lui permet de dire à chaque malade la maladie réelle, son siège, la cause, s'il peut le guérir, et pour ce, le temps approximatif qu'il lui faudra, par ses procédés magnétiques, très différents de ceux pratiqués par les magnétiseurs. »

M. Lassaut, l'auteur de cette correspondance, ajoute :

« Je connais plusieurs personnes, atteintes de cancers, tumeurs cancéreuses, polypes, etc., qui ont été radicalement guéries dans l'espace de vingt-cinq à soixante jours. Je lui ai vu guérir des congestions cérébrales et pulmonaires en cinquante minutes et un commencement d'influenza en quatre minutes. 80 à 100 personnes vont chez lui en traitement journalier. »

* * *

Le *XIXme Siècle* du 2 avril a publié un long et intéressant article à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Il passe en revue les différentes écoles spirites et spiritualistes, qui s'affirment de plus en plus depuis le congrès de 1889. M. G. Vitoux, l'auteur de cet excellent article, ajoute : « On le voit d'après ce rapide examen que nous venons de faire du monde et des croyances occultiques, il est indéniable qu'il existe à l'heure présente un courant accentué vers les études de la science cachée. » Et il conseille aux négateurs de parti-pris, ainsi qu'aux railleurs, s'il y en a encore, d'être plus circonspects dans leurs négations ou dans leurs railleries absurdes.

(Moniteur spirite).

* * *

La jeûneuse de la Dordogne. — Il existe, dans une petite localité de la Dordogne, à Bourdeilles, une femme nommée Marie Bouriou, qu'on appelle *la Jeûneuse* et qu'on prétend n'avoir rien mangé depuis neuf ans. Il s'est créé dans le pays, dit l'*Avenir de la Dordogne*, autour de cette femme, toutes sortes de légendes extraordinaires inspirées surtout par son étrange manière de vivre. C'est ainsi qu'on raconte que son jeûne commença par un pèlerinage que Dieu lui ordonna en songe, qu'une force surnaturelle la poussa à visiter cinquante-quatre églises du Périgord et des départements voisins, que ce pèlerinage dura quatre semaines pendant lesquelles elle n'absorba aucune nourriture. Peu à peu elle cessa complètement de manger, mais, ajoute l'*Avenir*, ce n'est là qu'une légende. Les allures de Marie Bouriou n'ont rien absolument qui dénote une fanatique. Elle dit même très volontiers qu'elle s'occupe fort peu des curés. Elle s'exprime d'ailleurs sur son état d'une façon très pittoresque. Comme on lui demandait si elle n'était pas allée à la selle depuis longtemps, elle répondit en patois : « Vous savez bien que quand on ne met pas de blé au moulin il n'en peut pas sortir de farine. »

En somme, la seule certitude que puisse donner l'*Avenir* au sujet de la « Jeûneuse, » c'est qu'elle est strictement surveillée depuis quinze jours et que, depuis ce temps, elle n'a absorbé aucune nourriture. Elle se rince simplement la bouche avec de l'eau dont elle n'absorbe pas une goutte.

Il y a quelques jours, Marie Bouriou était malade et très affaiblie ; son état donnait quelques inquiétudes au docteur Lafon. Mais elle s'est remise sans suivre aucun traitement, sans le secours d'aucun tonique, et aujourd'hui rien ne laisse supposer à son aspect que l'on se trouve en face d'une personne n'ayant rien mangé, depuis neuf ans s'il faut l'en croire, depuis quinze jours très certainement. La « Jeûneuse » est plutôt maigre, mais elle n'est ni étique ni décharnée.

* * *

Le théâtre de la Porte Saint-Martin a repris cette année la *Jeanne d'Arc*, de Barbier. Succès immense avec son incomparable interprète, Sarah Bernhardt. Une représentation avec la grande artiste est annoncée au Théâtre royal de Liége pour le 23 mai prochain.

On sait que c'est une Cour ecclésiastique, qui condamna la jeune médium, surnommée la Grande Française, au bûcher et l'on connait l'apostrophe qu'elle adressa au président de ce tribunal, Cauchon, évêque de Beauvais : « Evêque je meurs par vous ! » Cet évêque fut ignoble, il ne respecta chez cette sainte et noble fille ni la pudeur de la femme, ni le plus pur patriotisme, ni les plus attachantes qualités du cœur et de l'esprit. Aujourd'hui, après quatre cents ans écoulés, les cléricaux entreprennent de confisquer Jeanne d'Arc à leur profit, comme ils ont confisqué tant d'autres figures historiques. On parle de la faire canoniser par le pape. L'évêque de Verdun demande qu'on élève un monument grandiose à sa mémoire ; en même temps l'évêque Pierre Cauchon et ses complices, les bourreaux de la pucelle sont jetés par-dessus bord. Ce ne sont plus que des prêtres schismatiques. Voir à ce sujet l'article

bibliographique publié dans la *Gazette de Liége* du 5 avril à propos du récent livre de Léo Taxil intitulé *le martyre de Jeanne d'Arc*.

* * *

La cure par les couleurs. — Le *Scientific Américan* rapporte d'Italie de très curieuses expériences sur l'influence des couleurs sur les nerfs des malades et des fous, qui ferait un bien incalculable à l'humanité si les résultats acquis sont permanents et peuvent être obtenus partout. Dans l'hôpital des fous, à Allessandria, des chambres sont spécialement arrangées avec des fenêtres dont les verres sont rouges ou bleus, les murs également sont peints en rouge ou bleu. Un crisiaque est introduit subitement dans une chambre bleue, pour essayer l'effet de cette couleur sur les nerfs. Un maniaque fut guéri dans une heure; un autre eut l'esprit en repos après avoir été dans une chambre entièrement violette. La chambre rouge est employée pour la forme la plus commune de la démence: la mélancolie, ordinairement accompagnée du refus de prendre de la nourriture. Après trois heures de séjour dans la chambre rouge, un patient affecté de cette façon commença à s'égayer, et demanda à manger. L'importance de quelques faits généraux comme ceux-ci dans le traitement de la folie est évidente, car il est hors de question que plusieurs cas de frénésie peuvent être guéris si une diversion a lieu avant que la maladie soit invétérée. Donc un grand nombre de cas qui commencent doucement, et même beaucoup qui commencent violemment, pourraient être guéris promptement par les yeux. Pour les cas incurables les chambres rouges pourraient être utilisées à amortir les accès.

(Harbinger of Light).

* * *

Un cas de léthargie a été constaté il y a quelques jours à Boot, commune des environs de Tirlemont. Une jeune fille s'étant sentie indisposée, s'était mise au lit vers le soir. Lorsque le lendemain ses parents entrèrent dans sa chambre, ils constatèrent que le corps avait la rigidité cadavérique. Ils la crurent morte et firent le nécessaire pour la faire inhumer.

Le jour de l'enterrement, le corps fut porté à l'église, lorsqu'au milieu de la messe l'on entendit des cris venir du côté du cercueil. Stupéfaction générale! Les plus courageux se hâtent d'ouvrir la bière et constatent que la jeune fille, toute étonnée de ce spectacle étrange, n'avait été qu'en léthargie.

Quelques minutes plus tard et elle était enterrée vivante, tandis que maintenant, grâce à des soins immédiats, elle se remet tout doucement.

FÉDÉRATION SPIRITE RÉGIONALE

Liége, le 12 mai 1890.

M

Nous avons l'honneur de vous prier d'assister au Congrès régional annuel qui sera tenu à Poulseur, le 26 mai courant (lundi de la Pentecôte), au local de la Société Spirite, *L'Espérance.*

1re *séance, de* 9 *heures à midi*

ORDRE DU JOUR :

1° Rapports des sociétés sur la situation morale, administrative et financière de leurs groupes respectifs ;
2° Rapport du secrétaire de la fédération sur l'exercice écoulé ;
3° Rapport du trésorier ;
4° Nomination des membres du bureau pour l'exercice courant ;
5° Marche à suivre par le Conseil fédéral pendant la même période.

N.-B. — Les candidatures pour les fonctions de président, deux vice-présidents, secrétaire, secrétaires-adjoint, trésorier et trois commissaires, doivent être envoyées à l'adresse du président, M. Biazot, rentier, à Angleur.

2e *séance, de* 3 *à* 6 *heures*

ORDRE DU JOUR :

1° Que doit-être l'éducation et l'instruction morale des enfants :
A) Dans les écoles publiques,
B) Dans les familles spirites (Devoirs des parents, des sociétés et groupes spirites) ;
2° Conférence — Sujet : Conseils aux spirites ;
3° Propositions diverses.

N.-B. — Les mémoires concernant les points de la seconde séance doivent également être adressés au président de la Fédération.

Pour le Conseil :

Le Secrétaire, O. Houart. Le Président, V. Biazot.

Départ des Trains pour Poulseur : De Liége (Guillemins), 7 h. 16. Prix, aller et retour, fr. 1-25 ; D'Angleur, 7 h. 24 ; De Verviers, 6 h. 19 ; De Seraing, 6 h. 42. Arrêt à Kinkempois pour se rendre à Angleur ; Retour à 7 h. 16.

DENIER DE LA PROPAGANDE.

Report, fr. 394

Chers Messieurs,

Je vous envoie avec mon réabonnement cinq francs pour vous aider à soutenir votre estimable journal que je désire voir se développer.

J'ai appris, avec peine, qu'il a si peu d'abonnés. Il est vrai, réflexion faite, que le nombre des spirites sérieux, ou qui du moins sont en situation d'oser avouer publiquement leur croyance, est limité par diverses causes. Pourtant aujourd'hui divers journaux étrangers au spiritisme, qui, il y a 10 à 15 ans seulement, n'avaient pas assez de moqueries à l'adresse des spirites, semblent commencer à hésiter, et ils n'en parlent plus avec le même mépris. Il faut donc que les journaux spirites vivent, car je crois que le moment n'est pas très éloigné où ils seront demandés plus que par le passé.

J. Sers,
Inspecteur des forêts, (France). 5

P..., à Tours 2

Total, fr. 401

Liége— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

10 C^mes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — N° 23 Liége, 1er Juin 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

La matière. — Conférence de M. Laurent de Faget. — A propos d'organisation. — Le spectre d'Astoria. — Nouvelles.

LA MATIÈRE

—

Nous vivons au sein de la matière, et, jusqu'à ce jour, nous ne la connaissons que très imparfaitement; et cependant de tout temps la science humaine s'est exercée à l'étudier dans ses rapports et sa constitution intime. Elle l'a désagrégée, soumise aux manipulations chimiques les plus variées, décomposée en ses éléments constitutifs; et le résultat de ces études se traduit par cette affirmation forcée : qu'il lui est absolument impossible, avec les moyens d'investigation dont elle dispose, de déterminer la nature intime de l'atome devant lequel ses instruments impuissants ont dû s'arrêter dans leur œuvre d'analyse. Nous estimons que là où finit le domaine de la science physique, la science fluidique ou spirituelle doit commencer ses recherches. C'est ce qu'avaient compris, avant nous, les savants occultistes de l'Orient qui, eux, ne s'étaient pas laissé arrêter par la barrière en apparence infranchissable de l'atome, et n'avaient pas craint de s'engager à l'aide de procédés particuliers dans l'examen de la nature élémentaire des fluides, substances éthérées, lumière astrale, qui sont, dans l'état normal, insaisissables à nos sens et à nos instruments. Nous voudrions suivre la voie ouverte par ces hardis explorateurs et tâcher à l'aide de l'instrument qui est à la portée de chacun de nous — nous avons nommé la faculté intuitive — de pénétrer plus avant dans cette étude, saisir l'atome, le disséquer, si nous pouvons ainsi parler, et produire à la lumière de la raison, les éléments ultimes dont il se compose.

Mais nous pensons que pour bien étudier la matière, il faut nous en abstraire dans une certaine mesure, nous dégager de ses courants qui, en pénétrant notre intelligence, la troublent et l'obscurcissent; il faut, à notre avis, pour que nos investigations aient quelque chance de réussir, nous élever momentanément au-dessus de notre univers physique et monter par la pensée vers ces régions de l'espace en apparence silencieuses, mais en réalité pleines d'activité où les forces intelligentes travaillent à l'organisation de la matière ; il faut voir avec quels principes elles constituent ces âmes de substance que nous appelons atomes et molécules ; et c'est à l'aide seulement des enseignements que nous puiserons dans ce monde encore inexploré qu'il nous sera possible d'arriver à la solution du problème : car il est évident pour toute personne raisonnable que la connaissance des circonstances dans lesquelles s'est produite la synthèse et des lois qui y ont présidé doit être un guide infaillible pour nous permettre d'obtenir une analyse exacte.

La substance universelle ne se présente pas partout avec ce caractère de lourdeur et de compacité que nous connaissons à la matière au milieu de laquelle nous vivons. Il y a des espaces illimités au sein de l'immensité où gît une substance tellement ténue, tellement éthérée que si la lumière ne la faisait pas vibrer en la traversant on croirait que c'est le vide absolu. Les savants n'ont admis, du reste, l'existence de l'éther qu'à titre d'hypothèse et pour expliquer précisément la transmission de la lumière, de la chaleur et des autres agents dynamiques. Et cependant l'intuition nous dit que les déserts de l'espace

sont non seulement remplis par le fluide cosmique, mais encore peuplés par des êtres chargés de l'élaborer. Nous devons examiner en quoi peut consister cette élaboration. Pour cela il faut que nous regardions un peu plus haut encore, et que notre esprit s'élève jusqu'à la Divinité, jusqu'à l'Unité suprême.

Pour nous, comme pour les adeptes de l'Occulte et la plupart des partisans des doctrines spiritualistes, l'existence de l'Unité universelle ne saurait faire l'ombre d'un doute. Ce que les diverses religions ont appelé Dieu, le Créateur, l'Auteur suprême de toutes choses, le Père de toutes les créatures existe indubitablement. Il n'existe pas en dehors de l'Univers, comme l'ont enseigné certains dogmes aujourd'hui bien discrédités, mais bien dans l'Univers lui-même; ou pour parler plus exactement, c'est lui-même qui est la substance universelle dont les multiples manifestations constituent l'ensemble du Cosmos. Cette substance universelle est en état perpétuel de mouvement et de transformation, de même que celle qui constitue notre corps; et de même aussi que nous avons dans notre microcosme des cellules servant d'organes à ces modifications, de même il existe dans le corps divin, dans la substance universelle des foyers d'activité, sortes de cellules où se manifestent la vie et le mouvement par la transmutation des éléments qu'elles s'assimilent.

Ces foyers d'activité sont disséminés dans l'Univers entier; mais cette activité est plus ou moins intense selon les milieux et aussi suivant les agents qui y participent. Ainsi dans les milieux éthérés, là où la substance est réduite à un tel état de ténuité que, pour ainsi dire, elle n'existe plus pour vous, la force d'élaboration est autrement puissante et efficace que celle qui s'exerce sur la matière brute, et cela se comprend très bien; car les esprits, ces agents actifs des transformations cosmiques n'ont pas besoin de recourir à des moyens mécaniques pour mettre en mouvement les éléments qu'ils désirent soumettre à leur action; un acte de leur volonté suffit pour les influencer; aussi nous ne saurions nous faire une idée des quantités énormes de substances que les esprits des espaces éthérés élaborent dans un temps donné.

Mais cette élaboration en quoi consiste-t-elle ? Evidemment elle a pour but de communiquer aux atomes qui y sont soumis le caractère de spiritualité que possèdent eux-mêmes les esprits chargés de cette mission. La substance de Dieu tendant incessamment à l'Unité, et Dieu étant *essentiellement Esprit*, il s'ensuit par voie de conséquence que toute substance doit devenir esprit, c'est-à-dire essence intelligente, volontaire et libre. C'est à ce travail de spiritualisation de la matière que s'occupent tous les esprits disséminés dans l'immensité des espaces où habitant les mondes, Mais, nous l'avons dit, les uns accomplissent cette œuvre avec beaucoup plus de facilité que les autres en raison précisément de la subtilité de la matière sur laquelle ils opèrent. Ainsi sur notre planète arriérée où la matière se présente à nous très compacte et dans un état de cohésion éminemment rebelle à toute action de la volonté, il nous faut des périodes de temps très considérables et une dépense de force excessive pour obtenir le résultat désiré. C'est en cela précisément que consiste notre infériorité vis-à-vis de ceux de nos frères qui habitent les régions éthérées.

Mais une question se pose ici tout naturellement; comment se fait-il que la substance universelle ait pu revêtir ce caractère de matérialité qui multiplie si considérablement les difficultés de l'œuvre de spiritualisation? Dieu n'a pas pu volontairement et de propos délibéré rendre plus pénible et plus rebutante la tâche qu'il confiait à une catégorie d'êtres intelligents sortis de lui. Cet acte de partialité serait contraire aux lois élémentaires de la justice distributive et l'égalité n'existerait plus entre les diverses créatures. Il est certain qu'il y a là une anomalie que la science fluidique doit expliquer sous peine de laisser un point obscur dans ses enseignements. Nous allons essayer, toujours par voie d'intuition et en traduisant fidèlement les inspirations de nos frères plus avancés, de donner de cette difficulté une solution acceptable par la raison.

Les esprits occupés à élaborer la substance universelle sont loin d'être tous au même niveau en ce qui touche le perfectionnement moral. Certains ne visent absolument dans leur travail d'élaboration que le bien général qui consiste à faire monter tous les atomes de la substance divine au rang d'êtres intelligents moraux et responsables qui leur permettra de remplir utilement leur tâche dans le grand laboratoire de la création. D'autres, au contraire, individualités égoïstes, intelligences obscurcies par leurs instincts orgueilleux ne songent qu'à satisfaire ce qu'ils croient être leur intérêt personnel. Ceux-là, bien qu'ils trouvent comme les autres dans les éléments qu'ils élaborent, la pensée de Dieu qui rayonne incessamment dans toutes les parties de l'Univers, et qui apporte à chacun l'invitation secrète à faire son devoir, vont cependant à l'encontre de cette inspiration divine. Ils se figurent qu'ils pourront s'approprier et retenir sous leur dépendance ces atomes qu'ils savent destinés à

devenir des âmes intelligentes et libres; ils poussent l'aveuglement jusqu'à se persuader dans leurs rêves malsains d'ambition qu'ils pourront avec l'aide de ces esclaves animiques qu'ils se seront faits, monter vers les régions plus élevées, et devenir des puissances avec lesquelles Dieu même devra compter. Et alors ils s'appliquent avec toute l'activité fiévreuse qui bouillonne dans leur être à accaparer et retenir autour d'eux le plus grand nombre possible de ces atomes qu'ils veulent façonner à leur image pour en faire les exécuteurs dociles de tous leurs caprices.

Mais par cela seul qu'ils nourrissent ces funestes projets qui sont la négation absolue de la mission providentielle dont ils étaient investis, le but qu'ils se proposaient devient pour eux impossible à atteindre. Plus ils les élaborent, plus ils les pénètrent de leurs pensées contre nature, et moins le progrès spirituel de ces atomes s'accentue. Ils peuvent bien au contact de ces esprits acquérir certaines facultés intellectuelles; mais à force de se prolonger, ce contact les pénètre d'une tendance uniforme, reflet malsain de ces esprits dévoyés et obstacle insurmontable à toute progression vers l'état de liberté et de conscience; de sorte qu'après être restée pendant une certaine période de temps dans le domaine fluidique de ces malheureux, la substance divine acquiert dans chacune de ses particules une force d'affinité telle que bientôt des foyers de condensation atomique et moléculaire se produisent et vont en se multipliant, donnant ainsi toujours plus de prise aux lois de la gravitation qui les poursuit les uns contre les autres. Dès lors, les lois de la matière se substituent à celles de l'esprit pour régir l'évolution de ces éléments dévoyés; et les auteurs responsables de cette funeste déviation, n'ont plus devant eux les principes d'une simplicité parfaite qui, au début, étaient mus par la moindre impulsion de leur volonté. Ils se trouvent en présence de petits corpuscules qui deviennent entièrement inertes en raison précisément de ce que les vibrations intimes de leurs parties constituantes se contrarient et se neutralisent mutuellement. Impuissants à vaincre cette force de cohésion ils constatent que ces éléments sont désormais impropres à la destination qu'ils leur réservaient; et ils se voient dans la nécesssité d'abandonner dans les espaces les molécules de matière cosmique qui resteront dans un état complet d'inertie, et par conséquent incapables d'accomplir aucune espèce de progrès tant que de nouvelles forces intelligentes ne viendront pas remédier à ce triste état de choses en les désagrégeant et en restituant chacune des particules constituantes dans sa situation antérieure d'être intelligent et aspirant à conquérir la liberté et la moralité.

Il se trouve malheureusement dans l'univers des quantités considérables de ces esprits égarés qui, abusant de leurs facultés fluidiques, détournent ainsi la substance divine de sa vie providentielle et retardent indéfiniment l'accomplissement de ses destinées. Ces malheureux dévoyés ne réfléchissent pas au mal qu'ils se font à eux-mêmes et aux autres créatures; mais s'aveuglant et s'obstinant à mesure que leurs mauvais desseins sont contrariés,ils continuent à parcourir les espaces où ils recueillent en nombre illimité de nouveaux éléments de substance divine et leur font subir le même sort; et par cette persistance dans le mal, ils jettent le trouble et le désordre dans des régions quelquefois illimitées. Mais ils ne peuvent indéfiniment continuer leur œuvre néfaste, si contraire à l'intérêt du progrès universel. Il faut nécesssairement qu'il arrive un moment où leur influence perturbatrice soit réduite à l'impuissance, et ce phénomène se produit par une conséquence toute naturelle de leurs agissements. Ils créent, comme nous l'avons vu de la matière dans les espaces; leurs mauvaises pensées ont saturé cette matière, et développé entre elle et eux une affinité qui devient toujours plus puissante à mesure qu'augmente le nombre des molécules matérialisées; de sorte qu'en prolongeant leur course désordonnée, ils organisent une véritable prison de matière où ne pénètre plus d'une façon sensible l'influence bienfaisante du fluide divin. En effet, les atomes de substance universelle des régions voisines sont arrêtés et repoussés par l'action des molécules matérielles, et ce phénomène se produit en raison de la dégénérescence même des éléments qui composent la matière par application de la grande loi que les *semblables s'attirent et les contraires se repoussent*. Ainsi les esprits se trouvent enfermés dans un cercle de matière qu'ils ont eux-mêmes constituée, et qui est l'unique élément sur lequel pourra désormais s'exercer leur activité fiévreuse; car il ne faut pas qu'ils songent à échapper à l'attraction de cette matière véritable, boulet auquel les rattache comme une chaîne impossible à rompre, chaque pensée égoïste rayonnant de leur fluide; et par une conséquence fatale de leur conduite passée, et pour parler comme les occultistes, en vertu de la *loi du Karma*, ils resteront enfermés dans cette matière, et ils ne sortiront de là, comme le dit Jésus, *que lorsqu'ils auront payé jusqu'à la dernière obole*, c'est-à-dire lorsqu'ils auront rétabli cette matière dans l'état de simplicité substantielle qu'elle avait lorsqu'ils la

soumirent à leur influence perturbatrice.

Telle est, à notre avis, la cause de la descente de l'esprit dans la matière; et en cela nous différons d'opinions d'avec les Occultistes de l'Inde qui enseignent que tout esprit doit descendre dans la matière par voie d'involution, tandis que nous pensons que ceux-là seuls entrent en rapports directs avec la matière qui l'ont organisée par leurs pensées égoïstes. Nous tenons à insister quelques instants sur ce point et à justifier notre différence de sentiment d'avec les adeptes de *l'Occulte* dont nous partageons du reste la plupart des croyances. Quelques courtes observations suffiront, nous l'espérons, pour expliquer notre manière de voir. Dieu, avons-nous dit, est esprit, et en cela nous sommes d'accord avec un grand nombre de philosophes qui ont traité la question divine. De plus cet esprit de Dieu ne peut se comprendre qu'exempt de toutes imperfections. Si donc il y a dans l'Univers des choses impures elles ne sauraient provenir de Dieu, mais doivent être attribuées à d'autres individualités intelligentes qui font un mauvais usage de leur liberté. Il est évident pour toute personne qui observe, que la matière contient en elle quelque chose de différent de ce que nous considérons comme pureté parfaite; et lorsque nous cherchons à nous faire une idée de la perfection, nous sommes obligés de nous détourner de la matière et de porter nos regards plus haut. Or, Dieu qui est la perfection même n'a pas pu pénétrer sa substance des tendances malsaines que nous constatons dans la matière. Ce sont donc des esprits arriérés au point de vue moral quoique souvent très avancés sous le rapport fluidique et intellectuel qui l'ont saturée de ce *quid impurum* qui nous impressionne parfois si péniblement, bien que notre âme soit encore si éloignée de la perfection. Quoi qu'il en doive coûter à notre vanité, nous devons bien reconnaître que puisque nous sommes au sein de la matière, nous y avons été enfermés par nos pensées égoïstes qui, comme nous l'avons vu, suffisent à matérialiser la substance divine; tandis que les esprits restés purs doivent nécessairement échapper à cette attraction en vertu de la loi citée plus haut d'après laquelle les éléments s'attirent selon leur similitude. Et, dernier argument en faveur de notre thèse, comment Dieu qui est la sagesse infinie, ferait-il passer sa substance par l'état matériel pour la ramener ensuite à l'essence spirituelle, alors qu'elle peut, sans cet immense circuit, et par la seule action des intelligences préposées à son élaboration, accomplir ses destinées providentielles? On ne comprend pas bien que pour arriver à son but la divinité ait pris un chemin si long et si détourné alors qu'elle pouvait l'atteindre beaucoup plus rapidement en suivant la voie directe.

Il faut donc conclure de ce qui précède que les esprits seuls qui ont fait un mauvais usage de leur liberté se trouvent mêlés à la matière, et qu'ils ne pourront se soustraire à son influence que lorsqu'ils auront par leur volonté réparatrice détruit les mauvaises tendances qu'ils lui avaient communiquées; alors seulement commencera leur évolution qui n'est autre chose que le retour vers Dieu dont ils s'étaient volontairement séparés. Il s'ensuit que les Esprits en élaborant la matière ont pour devoir de se purifier d'abord, et ensuite de faire perdre aux atomes de la substance divine les propensions malsaines dont ils les avaient autrefois imprégnés. Pour cela il est nécessaire qu'ils se fixent au sein de la matière qu'ils demeurent en contact continuel avec elle, qu'ils soumettent toutes ses molécules aux moyens dont ils disposent pour les désagréger, afin qu'après les avoir décomposées en leurs éléments constitutifs, ils puissent prendre un à un chacun de ceux-ci et le modifier dans son essence intime par l'action de leur volonté.

De là, la nécessité de grouper et d'organiser en mondes matériels les molécules cosmiques qu'ils avaient abandonnées dans les espaces parcourus. Pour qu'elles échappent à l'état d'inertie si contraire à tout progrès, il faut qu'elles soient mises en mouvement par l'impulsion de ces mêmes esprits puis agglomérées en soleils et planètes sur lesquels elles seront plus directement soumises à leur action, et finiront sous l'influence de leur volonté persistante par devenir aptes à manifester la vie dans les différents règnes de la nature.

Ce travail dure des périodes de temps incommensurables; et les esprits qui y sont soumis passent par toutes les vicissitudes: d'abord et à mesure qu'ils se séparent du fluide accumulé autour d'eux, ils tombent progressivement dans l'inconscience, et cette chute est accompagnée d'un trouble si angoissant que beaucoup d'entre eux se croient voués à l'anéantissement. Ensuite ils subissent les lois brutales de la matière et reçoivent le contre-coup des mauvaises tendances dont ils l'avaient pénétrée. C'est ainsi qu'ils organisent successivement le règne minéral, végétal et animal, forçats obligés de ces bagnes immenses, les nébuleuses, les soleils et les planètes. Et naturellement ils sont au début les esclaves impuissants des réactions aveugles de la matière, tiraillés d'abord en tous sens et ballottés suivant les diverses affinités des éléments qu'ils ne parviennent à dominer qu'à force d'énergie et de

persévérance dans la volonté. Le but suprême à atteindre c'est de décomposer les molécules matérielles en leurs principes constitutifs, en ces atomes puisés dans la substance divine qu'ils avaient détournés autrefois de leur voie par leurs agissements égoïstes. Les premiers atomes dégagés au cours de cette élaboration vont naturellement et par suite de leurs anciennes affinités se grouper autour des esprits: ceux-ci en forment comme un corps fluidique, périsprit ou corps astral, dont ils se servent comme d'un instrument qui, en raison de sa subtilité, les aide puissamment dans leur œuvre de désagrégation de la matière. Dès lors, et cet heureux résultat ne se produit que lorsqu'ils ont abordé le règne humain, leur œuvre progresse avec rapidité, et en même temps elle devient moins rebutante parce qu'il survient des intervalles de repos d'autant plus longs que leur œuvre approche davantage du but définitif.

Nous nous expliquons: les atomes de substance dégagés de la matière à mesure que leur quantité augmente rayonnent dans les espaces et tendent à se répandre dans les régions où un vide relatif se produisit autrefois par suite de leur condensation. Les esprits qui, comme nous venons de le dire, constituent leur corps astral à l'aide de la substance divine restituée dans son état atomique, sont naturellement attirés dans l'intervalle de leurs incarnations vers ces espaces que remplit progressivement la lumière astrale par suite du groupement des atomes isolés de la matière. Dans ce lieu, ils se trouvent comme dans un véritable paradis soustraits pour quelque temps aux attractions matérielles dont l'influence ne les atteint plus que très faiblement. Les occultistes ont eu raison de dire que dans le *Dévakan* qui est précisément l'état dont nous nous occupons, les esprits avaient la satisfaction de voir tous leurs désirs réalisés. En effet, les atomes de substance intelligente reflètent pour ainsi dire toutes leurs pensées, et si elles sont pures, les jouissances qu'ils en éprouvent se multiplient presque à l'infini. De plus, ils ont le bonheur de lire dans ces atomes les péripéties de leurs existences passées; ils comprennent que leur devoir capital est de pénétrer ces atomes de nouvelles tendances plus conformes à la volonté divine. Toutes ces bonnes pensées, toutes ces résolutions profitables leur resteront à l'état de vague intuition, lorsqu'après le repos mérité ils descendront de nouveau dans la matière ; et puissamment soutenus par l'espérance instinctive du résultat final, ils marcheront d'un pas plus assuré dans la voie de la moralisation et du progrès.

Par médiumnité : CÉPHAS.

CONFÉRENCE DE M. LAURENT DE FAGET

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre ami, M. Laurent de Faget, le médium des *Pensées de Carita*, l'auteur de la *Muse irritée* et du volume de vers récemment édité: de *l'Atome au Firmament*, vient de faire une causerie littéraire et philosophique à l'Ecole municipale Turgot, en qualité de conférencier de la Société: *l'Union de la Jeunesse républicaine*, dont il est membre.

Pendant une heure notre ami a développé le sujet qu'il avait choisi: *Nos progrès et nos défaillances*. Dans la première partie de sa conférence, il a passé en revue la littérature actuelle mise en regard de celle des Balzac, des Georges Sand, des Lamartine, des Victor Hugo. Il a eu des accents indignés (et vigoureusement applaudis) contre cette partie de notre littérature « vide de pensées élevées, pleine de mépris pour le bien, qui sacre le crime roi d'une époque et fait couler des ruisseaux de sang dans ses drames pour émouvoir l'homme blasé. » Il a flétri les écrivains de notre temps qui spéculent sur les plus basses passions de l'homme et semblent avoir pris à tâche de pervertir le sens moral de l'humanité, en peignant presque exclusivement dans leurs livres: « l'obcénité violente et hardie, la luxure bestiale, l'impudicité haletante et névrosée qui ne met plus aucun voile à ses saturnales!... »

L'orateur a ensuite recherché les causes de notre abaissement moral, alors que le progrès intellectuel, toujours plus puissant, poursuit sa route merveilleuse dans l'humanité. La première de ces causes, il l'a vue dans l'abandon par l'homme « de toute croyance élevée, de tout idéal philosophique ou religieux. » — Repoussant comme il convient les doctrines abêtissantes d'un certain spiritualisme qui fait fi de la raison et ne produit que le fanatisme ou l'hypocrisie, il a développé longuement le principe de la *pluralité des Existences*, en s'appuyant sur les philosophes anciens et modernes et, en particulier, sur Socrate et Platon, sur Charles Fourrier, Pezzani, Arthur d'Anglemont, Allan Kardec et Victor Hugo.

Le public a paru apprécier à sa valeur cette doctrine qui relève l'homme en le faisant concourir au progrès incessant de l'humanité, seule théorie d'ailleurs qui explique la justice divine et fasse comprendre le pourquoi des apparentes anomalies qu'on relève dans les conditions humaines! Notre ami a été souvent interrompu par de chaleureux applaudissements: l'âme du peuple vibrera encore, elle vibrera toujours aux accents

convaincus d'un spiritualisme éclairé qui prend sa source dans la raison autant que dans la conscience.

Nous pensons que M. Laurent de Faget voudra continuer ces conférences qui instruisent et améliorent ceux qui les entendent. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on : le premier pas est fait. Bon courage à notre ami et que le succès continue à récompenser ses efforts. *(La Revue).*

A PROPOS D'ORGANISATION

(Traduit du *Religio-Philosophical Journal* du 29 mars.)

Monsieur l'Editeur,

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt les articles divers qui ont paru concernant l'importante question de l'organisation sur les bases suggérées dernièrement. Les colonnes du journal peuvent prouver qu'il y a quelques années déjà je favorisai cette œuvre des forces spirituelles pour en former un seul faisceau. Il y a près de dix ans, on se réunit à Philadelphie, sous la présidence d'éminents spiritualistes, tels que le docteur Samuel Watson, dans le but de statuer les bases du spiritualisme chrétien. Déclaration du principe de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes.

On voulait simplement conférer à Jésus l'honneur d'occuper le premier rang dans la manifestation des phénomènes spirites de son temps. Il ne fut nullement question d'entourer le Christ de l'auréole lumineuse des croyances orthodoxes, malgré cela plusieurs spiritualistes se récrièrent fortement en nous reprochant de vouloir constituer une nouvelle église.

A ce moment là j'étais en relation avec des esprits amis qui s'entretenaient directement avec moi à haute voix. Je leur soumis la question : Comment les esprits envisagent-ils l'organisation projetée? Voici la réponse telle que des esprits supérieurs à mes amis firent à cette demande : « On ne nous permettra pas de la mettre en pratique, car il y a déjà suffisamment d'écoles comme cela. » Je demandai ensuite : Comment considère-t-on les cérémonies du culte catholique romain? On me répondit : Croyez-vous donc que le Tout-Puissant fasse attention à un prêtre qui change continuellement de vêtements ?

Je ne me rendis pas à Philadelphie ayant peu de confiance dans la réussite du but proposé. En effet, le résultat fut une véritable déroute et je restai fortement convaincu depuis lors que les esprits permettaient toutes les églises qu'ils imprégneraient de la philosophie du spiritualisme moderne et qu'un général dépouillement des os secs d'Israël s'ensuivrait, lequel ferait abandonner les vieilles croyances par l'Union des différentes sectes. J'ai déjà exprimé ces idées à plusieurs amis, et je crois qu'il est un peu tôt pour chercher de nouveau à nous organiser en corps, par la raison qu'il faut premièrement que les anciennes institutions se désorganisent et se préparent ainsi à une réunion universelle.

GÉNÉRAL JOHN EDWARS,
Washington, D. E.

LE SPECTRE D'ASTORIA

La ville d'Astoria dans l'Oregon qui doit son nom à Jean Jacob Astor de New-York père et grand père des représentants de ce nom dans cette cité, a été dernièrement l'objet d'étranges visitations. Plusieurs personnes déclarèrent qu'en rentrant tard chez elles, elles avaient vu un bateau occupé par un seul homme glisser sur les eaux de la rivière à voiles déployés et disparaître plus bas. Un russe de la Finlande fut le premier à faire ce rapport qui fut reçu par maintes moqueries. Mais bientôt un pêcheur du nom de Stevenson raconta à son tour la même histoire. Comme ces deux hommes étaient parfaitement d'accord dans leur récit, plusieurs habitants du voisinage résolurent de surveiller la rivière pendant la nuit suivante. La patrouille formée et prête à tout évènement, après de longues heures d'attente fut enfin dédommagée de sa fatigante veillée par la vue de la barque mentionnée. Dans le milieu un homme assis retenait la voile et dirigeait le frêle esquif. Il faisait un beau clair de lune et malgré une légère vapeur s'étendant sur la rivière le bateau et son occupant étaient très visibles.

L'apparition se dirigea du côté de la mer, ce qui amena nos hommes à prendre aussi cette direction qu'ils suivirent pendant plus d'un mille, après quoi, le spectre s'arrêta ce qui permit à ses poursuivants de se rapprocher de lui. Quand les bateaux ne furent plus séparés que par une centaine de mètres, on vit l'occupant du premier se lever de sa place, étendre la main et au même instant son embarcation se dressa comme soulevée par une vague énorme et s'évanouit.

La patrouille fut si effrayée de ce dénoûment auquel elle ne s'attendait pas, qu'elle ne songea pas un instant à poursuivre ses recherches, elle se hâta de regagner la terre ferme et de rentrer dans son foyer.

(*Religio-philosophical journal*, de Chicago.)
29 mars 1890.

NOUVELLES

Le ministre de la justice, M. Lejeune, vient de déposer sur le bureau de la Chambre des représentants un projet de loi contre l'hypnotisme. Ce projet est la consécration légale d'un vœu exprimé par l'Académie de médecine au mois de novembre 1888.

Les séances publiques, les représentations théâtrales des magnétiseurs, la pratique de l'hypnotisme constituent-elles un sérieux danger pour le public ? Les académies, la plupart des sociétés scientifiques, le corps médical presque tout entier répondent très nettement oui. Il se trouve cependant des médecins, des hommes de science, dont l'autorité en la question n'est pas contestable, qui estiment que ces dangers ont été fort exagérés, qu'on ne peut prétendre supprimer les expériences d'hypnotisme, qu'il doit suffire de rendre l'hypnotiseur responsable des accidents dont la faute lui incombe, et qu'on ne peut pas plus empêcher un individu d'abuser de l'hypnotisme qu'on ne peut empêcher un criminel d'employer, pour empoisonner les gens, les substances dont le médecin se sert pour les guérir.

Quoi qu'il en soit, ni les uns ni les autres ne songent à nier les dangers que présente l'hypnotisme pratiqué par des scélérats. Et en dehors de la question, capitale assurément, de la santé publique et des conséquences pathologiques que pourraient entraîner les séances publiques des hypnotiseurs et la vulgarisation des expériences hypnotiques, il est évident que l'auteur et les inspirateurs du projet de loi se sont préoccupés des conséquences *criminelles* de la question.

— « L'hypnotisme, lit-on dans le projet, peut servir à perpétrer impunément des crimes, des viols, des faux. »

Eh bien, c'est ce côté *cour d'assises* que nous voudrions examiner. *(Étoile Belge.)*

* * *

Le P. Lemoigne a donné dernièrement à l'Eglise Saint-Merri de Paris une série de conférences sur les *dangers du magnétisme et de l'hypnotisme*.

Ces conférences ont été ce qu'elles promettaient d'être : des errements contradictoires sur le magnétisme et le spiritisme. D'arguments, pas l'ombre.

« Les phénomènes, dit le prédicateur, sont : ou de l'ordre naturel, l'âme humaine révélant une puissance jusque-là cachée ; ou de l'ordre préternaturel dus à l'intervention d'un agent que nous appellerons démoniaque ! »

Mais de ce qu'un jésuite semble détourner, par des ergotages plus ou moins vides de sens, les consciences timorées de l'étude du magnétisme, il n'en faut pas conclure qu'il se fait l'écho du clergé tout entier. S'est-il inspiré du P. Hervier, jésuite comme lui, qui écrivit sur la question des pages admirables? A-t-il puisé son texte dans la conférence mémorable que fit le P. Lacordaire à Notre-Dame, le 6 décembre 1846? Je ne crois pas. Pas plus qu'il n'a puisé ses arguments dans les œuvres de Mgr Bouvier, évêque du Mans, de Mgr Gousset, archevêque de Reims, de l'abbé Loubert ou de l'abbé Caupert. Il n'a lu ni Aubin Gauthier, ni Henry Delaage, qui comptèrent leurs admirateurs et leurs amis parmi les prélats les plus éminents. L'audience que le pape Pie IX lui-même accorda au magnétiseur Lafontaine, le 14 novembre 1849, ne semble pas indiquer non plus que la cour de Rome soit de son avis. L'abbé de Meissas, docteur en théologie, qui tint une si grande place dans le Congrès international de magnétisme, y présenta un travail d'une haute valeur et fit une conférence sur le *magnétisme devant la conscience* qui remporta tous les suffrages. Personne ne suspectera la foi catholique des auteurs que je viens de citer.

Mais il en a toujours été ainsi, et le casuiste à l'esprit étroit, se voue au triomphe de la lettre et se refuse à en communiquer l'esprit, dont il s'interdit à lui-même la recherche. Il argumente en sophiste et les meilleurs raisonnements n'entament point sa cuirasse d'entêtement.

Le mysticisme est dans l'air. Le surnaturel n'est plus qu'un vain mot ; le merveilleux étonne encore, mais n'effraie plus. Les fables mythologiques, les paraboles des écritures saintes, les grimoires du moyen-âge même cessent d'être inintelligibles aux hommes supérieurs qui recherchent la vérité ; pour les autres, ce ne sont déjà plus des croyances surannées des enfantillages ridicules. *(Journal du Magnétisme.)*

* * *

La jeûneuse de la Dordogne. — Voici de nouveaux détails sur la jeûneuse de Bourdeilles (Dordogne), dont nous avons parlé. Le docteur Lafond a confirmé que Zélie Bouriou passe dans le pays pour ne pas manger depuis huit ou neuf ans. Transportée depuis dix-neuf jours à l'hospice de Bourdeilles, où elle est en surveillance, elle prétend ne pas pouvoir manger. Elle avale cependant parfois un peu d'eau panée parce qu'elle est depuis quelque temps atteinte d'influenza.

Depuis quelque temps, des lettres de toute sorte affluent chez le docteur Lafond ; des bar-

nums même ont écrit, demandant à transporter la jeûneuse à Paris, où elle se montrerait en public. Le docteur Lafond, médecin distingué, prend toutes les mesures nécessaires pour que le jeûne soit strictement observé. Il déclare ne pas comprendre certains phénomènes dans le cas de la jeûneuse, notamment ce fait qu'elle prétend avoir besoin d'être saignée et qu'après l'hémorragie elle se trouve beaucoup mieux. Le docteur ayant refusé de la saigner, Zélie s'est piqué les gencives, a perdu beaucoup de sang et s'est sentie plus forte ensuite. Il déclare son sujet atteint d'hystérie et de nervosisme extrême. Il désire pousser l'expérience à bout et étudie soigneusement tous les phénomènes de ce singulier cas pathologique.

Zélie Bouriou est une paysanne maigre, brune, aux yeux bruns foncés prodigieusement vifs et mobiles. Elle se plaint de l'influenza, qui la fatigue beaucoup, et déclare avoir horreur des aliments. Il lui semble avoir du sang pourri dans l'estomac et elle en vomit fréquemment. Un de ses parents dit qu'autrefois elle buvait souvent des lampées de vinaigre. Elle dit qu'effectivement elle l'aime, ce qui lui fait du bien. Elle est impatiente d'être guérie de l'influenza pour reprendre sa vie active. Elle est très gaie et espère vivre de longues années. Le docteur Lafond a fait installer dans l'appartement de la jeûneuse un registre où s'inscrivent les visiteurs, qui déposent en même temps une offrande pour les pauvres de l'hospice.

* * *

Le jeuneur Succi a terminé à Londres, le 26 avril, un nouveau jeûne de quarante jours.

On avait annoncé la mort de Stefano Merlatti, le peintre et jeûneur bien connu. Par une lettre datée de Florence, il proteste vivement contre ce bruit « des plus bouffons et étranges, qu'il serait mort de faim (chose qui serait curieuse de la part d'un jeûneur) ».

* * *

La semaine dernière un accident se produisait à la station de Flémalle-Grande. Un malheureux ouvrier âgé de 31 ans, le nommé Théodore Libert, marié et père de six enfants, dont les trois derniers sont jumeaux et nés en 1889, a eu les deux jambes et une main coupées en faisant les manœuvres. Il a succombé peu après, l'absence d'un chirurgien ayant rendu les secours donnés inutiles.

La veuve de Libert, qui dit-on est enceinte, n'avait comme ressource que le salaire de son mari, 90 fr. par mois.

Mari, femme et enfants étaient logés dans une baraque de la Cie du Nord.

Cette société n'accordant qu'une pension dérisoire à ses ouvriers, des listes de souscriptions circulent pour venir en aide à cette malheureuse veuve et à ses orphelins.

Avis à nos frères fortunés qui voudraient faire emploi d'une partie de leur superflu en faveur d'une œuvre utile et recommandable.

* * *

Tiré du *New-York Sun* du 19 mars :

Il y a un mois environ eut lieu à Waterbury, Conn, un bal masqué où une jeune fille, miss Lizzie O'Connor, fut très remarquée.

Revenue chez elle après le bal, elle eut un rêve dans lequel elle vit à ses pieds une tombe ouverte, avec une lumière au fond, et à une certaine distance s'approchant de la fosse un cortège funèbre qui transportait le corps d'une jeune fille habillée en blanc. Les compagnes de Lizzie interprétèrent ce rêve comme le signe certain d'un prochain et heureux mariage, mais miss O'Connor ne fut pas de cet avis, et depuis lors elle devint triste et pensive. Quoiqu'elle fut en parfaite santé, elle fit choix de quatre messieurs de ses amis qui devaient tenir les coins du poêle et désigna la robe avec laquelle elle voulait être ensevelie. Le jour même qu'elle prit ces arrangements, il lui survint un grand froid qui dégénéra en pneumonie et elle mourut vendredi dernier. Samedi les jeunes gens qu'elle avait désignés et un grand nombre d'amis et connaissances ont accompagné le corps à New-Haven, où résidait ci-devant la jeune fille, et où les funérailles ont eu lieu.

* * *

Jean Huss, l'éminent réformateur tchèque que l'Eglise catholique fit brûler vif il y a plus de quatre siècles, après le Concile de Constance, et qui selon certains Esprits aurait vécu de nouveau au 19me siècle sous les traits d'Allan Kardec, va avoir prochainement sa statue en Bohême, où toute la partie généreuse, instruite et démocratique de la population lui a voué un véritable culte.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 18e ANNÉE — No 24 Liége, 15 Juin 1890

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Congrès spirite de Paris : Un discours de M. Léon Denis.— Un esprit qui règle ses affaires terrestres. — Bibliographie. — Nouvelles.

CONGRÈS SPIRITE DE PARIS

—

Reproduction sténographique du discours prononcé par M. Léon Denis à la séance d'ouverture, le 9 septembre 1889

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi d'unir ma voix aux voix éloquentes que vous venez d'entendre, pour saluer les membres de cette assemblée. Frères venus de tous les points du monde en cette cité immense qui est comme le cœur de l'humanité et dont nous sentons vibrer les pulsations, frères et sœurs, je vous salue ! Je vous salue au nom de la foi qui nous est commune, je vous salue au nom de ces croyances qui sont le plus puissant de tous les liens, plus puissants que les liens de la chair et du sang, car les liens de la chair et du sang, la mort les brise, tandis que les sentiments, les aspirations, l'âme les porte partout en elle, dans sa course à travers les siècles, à travers les mondes ; ils sont sa vie, ils sont sa couronne, ils sont sa lumière ! Nous passons comme des éphémères d'un jour, nous passons sur ce globe ; qui sait si demain nous serons encore debouts, encore vivants dans la chair. La matière se désagrége, les peuples, les races s'éteignent, mais une chose demeure, chose indestructible, c'est cette vérité éternelle dont un rayon nous éclaire, vérité au nom de laquelle nous sommes ici rassemblés, vérité que nous sommes venus défendre et servir ! (Applaudissements.)

Voici les spirites assemblés ; ils sont nombreux dira-t-on, et cependant ce nombre est bien restreint si on le compare aux foules encore asservies aux croyances du passé. Nos œuvres sont modestes, bien modestes à côté des institutions séculaires, à côté des puissances religieuses qui dominent la terre. Près de ces forteresses du passé, nous paraissons plus petits encore. Mais il y a quelque chose de plus grand que les édifices de pierre et de marbre, de plus grand que les plus vastes cités, de plus haut que les cimes les plus fières, c'est l'idée, puissance souveraine, qui défie le temps et l'espace, qui défie la mort, l'idée, force et lumière, encore latente, qui couve au cœur de l'humanité, mais qui demain, va grandir, s'étendre, rayonner, devenir le soleil moral qui éclairera les nations dans leur marche vers un avenir de paix, de concorde et d'harmonie ! Et cette idée, cette lumière, c'est celle du Nouveau Spiritualisme, avec les perspectives immenses qu'elle ouvre à nos espérances et à nos efforts.

Et cette humanité qui a jusqu'ici évolué dans les ténèbres, ignorante de ses destinées grandioses, qui ne savait presque rien des lois supérieures et de sa propre nature, cette pensée, cette intelligence humaine, qui a produit tant d'œuvres parfois fantastiques, parfois étranges, mais grandes et imposantes et dans lesquelles se révèle son génie enfant ; de quoi ne sera-t-elle pas capable, quelles floraisons ne produira-t-elle pas, le jour où elle sera illuminée par cette nouvelle lumière, par cette lumière radieuse, infinie, que lui apporte la philosophie des Esprits ? Oh ! ce jour là, devant ce qu'elle réalisera par cette fécondation, toutes ses œuvres passées pâliront, rentreront dans l'ombre, dans l'oubli. Ces monuments, ces temples, ces cathédrales magnifiques ne seront plus que des tombes, comme les borne

gigantesques qui marqueront à travers les temps les étapes de ce grand voyageur : humanité ! (Applaudissements.)

Le jour où cette grande philosophie sera partout connue, appréciée, appliquée à la vie, à la vie morale, le premier résultat sera de provoquer plus de bienveillance dans les rapports des humains, de faire régner parmi eux plus de tolérance, de justice, et d'amener la fin de la guerre. Oui l'idéal nouveau peut seul terrasser ce monstre, ce monstre dévorant qui est à nos portes et qui, à cette heure, dans l'Europe entière, aiguise ses griffes et ses dents, et avec des cris terribles, demande aux nations, aux mères, aux épouses, leurs fils, leurs époux, leurs frères, pour les dévorer !

Ah, je vous le demande, si tous les hommes étaient animés des sentiments qui nous unissent, y aurait-il encore des guerres possibles ? Si, il y aurait encore une guerre à poursuivre, mais une guerre qui ne ferait verser ni sang, ni larmes, la guerre à la haine, la guerre au vice, au mal et à l'ignorance !

Il n'y aurait plus de guerres sanglantes, et voici pourquoi ! C'est que, au-dessus de nos patries humaines, patries glorieuses sans doute, dont l'histoire est féconde en grands dévouements, en faits héroïques, en nobles actions, dont la formation a provoqué dans les âmes les sentiments les plus généreux, le courage, l'abnégation, toute la sublimité de la vertu, mais qui, en même temps, perpétuaient la division, la rivalité et la guerre au sein du genre humain ; au-dessus de ces patries humaines, dis-je, de ces patries que nous aimons jusqu'au sacrifice, mais non pas jusqu'à l'aveuglement, il est pour nous une patrie où il n'y a pas de frontières, où il n'y a plus ni Français, ni Allemands, ni Latins, ni Germains, ni Slaves ! C'est l'immense patrie des Esprits. Là tous ont une même origine, de mêmes destinées. Là, tous sont faits pour se comprendre, se soutenir et s'aimer à travers les phases de leur ascension collective, éternelle, vers le suprême Bien, vers la Vérité et la Justice !

Et cette patrie, qui survivra à toutes les autres patries, qui sera encore notre domaine à tous, lorsque la Terre ne sera plus, lorsque les mondes d'aujourd'hui se seront évanouis en poussière, lorsque les noms de France et d'Europe se seront effacés de la mémoire, cette patrie éternelle, c'est la voix de nos frères de l'espace, c'est la philosophie des esprits qui nous la révèle, c'est à Kardec que nous en devons la connaissance. Et c'est pourquoi, en nous inspirant de ces sentiments, nous avons le devoir de dire : Honneur à Kardec, au vulgarisateur de cet enseignement qui fait de tous les êtres, de tous les hommes, dans le présent, les enfants d'un même Père, les membres d'une même grande famille, et dans l'avenir, les habitants des mêmes cieux, les citoyens d'un empire qui ne connait ni bornes, ni frontières ! (Applaudissements.)

Et lorsque, nourri de cette philosophie puissante, de cette moëlle des lions, nous avons comparé nos patries terrestres, les œuvres de la terre, à cette patrie éternelle et aux œuvres qui s'y enfantent dans la Lumière, nous nous sommes dit : « Que nous font vos gloires militaires, vos victoires, vos épopées, toute cette histoire dans le lit de laquelle la boue se mêle à l'or et au sang ! Nous avons vu passer devant nous la vision de l'infini, l'ascension prodigieuse des âmes ; nous avons entrevu les lois sublimes de l'Univers et nous en sommes restés éblouis, et depuis lors vos passions, vos luttes, vos conquêtes, nous ont paru misérables, vos ambitions, vos convoitises, vos hochets d'un jour nous ont paru choses vaines, comme des fantômes qui se dispersent devant la splendeur du jour !

Mais, Messieurs, pour en revenir au but de cette réunion, nous n'appartenons pas seulement comme hommes à des patries différentes, nous représentons aussi des écoles diverses. Et c'est ce qui donne à ce Congrès un caractère particulier, c'est ce qui fait de lui une manifestation d'une haute portée, si on le considère au point de vue de l'histoire des philosophies et de l'évolution des croyances à travers les siècles.

Que nous soyions spirites ou théosophes, toutes ces doctrines s'unissent en un tout, en un fond commun, en une synthèse supérieure. Jusqu'ici ces écoles ont pu marcher côte à côte, dans des voies parallèles, vers un but uniforme, mais les voici arrivées à un point de la route où les chemins se rapprochent et convergent, où ces groupes divers ne forment plus qu'une nombreuse phalange dont le mot d'ordre, proclamé par les organisateurs de ce congrès est : Immortalité, Pluralité des Vies, Communication entre les humanités de la Terre et de l'Espace !

Oui, Messieurs, tous ces modestes affluents de l'idée spiritualiste moderne se sont rejoints, et voilà qu'un courant se forme, qui entraine les novateurs.

Nous assistons à une nouvelle éclosion de la pensée, à une poussée formidable de cette sève intellectuelle qui va faire jaillir de toutes parts des créations merveilleuses, comme dans ces forêts vierges de l'Amérique, les végétaux, les pousses nouvelles, dans leur épanouissement robuste, appauvrissent, stérilisent, finissent par faire éclater autour d'eux les arbres décrépits qui

ploient sous le fardeau des siècles.

C'est là, Messieurs, un des grands événements de notre époque, événement dont trop peu comprennent l'importance, que beaucoup raillent et persiflent, mais dont les conséquences ne tarderont pas à paraître aux yeux de tous. La fin du XVIIIe siècle a été signalée par une imposante révolution politique, la fin du XIXe verra s'accomplir dans l'ordre philosophique et moral, une évolution aussi considérable, une évolution dont les effets n'auront pas une influence moindre sur la marche, sur les progrès de l'humanité !

Mesdames et Messieurs, vous savez toutes ces choses ; vous avez compris, vous avez senti que l'heure était venue de marcher en avant, et c'est pourquoi vous vous êtes rassemblés en ce lieu de tous les points du monde pour établir un programme d'action. Avant tout, il faut nous unir, faire cause commune, car la lutte sera vive, ardente ; elle réclame tous nos efforts. Il ne faut pas croire que ce soit sans peine qu'une doctrine comme la nôtre vaincra l'égoïsme humain, supplantera le matérialisme et prendra sa place, c'est-à-dire la première place. Longtemps il nous faudra lutter, souffrir et combattre. Nous y sommes préparés ! Au milieu des obstacles, des difficultés de toutes sortes, une chose nous soutient, une chose nous rend courageux. Nous savons que la Vérité est avec nous. Nous savons que nous apportons à l'humanité la solution du problème de ses destinées, et avec les consolations, la force morale, les lumières qui vont éclairer la route, la route jusqu'ici si âpre, si incertaine de l'homme sur la terre !

Au milieu des épreuves, aux heures d'accablement et de tristesse, la voix des esprits nous crie : « Marche, travaille, souffre, mais vaincs la matière et ses mensonges, conquiers la liberté, l'affranchissement moral pour toi et pour tes frères ! »

La Vérité c'est le bien suprême et nous devons savoir tout sacrifier pour elle. N'oublions pas que les personnalités ne sont rien, que nous ne sommes que des instruments ! Au-dessus des hommes, ne voyons que l'idée, force intelligente, qui poursuit son but immense ! Il faut la suivre, il faut marcher avec elle. Celui qui a embrassé la cause sacrée de la Vérité doit dire adieu au repos. Il ne se reposera plus jamais, même dans la mort ! Et d'ailleurs, qu'importent nos douleurs, nos déceptions et les amertumes de notre tâche. Nous savons que le bonheur de l'humanité, que notre propre bonheur à venir, ne s'achète qu'au prix des souffrances du présent. Oui, l'avenir est à ceux qui savent lutter et souffrir. Tous nous recueillerons dans la paix la semence que nous jetons dans la lutte et dans la tempête. (Applaudissements.)

Que cette pensée nous soutienne et nous rende forts. Tout pour la Vérité, pour le Devoir et pour la Justice ! Tout pour l'avenir ! Périsse notre mémoire s'il le faut, pourvu que le germe semé de nos mains grandisse, pourvu que la vérité triomphe, que les peuples soient affranchis de l'erreur et du scepticisme, pourvu que les chaînes de l'humanité qui souffre, gémit, tâtonne dans la nuit, tombent à jamais, pourvu que la lumière remplace l'ignorance et que la véritable fraternité règne à la place de l'égoïsme et de la haine !

Laissez-moi en terminant évoquer devant cette assemblée les souvenirs du passé, la grande marche de l'humanité à travers la forêt obscure des préjugés, des erreurs. Qu'elle a été longue, qu'elle a été pénible cette marche ! Voilà enfin l'aube qui monte à l'horizon, voici après la nuit la Lumière qui va poindre et éclairer le but, mais que de sacrifices n'aura-t-il pas fallu pour en préparer la venue ! Rendons hommage aux précurseurs, à nos devanciers illustres. Saluons la mémoire de nos pères spirituels ; saluons les géants qui, avant nous, et dans des heures plus difficiles, ont lutté corps à corps contre l'erreur, l'injustice et l'esprit de ténèbres. O pères, si grands dans la vie et dans la mort, ô aïeux vénérés, grande famille des esprits de lumière, venus en ce monde pour tracer le sillon et jeter la semence qui féconde les âmes, nous vous saluons à travers les siècles. Nous vous saluons, esprits héroïques, qui planez au-dessus de nous, qui participez invisibles à nos travaux ; nous vous saluons, sages, penseurs, philosophes, martyrs ; nous vous saluons Socrate, Platon, Pythagore, nobles fils de la Grèce, hiérophantes de l'Inde et de l'Egypte ! Et vous, Druides qui, au fond des forêts profondes, célébriez la renaissance des âmes en mille vies et leur ascension sur l'échelle merveilleuse des mondes ! Tressaillez ! Le souffle du génie de votre race n'est pas éteint. Non, le voilà qui passe sur nous. Des générations se lèvent, viennent soutenir et défendre la foi que l'on croyait disparue, morte à jamais. Et toi, ô sœur sublime, Jeanne, noble enfant du peuple, médium inspiré, messagère des légions invisibles, qui sauva la France de la mort ! Voyez ! toutes les espérances, les désirs, les élans de vos âmes, ces rêves que l'on qualifiait de chimères, les voilà qui prennent corps ; ils deviennent une doctrine puissante, et à ses appels, l'humanité, comme Lazare, sort du sépulcre où elle gisait depuis tant de siècles et s'avance vers ses destinées. Guidez-la, soutenez-la, ne laissez pas voiler, ne

laissez pas éteindre le rayon nouveau qui l'éclaire, la réchauffe et la console. Grands esprits ! semeurs de vérités, allumeurs d'âmes, inspirez-nous, veillez sur les délibérations de ce congrès qui perpétue et renouvelle vos enseignements, protégez cette doctrine qui est l'héritage sacré que nons tenons de vos mains ! (Applaudissements.)

Un dernier mot, Mesdames et Messieurs. Vous le savez, tous ces novateurs illustres, ces héros, ces génies, ont payé de leur sang, de leur vie, leur grande, leur glorieuse mission. Nos temps sont moins cruels. Pourtant nous avons tous subi comme eux le feu du ridicule et des sarcasmes, nous avons tous été conspués, montrés au doigt comme des fous. Eh bien, que ces maux, que ces épreuves subies en commun, que ces combats livrés pour une même cause, une cause sainte et généreuse, deviennent entre nous le lien d'une fraternité sacrée, qu'il nous évite les déchirements et les divisions, qu'il nous unisse dans notre marche vers un but grandiose. (Applaudissements prolongés.)

Un Esprit qui règle ses affaires terrestres

Traduit de *Annali dello Spiritismo*, avril 1890

Mme G..., femme d'un capitaine des États-Unis, demeurait avec ce dernier à Cincinnati. Cette dame avait souvent entendu parler d'expériences spirites, mais elle avait toujours évité de s'enquérir de leur réalité, par motif de conscience, estimant peu pieuses les communications avec l'autre monde.

En décembre 1863, mourut subitement un frère de son mari, appelé Jack.

Au mois de mars 1864, Mme G..., qui s'était retirée dans une maison de campagne, reçut la visite d'une amie, Mlle L. B... Comme cette dernière était médium, ces dames tentèrent un jour une expérience dans leur chambre. Légèrement elles posèrent leurs mains sur un guéridon qui se mit bientôt en mouvement, traversa la pièce qu'elles occupaient et entra dans celle qui était contiguë. Un peu plus tard ce même guéridon, sans être touché par personne, se mit à marcher en présence de Mme G..., seule en ce moment, ce qui lui prouva qu'elle aussi était médium.

Un autre jour les deux amies renouvelèrent leur expérience : le guéridon donna le nom de Jack.

Mme G... fit alors cette demande :

— Désirez-vous quelque chose, mon frère ?

La réponse fut :

— Oui, donnez ma bague à Anna.

Anna M... était le nom d'une demoiselle à laquelle Jack était fiancé quand il mourut.

Mme G... ignorait de quelle bague l'esprit voulait parler, celle qu'il portait de son vivant, anneau d'or massif avait été donnée par son mari à un ami du défunt en souvenir de lui. En conséquence elle demanda si c'était de celle-là qu'il était question.

La réponse fut affirmative.

Quelques jours plus tard la belle-mère de Mme G... vint lui faire visite. On ne lui dit pas un mot de la communication obtenue, mais tout en causant de choses et autres, la mère de Jack raconta que Mlle Anna M... était venue la voir et qu'elle l'avait assurée avoir donné à Jack un anneau d'or massif le jour de leurs fiançailles, qu'elle aimerait bien de conserver en souvenir de son pauvre ami.

Comme Jack n'avait jamais dit d'où provenait cette bague, les époux G... l'ignoraient complètement et en avaient disposé comme on l'a vu. En conséquence ils firent de suite les démarches nécessaires pour reconquérir et restituer cet objet.

Peu de temps après la mort de ce frère, trois hommes se présentèrent séparément au capitaine G...: Mrs G., C. et S., en lui disant que le défunt était leur débiteur. Le capitaine les pria de lui remettre leurs comptes par écrit.

Cependant comme M. G... n'avait jamais entendu parler de ces dettes là, il pria sa femme d'évoquer Jack, dans l'espérance d'en obtenir les renseignements nécessaires.

Voici le dialogue qui en fut le résultat.

— Au moment de votre mort deviez-vous de l'argent à G.?

— Oui.

— Combien?

— Trente-cinq dollars.

— Et à C. lui deviez-vous aussi quelque chose?

— Oui, cinquante dollars.

— Et à S. combien lui deviez-vous?

— Rien du tout.

— Il prétend cependant que vous lui deviez quelque chose.

— Ce n'est pas vrai, il m'a prêté quarante dollars et je lui en ai donné plus tard cinquante pour qu'il se paie. N'ayant pas suffisamment de monnaie dans ce moment là, il ne m'a rendu que sept dollars, il m'en redoit donc encore trois.

Le compte présenté par G. était bien de trente cinq dollars, et celui de C. de cinquante. S. en réclama quarante. A l'observation du capitaine, que son frère lui en avait rendu cinquante, il se

troubla et dit qu'il avait cru que cet argent était un cadeau de Jack.

Le capitaine fit évoquer de nouveau l'esprit. Jack, dit-il, dois-tu encore quelque chose ?

— Oui à John Gr. : dix dollars pour une paire de bottes.

Et à toi, te doit-on quelque chose ?

Oui, C. G. me doit cinquante dollars.

Le capitaine se rendit chez C. G. et lui demanda s'il ne devait rien à feu son frère.

— Oui, répondit celui-ci, quinze dollars.

— Mais mon frère vous en a prêté cinquante?

— C'est vrai, mais je lui en ai rendu trente-cinq.

— Très bien, dans ce cas vous avez le reçu?

C. G. promit de le chercher et finit par payer les cinquante dollars.

Enfin le capitaine alla chez John Gr., bottier, qui n'avait pas envoyé de note et lui demanda s'il avait un compte à régler avec lui.

— Non, monsieur, répondit-il, vous avez payé tout ce que je vous ai fourni. Le capitaine fit alors semblant de s'en aller, ce que voyant le cordonnier ajouta:

— Votre frère, M. Jack, a laissé chez moi une petite dette.

— Pour quoi ?

— Pour une paire de bottes.

— De combien ?

— De dix dollars.

— Très bien, voilà l'argent.

Tout ceci me fut raconté par les époux G. pendant une visite que je leur fis à la campagne.

R. DALE OWEN.

L'authenticité de ce récit a été contrôlé plus tard et trouvé conforme.

BIBLIOGRAPHIE

Analyse des choses, par PAUL GIBIER. — *Le Soir*, journal bruxellois, dans son numéro du 17 mai, fait l'éloge du nouvel ouvrage que vient de publier à Paris le savant docteur, bien connu déjà par ses observations scientifiques des phénomènes du spiritisme. — Nous reproduisons de cet article les passages suivants :

« L'évolution scientifique vient d'entrer brusquement dans une phase inattendue. Aux yeux des observateurs superficiels, le « spiritualisme » semble redevenir à la mode, et même dans certaines branches des mathématiques, affirme son influence. Mais il y a dans le fait plus qu'un changement de système. Des théories incontestées, des classifications, des formules que l'on croyait définitives, disparaissent dans ce mouvement, et les savants les plus néophobes en sont à avouer que certaines choses existent ou peuvent exister qui ne leur eussent pas paru mériter, il y a peu de temps, le moindre haussement d'épaules.

» Il y a quelques années, en effet, le matérialisme gouvernait la pensée; l'art et la philosophie, l'histoire et la science l'acceptaient presque généralement; le monde paraissait être *connu*. Aujourd'hui, ce n'est pas une réaction qui commence, mais la clarté se fait, les distinctions et les querelles de mots s'aplanissent, et les choses continuant en cette progression, d'ici peu matérialistes et spiritualistes pourraient bien arriver à convenir que les termes *force* et *esprit* sont synonymes, de même que *matière* et *être*. »

« *Paul Gibier* est un savant « distingué » et officiel, ancien interne des hôpitaux de Paris, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, officier d'académie, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Ces énumérations servent toujours à rassurer la foule, qui se dit qu'un savant aussi patenté ne peut être ni un imbécile ni un fumiste. En effet, lorsqu'on tient compte de l'éducation reçue et corroborée par l'atavisme, des préjugés, des imperfections naturelles, on conçoit que la plupart des hommes d'esprit moyen soient profondément choqués à la lecture du livre de M. Gibier et se trouvent ainsi enclins à taxer l'auteur de folie ou d'imposture. Les faits qui y sont relatés heurtent si violemment l'apparence des lois naturelles et vont si directement à l'encontre des choses telles que nous les observons d'habitude, qu'il serait difficile de poursuivre et d'achever la lecture sans une émotion quelconque. »

«M. Gibier, complètement au courant des théories et des exigences de la science, poursuivant ses argumentations avec une lucidité et une logique sans pareilles, proclame haut les résultats de ses expériences et affirme avoir constaté scientifiquement des « matérialisations » d'esprits, des mouvements spontanés d'objets sans contact, des phénomènes de « lévitation » (suppression de la loi de la pesanteur), d'écriture directe, etc.

Les fameuses expériences de William Crookes, que nous avons jadis exposées, ont été recommencées par lui avec un constant succès, ainsi qu'il l'avait déjà raconté dans un précédent volume. Enfin, tous les points considérés par les occultistes comme articles de foi, ont été rigoureusement contrôlés par lui, et reconnus exacts.»

. . . .

. . . .

« L'auteur ne s'est du reste pas illusionné sur les réflexions que suggérerait son livre aux liseurs non initiés.

« Que celui qui ne sentit jamais l'angoisse des

grands problèmes de la vie et de la mort et dont l'esprit ne s'est pas encore élevé au dessus des choses vulgaires, passe son chemin, dit-il. Ceci n'a pas été écrit pour lui. » Puis il constate avec raison que pour examiner de sang-froid les choses dont il s'agit, il faut « se guérir de cet orgueil qui accompagne trop souvent une mauvaise éducation scientifique et une instruction spécialisée, incomplète, comme on en rencontre tant de nos jours. Nombre de personnes, très éclairées sur un petit point spécial de nos connaissances, se croient permis de prononcer arbitrairement sur toutes choses, sont prêtes à repousser toute nouveauté qui choque leurs idées, et souvent par cette seule raison (qu'elles ne s'avouent pas toujours à elles-mêmes) que, *si cela était, elles ne pourraient pas ne pas le savoir !* » Et plus loin, il énonce une vérité qui explique bien des indifférences et des injustices :

« *Celui qui ne réfléchit pas trouve tout ce qu'il a l'habitude de voir parfaitement naturel;* il naît, vit, puis meurt sans s'être demandé pourquoi il y a quelque chose.

» *Par contre, le moindre incident qui ne ressemble plus à ceux de sa banale existence l'affole.* — Il en est autrement de celui qui pense, et le moindre insecte, le dernier brin d'herbe, la plus petite cellule du végétal ou du corps des animaux, sont l'objet de ses méditations et de son admiration. On trouve ces deux espèces d'individus aussi bien dans les professions libérales que chez les casseurs de pierres. »

* * *

Va paraître incessamment un ouvrage édité par la maison Alcan de Paris, : *L'Hypnotisme*, ses rapports avec le Droit et la *Thérapeutique*, la suggestion mentale, par Albert Bonjean, avocat à Verviers, et dédié à M. Léopold Mallar, bâtonnier de l'ordre des avocats et membre de la Chambre des Représentants.

Le prix est de trois francs. On peut souscrire pour la Belgique chez M. Nautet-Hans, place du Martyr 19 à Verviers.

NOUVELLES

Le compte-rendu complet du Congrès spirite tenu à Poulseur près de Liége le 26 mai dernier, paraîtra dans notre prochain numéro.

Nous pouvons dès maintenant annoncer à nos lecteurs que l'assemblée très nombreuse a pris d'importantes décisions sur les moyens de propagande à employer pendant l'année courante ainsi que sur les autres objets à l'ordre du jour.

* * *

Nous avons reçu le compte-rendu des travaux du Congrès de Paris, édité en un fort volume d'environ 500 pages. La lecture de cet ouvrage intéressera à beaucoup de titres, les spirites surtout, désireux de faire constater dans certains milieux l'importance qu'a pris de nos jours l'étude de la philosophie spiritualiste. Ce beau livre à sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Paris. Librairie spirite, 1, rue Chabanais. Prix, 5 francs.

* * *

Nous extrayons de la lettre d'un frère belge établi au Brésil et datée de Paranagua, 4 mai, les renseignements suivants :

« Le spiritisme fait beaucoup de progrès dans ma région; tout le monde en parle et chacun veut faire des séances. Seulement, je crains qu'il n'y ait beaucoup d'obsessions, le brésilien étant encore assez ignorant en cette matière, et beaucoup ne se sentant attirés encore que par la nouveauté de la chose.

» J'ai reçu les almanachs de l'Union spiritualiste de Liége que j'ai fait distribuer dans quelques centres spirites. J'attends le volume relatant les travaux du Congrès spirite de Paris pour le faire traduire et imprimer en langue portugaise par le centre spirite de l'Etat de Parana.

» Il s'imprime ici plusieurs journaux spirites notamment à Curytiba. » G. D.

* * *

Une histoire de revenants, tirée du *Phare du Littoral* (Nice du 19 janvier 1890.)

Il nous revient que dans le quartier Saint-Etienne une maison d'habitation est hantée par des esprits follets.

Dernièrement un jeune ménage a dû déménager car la femme était malade de peur; en effet, à peine se mettait-elle à table qu'elle recevait les assiettes à la figure. Voulait-elle se coucher? aussitôt les mêmes êtres invisibles s'empressaient de la découvrir. Ces misères qui auraient fait sourire bien des personnes produisirent sur la jeune femme un tout autre effet, à tel point qu'elle s'est vue dans l'obligation de quitter cette maison.

Ces jours derniers, plusieurs jeunes gens du quartier voulant faire acte de courage et savoir la vérité sur ces évènements, passèrent la nuit dans l'appartement en question.

Leur courage fut donc mis à l'épreuve; mais sans succès, car à peine étaient-ils entrés que leurs bougies s'éteignaient, qu'en outre, ils rece-

vaient des gifles et des coups sur toutes les parties du corps. *(Revue spirite.)*

* * *

Une soirée spirite à Grenade. — Nos frères du Centre *Leez de la Verdad* nous écrivent:

« Nous avons annoncé l'arrivée du célèbre médium parlant, Antonio Isménez Cavallero, afin d'offrir à nos amis l'occasion d'étudier les productions intelligentes que les esprits voudraient bien nous accorder par le moyen de ce frère qui, comme on le sait, est un homme honnête et moral, mais dépourvu de toute instruction.

» Arrivé le 27 décembre et accompagné de quelques spirites, il descendit chez nous, où notre salon ne tarda pas à se remplir complètement de personnes appartenant à toutes les classes de la société, attirées, les unes par leur connaissance du spiritisme et les autres par la renommée du médium.

» Nombreuses furent les communications obtenues, quoique fort peu purent s'écrire par manque d'écrivains, mais surtout à cause de la rapidité de la parole.

» Elles produisirent sur tous les auditeurs un enthousiasme indescriptible.

» La séance ouverte à 7 1/2 heures fut levée à minuit. La joie se peignait sur tous les visages. Aussi, paraissait-on peu disposé à quitter la salle qu'on abandonnait avec un regret réel.

» Sans musique, sans luxe et sans ancun apparat cette soirée a laissé à Grenade une impression profonde, qui, nous l'espérons, portera ses fruits en temps et lieu. »

Revue des Etudes psychologiques de Madrid (mars 1890)

* * *

Nous lisons dans la *Fraternidad* de Buenos-Ayres:

« Notre doctrine voit augmenter de jour en jour ses prosélytes. A chaque instant on nous annonce la formation de petits groupes spirites dans le but d'étudier ses phénomènes.

» Parmi ceux-ci on nous en a signalé un, fondé chez un sénateur, demeurant dans une rue centrale de cette ville, où l'on se réunit deux fois par semaine, et où l'on obtient de précieux effets physiques de possession avec les sœurs du maître de la maison qui sont d'excellents médiums.

» Ne sont admis à ces séances que les amis qui ont préalablement reçu la consigne de garder l'incognito. »

* * *

Lord Rosebery a présidé dernièrement, à Glasgow, le 22me congrès annuel des sociétés coopératives de l'Angleterre. Il a pris la parole pour constater les progrès continus de la coopération dont le capital, après vingt-six années d'existence, atteint aujourd'hui le chiffre de 471 millions de livres sterling (soit 11 milliards 775 millions de francs) donnant un bénéfice de 975 millions de francs, ou plus de 8 p. c.

Lord Rosebery ne doute pas de l'avenir de ce mouvement qui ne pourra que s'étendre et exercer sur le monde une action bienfaisante.

L'orateur a félicité les adhérents de maintenir leur indépendance et de rester à l'écart de la tutelle de l'État.

* * *

La Fédération spirite à Cuba. — Le centre des études psychologiques *La Réincarnation*, de la Havane, s'inspirant de nos congrès internationaux de Barcelone et de Paris, travaille activement à l'œuvre de la Fédération; secondé par la presse spirite du pays, ce centre en a pris la direction jusqu'à ce que l'assemblée générale se réunisse dans le but d'amener ses travaux à bonne fin, et de se mettre en relation avec les frères de la péninsule et de l'étranger.

Les résultats obtenus jusqu'ici ne pourraient être plus satisfaisants, car les associations suivantes sont entrées dans le cercle, pour constituer la Fédération de Cuba. Ce sont les groupes spirites de Santa-Clara, des mines de Puerto-Principe, de Santa-Cruz, de Paso Réal de Guanes, de Matanzas, de Santo-Domingo; La Antorcha, de San-Antonio de los Banos; Caridad y Ciencia, del Banchuelo; Union Fraternal, de Pinar del Rio; Lazo de Union, de Cienfuegos et El Salvador, de Sagua la Grande, qui représente à la fois les groupes de San Pablo, de Malpaez; San José, de Sagua et Quemado, de Güines.

Espérons que les groupes de Chambos, de Moron, de Ciego de Avila, de Limones et autres de l'île adhéreront aussi à la Fédération.

(Revista de Estudios psicologicos, mars 1890.)

* * *

Aphorisme thérapeutique de M.H. de Parville dans les *Débats:* Ne pas abuser de l'hypnotisme, mais ne pas le dédaigner non plus et s'en servir à propos.

Un exemple à l'appui:

Au n° 14 de la salle Notre-Dame, à l'Hôtel-Dieu, se trouve une jeune fille de dix-huit ans, qui était affectée de contractures hystériques des muscles fléchisseurs du genou et de la jambe, d'une coxalgie avec renversement du membre en dehors. Elle avait été traitée par l'extension continue. Depuis trois mois, la malade était dans la

gouttière de Bonnet et le résultat était nul. Le professeur Verneuil, en désespoir de cause, demanda à M. Dumontpallier d'essayer sur elle de la suggestion hypnotique qui a déjà eu de nombreux succès à son actif. Nous sommes loin, en effet, de l'époque où Briquet écrivait dans son *Traité d'hystérie* (1859): « Quant aux contractures, je ne peux absolument rien y faire. » Depuis, M. Charcot a eu raison des contractures, avec les aimants; Burcq et d'autres, avec la métallothérapie, et d'autres encore, avec l'hypnotisme, M. Dumontpallier endormit la malade, et, quand elle fut en hypnose somnambulique, lui suggéra de guérir. « Nous enlèverons les appareils qui vous enserrent, vous pourrez remuer les doigts du pied, étendre votre jambe et vous retourner du côté droit sur le côté gauche; vous serez guérie. » Et ainsi il fut fait. « Le lendemain, raconte M. Dumontpallier, quand je revins de mon service, la malade allait beaucoup mieux. Après quelques nouvelles suggestions. quand M. Verneuil entra dans la salle trois jours plus tard, il trouva la petite malade débarrassée de la gouttière de Bonnet, assise dans un fauteuil et remuant sa jambe au grand étonnement de l'assistance. »

(*L'Indépendance belge*, 22 avril).

* * *

Le docteur Mesnet vient de faire à l'Académie de médecine de Paris une communication des plus intéressantes sur les actes de sorcellerie qui, au seizième et dix-septième siècles, conduisirent au bucher des milliers de malheureux.

Les études sur l'hystérie ont expliqué scientifiquement déjà de nombreux faits considérés autrefois comme les indices de la possession diabolique.

Mais on ne savait rien encore des *stigmates;* or, l'éminent aliéniste a présenté à l'assemblée une femme sur le corps de laquelle s'impriment en relief et d'une façon persistante tous les signes que l'expérimentateur y trace. La communication du docteur Mesnet a vivement intéressé ses auditeurs. *(Revue des sciences psychologiques.)*

* * *

Les signes de la mort. — Comment peut-on reconnaître si la mort est réelle ou apparente? Il est certain qne rien n'est plus difficile souvent que de constater à coup sûr, dans les premières heures, la réalité du décès.

Il est bon de rappeler que selon l'Académie de médecine: « L'absence de l'élasticité musculaire est la mort. »

L'Académie ne reconnait que cette seule preuve de la mort réelle en dehors de la décomposition évidente.

Il suffit donc de fléchir un membre; le bras de préférence à l'articulation du coude. Si la mort est réelle, la rigidité vaincue ne reparaîtra plus jamais.

Si, au contraire, il y a vie, la rigidité reparaîtra aussitôt. Les yeux *ouverts* présenteront une flétrissure des deux prunelles avec la dilatation des pupilles au point visuel. Il est sûr que si l'expérience est faite sur une personne décédée depuis douze heures, où on trouve entièrement la rigidité cadavérique, jamais l'expérience ne manquera.

Chacun peut donc faire soi-même cette facile expérience avant de laisser fermer pour toujours le cercueil d'un de ses proches. On peut en tous cas la faire faire par son médecin ou tout autre.

(Tiré du Petit Courrier.)

* * *

On raconte à Berlin que le prince de Bismarck, à l'époque où il représentait la Prusse, à Saint-Pétersbourg, avait consulté une nécromancienne. Celle-ci lui avait prédit qu'il deviendrait un jour un grand personnage d'un grand empire, mais qu'il serait supplanté par une personne qui toucherait à la marine et à la navigation.

Le prince de Bismarck, dit-on, n'oublia jamais cette prédiction et c'est elle qui fut la cause principale de la disgrâce de l'amiral Stosch qui occupait le poste de chef de l'amirauté allemande sous le règne de Guillaume Ier.

Aujourd'hui la prédiction de la nécromancienne s'est réalisée, car le successeur du prince de Bismarck est aussi un ancien chef de l'amirauté.

(*Etoile belge*, 28 avril).

* * *

Fantaisies hypnotiques. — M. le docteur Luys, médecin de la Charité, à Paris, pratique le *transfert* des maladies par hypnotisation. Un sujet plongé dans l'état cataleptique est mis en communication par le contact des mains et au moyen d'un barreau aimanté, avec un malade atteint de névralgie, de spasmes, de paralysie, etc. Ce malade n'est d'ailleurs nullement endormi.

Bientôt, les symptômes de la maladie se manifestent chez l'hypnotisé, qui « soutire » au patient sa névrose, sa paralysie, si bien qu'au bout d'un plus ou moins grand nombre de séances, le transféreur est guéri; quant au transféré la maladie le quitte au moment du réveil.

M. Luys conviera, à partir du 1er mai, le public médical à ces nouvelles expériences fantasmagorico-médicales.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12

TABLE DES MATIÈRES



Retour obligé, 1.
Communications médianimiques, 3, 10, 11, 18, 25, 105.
Giordano Bruno, 5.
Prière à Dieu de Voltaire, 6.
De l'Atome au Firmament, 7.
Bibliographie, 7, 16, 20, 48, 80, 143, 150.
Nécrologie, 8, 12, 23. 48, 51, 63, 69, 86, 111, 119, 127, 134, 158.
Nouvelles, 8, 14, 24, 31, 40, 46, 56, 63, 70, 80, 87, 95, 104, 111, 119, 128, 135, 144, 152, 159, 168, 174. 183, 190.
Le médium Evans, 8, 40.
Fédération nationale, 9, 33, 64, 67, 170, 176.
La léthargie, 15, 17, 176.
Le Forgeron de Salon, 23.
J. B. Van Helmont, 24.
Le Triomphe du Spiritualisme, 27.
Problèmes scientifiques résolus par les Esprits, 27.
Faits spirites, 28.
Le Congrès de la Paix, 29.
Un cas de catalepsie, 30.
Le Congrès spirite et spiritualiste international de 1889, 31, 41, 53, 60, 66, 72, 82, 134, 185.
Retour libre et facultatif, 33.
Quelques réflexions, 36.
Le Congrès de l'Hypnotisme, 38.
Le spiritisme à Naples, 40.
Evolution du principe spirituel, 41.
Le spiritisme en Allemagne, 44.
Participation aux bénéfices, 45.
Préliminaires du retour, 49.
Le spiritisme et la presse, 53, 103, 140, 157, 175.
Le spiritisme dans la littérature, 54.
Propagande spirite, 55, 81, 91, 102, 109, 133, 134, 167.
La Paix et la Guerre, 59.
La photographie spirite démontrée scientifiquement, 61.
Le spiritisme et le clergé, 62.
L'Ecriture directe en couleurs, 68.
L'Immortalité et la Renaissance, 73.
Liberté de conscience, 75.
De la nécessité d'une rénovation religieuse, 76.
Bouddhistes et Chrétiens, 77.
Dieu et l'Etre Universel, 79, 80.
Conférences de M. Léon Denis au pays de Liége, 79, 91, 102
Fantôme, 83.
Miss Anna Eva Fay, 85, 91.
Le Congrès magnétique international, 94.
Invocation aux Esprits, 94.
Les legs Jadot et le Denier de la Propagande, 98.
Correspondance, 98, 127, 133, 134, 140, 141, 149, 154, 163.
Engagements pris, 98.
Prime gratuite à nos abonnés, 104.
Question sociale, 105.
A propos du Comité de propagande spirite, 108.
Conférences spirites, 109, 133, 167, 181.
Matérialisations en Europe et en Amérique, 110.
La médiumnité de Mme Mellon, 111.
Almanach spirite pour 1890, 111.
Sur l'Existence de Dieu, l'âme et les destinées humaines, 113, 123, 129.
Les Précurseurs du spiritisme moderne, 116.
Le Monde des Esprits, 118.
Remarquables manifestations spontanées, 125.
Le jeûneur Succi, 126.
La suggestion, 131.
La médiumnité de W. S. Rowley, 133.
Déclin du matérialisme à Paris, 133.
La crémation à Paris, 136.
La routine et la science, 137.
Les Esprits matérialistes, 138, 145, 153.
A propos d'organisation, 141, 142, 149.
Les apparitions, 147.
Le Bouddhisme, 149.
Bouddhisme et Christianisme, 154.
Un cas de possession, 157.
L'état inconscient du nouveau-né, 161.
Révélations somnambuliques, 164.
Des Emules du zouave Jacob, 165, 174.
L'Essénianisme, 169.
A propos de fédération, 170, 182.
Les plaisirs en Chine, 171.
La médiumnité de Mme Ada Foye, 172.
Le Progrès, 173.
Le dévoûment chez les fourmis, 173.
La matière, 177.
Conférence de M. Laurent de Faget, 181.
Le spectre d'Astoria, 182.
Discours de M. Léon Denis au Congrès de Paris, 185.
Un Esprit qui règle ses affaires terrestres, 188.
Bibliographie, 189.